SIMONE DE BEAUVOIR

La cérémonie des adieux

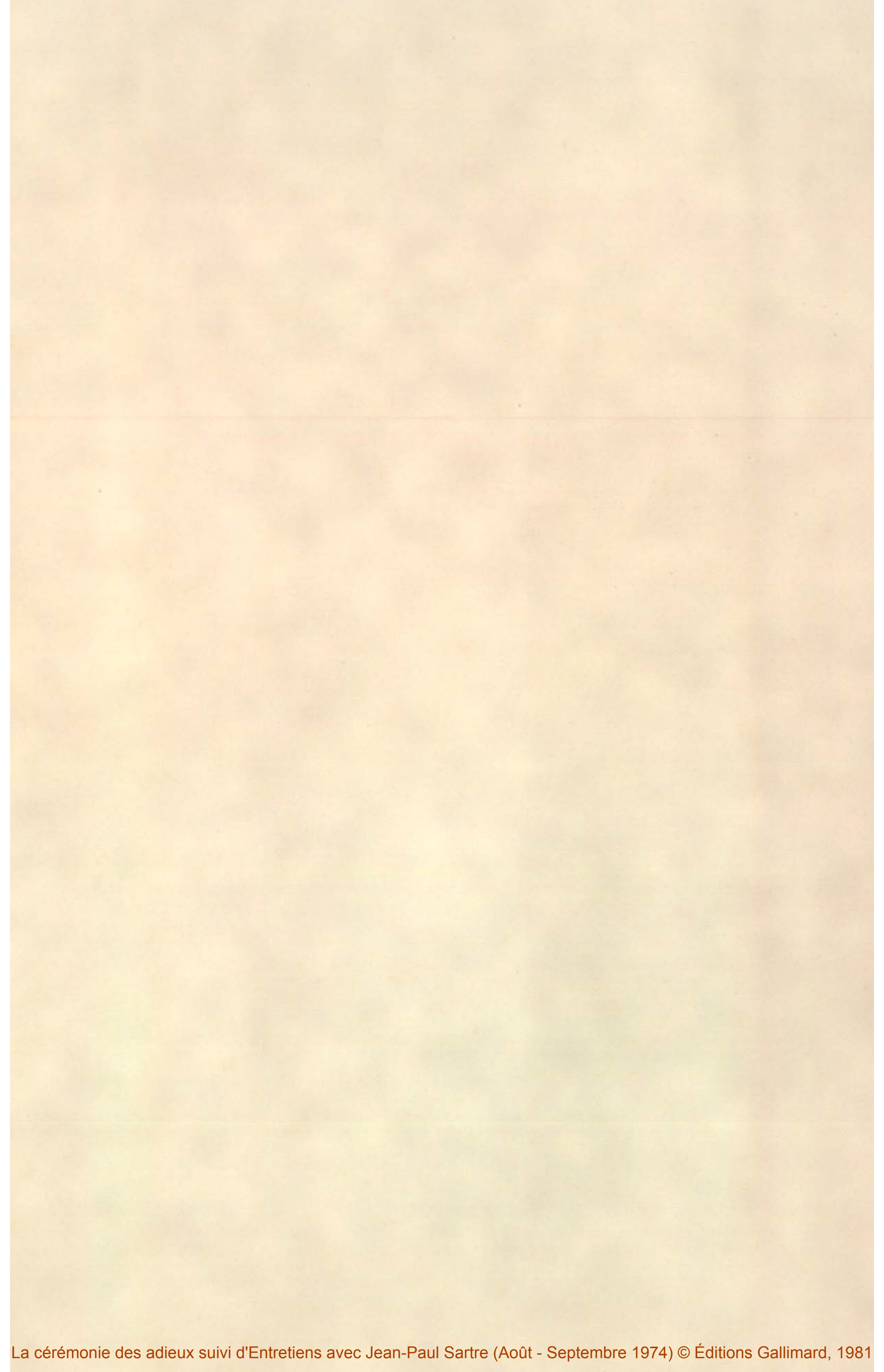
SUIVI DE

Entretiens avec Jean-Paul Sartre

AOÛT-SEPTEMBRE 1974



GALLIMARD









DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Romans

L'INVITÉE, 1943.

LE SANG DES AUTRES, 1945.

TOUS LES HOMMES SONT MORTELS, 1946.

LES MANDARINS, 1954.

LES BELLES IMAGES, 1966.

QUAND PRIME LE SPIRITUEL, 1979.

Récit

UNE MORT TRÈS DOUCE, 1964.

Nouvelle

LA FEMME ROMPUE, 1968.

Théâtre

LES BOUCHES INUTILES, 1945.

Essais – Littérature

PYRRHUS ET CINÉAS, 1944.

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ, 1947.

POUR UNE MORALE DE L'AMBIGUÏTÉ *suivi de* PYRRHUS ET CINÉAS (« Folio essais », *n° 415*).

L'AMÉRIQUE AU JOUR LE JOUR, 1948.

LE DEUXIÈME SEXE, I et II, 1949 (« Folio essais », *n°s 37-38*).

PRIVILÈGES, 1955. (Repris dans la collection « Idées » sous le titre FAUT-IL BRÛLER SADE ?, *n° 268*).

LA LONGUE MARCHE, essai sur la Chine, 1957.

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FILLE RANGÉE, 1958 (« Foliothèque », *n° 85*. Édition critique et dossier réalisés par Éliane Lecarme-Tabone).

Suite des œuvres en fin de volume.

LA CÉRÉMONIE
DES ADIEUX

suivi de

ENTRETIENS
AVEC JEAN-PAUL SARTRE

Août-septembre 1974



SIMONE DE BEAUVOIR

LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX

suivi de

ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL SARTRE

AOÛT-SEPTEMBRE 1974



GALLIMARD

A ceux qui ont aimé Sartre,
l'aiment,
l'aimeront.




La cérémonie des adieux



PRÉFACE

Voici le premier de mes livres — le seul sans doute — que vous n'aurez pas lu avant qu'il ne soit imprimé. Il vous est tout entier consacré et ne vous concerne pas.

Quand nous étions jeunes et qu'au terme d'une discussion passionnée l'un de nous triomphait avec éclat, il disait à l'autre : « Vous êtes dans votre petite boîte ! » Vous êtes dans votre petite boîte ; vous n'en sortirez pas et je ne vous y rejoindrai pas : même si l'on m'enterre à côté de vous, de vos cendres à mes restes il n'y aura aucun passage.

Ce vous *que j'emploie est un leurre, un artifice rhétorique. Personne ne l'entend ; je ne parle à personne. En vérité, c'est aux amis de Sartre que je m'adresse : à ceux qui souhaitent mieux connaître ses dernières années. Je les ai racontées, telles que je les ai vécues. J'ai parlé un peu de moi, car le témoin fait partie de son témoignage, mais je l'ai fait le moins possible. D'abord parce que ce n'est pas mon sujet ; et puis, comme je le notai en réponse à des amis qui me demandaient comment je prenais les choses : « Ça ne peut pas se dire, ça ne peut pas s'écrire, ça ne peut pas se penser ; ça se vit, c'est tout. »*

Ce récit est essentiellement basé sur le journal que j'ai tenu pendant ces dix ans. Et aussi sur les nombreux témoignages que j'ai recueillis. Merci à tous ceux qui par leurs écrits ou de vive voix m'ont aidée à retracer la fin de Sartre.



1970.

Tout au long de son existence, Sartre n'a jamais cessé de se remettre en question ; sans méconnaître ce qu'il appelait ses « intérêts idéologiques », il ne voulait pas y être aliéné, c'est pourquoi il a souvent choisi de « penser contre soi », faisant un difficile effort pour « briser des os dans sa tête ». Les événements de 68, auxquels il a été mêlé et qui l'ont profondément touché, furent pour lui l'occasion d'une nouvelle révision ; il se sentait contesté en tant qu'intellectuel et par là il fut amené, au cours des deux années qui suivirent, à réfléchir sur le rôle de l'intellectuel et à modifier la conception qu'il en avait.

Il s'en est souvent expliqué. Jusqu'alors [1], Sartre avait conçu l'intellectuel comme un « technicien du savoir pratique » que déchirait la contradiction entre l'universalité du savoir et le particularisme de la classe dominante dont il était le produit : ainsi incarnait-il la conscience malheureuse, telle que Hegel la définit ; satisfaisant sa conscience de cette mauvaise conscience même, il estimait qu'elle lui permettait de se ranger du côté du prolétariat. A présent, Sartre pensait qu'il fallait dépasser ce stade : à l'*intellectuel classique*, il opposait le *nouvel intellectuel* qui nie en soi le moment intellectuel pour tenter de trouver un nouveau statut *populaire ;* le nouvel intellectuel cherche à se

1. En particulier dans les conférences qu'il avait données au Japon.

fondre dans la masse pour faire triompher la véritable universalité.

Sans l'avoir encore clairement tracée, Sartre avait essayé de suivre cette ligne de conduite. Il avait, en automne 68, pris la direction d'un bulletin, *Interluttes*, tantôt ronéotypé et tantôt imprimé, qui circulait parmi les comités d'action. Il avait rencontré plusieurs fois Geismar et s'était vivement intéressé à une idée que celui-ci lui avait exposée au début de 69 : éditer un journal où les masses parleraient aux masses, ou, mieux, où le peuple, là où ses luttes l'avaient partiellement reconstitué, parlerait aux masses pour les entraîner dans ce processus. Après un début de réalisation, le projet tourna court. Mais il s'accomplit lorsque Geismar adhéra à la Gauche prolétarienne (G.P.) et que des maoïstes créèrent avec lui *La Cause du peuple*. Le journal n'avait pas de propriétaire. Il était écrit directement ou indirectement par les travailleurs et on en faisait une vente militante. Il visait à donner une idée des luttes menées en France par les ouvriers, à partir de 70. Il se montra souvent hostile aux intellectuels et, à propos du procès de Roland Castro, à Sartre lui-même [1].

Cependant, par l'intermédiaire de Geismar, Sartre rencontra plusieurs membres de la G.P. Lorsque, certains articles de *La Cause du peuple* s'étant violemment attaqués au régime, son premier directeur, Le Dantec, puis le second, Le Bris, furent arrêtés, Geismar et d'autres militants proposèrent à Sartre de leur succéder. Il accepta, sans hésiter, parce qu'il pensait que le poids de son nom pourrait être utile aux maos. « J'ai cyniquement mis ma notoriété dans la balance », devait-il dire plus tard au

1. Roland Castro, militant de Vive la Révolution (V.L.R.), avait, avec Clavel, Leiris, Genet et quelques autres, occupé le bureau du C.N.P.F. pour protester contre la mort de cinq travailleurs immigrés, asphyxiés par du gaz de chauffage. Les C.R.S. les avaient brutalisés, arrêtés, puis relâchés, sauf Castro, qui, à un feu rouge, était descendu du car et avait tenté de s'enfuir. Repris par les policiers, il fut inculpé de violence à leur égard. Il fut condamné car le juge refusa de situer le procès sur le seul terrain valable, le terrain politique. Sartre témoigna pour lui et *La Cause du peuple* commenta avec malveillance ce témoignage.

cours d'une conférence faite à Bruxelles. A partir de là, les maos furent amenés à réviser leur jugement et leur tactique à l'égard des intellectuels.

J'ai raconté dans *Tout compte fait* le procès de Le Dantec et de Le Bris qui se déroula le 27 mai et où Sartre fut cité comme témoin. Ce jour-là, le gouvernement annonça la dissolution de la Gauche prolétarienne. Peu auparavant, avait eu lieu à la Mutualité un meeting où Geismar avait appelé le public à descendre dans la rue le 27 mai pour protester contre le procès : il ne parla que huit minutes et n'en fut pas moins arrêté.

Le premier numéro de *La Cause du peuple* dirigé par Sartre avait paru le 1er mai 70. Le pouvoir ne s'en prit pas à lui, mais le ministre de l'Intérieur fit saisir chaque numéro à sa source : heureusement l'imprimeur arrivait à faire sortir avant la saisie la majorité des exemplaires. Alors le gouvernement s'attaqua aux vendeurs qui furent déférés devant une cour d'exception pour reconstitution de ligue dissoute. J'ai raconté aussi comment Sartre, moi-même et de nombreux amis avons vendu le journal au centre de Paris sans être sérieusement inquiétés. Un jour, les autorités se lassèrent de ce vain combat et *La Cause du peuple* fut distribuée dans les kiosques. Une association des « Amis de *La Cause du peuple* » fut créée, dont Michel Leiris et moi étions les directeurs. Le récépissé de déclaration de l'association nous fut d'abord refusé ; il fallut un recours devant le tribunal administratif pour qu'il nous fût délivré.

En juin 70, Sartre contribua à fonder le Secours rouge, dont Tillon et lui furent les principaux piliers. Le but de l'organisation était de lutter contre la répression. Dans un texte en grande partie rédigé par Sartre, le Comité d'initiative national déclarait entre autres choses :

> Le Secours rouge sera une association démocratique, légalement déclarée, indépendante ; son objectif essentiel sera d'assurer la défense politique et juridique des victimes de la répression et de leur apporter un soutien matériel et moral, ainsi qu'à leurs familles, sans aucune exclusive…
>
> … Il n'est pas possible de défendre la justice et la liberté sans

organiser la solidarité populaire. Le Secours rouge, issu du peuple, le servira dans son combat.

L'organisation comprenait les principaux groupes gauchistes, Témoignage chrétien et diverses personnalités. Sa plate-forme politique était très large. Elle voulait essentiellement s'opposer à la vague d'arrestations déclenchée par Marcellin, après la dissolution de la G.P. Un grand nombre de militants étaient emprisonnés. Il fallait réunir des informations sur leur cas et inventer des modes d'action. Le Secours rouge comptait plusieurs milliers de membres. Des comités de base furent constitués dans divers quartiers de Paris et en province. Parmi les comités départementaux, celui de Lyon était le plus actif. A Paris, l'organisation s'occupa particulièrement des problèmes des immigrés. Bien qu'en principe ces groupes fussent politiquement très éclectiques, ce furent les maos qui y déployèrent la plus grande activité et qui les prirent plus ou moins en main.

Tout en remplissant avec zèle ses tâches militantes, Sartre n'en consacrait pas moins le plus clair de son temps à son travail littéraire. Il achevait le troisième tome de son grand ouvrage sur Flaubert. En 1954, Roger Garaudy lui avait proposé : « Essayons d'expliquer un même personnage, moi selon les méthodes marxistes, vous selon les méthodes existentialistes. » Sartre avait choisi Flaubert, dont il avait dit grand mal dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, mais qui l'avait séduit quand il avait lu sa correspondance : ce qui l'attirait en lui, c'était la prééminence accordée à l'imaginaire. Sartre avait alors rempli une dizaine de cahiers, puis rédigé une étude de mille pages qu'il avait abandonnée en 1955. Il la reprit et la remania entièrement de 68 à 70. Il l'intitula *L'Idiot de la famille* et l'écrivit au fil de la plume avec beaucoup d'ardeur. « Il s'agissait de montrer une méthode et de montrer un homme. »

Il s'est expliqué plusieurs fois sur ses intentions. Parlant en mai 71 avec Contat et Rybalka, il précisa qu'il ne s'agissait pas d'une œuvre scientifique, car il utilisait non des concepts mais des notions, la notion étant une pensée qui introduit le temps en elle : la notion de passivité par exemple. Il adoptait à l'égard de

Flaubert une attitude d'*empathie.* « C'est cela mon but : prouver que tout homme est parfaitement connaissable, pourvu qu'on utilise la méthode appropriée et qu'on ait les documents nécessaires. » Il dit aussi : « Quand je montre comment Flaubert ne se connaît pas lui-même et comment en même temps il se comprend admirablement, j'indique ce que j'appelle le vécu, c'est-à-dire la vie en compréhension avec soi-même, sans que soit indiquée une connaissance, une conscience thétique. »

Ses amis maoïstes condamnaient plus ou moins cette entreprise : ils auraient préféré que Sartre écrivît quelque traité militant ou un grand roman populaire. Mais là-dessus, il n'entendait céder à aucune pression. Il comprenait le point de vue de ses camarades mais sans le partager : « Si je regarde le contenu, disait-il à propos de *L'Idiot de la famille,* j'ai l'impression d'une fuite, et si je regarde au contraire la méthode, j'ai le sentiment d'être actuel. »

Il revint sur la question dans la conférence qu'il fit plus tard à Bruxelles. « Je suis attaché depuis dix-sept ans à un ouvrage sur Flaubert, qui ne saurait intéresser les ouvriers car il est écrit dans un style compliqué et certainement bourgeois... J'y suis lié, cela veut dire : j'ai soixante-sept ans, j'y travaille depuis l'âge de cinquante ans et j'y rêvais auparavant... En tant que j'écris Flaubert, je suis un enfant terrible de la bourgeoisie qui doit être récupéré. »

Son idée profonde, c'était qu'à n'importe quel moment de l'histoire, quel qu'en fût le contexte social et politique, il demeurerait essentiel de comprendre les hommes et que son essai sur Flaubert pourrait y aider.

Sartre était donc satisfait de ses divers engagements quand, après un heureux séjour à Rome, nous sommes rentrés à Paris en septembre 70. Il habitait un petit appartement austère, au dixième étage d'un immeuble du boulevard Raspail, en face du cimetière Montparnasse et tout près de chez moi. Il s'y plaisait. Il menait une vie assez routinière. Il voyait régulièrement d'anciennes amies : Wanda K., Michèle Vian et sa fille adoptive Arlette Elkaïm chez qui il dormait deux nuits par semaine. Les autres soirées, il les passait chez moi. Nous causions, nous écoutions de

la musique : je m'étais constitué une importante discothèque que j'enrichissais chaque mois. Sartre s'intéressait beaucoup à l'école de Vienne — surtout à Berg et à Webern — et à des compositeurs d'aujourd'hui : Stockhausen, Xenakis, Berio, Penderecki, beaucoup d'autres. Mais il revenait volontiers aux grands classiques. Il aimait Monteverdi, Gesualdo, les opéras de Mozart — surtout *Cosi fan tutte* —, ceux de Verdi. Pendant ces concerts en chambre, nous mangions un œuf dur ou une tranche de jambon et nous buvions un peu de scotch. J'habite dans un « atelier d'artiste avec loggia », selon la définition que donnent les agences de location. Je passe mes journées dans une grande pièce au plafond haut ; par un escalier intérieur on accède à une chambre qu'une espèce de balcon relie à la salle de bains. Sartre couchait en haut et descendait le matin pour prendre le thé avec moi ; parfois une de ses amies, Liliane Siegel, venait le chercher et l'emmenait boire un café dans un petit bistrot proche de chez lui. Il voyait souvent Bost, chez moi, le soir. Assez souvent aussi Lanzmann avec qui il se sentait beaucoup d'affinités malgré certains désaccords touchant la question israélo-palestinienne. Il aimait particulièrement les soirées du samedi que Sylvie passait avec nous et les déjeuners du dimanche qui nous réunissaient tous les trois à La Coupole. Nous rencontrions aussi de loin en loin divers amis.

L'après-midi, je travaillais chez Sartre. J'attendais la parution de *La Vieillesse*, et je pensais à un dernier volume de mes Mémoires ; lui revoyait et corrigeait dans *L'Idiot de la famille* le portrait du docteur Flaubert. C'était un magnifique automne, bleu et doré : l'année [1] s'annonçait très bien.

En septembre, Sartre participa à un grand meeting organisé par le Secours rouge pour dénoncer le massacre des Palestiniens par le roi Hussein de Jordanie. Six mille personnes y assistaient. Sartre y retrouva Jean Genet, qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. Genet était lié aux Panthères noires, sur qui il avait écrit un article dans *Le Nouvel Observateur*, et il se préparait à

1. Nous avions gardé l'habitude de compter par années scolaires.

partir pour la Jordanie où il voulait séjourner dans un camp palestinien.

Depuis longtemps, la santé de Sartre ne m'avait plus donné d'inquiétude. Bien qu'il fumât deux paquets de Boyards par jour, son artérite n'avait pas empiré. C'est brutalement que, fin septembre, la peur m'a prise.

Un samedi soir, nous avons dîné avec Sylvie chez « Dominique », et Sartre a bu beaucoup de vodka. De retour chez moi, il a somnolé puis il s'est tout à fait endormi en laissant tomber sa cigarette. Nous l'avons aidé à monter dans sa chambre. Le lendemain matin, il semblait en parfait état, il est rentré chez lui. Mais quand, à deux heures, nous avons été Sylvie et moi le chercher pour déjeuner, il se cognait dans tous les meubles. A la sortie de La Coupole, bien qu'il eût très peu bu, il titubait. Nous l'avons emmené en taxi chez Wanda, rue du Dragon, et, en descendant de la voiture, il a failli tomber.

Il lui était déjà arrivé d'avoir des vertiges : en 68, à Rome, sortant de l'auto place Santa-Maria du Trastevere, il avait flageolé au point que Sylvie et moi avions dû le soutenir ; sans y attacher grande importance, j'avais été surprise, car il n'avait rien bu ! Mais jamais ces troubles n'avaient été si accusés et j'en ai deviné la gravité. J'ai noté dans mon journal : « Ce studio, si gai depuis mon retour, a changé de couleur. La belle moquette taupée évoque un deuil. C'est ainsi qu'il faudra vivre, au mieux avec encore du bonheur et des moments de joie, mais la menace suspendue, la vie mise entre parenthèses. »

En transcrivant ces lignes, je m'étonne : d'où m'est venu ce noir pressentiment ? Je pense qu'en dépit de mon apparente tranquillité je n'avais pas cessé depuis plus de vingt ans d'être sur le qui-vive. La première alerte, ç'avait été en 1954, à la fin de son voyage en U.R.S.S., la crise d'hypertension qui avait conduit Sartre à l'hôpital. En automne 1958, j'avais connu l'angoisse [1] ; c'est de justesse que Sartre avait évité une attaque ; et depuis, la menace subsistait : ses artères, ses artérioles étaient trop étroites, m'avaient dit les médecins. Chaque matin, quand j'allais le

1. Voir *La Force des choses*.

réveiller, j'avais hâte de m'assurer qu'il respirait. Je n'éprouvais pas une véritable inquiétude ; c'était plutôt un fantasme, mais qui signifiait quelque chose. Les nouveaux malaises de Sartre m'ont obligée à prendre dramatiquement conscience d'une fragilité qu'en fait je n'ignorais pas.

Le lendemain, Sartre avait à peu près retrouvé son équilibre et il a été voir son médecin habituel, le docteur Zaidmann. Celui-ci a prescrit des examens et a recommandé à Sartre de ne pas se fatiguer en attendant de consulter le dimanche suivant un spécialiste. Celui-ci — le professeur Lebeau — n'a pas voulu se prononcer : le déséquilibre pouvait venir d'un trouble de l'oreille interne ou d'un trouble dans le cerveau. Sur sa demande, on a fait un encéphalogramme qui n'a révélé aucune anomalie.

Sartre était fatigué : un abcès dans la bouche, une menace de grippe. Mais c'est avec jubilation que le 8 octobre il a remis à Gallimard l'énorme manuscrit du Flaubert.

Les maos avaient organisé pour lui un voyage à Fos-sur-Mer et dans d'autres centres industriels pour qu'il y étudiât les conditions de travail et de vie des ouvriers. Le 15 octobre, ses médecins le lui ont interdit. Outre Zaidmann, il avait vu des spécialistes qui avaient examiné ses yeux, ses oreilles, son crâne, son cerveau : pas moins de onze visites. Ils avaient décelé de sérieux troubles circulatoires dans la région gauche du cerveau (la région du langage) et un rétrécissement des vaisseaux sanguins. Il devait moins fumer et subir une série de piqûres énergiques. D'ici deux mois, on lui referait un encéphalogramme. Sans doute serait-il alors guéri. Mais il ne fallait pas qu'il se surmène, surtout physiquement. En fait, maintenant que le Flaubert était fini, il n'avait aucune raison de se fatiguer. Il lisait des manuscrits, des romans policiers, et il rêvait vaguement à une pièce. Il écrivit aussi pendant ce mois d'octobre une préface pour l'exposition de Rebeyrolle que celui-ci avait intitulée *Coexistences*. Nous aimions beaucoup ses tableaux. Il était venu passer deux jours avec nous à Rome et nous avions eu pour lui la plus grande sympathie. Quand nous fîmes sa connaissance, nous en eûmes aussi beaucoup pour sa femme, une petite Arménienne vive et drôle. Nous devions les revoir assez souvent dans les

années qui suivirent. Ils étaient liés avec Franqui, le journaliste qui nous avait invités à Cuba en 60 et qui, depuis, s'était exilé parce qu'il était en opposition avec la politique prosoviétique de Castro.

Malgré ses ennuis de santé, Sartre poursuivait ses activités politiques. C'est à ce moment-là qu'eut lieu, chez Simon Blumenthal — l'imprimeur de *La Cause du peuple* — l'expédition que j'ai racontée dans *Tout compte fait.* Par Geismar, Sartre avait fait la connaissance de Glucksmann : il lui a donné une interview où il reprenait l'analyse faite par *La Cause du peuple* des luttes ouvrières en France (entretien qui fut diffusé le 22 octobre par la Hersischer Rundfunk).

Le 21 octobre, s'est déroulé le procès de Geismar. Au meeting auquel celui-ci avait participé pour protester contre l'arrestation de Le Dantec et de Le Bris, il y avait eu cinq mille assistants qui criaient : « Le 27, tous dans la rue ! » Plusieurs orateurs avaient parlé : seul Geismar avait été arrêté, à cause, évidemment, de son appartenance à la G.P. Par ailleurs, la manifestation du 27 n'avait pas été sanglante : les C.R.S. avaient utilisé des gaz lacrymogènes, les manifestants jeté quelques boulons ; personne n'avait été blessé. On ne s'en attendait pas moins à un verdict sévère. Sartre avait été cité comme témoin. Mais plutôt que de jouer devant la justice bourgeoise le rôle conventionnel qui lui était assigné, il préféra aller parler aux ouvriers de Billancourt. La direction ne lui permit pas d'entrer dans l'usine. D'autre part, le parti communiste avait fait distribuer à huit heures du matin un tract qui mettait les ouvriers de Renault en garde contre lui. Il parla dehors, juché sur un tonneau, à travers un porte-voix, devant un public assez restreint : « C'est à vous de dire si l'action de Geismar est bonne ou non, dit-il. Je veux témoigner dans la rue parce que je suis un intellectuel et que je pense que la liaison du peuple et des intellectuels qui existait au dix-neuvième siècle — pas toujours, mais qui a donné de très bons résultats — devrait être retrouvée aujourd'hui. Il y a cinquante ans que le peuple et les intellectuels sont séparés ; il faut maintenant qu'ils ne fassent plus qu'un. »

Les adversaires de Sartre s'appliquèrent à ridiculiser son

intervention. Le P.C. lui rétorqua que la liaison entre le peuple et les intellectuels était assurée puisqu'un grand nombre de ceux-ci s'inscrivaient au parti. Cependant, Geismar fut condamné à dix-huit mois de détention.

Sartre participa à la création d'un nouveau journal, *J'accuse*, dont le numéro zéro parut le 1er novembre. Il était lié avec l'équipe qui le dirigeait : Linhart, Glucksmann, Michèle Manceaux, Fromanger, Godard entre autres. Ce journal n'était pas rédigé par des militants, mais publiait de grands reportages faits par des intellectuels. Sartre y écrivit quelques articles. Deux numéros seulement suivirent le premier : l'un parut le 15 janvier 71, l'autre le 15 mars. Liliane Siegel, sous son nom de jeune fille, Sendyk, était directrice de publication. Elle le demeura quand *J'accuse* eut fusionné avec *La Cause du peuple.* Elle devint donc codirectrice avec Sartre de *La Cause du peuple-J'accuse.* Et comme le gouvernement ne voulait pas arrêter Sartre, ce fut elle qui se retrouva deux fois au banc des accusés, Sartre témoignant en sa faveur.

Cependant sa santé continuait de m'inquiéter. Quand il passait des moments ennuyeux — et il s'infligeait pas mal de corvées —, il buvait trop. Dans la soirée et même dans la journée, il était souvent somnolent. Le professeur Lebeau, qu'il consulta le 5 novembre, dit que cette somnolence était due aux médicaments qu'on lui avait prescrits contre ses vertiges : il en diminua les doses. Le 22 novembre, on refit à Sartre un encéphalogramme qui était parfaitement satisfaisant et, peu après, le professeur Lebeau lui assura qu'il était complètement guéri, qu'il n'était pas plus menacé de vertiges que n'importe qui. Il en a été heureux, mais il lui restait un souci : ses dents. Il devait se faire poser un râtelier et il le redoutait, par crainte de ne plus pouvoir parler en public et pour d'évidentes raisons symboliques. En fait, le dentiste réussit un excellent travail et Sartre fut rasséréné.

Il a été satisfait de voir paraître le livre de Contat et Rybalka intitulé *Les Écrits de Jean-Paul Sartre.* Il corrigeait les épreuves de *L'Idiot de la famille.* Il était à son mieux quand il a présidé en décembre le procès des Houillères.

J'ai raconté ce procès dans *Tout compte fait* mais, comme

Sartre y a attaché beaucoup d'importance, je veux y revenir ici. En février 70, seize mineurs furent tués et plusieurs autres blessés par un coup de grisou à Hénin-Liétard. La responsabilité des Houillères étant évidente, quelques jeunes gens, non identifiés, jetèrent par représailles des cocktails Molotov dans les bureaux de la direction, provoquant un incendie. La police arrêta sans l'ombre d'une preuve quatre maoïstes et deux repris de justice. Leur procès devait avoir lieu le lundi 14 décembre et le Secours rouge convoqua le samedi 12, à Lens, un tribunal populaire.

Pour préparer cette séance, Sartre alla le 2 décembre, accompagné de Liliane Siegel, enquêter chez les mineurs. Il descendit à Bruay, où il logea chez un ancien mineur, militant très lié aux maos, André. Sa femme Marie avait préparé pour le dîner un lapin, nourriture que Sartre détestait, qu'il a poliment avalée et qui a provoqué chez lui une crise d'asthme de deux heures. Le lendemain, il a rencontré Joseph, un militant âgé, connu lui aussi dans la région, et d'autres mineurs. Puis, dans la banlieue de Douai, il a parlé avec July, membre important de l'ex-G.P. que Sartre aimait bien, tout en étant agacé par son triomphalisme. Il vit aussi Eugénie Camphin, une vieille femme à demi aveugle, mère et épouse de mineurs résistants, fusillés par les Allemands.

Le procès se déroula donc le 12 décembre dans la mairie de Lens et mit en lumière avec une foudroyante évidence la responsabilité des Houillères. Sartre résuma les débats dans un vigoureux réquisitoire qu'il terminait ainsi : « Je vous propose donc les conclusions suivantes : l'État-patron est coupable de l'assassinat du 4 février 1970. La direction et les ingénieurs responsables de la fosse 6 sont ses exécuteurs. En conséquence, ils sont également coupables d'homicides intentionnels. C'est intentionnellement qu'ils choisissent le rendement plutôt que la sécurité, c'est-à-dire qu'ils mettent la production des choses avant la vie des hommes. » Le lundi suivant, eut lieu le procès des six incendiaires supposés, et ils furent acquittés.

Peu de temps auparavant Sartre avait accepté de diriger, outre *La Cause du peuple*, deux autres journaux gauchistes : *Tout*, qui était l'organe de V.L.R., et *La Parole au peuple*.

1971.

Au début de janvier, se déroulèrent en U.R.S.S. et en Espagne deux procès qui firent beaucoup de bruit : celui de Leningrad et celui de Burgos. Le 16 décembre 70, onze citoyens soviétiques — un Ukrainien, un Russe, neuf Juifs — comparurent devant le tribunal de Leningrad. Ils avaient projeté de détourner un avion afin de quitter leur pays. Mais il y eut des fuites, et, dans la nuit du 15 au 16 juin, avant tout commencement d'exécution, ils furent arrêtés dans différentes villes. Deux d'entre eux furent condamnés à mort : Kouznetsov, qui avait organisé le complot, et Dymschitz, un pilote de ligne qui devait prendre les commandes de l'avion, après que l'équipage eut été ficelé et débarqué. Sept accusés reçurent de dix à quatorze ans de travaux forcés ; deux autres, quatre et huit ans [1]. Le 14 janvier 71 eut lieu à Paris un grand meeting en leur faveur auquel Sartre participa ; étaient présents aussi Laurent Schwarz, Madaule, notre ami israélien Eli Ben Gal. Tous dénoncèrent l'antisémitisme de l'U.R.S.S.

Au procès de Burgos comparurent des Basques, appartenant à l'E.T.A. et accusés par Franco de complot contre l'État. Gisèle Halimi y assista au titre d'observatrice et elle en fit le compte rendu dans un livre publié chez Gallimard. Elle demanda à Sartre une préface qu'il accepta très volontiers d'écrire. Il définit le problème des Basques, raconta leur lutte et en particulier l'histoire de l'E.T.A. Il s'indignait contre la répression franquiste en général, et en particulier contre la manière dont s'était déroulé le procès de Burgos. A cette occasion, il développa, sur un exemple précis, une idée qui lui tenait à cœur : l'opposition d'un universel abstrait — celui auquel se réfèrent les gouvernements

1. Dymschitz et Kouznetsov ne furent pas exécutés, sans doute grâce à la pression exercée par l'Élysée. En 73, parvint à Paris et fut édité en français le manuscrit de Kouznetsov, *Journal d'un condamné à mort*, qui eut un énorme retentissement. En avril 79, Kouznetsov, Dymschitz et trois autres conjurés furent échangés contre deux espions soviétiques arrêtés aux États-Unis.

— et de l'universel singulier et concret, tel qu'il s'incarne dans les peuples constitués par des hommes de chair et d'os. C'est celui-ci, affirmait-il, que veulent promouvoir les révoltes des colonisés — du dehors ou de l'intérieur — et c'est celui-ci qui est valable car il saisit les hommes dans leur situation, leur culture, leur langage et non comme des concepts vides.

Contre le socialisme centralisateur et abstrait, Sartre prônait « un *autre* socialisme, décentralisateur et concret : telle est l'universalité singulière des Basques, que l'E.T.A. oppose justement au centralisme abstrait des oppresseurs ». Il faudrait, disait-il, créer « l'homme socialiste sur la base de sa terre, de sa langue, et même de ses mœurs rénovées. C'est à partir de là seulement que l'homme cessera peu à peu d'être le produit de son produit pour devenir enfin le fils de l'homme ».

C'est dans la même perspective que, deux ans plus tard, Sartre a consacré un numéro des *Temps modernes* (août-septembre 73) aux revendications des Bretons, des Occitans, de toutes les minorités nationales opprimées par le centralisme.

Geismar était détenu à la Santé. Bien que jouissant d'un régime relativement privilégié, il se solidarisa avec les autres prisonniers politiques qui avaient entrepris une grève de la faim, réclamant pour les droit commun comme pour eux-mêmes des conditions d'incarcération plus supportables. Quelques gauchistes décidèrent de jeûner eux aussi pour soutenir leurs revendications. Ils furent hébergés à la chapelle Saint-Bernard — dans la gare Montparnasse — par un prêtre progressiste. Michèle Vian faisait partie des grévistes, à qui Sartre rendait assez souvent visite. Il les accompagna lorsque, au bout de vingt et un jours, ils interrompirent leur jeûne et tentèrent d'avoir une entrevue avec Pleven. Trop affaiblis pour faire une longue marche, ils se rendirent en voiture place de l'Opéra, d'où ils gagnèrent à pied la place Vendôme. Ils se présentèrent devant le ministère de la Justice, mais Pleven refusa de les recevoir. Par la suite, Pleven capitula ; il accorda un régime spécial aux détenus qui avaient fait la grève de la faim et promit d'améliorer le statut des droit commun : promesse qui n'a guère été tenue.

Le 13 février, Sartre se laissa convaincre par ses camarades

maos de prendre part à une équipée assez sotte : l'occupation du Sacré-Cœur. Au cours d'une manifestation du Secours rouge, un militant de V.L.R., Richard Deshayes, avait été défiguré par une grenade lacrymogène. Pour alerter l'opinion publique, la G.P. décida d'occuper la basilique ; elle comptait sur le consentement de Mgr Charles. Sartre, accompagné par Jean-Claude Vernier, Gilbert Castro, Liliane Siegel, entra dans l'église — où se trouvaient quelques fidèles — et demanda à voir Mgr Charles. Le prêtre à qui il s'adressa lui dit qu'il allait transmettre sa requête. Un quart d'heure s'écoula sans qu'il revînt. Et puis toutes les portes se fermèrent, sauf une, et les manifestants, dont le nombre était devenu important, se sentirent pris au piège. Castro et Vernier empoignèrent Sartre et Liliane et les cachèrent dans un coin tandis que les C.R.S., entrés par l'issue demeurée ouverte, frappaient indistinctement sur tout le monde. Castro et Vernier réussirent à faire sortir Sartre et Liliane, les firent monter dans l'auto de celle-ci et les installèrent dans un café. Quand ils revinrent un peu plus tard, ils dirent que l'affrontement avait été très violent ; un jeune homme avait eu la cuisse transpercée par le barreau d'une grille. Sartre, que j'ai vu le soir avec Sylvie, trouvait toute cette histoire déplorable : elle ne pouvait que démoraliser des militants qui déjà s'étaient fait durement matraquer quelques jours plus tôt, à la fin d'une manifestation. Le 15 février, il donna avec Jean-Luc Godard une conférence de presse sur cette affaire dont les journaux ont beaucoup parlé. Le 18 février, il se retira du Secours rouge, où les maos avaient pris une place trop importante à ses yeux[1].

Peu de jours après, éclata l'affaire Guiot : il s'agissait d'un lycéen faussement accusé d'avoir frappé un flic et qui avait été arrêté pour flagrant délit. Les lycéens protestèrent massivement : ils furent des milliers à s'asseoir sur la chaussée du quartier Latin, où stationnaient une multitude de cars de police. Pour finir, Guiot fut acquitté. Mais, dans les rues de Paris, l'atmosphère demeurait orageuse : partout sur les murs on voyait de

1. Il s'est retiré du Comité directeur mais il a encore participé à beaucoup d'actions organisées par le Secours rouge.

grandes photos de Deshayes défiguré. Au milieu de mars, il y eut un affrontement d'une extraordinaire violence entre les gauchistes et Ordre nouveau : beaucoup de flics furent blessés.

Sartre suivait de près toute cette agitation. Sa santé semblait très bonne. Il continuait à corriger les épreuves de *L'Idiot de la famille*. Il assistait à toutes les réunions des *Temps modernes* qui se tenaient chez moi.

Au début d'avril, nous sommes partis pour Saint-Paul-de-Vence. Sartre s'y est rendu en train avec Arlette, moi en voiture avec Sylvie. L'hôtel où nous sommes descendus se trouvait aux portes de la petite ville, encombrée de touristes dans la journée, mais calme le matin et le soir et toute semblable alors au précieux souvenir que nous en avions gardé. Arlette et Sartre logeaient dans une annexe. J'étais installée avec Sylvie dans une petite maison au bout d'un jardin planté d'orangers. Il y avait une grande chambre, donnant sur une toute petite terrasse et une vaste salle de séjour, crépie de blanc, avec des poutres apparentes, et aux murs de beaux tableaux de Calder, aux couleurs vives. Elle était meublée d'une longue table de bois, d'un divan, d'un buffet, et elle donnait sur le jardin. C'est là que je passais la plupart de mes soirées avec Sartre. Nous buvions du scotch et nous causions. Nous dînions d'un peu de saucisson ou d'une tablette de chocolat. Au déjeuner, en revanche, je l'emmenais dans de bons restaurants des environs. Parfois nous nous y réunissions tous les quatre.

Le premier soir nous avons été étonnés par de grandes illuminations, sur la colline qui faisait face à Saint-Paul : c'était des serres que la nuit on éclairait violemment à la lumière électrique.

L'après-midi, souvent nous lisions chacun de notre côté. Ou nous faisions des promenades revoyant des endroits que nous avions aimés : entre autres, nous avons été heureux de retrouver Cagnes et le charmant hôtel où nous avions fait, bien des années auparavant, un délicieux séjour. Un après-midi, nous avons été à la fondation Maeght, que déjà nous connaissions. Il y avait une exposition Char ; les tableaux groupés autour de ses manuscrits et de ses livres étaient très beaux : des Klee, des Vieira da Silva,

des Giacometti et beaucoup de Miró dont les œuvres devenaient de plus en plus riches au fur et à mesure qu'il vieillissait.

Le dernier jour, Sartre a commandé à l'hôtel un aïoli que — faute de soleil — nous avons mangé dans le « chauffoir », grande pièce charmante avec une vaste cheminée et une bibliothèque. Il est parti le soir par le train avec Arlette. Sylvie et moi avons pris la route le lendemain matin. Sartre avait été charmé de ces vacances.

Il a été aussi très heureux quand, de retour à Paris, il a reçu de Gallimard une énorme caisse pleine d'exemplaires de *L'Idiot de la famille :* deux mille pages imprimées. Il m'a dit que cela lui faisait autant de plaisir que la parution de *La Nausée.* Il y a eu tout de suite des critiques très chaleureuses.

Au début de mai, Pouillon nous apprit la mort de l'ami que j'ai appelé Pagniez dans mes *Mémoires.* D'après lui, Pagniez mis à la retraite s'ennuyait tant qu'il s'était laissé mourir : il avait eu une hépatite qui avait dégénéré en cirrhose. Avec lui, Mme Lemaire s'étant éteinte quelques années plus tôt, c'était tout un moment heureux de notre passé qui achevait de s'engloutir. Mais depuis longtemps Pagniez nous était devenu tout à fait étranger et nous avons accueilli la nouvelle avec indifférence.

C'est aussi au début de mai que, d'une voix qui tremblait d'émotion, Goytisolo téléphona à Sartre pour lui demander de signer une lettre très violente adressée à Fidel Castro à propos de l'affaire Padilla. Cette affaire comporta plusieurs moments : 1° l'arrestation de Padilla, poète très connu à Cuba, accusé de pédérastie ; 2° Une lettre polie de protestation signée par Goytisolo, Franqui, Sartre, moi-même et quelques autres ; 3° Padilla fut relâché et il rédigea une autocritique délirante où il accusait Dumont et Karol d'être des agents de la C.I.A. Sa femme aussi fit son autocritique, proclamant que la police l'avait traitée « avec tendresse ». Ces déclarations soulevèrent de nombreuses protestations. Notre ex-interprète cubain, Arcocha, qui avait lui aussi choisi l'exil, écrivit dans *Le Monde* que pour obtenir de telles confessions, il fallait qu'on eût soumis Padilla et sa femme à la torture. A l'arrière-plan de toute cette histoire sévissait Lyssendro Otero — qui, en 1960, nous avait accompagnés

pendant presque tout notre voyage : il avait à présent la haute main sur toute la Culture. Goytisolo pensait qu'un véritable gang de policiers tenait Cuba sous sa coupe. Nous avons appris que Castro considérait à présent Sartre comme un ennemi : il subissait, disait-il, la néfaste influence de Franqui. Dans un discours prononcé à cette époque, Castro attaqua la plupart des intellectuels français. Sartre n'en fut pas ému car depuis longtemps il ne se faisait plus d'illusions sur Cuba.

Outre ses familiers et ses camarades gauchistes, Sartre a vu avec moi, après la rentrée, quelques amis. Tito Gerassi nous parlait de l'underground américain. Rossana Rossanda nous décrivait les difficultés et les chances de son journal, le *Manifesto*, qui allait se transformer d'hebdomadaire en quotidien. Robert Gallimard nous expliquait ce qui se passait dans les coulisses des maisons d'édition. Nous avons déjeuné avec le journaliste égyptien Ali, qui, en 67, nous avait escortés pendant tout notre voyage en Egypte. Au début de mai, nous avons retrouvé notre amie japonaise Tomiko : elle nous a raconté le long voyage qu'elle venait de faire en Asie.

Le 12 mai, Sartre participa à une manifestation qui eut lieu devant la mairie d'Ivry : Behar Behala, un immigré un peu débile, avait volé un pot de yaourt dans une camionnette ; des policiers avaient tiré sur lui et l'avaient grièvement blessé. Après un travail d'information, le Secours rouge avait organisé une action contre la police.

Sartre vivait beaucoup chez moi à ce moment-là parce que son ascenseur était détraqué ; quand il était obligé de monter ses dix étages, cela le fatiguait beaucoup.

Le mardi 18 mai, comme tous les mardis, Sartre est arrivé chez moi le soir : il avait passé la soirée et la nuit de lundi chez Arlette. « Comment ça va ? » lui ai-je demandé de manière routinière. « Eh bien ! Pas trop bien. » En effet, il flageolait, il bredouillait, il avait la bouche un peu tordue. Je n'avais pas remarqué la veille qu'il était fatigué parce que nous avions écouté des disques et à peine parlé. Mais le soir il était arrivé chez Arlette en mauvais état ; et il s'était réveillé le matin tel que je le voyais : évidemment il avait eu dans la nuit une petite attaque.

Depuis longtemps je redoutais un tel accident et je m'étais promis de garder mon sang-froid ; j'évoquai l'exemple d'amis qui avaient traversé une semblable épreuve et s'étaient retrouvés indemnes. D'ailleurs Sartre devait aller voir son médecin le lendemain : cela me tranquillisait un peu, mais peu. Je dus faire un gros effort pour ne pas trahir ma panique. Sartre exigea de boire sa dose habituelle de whisky, si bien qu'à minuit, il n'articulait plus du tout et qu'il eut beaucoup de mal à se traîner jusqu'à son lit. Toute la nuit j'ai lutté contre l'angoisse.

Le lendemain matin, Liliane Siegel l'accompagna chez le docteur Zaidmann. Il m'a téléphoné que tout allait bien : il avait 18 de tension — ce qui était normal pour lui — et on allait tout de suite commencer un sérieux traitement. Un peu plus tard, Liliane au téléphone a été moins optimiste. D'après Zaidmann, la crise était plus grave que celle d'octobre, et ce qui était inquiétant, c'était que les troubles soient revenus si vite. Une des causes en était sans doute que depuis le mois de mars il ne prenait plus ses médicaments ; il lui avait aussi été néfaste de monter de temps en temps dix étages. Mais l'essentiel consistait en une grande difficulté de la circulation sanguine dans une certaine zone du cerveau, à gauche.

J'ai été chez Sartre l'après-midi et je ne l'ai trouvé ni mieux ni plus mal. Zaidmann lui avait rigoureusement interdit de marcher. Heureusement son ascenseur était réparé. Le soir, Sylvie nous a amenés chez moi en voiture et elle est restée un moment avec nous. Sartre n'a bu que du jus de fruit. Elle était consternée par son aspect. Je suppose que — sans peut-être qu'il s'en rende compte — l'attaque avait été pour lui un choc éprouvant : il paraissait très abattu. Sans cesse sa cigarette tombait de ses lèvres ; Sylvie la ramassait, la lui tendait, il la prenait et elle s'échappait de ses doigts. Ce manège s'est répété je ne sais combien de fois pendant cette funèbre soirée. Comme il n'était pas question de causer, j'ai mis des disques, entre autres, le *Requiem* de Verdi que Sartre aimait énormément et que nous écoutions souvent. « C'est de circonstance », a-t-il murmuré, ce qui nous a glacé les os, à Sylvie et à moi. Elle est partie peu après et bientôt Sartre s'est couché. Au réveil, il lui semblait qu'il

pouvait à peine remuer le bras droit tant celui-ci était lourd et gourd. Quand Liliane est venue le chercher pour prendre avec lui le petit déjeuner, elle m'a glissé : « Je le trouve moins bien qu'hier. » Dès leur départ, j'ai téléphoné au professeur Lebeau, à l'hôpital. Il ne pouvait pas venir, mais allait envoyer un autre spécialiste. J'ai retrouvé Sartre chez lui, et à onze heures et demie le docteur Mahoudeau est arrivé. Il a examiné Sartre pendant une heure et m'a rassurée. La sensibilité profonde n'était pas atteinte, la tête était intacte, le léger bredouillement venait de la torsion de la bouche. La main droite était faible : Sartre avait toujours peine à tenir une cigarette. Il avait 14 de tension : c'était une mauvaise chute due aux remèdes qu'il ingurgitait. Mahoudeau rédigea une nouvelle ordonnance et recommanda de grandes précautions pendant quarante-huit heures. Sartre devait beaucoup se reposer et ne jamais rester seul. Moyennant quoi, il serait entièrement rétabli d'ici dix ou vingt jours.

Sartre s'était prêté docilement à tous les examens, mais il refusa de garder la chambre. Sylvie — libérée du lycée par l'Ascension — nous conduisit à La Coupole, où nous déjeunâmes tous les trois. Sartre allait nettement mieux. Cependant, sa bouche restait tordue. Le lendemain, comme il déjeunait au même endroit avec Arlette, François Périer l'a aperçu et, venant à ma table, il m'a dit : « C'est moche ce qui lui arrive là, cette bouche de travers : c'est très grave. » Heureusement, je savais que *pour cette fois*, ce n'était pas très grave. Les jours suivants se sont bien passés et, le lundi matin, Zaidmann a annoncé qu'on allait bientôt arrêter le traitement ; mais il a ajouté qu'ensuite le retour à la vie normale serait assez long ; il a même dit à Arlette que peut-être Sartre ne guérirait jamais tout à fait.

Cependant, quand, le mercredi 26 mai, nous avons passé la soirée avec Bost, il avait totalement récupéré la marche, le langage, et retrouvé sa bonne humeur. Devant lui, j'ai dit en riant à Bost que je serais sûrement obligée de me disputer avec lui pour modérer sa consommation d'alcool, de thé, de café, d'excitants. Sartre est monté se coucher et, du balcon qui surplombe mon studio, il a chantonné : « Je ne veux faire à mon Castor nulle peine même légère... » J'en ai été émue. Et j'ai été

émue aussi quand, déjeunant avec moi à La Coupole, il m'a montré une jeune fille brune aux yeux bleus, au visage un peu rond, et m'a demandé : « Savez-vous à qui elle me fait penser ? — Non. — A vous quand vous aviez son âge. »

Une seule chose clochait : sa main droite restait faible. Il lui était difficile de jouer du piano — ce qu'il faisait volontiers chez Arlette — et difficile aussi de tracer des mots sur le papier. Mais pour l'instant cela n'importait guère. En attendant de se remettre à travailler, il corrigeait les épreuves de *Situations VIII* et *IX*, et cela l'occupait assez.

En juin, il créa avec Maurice Clavel l'Agence de presse Libération. Ils signèrent ensemble un texte où ils définissaient les buts de cette agence, qui comptait pouvoir publier tous les jours un bulletin d'information :

> Nous voulons tous ensemble créer un nouvel instrument pour la défense de la vérité... Il ne suffit pas de connaître la vérité, il faut encore la faire entendre. Avec rigueur, en vérifiant tout ce qu'elle dit, l'agence Libération diffusera régulièrement les nouvelles qu'elle recevra... L'Agence de presse Libération veut être une nouvelle tribune qui donnera la parole aux journalistes qui veulent tout dire, aux gens qui veulent tout savoir. Elle donnera la parole au peuple.

Fin juin, Sartre s'est mis à avoir cruellement mal à la langue. Il ne pouvait ni manger ni parler sans souffrir. Je lui ai dit : « C'est quand même une sale année : tout le temps vous avez eu des ennuis. — Oh ! ça ne fait rien, m'a-t-il répondu. Quand on est vieux, ça n'a plus d'importance. — Comment ça ? — On sait que ça ne durera plus longtemps. — Vous voulez dire, parce qu'on va mourir ? — Oui. C'est normal qu'on s'abîme petit à petit. Quand on est jeune, c'est différent. » Le ton dont il a dit ça m'a bouleversée : il semblait déjà de l'autre côté de la vie. Tout le monde d'ailleurs remarquait ce détachement ; il paraissait indifférent à beaucoup de choses, sans doute parce qu'il se désintéressait de son propre sort. Souvent il était sinon triste, du moins absent. Je ne le voyais vraiment gai que pendant nos soirées avec

Sylvie. En juin, nous avons fêté chez elle le soixante-sixième anniversaire de Sartre, et il était rayonnant.

Il est retourné chez son dentiste et a cessé de souffrir. Du coup, on se rendait compte des progrès qu'il avait faits depuis mai. Zaidmann a reconnu qu'il s'était entièrement rétabli. Et, plusieurs fois, Sartre m'a répété qu'il était très content de son année.

J'étais tout de même angoissée de le quitter. Il allait passer trois semaines avec Arlette, deux avec Wanda, pendant que je voyagerais avec Sylvie. J'aimais ces voyages, mais la séparation d'avec Sartre m'était toujours un petit choc. Cette fois-là j'ai déjeuné avec lui à La Coupole, où Sylvie devait venir me chercher à quatre heures. Je me suis levée trois minutes avant. Il a souri d'une manière indéfinissable et il m'a dit : « Alors, c'est la cérémonie des adieux ! » Je lui ai touché l'épaule sans répondre. Le sourire, la phrase m'ont poursuivie longtemps. Je donnais au mot « adieux » le sens suprême qu'il a eu quelques années plus tard : mais alors j'ai été seule à le prononcer.

Je suis partie pour l'Italie avec Sylvie. Le lendemain soir, nous avons couché à Bologne. Au matin nous avons pris l'autoroute qui devait nous conduire sur la côte est ; une brume tiède noyait le paysage ; de toute ma vie je n'ai éprouvé un tel sentiment d'absurdité et de déréliction : que faisais-je là ? Pourquoi m'y trouvais-je ? J'ai vite été reprise par mon amour de l'Italie ; mais toutes les nuits, avant de m'endormir, pendant longtemps je pleurais.

Sartre cependant se promenait en Suisse ; de temps en temps un télégramme m'assurait qu'il allait bien. Mais en arrivant à Rome où il devait me rejoindre, j'ai trouvé une lettre d'Arlette. Sartre avait eu une rechute, le 15 juillet ; comme la première fois, c'est au réveil qu'elle l'avait constaté ; il avait la bouche encore plus tordue qu'en mai, la prononciation embarrassée, le bras insensible au froid et au chaud. Elle l'avait conduit chez un médecin à Berne, et Sartre lui avait farouchement défendu de me prévenir. Trois jours plus tard, la crise était passée ; mais elle avait téléphoné à Zaidmann, qui lui avait dit : « Pour spasmer comme ça, il faut que ses artères soient bien fatiguées. »

J'ai été le chercher à la station Termini. Il m'a hélée avant que je ne le voie. Il portait un costume clair et, sur la tête, une casquette. Un abcès à la dent lui bouffissait le visage mais il paraissait en bonne santé. Nous nous sommes installés dans notre petit appartement, au sixième étage de l'hôtel ; il comprenait une terrasse d'où nous avions une vue immense sur le Quirinal, le toit du Panthéon, Saint-Pierre, le Capitole dont tous les soirs à minuit nous voyions s'éteindre les lumières. Cette année-là, elle avait été en partie transformée en un salon qu'une baie vitrée séparait de la surface découverte : nous pouvions nous y tenir à toute heure. L'abcès de Sartre s'est résorbé et il n'a plus eu aucun ennui. Il ne semblait plus jamais absent, il était animé et rieur. Il veillait jusqu'à une heure du matin et se levait vers sept heures et demie : quand je sortais de ma chambre, vers neuf heures, je le trouvais assis sur la terrasse, regardant la beauté de Rome et lisant. Il dormait deux heures l'après-midi mais ne somnolait plus jamais. A Naples, avec Wanda, il avait fait de longues marches : entre autres, il avait revisité Pompéi. A Rome, nous n'avions guère envie de nous promener : sans bouger, nous étions partout.

Vers deux heures, nous mangions un sandwich près de l'hôtel ; le soir, nous allions à pied dîner place Navona ou dans un restaurant voisin. Parfois, Sylvie nous emmenait en auto au Trastevere ou via Appia Antica. Sartre mettait sagement sa casquette quand il traversait une zone ensoleillée. Il prenait exactement ses remèdes, buvait un unique verre de vin blanc à déjeuner, de la bière à dîner, et ensuite deux whiskies sur la terrasse. Pas de café et du thé seulement au petit déjeuner (les autres années, il en avalait à cinq heures des décoctions extrêmement fortes). Il corrigeait le troisième tome de *L'Idiot de la famille* et se distrayait en lisant des *gialli*, les romans policiers italiens. De temps en temps, nous rencontrions Rossana Rossanda et, un après-midi, nous avons eu la visite de notre ami yougoslave Dedijer.

A voir Sartre, tel qu'il était pendant ces vacances romaines, on lui aurait prédit vingt ans de vie. Il y comptait d'ailleurs. Comme je me plaignais un jour qu'on retombât toujours sur les mêmes *gialli*, il m'a dit : « C'est normal. Il n'y en a qu'une quantité

finie. Il ne faut pas espérer en lire de nouveaux pendant les vingt ans qui viennent. »

De retour à Paris, Sartre continua de se porter très bien. Il avait 17 de tension, de bons réflexes. Il se couchait vers minuit, se levait à huit heures et demie, ne dormait plus dans la journée. Il lui restait une ombre de paralysie dans la bouche qui lui rendait difficile de mâcher et parfois le faisait zozoter. Il ne maîtrisait pas tout à fait son écriture. Mais il ne s'en souciait pas. Il était de nouveau très attentif aux choses et aux gens. Le chaleureux accueil qu'avaient reçu les deux premiers volumes de *L'Idiot de la famille* lui était très sensible. Il remit le troisième à Gallimard et s'attaqua au quatrième, où il comptait étudier *Madame Bovary*. Il lisait et critiquait avec soin le manuscrit de mon prochain livre, *Tout compte fait*, et me donnait de très bons conseils. Je notai au milieu de novembre : « Sartre va si bien que je suis presque installée dans la tranquillité. »

A la fin de novembre, il participa, avec Foucault et Genet, à une manifestation qui eut lieu dans le quartier de la Goutte d'Or pour protester contre le meurtre de Djelalli, un jeune Algérien de quinze ans. Le concierge de son immeuble l'avait abattu le 27 octobre d'un coup de carabine ; il faisait trop de bruit, expliquait-il et, sans souci de se contredire, il prétendait l'avoir pris pour un voleur.

Sartre précéda dans la rue Poissonnière Foucault et Claude Mauriac qui portaient une banderole sur laquelle on lisait un appel aux travailleurs du quartier. Il fut reconnu par les flics et ceux-ci n'intervinrent pas. Il prit la parole à travers un mégaphone, annonçant la création d'une permanence du Comité Djelalli ; elle se tiendrait à partir du lendemain dans la salle paroissiale de la Goutte d'Or, en attendant qu'on trouve un autre local. Le défilé se poursuivit jusqu'au boulevard de la Chapelle, Foucault faisant plusieurs prises de parole. Sartre souhaitait participer aux permanences, mais Genet, avec qui il déjeuna quelques jours plus tard, le lui déconseilla : il le trouvait trop fatigué.

Je ne sais si Sartre sentait cette fatigue, mais, le soir du 1er décembre, il m'a dit, abruptement : « J'ai épuisé mon capital

santé. Je ne dépasserai pas soixante-dix ans. » J'ai protesté. Et lui : « Vous m'avez dit vous-même qu'une troisième attaque, on a du mal à s'en sortir. » Je ne me rappelais plus avoir dit ça. C'était sans doute une mise en garde contre des excès possibles. « Celles que vous avez eues étaient très légères », lui ai-je répondu. Il a repris : « Je pense que je ne finirai pas le Flaubert. — Ça vous ennuie? — Oui, ça m'ennuie. » Et il m'a parlé de son enterrement. Il désirait une cérémonie très simple et être incinéré. Il ne voulait surtout pas se retrouver au Père-Lachaise entre sa mère et son beau-père. Il souhaitait qu'un grand nombre de maos accompagnât son cercueil. Il n'y pensait pas souvent, m'a-t-il dit, mais il y pensait.

Heureusement, sur ce point, son humeur était versatile. Le 12 janvier 72, il m'a dit d'un air joyeux : « Nous allons peut-être vivre encore longtemps. » Et, fin février : « Oh ! Je compte bien être encore là dans dix ans. » De temps en temps, il faisait allusion en riant à sa « miniplégie », mais il ne se pensait pas du tout en danger.

1972.

Comme les promesses de Pleven, touchant le changement du régime des prisons, n'avaient pas été tenues, Sartre décida de donner une conférence de presse au ministère de la Justice. Le 18 janvier 72, accompagné de Michèle Vian, il retrouva à l'hôtel Continental des membres du Secours rouge et certains de leurs amis : Deleuze, Foucault, Claude Mauriac. Deux voitures radio, R.T.L. et Europe 1, étaient présentes. La délégation se rendit place Vendôme et pénétra dans le ministère de la Justice. Foucault parla et lut le rapport envoyé par des prisonniers de Melun. On criait : « Pleven démission. Pleven au mitard. Pleven assassin. » Les C.R.S. dispersèrent le rassemblement. Ils appréhendèrent Jaubert, un journaliste qui, ayant tenté d'intervenir contre le matraquage d'un immigré, avait été si sauvagement

passé à tabac qu'il avait fallu l'hospitaliser[1]. Sartre et Foucault s'interposèrent pour le faire relâcher. De là, les manifestants se rendirent à l'Agence de presse Libération. Il y avait là une trentaine de militants et de journalistes qui ne se trouvaient pas place Vendôme, et parmi eux Alain Geismar qui venait de sortir de prison. Sartre s'assit à une table à côté de Jean-Pierre Faye. Il raconta avec humour le déroulement des faits : « Les C.R.S. n'ont pas été particulièrement brutaux, a-t-il dit. Pas particulièrement doux non plus, semblables à eux-mêmes. » Quand il eut fini de parler, la réunion se défit et il rentra chez lui.

Une entreprise à laquelle il se prêta avec beaucoup d'amusement, c'est le film que Contat et Astruc lui ont consacré. Entouré de ses collaborateurs des *Temps modernes*[2] et répondant à leurs questions, il parlait, il se racontait. On tournait en général chez lui, quelquefois chez moi. C'était peut-être un peu monotone de le voir toujours aux prises avec les mêmes interlocuteurs, mais c'est grâce à sa familiarité avec eux qu'il s'est exprimé avec tant de naturel et d'abandon. Il était animé, rieur, au meilleur de lui-même. Il n'avait pas donné de suite aux *Mots* par crainte de peiner Mme Mancy et parce que d'autres travaux l'avaient absorbé : là il a raconté le remariage de sa mère, sa rupture intérieure avec elle, ses rapports avec son beau-père, sa vie à La Rochelle où, classé comme parisien et plus ou moins tenu à l'écart par ses condisciples, il avait fait l'apprentissage de la solitude et de la violence. A onze ans, il s'était aperçu brusquement qu'il ne croyait plus en Dieu, et, vers quinze ans, l'immortalité terrestre avait remplacé pour lui l'idée de survie éternelle. Il avait été saisi alors par ce qu'il appelait « la névrose de l'écriture » et, sous l'influence de ses lectures, il avait commençé à rêver à la gloire qu'il associait alors à des fantasmes de mort.

Il décrivait ensuite son amitié avec Nizan, leur émulation, sa découverte de Proust et de Valéry. C'est à cette époque, vers dix-

1. Tous les journalistes de Paris s'étaient ligués pour protester. Ils avaient organisé une grande manifestation devant le ministère de l'Intérieur.

2. Sauf Lanzmann qui se trouvait alors en Israël.

huit ans, qu'il avait commencé à transcrire ses idées, par ordre alphabétique, dans un carnet, édité par les suppositoires Midy, qu'il avait trouvé dans le métro. La principale était déjà celle de liberté. Il racontait ensuite brièvement ses années à l'École normale, qu'il avait vécues dans le bonheur et où, avec des camarades, il exerçait de bénignes violences contre les talas. Il était venu à la philosophie à travers une lecture de Bergson et, depuis, elle était demeurée essentielle pour lui : « L'unité de ce que je fais, c'est la philosophie. »

Il évoqua ensuite son séjour à Berlin, l'influence qu'avait eue sur lui Husserl ; son métier de professeur, sa répugnance à entrer dans l'âge adulte, la névrose engendrée à la fois par ce dégoût et par son expérience de la mescaline, liée à ses recherches sur l'imaginaire. Il s'expliqua aussi sur ce qu'avaient représenté pour lui *La Nausée* et la nouvelle *Le Mur.*

La suite des entretiens porta sur son passage au Stalag XII D, la création de *Bariona,* son retour à Paris, *Les Mouches.* Puis sur la vogue de l'existentialisme, les attaques auxquelles il avait été en butte à la fin des années 40, le sens de l'engagement littéraire, ses positions politiques : son adhésion au R.D.R., sa rupture avec lui, sa décision de se rapprocher des communistes en 1952, à cause de la vague d'anticommunisme qui sévissait en France et, en particulier, de l'affaire de Duclos et des pigeons voyageurs. Il fit allusion à de Gaulle, « personnage néfaste dans l'Histoire », et dénonça l'abjection de la société actuelle.

Il exposa les préoccupations morales qui ont toujours été les siennes et dit le plaisir qu'il avait à retrouver, sous une autre forme, le même souci chez ses amis maos qui liaient la morale à la politique. Il définit longuement son moralisme : « Le problème était pour moi, au fond, de savoir si on choisissait politique ou morale ou bien si la politique et la morale ne faisaient qu'un. Et alors maintenant je suis revenu à ma position de départ mais plus enrichi, si vous voulez, en me mettant au niveau de l'action des masses. Il y a en ce moment un peu partout une question morale, question morale qui n'est autre que la question politique, et c'est sur ce plan que je me retrouve entièrement d'accord, par exemple, avec les maos... J'ai au fond écrit deux morales, une

entre 45 et 47, complètement mystifiée... et puis des notes de 65 environ sur une autre Morale, avec le problème du réalisme et le problème de la morale. »

Pour finir, il est revenu sur le thème auquel il attachait la plus grande importance : l'opposition entre l'intellectuel classique et le nouvel intellectuel qu'il avait à présent choisi d'être.

Le film n'était pas encore terminé lorsque, le 24 février, un avocat belge de ses amis, Lallemant[1], fit inviter Sartre par le jeune barreau de Bruxelles afin qu'il donne une conférence sur la répression. Nous sommes partis vers une heure de l'après-midi par l'autoroute, avec Sylvie qui conduisait. Il faisait un beau soleil et nous nous sommes arrêtés dans une aire de repos pour manger des croissants au jambon qu'elle avait préparés. Nous sommes arrivés à cinq heures et demie, et nous avons trouvé tout de suite l'hôtel où des chambres nous étaient réservées. Une fois installés, nous avons été boire un verre au bar où nous ont rejoints Lallemant et Verstraeten[2]. Verstraeten avait toujours ses beaux yeux bleus, mais il était d'une maigreur qui le faisait ressembler à Conrad Veidt. Nous avons dîné avec eux et d'autres amis au Cygne, sur la Grand-Place que nous avons de nouveau admirée. Nous nous sommes un peu promenés dans les petites rues voisines, et nous sommes partis pour le Palais du congrès.

Nous avons vu d'un coup d'œil que le public était tout à fait bourgeois : les femmes, très habillées, sortaient visiblement de chez le coiffeur. Sartre, qui depuis 68 avait renoncé aux complets classiques et aux cravates, portait ce soir-là un pull-over noir que l'assistance a regardé avec blâme. En fait, il n'avait rien à voir avec ces gens-là et nous n'avons pas bien compris pourquoi Lallemant l'avait invité.

Sartre a lu sans beaucoup d'animation son texte sur « Justice

1. Lallemant avait participé à la lutte pour le F.L.N. : avec des amis, il aidait certains Algériens à passer la frontière. Il avait organisé pour Sartre, à Bruxelles, une grande conférence sur la guerre d'Algérie.

2. Verstraeten était un professeur de philosophie sartrien. Il a écrit un livre sur Sartre et dirigeait avec lui la collection de philosophie, créée par Sartre et Merleau-Ponty, qui paraissait chez Gallimard sous le nom de « Bibliothèque de philosophie ».

de classe et justice populaire ». En France, disait-il, « il existe deux justices : l'une, bureaucratique, qui sert à attacher le prolétariat à sa condition, l'autre, sauvage, qui est le moment profond par lequel le prolétariat et la plèbe affirment leur liberté contre la prolétarisation... La source de toute justice est le peuple... J'ai choisi la justice populaire comme la plus profonde et la seule véritable ». Il ajoutait : « Si un intellectuel choisit le peuple, il doit savoir que le temps des signatures de manifestes, des tranquilles meetings de protestation ou des articles publiés par des journaux réformistes est terminé. Il n'a pas tant à parler qu'à essayer, par les moyens qui sont à sa disposition, de donner la parole au peuple. » Là-dessus, il a exposé ce qu'était *La Cause du peuple* et son rôle à lui dans le journal.

Pour montrer la déviation des lois bourgeoises, il a cité le cas de Geismar, celui de Roland Castro et l'affaire des « Amis de *La Cause du peuple* ». Il a décrit le régime des prisons qui n'avait pas cessé de se dégrader depuis dix ans et a dénoncé les pressions considérables auxquelles étaient soumis les juges.

Tout cela est passé par-dessus la tête du public. Il y a eu quelques questions pertinentes posées par des gauchistes et un grand nombre de questions stupides auxquelles Sartre a répondu avec désinvolture. Le seul épisode joyeux de cette séance, ç'a été de voir Astruc se traîner sur le sol avec sa caméra pour filmer Sartre en train de parler : son pantalon lui tombait sur les jambes et il montrait ses fesses. Le premier rang du public a eu grand-peine à garder son sérieux.

A la sortie, une dame a grommelé en regardant Sartre : « Ce n'était pas la peine de s'habiller », et une autre : « Quand on parle en public, on fait un effort, on s'habille. » A la maison d'Érasme, très jolie, très bien meublée, où le jeune barreau avait organisé un cocktail, le thème a été repris par une autre auditrice qui a attaqué directement Sartre. Elle s'était *élevée* de la classe ouvrière à la bourgeoisie, et le premier soin des ouvriers qui s'élèvent ainsi, c'est de porter une cravate.

Le lendemain, Sartre est rentré en train avec Arlette qui était arrivée peu avant le dîner ; et moi, par la route avec Sylvie...

A Paris, nous avons appris l'assassinat d'Overney. C'était le

tragique dénouement d'une longue histoire. A la suite de licenciements arbitraires — motivés en fait par des raisons politiques —, deux des ouvriers mis à pied par Renault — le Tunisien Sadok, le Portugais José — avaient entrepris une grève de la faim à laquelle s'était associé le Français Christian Riss. Ils avaient trouvé un asile dans une église de la rue du Dôme, à Boulogne. Le 14 février, en fin d'après-midi, Sartre s'était rendu chez Renault, dans les ateliers de l'île Seguin, afin de discuter avec les ouvriers. Accompagné de la chanteuse Colette Magny, des membres du Comité Gacem Ali [1], de quelques journalistes, il s'y était introduit clandestinement, au moyen d'une estafette. Ils avaient distribué des tracts protestant contre le licenciement de militants maoïstes — de ceux notamment qui faisaient la grève de la faim. Ils avaient été brutalement expulsés par des gardiens. Sartre commenta l'incident dans une conférence de presse : « Nous sommes allés chez Renault pour parler aux ouvriers. Puisque Renault est nationalisé, on devrait pouvoir s'y promener. Nous n'avons pas pu parler aux ouvriers. Ce qui prouve que Renault, c'est le fascisme. Les gardiens sont devenus violents quand ils ont vu qu'il n'y avait plus d'ouvriers pour nous défendre. Plusieurs personnes ont été violemment frappées et une femme précipitée dans les escaliers. »

Tous les jours depuis la fin janvier, des militants maoïstes distribuaient à la porte Émile-Zola de Billancourt des tracts du Comité de lutte Renault. Le 25 février, ils ont appelé à une manifestation qui devait se dérouler le soir à Charonne contre les licenciements, le chômage et le racisme. Parmi eux se trouvait Pierre Overney, licencié de la Régie un an plus tôt, et à l'époque chauffeur-livreur dans une blanchisserie. Les huit gardiens en uniforme qui défendaient la porte étaient nerveux. C'était l'heure où les ouvriers commençaient à sortir, et la grille était ouverte. Il y eut une discussion entre maoïstes et gardiens, puis une bousculade. D'une guérite, un homme en civil surveillait la scène. Comme les maoïstes s'avançaient de quelques pas à

1. Comité qui s'était créé à Boulogne pour dénoncer tout acte raciste ou répressif dirigé contre les immigrés.

l'intérieur de l'usine, il cria : « Foutez le camp ou je vais tirer. » Overney, qui se trouvait à deux mètres de lui, recula. Tramoni tira : le coup n'est pas parti. Il tira une seconde fois, abattant Overney. Puis il a fui vers l'intérieur de l'usine.

A la suite de ce meurtre, il y eut de la part des ouvriers des manifestations, des bagarres; du côté de la direction, de nouveaux licenciements. Sartre a été faire une enquête devant les usines Renault. « Vous sentez le besoin de faire une enquête vous-même? lui demanda un journaliste. Vous ne faites pas confiance à la justice officielle? — Non, aucune. — Et que pensez-vous de l'attitude du P.C. ? — Elle est absurde. Ils vous disent : la preuve qu'ils [1] sont complices, c'est qu'ils se tuent les uns les autres. Ça me paraît un argument assez peu valable. Et ce sont plutôt les communistes qui sont avec le gouvernement contre les maoïstes. »

Le 28 février, conduits par Michèle Manceaux, nous avons été, Sartre et moi, nous joindre à une grande manifestation organisée pour protester contre l'assassinat d'Overney. Il y avait énormément de monde. Nous n'y sommes pas restés longtemps parce que Sartre marchait difficilement. A cause d'une réunion de Choisir [2], je n'ai pas pu l'accompagner à l'enterrement. Il s'y est rendu avec Michèle Vian. A cause de ses jambes, il n'a pas pu le suivre jusqu'au bout, mais il a trouvé extraordinaire cet immense rassemblement. Jamais depuis Mai 68 la nouvelle gauche révolutionnaire n'avait réuni autant de gens dans les rues de Paris. D'après les journaux, il y avait au moins 200 000 personnes. Ils parlaient tous d'un renouveau du gauchisme et en soulignaient l'importance.

Cependant, Sartre n'approuvait pas le rapt de Nogrette, préposé aux licenciements de la Régie, que la Nouvelle Résistance populaire a enlevé, par représailles, quelques jours après le meurtre. Il se demandait avec ennui quelle déclaration il ferait si jamais on lui en réclamait une. Les ravisseurs étaient

1. Par *ils*, le P.C. désignait les gauchistes et la bourgeoisie.

2. Groupe féministe dont j'étais codirectrice et où ma présence ce jour-là était indispensable.

embarrassés eux aussi. Ils ont relâché rapidement Nogrette sans avoir formulé aucune revendication.

La Nouvelle Résistance populaire (N.R.P.) était l'organe militant de la Gauche prolétarienne, à laquelle elle avait survécu clandestinement. Après l'enlèvement de Nogrette, elle se trouvait à une croisée des chemins : il lui fallait se jeter carrément dans le terrorisme ou se dissoudre. Répugnant au terrorisme, elle choisit la seconde solution. Ce qui entraîna peu après la disparition du Secours rouge ; cette organisation était en fait tombée entre les mains des maos, qui cessèrent de s'y intéresser quand ils décidèrent de se disperser [1].

C'est à cette époque que Sartre a écrit une préface au livre de Michèle Manceaux, *Les Maos en France*, où elle avait recueilli des interviews de certains de leurs dirigeants. Il y expliquait comment il les voyait et les raisons de son accord avec eux. « Le spontanéisme des maos, précisait-il, signifie simplement que la pensée révolutionnaire naît du peuple et que le peuple seul la porte, par l'action, à son plein développement. Le peuple n'existe pas encore en France : mais partout où les masses passent à la praxis, elles sont déjà le peuple... » Il insistait beaucoup sur la dimension morale de l'attitude mao : « La violence révolutionnaire est immédiatement *morale* car les travailleurs deviennent les sujets de leur histoire. » D'après les maos, disait Sartre, ce que veulent les masses, c'est la liberté, et c'est ce qui transforme en fêtes leurs actions, par exemple les séquestrations de patrons dans les usines. Les travailleurs essaient de constituer une *société morale*, c'est-à-dire « où l'homme désaliéné puisse se trouver lui-même dans ses vrais rapports avec le groupe ».

La violence, la spontanéité, la moralité, tels sont les trois caractères immédiats de l'action révolutionnaire maoïste. Leurs luttes sont de moins en moins symboliques et ponctuelles, de plus en plus réalistes. « Les maos avec leur praxis anti-autoritaire apparaissent comme la seule force révolutionnaire capable de s'adapter aux nouvelles formes de la lutte des classes dans la période du capitalisme organisé. »

1. Elle a néanmoins subsisté encore quelque temps.

Cependant, bien qu'il répudiât le rôle de l'intellectuel classique, Sartre n'avait pas renoncé à signer des manifestes quand on l'en sollicitait. Au début de mars, il lança avec Foucault, Clavel, Claude Mauriac, Deleuze, un appel en faveur du Congo.

C'était le printemps : un printemps brutal et splendide. En un jour le soleil était devenu un soleil d'été ; les bourgeons éclataient, les arbres verdoyaient, dans les squares les fleurs éclosaient et les oiseaux chantaient ; les rues sentaient l'herbe fraîche.

En gros, notre vie suivait la même agréable routine que l'année précédente ; nous voyions les mêmes amis, et quelquefois des gens qui nous étaient liés, mais moins familièrement. Nous avons déjeuné avec Tito Gerassi qui revenait d'Amérique. Il nous a longuement décrit les conflits qui opposaient les deux chefs des Panthères noires, Cleaver et Huey. Malgré sa sympathie pour Cleaver — plus intelligent, plus vivant —, il estimait davantage le sérieux d'Huey. Il aurait voulu que Sartre s'engageât pour lui. Mais, faute d'une information assez solide, Sartre refusa de prendre parti.

Nous avons déjeuné aussi avec Todd, qui, après une longue quête, avait retrouvé son père : il semblait que ce fût très important pour lui. Nous ne le voyions plus guère depuis qu'il était séparé de sa femme, la fille de Nizan, que nous aimions beaucoup. Comme il était toujours en train de se chercher un père, Sartre, dont la profonde bonté se monnayait souvent en gentillesse facile, lui avait dédicacé un livre : « A mon fils rebelle. » Mais, en fait, l'idée d'avoir un fils ne l'avait jamais effleuré. Il a dit à Contat « Autoportrait à soixante-dix ans » : « Je n'ai jamais souhaité avoir un fils, jamais, et je ne recherche pas dans mes rapports avec des hommes plus jeunes que moi un substitut du rapport paternel[1]. »

Ensuite nous sommes partis pour Saint-Paul-de-Vence, avec Sylvie et Arlette, et nous y avons mené à peu près la même vie

1. Sartre tenait d'autant moins Todd pour son fils qu'il n'avait aucune sympathie pour lui et n'entretenait avec lui que des rapports très superficiels contrairement à ce que Todd tente d'insinuer dans son livre.

qu'un an plus tôt. Nous lisions, nous nous promenions sous un magnifique ciel bleu, nous écoutions France-Musique sur notre transistor. Nous sommes retournés à Cagnes, à la galerie Maeght. Sartre avait l'air très heureux.

Au retour, il a tout de suite repris ses activités militantes. Il y avait à cette époque dans la région parisienne 165 000 logements inoccupés. Les habitants du quartier de la Goutte d'Or — en grande majorité des immigrés nord-africains — s'étaient installés dans l'un d'eux, boulevard de la Chapelle. Ils n'y sont restés que deux jours. La police a investi l'immeuble. Les assiégés s'étaient réfugiés au dernier étage. Les flics déployèrent une grande échelle et brisèrent toutes les vitres. Ils obligèrent tous les occupants à vider les lieux. Les hommes furent dirigés vers un endroit inconnu, les femmes et les enfants rassemblés dans un centre d'hébergement.

Pour protester, le Secours rouge organisa une conférence de presse que dirigeait Roland Castro. Étaient présents Claude Mauriac, Faye, Jaubert. Sartre participa à cette réunion. Il synthétisa l'ensemble des actions accomplies depuis l'affaire Djelalli et en dégagea le sens politique. Il dénonça « ce qu'il faut bien appeler ici l'ennemi », c'est-à-dire les forces de l'ordre contre qui ces actions avaient été menées. Premièrement, a-t-il dit, ces logements sont inhabitables, il faut vraiment n'avoir pas de toit sur la tête pour s'en accommoder. Deuxièmement, en chasser les malheureux occupants c'est faire preuve d'un racisme caractérisé : la famille Djelalli, par exemple, n'a pas obtenu d'appartement décent ; et c'est pourquoi ces pauvres gens sans feu ni lieu se sont réfugiés dans cette misérable baraque. Celle-ci a été achetée par une société qui un de ces jours la démolira pour construire un immeuble de rapport : il s'agit là d'une opération inhumaine contre laquelle a réagi spontanément la population du quartier. Nous sommes une fois de plus dans le domaine de la lutte des classes : c'est au capitalisme que nous nous heurtons. « Remarquez, a-t-il ajouté, que lorsque la police déloge les occupants, elle détruit des maisons encore utilisables. »

Sartre s'intéressait à des choses très diverses, mais à ses yeux toutes liées entre elles. Il écrivit en avril une lettre-préface à un

ouvrage rédigé par les membres du Collectif des patients de Heidelberg sur la maladie mentale. Il les félicitait d'avoir mis en pratique « la seule radicalisation possible de l'antipsychiatrie » en partant de l'idée que « la maladie est la seule forme de vie possible du capitalisme », puisque l'aliénation, au sens marxiste, trouve sa vérité dans l'aliénation mentale et la répression qui la frappe.

Comme d'habitude, notre distraction préférée était de rencontrer des amis. Ce printemps-là, nous avons déjeuné avec les Cathala[1]. Ils nous ont dit qu'en U.R.S.S. la situation des intellectuels était pire que jamais. Quatre ans plus tôt, Cathala avait fait paraître dans *Le Monde* un article sur le dernier roman de Tchakowsky (le directeur du plus important hebdomadaire littéraire de Moscou) ; il l'avait lui-même traduit et ensuite il avait déclaré que c'était un livre non seulement très mauvais mais stalinien. A Moscou, on ne lui a plus proposé aucune traduction. Il a vécu en traduisant pour la France un ouvrage d'Alexis Tolstoï. On a refusé à Lucia, sa femme, un visa pour la France, à moins qu'elle ne se désolidarisât de son mari. C'est pourquoi ils n'étaient pas venus à Paris depuis quatre ans. Pour finir, elle avait perdu son poste et se trouvait maintenant sans situation. C'est grâce à l'ambassade de France qu'elle avait obtenu un passeport. Ils comptaient revenir définitivement à Paris d'ici un an. Soljénitsyne était plus mal vu que jamais à cause de son dernier roman qui allait paraître en France, mais non en U.R.S.S.

Sartre avait de nouveau des ennuis avec ses dents. Le dentiste lui dit qu'en octobre il faudrait lui poser un vrai râtelier et qu'il serait gêné pour parler en public. Il en a été profondément affecté. S'il ne pouvait plus parler dans des meetings ni même dans des réunions un peu nombreuses, il serait obligé de prendre

1. Nous les avions vus à chacun de nos séjours à Moscou. « Ancien camarade de Sartre à l'École normale, Cathala avait été gaulliste pendant la guerre et il était devenu communiste en 1945. Il s'occupait de la traduction d'ouvrages russes en français... Sa femme était russe... et travaillait dans une revue » (*Tout compte fait*).

sa retraite politique. Il se plaignait aussi de perdre la mémoire, ce qui était vrai pour de petites choses. Mais la crainte de la mort lui était étrangère. Bost, dont le frère aîné, Pierre, était en train de s'éteindre, lui a demandé s'il l'éprouvait parfois : « Oui, quelquefois, a dit Sartre. Le samedi après-midi, quand je dois voir le soir le Castor et Sylvie, je me dis que ce serait bête d'avoir un accident. » Par accident, il voulait dire une attaque. Le lendemain, je lui ai demandé : « Pourquoi le samedi ? » Il m'a répondu que ça ne lui était arrivé que deux fois, et qu'il n'avait pas pensé à la mort, mais au fait de se trouver privé de sa soirée.

Il donna à Goytisolo une interview pour *Libre*, une revue de langue espagnole éditée à Paris. Il y analysait les problèmes politiques qui se posaient en 1972 et revenait sur la question qui lui tenait à cœur : le rôle des intellectuels. En mai, dans *La Cause du peuple*, il développa ses idées sur la justice populaire.

La Cause du peuple battait de l'aile, elle cessa même de paraître. Sartre assistait chaque matin à des réunions où les responsables du journal discutaient sur les moyens de le sauver. Il se réveillait très tôt et se fatiguait beaucoup. Le soir, en écoutant de la musique, il s'endormait. Une fois, après avoir bu un seul whisky, il s'est mis à bafouiller. Quand il est monté se coucher, il titubait. Le lendemain, il s'est levé de lui-même à huit heures et demie, et il semblait tout à fait normal. J'étais tout de même anxieuse dans l'avion qui m'emmenait à Grenoble où je devais faire une conférence pour *Choisir ;* en revenant à Paris le lendemain, je m'attendais à de mauvaises nouvelles. Et en effet : à onze heures et demie du matin, Arlette m'a téléphoné ; elle aussi avait été absente de Paris le jeudi soir et Sartre avait passé la soirée seul chez elle pour regarder la télévision (il n'avait pas de poste chez lui). En arrivant chez elle un peu avant minuit, Puig avait trouvé Sartre couché par terre et saoul. Il avait mis une demi-heure à le relever. Il l'avait raccompagné à pied. Sartre n'habitait pas loin, cependant il était tombé et avait saigné du nez. Le matin, il avait téléphoné à Arlette et il semblait lucide. J'ai été le voir vers deux heures. Il avait une ecchymose sur le nez, les lèvres un peu tuméfiées, mais la tête claire. Sur mes instances, il a promis d'aller le lundi chez Zaidmann. Nous avons

déjeuné à La Coupole où Michèle l'a rejoint pour prendre le café ; revenue chez lui, j'ai téléphoné à Zaidmann. Il a demandé que Sartre n'attende pas lundi mais vienne tout de suite. Je suis retournée au restaurant. Après avoir un peu rechigné, Sartre est parti avec Michèle voir son médecin. Il est revenu vers six heures. Les réflexes étaient bons, rien ne clochait, sauf la tension : 21. Mais c'était la suite de sa beuverie nocturne. Zaidmann a prescrit les mêmes remèdes qu'auparavant et donné un rendez-vous pour le mercredi suivant.

La soirée du samedi avec Sylvie a été charmante. Sartre n'a commencé à tomber de sommeil qu'à minuit, il a dormi d'un trait jusqu'à neuf heures et demie et il s'est réveillé dispos. Juin s'est très bien terminé. *La Cause du peuple* a reparu et le premier nouveau numéro a été une réussite.

Au début de juillet, Sartre est parti avec Arlette pour un court voyage en Autriche. J'ai été avec Sylvie en Belgique, en Hollande, en Suisse, Sartre m'envoyait des télégrammes, nous nous téléphonions, sa santé paraissait excellente. Le 12 août, à Rome, j'ai été le chercher à la gare, je l'ai manqué. De retour à l'hôtel, je l'ai vu peu après arriver en taxi ; il zézayait mais il m'a dit tout de suite : « Dans un moment ce sera passé. » Il avait profité de sa solitude pour boire deux demi-bouteilles de vin au wagon-restaurant. Il s'est tout de suite rétabli mais je me suis demandé pourquoi, dès qu'il le pouvait, il abusait ainsi de l'alcool. « C'est agréable », me disait-il, mais cette réponse ne me suffisait pas. J'ai supposé que s'il se fuyait ainsi, c'est qu'il n'était pas content de son travail. Dans le quatrième volume de *L'Idiot de la famille*, il se proposait d'étudier *Madame Bovary* et, toujours soucieux de se renouveler, il voulait utiliser des méthodes structuralistes. Mais il n'aimait pas le structuralisme. Il s'en est expliqué : « Les linguistes veulent traiter le langage en extériorité et les structuralistes, issus de la linguistique, traduisent aussi une totalité en extériorité ; c'est pour eux utiliser les concepts le plus loin possible. Mais je ne peux me servir de cela car je me place sur un plan non scientifique mais philosophique, et c'est pourquoi je n'ai pas besoin d'extérioriser ce qui est total. » Donc, dans une certaine mesure, le projet qu'il avait

conçu lui répugnait. Peut-être se rendait-il compte aussi que les trois premiers volumes de *L'Idiot de la famille* contenaient implicitement l'explication de *Madame Bovary* et qu'en essayant à présent de remonter de l'œuvre à son créateur, il risquait de se répéter. Il réfléchissait, il prenait des notes, mais il n'avait pas une idée d'ensemble de ce qu'il allait faire. Et il travaillait peu, il manquait d'enthousiasme. En 1975, il dit à Michel Contat : « Ce quatrième tome était à la fois le plus difficile pour moi et celui qui m'intéressait le moins. »

Nous n'en avons pas moins passé, d'abord avec Sylvie, puis seuls, d'excellentes vacances. En juin, Sartre était parfois un peu distrait, un peu absent : à Rome, plus du tout. Nous occupions toujours cet appartement-terrasse qui nous enchantait. Et, comme toujours, nous causions, nous lisions, nous écoutions de la musique. Je ne sais pourquoi, cette année-là, nous nous sommes mis à jouer aux dames et cela nous a tout de suite passionnés.

Au retour, à la fin de septembre, Sartre se portait admirablement bien. Il a été content de se retrouver chez moi. « Je suis content de me retrouver ici, m'a-t-il dit. Le reste, ça m'est égal. Mais ici, ça me plaît d'y être. » Nous y avons passé d'heureuses soirées et je m'étais à peu près rétablie dans l'insouciance.

Pas pour longtemps. Au milieu d'octobre, j'ai pris à nouveau conscience de l'irréversible dégradation de la vieillesse. J'avais remarqué qu'à Rome quand, après le déjeuner, nous allions chez Giolitti déguster de merveilleuses glaces, Sartre se précipitait aux toilettes. Un après-midi, comme nous revenions vers l'hôtel avec Sylvie en longeant le Panthéon et qu'il marchait, très vite, devant nous, il s'est arrêté et il nous a dit : « Des chats viennent de me pisser dessus. Je me suis approché de la balustrade et je me suis senti mouillé. » Sylvie l'a cru et en a plaisanté. Moi, j'ai su à quoi m'en tenir, mais je n'ai rien dit. A Paris, chez moi, au début d'octobre, quand Sartre s'est levé de son siège pour monter à la salle de bains, il y avait une tache sur son fauteuil. J'ai dit à Sylvie le lendemain qu'il avait fait tomber du thé. « On dirait qu'un enfant s'est oublié », a-t-elle remarqué. Le lendemain soir, dans les mêmes circonstances, il y avait de nouveau une tache sur

le fauteuil. Alors j'en ai parlé à Sartre : « Vous avez de l'incontinence urinaire. Il faut le dire au médecin. » A ma grande stupéfaction, il m'a répondu d'un ton tout à fait naturel : « Je le lui ai dit. Ça fait longtemps que ça dure : ce sont ces cellules que j'ai perdues. » Sartre avait toujours été extrêmement puritain ; il ne faisait jamais allusion à ses fonctions naturelles et s'en acquittait avec la plus soigneuse discrétion. C'est pourquoi je lui ai demandé le lendemain matin si ce manque de contrôle ne le gênait pas. Il m'a répondu en souriant : « Il faut être modeste quand on est vieux. » J'ai été émue par sa simplicité, par cette modestie si neuve chez lui ; et en même temps j'étais peinée par son manque d'agressivité, par sa résignation.

En fait, son principal souci à ce moment-là, c'était ses dents. Il avait souvent des abcès qui le faisaient souffrir. Il ne mangeait que des aliments très mous. Et il ne pouvait plus éviter de se faire poser un râtelier. La veille du jour où le dentiste devait finir de lui arracher les dents de la mâchoire supérieure, il m'a dit : « J'ai passé une triste journée. J'étais déprimé. Il y avait ce sale temps. Et puis, mes dents... » Je n'ai pas mis de disques ce soir-là, j'avais peur qu'il ne rumine. Nous avons regardé mon courrier et joué aux dames. Le lendemain à midi, toutes ses dents du haut avaient disparu. Il est venu chez moi et il avait honte de marcher dans la rue. En fait, la bouche fermée, il était beaucoup moins défiguré que lorsqu'il avait un abcès. Je lui ai donné à déjeuner de la purée, de la brandade, de la compote de pommes. Le lendemain après-midi, le dentiste a posé le râtelier. Il lui a dit que, pendant une semaine, il en serait sans doute un peu gêné, mais qu'il serait délivré de toutes ces infections qui le tourmentaient auparavant. Sartre était soulagé que l'opération fût en cours et visiblement beaucoup moins sombre que la veille.

Deux jours plus tard, vers cinq heures et demie, il est arrivé chez lui tout épanoui. Ses nouvelles dents ne le gênaient pas du tout ; aucune difficulté d'élocution, il mâchait mieux qu'auparavant. Le soir, quand il est venu chez moi vers minuit, je lui ai demandé comment il avait passé une soirée qu'il prévoyait ennuyeuse. « C'était assommant, m'a-t-il dit. Mais je ne pensais qu'à mes dents et j'étais tellement content ! »

Du coup, il s'est retrouvé plus vif, plus gai que jamais. Le 26 novembre, nous avons assisté à une projection du film tourné sur lui ; et tel il apparaissait sur l'écran, tel était-il aussi dans la vie : par moments, il me semblait déborder de jeunesse. (Ce qu'il y a eu d'extraordinaire chez Sartre et de déconcertant pour son entourage, c'est que, du fond des abîmes où on le croyait à jamais enlisé, il resurgissait, allègre, intact. J'avais pleuré sur lui pendant tout l'été et il était redevenu tout entier lui-même, comme s'il n'avait jamais été frôlé par « l'aile de l'imbécillité ». Ces résurrections, au sortir des limbes, expliquent que par la suite je puisse dire, d'une page à l'autre : « Il allait très mal. Il allait très bien. » Il y avait en lui un fonds de santé physique et morale qui a résisté, jusqu'à ses dernières heures, à toutes les atteintes.)

Il s'occupait toujours de *La Cause du peuple.* En octobre, il écrivit avec ses amis du journal un texte : « Nous accusons le président de la République », qui fut diffusé en affiches et reproduit dans le supplément du numéro 29 du journal. En décembre, il signa avec cent trente-six autres intellectuels un appel, « Le nouveau racisme », qui fut publié dans *La Cause du peuple* et reproduit dans *Le Nouvel Observateur.* C'est aussi *La Cause du peuple* qui imprima le 22 décembre son interview avec Aranda. Aranda, conseiller technique du ministre de l'Équipement, avait fait paraître dans *Le Canard enchaîné* des documents prouvant les escroqueries et les trafics d'influence auxquels se livraient certaines personnalités du régime. Il remit ses dossiers à la Justice et fut le seul inculpé. Sa personnalité intriguait Sartre qui souhaita avoir un entretien avec lui. Aranda ayant accepté, Sartre essaya de le convaincre qu'en dénonçant les fautes de l'Administration il s'attaquait à l'État et que pour éviter les malversations il faudrait établir « un gouvernement soutenu et contrôlé par un peuple capable de refuser tel acte injuste ». Ulcéré parce que Pompidou voulait étouffer l'affaire, Aranda répugnait cependant à mettre l'État en cause et invoquait les faiblesses de la nature humaine. Sartre soutenait que bon gré, mal gré, Aranda était à sa manière « un agent de la démocratie directe ».

Il s'engagea en novembre dans une entreprise qui le séduisait beaucoup : une série d'entretiens menés avec des amis gauchistes, Pierre Victor et Philippe Gavi. Il y ferait le point de son itinéraire politique ; ils essaieraient de définir la pensée gauchiste, telle qu'elle s'était développée après 68. L'ensemble serait publié sous le titre : *On a raison de se révolter.*

Ses deux interlocuteurs lui avaient été présentés par Geismar, deux ans plus tôt. Pierre Victor — de son vrai nom Benni Lévi — était un jeune juif égyptien qui avait fait des études de philosophie et fréquenté l'École normale. Il avait été un des principaux responsables du mouvement marxiste-léniniste, puis, avec Geismar, il avait dirigé la G.P. jusqu'à sa dissolution. Il avait déjà eu de nombreuses conversations avec Sartre, qui le tenait en haute estime ; Sartre était séduit par sa jeunesse et par son militantisme. Il s'en expliqua en 77, dans un dialogue avec Victor que *Libération* a publié :

Sartre : J'ai déjeuné un jour avec toi au printemps 70.

Victor : ... Qui pensais-tu que tu allais rencontrer ?

Sartre : Un étrange personnage qui me faisait un peu comme Milord l'Arsouille... J'étais assez curieux de te voir, ce matin-là, étant donné ce qu'on m'avait dit... Un personnage mystérieux.

Victor : Tu me vois...

Sartre : Je te vois, et ce qui m'a plu immédiatement c'est que tu m'as paru beaucoup plus intelligent que la plupart des politiques que j'avais vus jusque-là, en particulier les communistes, et beaucoup plus libre. Je dis bien : tu ne refusais pas de traiter des sujets moins politiques. Tu avais en somme le genre de conversation, en dehors du sujet principal, que j'aime bien avoir avec les femmes : sur l'événement, chose qu'avec les hommes on a rarement.

Victor : Tu ne m'as pas pris tout à fait comme un chef ni tout à fait comme un mec.

Sartre : Tu étais quand même un mec, mais un mec qui avait des qualités féminines. Je te trouvais sympathique de ce point de vue.

Victor : Quand t'es-tu intéressé à une discussion théorique fondamentale entre nous ?

Sartre : Ça s'est fait peu à peu... J'ai eu des rapports avec toi qui peu à peu se sont transformés... Entre nous il y avait vraiment de la liberté : la liberté de mettre sa position en danger.

Gavi était un jeune journaliste qui avait écrit dans *Les Temps modernes* de très intéressants articles. Il appartenait à V.L.R. — mouvement moins dogmatique, plus anarchiste que le maoïsme —, dont Sartre avait dirigé pendant un temps le journal *Tout*. Sartre avait aussi beaucoup de sympathie pour lui. Et il était très heureux de concrétiser par un livre ses rapports avec les maos grâce à qui il renouvelait sa pensée politique. D'un air joyeux, il nous a dit un soir, à Bost et à moi, que son amitié avec eux le rajeunissait. Il regrettait seulement d'être un peu trop âgé pour qu'elle fût tout à fait fructueuse. Il l'a dit au cours d'un de ses premiers entretiens, en décembre 72 :

« 68, c'est arrivé un peu tard pour moi. Ça serait arrivé quand j'avais cinquante ans, c'était mieux... Pour aller jusqu'au bout des exigences qu'on peut avoir avec un intellectuel connu, il faut qu'il ait quarante-cinq... cinquante ans. Par exemple, je ne peux pas aller jusqu'au bout des manifestations parce que j'ai une jambe qui ne va plus. Par exemple, pour l'enterrement d'Overney, je n'ai pu faire qu'un petit bout de parcours...

« J'ai dit et je redirai les raisons objectives pour lesquelles je suis avec vous. Une des raisons subjectives, c'est que les maos me rajeunissent par leurs exigences... Seulement, à partir de soixante-dix ans, si vous persistez à vous mêler aux gens qui agissent, on vous transporte sur les lieux en bagnole avec une chaise pliante, vous êtes une gêne pour tout le monde et l'âge vous transforme en potiche. Je le dis sans mélancolie : j'ai bien rempli ma vie, je suis content...

« Et je suis content de vos rapports avec moi. Il va de soi que je n'existe pour vous qu'autant que je vous suis utile. Cela je l'approuve pleinement. Mais quand il s'agit de faire de l'action en commun, il y a de l'amitié, c'est-à-dire un rapport qui dépasse l'action entreprise, un rapport de réciprocité... Voilà le sens profond de mon rapport avec vous. Je pense que, si vous me remettez en question et que je me conteste pour être avec vous, j'aide dans la mesure de mes moyens à créer une société où il y aura encore des philosophes, des hommes d'un type nouveau,

manuels-intellectuels, mais qui se poseront la question : Qu'est-ce que l'homme ? »

Le seul inconvénient de ces rencontres, c'est que, pour les prolonger jusqu'à deux heures de l'après-midi, Victor et Gavi mangeaient des sandwiches en buvant du vin rouge ; Sartre, qui déjeunait plus tard, en buvait aussi, sans rien manger. C'est pourquoi sans doute il était souvent fatigué le soir et ensommeillé. En janvier, Liliane Siegel — qui était amie avec eux — a demandé à Victor et à Gavi de veiller, sans qu'il s'en doute, à ce que Sartre boive moins. C'est ce qu'ils ont fait et, en janvier, Sartre a cessé de somnoler.

Il était concerné par un projet qui passionnait Victor et Gavi, et qui l'intéressait au plus haut point : le lancement d'un journal qui devait s'intituler *Libération*. Le 6 décembre, il y eut au nouveau siège de l'Agence de presse Libération, 14 rue de Bretagne, une réunion préparatoire à laquelle Sartre prit part. Gavi exposa le programme du journal qui devait paraître en février. Sartre parla du rôle qu'il comptait y jouer : « Quand on me demandera des articles, je les ferai. » Il blâma aussi la manchette du dernier numéro de *La Cause du peuple :* « La guillotine, mais pour Touvier [1]. » Il était certes inadmissible que Touvier eût été libéré. Mais il avait été condamné à la prison, pas à mort, et il n'y avait aucune raison d'exiger qu'il fût guillotiné.

1973.

Il y eut une nouvelle réunion préparatoire le 4 janvier. Et, le 7 février 73, Sartre accepta de donner une interview à Jacques Chancel, dans la série *Radioscopie*, pour présenter *Libération.*

1. Touvier était un ancien milicien responsable ou complice d'assassinats de résistants et de juifs. Condamné à mort en 1945 et 1947 puis, pour vols, deux fois à cinq ans de prison et dix ans d'interdiction de séjour en 1949, il venait d'être gracié par Pompidou. Pour les crimes de guerre il y avait prescription, mais non pour les délits de droit commun. On ne pouvait donc réclamer sa mort, mais seulement la prison et l'interdiction de séjour.

Chancel essayait de le faire parler de sa vie, de son œuvre, comme il eût convenu au cadre de l'émission. Sartre se dérobait et ramenait sur le tapis le seul sujet qui l'intéressât : *Libération*. Un peu plus tard, toujours pour présenter le journal, il alla à un meeting à Lyon d'où il revint assez content. Je l'accompagnai à un autre meeting, à Lille. La réunion eut lieu dans une vaste salle donnant sur la grand-place. Il y avait beaucoup de monde, surtout des jeunes. Sartre et deux autres orateurs exposèrent ce que voulait être *Libération*. Le public participa chaleureusement à la discussion et signala divers scandales en demandant à *Libération* de les dénoncer.

Au début de février, on inaugura *Libération* dans les locaux du journal, près de la porte de Pantin. Sartre avait lancé quatre-vingts invitations et un grand buffet avait été dressé, mais — nous n'avons jamais compris pourquoi — presque personne ne vint. Seuls les collaborateurs du journal étaient présents. Vers sept heures, Cuny, Blain, Mouloudji firent une apparition.

Sartre avait beaucoup d'autres activités. En janvier 73, à propos des prisons, il envoya un message, publié dans *Le Monde*, sur « ce régime qui nous maintient tous dans un univers concentrationnaire ». Il donna une interview à la revue bruxelloise *Pro justitia* dans laquelle il parla de l'affaire Aranda, de l'affaire de Bruay-en-Artois, des positions de Michel Foucault et de la justice en Chine. Il écrivit une préface pour le livre d'Olivier Todd[1] *Les Paumés*, qui était la réédition de *Une demi-campagne* paru en 1957 chez Julliard. Il en décrivait l'arrière-plan historique : la situation au Maroc en 1955-1956.

Il donna à M.-A. Burnier une interview qui a paru dans *Actuel* en février 73 : « Sartre parle des maos. » Il analysait son action politique depuis Mai 68, en particulier son engagement avec *La Cause du peuple :* « Je crois en l'illégalité », disait-il. Il s'occupait toujours assidûment des *Temps modernes*. Il y publia en janvier un article : « Élections, piège à cons » ; il y refusait le système de la démocratie indirecte qui nous réduit délibérément à

1. Telle était sa gentillesse : il ne refusait jamais un service même s'il avait peu de sympathie pour celui qui le lui demandait.

l'impuissance : ce système atomise et sérialise les électeurs. Tous les articles de ce numéro allaient dans le même sens et attestaient l'unité politique de l'équipe : il eut un grand succès auprès des lecteurs et Sartre en fut très satisfait. Il reprit son analyse de la politique française dans une interview donnée en février à *Der Spiegel*.

Ce même mois, il alla avec des journalistes de *Libération* enquêter sur les grands ensembles de Villeneuve-la-Garenne. Il n'a pas trouvé cette expédition très fructueuse. Elle donna lieu à une discussion publiée en juin dans *Libération*, où des jeunes se sont exprimés, mais où Sartre, qui était présent, n'a pas pris la parole.

Fin février, il eut une bronchite dont il se guérit vite, mais qui le laissa assez fatigué. Le dimanche 4 mars, c'était le premier tour des élections législatives. *Libération* lui avait demandé un papier sur la question et, le soir, Michèle Vian et moi l'avons accompagné au journal. Il y avait beaucoup de monde à la rédaction et on suivait les résultats dans un grand brouhaha : bruit de la radio, discussions. Sartre rédigea sur un coin de table un bon papier pour le numéro zéro. Il était fier d'avoir écrit si vite et efficacement malgré le tohu-bohu. Moi, j'étais inquiète. La soirée avait été très éprouvante pour lui. Le lendemain, il déjeuna à La Coupole avec Michèle qui le faisait toujours trop boire et il retourna avec elle à *Libération* pour une interview. Il y avait des embouteillages : trois quarts d'heure de taxi pour aller, autant pour revenir. Quand je l'ai entrevu le soir, vers sept heures, il m'a dit que ç'avait été très pénible. Il alla chez Arlette vers huit heures pour voir un film à la télévision ; elle me dit par la suite que, lorsqu'il était arrivé, il ne semblait pas dans son assiette. Elle me téléphona le lendemain vers midi : « Sartre ne va pas bien. » La veille, vers dix heures, il avait eu une attaque : son visage était déformé, sa cigarette lui était tombée des doigts, et, assis devant la télévision, il demandait : « Où est la télé ? » Il avait l'air d'un vieillard de quatre-vingt-dix ans, gâteux. Il avait eu le bras paralysé à trois reprises. Zaidmann, alerté, avait ordonné de commencer tout de suite des piqûres de pervincamine. On lui avait déjà fait la première piqûre. Il avait retrouvé

l'usage de son bras, et son visage n'était plus déformé, mais la tête n'allait pas trop bien. J'ai téléphoné à la Salpêtrière au professeur Lebeau et il m'a dit qu'il verrait Sartre le surlendemain.

Ce soir-là, Bost venait nous voir. Sartre est arrivé avant lui. Je lui ai parlé de son attaque ; il ne se rappelait presque rien. Avec Bost nous avons discuté sur les élections. Sartre a tenu à boire deux scotchs et, vers onze heures, il s'est décomposé. Je l'ai envoyé dormir. Bost est parti vers minuit et je me suis étendue tout habillée sur mon divan.

Sartre est apparu vers neuf heures au balcon au-dessus de mon studio. Je lui ai demandé : « Comment allez-vous ? » Il a touché sa bouche : « Ça va mieux. Ma dent ne me fait plus mal. — Mais vous n'aviez pas mal aux dents... — Si, vous savez bien. Pendant toute la soirée avec Aron. » Il s'est engouffré dans la salle de bains. Quand il est descendu pour boire un jus de fruit, je lui ai dit : « Ce n'était pas Aron qui était là hier soir : c'était Bost. — Ah ! oui. C'est ce que je voulais dire. — Vous vous rappelez. On a passé un bon début de soirée. Et puis, après avoir bu un scotch, vous avez été fatigué. — Ce n'est pas à cause du scotch : c'est parce que j'avais oublié d'ôter mes boules Quiès de mes oreilles. »

J'étais affolée. Liliane est venue le chercher pour l'emmener prendre un café et, vers dix heures, elle m'a téléphoné : ça allait très mal. Sartre lui avait dit : « J'ai passé une bonne soirée avec Georges Michel[1]. Je suis content d'être réconcilié avec lui ; c'était bête d'être brouillés. Ils ont été très gentils : ils m'ont laissé me coucher à onze heures » (Sartre n'était pas du tout brouillé avec Georges Michel). Il avait continué à divaguer.

J'ai téléphoné au professeur Lebeau, lui demandant de voir Sartre le jour même. Il m'a répondu que somme toute ce n'était pas son affaire, qu'il allait m'arranger un rendez-vous avec un neurologue, le docteur B. Et le rendez-vous a été pris pour six heures de l'après-midi.

1. Écrivain, auteur dramatique dont Sartre aimait beaucoup les pièces. C'est un grand ami de Liliane.

A cinq heures et demie, j'ai été avec Sylvie chercher Sartre chez Arlette. Il avait l'air normal. Je l'ai emmené en taxi chez le docteur B., à qui j'ai exposé les faits. Il a examiné Sartre, lui a donné une ordonnance et l'adresse d'une doctoresse chez qui il devait aller tout de suite se faire faire un encéphalogramme. Sylvie qui nous avait attendus dans un café nous a accompagnés. Nous avons laissé Sartre dans le hall d'un grand immeuble moderne et nous nous sommes assises dans un sinistre café éclairé en rouge et où, sans arrêt, un oiseau sifflait et criait : « Bonjour, Napoléon ! » Au bout d'une heure, nous sommes montées chez la doctoresse et nous avons attendu dans un salon confortable et silencieux. Sartre nous a rejointes vers huit heures. L'électro-encéphalogramme ne signalait aucune anomalie sérieuse. Nous sommes rentrés chez moi en taxi après avoir déposé Sylvie. Sartre disait que la doctoresse avait été très gentille ; elle l'avait amené sur son balcon pour lui montrer la vue et lui avait offert un whisky : c'était évidemment faux. Le docteur B. avait prescrit des remèdes, recommandé à Sartre de très peu boire d'alcool et lui avait interdit le tabac. Mais Sartre avait décidé de n'en pas tenir compte. La soirée s'est passée à jouer aux dames. Nous nous sommes couchés tôt.

Le lendemain, Sartre semblait aller bien. Mais, vers onze heures, Liliane m'a téléphoné qu'en prenant le petit déjeuner avec elle, il avait débloqué. Il ne la reconnaissait pas ; il la prenait tantôt pour Arlette, tantôt pour moi. Elle lui avait dit qu'elle était Liliane Siegel. « Liliane Siegel, je la connais, avait-il répondu. Elle habite l'immeuble à côté et elle est professeur de yoga. » C'était exact, mais il se refusait à identifier Liliane avec ce professeur de yoga. Il a demandé aussi : « Qui est donc la jeune fille qui est venue hier avec le Castor et moi ? — C'était sans doute Sylvie. — Non, pas Sylvie : c'était toi. »

J'ai déjeuné avec lui. Il m'a reparlé du verre de whisky que lui avait offert la doctoresse. Je lui ai dit que c'était sûrement un faux souvenir. Il l'a admis. J'ai passé l'après-midi chez lui. Il lisait. Moi aussi.

Le lendemain matin, il avait rendez-vous à huit heures et demie avec le docteur B. à la Salpêtrière. Quand je suis arrivée à

huit heures devant la porte de Sartre, Arlette, qui devait venir avec nous, sonnait sans obtenir de réponse. J'ai ouvert la porte avec ma clé : Sartre dormait à poings fermés. Il s'est rapidement habillé et un taxi nous a conduits à l'hôpital, où un infirmier a pris Sartre en main. Comme Arlette et moi cherchions un taxi, elle a suggéré que, pour vraiment se rétablir, Sartre passe quelques jours avec elle à Junas ; j'ai proposé qu'ensuite il me retrouve à Avignon. Mais accepterait-il ? Elle m'a fait remarquer que souvent il disait un non qui voulait dire oui, et qu'il n'était pas fâché qu'on lui force la main. A midi, j'ai vu le docteur B. à la Salpêtrière. Il m'a expliqué que Sartre avait eu de l'anoxie, c'est-à-dire une asphyxie du cerveau, due en partie au tabac mais surtout à l'état des artères et des artérioles. Il a approuvé le projet d'un séjour à la campagne, auquel Sartre consentit sans résistance. B. lui demanda d'écrire son nom et son adresse, ce que Sartre a fait facilement. Alors B. lui a dit avec assurance : « On vous guérira. »

J'ai revu Sartre l'après-midi et il a passé la soirée chez Wanda, où le fils de Liliane Siegel a été le chercher pour le conduire chez moi. Elle m'a dit plus tard qu'il avait divagué : il lui avait longuement parlé d'une négresse qui s'asseyait sur ses genoux...

Le lendemain samedi, notre soirée avec Sylvie n'a pas été agréable : Sartre s'entêtait à boire et à fumer et nous en étions catastrophées. Nous lui avons fait des reproches pendant le déjeuner du lendemain, ce qui l'a décontenancé. Son ascenseur était de nouveau en panne, mais il a tenu à monter les dix étages pour rentrer travailler chez lui. Ce qu'il appelait travailler, à ce moment-là, c'était préparer un article qu'on lui avait demandé sur la résistance grecque ; il lisait et relisait un excellent livre, *Les Kapetanios*, mais je crois qu'il n'en retenait rien. Le soir, chez moi, nous avons joué aux dames. Il allait nettement mieux, mais ses souvenirs étaient encore brumeux.

Le lundi soir, après avoir encore lu toute la journée *Les Kapetanios*, il est parti pour Junas. Arlette m'a téléphoné le lendemain. Il faisait beau, Sartre était content de se retrouver dans le Midi, il lisait des romans policiers. Mais il avait encore des troubles. Il avait demandé : « Pourquoi au juste suis-je ici ?

Ah ! C'est à cause de ma fatigue. Et puis nous attendons Hercule Poirot. » Elle pensait que les romans policiers l'incitaient à fabuler et elle l'emmenait promener le plus souvent possible. Elle m'a dit le vendredi qu'il était de très bonne humeur, que dans les carrières de la garrigue il s'amusait à escalader les rochers. Mais son secrétaire, Puig, étant venu passer deux jours avec eux, après son départ Sartre a interrogé Arlette avec précaution : « Est-ce que Dedijer est venu ? » (Dedijer ne ressemblait en rien à Puig, mais c'était lui aussi un familier d'Arlette.) Elle m'a confirmé le samedi qu'il allait bien ; chose curieuse, le jeudi et le vendredi avant d'aller dormir, il avait oublié de réclamer son whisky habituel. J'ai su par la suite qu'il l'avait aussi oublié le samedi soir. Quand je l'ai rappelé à Sartre, il m'a dit d'un ton irrité : « C'est parce que j'étais gâteux. »

Le dimanche matin, dans le train qui m'emportait vers Avignon, je me sentais angoissée : je ne savais pas quel Sartre j'allais retrouver. Quand j'ai revu après Valence les arbres en fleur, les cyprès, il m'a semblé qu'à jamais le monde basculait : il basculait dans la mort.

Sartre est descendu d'un taxi, devant l'hôtel de l'Europe où je l'attendais : mal rasé, les cheveux trop longs, il m'a paru très vieilli. Je l'ai conduit dans sa chambre, je lui ai donné des livres (une vie de Raymond Roussel, la correspondance de Joyce). J'ai un peu parlé avec lui et je l'ai laissé se reposer.

Nous sommes sortis au soir tombant et nous avons marché vers la place de l'Horloge, toute proche. « Il faut tourner à gauche », m'a-t-il dit, ce qui était juste. Il a ajouté en me montrant un hôtel : « Ce matin je vous ai attendue devant cet hôtel alors que vous entriez dans un magasin. » J'ai répondu que nous ne nous étions pas encore promenés dans Avignon. « Alors, c'était Arlette. » Mais Arlette n'avait pas quitté le taxi. Sartre n'arrivait pas à situer ce faux souvenir, mais il s'y accrochait. Nous avons fait un excellent dîner arrosé de châteauneuf-du-pape. Dans sa chambre, je lui ai servi un scotch avec beaucoup de glace dedans et nous avons un peu joué aux dames : mais il avait du mal à fixer son attention.

Il était très dispos le lendemain matin quand nous avons pris le

petit déjeuner dans sa chambre. Un taxi nous a conduits à Villeneuve-lès-Avignon. J'avais séjourné trois semaines, quelques années auparavant, dans l'hôtel où nous avons déjeuné, et la jeune patronne m'a reconnue. Elle a dit à Sartre que son fils, âgé de sept ans, aurait été tout heureux de le voir parce qu'à l'école on lui apprenait des poèmes de lui : nous en avons été surpris. Quand nous nous sommes levés pour partir, elle a tendu à Sartre le livre d'or : « S'il vous plaît, votre signature, monsieur Prévert. — Mais je ne suis pas M. Prévert », a dit Sartre, la laissant abasourdie. Nous avons revisité le fort Saint-André ; il soufflait un grand vent qui ébouriffait les cheveux de Sartre : comme il me semblait vulnérable ! Nous nous sommes assis un moment sur l'herbe, puis à la porte du fort, sur un banc d'où on voyait le Rhône et Avignon ; le printemps était magnifique : une profusion d'arbres en fleur. Il faisait doux ; ça ressemblait à du bonheur.

De la place de Villeneuve un taxi nous a ramenés à l'hôtel. Le concierge nous a accompagnés chez des religieuses qui devaient faire chaque jour à Sartre une piqûre. C'était à vingt mètres de l'hôtel et je l'ai laissé là ; il est revenu seul, sans difficulté. Après avoir dîné place de l'Horloge, nous avons joué aux dames et Sartre avait toute sa présence d'esprit.

Le lendemain matin, nous avons loué une voiture avec chauffeur pour aller revoir les Baux. L'arrivée était superbe : un désert de pierres par un temps splendide. Sartre souriait de plaisir et me disait d'un air joyeux : « Quand nous voyagerons tous les deux, cet été… » Je l'ai repris : « Vous voulez dire : quand nous serons à Rome. — Oui », a-t-il dit. Mais, à plusieurs reprises, il a répété : « Quand nous voyagerons tous les deux… » Nous avons pris un verre, au soleil, à l'Oustau de Baumanière où nous avons déjeuné. Nous nous sommes promenés dans la ville morte. Nous sommes revenus par Saint-Rémy et une belle campagne fleurie. Sartre regardait sa montre. Je lui ai dit en plaisantant : « Vous avez un rendez-vous ? — Oui, vous savez bien, avec cette femme qu'on a rencontrée ce matin dans une brasserie. » J'ai dit que nous n'avions pas été dans une brasserie. « Mais si, en partant, au bord de la route. » Il a hésité : « Ou alors, c'était hier. » Je l'ai convaincu que nous n'avions aucun

rendez-vous. Il m'a dit plus tard que c'était une impression flottante, que même laissé à lui-même il serait rentré directement à l'hôtel. Ensuite nous sommes restés à lire côte à côte dans sa chambre. Il lisait très lentement. Il lui a fallu deux jours pour venir à bout du *Nouvel Observateur.* Pourtant il était de nouveau tout à fait présent au monde. Dans la soirée, il m'a dit : « Il faudra tout de même que vous vous remettiez à écrire. — D'accord, lui ai-je dit, quand vous irez tout à fait bien. »

Le jour suivant, le 21 mars, était encore éblouissant : « C'est le printemps ! » m'a dit Sartre gaiement. Nous avons été en auto revoir le pont du Gard. Comme nous buvions un whisky à la terrasse ensoleillée de l'auberge du Vieux Moulin, il m'a demandé : « C'est un pont du dix-neuvième ? » J'ai rectifié, le cœur serré. Après le repas, nous avons un peu marché dans les allées qui s'étendent derrière le pont. Sartre s'asseyait sur tous les bancs : c'était la nourriture qui l'avait alourdi, disait-il. En revenant à Avignon, comme de nouveau il regardait sa montre je lui ai dit : « Nous n'avons pas de rendez-vous. — Mais si, m'a-t-il répondu. Avec cette jeune fille… » Mais il n'a pas insisté. La veille, en allant se faire piquer, il avait rencontré un couple de professeurs qui appartenaient à un comité Libération ; au retour, la jeune femme l'attendait au coin de la rue et il avait parlé avec elle. L'idée de rendez-vous était liée à cet épisode. Le soir, j'ai fait récapituler à Sartre sa journée, et il se la rappelait très bien. Nous avons joué aux dames et nous avons causé.

Le lendemain, il s'est réveillé à dix heures, juste comme on nous apportait les petits déjeuners. « On a passé une bonne soirée, hier », lui ai-je dit. Il a hésité : « Oui. Mais hier soir, je croyais que j'étais invisible. — Vous ne m'en avez pas parlé. — C'est depuis mon arrivée. Je me sentais *en danger* par rapport aux gens. Alors je me suis cru invisible. » Comme j'insistais, il m'a dit qu'il n'avait peur de personne en particulier, mais qu'il avait l'impression d'être un objet, sans rapport avec les gens. « Mais vous avez des rapports avec eux. — Si je les fais exister. » Il a prétendu, ce qui était faux, que, sauf pour le vin, c'était toujours moi qui commandais les repas. J'en ai conclu qu'il était en plein désarroi, qu'il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. Il minimisait

ses trous de mémoire et ses menues divagations ; cependant il se disait « fatigué » sinon malade. Pendant ce séjour, il répéta deux fois, d'un air accablé : « Je vais avoir soixante-huit ans ! » Une fois, à Paris, peu avant son attaque, il m'avait dit : « On finira par me couper les jambes. » Et comme je protestais, il avait ajouté : « Oh ! les jambes ! je pourrais m'en passer. » Évidemment, il souffrait d'une inquiétude diffuse par rapport à son corps, à son âge, à la mort.

Ce jour-là, nous avons été à Arles. Après avoir déjeuné au Jules César, nous avons revu Saint-Trophime, le théâtre, les arènes. Sartre semblait abattu. Aux arènes, il m'a demandé : « On a retrouvé cette chose qu'on avait perdue ? — Quoi donc ? — Cette chose qui était nécessaire pour voir les arènes. Ce matin, on l'avait perdue. » Il s'embrouillait et ressassait. A Saint-Trophime, nous avions pris un billet valable seulement pour l'église, puis au théâtre un billet complet : était-ce là-dessus qu'il rêvait ? En tout cas, il était désorienté. Nous sommes revenus par Tarascon, dont nous avons revu le château. A l'arrivée, Sartre a dit au chauffeur : « Alors, c'est entendu, on vous paiera demain. — Mais non, ai-je dit, demain nous partons, nous ne nous reverrons pas. » Sartre a payé en donnant un énorme pourboire. La religieuse qui lui faisait des piqûres lui avait dit qu'il les paierait toutes à la fois, le dernier jour ; sans doute y avait-il eu dans son esprit une confusion.

Le lendemain matin, il m'a dit qu'il était ravi de son séjour, mais que rentrer à Paris lui semblait « normal ». Il n'avait pas laissé d'adresse à Michèle Vian et je lui ai demandé si elle n'en serait pas fâchée : « Mais non, m'a-t-il dit, elle sait très bien que vous deviez partir sans laisser d'adresse, à cause de cet homme qui vous a molestée. — Moi ? — Mais oui. Parce qu'il voulait des notes sur ma maladie. » J'ai nié, et Sartre m'a dit d'un air étonné : « Je l'ai toujours cru. » Ces faux souvenirs qui remontaient aux premiers jours de l'attaque ne m'inquiétaient pas trop.

Ce matin-là, des journalistes ont téléphoné et Sartre a refusé de les recevoir. Nous avons pris un verre au soleil sur la place de l'Horloge et mangé au premier étage d'un restaurant : Sartre

s'amusait à regarder les gens qui passaient dans la rue. Nous avons fait un grand tour dans la ville sans qu'il donnât aucun signe de fatigue. A six heures, nous nous sommes installés dans le train et nous y avons dîné. Liliane Siegel et son fils nous attendaient à la gare à onze heures et demie et nous ont conduits chez moi.

Le lendemain, Sartre se fit couper les cheveux, ce qui le rajeunit beaucoup et il déjeuna avec Arlette. Il me dit qu'elle n'avait pas été contente de lui, mais sans m'expliquer pourquoi. Elle m'a renseignée par téléphone. Sartre lui avait raconté que ses paquets de cigarettes avaient brûlé dans le ruisseau ; et comme elle le regardait d'un air de doute, il avait ajouté : « Tu me crois gâteux, mais c'est pourtant vrai. » Il prétendit aussi avoir donné une interview à un Anglais.

L'après-midi, je lui ai apporté sa valise. Il a dépouillé son courrier et regardé des livres qu'on lui avait envoyés. Chez moi, le soir, avec Sylvie, il était incapable de soutenir une conversation. Il est monté se coucher vers onze heures et demie.

Au réveil il se rappelait parfaitement la journée précédente. Il se félicitait de voir vers midi une jeune Grecque qui avait rédigé une étude sur lui et qu'il aimait bien. Il semblait tout à fait alerte, mais je me demandais quand il serait capable de se remettre à travailler.

Le soir, chez moi, il ne s'est pas aperçu que Sylvie avait mis de l'eau dans la bouteille de whisky ; cette petite trahison m'était désagréable : mais je ne voyais pas d'autre moyen de diminuer sa ration d'alcool. Il m'a répété au cours de la soirée : « Je vais avoir soixante-huit ans ! » Je lui ai demandé pourquoi ça le frappait tant : « Parce que je croyais que j'en aurais seulement soixante-sept. »

Le lendemain, nous avons revu le docteur B. Je lui ai parlé des états confusionnels de Sartre, en présence de celui-ci qui écoutait avec indifférence. Puis B. l'a emmené dans son laboratoire pour l'examiner. Il ne l'a pas trouvé mal. Son écriture était bien meilleure que la fois précédente. Il lui a dit que l'alcool et le tabac étaient ses plus grands ennemis mais, qu'à choisir, il préférait lui interdire l'alcool qui risquait d'abîmer son cerveau.

Il ne lui permettait qu'un verre de vin à la fin du déjeuner. Il a prescrit des remèdes. En sortant, Sartre était assez accablé de devoir renoncer à l'alcool. « C'est soixante ans de ma vie à qui je dis adieu. » Un peu plus tard, en son absence, j'ai téléphoné au docteur B. Il m'a dit qu'en cas de nouvelle attaque, il n'était pas sûr qu'on pût le remettre sur pied. « Il est en danger ? » lui ai-je demandé. « Oui », m'a-t-il dit. Je le savais, mais je n'en ai pas moins reçu un coup sur la tête. Plus ou moins clairement, Sartre se sentait menacé puisqu'il m'a dit le soir : « Il faudra bien finir par finir. Après tout, on a fait ce qu'on a pu. On a fait ce qu'on avait à faire. »

Au réveil, il a encore un peu divagué. Il m'a parlé d'une préface qu'il devait écrire pour des Grecs, ce qui était exact, mais aussi d'une autre, pour un jeune homme qui avait voulu se suicider parce que ses parents le retenaient prisonnier ; il ne retrouvait plus son nom mais c'était un ami de Horst et de Lanzmann. En fait, il n'avait jamais été question de ce jeune homme. Cependant, le soir, il semblait en parfait état ; il a paru tout à fait résigné à ne plus boire et m'a battue aux dames.

Bref répit. Arlette m'a téléphoné le surlendemain matin que Sartre avait des vertiges, il penchait sur la droite, il tombait. Le docteur B., consulté par téléphone, avait conseillé de réduire les doses de médicaments : si néanmoins les troubles continuaient, il faudrait qu'il entre en observation à la Salpêtrière. Chez moi, en fin d'après-midi, il titubait.

Son équilibre était meilleur le lendemain. Mais, en prenant un café le matin avec Liliane, il avait encore battu la campagne : il parlait d'un rendez-vous qu'il aurait eu avec des ouvriers... Le soir, cependant, nous avons passé avec Sylvie une très bonne soirée. Il nous a déclaré gaiement : « Quand j'aurai soixante-dix ans, je boirai de nouveau du whisky. » J'en ai été réconfortée car cela semblait signifier que, pendant deux ans, il s'abstiendrait.

Pendant ce début d'avril, malgré une certaine faiblesse dans les jambes et quelques brumes dans la tête, il allait assez bien. Il lisait un petit livre de critique sur *Le Mur* qui l'intéressait. Il commençait à regretter de ne pas travailler. Il écrivit une lettre, publiée par *The New York Review of Books* pour demander

l'amnistie des Américains qui avaient déserté pendant la guerre du Vietnam.

Il passa quelques jours à Junas avec Arlette : Sylvie et moi avons été les chercher en auto pour les emmener à Saint-Paul-de-Vence. Quand nous sommes arrivées devant la maison, Sartre est descendu du balcon où il prenait le soleil. Comme toutes les fois où je le revoyais après une absence, il m'a fait mauvaise impression : il avait le visage gonflé, quelque chose de gourd et de maladroit dans ses gestes. Nous sommes partis tous les quatre à travers les beaux paysages du Languedoc : des garrigues et des vignes, des arbres fruitiers en fleur, des collines bleues au loin. Nous avons traversé la Crau, frôlé la Camargue, entrevu Arles, et nous nous sommes arrêtés pour déjeuner dans un plaisant hôtel, aux portes d'Aix. Sylvie resta dormir dans la voiture. Nous repartîmes vers Brignoles à travers cette campagne d'Aix que j'aime tant. A un moment, Sartre a dit : « Mais qu'est donc devenu ce jeune homme que nous avions emmené ? On l'a oublié ? » Il n'a pas insisté. Il m'expliqua plus tard que c'était l'absence de Sylvie, pendant le déjeuner, qui lui avait brouillé les idées.

Pendant le séjour à Saint-Paul, il n'a plus manifesté de confusion mentale, mais il manquait de ressort. Il faisait un beau soleil, la campagne étincelait. Il se plaisait à se promener en auto, à revoir Nice, Cagnes, Cannes, Mougins. Mais, dans sa chambre, il traînait indéfiniment devant *Les Kapetanios ;* à peine parvenait-il à lire des romans policiers. « Il ne peut pas rester comme ça ! » m'a dit Arlette d'une voix effrayée. Il se rendait compte de son état. Un matin, en allumant sa première cigarette, il m'a dit : « Je ne peux plus travailler... Je suis gâteux, quoi... » Cependant, il gardait le goût de vivre. Comme je parlais de Picasso, mort à quatre-vingt-onze ans, j'ai dit : « C'est un bon âge : ça vous ferait encore vingt-quatre ans de vie. — Vingt-quatre ans, ce n'est pas beaucoup », m'a-t-il répondu.

Il est rentré avec Arlette, moi avec Sylvie. Quand j'ai déjeuné avec lui le jour de mon retour, il était vivant et chaleureux ; il a écouté avec amusement le récit de mon voyage de Saint-Paul à Paris. L'après-midi, chez lui, il s'est amusé à ouvrir son courrier,

à feuilleter les livres reçus. Mais, d'autres jours, il me semblait tassé sur lui-même, terne, somnolent. Ces alternances d'espoir et d'angoisse m'épuisaient.

Nous avons revu le docteur B. Comme il examinait les réflexes de Sartre dans la salle attenant à son cabinet, je l'entendais qui disait : « Bien... très bien... » Tout était bien sauf la tension : 20-12. Quand ils sont revenus dans le bureau, Sartre s'est plaint de son engourdissement d'esprit. Avec une sorte de naïveté charmante, il a précisé : « Je ne suis pas sot. Mais je suis vide. » B. a prescrit un stimulant et diminué l'ensemble des remèdes. Puis il a conseillé à Sartre, puisqu'il ne pouvait plus écrire d'ouvrage sérieux, de s'essayer à la poésie. En le quittant, Sartre, qui commençait à retrouver son agressivité, s'est exclamé : « Il n'a rien fait pour moi, ce con-là ! » J'ai protesté et il m'a répondu : « Zaidmann en aurait fait autant. » En vérité, il pensait qu'il se serait guéri de lui-même, ce qui était absolument faux.

Il continuait à avoir des hauts et des bas. Il dormait un peu l'après-midi et, au réveil, il prononçait souvent des paroles confuses. Un jour, comme Arlette lui racontait qu'elle avait été voir en projection privée le film de Lanzmann, *Pourquoi Israël ?*, il lui a dit : « Tu n'es pas la seule. Arlette aussi y a été. — Arlette ? — Oui, ça l'intéresse parce que c'est une Juive pied-noir. » Alors elle a demandé : « Et moi ? Qui suis-je ? » Sartre s'est repris : « Ah ! Je voulais dire que tu avais amené une amie avec toi. » Elle dit à Sartre qu'au début de la séance il y avait eu une alerte à la bombe et qu'on avait fouillé la salle. Il me signala seulement que la projection avait commencé en retard : il avait oublié pourquoi. Les choses glissaient sur lui et, comme tous ses amis le remarquaient, il était lointain, un peu endormi, presque morne, avec sur les lèvres un sourire figé de gentillesse universelle (sourire dû à une légère paralysie des muscles de la face).

Cependant, je passais souvent de bonnes soirées avec lui. Il buvait avec plaisir des jus de fruit. Les repas du dimanche avec Sylvie étaient très animés. Tito Gerassi — qui voulait écrire une biographie politique de Sartre — déjeuna avec lui et moi à La

Coupole, puis lui parla en tête à tête : il le trouva en excellente forme. Le 21 mai, Sartre reprit ses entretiens avec Pierre Victor et Gavi, qui dirent à Liliane Siegel : « Il a été extraordinairement intelligent : exactement comme avant. » Il participa fin mai à une réunion des *Temps modernes* : Horst, Lanzmann — à qui, à son retour du Midi, il avait fait la plus fâcheuse impression — le trouvèrent aussi vif, aussi intelligent qu'autrefois. Sa mémoire hésitait encore pour les noms propres, il se rappelait très mal les moments de sa maladie, en particulier ses vertiges. Il faisait parfois allusion à sa « miniplégie », et il m'a dit un jour : « Ça n'a pas dû être drôle pour vous. — Non, ai-je répondu, mais moins encore pour vous. — Oh! Moi! Je ne me rendais pas compte. »

Il était très content d'avoir repris ses entretiens avec Victor et Gavi. Pendant nos soirées avec Sylvie, il était gai et même drôle. Le 17 juin, il eut avec Francis Jeanson un entretien sur son adolescence. Il précisa ses rapports avec la violence.

Le seul point noir, c'était ses yeux. Il avait été voir comme chaque année un ophtalmologiste : celui-ci avait constaté qu'il avait perdu quatre dixièmes de sa vue. Presque la moitié. Et il n'avait qu'un œil valide. Il devait se soigner pendant quinze jours et, si on n'obtenait pas de résultats, il faudrait envisager une petite opération.

Quinze jours plus tard, l'oculiste n'a pas trop su que diagnostiquer. Le fait est que Sartre y voyait mal et s'en inquiétait. Je me le rappelle, penché sur une grosse loupe que lui avait donnée notre amie japonaise et regardant anxieusement des articles de journaux ; même à travers la loupe, il ne parvenait pas à tout lire. Il a renouvelé plusieurs fois cette tentative et toujours sans succès.

Peu de jours après, Arlette m'a téléphoné : Sartre avait de nouveau des vertiges, il était tombé en sortant de son lit. Cet après-midi-là, il a vu un spécialiste très connu ; en me racontant le soir cette consultation, il était très abattu : l'oculiste avait décelé une thrombose d'une veine temporale et une triple hémorragie au fond de l'œil. En revanche, le docteur B. — avec qui j'avais pris rendez-vous — a été encourageant. Les vertiges

avaient cessé, la marche redevenait correcte. La tension était toujours élevée — 20-12 — mais, du point de vue neurologique, tout était normal. B. m'a donné une lettre pour l'ophtalmologiste où il précisait que Sartre souffrait d'une « artériopathie cérébrale, avec manifestations tournantes », qu'il était hypertendu et prédiabétique. Tout cela, au fond, je le savais, mais le voir écrit m'a bouleversée. Voyant mon désarroi, Lanzmann téléphona à un médecin de ses amis, le docteur Cournot. Celui-ci expliqua qu'il faudrait au moins un an à Sartre pour se rétablir complètement. Mais, une fois guéri, il pourrait vivre jusqu'à quatre-vingt-dix ans. En cas de nouvelle attaque, impossible de prévoir si elle serait bénigne ou tragique.

A nouveau consulté, l'oculiste dit que deux hémorragies sur trois étaient guéries et deux dixièmes de la vue récupérés. Il faudrait encore deux ou trois semaines pour la retrouver tout entière. Sartre demeurait inquiet. A un déjeuner avec des amis qu'il aimait bien — Robert Gallimard et Jeannine, la veuve de Michel —, il n'a pas ouvert la bouche. En les quittant, il m'a demandé avec un peu d'anxiété : « Ça n'avait pas l'air bizarre ? » Mais, dans l'ensemble, il prenait son mal en patience. Dans ses entretiens avec Victor et Gavi, il ne parlait pas beaucoup mais il suivait attentivement les discussions et intervenait avec pertinence. Il participa à une conversation avec les jeunes travailleurs de Villeneuve-la-Garenne — où il avait été enquêter — qui parut à la mi-juin dans *Libération*. Il signa un appel pour l'interdiction d'un meeting d'Ordre nouveau ; le meeting ayant eu lieu le 21 juin, il attaqua dans *Libération* la décision de Marcellin. A la réunion des *Temps modernes* du 27 juin, il était très gai, et il l'est resté les jours suivants. Le docteur B. était très content de sa santé ; et il semblait à Sartre que sa vue s'améliorait.

Comme d'habitude, il passa trois semaines avec Arlette. Je voyageais dans le Midi avec Sylvie, et Arlette me donnait de ses nouvelles, qui étaient bonnes ; cependant, marcher le fatiguait vite et il lisait difficilement. Nous avons été le chercher à Junas le 29 juillet pour le conduire à Venise, où il devait retrouver Wanda. Cette fois-là encore, revoir Sartre a été pour moi un bonheur mêlé de tristesse. A cause de sa lèvre tordue et de sa

mauvaise vue, son visage avait une expression figée, il semblait âgé et sans ressort.

Cependant, les quatre jours que nous avons passés de Junas à Venise ont été agréables. Sartre était un peu ahuri, un peu vacant, mais très gai. Malgré sa mauvaise vue il distinguait les paysages et le mouvement l'amusait. Nous avons traversé Nîmes et suivi la Durance, en évitant Arles et Aix, à cause des embouteillages. Nous avons déjeuné, très bien, au château de Meyrargues, et Sartre a bu un verre de vieux châteauneuf. J'avais retenu des chambres à la Bastide du Tourtour où nous nous sommes rendus par de petites routes charmantes. De nos balcons la vue était sensationnelle : des bois de pins et des montagnes bleues dans le lointain.

Le lendemain matin, quand j'ai retrouvé Sartre, il était assis depuis plus d'une heure sur sa terrasse, face à l'admirable paysage provençal. Ne s'était-il pas ennuyé ? Non. Il aimait regarder le monde, sans rien faire. A Junas il s'asseyait sur le balcon et, pendant de longs moments, il contemplait le village. J'étais contente que l'oisiveté ne lui pesât pas, mais j'avais le cœur un peu serré car, pour s'y complaire, il fallait qu'il fût vraiment « vide », comme il l'avait dit au médecin.

Bost nous avait recommandé d'aller manger à Menton, chez Francine, une soupe de poisson à l'aïoli : Sartre en avait grande envie. Nous nous sommes installés à la terrasse du petit restaurant, on nous a apporté la soupe, et aussitôt il a renversé son assiette sur ses pieds. Il n'y a pas eu trop de dégâts. Nous avons nettoyé ses souliers et la serveuse a apporté une autre assiettée. Il avait toujours été maladroit mais maintenant, avec ses mauvais yeux, il semblait tout à fait désorienté. Il a accueilli l'incident avec une indifférence anormale, comme s'il ne se sentait plus responsable de ses gestes, ni concerné par ce qui lui arrivait.

Nous avons gagné Gênes par une autoroute encombrée de camions, et l'entrée dans la ville a été longue et pénible : loin de s'impatienter, Sartre était d'une humeur charmante. Nous nous sommes installés dans un hôtel proche de la gare et nous avons dîné légèrement sur la place.

De nouveau, le matin, vers neuf heures, j'ai trouvé Sartre à sa fenêtre ; levé à sept heures et demie, il regardait avec amusement la place de la gare et son trafic. Il se sentait en Italie, et cela le ravissait. Nous avons déjeuné à Vérone, d'un délicieux jambon en croûte, et nous sommes descendus dans un hôtel aux chambres un peu baroques et très jolies, où j'avais été avec Sartre, dix ans plus tôt. Pendant qu'il faisait une sieste, je me suis promenée avec Sylvie. Puis nous avons été tous les trois prendre un verre dans un des nombreux cafés de la grand-place, à côté des arènes. Sylvie étant fatiguée, j'ai dîné seule avec Sartre dans un petit restaurant proche de l'hôtel. Il marchait à petits pas, mais sans trop de peine, et il avait l'air très heureux.

A Venise, Sylvie a laissé l'auto dans l'immense garage de la piazza Roma et nous sommes montés dans une gondole. Après avoir déposé Sartre dans son hôtel, sur le Grand Canal, nous avons été nous installer au Cavaletto, derrière la place Saint-Marc. Puis nous avons été chercher Sartre. Nous lui avons donné le transistor pour qu'il puisse écouter de la musique le matin, quand Wanda dormirait encore dans une chambre voisine. Il nous a conduites à la Fenice pour déjeuner, en se trompant à peine de chemin. Pour se protéger du soleil — dangereux pour lui —, il portait un chapeau de paille qu'il détestait : « J'ai honte avec ce chapeau », m'a-t-il dit plus tard à Rome. Après avoir pris des cocktails, place Saint-Marc, nous sommes retournés à l'hôtel de Sartre, d'où un canot automobile l'a emmené à l'aéroport, chercher Wanda. Debout dans le canot, il nous a fait des signes, en souriant de ce sourire si gentil, presque trop gentil, qui quittait rarement ses lèvres. J'avais peur pour lui, sans raison précise : il me semblait tellement vulnérable !

Deux jours plus tard, le 3 août, je l'ai retrouvé à neuf heures du matin dans un café de la place Saint-Marc. Et ainsi les trois jours suivants. Parfois il arrivait avant moi. Deux fois, ne voyant pas l'heure à sa montre, il s'est levé à quatre heures du matin et s'est habillé. Alors seulement il s'est rendu compte qu'il faisait nuit et s'est recouché. Wanda lui donnait avec scrupule ses médicaments. Il se promenait beaucoup avec elle, parfois pendant près d'une heure. Il aimait être à Venise.

Et puis, un matin, je l'ai quitté. Je ne voulais pas obliger Sylvie à stagner à Venise, qu'elle commençait à connaître par cœur. Et, même si ces rendez-vous matinaux plaisaient à Sartre (« Je vais vous regretter », m'a-t-il dit), ils le dérangeaient un peu. J'ai laissé des adresses à Wanda. Et je suis partie pour Florence.

Je suis arrivée à Rome le 15 août et, dans l'après-midi du 16, j'ai été avec Sylvie attendre Sartre à Fiumicino. À travers la vitre, nous l'avons tout de suite reconnu : à son chapeau, à sa taille et surtout à sa démarche. Il tenait d'une main son petit sac de voyage, de l'autre le transistor. A l'hôtel, il a eu grand plaisir à retrouver notre terrasse. Il allait très bien, mais tout de même il restait encore un peu désadapté. Sylvie a posé le transistor sur la table. Il a demandé : « Vous ne voulez pas le garder pour vous ? — Mais non, c'est pour vous. — Oh ! Moi, je n'en ai pas besoin. » Alors que, par la suite, il passait des heures à écouter de la musique et reconnaissait qu'il lui aurait été pénible d'en être privé…

Les jours suivants, quand je me levais le matin, vers huit heures et demie, Sartre était déjà sur la terrasse, souvent en train de prendre son petit déjeuner et regardant vaguement le monde. Il y voyait beaucoup plus mal qu'au début d'août, il ne pouvait ni lire ni écrire. J'ai fait téléphoner par Michèle à son oculiste : il a dit qu'il y avait sans doute une nouvelle hémorragie et a conseillé de consulter sur place un spécialiste. L'hôtel m'en a indiqué un qui avait la réputation d'être le meilleur de Rome : il avait guéri Carlo Levi d'un décollement de la rétine. Il m'a donné rendez-vous pour le lendemain après-midi. Il habitait dans le quartier des Prati, un quartier aéré et gai de l'autre côté du Tibre. Il était jeune et sympathique. Il a constaté une hémorragie au centre de l'œil : on ne pouvait rien y faire, seulement attendre. Il y avait aussi un commencement de glaucome et la tension oculaire était trop forte. Il a prescrit des gouttes de pilocarpine et du diamox. A la visite suivante, la tension avait baissé, mais j'avais donné du diamox à Sartre le matin même. Quand il est revenu, sans en avoir pris, la tension était plus haute, mais pas excessive. L'oculiste espérait que la pilocarpine suffirait à neutraliser le

glaucome. A la dernière consultation, il a refusé que Sartre lui réglât des honoraires. Il a seulement demandé un livre dédicacé. Sartre lui en a apporté trois sur lesquels il avait écrit quelques mots à l'aveuglette. Il aimait beaucoup ce docteur, encourageant et amical.

La routine de nos journées nous plaisait. Le matin je faisais la lecture à Sartre (cette année-là, je lui ai lu des études sur Flaubert, un numéro des *Temps modernes* sur le Chili, le dernier livre de Horst[1], celui de Le Roy Ladurie, deux gros volumes passionnants sur le Japon, *La Vie chère sous la Terreur* de Mathiez). Après une rapide collation, il dormait environ deux heures. Je me promenais avec Sylvie, ou nous lisions côte à côte dans la partie couverte de la terrasse. Il y faisait chaud malgré l'air conditionné, mais j'aimais cette chaleur, la pénombre, l'odeur du faux cuir. Une fois Sartre réveillé, je lui lisais les journaux français et italiens. Le soir, nous dînions avec Sylvie.

C'est pendant les repas que Sartre me donnait le plus de souci. Il ne souffrait plus d'incontinence urinaire. L'alcool, le café, le thé, il n'en buvait que ce qui lui était autorisé. Mais je me désolais de le voir engloutir tant de pâtes et surtout de glaces alors qu'il était prédiabétique. Et puis, à cause de sa prothèse dentaire, de la quasi-insensibilité de ses lèvres, de sa demi-cécité, il mangeait malproprement : le tour de sa bouche était sali de nourriture et j'avais peur de l'irriter en lui disant de la nettoyer. Il se battait avec les spaghetti, enfournant d'énormes bouchées et les laissant retomber. Il acceptait difficilement que je l'aide à couper sa viande.

Intellectuellement, il était souvent tout à fait vivace ; il avait toute sa mémoire. Mais, de temps à autre, il s'absentait. Par moments, cela m'agaçait. A d'autres, j'avais presque les larmes aux yeux de compassion, par exemple quand il m'a dit : « Je me sens honteux avec ce chapeau », et quand, sortant d'un restaurant, il a murmuré : « Les gens me regardent ! » d'un ton qui

1. Horst signait Gorz ses ouvrages et apparaissait sous ce nom dans le comité de rédaction des *Temps modernes*. Mais, dans ce récit, je lui garde partout son véritable nom.

impliquait « Ils me trouvent bien bas. » Mais aussi j'étais stupéfaite de sa bonne humeur, de sa patience, de son souci de ne pas se montrer pesant : jamais il ne se plaignait de ne plus y voir clair.

J'ai traduit à Sartre le numéro de la revue *Aut Aut* qui lui était consacré ; elle publiait le texte de l'intervention sur « Subjectivité et marxisme » qu'il avait faite en 1961 à l'Institut Gramsci ainsi que des articles sur lui. De loin en loin nous rencontrions Lelio Basso, Rossana Rossanda. Le lendemain du jour où Sylvie nous a quittés, ramenant l'auto à Paris — le 5 septembre —, nous avons eu la visite d'Alice Schwarzer, une journaliste allemande dont j'avais fait la connaissance aux réunions du M.L.F. et pour qui j'avais une sympathie que Sartre partageait. Elle a tourné un petit film sur moi pour la télévision allemande et nous a pris tous deux en fin de journée sur notre terrasse. Nous avons fait avec elle un plaisant dîner. Nos amis Bost sont aussi venus passer quelques jours à Rome.

J'étais anxieuse en partant : « Reviendrons-nous jamais ? » me demandais-je en jetant un dernier coup d'œil sur la ville. « Voici donc terminées ces vacances romaines et leur douceur triste », écrivais-je à mon retour à Paris. Il faisait un magnifique automne, mais je redoutais pour Sartre les fatigues de Paris.

Il changea de domicile, celui du boulevard Raspail étant trop petit. Arlette et Liliane lui avaient trouvé un appartement beaucoup plus grand, à un dixième étage aussi, mais avec deux ascenseurs. Il y avait un grand bureau qui donnait sur la rue du Départ, avec au premier plan la nouvelle haute tour Montparnasse et la tour Eiffel au loin ; Sartre occupait une des deux chambres dont les fenêtres s'ouvraient sur un jardin intérieur ; quelqu'un pouvait dormir dans l'autre, de façon qu'il ne fût plus seul la nuit. Il visita, non encore meublé, ce nouveau logis qui lui plut.

Il était d'excellente humeur ; il y voyait un peu mieux, disait-il ; pas question de lire, mais il était capable de jouer aux dames. Il parlait avec une certaine complaisance de ce qu'il appelait « ma maladie ». « Je suis trop gros, m'a-t-il dit. C'est à cause de ma maladie. » Dans la rue, comme nous allions déjeuner : « Ne

marchez pas si vite ; je ne peux pas vous suivre, à cause de ma maladie. » Je lui ai dit : « Mais vous n'êtes plus malade. » Et lui : « Alors qu'est-ce que je suis ? diminué ? » Ce mot m'a navrée : « Mais non, lui ai-je répondu. Vous avez seulement les jambes un peu faibles. » Mais je ne savais pas très bien ce qu'il pensait de son état.

Cependant, à peu de jours de là, il s'est senti fatigué : « J'ai vu trop de gens. A Rome on ne voyait personne. » Comment allait-il supporter les tensions du procès qui devait se dérouler le 8 octobre ? C'était une vieille histoire. En mai 71, *Minute* réclama l'emprisonnement de Sartre. Pour des articles choisis dans *La Cause du peuple* et dans *Tout*, le garde des Sceaux, le ministre de la Justice, le ministre de l'Intérieur l'inculpèrent en juin de diffamation. Prévenu libre, il passa ses vacances en Italie. L'instruction eut lieu en octobre et fut vite terminée. En février 72, on ne savait pas encore quand aurait lieu le jugement. Maintenant, la date était fixée.

Le 8 octobre, Sartre comparaîtrait en correctionnelle devant le tribunal de Paris, cité par huit rédacteurs de *Minute*, qui lui réclamaient 800 000 F de dommages et intérêts pour diffamation, insultes et menaces de mort. Il faut dire que *La Cause du peuple* n'avait pas été tendre pour eux. Elle les qualifiait de « ramassis de mal-épurés de la Libération, demi-solde de l'O.A.S. et professionnels de l'appel au meurtre ». Les responsables de *La Cause du peuple* avaient jeté au panier les assignations qu'ils avaient reçues et Sartre était forclos. Pour contre-attaquer, il lui fallait convoquer des témoins affirmant qu'il avait le droit de penser en toute bonne foi ce que son journal avait imprimé. Fin septembre, nous avons commencé à travailler sur le dossier de *Minute* que nous a fait parvenir l'avocate de Sartre, Gisèle Halimi, et nous avons élaboré les grandes lignes de la déclaration qu'il ferait devant le tribunal.

Mais il n'allait pas bien. De nouveau son ascenseur était en panne, il était monté chez lui à pied, il avait des douleurs dans la nuque. Il a vu le docteur B. qui ne l'a trouvé ni bien ni mal, et qui a réclamé un bilan général. Au réveil, le jour suivant, il semblait un peu ahuri, ce qui ne lui arrivait plus depuis longtemps. Je lui

ai dit : « Aujourd'hui, vous allez chez l'oculiste. — Non, pas l'oculiste. — Mais si. — Non, je vais chez le médecin qui s'occupe de moi après le docteur B. — C'est l'oculiste. — Ah oui ? » Il a demandé si c'était B. qui lui prescrivait la pilocarpine. Il répugnait à consulter pour ses yeux, à penser à ses yeux. Arlette et Liliane l'accompagnèrent chez l'oculiste et, au retour, il m'a dit qu'il ne retrouverait jamais tout à fait la vue, que pendant longtemps il ne pourrait plus lire. Il accueillait cette idée avec une espèce de morne apathie. J'ai su par Zaidmann qu'il avait une thrombose qui amenait fatalement des hémorragies.

Il resta beaucoup chez moi pendant son déménagement, dont se chargèrent Arlette et Liliane. Le 26 septembre, il signa un appel de l'Union des écrivains contre la répression au Chili et un autre contre le silence de l'information officielle à propos de ce pays. Nous mettions au point sa déclaration sur *Minute* et il l'apprenait par cœur ; sauf le début, il n'arrivait pas à la fixer dans sa mémoire, et je me demandais comment il allait s'en tirer. Nos soirées étaient agréables mais, dans l'après-midi, il avait de lourds sommeils.

Le 8 octobre, Gisèle Halimi et un de ses jeunes collaborateurs vinrent nous chercher en voiture et nous emmenèrent déjeuner place Dauphine. Ils avaient un peu le trac, ont-ils dit ; Sartre, non ; il était lointain, comme il l'était souvent, maintenant. Nous nous sommes rendus à la dix-septième chambre et, pendant une heure, nous avons assisté à de rapides jugements sur des délits mineurs. A deux heures fut appelée l'affaire Sartre. Aucun des collaborateurs de *Minute* n'était présent. Ils avaient adjoint Biaggi à leur avocat habituel. On commença par des discussions de procédure, puis on fit sortir les témoins et Sartre parla. Il fit le procès de *Minute*, selon ce qui avait été convenu, et il le fit avec assez de force. Mais il eut le tort de faire allusion à l'enlèvement de Nogrette et, là-dessus, le président le mit dans l'embarras. Après, on entendit les témoins. Daniel Mayer fut très drôle dans sa prise de bec avec Biaggi. Celui-ci avait osé dire qu'il attaquait Sartre à cause de sa pièce *Les Mouches*. Debû-Bridel répondit que bon nombre de résistants, dont Paulhan, estimaient que sous l'Occupation on pouvait s'exprimer en public s'il y avait effica-

cité, ce qui était le cas des *Mouches.* Claude Mauriac se laissa un peu démonter : il était venu par amitié pour Sartre, mais non sans répugnance. Ensuite il y eut encore des discussions procédurières. *Minute* avait renoncé à poursuivre Sartre pour injures et diffamation et ne retenait contre lui que les menaces. Son jeune avocat nous infligea une plaidoirie véhémente et vide : le président lui demanda sèchement de ne pas frapper sans cesse sur la table, parce qu'il détraquait la sono. Puis Biaggi se répandit en insultes ; il ne connaissait visiblement pas le dossier, sinon il aurait pu relever dans *La Cause du peuple* bien des maladresses au lieu de se borner à des invectives et à des citations littéraires. Gisèle Halimi parla pendant plus d'une heure ; elle dressa contre *Minute* un acte d'accusation impitoyable : les références à l'O.A.S., les appels au meurtre, le racisme. Le président lui rappelait de temps en temps que la question était ailleurs, mais il la laissait parler. Avant de lever la séance, il donna à entendre que, pour ne pas condamner une fois de plus *Minute,* on annulerait le procès parce que la citation qui amalgamait injures et diffamation n'était pas recevable [1]. Nous sommes partis, bien contents d'en avoir fini.

Le soir, Gisèle Halimi m'a téléphoné qu'elle avait été abordée par des journalistes de *France-Soir* qui lui avaient demandé : « Mais qu'a donc Sartre ? Il n'a pas l'air bien » avec des airs de cannibales. « Il est en convalescence », leur a-t-elle répondu. Et eux, sans la moindre pudeur : « S'il arrivait quelque chose, vous nous préviendriez ? » Le fait est que Sartre faisait un effet pénible avec ses jambes traînantes, sa corpulence, son regard brumeux. Simone Signoret, que nous avions croisée place Dauphine, avait paru saisie en le voyant. Il s'en doutait un peu. Un jour, rue Delambre, comme nous marchions à petits pas pour aller déjeuner au Dôme, il m'a demandé : « Je n'ai pas trop l'air d'un infirme ? » Je l'ai rassuré, mensongèrement.

Le jour du procès, en fin d'après-midi, il alla avec Arlette chez l'ophtalmologiste, qui lui déclara nettement que la rétine était

1. En fait, Sartre fut finalement condamné à 1 F de dommages et intérêts et 400 F d'amende.

atteinte — en partie atteinte vers le centre — et qu'il n'y avait donc pas d'espoir de guérison. Un opticien devait lui fournir un appareil spécial qui, utilisant la vision latérale, lui permettrait de lire peut-être une heure par jour. Sartre avait l'air sonné le lendemain matin. Je lui ai dit : « Le procès vous a épuisé. — Non, pas le procès : c'est la visite au médecin. » En soi, la visite n'était pas fatigante, mais l'oculiste lui avait infligé un coup terrible. Le soir, quand Bost est venu et que je lui ai raconté le procès, Sartre n'a pas ouvert la bouche et il a été se coucher à minuit juste.

Le 12 octobre, il a subi un examen complet à la Salpêtrière : Arlette l'y a conduit et j'ai été le chercher à midi. Le docteur B. m'a dit qu'il ne pourrait pas travailler avant plusieurs mois. C'était évident. Il avait environ trois heures de vraie santé par jour ; puis il dormait ou il était absent. Au sortir de ses examens, il paraissait accablé.

Le mardi 16 octobre, je l'ai accompagné chez l'opticien. Lui non plus ne laissait guère d'espoir. Peut-être, avec l'équipement spécial que nous allions lui commander, Sartre pourrait-il lire une heure par jour, dans des conditions peu commodes. Le soir, pour la première fois, nous avons un peu parlé de sa quasi-cécité, et il semblait sincère quand il m'a dit qu'il n'en souffrait pas tant que ça. (Mais, à l'exception de certains maux de dents, il n'avait jamais admis qu'il souffrait, même quand, sous l'effet de coliques néphrétiques, il se tordait de douleur.) Le résultat des examens de la Salpêtrière que j'ai reçus le lendemain n'était pas bon. Sartre avait du diabète et son encéphalogramme était altéré. L'altération venait sans doute du diabète, m'a dit plus tard le docteur B. au téléphone. Peut-être alors était-elle réversible ? ai-je pensé avec espoir. On avait décelé dans son cerveau des ondes lentes qui pouvaient expliquer ses somnolences. (Mais aujourd'hui encore je demeure convaincue qu'elles étaient une défense contre l'anxiété qu'il éprouvait pour ses yeux.)

L'opticien lui a prêté l'appareil dont il nous avait parlé : mais, pour lui il était inutilisable. Les mots défilaient si lentement qu'il préférait entendre lire à haute voix et qu'il lui serait impossible de revoir et de corriger ses propres textes. Il n'en a pas été déçu

car il ne s'était pas fait d'illusions là-dessus. Nous avons renvoyé l'appareil.

Sartre reprit ses entretiens avec Victor et Gavi. Il les écoutait, il critiquait un peu, mais dans l'ensemble il n'intervenait guère. Un dimanche matin, il reçut l'équipe des *Temps modernes* pour discuter d'un éditorial sur une question qui lui importait et dont nous parlions souvent : le conflit israélo-arabe. Il n'a pas prononcé un mot et il a dit à Arlette le lendemain qu'il croyait avoir dormi. Lanzmann et Pouillon étaient consternés. Il s'endormait souvent pendant que je lui faisais la lecture, même celle de *Libération*, qui pourtant l'intéressait. Il ne se rendait pas compte de son état. A une de ses vieilles amies, Claude Day, il a dit : « Les yeux ne vont pas ; mais pour le cerveau, tout va très bien. »

Pendant les soirées avec Sylvie, il était gai et même — ce qui était à présent très rare — il lui est arrivé de rire. Mais quand nous avons déjeuné un dimanche avec elle et notre amie Léna, qui arrivait de Moscou et qu'il se réjouissait de revoir, il a été silencieux, éteint. Elle était sombre, moi fatiguée. Seule Sylvie, non sans efforts, a mis un peu d'animation. Heureusement, nous avons passé ensuite avec Léna une soirée plus détendue.

Fin octobre, Sartre a commencé à reprendre le dessus. Il s'intéressait à nos conversations. Un matin, une nouvelle locataire s'installant au-dessus de ma tête, il y avait un tel bruit qu'il m'a dit en me quittant : « C'est bien la première fois que je suis content de partir de chez vous ! »

Nos discussions portaient surtout sur la guerre du Kippour et, cette fois, nous avions exactement les mêmes positions. Il s'en est expliqué dans un de ses entretiens avec Victor et Gavi : « Je ne suis pas pour Israël sous la forme où il est actuellement. Mais je n'admets pas l'idée de sa destruction... Nous devons lutter pour que ces trois millions d'individus ne soient pas foutus en l'air ou réduits en esclavage... On ne peut pas être pro-arabe sans être aussi un peu pro-juif, comme l'est d'ailleurs Victor, et on ne peut pas être pro-juif sans être pro-arabe, comme je le suis. Alors, ça fait une drôle de position... »

Le 26 octobre, il donna par téléphone une interview à Eli Ben

Gal[1]. A la fin de la guerre du Kippour, il déclara, entre autres choses : « Mon souhait est que les Israéliens se rendent compte que le problème palestinien est le moteur qui anime l'esprit de guerre arabe. » Il me dicta pour *Libération* une déclaration que le journal imprima le 29 octobre mais sans du tout y adhérer. « Cette guerre ne peut que contrarier l'évolution du Moyen-Orient vers le socialisme », disait-il. Et il analysait les responsabilités des deux camps. Le 7 novembre, Sartre, Clavel et Debû-Bridel confirmèrent le dépôt de leurs plaintes ouvertes contre X pour écoutes téléphoniques et violation de correspondance à l'encontre de l'Agence de presse Libération. (Cette plainte n'eut, bien entendu, pas de suite.)

Du fait qu'il allait mieux, la maladie commençait à lui peser. Il supportait mal qu'on lui fît des piqûres matin et soir : « Est-ce qu'on va continuer à me soigner comme ça toute ma vie ? » m'a-t-il demandé avec agacement. Je l'ai accompagné chez un diabétologue qui diagnostiqua un peu de glycémie ; il prescrivit à Sartre des cachets et un régime sans sucre ; il lui interdit les jus de fruits qu'il buvait le soir. Le docteur B. l'a trouvé en progrès et a supprimé certains médicaments. En sortant de chez lui, Sartre a remarqué d'un air mécontent : « Il ne s'intéresse pas à moi ! » Et il est vrai qu'il s'occupait consciencieusement de sa maladie mais qu'il se souciait peu de Sartre l'écrivain, puisqu'il lui avait suggéré d'écrire des poèmes.

Les jours suivants, avec Arlette, avec moi, Sylvie, Léna, il s'est montré présent et vif. Il n'assistait plus jamais à aucun spectacle ; cependant, un soir, avec Michèle Vian, nous avons été au petit théâtre de la rue Mouffetard voir une très bonne pièce, inspirée de l'affaire Thévenin : *J'ai confiance en la justice de mon pays*[2]. Sartre l'applaudit avec chaleur. Le lendemain, pendant la réunion des *Temps modernes* qui eut lieu chez lui, il écouta

1. Publié dans *Al Hamishmar*, le 26 octobre, et en français le 5 novembre dans le *Bulletin* du Mapam. Il y en a eu des extraits dans *Le Monde* et dans *Les Cahiers Bernard Lazare*.

2. Un jeune prisonnier nommé Thévenin était censé s'être tué alors que, de toute évidence, on l'avait « suicidé ». Ses parents avaient essayé en vain de faire la lumière sur sa mort.

attentivement la lecture de l'éditorial de Pouillon sur le conflit israélo-arabe. Il l'a commenté, discuté. Et le soir aussi, avec Bost, il était très animé.

Mais le lendemain matin, à propos du viol d'une étudiante d'origine vietnamienne par un de ses camarades, un immigré noir, il eut avec July, le directeur de *Libération*, une discussion qui le fatigua beaucoup. Quand je suis venue le voir à cinq heures, je l'ai fait dormir. Il a dormi aussi le lendemain après-midi pendant que, sur sa demande, je lui lisais les deux versions d'un chapitre de *Madame Bovary*. Le soir, avec Sylvie, il était tout à fait éveillé et il s'est réjoui du beau manteau fourré que nous lui avons offert. Elle avait préparé, pour remplacer les jus de fruits interdits, du thé froid aux épices qu'il a trouvé excellent. Le lendemain matin, il revit avec plaisir sa jeune amie grecque, qui venait s'installer pour quelque temps à Paris et suivre des cours de philosophie à la Sorbonne. Mais, l'après-midi, il a encore lourdement dormi.

Le matin suivant, il devait relire avec July leur entretien sur le viol. J'ai été à neuf heures et demie au café où il prenait d'habitude son petit déjeuner avec Liliane ; elle était là, July aussi, mais pas de Sartre. J'ai regardé le texte apporté par July, qui n'avait ni queue ni tête. Et Sartre n'était toujours pas là. Liliane lui a téléphoné à dix heures : il venait seulement de se réveiller. Enfin il est arrivé et, après qu'il eut bu un café et un peu mangé, je l'ai emmené chez moi. En deux heures et demie nous avons rédigé un texte convenable qui a paru le 15 novembre dans *Libération*. Sartre y réfléchissait sur les implications morales et politiques du viol de la Vietnamienne. Le soir, je lui ai lu un très bon article écrit par Oreste Puciani [1] sur sa pensée esthétique et qui l'a vivement intéressé. Ensuite nous avons essayé de jouer aux dames, mais il n'y voyait plus assez et il a fallu renoncer. Ce qui m'angoissait le plus à ce moment-là, c'est qu'il croyait — il voulait croire — que d'ici trois mois ses yeux seraient guéris.

1. Un ami américain que Lise m'avait fait connaître. Il était à présent professeur d'université en Californie et spécialiste de Sartre.

Le nouvel appartement était prêt ; on y avait même déjà posé le téléphone. Il était amusé de s'y installer. Désormais je suis restée chez lui le soir, et j'ai dormi, cinq nuits sur sept, dans la chambre attenant à la sienne. Arlette y couchait les deux autres nuits.

Il continuait à dormir lourdement les après-midi, et — même après de longues nuits de bon sommeil — il lui arrivait de dormir le matin pendant que je lui faisais la lecture. Il était décidément devenu indifférent à beaucoup de choses. Un matin, au réveil, comme j'essuyais un peu de salive sur sa chemise, il m'a dit : « Oui, je bave. Depuis quinze jours, je bave. » Je ne lui en avais pas fait la remarque, de crainte de le gêner : mais il n'y attachait pas d'importance. Ce qui l'ennuyait un peu, c'était ses somnolences : « C'est bête de dormir comme ça ! » Il m'a dit aussi avec tristesse : « Je ne fais pas de progrès. » Un samedi soir, nous avons été invités, lui, Sylvie et moi, à manger un couscous chez Gisèle Halimi : il n'a pas ouvert la bouche. Il n'a guère parlé non plus quand nous avons déjeuné au restaurant avec Léna.

Je me suis décidée à demander un rendez-vous au professeur Lapresle, que le docteur Cournot m'avait chaleureusement recommandé. Nous avons été le voir à Bicêtre le 23 novembre. Il s'est étonné du contraste entre l'*histoire* vasculaire de Sartre et les résultats qu'il a constatés, qui étaient très bons. Selon lui, l'encéphalogramme n'avait rien de pathologique. Quant aux somnolences, il ne se les expliquait pas. Il demanda un examen du cerveau appelé gamma-encéphalogramme. Il insista fortement pour que Sartre ne fume plus : il y va de votre vue et de votre intelligence, lui dit-il.

En sortant, Sartre me déclara qu'il continuerait à fumer. Mais il a tout de même fumé moins le lendemain, et nous avons eu, Sylvie et moi, la surprise d'une excellente soirée, comme nous n'en avions pas passée depuis longtemps. Sartre a parlé de Flaubert, des problèmes de la passivité, et il nous a annoncé : « Dans quinze jours, j'aurai radicalement cessé de fumer. » Par la suite, il s'est réservé le droit à trois cigarettes par jour ; il en a fumé les jours suivants huit, puis sept, puis six, et il est

arrivé à trois. Donc il tenait à la vie et il était prêt à lutter[1].

Et, en effet, il semblait reprendre goût à vivre. Il voyait souvent sa jeune amie grecque qui mettait de la gaieté dans ses journées. Un soir, il dîna très joyeusement à La Cloche d'or avec Tomiko, Sylvie et moi. Et nous passions d'heureux moments en tête à tête. Je lui ai lu un recueil d'articles qui lui étaient consacrés et qu'il a trouvés judicieux.

Il m'annonça qu'il engageait Pierre Victor comme secrétaire : Puig demeurerait son secrétaire ordinaire, Victor lui ferait la lecture et travaillerait avec lui. Liliane m'a téléphoné pour me dire qu'elle était ravie de cette décision, et Arlette, qu'elle en était furieuse : elle pensait aux rapports de Schœnmann[2] avec Russell, et craignait que Victor ne devînt le Schœnmann de Sartre. Mais Sartre se réjouissait de travailler avec Victor. Et moi, cela m'arrangeait de ne plus lui faire la lecture tous les matins, de me retrouver avec un peu de temps libre.

Au début de décembre, il n'allait pas plus mal ; mais il n'allait pas mieux : il dormait. Il dormait même le matin quand Victor lui faisait la lecture. C'était une fuite, j'en suis certaine : il ne pouvait pas accepter sa quasi-cécité. Bien d'autres signes manifestaient ce refus. Comme je lui demandais : « Qu'avez-vous fait ce matin ? — J'ai lu, j'ai travaillé. » J'ai insisté : « Pourquoi dites-vous que vous avez *lu ?* — Enfin, j'ai repensé à Mme Bovary, à Charles. Je me rappelle beaucoup de choses... »

Un jeudi, je l'ai accompagné chez le docteur Ciolek, un jeune ophtalmologiste très sympathique. Il n'a laissé aucun espoir : l'hémorragie se cicatrisait, mais le milieu de la rétine en gardait des traces indélébiles, il était nécrosé. Sartre m'a dit en sortant : « Alors, je ne pourrai plus lire ? » Il s'est tassé sur lui-même dans le taxi de retour et s'est mis à somnoler. Les jours suivants il n'a pas été plus triste qu'auparavant. Il avait déjà entendu ce

1. Peu après, il a recommencé à beaucoup fumer.

2. Voir *Tout compte fait*, sur le tribunal Russell. Schœnmann était un des principaux secrétaires de la Fondation Russell. Au Tribunal, dont il était le secrétaire général, il prétendait représenter Russell et tout régenter. Quand il voulait imposer sa volonté, il déclarait : « Lord Russell exige que... »

verdict, et, tout en fuyant la vérité, il la connaissait. Maintenant, tout en la connaissant, il continuait à la fuir. « Non, n'emportez pas *Libération :* je le regarderai demain matin », me disait-il par exemple. Un jour, j'avais éloigné la lampe de son fauteuil : il m'a demandé de la rapprocher. « Vous dites que la lumière vous gêne... — Mais j'en ai besoin quand je lis. » Il s'est repris : « Enfin, quand je feuillette un livre. » En vérité, il ne pouvait pas plus feuilleter un livre que lire. Bien qu'il voulût toujours tenir un moment entre ses mains les nouveaux volumes que je lui apportais. Il était trop engourdi intellectuellement pour beaucoup souffrir de son infirmité. Cet équilibre durerait-il ? Et fallait-il le souhaiter ?

D'après son gamma-encéphalogramme, il n'y avait aucune anomalie dans son cerveau. Pourtant, parfois, de drôles de mots lui échappaient. Un matin, comme je lui donnais ses remèdes, il m'a dit : « Vous êtes une bonne *épouse.* » Le mercredi 12 décembre, à la réunion des *Temps modernes*, il somnolait. Il m'a quand même attentivement écoutée, le soir, quand je lui ai lu dans *Le Monde* une critique de différents livres sur lui.

Le 15 décembre, un samedi, en arrivant chez lui, je l'ai trouvé assis à sa table de travail, et il m'a dit d'un ton navré : « Je n'ai pas d'idée ! » Il devait rédiger un appel en faveur de *Libération* qui marchait très mal. Je lui ai conseillé de dormir un peu ; et puis nous avons travaillé ensemble. Il avait du mal à se concentrer, mais il m'a quand même donné les indications nécessaires. Gavi est venu chercher le papier et l'a approuvé. Un peu plus tard, j'ai lu à Sartre, qui en a été très satisfait, la fin du très bon petit livre de Geneviève Idt sur *Les Mots*. Mais il m'a une fois de plus fendu le cœur. Il a regardé son bureau : « C'est drôle de penser que c'est à moi, cet appartement. — Il est très bien, vous savez. — Je ne l'aime plus. — Comment ? Il vous plaisait beaucoup. — On se lasse des choses. — Vous vous lassez vite : moi je suis dans le mien depuis dix-huit ans, et je m'y plais toujours. — *Oui, mais celui-là, c'est l'endroit où je ne travaille plus.* » Quelques jours plus tard, comme je lisais un passage de la correspondance de Baudelaire, je lui ai dit qu'il faudrait lire un ouvrage sur Louise Colet. « Je le ferai dès que je serai rentré à

Paris », m'a-t-il répondu. Puis il a rectifié : « Dès que je serai installé dans ma vie. » Cet appartement neuf, son nouveau mode d'existence, tout cela faisait qu'il ne se sentait plus dans sa vraie peau.

Lui qui s'était toujours voulu si lucide, il continuait à nier l'évidence en ce qui concernait sa vue. Comme à une de ses questions je répondais avec précaution qu'il ne la recouvrerait jamais tout à fait, il m'a dit : « Je ne veux pas le penser. D'ailleurs il me semble que j'y vois un peu mieux. » Déjeunant avec lui, Contat lui a demandé comment il prenait la situation ; il lui a répondu : « Évidemment, elle n'est supportable que si on la pense provisoire. »

La plupart du temps, il s'arrangeait pour ne rien laisser paraître de ce souci. Nous avons fait chez moi, lui, Sylvie et moi, un réveillon très joyeux. Il allait mieux en cette fin décembre, il somnolait moins et, par moments, je retrouvais tout à fait le Sartre d'autrefois : par exemple à la réunion des *Temps modernes* le 2 janvier 74. A d'autres, il redevenait apathique. Le 8 janvier, vers sept heures et demie, quand il est arrivé chez lui, il avait un visage si morne, si figé, que Lanzmann, qui était venu passer un moment avec nous, en a été atterré. En partant, il a embrassé Sartre, et Sartre lui a dit : « Je ne sais pas si vous embrassez *un morceau de tombe* ou un homme vivant », ce qui nous a pétrifiés. Il a un peu dormi, puis écouté France-Musique. En fin de soirée, je lui ai demandé ce qu'il avait voulu dire : « Mais rien. C'était une plaisanterie. » J'insistai. Il se sentait vide, il n'avait pas envie de travailler pour le moment. Et puis il m'a regardée d'un air anxieux et presque honteux : « Je ne retrouverai jamais mes yeux ? » Je craignais que non, lui ai-je répondu. C'était si déchirant que j'ai pleuré toute la nuit.

1974.

Quelques jours plus tard, le professeur Lapresle m'a répété par téléphone que Sartre allait très bien, qu'il n'avait pas besoin de le

revoir avant trois mois, qu'il était normal que, pour ne pas affronter une vérité trop pénible, il se réfugie dans le sommeil. J'ai rapporté à Sartre que, d'après Lapresle, sa santé était excellente. « Et mes yeux, qu'a-t-il dit de mes yeux ? » Il y avait dans sa question un mélange poignant d'angoisse et d'espoir. « Les yeux, ce n'est pas son affaire », ai-je dit. « Mais tout se tient », m'a dit Sartre. Et il s'est endormi. J'étais ravagée. C'est affreux d'assister à l'agonie d'un espoir.

Il a continué à dormir les jours suivants, tandis que je lui lisais la correspondance de Baudelaire, puis *Le Fils de la servante* de Strindberg. A un déjeuner avec Sylvie, il était tellement silencieux que je lui ai demandé : « A quoi pensez-vous ? — A rien. Je ne suis pas là. — Où êtes-vous ? — Nulle part. Je suis vide. » Ce genre d'absence était fréquent. Fin janvier, j'ai travaillé un matin avec lui à revoir un de ses entretiens avec Victor et Gavi : il s'est endormi. Il était de plus en plus pessimiste, en ce qui concernait sa vue. Le brouillard s'épaississait, m'a-t-il dit. Pendant un déjeuner à La Coupole, il m'a dit aussi : « J'ai l'impression que ma vue ne guérira pas. » Il a enchaîné : « Pour le reste, je vais bien. » Et, d'un air timide : « Je suis aussi intelligent qu'avant ? » J'ai dit oui, bien sûr. Et j'ai ajouté : « Mon pauvre petit, vous n'êtes pas gai ! — Il n'y a pas lieu de l'être. »

Il avait presque entièrement cessé de fumer et, un autre jour, je lui ai demandé : « Ça ne vous pèse pas trop ? — Ça me rend triste. » Une autre fois, il m'a dit : « Bost a parlé avec son ami Cournot. Il dit qu'il faut dix-huit mois, après ce que j'ai eu, pour se remettre tout à fait. — Tiens ! moi il m'avait dit douze mois. » Alors Sartre, d'une voix un peu sèche : « Vous ne pensez pas que dans deux mois j'aurai retrouvé la vue [1]. » Il confondait la vue avec l'état général.

J'avais pris un rendez-vous avec le docteur Ciolek. Il m'avait dit que Sartre ne deviendrait pas aveugle mais que la vision fine, il ne la récupérerait jamais. Je l'ai prié de ne pas lui assener trop brutalement la vérité. Quand nous avons été le voir, fin janvier, il

1. L'attaque s'était produite dix mois plus tôt.

a dit à Sartre que sa vue n'avait pas empiré. Mais, quand celui-ci lui a demandé s'il pourrait de nouveau lire, Ciolek a été évasif. Dans le couloir de l'immeuble, Sartre m'a dit : « Il n'a pas l'air de penser que je pourrai de nouveau lire et écrire. » Il a fait une pause, comme effrayé par ses propres paroles, et il a ajouté : « Avant longtemps. »

Nous avons parlé le lendemain de la manière dont il pourrait essayer de travailler, en attendant. Et soudain, juste avant de se coucher, il a lancé d'un ton dur : « Mes yeux sont foutus... d'après ce que tout le monde me dit. » Le lendemain, chez lui, il a pris une « Série noire » qui traînait, l'a placée sous sa grosse lampe : « Je veux voir le titre. » Il l'a déchiffré correctement, alors que souvent il ne pouvait même pas lire les manchettes des journaux : malheureusement, ça ne prouvait pas grand-chose. Il avait une certaine marge de « voyance », mais très réduite. Je lui ai demandé le jour suivant s'il voulait qu'on essaie de travailler. « Non, pas encore, pas tout de suite. » Lui, si peu susceptible d'ordinaire, sur le chapitre de ses yeux il se braquait vite. Comme nous suivions l'allée couverte du grand espace vert intérieur à son immeuble, j'ai aperçu au loin notre reflet dans une porte vitrée : « Mais, c'est nous ! » me suis-je exclamée étourdiment. « Ah ! Je vous en prie, ne faites pas de merveilleux optique », m'a-t-il dit avec humeur.

Les remèdes dont les médecins le gorgeaient avaient réveillé son incontinence urinaire et lui ont fait perdre le contrôle de ses intestins. En rentrant chez lui un après-midi, il s'est souillé. Je l'ai aidé à réparer le désastre mais j'avais peur que ces ennuis ne s'aggravent et qu'il n'en souffre. Zaidmann a dit que c'était un effet normal de certains médicaments, que la tension de Sartre était excellente, ses réflexes, parfaits.

Une chose m'étonnait : lui qui auparavant ne voulait jamais consulter de médecins, il reprochait à Ciolek, à Lapresle de ne pas assez s'occuper de lui. Il souhaitait revoir à Rome l'oculiste qui l'avait soigné, l'été dernier : il l'aimait bien, parce qu'il avait entretenu ses espoirs.

Intellectuellement, il commença en février à remonter la pente. Faute de *voir* les gens, quand ceux-ci étaient nombreux il

se repliait sur lui-même. Mais, à la réunion des *Temps modernes* en février, il a étonné tout le monde par sa présence, son intelligence. Il a donné de bonnes idées d'articles et d'enquêtes.

Au milieu de cette séance, Vidal-Naquet a téléphoné pour protester contre deux articles de *Libération*, parus le 20 et le 21 février, sous le titre « Un point de vue sur les prisonniers syriens en Israël ». Ils nous mettaient en cause, Sartre et moi, pour avoir signé un appel « pour la libération des prisonniers israéliens en Syrie », publié dans *Le Monde*, et signé aussi par Frédéric Dupont, Max Lejeune, Ceccaldi-Raynaud. Nous avions immédiatement envoyé une mise au point, répudiant toute solidarité avec ces cosignataires. *Libération* ne nous en attaquait pas moins. Sartre a aussitôt répondu, dans *Libération* même, aux auteurs des articles, en les accusant de mauvaise foi.

A cette époque, il accepta de diriger avec Le Dantec et Le Bris — tous deux comme lui anciens directeurs de *La Cause du peuple* — une collection, « La France sauvage », qui fut d'abord éditée chez Gallimard, puis aux Presses d'aujourd'hui. Ils rédigèrent ensemble un texte de présentation.

> La France sauvage. En quelque sorte le pays « réel » face au pays « légal ». Ou encore : sauvage, comme on dit d'une grève qu'elle est sauvage. Ce qui n'implique ni archaïsme, ni nécessairement violence : au fond, il s'agit du processus d'effervescence, en un point de la surface sociale, qui amène un groupe social à se lever, à s'affirmer dans l'agitation, comme communauté libre, en dehors de tout cadre institutionnel qui le contraindrait...
>
> Nous choisissons l'espoir. Nous osons parier pour une rupture possible, un mouvement d'ensemble de l'humanité vers la liberté — qui n'est pensable qu'à partir des confluences des sauvageries de la plèbe...
>
> C'est dire que le propos de cette collection est à la fois modeste et ambitieux. Modeste, parce que nous nous proposons de partir des faits et d'y revenir sans cesse. Ambitieux, parce qu'il nous paraît que c'est une voie d'accès à une pensée possible de la liberté.

Le premier volume de la collection était un ouvrage de Le Bris sur l'Occitanie, que j'ai lu à Sartre et qui nous a tous deux

passionnés. C'est dans « La France sauvage » que devait paraître — et a paru — l'ensemble des entretiens de Sartre avec Victor et Gavi, dont les derniers ont eu lieu en mars. Ils faisaient le bilan de leurs discussions. Le bénéfice pour Sartre, c'est qu'il avait « réappris » la théorie de la liberté. Il retrouvait « la possibilité de concevoir une lutte politique axée sur la liberté ». Pour lui « le dialogue, depuis le début jusqu'à la fin, a été le dégagement de plus en plus précis, de plus en plus progressif, de l'idée de liberté ».

Cependant, l'équilibre moral de Sartre demeurait incertain. De temps en temps, il essayait de travailler : ça consistait à tracer sur le papier des signes illisibles. Fin février, nous avons déjeuné chez les Rebeyrolle. Ils avaient, dans une impasse donnant sur la rue Falguière, un vaste atelier dont une partie était très agréablement aménagée en lieu d'habitation; dans l'autre, Rebeyrolle travaillait. Avant le repas, il nous a montré ses dernières toiles, et Sartre a dit tristement : « Je ne peux pas les voir. » Et il a ajouté : « J'espère que dans quelques mois je les verrai. » Il savait à présent que c'était faux ; mais il *voulait* croire que le temps travaillait pour lui.

Le 17 mars, nous avons déjeuné avec Sylvie à L'Esturgeon, un restaurant de Poissy que nous aimions dans notre jeunesse, à cause de sa terrasse fermée qui surplombait la Seine et où poussait un grand arbre. Sartre se réjouissait d'être là. Il trouvait, ce qui était rare, la nourriture excellente. Cependant, comme si souvent, il était absent. Il est parti le soir pour Junas avec Arlette, qui m'a téléphoné les jours suivants : il se portait bien et dormait beaucoup.

« Voilà mes vraies vacances qui vont commencer », me dit-il quelques jours plus tard quand nous nous sommes retrouvés à Avignon. Avec Sylvie, nous allions partir pour Venise. Un train nous conduisit à Milan, où nous sommes descendus, comme d'habitude, à l'hôtel de la Scala : c'est là que nous avions habité, en 1946, quand nous avions retrouvé l'Italie, avec tant de bonheur. Un autre train nous conduisit à Venise. Une gondole nous amena à l'hôtel Monaco, sur le Grand Canal, près du débarcadère de la place Saint-Marc. Nous nous sommes installés

dans des chambres donnant sur le canal. Le matin, je prenais le petit déjeuner avec Sartre dans sa chambre et je lui faisais la lecture. Vers une heure, nous mangions un sandwich, sur le quai au grand soleil, ou à l'intérieur du Florian, selon le temps : c'était un temps incertain, tantôt très beau, tantôt couvert ; souvent, le soir, une épaisse brume noyait la place Saint-Marc. Pendant que Sartre faisait la sieste, je me promenais avec Sylvie et, vers cinq heures, nous sortions tous les trois ensemble ; j'ai montré à Sartre l'ancien ghetto, nous avons revu le quartier du Rialto ; nous avons été au Lido : tous les hôtels étaient fermés ; nous avons eu de la peine à trouver, sur une plage, un petit restaurant où, enveloppés d'un brouillard tiède, nous avons fait un frugal déjeuner. Le soir, nous dînions tous les trois dans un des endroits que nous aimions et nous buvions un whisky au bar de l'hôtel.

A Venise, Sartre se sentait toujours bien ; mais, de temps en temps, il s'inquiétait. Lisant dans sa chambre, un matin, il faisait si beau que nous avons décidé de descendre sur la terrasse, au bord de l'eau ; j'ai voulu emporter le livre : « Mais pourquoi ? » m'a-t-il dit. Et il a ajouté : « *Avant*, quand j'étais plus intelligent, on ne lisait pas : on causait. » J'ai protesté que, si je lui faisais la lecture, c'était à cause de ses yeux ; et sur la terrasse, au soleil, nous avons parlé. En fait, il avait gardé son intelligence, il commentait nos lectures, les discutait. Mais il laissait assez vite tomber les conversations, il ne posait pas de questions, il ne lançait pas d'idées. Il ne s'intéressait pas à grand-chose, sur aucun plan. En compensation, il s'obstinait dans des routines, dans des habitudes auxquelles il tenait par principe, remplaçant le véritable goût par des fidélités têtues.

Un journal publia une photo de nous et donna le nom de notre hôtel. Quelques fâcheux tentèrent de nous rencontrer. Mais aussi nous avons eu le plaisir de recevoir un coup de téléphone de Mondadori [1], qui est venu boire avec nous au bar de l'hôtel : il portait la barbe, il avait vieilli et bégayait beaucoup. Il s'était séparé de sa femme, la belle Virginia. Un ami l'accompagnait, un

1. Le fils de notre éditeur, avec qui, en 1946, nous avions voyagé en Italie et que nous avions souvent revu depuis (voir *La Force des choses*).

chef d'orchestre qui dirigeait à la Fenice le dernier opéra de Donizetti, *Maria di Rohan*. Le lendemain, dimanche après-midi, aurait lieu la dernière représentation. Le théâtre était complet, mais ils nous trouvèrent quand même trois places dans la loge royale. Nous avons été charmés par le magnifique bel canto et par les admirables interprètes. Mais, pour Sartre, la scène était un trou noir, ce qui l'a attristé. Dans l'ensemble, il s'inquiétait plus que jamais pour ses yeux, peut-être parce qu'il avait davantage envie de *voir*. Quand je lui ai demandé, au moment du départ, s'il avait fait un bon séjour, il m'a répondu avec chaleur : « Oh ! oui » ; et il a ajouté : « Sauf pour mes yeux. »

Le mardi 2 avril au soir, nous nous sommes installés dans deux wagons-lits communicants et nous avons mangé des croissants au jambon, arrosés de merlot. Les cheminots italiens étaient en grève, et nous sommes partis avec une heure de retard. Le matin, le steward nous a apporté des thés complets et nous a annoncé la mort de Pompidou. Certains voyageurs français étaient affolés : ils voyaient l'anarchie se déchaîner. En proie à une grande agitation, une dame se lamentait : « La Bourse va s'effondrer ! »

Pour ne pas tout de suite reprendre ses habitudes parisiennes, Sartre a vécu quelques jours chez moi. Le samedi matin, je l'ai accompagné chez Ciolek : la tension oculaire était bonne, il n'y avait plus d'hémorragie ; il était normal qu'au théâtre, plongé dans l'obscurité, il ait été trop ébloui par les lumières de la scène pour rien en voir. En sortant, Sartre était assez content : « En somme, je vais bien, tout est en ordre », m'a-t-il dit. Il a ajouté, mais sans accablement : « Il a l'air de dire que je ne retrouverai jamais toute ma vue. — Non, vous ne récupérerez pas tout », ai-je dit, laissant dans le vague ce qui serait ou ne serait pas récupéré. Cependant, pour la première fois, Sartre parlait de Ciolek sans antipathie. Je pense qu'il avait eu peur à Venise de devenir tout à fait aveugle et qu'il était soulagé de savoir que sa vue était stabilisée. Tout de même, après avoir vu le diabétologue et le professeur Lapresle, tous deux très satisfaits de sa santé et qui ont simplifié les ordonnances, il m'a encore dit d'une voix désolée : « Mes yeux ? Je ne les retrouverai pas ! »

Malgré un temps printanier, et même estival, il était assez

sombre : « J'ai l'impression de vivre toujours la même journée : je vous vois, je vois Arlette, des médecins... et ça recommence ! » Il a ajouté : « Même touchant les élections... On vient me chercher, on me fait parler, mais c'est bien différent de la guerre d'Algérie. » Je lui ai dit que j'avais un peu la même impression avec les féministes. « C'est l'âge », a-t-il conclu sans trop de mélancolie.

Les 13 et 14 avril, Sartre donna à *Libération* une interview sur les élections. Il souhaitait la candidature de Charles Piaget (l'animateur de la lutte de Lip, dont il suivait avec attention les péripéties) ; il déclarait ne pas vouloir voter pour Mitterrand. « Je pense que l'Union de la gauche est une plaisanterie. » Dans un entretien avec Gavi et Victor, il a pris parti contre la gauche classique : « Je ne vois pas que les gouvernements de gauche puissent tolérer la façon dont nous pensons. Je ne vois pas pourquoi nous mettrions nos bulletins de vote en faveur de gens qui n'ont qu'une idée, c'est de nous casser la gueule. » Il a dit alors qu'il voterait volontiers pour Piaget, parce qu'il était sûr qu'il ne serait pas élu. « Je ne sais pas si je voterais pour Piaget si Piaget devait être élu », a-t-il conclu en riant.

Il alla avec Gavi et Victor, le 28 avril, présenter à Bruay, *On a raison de se révolter*, le livre — encore inédit — qu'ils venaient d'achever. Il existait à Bruay un comité Justice et Liberté qui les avait invités. Il revit d'anciens militants, mais la rencontre n'a pas été très fructueuse. Le livre a paru dans les premiers jours de mai, dans la collection « La France sauvage ». *Le Monde* en a tout de suite donné deux comptes rendus très favorables. Sartre en a discuté avec Victor, Gavi et Marcuse, qu'il rencontrait pour la première fois. Son amie grecque assistait à l'entretien et en a rédigé un récit pour *Libération*. Le 24 mai, il envoya un message à ce journal par lequel il se démettait de ses fonctions de directeur. Pour des raisons de santé, il renonçait à toutes les responsabilités qu'il avait assumées dans la presse gauchiste.

Il avait signé plusieurs textes depuis le début de 74. En janvier, dans *Libération*, un texte rédigé par le G.I.A. (Groupe d'informations asiles) sur l'affaire Jérôme Duran, un Antillais victime à Amiens d'un internement abusif. Dans le même

journal, le 27 mars, en commun avec Alain Moreau, un communiqué faisant suite à la plainte déposée par Alexandre Sanguinetti contre une interview d'Alain Moreau publiée le 9 janvier dans *Libération.*

Au début de juin, Sartre allait vraiment bien. Je le trouvais même « transformé ». Il ne somnolait plus, il réfléchissait à un livre qu'il voulait écrire sur lui-même. Nous causions, comme autrefois. Nous passions avec Sylvie des soirées très animées et nous avons une fois dîné gaiement avec Alice Schwarzer. Un jour, j'ai suggéré que pendant les vacances nous enregistrions des entretiens sur lui : littérature, philosophie, vie privée. Il a accepté. « Ça remédiera à *ça* », m'a-t-il dit en désignant son œil d'un geste bouleversant.

Sylvie nous a emmenés un soir à l'Opéra entendre *Les Vêpres siciliennes.* Sartre portait une chemise blanche et une cravate achetée tout exprès : c'était pour lui une sorte de déguisement dont il s'amusait. Il a goûté le spectacle ; il y avait des faiblesses de distribution, mais de très beaux airs et des chœurs superbes. La mise en scène, les décors, les costumes étaient remarquables. Malheureusement, leur beauté a plus ou moins échappé à Sartre, bien qu'il y ait vu mieux qu'à Venise. Il était tout de même très allègre quand nous avons soupé ensuite à La Cloche d'or.

Le soir des élections, Sartre est d'abord venu chez moi et a fait cadeau à Sylvie d'un enregistrement de l'opéra de Verdi. Puis nous avons été chez Lanzmann pour suivre les résultats à la télévision. Ils ne nous ont pas d'ailleurs beaucoup émus. Que le désastreux héritage de Pompidou revienne à Giscard, ce n'était pas un malheur.

Pendant cette fin de juin, Sartre continuait de se porter très bien. Il semblait presque résigné à sa demi-cécité. Nous avons fêté avec Sylvie son soixante-neuvième anniversaire et il a fait honneur au délicieux dîner qu'elle avait préparé. Nous avons trinqué de grand cœur.

Il n'avait qu'un seul souci : son amie grecque lui semblait non seulement très exaltée, mais en train de devenir folle, au plein sens du mot. Elle a fait un scandale public dans une rue d'Auteuil et on l'a embarquée pour Sainte-Anne, d'où elle est

sortie pour entrer à l'hôpital de la Cité universitaire. Le psychiatre nous a dit qu'il ne s'agissait peut-être que d'une « bouffée délirante », mais elle semblait très atteinte quand, le 5 juillet au matin, j'ai accompagné Sartre boulevard Jourdan. J'ai attendu dans une petite salle pendant qu'il allait la voir dans sa chambre. Au bout d'une heure, ils sont venus me rejoindre. Vêtue d'une longue chemise blanche, les cheveux flottants, le visage amaigri, elle était l'image classique de la folle, telle que la montre le cinéma. Elle m'a saluée avec son habituelle courtoisie. Sartre et moi, nous avons appelé un taxi et nous avons été déjeuner chez Balzar. Il était assez saisi par son entrevue avec Mélina. Elle s'était montrée hostile à son égard. Elle l'accusait d'avoir provoqué son internement et exigeait qu'il la fît sortir. Il avait protesté. « Tu as bien fait enfermer Althusser », lui a-t-elle rétorqué. (Elle avait suivi à la Sorbonne des cours d'Althusser, qui venait d'être hospitalisé pour dépression nerveuse.) Son père, appelé à Paris, devait l'emmener en Grèce d'ici quelques jours. « Je pense que je ne la reverrai jamais », m'a dit Sartre avec regret. J'étais désolée de le quitter dans de telles conditions. Sylvie est venue nous chercher. Nous avons laissé Sartre au pied de l'immeuble d'Arlette, avec qui il devait partir le soir pour Junas. Il tenait à la main un sac de plastique dans lequel j'avais rangé ses affaires de toilette. Il nous a regardées partir à travers un rideau de pluie et ses brumes à lui.

J'ai parcouru l'Espagne avec Sylvie, rassurée sur la santé de Sartre par des télégrammes de Junas, de Paris, de Florence, où il séjournait avec Wanda. Le voyage s'est mal terminé. Comme nous revenions d'Espagne en Italie, Sylvie a appris à Montpellier la mort de son père, terrassé par une crise cardiaque. Après m'avoir déposée à Avignon, elle est partie pour la Bretagne et je me suis rendue à Florence par le train.

Quand j'ai retrouvé Sartre, un matin, dans le hall de son hôtel, je l'ai à peine reconnu, à cause de sa casquette et d'une épaisse mousse blanche qui lui mangeait le menton : il ne parvenait pas à la raser et ne voulait pour rien au monde avoir recours à un coiffeur. Dans le train pour Rome, il a somnolé. Mais, quand nous nous sommes retrouvés le lendemain matin dans notre

appartement-terrasse, j'ai constaté avec bonheur qu'il allait très bien. Le coiffeur de l'hôtel avait su gagner sa confiance : il s'est fait raser par lui, ce qui l'a beaucoup rajeuni. Ensuite il s'est rasé lui-même, très correctement grâce à un rasoir électrique que lui a acheté Sylvie quand elle nous a rejoints, quelques jours plus tard.

Elle m'a appris à me servir d'un magnétophone, et j'ai commencé avec Sartre la série d'entretiens dont nous avions parlé à Paris. Il s'y donnait avec entrain, sauf certains jours où il était un peu fatigué et où nous piétinions.

En dehors de cette innovation, notre vie avait à peu près le même rythme que les années précédentes : courtes promenades, musique, lecture des journaux et de quelques livres. J'ai lu entre autres à Sartre *L'Archipel du Goulag* de Soljénitsyne, le *Hitler* de Fest. Le soir, nous dînions à la terrasse de nos restaurants favoris.

Une nuit, comme nous revenions à pied par de petites rues sombres, une main est sortie d'une voiture qui nous croisait et a empoigné mon sac ; j'ai voulu le retenir, on me l'a quand même arraché et je suis tombée de tout mon long. Sartre et Sylvie m'ont aidée à regagner l'hôtel, tout proche. Un médecin appelé immédiatement m'a dit que mon bras gauche était démis ; il me l'a bandé, et le lendemain j'ai été le faire plâtrer. De telles agressions étaient très nombreuses, cette année-là, et plus jamais nous ne sommes sortis à pied le soir.

Sylvie a ramené la voiture à Paris. Les Bost sont venus nous voir, brièvement. Restés seuls, nous avons enregistré de nombreux entretiens. Nous sortions peu car, au milieu de septembre, la pluie et les orages se sont déchaînés.

Nous sommes rentrés à Paris le 22 septembre, et Sartre s'est réinstallé sans plaisir dans ce logis où il « ne travaillait plus ». Sylvie venant y passer une soirée, il lui a dit : « Vous êtes venue voir la maison du mort ? » Et comme, un peu plus tard, je l'interrogeais : « Eh bien, oui ! je suis un mort vivant », m'a-t-il répondu. C'était avant qu'il ne reprenne une activité. Par la suite, il s'est retrouvé beaucoup plus vivant que mort. Nous avons poursuivi nos entretiens et il se disait tout à fait *heureux*. Même

sa demi-cécité, il avait fini par en prendre son parti et il était fier de s'y être si bien adapté. Une de ses premières démarches, ç'a été d'envoyer une lettre à Giscard d'Estaing en lui demandant que Benni Lévi (Pierre Victor) fût naturalisé le plus vite possible. Giscard lui a répondu le 30 septembre, par une lettre écrite de sa main, où il évitait de l'appeler maître, lui promettant d'obtenir très vite la naturalisation souhaitée et concluant : « D'après ce que vous écrivez, tout nous éloigne. J'en suis moins sûr que vous. Je n'ai jamais pensé que les êtres ne se distinguaient que par leurs conclusions. Il y a aussi leur recherche et vous le savez bien. » La naturalisation a été obtenue très vite, et Sartre a écrit une brève lettre de remerciement [1]. Victor a voulu célébrer l'événement en donnant une fête où il a convié tous ses intimes et, comme Sartre et moi comptions y assister, Liliane Siegel, pour nous faciliter les choses, a prêté son appartement.

Il a recommencé à assister aux réunions des *Temps modernes.* Le 2 octobre, tous ceux qui étaient présents — Etcherelli, Pouillon, Horst — l'ont trouvé transformé. Il revoyait les collaborateurs de *Libération.* Le 15 octobre, a paru dans *Le Monde* un appel de Sartre et July, rédigé par ce dernier : « Sauvez Libération ». Le journal, accablé de dettes, avait dû suspendre sa parution ; Sartre et July en appelaient au public pour trouver les 77 millions d'anciens francs nécessaires à sa survie. Il continuait ses discussions avec Victor ; il avait de nombreux rendez-vous ; je lui lisais, l'après-midi et certains soirs, des livres dont il avait envie de prendre connaissance (les écrits politiques de Gramsci, un reportage sur le Chili, les derniers *Temps modernes*, une étude sur *Le surréalisme et les rêves, La Vie de Virginia Woolf* par Quentin Bell). Il ne somnolait plus ; pour manger, fumer, se diriger, son adaptation motrice était presque parfaite. « Ça va, je vous assure, me disait-il gentiment. Vous me faites la lecture, on travaille, j'y vois assez pour me diriger. Ça va. » J'admirais cette sérénité reconquise. (En vérité, quelle sérénité ? Était-ce l'orgueilleux consentement du sage ?

1. A cela s'est limitée la correspondance entre Sartre et Giscard, dont certains journaux ont fait état après la mort de Sartre.

l'indifférence d'un vieil homme ? la volonté de ne pas peser sur autrui ? Comment décider ? Je sais d'expérience que de tels états d'âme ne sont pas formulables. Orgueil, sagesse et souci de son entourage interdisaient à Sartre de se plaindre, même en son for intérieur. Mais entre chair et cuir, que ressentait-il ? Personne n'aurait pu répondre, pas même lui.)

Le 16 novembre, Sartre signa une déclaration de rupture avec l'Unesco qui refusait d'inclure Israël dans une région déterminée du monde. C'est à ce moment-là que Clavel s'est entremis pour lui proposer de faire à la télévision une série d'entretiens sur lui-même. Il commença par dire non : jusqu'alors, à une ou deux exceptions près, il avait refusé toute participation personnelle à la télévision, pour ne pas cautionner un organisme d'État [1]. Mais, en discutant avec Victor et Gavi, il lui vint l'idée de produire des émissions sur l'histoire de ce siècle, telle qu'il l'avait vécue ou côtoyée depuis sa naissance. J'étais d'accord. Il espérait agir sur le public en renouvelant profondément la vision de notre récente histoire ; Marcel Jullian, président-directeur d'Antenne 2, semblait voir ce projet avec faveur : ainsi la télévision giscardienne prouverait-elle qu'elle se libéralisait. Le 19 novembre, Sartre a donné à *Libération* une interview sur la question. Il ne se faisait guère d'illusions : « On va voir jusqu'où on peut aller », déclarait-il.

Pour l'instant, il avait d'autres centres d'intérêt. Dans *Libération* du 21 novembre, il publia une lettre où il protestait contre le refus des autorités allemandes de lui permettre de rencontrer Andreas Baader. C'était une affaire dans laquelle il se sentait engagé. Dans une interview donnée au *Spiegel* en février 73, il avait, dans une certaine mesure, justifié les actions de la R.A.F. En mars 74, avait paru dans *Les Temps modernes* un article de Sjef Teuns sur « la torture par privation sensorielle » qui était infligée à Baader et à ses camarades ; il y avait eu dans le même numéro un article anonyme sur « les méthodes scientifiques de torture », et un autre, de l'avocat de Baader, Klaus Croissant : « La torture

1. Il avait pris cette résolution au moment des grèves de la télévision et de la radio.

par isolement ». Par la suite, Klaus Croissant l'avait sollicité d'aller constater personnellement les conditions de détention de Baader, et il avait décidé de le faire. Le 4 novembre, il avait demandé le droit de rencontrer Baader dans sa prison, avec comme interprète Daniel Cohn-Bendit. Sa résolution fut renforcée par l'annonce de la mort en prison, le 9 novembre, d'Holger Meins, consécutive à une grève de la faim. La lettre de Sartre, dans *Libération*, considérait le refus allemand comme « purement dilatoire ». Peu après sa publication, Alice Schwarzer vint lui demander, pour le *Spiegel*, une interview sur la question, qui a paru le 2 décembre. Sartre avait enfin obtenu la permission de s'entretenir avec Baader, et il a expliqué les raisons de son intervention : il désapprouvait les actions violentes de la R.A.F. dans le contexte allemand actuel, mais il tenait à manifester sa solidarité avec un militant révolutionnaire emprisonné et à protester contre le traitement qui lui était infligé.

Le 4 décembre, il se rendit donc à Stuttgart ; accompagné par Pierre Victor, Klaus Croissant et Cohn-Bendit, il parla environ une demi-heure avec Baader. L'auto qui le mena à la prison de Stammheim était conduite par Bommi Bauman, un terroriste repenti qui a raconté son expérience dans « La France sauvage [1] ». Le jour même, Sartre donna une conférence de presse (dont des extraits ont paru dans *Libération* et dans *Le Monde);* avec Heinrich Böll, il lança à la télévision un appel pour la constitution d'un comité international qui protégerait les prisonniers politiques. Son intervention suscita contre lui une violente campagne en R.F.A. Il donna une autre conférence de presse à Paris le 10 décembre, avec le concours de Klaus Croissant et d'Alain Geismar. Plus tard, il consacra une interview à Baader, pour l'émission télévisée *Satellite* diffusée le 22 mai 75. Il ne se faisait pas d'illusions sur la portée de sa visite à Stammheim : « Je pense que cette visite a été un échec, a-t-il dit. L'opinion allemande n'a pas été modifiée. Ça l'aurait même plutôt braquée

1. Il a repris ce récit, en le complétant, quelques années plus tard, sous le nom de Klein : le titre de ce nouveau livre est *La Mort mercenaire.* Les deux versions ont été préfacées par Cohn-Bendit.

contre la cause que je prétendais soutenir. J'ai eu beau dire que je ne prenais pas en considération les actes reprochés à Baader mais que je ne considérais que les conditions de sa détention, les journalistes ont jugé que je soutenais l'action politique de Baader. Je crois que ça a été un échec, ce qui n'empêche pas que si c'était à refaire, je le referais[1]. » Ailleurs, il a dit : « Ce qui m'intéresse, ce sont les motifs d'action du groupe, ses espoirs, ses activités et — en général — leur idée politique. »

Juste avant de partir pour l'Allemagne, le 2 décembre, Sartre, Victor et Gavi avaient présenté *On a raison de se révolter* au cours d'une discussion-débat qui s'était déroulée à la Cour des miracles. C'était un lieu de rencontre financé par un ami de Georges Michel qui lui en avait confié la direction artistique. Georges Michel avait découvert l'endroit et l'avait aménagé avec l'aide de quelques architectes de ses amis. Il y avait un cinéma, une salle de théâtre, des boutiques d'artisans, une cafétéria très bon marché. En cette occasion — et en plusieurs autres par la suite —, Georges Michel a mis la salle de théâtre à la disposition de Sartre.

Celui-ci avait alors de nombreuses activités. Le 17 décembre, il s'entretint, à la Maison du Japon, avec des étudiants désireux de comprendre les liens de sa philosophie avec sa politique. Le texte, recueilli par Michel Contat, parut en 75 dans un périodique japonais. Il signa un appel réclamant la libération de soldats emprisonnés pour avoir revendiqué au sein de l'armée des droits démocratiques. Le 28 décembre, à la suite d'un accident qui fit 43 morts dans la mine de Liévin, Sartre reproduisit dans *Libération* le réquisitoire qu'il avait prononcé à Lens contre les Houillères. Il y ajouta un court texte par lequel il transmettait ce document au juge Pascal chargé de l'instruction. Avec Foucault, il donna une conférence de presse à ce sujet.

L'essentiel de ses occupations, c'était les discussions qu'il avait trois fois par semaine avec Victor, Gavi et moi touchant les émissions que nous voulions mettre sur pied pour la télévision. Nous avions arrêté nos dialogues — qu'une dactylo commençait à

1. Dans son entretien avec Michel Contat, « Autoportrait à soixante-dix ans ».

transcrire, avec beaucoup de difficulté à cause de notre débit rapide et de la bruyante intervention des cloches de Rome au cours de nos entretiens. Le projet des émissions nous accaparait tout entiers. En dehors de nos réunions de travail, nous en parlions beaucoup, Sartre et moi ; de son écriture presque illisible, il notait des réflexions, des suggestions. De son côté, entre nos rencontres, Victor jetait des idées sur le papier et établissait des contacts. Nous comptions présenter dix émissions sur l'histoire du siècle ; chacune durerait soixante-quinze minutes et serait suivie d'une séquence de quinze minutes, consacrée à des problèmes d'actualité reliés au thème principal. Nous avons réussi en moins de deux mois à ébaucher six synopsis, dont le développement exigerait la collaboration de groupes d'historiens. Nous nous étions adressés à de jeunes chercheurs, dont beaucoup étaient des camarades de Victor et de Gavi.

1975.

La première question qui s'est posée a été celle du réalisateur. Sartre aurait souhaité que Truffaut travaillât avec lui. Accompagné de Liliane Siegel, qui le connaissait bien, Truffaut est monté chez lui, le 31 décembre. Il n'était pas disponible ; il a conseillé à Sartre de s'adresser à Roger Louis, qui disposait de moyens importants. Roger Louis, grand reporter et réalisateur à la télévision, avait donné sa démission en 68 ; il s'en était expliqué dans un petit livre très vivant, *O.R.T.F., mon combat.* Il avait alors fondé une coopérative de production indépendante, Scopcolor, qui possédait à Belleville de vastes locaux. Il accepta de nous aider dans notre entreprise, qui échappait ainsi à la tutelle de la télévision officielle. Nous avons négocié avec Édeline notre refus de son équipe de techniciens, et nous avons obtenu notre autonomie. Il nous restait à choisir des metteurs en scène. J'ai pensé à Luntz, dont j'avais beaucoup apprécié *Les Cœurs verts.* Il organisa pour nous une projection de son dernier film : il décrivait la journée d'un des héros des *Cœurs verts,* Loulou, qui sortait de prison après cinq ans de détention. Sartre, qui y voyait un peu quand il était tout près de l'écran et aidé par le texte, a

bien aimé le film et moi aussi ; Gavi et Victor ne le trouvaient pas assez politique, mais ils n'ont pas fait d'opposition. Roger Louis a suggéré Claude de Givray, et, après avoir vu certaines des émissions qu'il avait réalisées à la télévision, nous avons été d'accord. Ils ont tous les deux accepté, bien que sans aucune garantie de notre part, de nous apporter leur concours.

Fin décembre, Jullian avait fait tourner dans le bureau de Sartre un petit film de six minutes où Sartre, Victor, Gavi et moi nous annoncions notre projet : cela nous a pris toute une matinée ; nous en avons été contents quand on nous l'a projeté quelques jours plus tard. Il devait passer le 6 janvier au cours d'une émission où Jullian présenterait pompeusement son programme de l'année : il n'a pas passé. Un mois plus tôt, Gavi avait fait une gaffe que ni Sartre ni moi n'avons jamais réussi à nous expliquer : il avait écrit dans *Libération* que, si Sartre acceptait de travailler pour la télévision, c'était afin de la tourner en dérision. Jullian a dit à Sartre qu'il ne pouvait pas montrer Gavi sur le petit écran, si peu de temps après cet article. Nous avons affirmé si fermement notre solidarité avec Gavi que Jullian a renoncé à supprimer son intervention. Finalement, notre présentation fut projetée, le 20 janvier, mais censurée.

Entre-temps, il y avait eu, le 5 janvier, une réunion des historiens, dont beaucoup venaient de province ; en l'absence de Sartre, Victor l'a présidée. Le 7, nous avons rencontré, chez Liliane, Jullian et son bras droit, Wolfromm, pour préciser certains points. Des questions d'argent entre autres : Victor et Annie Chénieux étaient secrétaires de production et n'avaient encore rien touché ; Sartre dut les payer de sa poche. Les six premiers synopsis ayant été envoyés à Jullian le 20 janvier, il versa tout de même, le 22, une « rémunération forfaitaire de 13 500 F » constituant un à-valoir sur le prix de la cession dont l'ensemble des conditions restait à négocier. Il avait fallu quinze coups de téléphone pour obtenir cette avance.

Outre les rencontres du « groupe des quatre » chez Sartre, trois fois par semaine, beaucoup d'autres réunions eurent lieu. Le 28 janvier, Sartre s'entretint avec Luntz et Givray ; il les revit le 18 février. Le 1er février, les historiens s'étaient rassemblés et,

par la suite, ils se retrouvèrent, en session plénière, une fois chaque mois dans les locaux de Scopcolor. Ils s'étaient divisés en plusieurs groupes qui travaillaient séparément sur les divers thèmes que nous leur avions proposés ; au cours de ces A.G., ils exposaient les résultats obtenus. Il existait en particulier un groupe de femmes qui souhaitait faire la lumière sur le rôle des femmes au cours de ces soixante-quinze ans, rôle très important mais qui avait été plus ou moins occulté. Comme nous savions que les très riches matériaux qu'ils nous apportaient ne pourraient pas être tous utilisés, nous envisagions de les faire publier dans des livres qui accompagneraient chacune des émissions. Il fut convenu avec Pathé qu'on nous donnerait gratuitement tous les documents dont nous avions besoin.

Pour régler toutes les questions administratives et économiques, nous avions besoin d'un avocat. Nous avons choisi Me Kiejman, que nous connaissions bien et à qui, le 20 février, Sartre et Victor ont exposé nos problèmes. Il leur conseilla, entre autres choses, de réclamer le plus tôt possible la signature d'un contrat. Le 6 mars, Sartre rencontra, chez Liliane, Jullian et Wolfromm, mais il n'obtint pas qu'un contrat fût établi ; il leur a seulement arraché un second chèque, dont le montant fut réparti entre les groupes d'historiens, que Kiejman aida à se constituer en une « société civile » qui devait être considérée comme le cinquième auteur de l'émission.

J'ai dit que, gêné de ne pas *voir* ses interlocuteurs, Sartre se manifestait peu quand ceux-ci étaient nombreux. Dans les assemblées générales, c'était surtout Victor qui prenait la parole avec une autorité qui intimidait certains et en exaspérait d'autres. Le 13 avril, pourtant, Sartre intervint longuement. Ce fut une séance assez orageuse. Il était entendu que les émissions s'organisaient autour de Sartre et que, s'il y avait un différend à trancher, c'était lui qui en dernier ressort décidait. Cependant, les historiens remettaient en question leurs rapports avec le « groupe des quatre ». Ils ne voulaient pas se borner à rassembler des documents dont d'autres tireraient des conclusions théoriques. Sartre chercha à les convaincre que le but visé étant une œuvre « esthético-idéologique », celle-ci exigeait une

synthèse que seul un groupe très restreint pouvait accomplir. Les historiens comprenaient en partie ce point de vue, mais dans l'ensemble ils se sentaient frustrés. Heureusement, Scopcolor avait organisé ce jour-là un somptueux déjeuner-buffet qui a détendu l'atmosphère. Tout en mangeant et en buvant, les participants ont pu causer par petits groupes ou en tête à tête. Les discussions de l'après-midi furent beaucoup plus amicales.

Cependant, l'A.G. du 10 mai ne fut pas très animée. Le lendemain, nous avons tous déjeuné ensemble, par petites tables, à Scopcolor, mais sans reprendre la discussion. Personne n'avait plus le feu sacré car le contrat n'était toujours pas signé et nous doutions un peu que ce travail dût aboutir. Cependant, le groupe des historiennes est venu un matin chez Sartre rencontrer le groupe des quatre : elles se sont montrées très coopératives et très intéressantes.

Le problème d'argent se posait d'une manière aiguë. Le lundi 12, nous nous sommes retrouvés tous les quatre chez Sartre, avec Jullian que nous avons à tour de rôle vivement attaqué : il manquait trop évidemment de bonne volonté. Toute l'affaire se jouait — en apparence — sur la classification de l'émission. Si c'était une dramatique, on nous allouerait le budget dont nous avions besoin ; si c'était un documentaire, nous n'aurions droit qu'au tiers de la somme. Jullian devait convaincre Alain Decaux, président de la Société des auteurs et compositeurs de la télévision, de la classer comme dramatique. Nous avons pris rendez-vous avec lui pour le mercredi suivant, et Sartre a précisé sa position dans une lettre à Jullian :

Jean-Paul Sartre

Paris, le 15 mai 1975

Monsieur Marcel Jullian
Président de Antenne 2
158, rue de l'Université
Paris 7e

Il était convenu entre nous que je ferais une œuvre de télévision ; une œuvre, c'est-à-dire un ensemble régi par une idée synthétique,

produit à partir d'*images*, de *dialogues*, de commentaires dits par des *acteurs* de l'histoire de ces soixante-dix ans (dont je suis), ou par des acteurs jouant un rôle historique.

Il doit être clair que nous ne prétendons pas rendre compte de tous les faits de cette histoire ; nous ne visons pas au type d'objectivité du documentaire. Nous opérons des choix dans le matériau historique, et celui-ci est travaillé en fonction d'une histoire singulière, subjective — la mienne.

A proprement parler, nous faisons un récit, et nous en attendons que le téléspectateur discerne à partir de sa propre histoire vérités et mensonges. Nous comptons donner un caractère épique à cette œuvre, qui en ferait comme une saga de ce siècle.

Pour ce faire, nous recourrons à des opérations esthétiques :
— procédés symboliques (par exemple, une séquence d'évocation du thème de *La Nausée* dans la 3ᵉ émission),
— écriture lyrique (par exemple, l'évocation de l'Espagne dans la 3ᵉ émission),
— reconstitutions (par exemple, un conseil de guerre en 1917 dans la 1ʳᵉ émission),
— scènes (Sartre jouant son rôle, acteurs jouant leur rôle),
— détournements de matériaux (par exemple, matériaux russes sur Cronstadt détournés de leur destination initiale dans la 2ᵉ émission).

Ces opérations sont données à titre d'exemples, et ne sont pas limitatives.

Pour moi, cette œuvre ne peut, en conséquence, qu'être considérée comme dramatique de télévision, en aucun cas comme document.

Decaux est venu chez Sartre le 22 mai ; il a été des plus aimables et très compréhensif ; il classa l'émission comme dramatique, ce qui permettait d'en espérer la proche réalisation. Victor communiqua par une lettre la bonne nouvelle aux historiens.

Cependant, les pourparlers avec Antenne 2 se poursuivaient. Le 11 juin, il y eut chez Wolfromm une conférence à laquelle assistaient au moins quatorze personnes, entre autres Jullian, Édeline, un représentant de Pathé, Roger Louis, Pierre Emmanuel, directeur de l'Institut audiovisuel. On butait sur un problème gênant : si le film réalisé par Contat et Astruc, *Sartre*

par lui-même, passait sur le petit ou le grand écran, il risquait de disqualifier les émissions d'Antenne 2. La difficulté fut écartée grâce à une lettre adressée par Seligmann — producteur du film — à Jullian, où il s'engageait à ne pas le sortir avant la diffusion des dix émissions que Sartre devait produire pour Antenne 2. D'autre part, notre avocat, Me Kiejman, rencontra le 18 juin Me Bredin, l'avocat d'Antenne 2, et ils mirent au point un projet de protocole d'accord, que signeraient Sartre et Jullian. Les réalisateurs et les historiens étaient donc optimistes quand ils ont tenu fin juin leurs dernières assemblées. Sartre l'était moins quand il a quitté Paris le 5 juillet : il avait écrit le 30 juin une lettre à Jullian pour lui demander un rendez-vous ; Jullian n'avait pas répondu.

Bien que très occupé par ce projet, Sartre avait eu, au cours de l'année, beaucoup d'autres activités. Je continuais à lui faire des lectures qui, en général, concernaient l'histoire de ces soixante-quinze dernières années. Il écoutait, il enregistrait. Son intelligence était intacte, sa mémoire excellente pour tout ce qui l'intéressait. Mais il était souvent désorienté dans le temps et dans l'espace, et inattentif au train-train quotidien de la vie qui autrefois le retenait autant que moi.

Pour un numéro de *L'Arc* sur « Simone de Beauvoir et la lutte des femmes », je l'ai interrogé sur son rapport avec le féminisme. Il m'a répondu avec beaucoup de bonne grâce, mais assez superficiellement.

Du 23 mars au 16 avril, nous avons été au Portugal, où avait eu lieu un an plus tôt, le 25 avril 74, ce qu'on a appelé « la révolution des œillets ». Après cinquante ans de fascisme, des officiers — écœurés entre autres choses par la guerre d'Angola — s'étaient révoltés. Mais il ne s'agissait pas seulement d'un coup d'État militaire : c'était le peuple tout entier qui s'était réveillé et qui soutenait le M.F.A. (Mouvement des forces armées). Sartre avait envie de connaître de plus près cet événement singulier. Au départ, il s'inquiétait : « Est-ce que je *verrai* Lisbonne ? » Mais il a tout de suite oublié ce souci. Nous logions dans un hôtel central, très bruyant, près d'un vaste marché en plein air. Il faisait beau, mais il soufflait un vent

violent et nous ne pouvions pas nous attarder sur les grands balcons attenant à nos chambres ; nous marchions dans les rues où déambulait une foule joyeuse, nous nous asseyions aux terrasses du Rossio. Pour Sartre, il s'agissait surtout d'un voyage d'information. Accompagné de Pierre Victor, et parfois de Serge July, il eut de nombreuses conversations avec des membres du M.F.A. Il déjeuna à la « caserne rouge » que, peu de temps auparavant, des officiers putschistes avaient essayé de prendre d'assaut. Il fit une conférence devant des étudiants qui le déçurent par leur manque de réaction à ses questions. Ils subissaient la révolution plus qu'ils ne la faisaient, lui a-t-il semblé. En revanche, il eut de très bons contacts avec les ouvriers d'une usine autogérée, près de Porto. Il prit part à une réunion d'écrivains qui s'interrogeaient, d'une manière embarrassée, sur le rôle qu'ils auraient désormais à jouer.

Au retour, Sartre fit à la radio une bonne émission sur le Portugal et, dans *Libération*, parurent du 22 au 26 avril une série d'entretiens, rédigés par July, entre Sartre, Victor, Gavi et moi : 1° « Révolution et militaires » ; 2° « Les femmes et les étudiants » ; 3° « Le peuple et l'autogestion » ; 4° « Les contradictions » ; 5° « Les trois pouvoirs ». Sartre conclut en exprimant son soutien critique au M.F.A.

En mai, le philosophe tchèque Karel Kosik lui envoya une lettre ouverte pour dénoncer la répression qui frappait les intellectuels de son pays. Il racontait les persécutions qu'il avait personnellement subies, entre autres la confiscation de ses manuscrits. Sartre l'assura de son soutien dans une autre lettre ouverte : « J'appelle pseudo-pensée, écrivait-il, les thèses soutenues par votre gouvernement et qui n'ont jamais été produites ou examinées par la pensée d'un homme libre, mais qui sont faites de mots ramassés en Russie soviétique et jetées sur les activités pour les voiler et non pour en découvrir le sens. » Il publia aussi, le 10 mai, dans *Le Monde*, une déclaration sur l'activité passée du Tribunal Russell : elle lui avait été demandée à propos de la fin de la guerre du Vietnam. Il donna à Tito Gerassi une interview qui parut dans une revue de Chicago. Il disait, entre autres choses : « Chacun de mes choix a élargi mon monde. De sorte

que je ne considère plus leurs implications comme limitées à la France. Les luttes avec lesquelles je m'identifie sont des luttes mondiales. » Il signa plusieurs textes, cette année-là. Un appel pour que soient respectés les accords de Paris sur le Vietnam (*Le Monde*, 26-27 janvier). Une mise en garde contre Jean-Edern Hallier, qu'on accusait, à tort ou à raison, d'avoir détourné des fonds destinés à la défense de prisonniers chiliens. Un appel en faveur des nationalistes basques (*Le Monde*, 17 juin 75).

Nous passions toujours d'excellentes soirées avec Sylvie. Un jour, nous avons dîné chez Maheu, avec qui nous avions repris depuis quelques années des rapports très espacés mais réguliers et agréables. Nous avions de la sympathie pour sa compagne, Nadine, et pour leur fils, François. De ces dîners, elle faisait une vraie fête. Mais, à ce moment-là, Maheu était sérieusement malade : une espèce de leucémie; et il savait que la mort le guettait. Nous l'avions vu à la clinique, où on l'avait transporté après une crise très grave : vêtu d'une somptueuse robe de chambre, il n'avait plus que la peau sur les os. Ce soir-là, dans son bel appartement décoré de précieux souvenirs de voyage, il nous a paru encore amaigri et très vieilli. Par contraste, j'ai été saisie par la jeunesse de Sartre, qui était redevenu mince et alerte. C'était en fait la dernière fois que nous voyions Maheu : il est mort peu après.

Sartre se sentait plein de vitalité pendant ce mois de juin. Des étudiants venaient le voir; certains lui communiquaient des diplômes, des thèses de troisième cycle, des livres qui lui étaient consacrés. La presse parlait beaucoup de lui : « On dirait que je redeviens célèbre ! » m'a-t-il dit gaiement. Contat ayant passé trois jours avec lui à Junas en mars, il lui avait donné une longue et émouvante interview que *Le Nouvel Observateur* publia en partie à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire et qui lui valut de chaleureuses félicitations : coups de téléphone, télégrammes, lettres. Dans cet entretien[1], intitulé « Autoportrait à soixante-dix ans », Sartre passait en revue toute sa vie, sur à peu près tous les plans, et il décrivait le sentiment ambigu qu'il avait

1. Qui a été repris dans sa totalité dans *Situations X*

à présent de lui-même et de son rapport au monde. « Comment ça va? » lui demandait Contat; et Sartre : « Il est difficile de dire que ça va bien. Mais je ne peux pas dire non plus que ça aille mal... Mon métier d'écrivain est complètement détruit... En un sens, ça m'ôte toute raison d'être : j'ai été et je ne suis plus, si vous voulez. Mais je devrais être très abattu et, pour une raison que j'ignore, je me sens assez bien : je n'ai jamais de tristesse ni de moment de mélancolie en pensant à ce que j'ai perdu... C'est comme ça et je n'y peux rien, alors je n'ai pas de raison de me désoler. J'ai eu des moments pénibles... Maintenant, tout ce que je peux faire, c'est m'accommoder de ce que je suis. Ce qui m'est désormais interdit c'est... le style, disons la manière littéraire d'exposer une idée ou une réalité. »

Plus loin, il parle de son rapport avec la mort : « Non pas que j'y pense, je n'y pense jamais; mais je sais qu'elle va venir. » Il pensait qu'elle ne viendrait pas avant dix ans. A la suite d'obscurs calculs, touchant la longévité de ses ascendants, il dit un jour qu'il comptait vivre jusqu'à quatre-vingt-un ans. Il a répété à Contat qu'il était content de sa vie : « Bon. J'ai fait ce que j'avais à faire... J'ai écrit, j'ai vécu, il n'y a rien à regretter. » Il lui a dit aussi : « Je n'ai pas le sentiment de la vieillesse. » Il disait n'être pas indifférent aux choses, mais il a admis : « Il n'y a plus grand-chose qui m'excite. Je me place un peu au-dessus. » Ce qui ressortait de l'ensemble, c'est qu'il était assez satisfait de son passé pour accepter sereinement le présent.

Liliane Siegel a donné une fête en son honneur, le 21 juin : il y avait entre autres Victor, Gavi, Geismar, Georges Michel, moi-même. Nous étions tous très gais et Sartre riait à gorge déployée. Le 25 juin au matin, nous avons vu, avec de nombreux amis, une projection privée du film *Sartre par lui-même*. Et de nouveau — malgré la quasi-perte de sa vue —, je le retrouvais à mes côtés pareil à ce qu'il était sur l'écran.

Nous allions partir en vacances. Cette année, nous innovions : nous délaissions l'Italie pour la Grèce, ce qui plaisait beaucoup à Sartre. Le contrat avec Jullian n'était pas signé, et nous en étions contrariés, mais nous gardions bon espoir; et nous étions

satisfaits du travail fourni au cours de l'année par nos collaborateurs et par nous-mêmes. Sartre avait ébauché avec Victor un ouvrage qu'il intitulerait *Pouvoir et liberté* et auquel il comptait réfléchir pendant l'été.

Il a d'abord séjourné chez Arlette, puis à Rome, avec Wanda, et au mois d'août — après un voyage en Grèce avec Sylvie —, nous avons été elle et moi le chercher à l'aérodrome d'Athènes. Il avait l'air en excellente forme. Il ne marchait pas très bien, mais il a tout de même pu les jours suivants descendre à pied la colline des Muses, flâner dans les petites rues qu'on appelle « la foire aux puces ». Il revit son amie grecque, qui était complètement guérie et qui travaillait comme assistante à la Faculté d'Athènes. A cause des médicaments qu'elle absorbait, elle avait pris dix kilos, et elle était aussi silencieuse qu'elle avait été bavarde avant sa crise. Mais elle était toujours belle et Sartre se plaisait avec elle. Quand ils sortaient ensemble, je me promenais dans Athènes avec Sylvie.

Presque tout de suite, nous sommes partis en bateau pour la Crète, emmenant la voiture avec nous. J'avais retenu de confortables cabines et nous avons fait une excellente traversée. C'était poétique de nous retrouver à sept heures du matin, pendant que le soleil se levait, sur une route inconnue qui longeait la mer. L'hôtel d'Elounda Beach m'a semblé un vrai paradis, avec ses bungalows crépis de blanc, éparpillés au bord de l'eau, ou un peu en retrait, parmi des plantes odorantes et des fleurs aux couleurs vives. Celui que j'occupais avec Sylvie donnait à pic sur la mer ; celui de Sartre était à quelque vingt mètres en arrière. L'intérieur était confortable et charmant, rafraîchi par l'air conditionné. D'ordinaire, le matin, Sylvie se baignait ; Sartre et moi nous écoutions de la musique : nous avions emporté un magnétophone et des cassettes ; ou nous lisions : je me rappelle entre autres un gros ouvrage sur Thorez, et *Les Mémoires d'un névropathe* du président Schreber. On déjeunait dans une salle à manger en plein air, abritée du soleil : chacun se servait à sa guise à un grand buffet chaud et froid. Nous avons fait quelques excursions en voiture : une, très belle, à l'extrémité orientale de l'île ; une à Hêraklion et à Knossos ; une

autre, un peu longue et fatigante, jusqu'à La Canée. D'ordinaire, nous restions l'après-midi chez nous, avec nos livres et nos cassettes. Il n'y avait pas de bar plaisant, mais nous avions des frigidaires et Sylvie nous confectionnait le soir de délicieux whiskies sours[1]. Nous dînions en chambre, de presque rien, ou, rarement, dans une taverne attenant à l'hôtel, rustique et agréable. Sartre se plaisait à tout ; il se portait à merveille et il était d'une gaieté sans nuage.

Au bout d'une douzaine de jours, nous avons regagné Athènes ; le retour a été pénible. Nous avions retenu deux cabines, mais on a refusé de nous en donner les clés ; en vain Sylvie et moi nous sommes-nous battues à la réception pour les avoir, dans une cohue, un vacarme et une chaleur infernales. On a fini par nous parquer tous les trois dans une cabine à quatre couchettes, très peu confortable. Nous dormions quand, en pleine nuit, un officier a ouvert la porte : « Vous êtes M. Sartre, nous ne savions pas : vos cabines vous attendent. » Nous avons refusé de déménager.

Nous nous sommes retrempés avec joie dans le calme de notre hôtel athénien. Nous déjeunions vers deux heures, dans le bar glacé par l'air conditionné, d'un cocktail et d'un sandwich toasté. Souvent, après nous être promenés à pied ou en auto, nous buvions un autre cocktail au sixième étage du Hilton : de là, on avait une immense vue sur Athènes et sur la mer au loin. Nous dînions ici ou là, souvent dans un restaurant en plein air, au pied de l'Acropole.

Le 28 août, j'ai conduit Sylvie au bateau qui devait la ramener à Marseille, d'où elle gagnerait Paris en voiture.

Deux jours après, Sartre et moi nous nous sommes envolés pour Rhodes. Un coup d'aile. Je n'en croyais pas mes yeux quand nous avons commencé à descendre. Au sixième étage d'un hôtel situé au bord de la mer, à moins de deux kilomètres de la vieille ville, nous avions deux chambres contiguës, flanquées de larges balcons. Le bar, le restaurant où nous déjeunions chaque jour

1. Le professeur Lapresle avait donné à Sartre la permission de boire un peu d'alcool.

étaient installés sur une terrasse qui donnait sur la mer. Au soir tombant, un taxi nous conduisait aux portes de Rhodes l'ancienne. Nous marchions dans les vieilles rues, si belles et si animées, et c'était pour moi une joie oubliée de découvrir avec Sartre des endroits neufs. Nous nous arrêtions dans un de ces petits cafés en plein air qu'abritent dans les villages grecs des arbres magnifiques. Parfois, nous mangions un morceau dans un plaisant restaurant, au pied du rempart. Un taxi nous ramenait chez nous et je faisais la lecture à Sartre, pendant une heure ou deux, sur mon balcon. Le temps était splendide, la mer, éblouissante ; l'immense plage, à nos pieds, me faisait un peu penser à Copacabana.

Nous avons fait — en taxi — deux excursions. L'une à Lindos, un petit village aux rues crépies de blanc, admirablement situé au-dessus de la mer. L'endroit est surtout célèbre par son acropole, mais, pour y monter, il aurait fallu enfourcher des ânes et nous n'en avons pas eu le courage. L'autre, à Kamiros, une grande ville ancienne assez bien conservée. Au passage, nous avons vu un très beau monastère bâti dans la montagne.

De retour à Athènes, nous y sommes restés dix jours. Il faisait presque frais et marcher était agréable. Sartre en était encore capable : il est même monté sur l'Acropole. Parfois il dînait avec Mélina, qui n'avait pas de moment libre dans la journée. Elle l'emmenait dans un café où se réunissaient les intellectuels athéniens. En rentrant, vers onze heures, il prenait un whisky avec moi dans sa chambre.

Il donna deux interviews pendant ce séjour, l'une à un quotidien de gauche, l'autre à un bulletin anarchiste.

Au cours de cet été, Jullian avait envoyé à Sartre une lettre où il lui proposait de réaliser une « émission-pilote », ce qui était insultant et absurde, la série des émissions constituant un ensemble qui ne pouvait pas se juger sur un seul morceau. Quelques jours après être rentrés à Paris, le 23 septembre, Sartre, Victor et moi — Gavi était aux U.S.A. —, nous avons rencontré Jullian chez Liliane Siegel. Sartre l'a vivement attaqué. Il n'avait plus l'âge, a-t-il dit, de passer des examens. Or, l'émission-pilote qu'on lui proposait était en fait un examen,

qu'on aurait noté : médiocre, passable ou bon. Et le seul juge acceptable eût été le public, mais ce n'était pas à lui que l'émission eût été soumise : à des « spécialistes ». C'est-à-dire qu'il s'agissait là d'une mesure de censure. La question d'argent que Jullian prétendait mettre en avant n'était pas la vraie question, puisque pour une émission d'une heure et demie classée comme dramatique un budget d'un million de francs était normal : on pouvait en multiplier les exemples. La vérité, c'est que les synopsis avaient été déposés sur le bureau du Premier ministre, Chirac, par André Vivien, député rapporteur auprès de l'O.R.T.F., à qui Jullian les avait communiqués. Depuis janvier, Vivien et Chirac s'étaient radicalement opposés à notre projet, et Jullian, respectueux de leur autorité, n'avait fait que nous mener en bateau. Quand nous nous sommes quittés, la rupture était consommée.

Le 25 septembre, Sartre, accompagné de Victor et de moi, a tenu à la Cour des miracles une conférence de presse. Dès qu'il en a été avisé, le 24, Jullian téléphona à Sartre son accord pour 400 millions anciens. Six mois plus tôt, il aurait été encore temps de modifier les scénarios de manière à en diminuer le coût [1] ; maintenant c'était trop tard et Jullian le savait : il cherchait seulement à éviter que l'affaire ne fût portée devant le public. Elle l'a été. Il y avait beaucoup de monde à la Cour des miracles. Sartre, en pleine forme, a retracé toute l'histoire dans son exacte vérité et de façon tout à fait convaincante. Il avait sous-titré la conférence de presse : « Un problème censure-télé ». Il a commenté : « On a dit : Sartre renonce. Non. On m'y a fait renoncer, c'est un cas de censure formelle et non directe. » Il a précisé que Jullian lui avait promis une totale liberté d'expression. Quand nous lui avions proposé les premières estimations, il avait déclaré : « Même si cela dépasse huit cents millions (anciens), on le fera quand même. » Et puis il avait eu un accrochage avec le gouvernement à ce sujet, nos synopsis étant

1. Je précise que pour chaque émission un budget de cent millions d'anciens francs était prévu. La série de dix émissions devait donc revenir à un milliard d'anciens francs. Jullian en proposait moins de la moitié.

tombés inexplicablement dans les mains de Chirac qui les avait refusés. Alors Jullian avait essayé de nous avoir à l'usure et s'était finalement réfugié dans l'inacceptable proposition d'une émission-pilote. Les journalistes ont écouté cet exposé avec la plus grande attention et, à la fin, certains ont demandé : « Pourquoi ne travaillez-vous pas pour des télévisions étrangères ? » Sartre a répondu : « C'est l'histoire des Français et c'est aux Français que je voulais parler. » A une autre question : « Pourquoi ne pas emprunter les circuits du cinéma ? », il a objecté : « Dix heures, c'est long ; d'autre part, cette série devait être pour la première fois un regard dynamique à la télévision. Je me doutais qu'il n'était pas possible de travailler avec cette télévision. Marcel Jullian m'avait ébranlé. Maintenant c'est fini. Je ne passerai plus à la télévision. Ni en France ni ailleurs. » Sartre a ensuite fait remarquer : « Michel Droit, lui, a eu toute liberté pour ses chroniques de 1946 à 1970. »

Dans l'ensemble, la presse a rendu fidèlement compte de cette séance et Jullian a entrepris contre Sartre une campagne de calomnies. Il avait d'abord reconnu : « M. Sartre n'est pas un homme d'argent, mais il voulait pouvoir regrouper le maximum de moyens pour réaliser son rêve. » Malgré cela, il a insinué que Sartre voulait toucher d'énormes droits d'auteur, ce qui était faux, ces droits devant être essentiellement répartis entre les nombreux groupes d'historiens. Il s'est plaint aussi que Sartre abandonnât l'entreprise à ses jeunes collaborateurs, ce qui était également un mensonge, car Sartre était très actif à l'intérieur du « groupe des quatre » et assistait à toutes les assemblées générales. Enfin, la télévision a lancé un bruit qui s'est répercuté jusqu'à Stockholm, d'où une dépêche a été transmise à l'agence France-Presse : Sartre aurait réclamé le montant du prix Nobel de littérature qu'il avait refusé en 1964. Il a communiqué aux journaux un vigoureux démenti.

R.T.L. lui proposa de rédiger, avec Victor et moi, le *Journal inattendu* du 5 octobre 1975. Il accepta et nous avons préparé nos interventions. Mais toute cette affaire le contrariait. Arlette m'a téléphoné dans la semaine qu'elle le trouvait très fatigué et, un soir, chez moi, il a eu beaucoup de peine à parler : le coin de la

bouche et le bout de la langue étaient quasi paralysés. En un quart d'heure, ç'a été fini, mais il m'a dit que cela lui arrivait souvent et je suis restée inquiète.

Il était sans ressort quand nous nous sommes rendus au studio de R.T.L. et il butait contre les marches de l'escalier. Le journaliste qui nous a reçus était visiblement malveillant et je me sentais tendue. Sartre paraissait harassé, il parlait lentement et presque sans intonation. J'avais terriblement peur qu'au cours de l'émission il eût une absence. Du coup, j'ai pris souvent la parole, l'arrachant même à notre interlocuteur, pour m'expliquer sur Jullian. Et Cohn-Bendit a parlé en duplex de Suisse d'une manière très percutante. De sorte que, dans l'ensemble, ce « journal inattendu » a été une réussite.

De là, nous avons été chez Liliane Siegel, qui avait préparé un petit buffet. Nous y avons rencontré quelques historiens, très déçus de la rupture avec Antenne 2. Vers cinq heures, j'ai ramené Sartre chez lui et il a un peu dormi. Il avouait qu'il était épuisé : « Ça fait plus de cinq heures qu'on travaille », m'a-t-il dit avec accablement. Il passa la soirée chez Wanda, et, le lendemain matin, dimanche 5 octobre, Arlette m'a téléphoné. « Ce n'était pas très grave, m'a-t-elle dit. Mais tout de même... » Chez Wanda, Sartre était plus ou moins tombé. Elle l'avait mis dans un taxi ; devant Le Dôme, Michèle l'attendait pour le ramener chez lui ; là, il avait de nouveau perdu plusieurs fois l'équilibre. Le matin, elle l'avait conduit chez Arlette et il était encore tombé. Zaidmann, appelé, avait fait à Sartre des piqûres et ordonné un long repos au lit. J'ai eu Sartre au téléphone : sa voix était nette, mais lasse. Il resta déjeuner chez Arlette, qui le ramena chez lui, dans la voiture d'un ami. Ils l'ont presque porté jusqu'à son appartement, où ils l'ont mis au lit. J'ai passé l'après-midi près de lui, et Zaidmann est venu le soir. La tension de Sartre était montée de 14 à 20. Il fallait le soutenir quand il devait faire les quatre pas qui séparaient sa chambre des W.-C. J'ai dormi dans la chambre voisine, toutes portes ouvertes.

Il garda le lit le lundi et le mardi. Le mardi soir, le professeur Lapresle est venu avec Zaidmann. Sartre avait 21,5 de tension. Ils ont conféré longtemps. Outre les médicaments habituels, ils

lui ont prescrit un énergique hypotenseur et du valium pour l'aider à moins fumer. Ils lui ont conseillé de sortir de son lit et de s'asseoir dans un fauteuil, mais de faire la sieste l'après-midi.

Et la vie s'est organisée. Sartre prenait ses repas chez lui. Le dimanche, Sylvie apportait le déjeuner, le jeudi Liliane, le lundi et le vendredi Michèle, les autres jours Arlette. Pour le dîner, les jours où je restais chez lui, j'achetais de petites choses.

Zaidmann est revenu le matin du mercredi 15. La tension était tombée à 16. Il a diminué les médicaments et dit à Sartre de sortir un peu, ce qu'il a fait. Il avait l'air de se porter presque aussi bien qu'avant sa crise. Mais, à cause des remèdes qu'on lui administrait, il lui arrivait d'avoir de nouveau de l'incontinence urinaire et même, la nuit, de souiller son pyjama. Il acceptait ces incidents avec une indifférence que je supportais mal.

Malgré tout, il disait d'un air obstiné qu'il allait se remettre à fumer. J'ai énergiquement protesté : s'il devenait gâteux, il ne s'en rendrait pas compte et c'est moi qui en souffrirais. L'ai-je convaincu ? ou a-t-il été touché par un article que lui a lu Michèle disant qu'en cas d'artérite l'usage du tabac risquait d'entraîner l'amputation de la jambe ? Il a presque cessé. Il ne fumait que quatre cigarettes par jour et il lui arrivait d'oublier la quatrième.

Parfois, il semblait souffrir de sa situation. Un dimanche soir, nous disions qu'il n'était pas souhaitable de vivre centenaire. « De toute façon, m'a-t-il dit, je ne fais plus que de la figuration. » Comme le lendemain je lui rappelais cette phrase, il s'en est expliqué : il s'était agacé parce que Gavi lui avait extorqué pour *Libération* une interview sur l'Espagne.

Cette interview a paru le 28 octobre 75 pendant que Franco était à l'agonie. Sartre parlait de sa « gueule abominable de salaud latin ». L'expression a indigné beaucoup de lecteurs. Sartre l'a commentée : « C'était une erreur — des propos tenus dans le feu d'une conversation prennent un autre sens quand ils sont transcrits tels quels —, mais c'est une erreur que j'assume pleinement. Franco avait la gueule qu'il méritait, c'était bel et bien un salaud, et personne ne niera qu'il fût latin. »

En fait, sa santé ne se rétablissait pas et il s'en rendait compte. « Physiquement, je ne suis pas très bien », a-t-il dit un matin à

Liliane, en prenant son petit déjeuner avec elle dans un café voisin, le Liberté. Il se plaignait d'avoir, le matin, la bouche et surtout la gorge à demi paralysées, ce qui expliquait qu'il eût si grand mal à avaler : il lui fallait au moins une heure pour venir à bout d'une tasse de thé et d'un jus d'orange. Son taux de glycémie était correct. Mais il marchait de plus en plus mal. Le jeudi 19 novembre, il a eu la plus grande peine à se rendre au Liberté, à cent mètres de chez lui, et à aller, vers deux heures, au restaurant brésilien où nous déjeunions souvent, au pied de la tour Montparnasse. Zaidmann l'a vu le lendemain et s'est montré inquiet de cette régression. Le professeur Lapresle, venu en fin d'après-midi, a trouvé Sartre mieux qu'à sa dernière visite et même, dans l'ensemble, bien. Mais, en ce qui concerne ses activités motrices (marche, déglutition), il m'a dit que « Sartre avait descendu un palier qu'il ne remonterait jamais ». Je me le rappelais, deux mois plus tôt, escaladant l'Acropole, et je me demandais s'il viendrait un jour où il ne pourrait plus bouger du tout. Et puis, comme il contrôlait mal ses réflexes, il a encore eu un accident intestinal. C'est affreux, ce corps qui vous lâche alors que la tête est encore solide.

Car, intellectuellement, Sartre s'était tout à fait repris. « L'important, c'est de travailler, disait-il. Heureusement, la tête va bien. » Il m'a dit aussi : « Je suis plus intelligent que depuis longtemps. » C'était vrai. Il travaillait assidûment avec Victor à leur projet de livre *Pouvoir et liberté ;* il s'intéressait aux ouvrages que je lui lisais et à tout ce qui se passait dans le monde : en particulier à l'affaire Goldman, dont il connaissait les moindres détails. Au milieu de novembre, nous pensions que le pourvoi de Goldman en cassation allait être rejeté, et Sartre a rédigé à ce sujet — avec l'aide de Victor — un texte qu'il voulait faire passer dans *Le Monde.* Il ne l'a pas fait paraître parce que le jugement condamnant Goldman a été cassé, à la grande joie de tous ses amis.

Grâce à ses activités, Sartre était de nouveau heureux de vivre. Liliane lui a demandé un matin : « De dépendre des gens, ça ne te gêne pas trop ? » Il a souri : « Non. Ça a même un petit côté agréable. — D'être chouchouté ? — Oui. — Parce que tu sens

qu'on t'aime ? — Oh, je le savais avant. Mais c'est agréable. » Le 10 novembre, l'édition européenne de *Newsweek* publia une interview de Sartre par Jane Friedman. Elle lui demandait : « Quelle est la chose la plus importante dans votre vie aujourd'hui ? » Il a répondu : « Je ne sais pas. Tout. Vivre. Fumer. » Il sentait la beauté de cet automne bleu et doré et il s'en réjouissait.

On le sollicitait souvent pour qu'il signât des manifestes, des appels, et en général il acceptait. Avec Malraux, Mendès France, Aragon et François Jacob, il signa un appel pour empêcher l'exécution en Espagne de onze condamnés à mort[1]. Ceux-ci ayant été exécutés, il signa une protestation et un appel pour une marche sur l'Espagne. Il protesta avec Mitterrand, Mendès France et Malraux contre la résolution de l'O.N.U. assimilant le sionisme au racisme (dans *Le Nouvel Observateur* du 17 novembre). Il signa un appel en faveur de soldats emprisonnés qui fut lu à la Mutualité le 15 décembre.

Il avait une nouvelle distraction. Arlette avait loué pour lui un poste de télévision, et quand il y avait un bon western, ou n'importe quel film distrayant, nous le regardions. En s'asseyant tout près de l'écran, Sartre distinguait à peu près les images. Un lundi matin, je l'ai accompagné voir un excellent film grec : *Le Voyage des comédiens*. Le directeur de la salle l'avait mise à notre disposition ; seuls quelques amis étaient présents, si bien que je pouvais lire à Sartre les sous-titres sans gêner personne.

Le 1er décembre, Sartre reçut une lettre de menaces signée G.I.N... Gisèle Halimi affirma qu'il fallait la prendre au sérieux, le G.I.N. étant un groupe d'extrême droite qui se vantait d'avoir fait sauter Photo-Libération. Elle prévint le commissariat voisin et j'ai fait poser une porte blindée. J'étais vraiment inquiète, mais Sartre n'a pas pris l'affaire au sérieux. Sa sérénité ne se démentait pas. « J'ai passé un excellent trimestre », m'a-t-il dit fin décembre d'un air radieux. Et comme on lui demandait au

1. Cet appel, publié dans *Le Nouvel Observateur* du 29 septembre, a été apporté directement à Madrid par Foucault, Régis Debray, Claude Mauriac, Yves Montand...

début de l'année ce qu'il fallait lui souhaiter, « de vivre longtemps », a-t-il répondu avec élan.

Avec Sylvie nous avons fait un petit voyage à Genève qui, malgré le froid et la neige, a beaucoup amusé Sartre. Nous nous sommes promenés à pied dans la vieille ville ; nous avons vu Coppet, visité Lausanne. Au retour, Sartre s'est remis à travailler avec Victor. Il a même recommencé à écrire : c'était un gribouillage illisible mais que Victor réussissait plus ou moins bien à déchiffrer. Il écrivait sur les limites de son adhésion à ses propres valeurs : « Je ne *crois* pas à ce que j'ai écrit », me disait-il. Mais il s'est aperçu qu'il se critiquait à partir de *L'Être et le néant* et de la *Critique*, prouvant ainsi qu'il y croyait.

1976.

Au début de mars, il me dicta un article sur Pasolini. Il l'avait rencontré à Rome, il aimait certains de ses films — surtout la première partie de *Médée*, où il voyait une extraordinaire évocation du *sacré*. Dans son article, il réfléchissait sur les circonstances de sa mort. Il l'a d'abord rédigé, de son écriture illisible, puis me l'a récité par cœur. C'était un bon article, qui a paru le 14 mars 76 dans le *Corriere della Sera*. Il était content d'avoir réussi à le mettre sur pied en moins de trois heures.

Victor trouvait comme moi que depuis longtemps Sartre n'avait pas été dans une aussi bonne forme intellectuelle. Il est vrai que parfois il semblait *éteint* : mais c'était en présence de gens trop nombreux ou qui l'ennuyaient. Il lui arrivait d'être tout à fait vivant et présent : par exemple pendant la soirée que nous avons passée avec Alice Schwarzer. Il est vrai aussi que, s'il pouvait écouter, répondre, discuter, il n'était plus inventif. Il y avait une espèce de vide en lui, et c'est pourquoi boire, manger, prenaient pour lui une beaucoup plus grande importance que par le passé. Il s'adaptait difficilement aux nouveautés. Il supportait très mal qu'on le contredise, ce que je ne faisais presque jamais bien qu'il se trompât énormément sur les événements passés.

Le 20 mars, nous sommes partis avec Sylvie pour Venise, dont aucun de nous trois ne se lassait. Sartre a fait avec moi, à tout petits pas, d'assez longues promenades : « Ça ne vous ennuie pas d'avoir un petit compagnon qui marche si lentement ? » m'a-t-il demandé une fois. J'ai répondu non, avec sincérité. J'étais déjà assez heureuse qu'il marchât. Il lui arrivait encore de dire avec mélancolie : « Je ne retrouverai jamais mes yeux ! » Et il s'assombrissait quand, à l'arrêt du vaporetto, un passager lui saisissait le bras pour l'aider à descendre : « J'ai vraiment l'air d'un infirme ? » me demandait-il. « Vous avez l'air d'y voir mal, il n'y a pas de honte ! » lui disais-je. Mais ces nuages se dissipaient vite. Comme je souffrais d'une espèce de névrite, dans le bras droit, je lui ai dit : « Enfin quoi ! C'est la vieillerie. On a toujours un emmerdement ou un autre. — Pas moi, m'a-t-il dit avec conviction. Moi, je n'ai rien. » J'en ai ri et, réflexion faite, il a ri lui aussi. Mais, spontanément, il se sentait indemne. Il était beaucoup mieux adapté à sa situation que l'année précédente.

De retour à Paris, il poursuivit son travail avec Victor. C'était un beau printemps : du soleil, de la verdure, des fleurs dans son jardin, où des oiseaux chantaient. Lectures, musique, films remplissaient nos après-midi et nos soirées. Au début de l'année, avait paru *Situations X* qui rassemblait quatre études politiques, un entretien sur *L'Idiot de la famille*, l'entretien avec moi sur le féminisme, et la longue interview qu'il avait donnée à Contat : « Autoportrait à soixante-dix ans ». Gallimard réédita *L'Être et le néant* dans la collection « Tel » et *Situations I* dans la collection « Idées ». La *Critique de la raison dialectique* fut traduite à Londres (elle l'avait été en Allemagne en 1967). Des interviews que Sartre avait données à la radio australienne — sur le marxisme, sur Laing, sur le rôle de l'intellectuel — furent reprises dans un volume qui parut à New York. Le 1er mai, il donna une interview pour le press-book du film *Sartre par lui-même* ; il y parlait de ses démêlés avec la Télévision française. En juin, il publia dans *Libération* une lettre à propos du Larzac : il regrettait de n'avoir pu assister aux rencontres qui avaient eu lieu sur le Larzac à la Pentecôte. Le même mois, il fit paraître dans *Le*

Nouvel Observateur un court texte sur la sécurité du travail dans les entreprises.

Il signa aussi un manifeste de solidarité avec le groupe Marge, qui avait occupé le 20 janvier une dépendance de l'ambassade de l'U.R.S.S. Dans *Libération*, le 28 janvier, il signa un appel au président de la République en faveur de Jean Papinski : instituteur détaché en poste de P.E.G.C. dans un collège d'enseignement général, il avait été inspecté en 1966 alors qu'il faisait un cours d'anglais par un inspecteur qui ignorait cette langue, et qui cependant avait donné sur lui un avis défavorable et l'avait fait reverser dans le primaire ; Papinski avait demandé réparation et ne l'avait pas obtenue ; en 74, il publia un pamphlet, *Boui-Boui*, où il s'en prenait à l'inspection, aux jurys, aux passe-droits ; on l'a radié à vie et il entreprit une grève de la faim (qui devait durer quatre-vingt-dix jours).

Dans *Libération* du 17 février et *Le Monde* du 18, Sartre signa avec cinquante prix Nobel et moi-même un appel pour la libération du docteur Mikhaïl Stern. Nous avons fait ensemble une campagne en sa faveur et nous avons obtenu gain de cause. Le 12 mai, Sartre signa avec d'autres intellectuels un communiqué où ils exprimaient leur horreur devant la fin d'Ulrike Meinhof dans une prison allemande.

Cet été-là, après un mois de séparation, que Sartre passa à Junas avec Arlette, puis à Venise avec Wanda, tandis que je voyageais de nouveau en Espagne avec Sylvie, nous avons été, Sylvie, Sartre et moi, à Capri. Nous y avons passé, à l'hôtel Quisisana, près de trois semaines heureuses : Capri était un endroit que Sartre aimait entre tous. Nous allions chaque jour, au début de l'après-midi, prendre un verre au Salotto. Sartre a même fait deux longues promenades dans cette partie de l'île où les voitures sont interdites : il se reposait sur un banc de loin en loin ; mais ses jambes ne le faisaient pas souffrir. Il aimait s'asseoir au soleil pour déjeuner dans un restaurant en plein air. De sa fenêtre, il sentait la beauté du paysage qui descendait doucement jusqu'au bleu de la mer.

Nous sommes revenus à Rome dans l'auto que nous avions laissée dans un garage napolitain et nous avons retrouvé notre

habituel appartement-terrasse. Sylvie nous a quittés dès le lendemain et je suis restée deux semaines seule avec Sartre. Ç'a été la même agréable routine que les autres années. Une partie de la place du Panthéon et des rues avoisinantes était devenue piétonne et nous nous y promenions souvent. Nous avons déjeuné place Navona avec Basso et sa femme ; Josée Dayan et Malka Ribowska — que nous avions rencontrées par hasard à Venise et que j'avais revues depuis — sont venues discuter avec moi de l'adaptation télévisée de *La Femme rompue.* Sartre avait de la sympathie pour elles et nous avons dîné ensemble. Nous avons eu à la fin de notre séjour la visite des Bost ; ils nous ont accompagnés à l'aéroport, d'où nous nous sommes envolés pour la Grèce.

Sartre avait en effet promis à Mélina de venir la voir à Athènes ; nous y sommes restés une semaine. Il passait les journées avec moi, les soirées avec elle. Nous n'avons pas pu avoir de chambres dans l'hôtel que nous aimions ; celles où nous nous sommes installés, tout à côté, étaient lugubres. Alors que brillait un soleil éblouissant, il fallait, du matin au soir, mettre la lumière. Heureusement, j'avais du travail : j'ai retouché l'adaptation et écrit les dialogues de *La Femme rompue.*

De retour à Paris, à la mi-septembre, la vie a repris, à peu près comme l'année précédente, à quelques différences d'horaire près. Jusqu'au milieu d'octobre, il a fait un temps magnifique, ce qui nous inclinait à l'optimisme. D'ailleurs, Sartre se portait à merveille, et les choses allaient bien pour lui. Il avait renoncé à assister aux réunions des *Temps modernes*, mais il travaillait de grand appétit avec Victor et on continuait à le solliciter de toutes parts. En octobre, il s'associa à une réunion en faveur des détenus politiques soviétiques et demanda la libération de Kouznetsov. Avec Le Bris et Le Dantec, il signa un avertissement précédant le livre de Bommi Bauman[1] intitulé *Tupamaros Berlin-Ouest*, qui paraissait dans « La France sauvage ». Cette autobiographie d'un ancien terroriste allemand avait été saisie en novembre 75 par la police de son pays. Sartre s'était joint à

1. J'ai dit qu'il avait servi de chauffeur à Sartre lors de sa visite à Baader.

Heinrich Böll pour réclamer qu'elle fût republiée. Et, maintenant, elle était éditée en français. « Les thèses de Bommi Bauman ne sont pas nécessairement les nôtres, a écrit Sartre, mais elles interpellent directement la France sauvage. »

Au mois de septembre, on reprit *Les Mains sales* au Théâtre des Mathurins. Il y eut cent cinquante représentations, suivies d'une tournée en province. La critique — à l'exception de celle de Marcabru — fut excellente. Le film *Sartre par lui-même* sortit fin octobre ; là aussi, la critique fit de Sartre un éloge enthousiaste, et le public afflua. *Le Magazine littéraire* publia un long et très intéressant entretien de Sartre avec Michel Sicard [1] à propos de *L'Idiot de la famille.* Deux numéros de *Politique-Hebdo* lui furent consacrés, comprenant des articles de Châtelet, de Horst, de Victor.

« Quel beau come-back ! », lui ai-je dit. « Un come-back funéraire », m'a-t-il répondu, mais en riant. En vérité, il en était tout réjoui. Sartre était beaucoup trop orgueilleux pour être jamais tombé dans la vanité. Comme tout écrivain, il se souciait du succès de ses travaux et de leur influence. Mais, pour lui, le passé était tout de suite dépassé : c'est sur l'avenir — son prochain livre, sa prochaine pièce — qu'il misait. Maintenant, il n'attendait plus grand-chose de l'avenir. Certes, il ne se penchait pas anxieusement sur son passé. Il l'a répété plusieurs fois : il avait fait ce qu'il avait à faire, et il en était content. Cependant, il n'aurait pas aimé se sentir — ne fût-ce que pour un temps — jeté au rencart, oublié. N'étant plus capable de s'engager avec la fougue d'autrefois dans des projets neufs, il coïncidait à présent avec ce qu'il avait déjà réalisé. Il considérait son œuvre comme achevée : c'est à travers elle qu'il pouvait être reconnu comme il le souhaitait.

Le dimanche 7 novembre, il reçut à l'ambassade d'Israël le diplôme de docteur *honoris causa* de l'Université de Jérusalem. Dans son allocution — soigneusement préparée et apprise par cœur —, il déclara qu'il acceptait ce diplôme pour favoriser le

1. Un jeune professeur de philosophie qui connaissait très bien l'œuvre de Sartre.

dialogue israélo-palestinien : « Je suis depuis longtemps l'ami d'Israël. Si je m'occupe ici d'Israël, je m'occupe aussi du peuple palestinien qui a beaucoup souffert. » Le texte parut dans *Les Cahiers Bernard Lazare.* Peu après, Sartre donna à Édith Sorel[1] une interview qui parut fin novembre dans *La Tribune juive.* Il disait qu'aujourd'hui il n'écrirait pas tout à fait de la même façon les *Réflexions sur la question juive.* Il évoquait son voyage de 1967 en Égypte et en Israël et déclarait qu'il accepterait un diplôme de l'Université du Caire, si celle-ci le lui proposait.

En novembre, la *New Left Review* commença la publication d'un long fragment du tome II de la *Critique de la raison dialectique.* Sartre réfléchissait sur la société soviétique, sur « le socialisme en un seul pays ». Ces pages étaient plus philosophiques qu'historiques et prolongeaient donc le tome I, alors que le deuxième volume se proposait d'aborder le terrain de l'histoire concrète.

Le 12 novembre, il fit paraître dans *Libération* une lettre de soutien aux cinq détenus corses de Lyon. Le 13 décembre, il dénonça dans une interview donnée à *Politique-Hebdo* le péril que constituait l'hégémonie germano-américaine en Europe. Il participait alors aux activités du « Comité d'action contre l'Europe germano-américaine », animé, entre autres, par J.-P. Vigier.

Mélina vint passer une semaine à Paris et il l'a beaucoup vue. Il s'est beaucoup moins plu avec elle qu'à Athènes, il la trouvait « vide » ; mais il avait toujours de l'affection pour elle.

Le comité des *Temps modernes* se trouvait très réduit. Bost, qui entendait mal, n'y venait plus ; Lanzmann avait tout son temps dévoré par le film qu'il était en train de réaliser sur l'holocauste. Nous avons pensé qu'il fallait coopter de nouveaux membres. Nous avons choisi Pierre Victor, grâce à qui Sartre a recommencé à assister aux réunions, François George, qui avait souvent collaboré à la revue, Rigoulot, un jeune professeur de philosophie qui avait été publié dans *Les Temps modernes* et dont une lettre nous avait beaucoup touchés, et Pierre Goldman, pour qui

1. Ex-femme de René Depestre, que nous avions connue à Cuba.

nous avions tous la plus vive estime. Il est venu chez Sartre, un soir, avec Lanzmann, et j'ai eu envers lui un grand élan de sympathie ; Sartre aussi, mais, comme il lui arrivait souvent devant des inconnus, il n'a pas dit un mot. Resté seul avec moi, il s'en est inquiété. Je l'ai rassuré de mon mieux. Parce qu'ils lui étaient familiers, il était au contraire très présent le soir où Horst et sa femme sont venus prendre un verre avec nous.

1977.

Dans l'ensemble, il allait remarquablement bien. Plus aucun accident de santé. Il avait de la difficulté à marcher, il fumait beaucoup trop pour qu'on pût espérer sur ce plan une amélioration ; il avait aussi du mal à avaler. Mais il était d'excellente humeur. « En ce moment, je suis très content », me disait-il. Bien qu'il jugeât son « come-back » funéraire, les articles qui paraissaient sur lui lui faisaient grand plaisir. Son intelligence était intacte : s'il avait pu lire, se relire, je suis sûre qu'il aurait développé des idées neuves. Pour l'instant, il travaillait avec Victor à un dialogue sur le sens et les raisons de leur collaboration, dialogue qui parut dans *Libération* le 6 janvier 77.

Il précisait que la forme nouvelle de son futur livre *Pouvoir et liberté* n'était pas due seulement à ses infirmités, mais qu'il souhaitait profondément que s'y manifestât un *nous.* Ce livre, c'était pour lui « la morale et la politique que je voudrais avoir terminées à la fin de ma vie ». Il hésitait devant la perspective qu'il s'agirait là d'une pensée commune alors qu'il croyait encore qu'on ne pouvait penser que *seul.* Mais il espérait parvenir à une pensée du *nous :* « Il faudrait une pensée qui soit vraiment formée par toi et moi en même temps, dans l'action de la pensée, avec les modifications chez chacun de nous que la pensée de l'autre amène, et il faudrait arriver à une pensée qui soit nôtre, c'est-à-dire dans laquelle tu te reconnaisses mais en même temps tu me reconnaisses et je me reconnaisse en te reconnaissant...

« Ma situation est quand même curieuse : en gros, j'ai fini ma carrière littéraire. Le livre que nous faisons actuellement est un

livre par-delà les choses écrites. Ce n'est pas tout à fait un vivant, un vivant plus âgé, qui parlerait avec toi ; je suis un peu dégagé de mes œuvres… Je veux avec toi… faire une œuvre qui est par-delà mon œuvre propre.

« … Je ne suis pas mort, en fait : je mange et je bois ; mais je suis mort en ce que mon œuvre est terminée… Mes rapports avec tout ce que j'ai écrit jusque-là ne sont plus les mêmes : je travaille avec toi, tu as des idées qui ne sont pas les miennes et qui me feront aller dans certaines directions où je n'allais pas, donc je fais quelque chose de neuf ; je le fais comme une dernière œuvre, et en même temps comme une œuvre à part, qui n'appartient pas à l'ensemble, quoique naturellement ayant des traits communs : la saisie de la liberté par exemple. »

Visiblement, l'ambiguïté de la situation gênait Sartre, mais il essayait de s'en accommoder ; c'est-à-dire qu'il réussissait à se persuader qu'elle avait pour lui des côtés positifs.

Cependant, il était devenu presque incapable de marcher. Il avait des douleurs dans la jambe gauche : mollet, cuisse, cheville. Et il titubait. Le professeur Lapresle nous a assurés qu'il n'y avait aucune aggravation des troubles vasculaires, mais seulement une sciatique. Sartre a gardé la chambre quinze jours et, au bout de ce temps, il n'allait pas mieux. Il souffrait de sa jambe la nuit, et le jour il avait des douleurs dans le pied. Pour aller au proche restaurant brésilien où, jusqu'en décembre, il se rendait sans difficulté, il a dû en janvier s'arrêter trois fois : en arrivant, il était essoufflé et il avait mal.

Quand nous passions la soirée avec Sartre, Arlette comme moi dormions chez lui. Mais, le samedi, il voyait Wanda jusqu'à onze heures et cela ne nous arrangeait ni l'une ni l'autre de le retrouver si tardivement. Michèle s'était proposée pour venir après le départ de Wanda passer la nuit dans la chambre voisine de la sienne. Ces dispositions convenaient à tout le monde et ont été observées longtemps.

Cependant, un dimanche, comme Sartre déjeunait avec Sylvie et moi à La Palette, il nous a semblé bizarre : tout endormi. Le soir, vers neuf heures, il se sentait si mal que j'ai appelé un médecin S.O.S. : 25 de tension. Après une piqûre, elle est

tombée à 14. Le lendemain, Sartre était fatigué par cette chute brutale. Le docteur Cournot est venu et il a pris à part Liliane qui se trouvait là, pour lui demander : « N'avait-il pas bu ? » Elle a dit que oui : elle n'avait pas osé m'en aviser, mais Sartre lui avait confié que, le samedi soir, avec Michèle, il buvait une demi-bouteille de whisky. Il me l'a avoué à moi aussi. J'ai téléphoné à Michèle, en lui expliquant pourquoi elle ne viendrait plus chez Sartre le samedi. Elle lui a dit, à quelques jours de là : « Je voulais t'aider à mourir dans la gaieté. Je croyais que c'était ce que tu souhaitais ! » Mais il ne désirait pas du tout mourir. Désormais, en le quittant, le samedi soir, je lui mesurais une dose de whisky, et je cachais la bouteille. Après le départ de Wanda, il buvait et fumait un moment et allait paisiblement se coucher.

Au début de janvier, nous avons fait chez Sylvie un joyeux déjeuner de fête. Le texte intégral du film *Sartre par lui-même* parut chez Gallimard, avec grand succès. Il donna à Catherine Chaine une interview sur son rapport aux femmes, qui fut publiée par *Le Nouvel Observateur* du 31 janvier. Il assistait aux réunions des *Temps modernes*, qui avaient maintenant lieu chez lui deux mercredi matin par mois, et il prenait part aux discussions. Emporté par son habitude de dire toujours « oui », il accepta de signer un article qui parut dans *Le Monde* du 10 février 77 et qui, en fait, après une discussion avec lui, avait été écrit par Vigier. Constatant que « la social-démocratie allemande est, depuis sa reconstitution en 1945, un des instruments privilégiés de l'impérialisme américain en Europe », il demandait aux militants socialistes de « combattre l'hégémonie germano-américaine » en s'opposant à une certaine construction de l'Europe. Le style n'était en rien celui de Sartre et, de sa part, un appel aux socialistes étonnait. Lanzmann, Pouillon, Victor et d'autres ne lui ont pas caché leur désapprobation.

Il avait promis à Mélina d'aller faire une conférence à la Faculté d'Athènes — où elle travaillait — au milieu de février. Il partit en avion le mercredi 16 février, avec Pierre Victor. Il resta là-bas une semaine, déjeunant avec Victor, dînant avec Mélina, préparant dans sa tête sa conférence. Il la fit le mardi 22, sur le

thème : « Qu'est-ce que la philosophie ? » Il y avait quinze cents personnes dans une salle qui, en principe, en contient huit cents. Il parla environ une heure et il fut applaudi à tout rompre. Victor trouva la conférence un peu « facile », mais, comme la plupart des étudiants comprenaient très mal le français, il admettait qu'il aurait été inutile de jouer la difficulté. J'ai été les chercher le lendemain à l'aéroport d'Orly. Les passagers ont défilé sous mes yeux et l'un d'eux m'a dit, d'un ton rassurant : « Ils arrivent. » Et, en effet, ils se sont amenés, les tout derniers, Sartre un peu fatigué par la longue marche à partir de l'avion, mais enchanté de son voyage.

Le 9 mars, Mélina vint à Paris. Elle me téléphona le lendemain matin avant neuf heures, affolée. Sartre l'avait emmenée dîner au restaurant brésilien : au retour, ses jambes s'étaient dérobées sous lui et, par deux fois, il était presque tombé ; des voisins l'avaient pour ainsi dire porté jusqu'à l'ascenseur, il était blême, en sueur et essoufflé. J'ai appelé Zaidmann[1] et j'ai couru chez Sartre. Il avait 22 de tension. Il n'avait pas trop bu, m'a affirmé Mélina, et je savais que, de ce point de vue, elle le surveillait toujours étroitement. D'ailleurs, il avait la tête très claire. J'ai passé l'après-midi avec lui. Le docteur Cournot, venu le soir, a parlé de spasme dans une jambe. Le lendemain, Arlette m'a dit au téléphone que Sartre était tombé plusieurs fois, en particulier en allant se coucher.

Le docteur Cournot est revenu. Bien que la tension de Sartre ait beaucoup baissé, il lui a demandé d'aller à l'hôpital Broussais pour un check-up. J'ai dormi chez lui comme tous les mardis, et le matin, à huit heures et demie, Liliane est venue nous chercher ; nous avons aidé Sartre à traverser le jardin et à descendre en ascenseur jusqu'à la voiture : il marchait à peine. A Broussais, un infirmier l'a emmené dans un fauteuil roulant. Les médecins décidèrent de le garder jusqu'au lendemain après-midi. Je suis restée dans sa chambre, je me suis occupée des formalités d'entrée, pendant qu'il subissait de multiples examens. On lui a

1. Le docteur Zaidmann ne figurera plus dans ce récit : il s'est brusquement effondré, rue Delambre, victime d'une crise cardiaque.

servi un déjeuner qu'il a à peu près mangé. Sa tension était bonne à droite, moins bonne à gauche : une asymétrie très prononcée. Je suis restée jusqu'à trois heures et demie, lisant à côté de Sartre endormi. Puis Arlette est venue.

Je suis retournée à l'hôpital le lendemain matin. Sartre avait dîné, regardé un peu la télévision, et bien dormi. On était en train de lui faire une longue radio : thorax, jambes, mains, etc. On l'a réinstallé dans son lit et le professeur Housset est venu. Il a parlé avec énergie. Sartre ne sauverait ses jambes qu'en renonçant au tabac. On pouvait beaucoup améliorer sa condition, lui assurer une vieillesse tranquille et une mort normale, s'il ne fumait plus. Sinon, il faudrait lui couper les orteils, puis les pieds, puis les jambes. Sartre a paru impressionné. Je l'ai ramené chez lui avec Liliane, sans trop de peine. Pour le tabac, il a dit qu'il voulait réfléchir. Il a vu Mélina, Arlette et, le lendemain, Pierre et Michèle. Quand je suis venue en fin d'après-midi, il marchait un peu mieux. Mais le lendemain, en fin de journée, il m'a dit que chaque nuit sa jambe lui faisait mal pendant une heure environ.

Le dimanche, nous avons été, Sylvie, lui et moi, voir notre amie Tomiko dans sa belle maison de Versailles. Nous avons mangé un canard farci et bu un excellent vin. Au retour, dans l'auto, Sylvie, qui avait un verre dans le nez, a fait de chaleureuses déclarations à Sartre qui en a été charmé. (Elle n'était pas toujours aimable avec lui. Refusant d'admettre qu'il était malade, elle s'agaçait de certains de ses comportements et il lui reprochait alors ce qu'il appelait sa « mauvaise humeur ». Cela n'altérait d'ailleurs en rien leurs rapports.)

Nous avons passé la soirée à lire et à causer. Il s'était décidé à arrêter de fumer le lendemain, lundi. Je lui ai demandé : « Ça ne vous attriste pas de penser que vous fumez votre dernière cigarette ? — Non. A vrai dire, elles me dégoûtent un peu, maintenant, ces cigarettes. » Sans doute les associait-il à l'idée d'être découpé par petits morceaux. Le lendemain, il m'a remis ses cigarettes et ses briquets pour que je les donne à Sylvie. Et, le soir, il m'a dit être étonnamment de bonne humeur *parce qu*'il avait cessé de fumer. Ce fut un arrêt définitif et qui ne parut

jamais lui peser. Même si des amis fumaient devant lui, il n'en était pas affecté et même il les encourageait à le faire.

Le jeudi suivant, Liliane et moi l'avons conduit à la consultation privée du professeur Housset, qui a compulsé un énorme dossier sur lui. Il l'a félicité d'avoir renoncé au tabac et lui a prescrit une série de piqûres intraveineuses. A la moindre crampe, Sartre devait s'arrêter de marcher, sinon il risquait un accident cardiaque ou une attaque au cerveau. Il lui a formellement déconseillé le petit voyage à Junas qu'il projetait de faire. Il m'a remis une épaisse enveloppe que je devais donner au docteur Cournot. Nous avons ramené Sartre chez lui et, une fois chez moi, Liliane et moi avons décacheté à la vapeur la lettre de Housset. C'était un minutieux bilan auquel nous n'avons pas compris grand-chose. Liliane l'a gardé pour le montrer à une de ses amies qui était médecin.

Elle m'a téléphoné le lendemain. L'amie trouvait le bilan très inquiétant : seulement 30 % de circulation dans les jambes. « Avec des précautions, il peut vivre encore quelques années », avait-elle conclu. *Quelques* années : le mot a pris pour moi un sens tragique. Je savais bien que Sartre ne vivrait plus très longtemps. Mais le délai qui me séparait de sa fin était si imprécis qu'elle me paraissait lointaine. Soudain elle devenait proche : cinq ans ? sept ans ? en tout cas un temps fini, défini. Inéluctable, la mort était déjà présente, Sartre lui appartenait. Mon angoisse diffuse a cédé la place à un radical désespoir.

J'ai essayé d'y faire face. J'ai rapporté chez Sartre la lettre, recachetée, que d'ailleurs le docteur Cournot a laissée ouverte sur la table. Il a recommandé à Sartre de très peu marcher pendant les quinze jours suivants. Nous allions partir pour Venise et j'ai convaincu Sartre de commander à l'aérodrome un fauteuil roulant.

A Venise, nous avions les mêmes chambres que les autres années et Sartre était tout heureux de s'y retrouver. Mais il est peu sorti de l'hôtel. Nous rendre aux restaurants qu'il aimait, c'était chaque fois une pénible expédition. Même aller place Saint-Marc lui était difficile. Comme le temps était humide et un peu pluvieux, il ne pouvait guère s'asseoir aux terrasses des

cafés. Quand il faisait beau, cependant, nous déjeunions à celle de l'hôtel, qui donnait sur le Grand Canal ; sinon nous traversions la rue pour nous asseoir à une table du Harry's Bar. Nous dînions d'un sandwich au bar de l'hôtel. Il passait la plus grande partie de son temps dans sa chambre : je lui faisais la lecture. Quand il dormait, l'après-midi, ou qu'il écoutait de la musique sur son transistor, je sortais avec Sylvie. Il m'a tout de même dit en partant qu'il était très content de son séjour.

Au retour, pendant quelques jours, Sartre a beaucoup vu Mélina. De nouveau, elle lui plaisait : « Avec elle, il me semble que j'ai trente-cinq ans », m'a-t-il dit. Liliane, qui les avait vus plusieurs fois ensemble, m'a dit qu'en effet, en sa compagnie, il rajeunissait. Tant mieux : il restait si peu de choses gaies dans sa vie ! Il avait de nouveau très mal aux jambes. Un matin, en se levant, son pied droit le faisait tellement souffrir qu'il m'a dit : « Je comprends qu'on coupe les pieds. » L'aspirine calmait un peu ses douleurs. De nouvelles piqûres les ont tout à fait supprimées. Mais il avait toujours grand-peine à marcher. Seul avec moi, il était ouvert, vivant. Mais souvent, en présence des gens, il s'absentait, il se fermait. Même un soir avec Bost, il n'a pas ouvert la bouche. Bost m'a dit, atterré : « Comment peut-on admettre que *ça* lui arrive, à lui ? »

C'était justement à lui, pensais-je, que *ça* devait arriver. Il avait toujours pratiqué, à son propre égard, la politique du plein emploi ; pas de temps morts : contre la fatigue, les hésitations, les somnolences, il se gorgeait de corydrane. Une étroitesse constitutionnelle des artères le prédisposait à la maladie qui l'a frappé : mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'a rien fait pour la conjurer. Il a usé jusqu'à la corde son « capital santé ». Il le savait puisqu'il a dit en substance : « J'aime mieux mourir un peu plus tôt et avoir écrit la *Critique de la raison dialectique.* » Je me suis même demandé, sous l'influence des livres de Groddeck, s'il n'avait pas, plus ou moins consciemment, choisi son état. Le dernier tome du Flaubert, il ne *voulait* pas vraiment l'écrire ; mais, n'ayant pour l'instant aucun autre projet, il ne consentait pas non plus à y renoncer. Que faire ? Moi, je suis capable de me mettre en vacances sans que la vie perde tout sens ; Sartre, non. Il

aimait vivre et même ardemment, mais à condition de pouvoir travailler : on l'a vu, au cours de ce récit, le travail était pour lui une hantise. Devant son incapacité à mener à bien celui qu'il avait entrepris, il a littéralement forcé sur les excitants, il a tellement multiplié ses activités et outrepassé ses forces qu'il a rendu une crise inévitable. Une des conséquences qu'il ne prévoyait pas et qui lui a fait horreur, ç'a été sa quasi-cécité. Mais il avait souhaité s'accorder un repos et la maladie était pour lui la seule issue.

Aujourd'hui, je ne crois plus tout à fait à cette hypothèse — en un sens trop optimiste, puisqu'elle faisait de Sartre le maître de son destin. Ce qui est certain, c'est que le drame de ses dernières années est la conséquence de sa vie tout entière. C'est à lui qu'on peut appliquer le mot de Rilke : « Chacun porte sa mort en soi, comme le fruit son noyau. » Sartre a eu le déclin et la mort qu'appelait sa vie. Et c'est pourquoi, peut-être, il les a si calmement acceptés.

Je ne me fais pas d'illusions : cette sérénité avait des éclipses. Il éprouvait de plus en plus souvent le besoin d'un verre d'alcool. A la veille des vacances, j'ai demandé à Victor comment il le trouvait : « Il se détériore », m'a-t-il répondu. A la fin de chaque entretien, Sartre exigeait avec colère de boire un whisky.

Cependant il était souriant, ce 21 juin 77, jour de son soixante-douzième anniversaire, où avec de nombreux intellectuels il accueillit au théâtre Récamier les dissidents de l'Est : au même moment, Giscard recevait Brejnev à l'Élysée. Il s'assit à côté du docteur Mikhaïl Stern, que nous avions contribué, lui et moi, à faire libérer, et qui l'a chaleureusement remercié. Il eut avec d'autres participants de brefs entretiens.

Cette année-là, comme les autres années, il a signé beaucoup de textes, qui ont tous paru dans *Le Monde :* le 9 janvier, un appel en faveur de *Politique-Hebdo* qui était en difficulté ; le 23 janvier, un appel contre la répression au Maroc ; le 22 mars, une lettre au président du tribunal de Laval pour soutenir Yvan Pineau, inculpé pour avoir renvoyé son livret militaire ; le 26 mars, une protestation contre l'arrestation d'un chanteur au Nigeria ; le 27 mars, un appel pour les libertés en Argentine ; le

29 juin, une pétition adressée à la conférence de Belgrade contre la répression en Italie ; le 1er juillet, une protestation contre l'aggravation de la situation politique au Brésil.

D'autre part, le 28 juillet, a paru un entretien de Sartre avec le musicologue Lucien Malson. Il parlait de ses goûts musicaux et il déplorait l'orientation nouvelle de France-Musique. Le directeur de cette chaîne a répondu à ses critiques dans le numéro du 7-8 août.

Au début de juillet, Sartre est parti en voiture pour Junas avec Arlette, Puig et une amie de Puig, pour qui il avait beaucoup de sympathie. A travers les relais habituels[1], il s'est rendu avec Wanda à Venise, où il a passé quinze jours. Je lui téléphonais souvent, et il semblait bien se porter. Mais je restais bouleversée par le verdict qu'avait rendu l'amie de Liliane : *quelques années à vivre.* Voyageant en Autriche avec Sylvie, sa présence, l'intérêt que je prenais aux paysages, aux villes, aux musées, m'aidaient à surmonter mon désarroi. Le soir, cependant, tout en essayant de faire bonne figure, je m'effondrais. J'avais pris chez Sartre un tube de valium : j'en avalais des comprimés dans le vain espoir de me rasséréner et je buvais exagérément du whisky. Le résultat, c'est que mes jambes flageolaient, je titubais ; une fois, j'ai failli tomber dans un lac ; un autre soir, arrivant dans le hall de l'hôtel, je me suis affalée dans un fauteuil et la patronne m'a regardée d'un drôle d'air. Heureusement, le matin, je reprenais le dessus et nous passions de belles journées.

Nous sommes descendues sur Venise et Sylvie m'a attendue dans la voiture, piazza Roma, tandis qu'un canot automobile me conduisait à l'hôtel de Sartre. Comme d'habitude, ça m'a fait un coup de le rencontrer dans le hall : ses lunettes noires, sa démarche embarrassée. Nous sommes partis avec Sylvie sous un ciel somptueux. Nous nous sommes arrêtés à Florence et installés à l'Excelsior où j'avais retenu des chambres flanquées de terrasses d'où on découvrait toute la ville. Sartre rayonnait de

1. Depuis qu'il n'y voyait plus, Liliane venait le chercher à l'arrivée de l'avion de Nîmes ; Bost, le lendemain, le prenait chez elle et l'amenait avec Wanda à l'aéroport, d'où il partait pour l'Italie.

plaisir — comme si souvent, autrefois — tandis que nous buvions des cocktails au bar.

Le lendemain, vers deux heures, nous arrivions à Rome, déserte. Nous n'avions malheureusement plus notre appartement-terrasse, qui était loué pour l'année à un Américain. Mais j'ai bien aimé notre nouveau logement : deux chambres séparées par un minuscule salon où ronronnait un frigidaire. Il se trouvait aussi au cinquième étage et nous avions une vue magnifique sur Saint-Pierre, avec des couchers de soleil fabuleux.

J'ai trouvé Sartre tout à fait bien (sauf en ce qui concernait ses jambes, il pouvait à peine marcher) pendant les trente-cinq jours que nous avons passés ensemble, d'abord avec Sylvie, puis seuls. Il discutait avec beaucoup de pertinence des livres que je lui lisais (surtout les ouvrages des dissidents soviétiques). Quand Bost est venu nous voir avec Olga, bien qu'il fût, touchant Sartre, enclin au pessimisme, il a été étonné par sa vitalité. Le lendemain du départ de Sylvie, un petit café s'est ouvert à dix mètres de notre hôtel, à la place d'un ancien garage. Tous les jours nous déjeunions à sa terrasse, d'un sandwich ou d'une omelette. Le soir, en revenant du restaurant où nous avait conduits un taxi, il nous arrivait d'y boire un whisky avant de monter dans nos chambres. Et c'est là que nous donnions la plupart de nos rendez-vous.

Les esprits étaient en effervescence à Rome, cet été-là : un étudiant avait été tué à Bologne, dont le maire était communiste. Une immense manifestation gauchiste y était prévue du 23 au 25 septembre. Sartre, je l'ai dit, avait signé un manifeste contre la répression en Italie : ce faisant, il avait soulevé une tempête dans la presse italienne, surtout dans la presse communiste. *Lotta continua,* journal d'extrême gauche, avec lequel *Les Temps modernes* avaient d'excellents rapports, a demandé à Sartre une interview sur la question. M.-A. Macciocchi insistait pour qu'il donne son appui aux rencontres de Bologne. Rossana Rossanda lui demandait de ne pas les soutenir : elle prévoyait des catastrophes. Sartre rencontra le 19 septembre, dans le petit café dont je viens de parler, plusieurs dirigeants de *Lotta continua ;* ils publièrent l'entretien sur quatre pages dans leur numéro du

15 septembre, sous le titre : « Libertà e potere non vanno in coppia ». Sartre exposait ses idées sur le P.C. italien, sur le compromis historique, sur le groupe Baader-Meinhof, sur les dissidents de l'Est, sur le rôle des intellectuels à l'égard de l'État et des partis, sur les nouveaux philosophes, sur le marxisme. Il déclara : « Toutes les fois que la police d'État tire sur un jeune militant, je suis du côté du jeune militant. » Il affirma sa solidarité avec les jeunes, mais souhaita qu'à Bologne il n'y eût pas de violence. Ses propos ont satisfait tout le monde, y compris Rossana Rossanda.

Sartre avait en effet très bien parlé. Et dans nos conversations, je le retrouvais tout à fait. Nous causions de notre vie, de notre âge, de tout et de rien. Il avait vieilli, certes, mais il était vraiment lui-même.

Son cœur avait des caprices. Il ne voulait plus que Mélina vienne le voir à Rome ni que nous allions à Athènes comme il en avait été question. Il disait qu'il lui donnerait de l'argent pour vivre à Paris cette année, puisqu'il le lui avait promis, mais qu'il ne la verrait plus : « Elle est trop intéressée ; elle n'est pas intéressante. Elle n'est plus rien pour moi. »

Elle arriva à Paris peu après notre retour. « J'ai toujours beaucoup d'affection pour toi, lui dit Sartre, mais je ne t'aime plus. » Elle pleura un peu ; il la revit de temps en temps.

Il y avait beaucoup de femmes dans son entourage : ses anciennes amies, de nouvelles venues. Il me disait d'un ton joyeux : « Jamais je n'ai été autant entouré de femmes ! » Il ne semblait pas du tout malheureux. « Oui, m'a-t-il dit comme je l'interrogeais, il y a maintenant une dimension de malheur dans le monde, mais je ne suis pas malheureux. » Il regrettait de si mal voir, surtout de ne pas voir les visages ; mais il se sentait bien vivant. Les lectures faites avec Victor l'intéressaient, la télévision l'amusait ; pendant les réunions des *Temps modernes* il participait aux discussions beaucoup plus que les autres années.

Il était aussi très attentif aux événements politiques ; en particulier à l'affaire de Klaus Croissant, l'avocat de Baader. Le 1er juillet, il avait signé un appel contre son extradition ; il signa le 11 octobre, avec le « Comité contre l'Europe germano-

américaine », une nouvelle protestation ; le 18 novembre il y eut un communiqué de ce même comité à propos de l'affaire Schleyer. Le 28 octobre, il signa avec P. Halbwachs, Daniel Guérin, moi-même, une mise en garde contre le recours à la force touchant le Front Polisario. Le 30 octobre, il envoya un télégramme de soutien à des intellectuels iraniens opposés au régime. Et le 10 décembre, il signa un appel contre l'expulsion du peintre Antonio Saura.

Fin novembre, il me dicta en une heure une petite préface, très bien venue, pour l'édition américaine de son théâtre.

Le T.E.P. comptait reprendre *Nekrassov*, qui n'avait plus été représenté à Paris depuis sa création en 1955. Au mois d'octobre, Sartre eut une conversation sur la pièce avec Georges Werler, André Aquart et Maurice Delarue, et en décembre, il fit une déclaration à ce sujet. Il souligna que son véritable propos avait été de dénoncer les procédés de la presse à sensation. « Sans doute aujourd'hui choisirais-je un autre prétexte, a-t-il dit, mais comme hier je m'attaquerais volontiers à un certain journalisme qui abuse sans scrupule de la confiance de ses lecteurs en montant de toutes pièces de faux scandales. » Comme certains lui reprochaient d'avoir consenti à cette reprise, il répondit que toutes ses pièces — entre autres *Les Mains sales* — appartenaient désormais au répertoire et qu'il ne voyait plus de raison d'en empêcher la production.

A ce propos, je tiens à relever l'énorme contresens [1] qui a attribué à Sartre la consigne : « Ne pas désespérer Billancourt ». Dans l'esprit de ses adversaires, cela signifiait que, par fidélité au P.C.F. — auquel il n'appartenait pas —, il aurait choisi de taire certaines vérités gênantes : il ne l'a jamais fait. Il a été le premier, avec Merleau-Ponty, à dénoncer dans *Les Temps modernes* l'existence des camps soviétiques. Et, par la suite, cette honnêteté ne s'est pas démentie. Qu'on relise la pièce. Valéra, un escroc qui se fait passer pour Nekrassov, ministre soviétique ayant « choisi la liberté », est payé par la presse de droite pour

1. Soigneusement entretenu par Jean Dutourd et nombre d'autres journalistes.

faire des révélations sur l'U.R.S.S., dont il ignore tout. Véronique, jeune militante de gauche, lui explique que, croyant duper les riches, il fait en vérité leur jeu et qu'il va « désespérer les pauvres », en particulier Billancourt. Apolitique, sans scrupule et avide d'argent, Valéra s'écrie avec dérision : « Désespérons Billancourt ! » Aucun des deux n'est le porte-parole de Sartre.

La première représentation eut lieu en février 1978. Maurice Delarue, qui avait été un élève de Dullin et un bon camarade d'Olga, vint chercher Sartre, chez lui, où se trouvaient Olga, Bost et moi. Il nous conduisit au théâtre. Sartre approuva la mise en scène et le jeu des acteurs. Quand le rideau se baissa nous sommes descendus au foyer où il a chaleureusement félicité Werler et ses interprètes.

Depuis ses voyages en Égypte et en Israël — en 1967 —, Sartre s'intéressait particulièrement aux problèmes du Moyen-Orient. Il a été très remué par la visite de Sadate en Israël. Il a écrit un texte, court et frappant, qui a paru dans *Le Monde* du 4-5 décembre, pour encourager les négociations entre l'Égypte et Israël.

Nous avons joyeusement terminé l'année, Sylvie, lui et moi, en mangeant de la dinde chez « Dominique ». Sartre était satisfait de son travail et de sa vie : « En somme, on a passé du bon temps depuis la rentrée », m'a-t-il dit.

1978.

Il fréquentait toujours beaucoup de jeunes femmes : Mélina, plusieurs autres. Comme un jour il se plaignait de trop peu travailler avec Victor, je lui ai dit en riant : « Trop de jeunes personnes ! — Mais ça m'est utile », m'a-t-il répondu. Et je pense qu'en effet c'est beaucoup à elles qu'il devait le goût de vivre. Il m'a déclaré avec une complaisance naïve : « Je n'ai jamais plu davantage aux femmes. »

D'autres circonstances nourrissaient son optimisme. Liliane Siegel réunit en un album, publié chez Gallimard, de nombreuses

photographies de lui, pour lesquelles j'écrivis de brefs commentaires. Michel Sicard préparait sur lui un considérable numéro de la revue *Obliques*, et ils en discutaient souvent ensemble. Jeannette Colombel et beaucoup de jeunes venaient lui parler des travaux qu'ils consacraient à sa pensée. Gallimard allait faire paraître dans « La Pléiade » l'ensemble de son œuvre romanesque, que présenterait Michel Contat. Le « come-back » se prolongeait et il y était très sensible.

Il avait cependant un sérieux souci : l'argent. D'une prodigalité qui, depuis que je le connaissais, ne s'était jamais démentie, il avait donné aux uns et aux autres au cours de sa vie tout ce qu'il gagnait. A présent, il versait régulièrement chaque mois d'assez grosses sommes à diverses personnes : la pension qu'il recevait des Gallimard était aussitôt engloutie. Il ne lui restait presque rien pour subvenir à ses propres besoins. Si je lui demandais de s'acheter une paire de chaussures, il répondait : « Je n'ai pas de quoi. » A peine consentait-il à se la laisser offrir. Et il avait à l'égard de son éditeur une dette qu'il jugeait considérable. Cette situation créait chez lui une véritable anxiété, non pour lui-même, mais pour tous ceux qui dépendaient de lui.

Curieux de voir de près les conséquences de la visite de Sadate, il se rendit en février à Jérusalem, avec Victor et Arlette qui étaient devenus amis. Je craignais que ce voyage, bien que très bref, ne le fatiguât : mais non. A Orly, un fauteuil roulant l'a transporté jusqu'à l'avion. Eli Ben Gal, à l'arrivée, est venu le chercher en voiture. Ils ont logé tous les quatre dans la confortable maison des hôtes située en face de la vieille Jérusalem, et ont passé une nuit dans un bel hôtel, au bord de la mer Morte. Pendant cinq jours, Sartre et Victor ont parlé avec des Israéliens et avec des Palestiniens. Il faisait vingt-cinq degrés et un magnifique ciel bleu. Sartre était ravi. Il aimait bouger, s'informer, et autant que le lui permettaient ses yeux, voir du pays. Si la vieillesse est, comme certains le disent, la perte de la curiosité, alors il n'était pas du tout vieux.

De lui-même, Sartre n'aurait jamais écrit un reportage après une si rapide enquête. Victor avait moins de scrupules : « Vous, les maos, vous allez toujours trop vite », lui avait dit Sartre au-

cours d'un de leurs premiers entretiens. Cependant, il se laissa forcer la main et ils envoyèrent au *Nouvel Observateur* un papier signé de leurs deux noms. Bost me téléphona affolé : « C'est horriblement mauvais ; au journal nous sommes tous consternés. Persuadez Sartre de retirer ce texte ! » Je transmis sa demande à Sartre, après avoir lu le texte qui était en effet très faible : « D'accord », me dit Sartre avec insouciance. Mais quand je parlai à Victor, il se mit en colère : jamais on ne lui avait fait pareil affront. Il me reprocha de ne pas l'avoir mis au courant. J'avais cru que Sartre s'en chargerait : il ne l'avait pas fait, sans doute par indifférence. Je m'expliquai avec Victor, et pendant quelque temps nous gardâmes, du moins en apparence, de bons rapports. Mais bientôt, à une réunion des *Temps modernes* qui eut lieu chez moi, sans Sartre, il y eut une violente altercation entre Victor, Pouillon et Horst, à propos de l'article que ceux-ci trouvaient détestable ; Victor les insulta, déclara par la suite que nous étions tous des morts, et ne remit plus les pieds aux réunions.

Je fus stupéfaite de sa réaction. Sartre et moi, dans notre jeunesse, nous avions essuyé bien des refus, et jamais nous ne les avions tenus pour des affronts. Ex-dirigeant de la Gauche prolétarienne, Victor avait gardé une mentalité de « petit chef » : il fallait que tout pliât devant lui. Il passait facilement d'une conviction à une autre, mais toujours avec le même entêtement. Dans l'intensité mal contrôlée de ses enthousiasmes, il puisait des certitudes qu'il n'acceptait pas de mettre en question. Cela donnait à ses discours une force que certains trouvaient entraînante ; mais l'écriture exige une attitude critique qui lui était étrangère ; il se sentait offensé si, devant un texte de lui, quelqu'un l'adoptait. Désormais, nous ne nous adressâmes plus la parole : chez Sartre, j'évitais de le rencontrer. C'était une situation déplaisante. Jusqu'alors, les vrais amis de Sartre avaient toujours été aussi les miens. Victor fut la seule exception. Je ne doutais pas de son attachement pour Sartre ni de celui de Sartre pour lui. Il s'en est expliqué dans son entretien avec Contat : « Tout ce que je souhaite, c'est que mon travail soit repris par d'autres. Je souhaite par exemple que Pierre Victor fasse ce

travail à la fois d'intellectuel et de militant qu'il veut accomplir... C'est de tous les gens que j'ai connus le seul qui de ce point de vue me donne toute satisfaction. » Il appréciait en lui la radicalité de ses ambitions, le fait que, comme Sartre lui-même, il voulait tout. « Naturellement, on n'arrive pas à tout, mais il faut vouloir tout. » Peut-être Sartre se trompait-il, mais peu importe : c'est ainsi qu'il voyait Victor. De loin en loin, il allait dîner dans ce que Victor appelait sa « communauté », c'est-à-dire une maison de banlieue que Victor et sa femme partageaient avec un couple ami. Sartre se plaisait à ces soirées. Je n'aurais pas voulu y participer, mais je regrettais qu'une partie de la vie de Sartre me fût désormais fermée.

Nous étions un peu fatigués de Venise. Pour villégiaturer à Pâques, je choisis une ravissante petite ville, Sirmione, située sur le lac de Garde, et entourée de remparts ; l'entrée en était interdite aux voitures, sauf si on y habitait, ce qui était notre cas. Nous logions dans un hôtel, au bord du lac. Comme d'habitude, je faisais la lecture à Sartre, dans sa chambre, et, comme il se promenait volontiers dans les étroites rues désertes — sauf le dimanche —, nous allions souvent nous asseoir à la terrasse d'un café, sur une place toute proche. Nous prenions nos repas dans de petits restaurants voisins. Sylvie nous fit faire quelques grandes promenades en auto ; nous avons suivi les bords du lac ; nous avons revisité Vérone, et un autre jour Brescia. En rentrant à Paris, nous avons fait halte à Talloires, à l'auberge du père Bise. Sartre, qui se nourrissait d'ordinaire de manière très frugale et monotone, appréciait à l'occasion un bon repas.

Pendant les mois qui nous séparaient des grandes vacances, il fit peu d'interventions politiques. Au début de l'année, avait paru en Sicile un faux testament politique de Sartre. L'auteur y défendait de vieilles thèses anarchistes et les lui attribuait. Sartre publia un démenti. En juin, il fit paraître dans *Le Monde* un texte où il réclamait, dix ans après les événements de 68, la levée d'interdiction de séjour de Cohn-Bendit. Le même mois, il signa un papier à propos de l'affaire Heide Kempe Böltcher, une jeune Allemande sévèrement brûlée le 21 mai à Paris, au cours d'un interrogatoire policier.

Mais l'activité qui l'intéressait vraiment, c'était la poursuite du livre *Pouvoir et liberté* qu'il écrivait avec Victor : leurs dialogues étaient recueillis au magnétophone. Il expliqua à Michel Sicard — dans un texte qui a paru dans *Obliques* — comment il concevait ce travail : « Si le livre est poussé jusqu'au bout, ce sera une forme nouvelle... une véritable discussion entre deux personnes existantes, ayant les idées qu'elles développent dans leur écrit ; et quand nous serons l'un contre l'autre ce ne sera pas une fiction, ce sera une vérité... il y aura dans ce livre des moments d'affrontement et des moments de concorde et les deux sont importants... Ce livre à deux auteurs est essentiel pour moi parce que la contradiction, la vie, sera *dans* le livre. Les gens qui le liront... prendront des points de vue différents. C'est ça qui me passionne. »

Puis l'été arriva. Comme les autres années, j'ai retrouvé Sartre à Rome, après un voyage en Suède avec Sylvie, et nous y avons passé six semaines très heureuses.

Au retour, sa santé semblait s'être stabilisée. Il discutait avec Victor, je lui faisais des lectures. Il prenait toujours plaisir à ses nombreuses amitiés féminines. Mélina était repartie pour Athènes, mais elle avait des remplaçantes. A la suite de la « Lettre d'amour à Jean-Paul Sartre » qu'elle avait fait paraître dans la presse, il déjeunait de temps en temps avec Françoise Sagan : il l'aimait bien. Il participa au film qu'ont tourné sur moi Josée Dayan et Malka Ribowska. Le numéro d'*Obliques* qui lui était consacré a paru.

Le 28 octobre, il reçut une délégation de paysans du Larzac. Plusieurs articles des *Temps modernes* avaient été consacrés à leurs luttes. Sartre s'y intéressait pour plusieurs raisons : leur affrontement avec l'État ; leur combat contre le développement de l'armée ; l'invention de nouvelles techniques de résistance ; leur non-violence active, qui déroutait l'ordre établi. Il aurait aimé discuter avec eux ces thèmes lors du rassemblement de la Pentecôte 1976, mais sa santé ne lui avait pas permis d'y participer.

En octobre 78, plusieurs d'entre eux ont fait une grève de la faim à Saint-Séverin. Quelques-uns sont venus demander à Sartre

d'être présent à la conférence de presse qu'ils devaient tenir le lendemain. Sartre était trop fatigué pour accepter. Mais il rédigea une déclaration qui fut lue, pendant la conférence, devant les journalistes : « Vous croyez à la nécessité d'une défense de la France, mais vous ne trouvez pas bon que l'armée s'installe au beau milieu du pays et loin des frontières pour créer sur des milliers d'hectares une zone d'extermination par les armes nouvelles ; vous ne jugez pas bon non plus que le gouvernement loue ce terrain habité à des armées d'autres pays pour qu'elles viennent s'y exercer. Vous avez raison : il faut la sottise et le cynisme de nos dirigeants pour faire du Larzac en pleine paix l'étrange lieu d'une guerre mondiale préventive. »

Vers la même époque, il discuta avec un acteur lyonnais, Guillaumat, d'un projet que celui-ci lui avait soumis : présenter au public un montage, intitulé *Mise en théâtre*, qu'avait réalisé Jeannette Colombel à partir de textes de Sartre au contenu historique et politique. Le spectacle eut un grand succès, d'abord dans les deux plus importants théâtres de Lyon, puis, pendant deux ans, à travers toute la France.

1979.

Sartre attacha beaucoup d'importance au colloque israélo-palestinien qui se tint sous l'égide des *Temps modernes* en mars 79. Victor en caressait l'idée depuis son voyage avec Eli Ben Gal : ils se téléphonaient souvent. Un de nos vieux amis israéliens, Flapan, avait proposé aux *Temps modernes* le compte rendu d'un colloque israélo-palestinien qu'il avait présidé. Pour nous le céder, il demandait une assez grosse somme, et le texte n'apportait rien de nouveau. Victor estima qu'il serait préférable d'organiser à Paris une rencontre analogue dont les résultats seraient publiés dans *Les Temps modernes.* Les frais seraient sûrement élevés, mais Gallimard promit de les assumer. Eli et Victor dressèrent, par téléphone, une liste des participants souhaités et leur transmirent les invitations : la plupart d'entre eux résidaient en Israël.

Quantité de problèmes pratiques se posaient : d'abord le lieu des rencontres, le bureau des *Temps modernes* étant grand comme un mouchoir de poche. Michel Foucault prêta aimablement son appartement, très clair, grand, sobrement et élégamment meublé. Victor retint pour quelques jours des chambres dans un petit hôtel de la rive gauche et un salon particulier dans un restaurant voisin. La salle de séjour de Foucault fut équipée de tables, de chaises, d'un magnétophone. Malgré quelques difficultés techniques, la première réunion put avoir lieu le 14 mars. Sartre ouvrit la séance par un petit discours dont il était convenu avec Victor. Sauf lui, Claire Etcherelli et moi — qui ne suis pas revenue le lendemain —, aucun membre de l'équipe des *Temps modernes* n'était présent : tous — moi y compris — considéraient avec méfiance l'initiative de Victor.

Les participants se sont fait connaître. Un Palestinien vivant à Jérusalem, Ibrahim Dahkak, déclara que ce dialogue n'avait pas de sens. Sartre ignorait-il qu'en Israël les Palestiniens et les Israéliens se côtoyaient quotidiennement et parlaient ensemble ? Puisqu'on n'avait convoqué ni Égyptien, ni Maghrébin, il aurait été plus simple et moins coûteux de tenir ce colloque à Jérusalem. Eli Ben Gal et Victor objectèrent que certains des Palestiniens ici présents n'auraient pas pu entrer en Israël. Dahkak répondit que certains Palestiniens d'Israël n'avaient pas pu se rendre à Paris. Et il se retira du colloque. Les autres délégués venaient en effet d'Israël, sauf le Palestinien Edward Saïd, professeur aux U.S.A., à Columbia, et Shalim Sharaf, palestinien, professeur en Autriche. Presque tous parlaient anglais, un ou deux allemand : il y avait des traductrices bénévoles. Si un Israélien voulait parler hébreu, Eli Ben Gal traduisait. Les conversations étaient enregistrées sur magnétophone et Arlette les transcrivait. Pendant les séances, Claire Etcherelli et Catherine von Bülow servaient, sans enthousiasme, du café et des jus de fruits. Outre les réunions officielles, Palestiniens et Israéliens déjeunaient ensemble dans le restaurant choisi par Victor ; ils causaient alors de manière détendue. Ils s'étonnaient un peu de la modestie de leur hôtel ; surtout, du demi-silence de Sartre et de l'importance prise par Victor, dont

ils ignoraient tout. Un petit rabbin blond réclamait de manger kasher : un ami des *Temps modernes*, Schmuel Trigano, l'accompagna au restaurant juif de la rue Médicis.

Les interventions furent plus ou moins intéressantes, plus ou moins émouvantes, mais en gros c'était toujours la même rengaine : les Palestiniens réclamaient un territoire, les Israéliens — tous choisis à gauche — étaient d'accord mais exigeaient des garanties de sécurité. De toute façon, il s'agissait là d'intellectuels qui n'avaient aucun pouvoir. Victor n'en jubilait pas moins : « Ça va être un scoop international », a-t-il dit à Sartre. Il a dû déchanter. Pour diverses raisons, le numéro intitulé « La paix maintenant » — du nom d'un mouvement israélien pacifiste qui n'a pas joué un grand rôle politique — n'a paru qu'en octobre et est tombé à plat. L'été 80, Edward Saïd — qui était aux yeux de Victor le membre le plus prestigieux du colloque — a dit à des amis communs qu'il ne comprenait pas pourquoi on l'avait fait venir d'Amérique : le colloque lui avait paru minable sur le moment même, et davantage encore quand il en avait lu le compte rendu. En mars 79, cependant, Sartre partageait l'optimisme de Victor, et je ne lui ai pas fait part de mes doutes.

Au début des vacances de Pâques, nous sommes partis en auto pour le Midi, avec Sylvie. Nous avons dormi à Vienne, où le restaurant Point nous a déçus. En revanche, l'arrivée à Aix a été un enchantement. L'hôtel, à un kilomètre de la ville, avait un grand jardin qui sentait le soleil et le pin : on apercevait au loin l'arête blanche de Sainte-Victoire se découpant sur le ciel d'un bleu pur. Il faisait encore trop frais pour rester assis dehors : nous lisions dans la chambre de Sartre, mais souvent nous allions tous trois nous promener en voiture et déjeuner dans quelque bel endroit des environs.

Peu de temps après notre retour à Paris, Sartre a été légèrement blessé par un demi-fou, Gérard de Clèves. Il était belge, poète, protégé par nos amis Lallemant et Verstraeten. Entre ses séjours à l'asile psychiatrique, il venait de loin en loin à Paris et là, jour après jour, il demandait de l'argent à Sartre. Pendant cette dernière permission, Sartre lui donna plusieurs fois

de petites sommes et finit par lui déclarer qu'il ne le recevrait plus. Clèves revint cependant. Sartre, qui se trouvait chez lui avec Arlette, refusa de lui ouvrir la porte, mais il l'entrebâilla, laissant fixée la chaîne de sécurité. Après de brefs pourparlers, Clèves tira de sa poche un couteau et, par-dessus la chaîne, frappa Sartre à la main. Puis il se mit à donner des coups si violents dans la porte refermée que, malgré son blindage, elle commença à s'ébranler. Arlette téléphona à la police et, après une longue course dans les couloirs de l'immeuble, Clèves fut appréhendé. Sartre saignait abondamment : le pouce avait été atteint, mais heureusement pas le tendon. Pendant les semaines qui suivirent, il porta un pansement.

Le 20 juin, il participa à une conférence de presse du comité « Un bateau pour le Vietnam ». Ce comité avait déjà réussi le début de l'opération : un bateau, l'*Ile-de-Lumière*, était ancré au large de Poulo-Bidong et accueillait un grand nombre de réfugiés. On souhaitait maintenant réaliser un pont aérien entre les camps de Malaisie et de Thaïlande et des camps de transit dans les pays occidentaux. Pour cela, il fallait alerter la presse. La conférence eut lieu dans les salons de l'hôtel Lutetia. Glucksmann accompagna Sartre, qui, pour la première fois depuis longtemps, serra la main de Raymond Aron. Foucault parla, puis le docteur Kouchner qui travaillait sur l'*Ile-de-Lumière*, puis Sartre, qui partit un peu avant l'intervention d'Aron. Le 26 juin, ils allèrent ensemble à l'Élysée pour demander à Giscard d'intensifier le secours aux *boat people*. Ils reçurent des promesses qui n'étaient que des mots en l'air. Sartre n'accorda aucune importance à cette rencontre avec Aron sur laquelle des journalistes ont longuement épilogué [1].

Les vacances d'été furent, cette année-là encore, une période privilégiée. Aix nous avait tant plu au printemps que nous y sommes retournés en août. Cette fois, nous avions, au premier étage, des chambres dont les terrasses communiquaient et qui surplombaient le jardin. C'est là que nous nous tenions d'habi-

1. Ils prétendaient y voir une réconciliation politique, impliquant que Sartre se rapprochait à présent des positions de la droite. C'était absolument faux.

tude, pour lire et pour causer. Parfois j'allais — en taxi, car Sartre ne marchait pour ainsi dire plus — déjeuner avec lui sur le cours Mirabeau qu'il avait toujours beaucoup aimé. Ou nous déjeunions dans le jardin de l'hôtel. Ou Sylvie nous conduisait dans un de nos endroits favoris. De temps en temps, on apercevait au loin des fumées : un incendie de forêt. Sartre était très heureux de ce séjour. Et il était heureux aussi quand Sylvie, qui rentrait à Paris, nous a menés à l'aérodrome de Martigues, d'où nous nous sommes envolés pour Rome. Nous avons retrouvé nos chambres, face à la blancheur éclatante ou fantomatique de Saint-Pierre, et repris nos paisibles habitudes. Sartre voyait de temps en temps une jeune Américaine domiciliée à Rome et dont il avait fait récemment connaissance. J'ai rencontré avec lui Alice Schwarzer, et Claude Courchay, qui séjournait dans la ville avec une amie, Catherine Rihoit. Courchay a été stupéfait de la bonne humeur de Sartre, de sa gaieté : il le connaissait peu, mais il l'imaginait plus ou moins brisé par sa maladie, par sa cécité ; et il avait devant lui un homme tout joyeux de vivre. Quand il prenait part à des manifestations publiques, Sartre produisait d'ordinaire une pénible impression : « J'ai cru voir un mort », a écrit, en substance, Aron à Claude Mauriac [1] après leur rencontre à l'hôtel Lutetia. Mais, dans le privé, ses interlocuteurs étaient frappés par son indomptable vitalité.

Il accepta de donner à M.-A. Macciocchi une interview qu'elle publia dans *L'Europeo* et dont il n'a pas été content.

Peu avant notre départ, nous avons reçu un coup de téléphone de Paris : Liliane Siegel nous a annoncé l'assassinat de Goldman. J'en ai été bouleversée. Goldman venait assidûment aux réunions des *Temps modernes*, et ma sympathie pour lui s'était transformée en une profonde affection. J'aimais son intelligente ironie, sa gaieté, sa chaleur. Il était vivant, imprévu, souvent drôle, fidèle à ses inimitiés et à ses amitiés. Qu'il eût été abattu de sang-froid ajoutait à l'horreur de sa mort. Sartre fut ému lui aussi ; mais c'est avec détachement qu'il subissait à présent tous les événements.

Il n'en a pas moins voulu, dès notre retour, assister à

1. *Le Temps immobile*, de Claude Mauriac, t. VI.

l'enterrement de Goldman. Claire Etcherelli nous conduisit, dans sa petite voiture, à la Morgue, où nous ne sommes pas entrés et d'où nous avons suivi le fourgon funèbre jusqu'à la porte du cimetière. Là, il y avait une telle foule que nous avons eu beaucoup de mal à la traverser bien que les gens, reconnaissant Sartre, se soient très gentiment écartés. A un certain point, les voitures étaient interdites ; Etcherelli resta au volant ; Sartre et moi nous nous sommes péniblement frayé un chemin à travers la cohue. Au bout d'un court moment, il se sentit fatigué. Je voulais le faire asseoir sur une tombe mais quelqu'un a apporté une chaise. Sartre s'est assis et nous sommes restés là un moment, entourés d'inconnus qui nous dévoraient des yeux. Heureusement, Renée Saurel nous a aperçus ; son auto était arrêtée juste à côté de nous. Nous y sommes montés après avoir fait prévenir Claire Etcherelli de notre départ.

Il reprit son travail avec Victor. Je m'en inquiétais un peu. Quand je lui demandais, pendant trois jours de suite : « Avez-vous bien travaillé ? », il me répondait le premier jour : « Non. On s'est disputés toute la matinée à propos de... [tel ou tel sujet] » Le lendemain, il me répondait : « Non. Nous ne sommes pas d'accord. » Le troisième jour il me disait : « Nous sommes arrivés à nous entendre. » J'avais peur qu'il ne fît beaucoup de concessions. J'aurais bien voulu me tenir au courant de ces entretiens ; mais ils étaient enregistrés au magnétophone et Arlette, chargée de les déchiffrer et de les taper, travaillait lentement. Rien n'était encore au point, me disait Sartre.

En novembre, il donna une interview à Catherine Clément, pour *Le Matin*, et il déjeuna avec l'équipe du journal. En décembre, il exposa à Bernard Dort ses idées sur le théâtre : l'entretien parut dans la revue *Travail théâtral ;* il y parlait des auteurs dramatiques qu'il aimait : Pirandello, Brecht, Beckett, et racontait l'histoire de ses propres pièces. En janvier 80, il protesta contre l'assignation à résidence d'Andréï Sakharov et il soutint le boycottage des jeux Olympiques de Moscou. Le 28 février, il fut interviewé par *Le Gai Pied*, un mensuel homosexuel. Et il eut une conversation avec Catherine Clément et Bernard Pingaud pour un prochain numéro de *L'Arc*.

1980.

D'après un nouveau check-up établi le 4 février à Broussais, il n'allait ni mieux ni plus mal. Ses activités l'intéressaient, ses relations avec de jeunes femmes le distrayaient. En dépit de tout, vivre lui était une joie. Je me rappelle ce matin où un brillant soleil d'hiver a envahi son bureau et baigné son visage : « Oh ! le soleil », s'est-il écrié avec extase. Nous avions fait le projet d'aller, Sylvie, lui et moi, passer les vacances de Pâques à Belle-Ile et il en parlait souvent, d'un air heureux. Il était assez soucieux de sa santé pour continuer à ne plus fumer. Et, à ma connaissance, il ne buvait de l'alcool qu'en petite quantité. La demi-bouteille de chablis qu'il commandait quand nous déjeunions ensemble, il l'avalait si lentement qu'il en laissait la moitié.

Et pourtant, un dimanche matin, au début de mars, Arlette l'a trouvé, couché sur la moquette de sa chambre, avec une terrible gueule de bois. Nous avons appris qu'il se faisait apporter des bouteilles de whisky et de vodka par ses diverses amies, ignorantes du danger. Il les cachait dans un coffre ou derrière des livres. Le samedi soir — la seule nuit qu'il passait seul après le départ de Wanda —, il s'était saoulé. Arlette et moi nous avons vidé les cachettes, j'ai téléphoné aux amies en leur demandant de ne plus apporter d'alcool et j'ai fait à Sartre de vifs reproches. En fait, puisqu'il n'avait pas eu de conséquences immédiates, ce débordement n'avait visiblement pas altéré sa santé. Mais j'étais un peu inquiète pour l'avenir. Et surtout je ne m'expliquais pas ce retour de passion pour l'alcool : cela ne cadrait pas avec son apparent équilibre mental. Il a écarté mes questions en riant : « Mais vous aussi, vous aimez boire », me disait-il. Peut-être supportait-il moins bien qu'auparavant la situation : il n'est pas vrai qu' « à la longue, on s'habitue [1] » : le temps, loin de guérir les blessures, peut, au contraire, les exaspérer. Plus tard, j'ai

1. *Huis clos* : « Je suppose qu'à la longue, on s'habitue » (Garcin).

pensé que, sans trop se l'avouer, il ne devait pas être très satisfait de l'entretien avec Victor qui allait paraître prochainement dans *Le Nouvel Observateur.*

Cet entretien, signé de Sartre et de Benni Lévi — le vrai nom de Victor —, j'ai pu enfin en prendre connaissance environ huit jours avant la date prévue pour sa publication. J'en ai été consternée; il ne s'agissait pas du tout de cette « pensée plurielle » que Sartre évoquait dans *Obliques.* Victor n'exprimait directement aucune de ses opinions : il les faisait endosser à Sartre, jouant, au nom d'on ne sait quelle vérité révélée, le rôle de procureur. Son ton, la supériorité arrogante qu'il prenait sur Sartre, ont révolté tous les amis qui ont eu connaissance du texte avant sa parution. Et ils ont été comme moi atterrés par le contenu des aveux extorqués à Sartre. En effet, Victor avait beaucoup changé depuis que Sartre avait fait sa connaissance. Comme beaucoup d'anciens maos, il s'était tourné vers Dieu : le Dieu d'Israël, puisqu'il était juif; sa vision du monde était devenue spiritualiste et même religieuse. Devant cette nouvelle orientation, Sartre renâclait. Je me rappelle une soirée où, parlant avec Sylvie et moi, il avait exhalé son mécontentement : « Victor veut absolument que toute l'origine de la morale soit dans la Torah ! Mais je ne pense pas ça du tout ! » nous disait-il. Et j'ai déjà signalé que, pendant des jours, il luttait contre Victor, et puis de guerre lasse il cédait. Victor, au lieu de l'aider à enrichir sa propre pensée, faisait pression sur lui pour qu'il la reniât. Comment oser prétendre que l'angoisse n'avait été pour Sartre qu'une mode, alors que jamais il ne s'est soucié des modes ? Comment affadir ainsi la notion de fraternité, si forte et si dure dans la *Critique de la raison dialectique ?* Je n'ai pas caché à Sartre l'étendue de ma déception. Il en a été surpris : il s'attendait à quelques critiques, non à cette radicale opposition. Je lui ai dit que toute l'équipe des *Temps modernes* m'appuyait. Mais il n'en a mis que plus d'entêtement à faire paraître immédiatement l'entretien.

Comment expliquer ce « détournement de vieillard », selon le mot d'Olivier Todd (qui, lui, n'a pas reculé devant le détournement d'un mort) ?

Sartre avait toujours choisi de penser contre lui-même ; mais ce n'avait jamais été pour sombrer dans la facilité ; cette philosophie vague et molle que lui prêtait Victor ne lui convenait pas du tout [1]. Pourquoi s'y est-il rallié ? Lui qui n'avait jamais donné prise à aucune influence, il subissait celle de Victor : il a indiqué pourquoi. Mais c'est un point qu'il faut approfondir. Sartre avait toujours vécu tendu vers l'avenir : il ne pouvait pas vivre autrement. Réduit au présent, il se considérait comme mort [2]. Agé, menacé dans son corps, à demi aveugle, l'avenir était barré pour lui. Il a eu recours à un ersatz : militant et philosophe, Victor réaliserait le « nouvel intellectuel » dont Sartre rêvait et qu'il aurait contribué à faire exister. Douter de Victor, c'était renoncer à cette vivante prolongation de lui-même, plus importante pour lui que les suffrages de la postérité. Donc il avait choisi, malgré toutes ses résistances, de croire en lui. Il avait des idées, il pensait, mais lentement. Et Victor était volubile, il l'étourdissait de paroles sans lui laisser le temps qui lui aurait été nécessaire pour faire le point. Enfin, ce qui a été, je crois, très important, Sartre ne pouvait plus lire, se relire. Je suis incapable de juger un texte que je n'ai pas déchiffré de mes yeux. Sartre était comme moi. Il n'a contrôlé celui-ci que par l'oreille. Il a dit dans son entretien avec Contat [3] : « Le problème, c'est que jamais cet élément de critique réflexive qui est constamment présent lorsqu'on lit un texte avec ses yeux n'est très clair pendant une lecture à haute voix. » D'autre part, Victor était soutenu par Arlette, qui ne connaissait rien aux œuvres philosophiques de Sartre et qui était en sympathie avec les nouvelles tendances de Victor : ils apprenaient ensemble l'hébreu. Devant cet accord, Sartre manquait du recul que seule une lecture réfléchie et solitaire lui aurait permis : alors il s'inclinait. Une fois l'entretien paru, il a été surpris et peiné d'apprendre que tous

1. C'est ce qu'a très bien dit Raymond Aron, dans une confrontation avec Victor, à la télévision, après la mort de Sartre.

2. On a vu que, dans ses moments de dépression, il se disait « un mort vivant ».

3. « Autoportrait à soixante-dix ans. »

les sartriens et même plus généralement tous ses amis partageaient ma consternation.

Le mercredi 19 mars, nous avons passé avec Bost une bonne soirée, sans revenir sur la question. Juste avant de se coucher, Sartre m'a demandé : « Est-ce que ce matin, aux *Temps modernes*, on a parlé de l'interview ? », et j'ai répondu non, ce qui était vrai. Il a paru un peu déçu : il aurait tant voulu se trouver des alliés ! Le lendemain matin, j'ai été le réveiller à neuf heures ; d'habitude, quand j'entrais dans sa chambre, il somnolait encore ; ce jour-là, il était assis au bord de son lit, haletant, presque incapable de parler. Une fois déjà il avait eu, en présence d'Arlette, ce qu'il appelait « une crise d'aérophagie », mais elle avait été assez brève. Celle-ci durait depuis cinq heures du matin sans qu'il ait eu la force de se traîner jusqu'à ma porte et de frapper. J'ai pris peur, j'ai voulu téléphoner mais le téléphone était coupé, Puig ayant laissé la note impayée. Je me suis habillée en hâte et j'ai été téléphoner chez le concierge à un médecin qui habitait tout à côté et qui est venu aussitôt. Dès qu'il a vu Sartre, il a été chez un colocataire appeler le S.A.M.U., qui est arrivé en cinq minutes. On a saigné Sartre, on l'a piqué et soigné pendant près d'une heure. Ensuite on l'a couché sur une espèce de civière roulante qui a suivi un long corridor ; il respirait de l'oxygène qu'un médecin tenait au-dessus de sa tête. On l'a engouffré dans un ascenseur et emmené jusqu'à une ambulance qui attendait devant une des entrées. On ne savait pas encore à quel hôpital on allait le conduire, on devait le téléphoner au concierge ; je suis remontée chez Sartre faire ma toilette. Maintenant qu'il était en bonnes mains, je pensais que la crise serait vite stoppée. Je n'ai pas décommandé Den et Jean Pouillon, avec qui je devais déjeuner. Je n'imaginais pas, en fermant la porte de l'appartement pour aller les rejoindre, que plus jamais elle ne s'ouvrirait devant moi.

Tout de même, quand après le repas je me suis rendue en taxi à l'hôpital Broussais — où je savais maintenant que Sartre se trouvait —, j'ai demandé à Pouillon de m'accompagner et de m'attendre. « J'ai un peu peur », lui ai-je dit. J'ai vu Sartre, qui

était alors en service de réanimation ; il respirait normalement ; il m'a dit qu'il se sentait bien ; je ne suis pas restée longtemps : il somnolait et je ne voulais pas faire attendre Pouillon.

Les médecins m'ont appris le lendemain après-midi qu'il avait un œdème du poumon, qui lui donnait de la fièvre mais qui se résorberait vite. Il était installé dans une grande chambre claire et il se croyait en banlieue. La fièvre le faisait délirer. Le matin, il avait dit à Arlette : « Toi aussi tu es morte, petite. Comment ça t'a fait d'être incinérée ? Enfin, nous voilà tous les deux morts, maintenant [1]. » A moi, il a raconté qu'il venait d'aller déjeuner aux environs de Paris chez son secrétaire (lequel ?). Il n'appelait jamais ainsi Victor ni Puig : il citait leur nom. Comme je paraissais surprise, il m'a expliqué que le médecin avait mis très aimablement une auto à sa disposition pour le conduire et le ramener. Il avait traversé des banlieues très curieuses et très plaisantes. Ne l'avait-il pas rêvé ? ai-je demandé. Il m'a dit que non, d'un air fâché, et je n'ai pas insisté.

Les jours suivants, la fièvre est tombée, il a cessé de délirer. La crise était venue, m'ont dit les médecins, d'un manque d'irrigation des poumons, les artères faisant mal leur travail. Mais maintenant la circulation pulmonaire était rétablie. Nous pensions partir bientôt pour Belle-Ile, et Sartre s'en réjouissait : « Oui, ça sera bien d'être là-bas : on ne pensera plus à tout ça. » (Tout ça, c'était l'interview et les remous qu'elle avait suscités.) Comme il n'avait le droit de recevoir qu'une personne à la fois, Arlette allait à l'hôpital le matin, moi l'après-midi. Je téléphonais vers dix heures pour savoir comment il avait passé la nuit, et on me répondait toujours : « Très bien. » Il avait un excellent sommeil. Il dormait aussi un peu après le déjeuner : nous causions de petites choses. Il s'asseyait dans un fauteuil pour prendre ses repas et quand je venais le voir. Sinon, il restait beaucoup couché. Il avait maigri, il semblait faible, mais son

1. Arlette était juive et Lanzmann nous parlait souvent de son film sur l'extermination des Juifs, et donc des fours crématoires. On parlait aussi des thèses de Faurisson qui en niait l'existence. D'autre part, Sartre souhaitait être incinéré.

moral était très bon. Il souhaitait s'en aller, mais il était assez fatigué pour supporter de bonne grâce la situation. Arlette revenait vers six heures pour assister à son dîner et, quelquefois, elle cédait pour un moment sa place à Victor.

Bientôt je demandai au professeur Housset quand il pourrait sortir. Il m'a répondu avec hésitation : « Je ne peux pas dire… Il est fragile, très fragile. » Et, deux ou trois jours plus tard, il m'a dit que Sartre devait redescendre au service de réanimation : c'était là seulement qu'on pouvait le surveiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre de manière à écarter tout risque d'accident. Sartre ne s'y plaisait pas. Quand Sylvie est venue le voir, il lui a dit — comme s'il s'agissait d'un hôtel où il villégiaturait : « Ce n'est pas bien ici. Heureusement qu'on va bientôt partir. Ça me plaît l'idée d'aller dans une petite île. »

En fait, il n'était plus question d'aller à Belle-Ile : j'ai décommandé les chambres que j'avais retenues. Le docteur voulait avoir Sartre sous la main, en cas de nouvelle crise. Mais on l'a ramené dans une chambre, plus grande et plus claire que la première : « C'est bien, m'a-t-il dit, parce que maintenant je suis tout près de chez moi. » Il croyait encore vaguement avoir été d'abord hospitalisé aux environs de Paris. Il semblait de plus en plus fatigué ; il commençait à avoir des escarres, et sa vessie fonctionnait mal : il a fallu lui faire une dérivation et, quand il se levait — ce qui maintenant était très rare —, il traînait derrière lui un petit sac plastique plein d'urine. De temps en temps, je quittais sa chambre pour laisser entrer un visiteur : Bost ou Lanzmann. J'allais alors m'asseoir dans une salle d'attente. C'est là que j'ai entendu le professeur Housset et un autre docteur parlant entre eux prononcer le mot « urémie ». J'ai compris que Sartre était perdu et je savais que l'urémie entraîne souvent d'atroces souffrances ; je me suis mise à sangloter et je me suis jetée dans les bras de Housset : « Promettez-moi qu'il ne se verra pas mourir, qu'il n'aura pas d'angoisse, qu'il ne souffrira pas ! — Je vous le promets, madame », m'a-t-il dit gravement. Un peu plus tard, comme j'avais regagné la chambre de Sartre, il m'a appelée. Dans le couloir, il m'a dit : « Je veux que vous sachiez que je ne vous ai pas fait une promesse en l'air : je la tiendrai. »

Les médecins m'ont expliqué par la suite que les reins n'étaient plus irrigués et ne fonctionnaient donc plus. Sartre urinait encore, mais sans éliminer l'urée. Pour sauver un rein, il aurait fallu une opération qu'il était incapable de supporter ; et ç'aurait été alors dans le cerveau que le sang n'aurait plus correctement circulé, ce qui aurait entraîné le gâtisme. Il n'y avait pas d'autre solution que de le laisser mourir en paix.

Pendant les quelques jours qui ont suivi, il n'a pas souffert : « Il y a juste un moment un peu désagréable, le matin, quand on soigne mes escarres, m'a-t-il dit. Mais c'est tout. » Ces « escarres » étaient effrayantes à voir (mais, heureusement, elles lui restaient cachées) : de grandes plaques violacées et rougeâtres. En fait, faute de circulation sanguine, la gangrène avait attaqué sa chair.

Il dormait beaucoup, mais il me parlait encore lucidement. Par moments, on pouvait croire qu'il espérait guérir. Pouillon étant venu le voir, dans un des tout derniers jours de sa maladie, il lui a demandé un verre d'eau et il lui a dit gaiement : « La prochaine fois qu'on boira ensemble, ça sera chez moi et avec du whisky[1]. » Mais, le lendemain, il m'a demandé : « Mais comment va-t-on faire pour les frais d'enterrement ? » J'ai protesté bien sûr, et bifurqué sur les frais d'hospitalisation, l'assurant que la sécurité sociale s'en chargeait. Mais j'ai compris qu'il se savait condamné et qu'il n'en était pas bouleversé. Il retrouvait seulement le souci qui l'avait tourmenté ces dernières années : le manque d'argent. Il n'a pas insisté, ne m'a pas posé de question sur sa santé. Le lendemain, les yeux fermés, il m'a pris le poignet et m'a dit : « Je vous aime beaucoup, mon petit Castor. » Le 14 avril, quand je suis venue, il dormait ; il s'est réveillé et m'a dit quelques mots, sans ouvrir les yeux ; puis il m'a tendu la bouche. J'ai embrassé sa bouche, sa joue. Il s'est rendormi. Ces mots, ces gestes, insolites chez lui, s'inscrivaient évidemment dans la perspective de sa mort.

Quelques mois plus tard, le professeur Housset que j'avais

1. Georges Michel, dont le récit est dans l'ensemble exact, s'est trompé quand il a cru que c'étaient là les dernières paroles de Sartre.

souhaité rencontrer m'a dit que Sartre lui posait parfois des questions : « Où tout cela va-t-il aboutir ? Qu'est-ce qui va m'arriver ? » Mais ce n'était pas la mort qui l'inquiétait : c'était son cerveau. La mort, il l'a sûrement pressentie, mais sans angoisse. Il était « résigné », m'a dit Housset, ou plutôt, s'est-il repris, « confiant ». Sans doute, les euphorisants qu'on lui a donnés ont-ils contribué à cet apaisement. Mais surtout — sauf aux premiers temps de sa demi-cécité —, il avait toujours supporté avec modestie ce qui lui arrivait. Il ne voulait pas ennuyer les autres avec ses ennuis. Et la révolte contre un sort sur lequel il ne pouvait rien lui paraissait vaine. Il avait dit à Contat[1] : « C'est comme ça et je n'y peux rien, alors je n'ai pas de raison de me désoler. » Il aimait encore ardemment la vie, mais l'idée de la mort, bien qu'il en reculât l'échéance jusqu'à ses quatre-vingts ans, lui était familière. Il a accepté sa venue sans faire d'histoire, sensible aux amitiés, aux affections qui l'entouraient, et satisfait de son passé : « On a fait ce qu'on avait à faire. »

Housset m'a aussi affirmé que les contrariétés qu'il avait subies n'avaient pu en rien influencer son état ; une crise émotionnelle violente aurait risqué d'avoir sur l'instant des effets funestes mais, dilués dans le temps, des soucis, des déplaisirs n'altéraient en rien ce qui était en cause : le système vasculaire. Il a ajouté que celui-ci se serait fatalement dégradé dans le proche avenir : en deux ans au maximum le cerveau aurait été atteint, et Sartre aurait cessé d'être lui-même.

Le mardi 15 avril au matin, quand j'ai demandé comme d'habitude si Sartre avait bien dormi, l'infirmière m'a répondu : « Oui. Mais... » Je suis venue aussitôt. Il dormait en respirant assez fort : visiblement il était dans le coma ; il y était depuis la veille au soir. Pendant des heures, je suis restée à le regarder. Vers six heures, j'ai laissé la place à Arlette en lui demandant de me téléphoner si quelque chose arrivait. A neuf heures, le téléphone a sonné. Elle m'a dit : « Ça s'est arrêté. » Je suis venue avec Sylvie. Il était pareil à lui-même, mais ne respirait plus.

1. « Autoportrait à soixante-dix ans. »

Sylvie a prévenu Lanzmann, Bost, Pouillon, Horst, qui sont accourus. On nous a autorisés à rester dans la chambre jusqu'à cinq heures du matin. J'ai demandé à Sylvie d'aller chercher du whisky et nous en avons bu en parlant des derniers jours de Sartre, de jours plus anciens et des dispositions à prendre. Sartre m'avait souvent dit qu'il ne voulait pas être enterré au Père-Lachaise entre sa mère et son beau-père ; il souhaitait être incinéré. On a décidé de l'inhumer provisoirement au cimetière Montparnasse, d'où on l'emmènerait au Père-Lachaise pour l'incinération ; ses cendres seraient déposées dans une tombe définitive au cimetière Montparnasse. Pendant que nous le veillions, des journalistes assiégeaient le pavillon. Bost et Lanzmann ont été les sommer de partir. Ils se sont cachés. Mais ils n'ont pas réussi à entrer. Au moment de l'hospitalisation, ils avaient aussi essayé de prendre des photos ; deux d'entre eux, déguisés en infirmiers, avaient tenté de se faufiler dans la chambre, mais on les avait chassés. Les infirmières avaient soin de tirer les stores et de mettre des rideaux aux portes pour nous protéger. Une photographie, sans doute prise d'un toit voisin et montrant Sartre endormi, a tout de même paru dans *Match*.

A un moment, j'ai demandé qu'on me laisse seule avec Sartre, et j'ai voulu m'étendre près de lui sous le drap. Une infirmière m'a arrêtée : « Non. Attention... la gangrène. » C'est alors que j'ai compris la vraie nature de ses escarres. Je me suis couchée sur le drap et j'ai un peu dormi. A cinq heures, des infirmiers sont venus. Ils ont rabattu sur le corps de Sartre un drap et une espèce de housse, et ils l'ont emmené.

J'ai été finir la nuit chez Lanzmann, où j'ai passé aussi celle du mercredi. Les jours suivants, j'ai habité chez Sylvie où j'étais mieux protégée que chez moi contre les coups de téléphone et les journalistes. Dans la journée, je voyais ma sœur, arrivée d'Alsace, et mes amis. Je regardais les journaux et aussi les télégrammes, qui tout de suite ont afflué. Lanzmann, Bost, Sylvie s'occupaient de toutes les formalités. L'enterrement a été fixé d'abord au vendredi, puis au samedi pour que davantage de gens puissent y assister. Giscard d'Estaing a fait dire qu'il savait que Sartre n'aurait pas voulu de funérailles nationales mais qu'il

proposait de payer les obsèques : nous avons refusé. Il a tenu à aller se recueillir devant la dépouille de Sartre.

Le vendredi, j'ai déjeuné avec Bost et j'ai voulu revoir Sartre, avant l'enterrement. Nous avons été à l'amphithéâtre de l'hôpital. On a amené Sartre dans son cercueil, revêtu des habits que Sylvie lui avait achetés pour aller à l'Opéra : c'était les seuls qui se trouvaient chez moi ; elle n'avait pas voulu monter chez lui pour en chercher d'autres. Il était calme, comme tous les morts, et, comme la plupart d'entre eux, inexpressif.

Le samedi matin, nous nous sommes rassemblés dans l'amphithéâtre, où Sartre était exposé, le visage découvert, rigide et glacé dans ses beaux habits. Sur ma demande, Pingaud a pris quelques photos de lui. Au bout d'un temps assez long, des hommes ont rabattu le drap sur le visage de Sartre et fermé le cercueil qu'ils ont emporté.

Je suis montée dans le fourgon funèbre avec Sylvie, ma sœur, Arlette. Devant nous, il y avait une voiture couverte de somptueuses gerbes de fleurs et de couronnes mortuaires. Une espèce de minibus transportait des amis âgés ou incapables d'une longue marche. Une immense foule suivait : environ 50 000 personnes, surtout des jeunes. Des gens frappaient aux carreaux du fourgon : c'était pour la plupart des photographes qui appuyaient leurs objectifs contre les vitres pour me surprendre. Des amis des *Temps modernes* ont fait un barrage derrière la voiture, et tout autour, des inconnus ont spontanément établi une chaîne en se donnant la main. Dans l'ensemble, pendant tout le trajet, la foule a été disciplinée et chaleureuse : « C'est la dernière manif de 68 », a dit Lanzmann. Moi je ne voyais rien. J'étais plus ou moins anesthésiée par du Valium et raidie dans la volonté de ne pas m'effondrer. Je me disais que c'était exactement l'enterrement que souhaitait Sartre, et qu'il ne le saurait pas. Quand je suis descendue du fourgon, le cercueil était déjà au fond de la tombe. J'avais demandé une chaise, et je suis restée assise au bord de la fosse, la tête vide. J'ai aperçu des gens perchés sur des murs, sur des tombes, un grouillement confus. Je me suis levée pour revenir à la voiture : elle n'était qu'à dix mètres de distance, mais la cohue était telle que j'ai cru être étouffée. Je me suis retrouvée

chez Lanzmann avec des amis revenus en désordre du cimetière. Je me suis reposée un moment et, comme nous ne voulions pas nous quitter, nous avons été dîner ensemble chez Zeyer, dans un salon particulier : je ne me souviens de rien. Il paraît que j'ai beaucoup bu, qu'il a fallu presque me porter pour descendre l'escalier. Georges Michel m'a raccompagnée chez moi.

J'ai passé les trois jours suivants chez Sylvie. Le mercredi matin, a eu lieu l'incinération au Père-Lachaise, et j'étais trop épuisée pour y aller. J'ai dormi et — je ne sais comment —, je suis tombée du lit et je suis restée assise sur la moquette. Quand Sylvie et Lanzmann, revenant de l'incinération, m'ont retrouvée, je délirais. Ils m'ont fait hospitaliser. J'avais une congestion pulmonaire, dont j'ai été guérie en deux semaines.

Les cendres de Sartre ont été ramenées au cimetière Montparnasse. Tous les jours, des mains inconnues déposent sur sa tombe de petits bouquets de fleurs fraîches.

Il y a une question qu'en vérité je ne me suis pas posée ; le lecteur se la posera peut-être : n'aurais-je pas dû prévenir Sartre de l'imminence de sa mort ? Quand il était à l'hôpital, affaibli, sans ressort, je n'ai pensé qu'à lui dissimuler la gravité de son état. Et avant ? Il m'avait toujours dit qu'en cas de cancer ou d'autre maladie incurable, il voulait *savoir*. Mais son cas était ambigu. Il était « en danger » ; mais tiendrait-il encore dix ans, comme il le souhaitait, ou tout serait-il fini d'ici un an ou deux ? Tout le monde l'ignorait. Il n'avait aucune disposition à prendre, il n'aurait pas pu mieux se soigner. Et il aimait la vie. Il avait déjà eu bien du mal à assumer sa cécité, ses infirmités. La menace qui pesait sur lui, s'il l'avait plus précisément connue, n'aurait fait qu'inutilement assombrir ses dernières années. De toute façon, je voguais comme lui entre la crainte et l'espoir. Mon silence ne nous a pas séparés.

Sa mort nous sépare. Ma mort ne nous réunira pas. C'est ainsi ; il est déjà beau que nos vies aient pu si longtemps s'accorder.



Entretiens avec Jean-Paul Sartre

AOÛT-SEPTEMBRE 1974



PRÉFACE AUX ENTRETIENS

Ces entretiens ont eu lieu pendant l'été 1974, à Rome, puis au début de l'automne, à Paris. Parfois Sartre était fatigué et me répondait mal ; ou c'était moi qui manquais d'inspiration et posais des questions oiseuses : j'ai supprimé les conversations qui m'ont paru sans intérêt. Les autres, je les ai regroupées par thèmes, tout en suivant à peu près l'ordre chronologique. J'ai essayé de leur donner une forme lisible ; il y a loin, on le sait, des propos recueillis par un magnétophone à un texte correctement rédigé. Mais je n'ai pas tenté de les écrire *au sens littéraire du mot : j'ai voulu en garder la spontanéité. On y trouvera des passages décousus, des piétinements, des redites, et même des contradictions : c'est que je craignais de déformer les paroles de Sartre ou d'en sacrifier des nuances. Elles n'apportent sur lui aucune révélation inattendue ; mais elles permettent de suivre les méandres de sa pensée et d'entendre sa voix vivante.*



Simone de Beauvoir. – Vous avez beaucoup parlé de politique, aussi bien avec Gérassi qu'avec d'autres. On va parler du côté littéraire et philosophique de votre œuvre.

Jean-Paul Sartre. – Si vous voulez.

S. de B. – Mais est-ce que vous avez l'impression qu'il y a des choses à dire là-dessus, est-ce que ça vous intéresse ?

J.-P. S. – Oui. Ça ne m'intéresse pas exactement ; aujourd'hui, rien ne m'intéresse. Mais ça m'a intéressé suffisamment pendant beaucoup d'années pour que je veuille en parler.

S. de B. – Pourquoi est-ce que rien ne vous intéresse aujourd'hui ?

J.-P. S. – Je ne sais pas. C'est passé, ce truc-là. J'essaye de trouver des choses à en dire. Et je n'en trouve plus ; mais j'en trouverai.

S. de B. – Il y a une question que je voudrais vous poser, que beaucoup de gens se posent parce que vous n'y avez pas répondu : vous avez expliqué très bien dans *Les Mots* qu'est-ce que ça a été pour vous de lire, d'écrire, et comment, quand vous aviez onze ans, vous aviez ce qu'on pouvait déjà appeler une vocation d'écrivain. Vous étiez destiné à la littérature. Ça explique pourquoi vous avez voulu écrire, mais ça n'explique pas du tout pourquoi vous avez écrit *ce* que vous avez écrit. C'est là-dessus que je voudrais que vous me parliez un peu : que s'est-il passé entre onze et vingt ans, au moment où vous étiez déjà formé ? Comment voyez-vous le rapport entre vos œuvres littérai-

res et votre œuvre philosophique ? Quand je vous ai connu, vous m'avez dit que vous vouliez à la fois être Spinoza et Stendhal. C'était un assez joli programme. Commençons par les choses que vous écriviez quand je vous ai connu. Pourquoi était-ce ça que vous écriviez, comment est-ce venu ?

J.-P. S. – Une des œuvres héroïques que j'avais écrites à onze ans, à douze ans, s'appelait « Götz von Berlichingen » et, par conséquent, annonce *Le Diable et le Bon Dieu.* Götz était un héros remarquable ; il battait les gens, il faisait régner la terreur mais en même temps il voulait le bien. Et puis, j'avais trouvé une fin dans *Lectures pour tous.* Il s'agissait d'un homme du Moyen Age allemand, je ne sais pas si c'était Götz. En tout cas, on voulait l'exécuter, on le faisait monter dans l'horloge du clocher et on faisait un trou à la place de midi, dans l'horloge, un trou qui communiquait avec l'extérieur. On lui introduisait la tête dans ce trou et les aiguilles en passant de onze heures et demie à une heure et demie lui coupaient la tête...

S. de B. – C'était un peu à la Edgar Poe, ça.

J.-P. S. – C'était une décapitation à retardement. En fait, ça m'a beaucoup frappé. Comme vous voyez, je faisais encore ce que je faisais depuis longtemps : je copiais.

S. de B. – Pendant combien de temps avez-vous copié et quand avez-vous commencé à faire de la littérature une manière de vous exprimer ?

J.-P. S. – Très tard. J'ai copié ou sinon copié, remué de vieilles histoires de petits journaux et d'aventures, jusqu'à quatorze, quinze ans. C'est le passage à Paris qui m'a fait changer de position. Je pense que j'ai dû écrire un dernier roman, qui était d'ailleurs ce Götz, à La Rochelle, en quatrième ; et puis, en troisième, en seconde, j'ai pas beaucoup écrit. Et en première, quand je suis arrivé à Paris, alors, je me suis mis à écrire des choses plus sérieuses.

S. de B. – Ces histoires que vous copiiez plus ou moins, il y avait un choix qui présidait à ça. Vous ne copiiez pas n'importe quelle histoire. Vous aimiez toujours, comme Pardaillan, les histoires d'aventures, les histoires héroïques, jusqu'à quatorze ans...

J.-P. S. – C'est ça. L'héroïsme d'un homme plus fort que les autres, quasiment plus grand, un peu le contraire de ce que j'étais, et qui par un coup d'épée tuait les méchants, délivrait des royaumes, ou sauvait des jeunes filles.

S. de B. – On peut dire que jusqu'à quatorze ans ça a été le processus que vous décriviez dans *Les Mots* : jouer à écrire, sans vraiment écrire. Et pourquoi l'arrivée à Paris a-t-elle changé votre rapport à l'écriture ?

J.-P. S. – Eh bien, ça, c'est en liaison avec la littérature des autres. A La Rochelle, je lisais encore des romans de cape et d'épée, des romans célèbres, comme « Rocambole » et « Fantomas », des romans d'aventures, et puis toute une littérature qui était celle de la petite bourgeoisie. Par exemple, Claude Farrère ; des écrivains qui écrivaient des histoires de voyages, de bateaux, et il y avait des sentiments, il y avait des amours, il y avait des violences, de petites violences qu'ils blâmaient, d'ailleurs ; et puis ils montraient la déliquescence des colonies.

S. de B. – Quand vous êtes arrivé à Paris, vous avez changé de lectures ?

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Pourquoi ? Sous quelles influences ?

J.-P. S. – Sous l'influence de garçons qui étaient là, de quelques garçons : Nizan, le frère du peintre Gruber, qui étaient dans ma classe. Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu, c'était un garçon très intelligent et qui lisait beaucoup de littérature valable.

S. de B. – Vous vous êtes mis à lire quoi, à ce moment-là ?

J.-P. S. – A ce moment-là, on a commencé à lire des choses sérieuses ; par exemple il lisait Proust, Gruber, et j'ai connu Proust en première, avec ravissement.

S. de B. – Ah bon ! Vous avez mordu tout de suite.

J.-P. S. – Tout de suite, oui. Il y a eu un changement, car en même temps je m'intéressais à la littérature classique, que notre professeur, qui était très bien, très agréable, très intelligent, M. Georgin, nous enseignait. Il nous disait : sur ce problème, sur cette question, débrouillez-vous ; alors on lisait. J'allais à la bibliothèque Sainte-Geneviève, et je lisais tout ce que je pouvais

sur la question. J'en étais tout fier. J'ai pensé à ce moment-là à entrer dans le domaine littéraire, non en tant qu'écrivain, en tant qu'homme de culture.

S. de B. – Vous êtes entré dans la culture à travers les camarades et à travers les professeurs. Quels sont, en dehors de Proust, les écrivains qui vous ont intéressé à ce moment-là ?

J.-P. S. – Eh bien, par exemple, Conrad, en première et en philosophie, mais surtout en philosophie.

S. de B. – Et est-ce que vous lisiez Gide ?

J.-P. S. – Un peu, mais sans grand intérêt. On lisait *Les Nourritures terrestres ;* je trouvais ça un peu ennuyeux.

S. de B. – Vous lisiez Giraudoux ?

J.-P. S. – Oui, énormément. C'était une grande admiration de Nizan. Il a même écrit une nouvelle dans le pur style de Giraudoux, et moi-même j'ai fait une nouvelle qui s'inspirait de lui.

S. de B. – Elle a paru dans la *Revue sans titre ?*

J.-P. S. – Celle-là, non. Celle qui a paru dans la *Revue sans titre*, c'est *Jésus la chouette.*

S. de B. – Oui, et il y avait aussi *L'Ange du morbide.* Mais vous avez écrit ça plus tard.

J.-P. S. – Oui, j'ai écrit ça en hypo-khâgne, c'est-à-dire vers dix-sept ans.

S. de B. – Et en première et en philo, qu'est-ce que vous avez écrit ?

J.-P. S. – Je n'ai rien écrit de très précis que j'aie gardé ; par exemple je me souviens d'un étrange truc : un homme qui habitait au cinquième étage ; mes grands-parents n'habitaient pas au cinquième, ils habitaient au troisième, mais le cinquième me fascinait, comme étant le dernier étage de l'immeuble. Ils habitaient au troisième, mais ils avaient habité au cinquième. C'était en somme un souvenir du temps où, rue Le Goff, j'habitais au cinquième, avec une petite voisine que j'aimais bien.

S. de B. – Et c'est lié à ce que vous dites dans *Les Mots*, que vous avez toujours aimé une situation « juchée »... Alors qu'est-ce qui arrivait à cet homme ?

J.-P. S. – Eh bien il se trouvait être un pharaon. Pourquoi ? Je serais bien en peine de le dire.

S. de B. – C'était une réincarnation ?

J.-P. S. – C'était un pharaon. Il était là, il parlait avec une jeune femme et il lui disait des choses concernant la philosophie : des idées à moi. C'était ou en première ou au début de la philo.

S. de B. – Déjà il y avait une espèce de contenu philosophique dans ce que vous cherchiez à faire ?

J.-P. S. – Oui, je ne sais pas pourquoi. Enfin, on y viendra plus tard. Vous voyez, là, c'était un peu comme à la fin du XIXe siècle ; on met de la philo, même chez Bourget, il y a de la philo dans un récit qui veut prouver une chose, une autre. C'était un peu pareil.

S. de B. – C'était de la littérature à thèse.

J.-P. S. – La thèse était inventée, sur l'heure.

S. de B. – Mais enfin, ce que vous essayiez d'exprimer, c'était plutôt vos idées que votre expérience du monde, que votre sensation du monde ?

J.-P. S. – C'était mes idées, qui d'ailleurs devaient comprendre une expérience du monde, mais non pas la mienne, une expérience factice, fictive. J'écrivis un peu plus tard l'histoire d'un jeune héros et de sa sœur, qui montaient chez les dieux, avec une expérience de petits-bourgeois, en somme. Il s'agissait d'une expérience qui valait pour mon expérience, mais qui en fait n'avait rien à voir avec elle, puisque c'était des enfants grecs.

S. de B. – Il y avait une jeune fille dans *Er l'Arménien ?*

J.-P. S. – Oui, mais on en parlait à peine. Elle donnait la réplique au jeune héros.

S. de B. – Quelle était l'histoire exactement ? Ce n'était pas une histoire de peseurs d'âmes ? Ce n'était pas justement l'Arménien qui était un peseur d'âmes ?

J.-P. S. – Non, l'Arménien était pesé. Et il y avait une grande bataille avec les géants, la grande bataille de l'Oeta avec les géants, avec les Titans.

S. de B. – Mais ça c'était postérieur à *Jésus la chouette* et à *L'Ange du morbide.*

J.-P. S. – Ah oui. *Jésus la chouette* est antérieur à *L'Ange du morbide* ; ça a dû être écrit en première et en philo.

S. de B. – Pouvez-vous me dire pourquoi vous l'avez écrit ? Qu'est-ce que ça représentait pour vous ? *Jésus la chouette*, c'était la vie d'un petit professeur de province, c'est bien ça ?

J.-P. S. – Oui. Mais vue par un élève ; le héros était un vrai professeur du lycée de La Rochelle ; j'avais été reçu chez lui ; j'imaginais son enterrement. Il était effectivement mort au cours de l'année. Les élèves n'avaient pas suivi l'enterrement, mais, dans mon récit, ils le suivaient et j'imaginais l'enterrement parce que peut-être bien que je l'ai suivi ; mais il ne s'était rien passé d'extraordinaire. Dans mon récit, les élèves chahutaient pendant l'enterrement.

S. de B. – Mais qu'est-ce qui vous avait poussé à écrire cette histoire ? Est-ce parce que vous voyiez dans ce professeur, bien que vous le chahutiez, l'anticipation de votre propre sort ? Ou est-ce que simplement, pour une raison quelconque, il vous avait intéressé ?

J.-P. S. – Ce qu'il faut surtout étudier, c'est comment je suis passé du roman de cape et d'épée à un roman réaliste : le héros est un minable. J'avais quand même conservé ma vieille tradition du héros positif, en l'incarnant dans le gosse, qui ne faisait rien d'extraordinaire, mais qui était donné comme un témoin critique, très intelligent et actif dans l'histoire.

S. de B. – Voilà un point intéressant. Comment êtes-vous passé du plagiat d'histoires héroïques à une invention d'histoires réalistes ?

J.-P. S. – Ce n'était pas de l'invention, parce que, au fond, l'histoire s'est passée comme ça. J'ai inventé des détails.

S. de B. – Mais vous ne l'avez pas copiée dans un livre. Comment avez-vous fait ce passage ?

J.-P. S. – Je pense que, malgré tout ce que j'investissais dans la littérature d'aventures, je savais que ce n'était qu'un premier stade, qu'il y avait une autre littérature. Je le savais puisque je lisais d'autres livres chez mon grand-père ; dans *Les Misérables*, il y avait un côté héroïque, mais quand même ça n'était pas ça ; j'avais lu les romans de France, j'avais lu *Madame Bovary*. Je

savais donc que la littérature ne comportait pas toujours ce côté aventureux, et qu'il fallait arriver au réalisme. Passer du roman de cape et d'épée au réalisme, c'était parler des gens tels que je les voyais. Mais il fallait qu'il y ait quand même quelque chose de palpitant là-dedans. Je n'aurais pas conçu certains livres de l'époque où il ne se passait rien. Il fallait qu'il y ait un événement qui ait l'importance d'un événement héroïque, et dans ce récit, c'est cette mort qui m'a frappé. Finalement, ça s'est passé comme ça. Il est mort au milieu de l'année, et un nouveau professeur a été nommé, qui était tout différent. C'était un jeune type qui revenait de la guerre, qui était pas mal. Après la quatrième...

S. de B. – *Jésus la chouette*, vous l'avez connu en quatrième. Mais vous avez écrit le roman beaucoup plus tard. Est-ce que vous aviez déjà lu Proust quand vous avez écrit ce roman ?

J.-P. S. – Je commençais.

S. de B. – Je veux dire : est-ce Proust qui vous a incité à écrire des histoires quotidiennes ?

J.-P. S. – Non ; je pense que c'est venu du fait que j'avais un excellent professeur, et puis il y avait tous ces romans qui parlaient du quotidien et ça me paraissait normal. Je savais que ça existait.

S. de B. – C'est ça. Vous avez lu une littérature beaucoup plus réaliste et valable que vous ne connaissiez pas avant, et ça vous a incité à écrire, vous aussi...

J.-P. S. – Elle faisait partie des choses que je connaissais. Je connaissais *Madame Bovary*, par exemple, qui, de mon point de vue, ne pouvait être considérée que comme réaliste. J'avais lu *Madame Bovary* dans ma jeunesse, j'avais bien vu que ce n'était pas un roman de cape et d'épée, je savais donc qu'on écrivait d'autres livres que ceux que je rêvais d'écrire, et que j'y viendrais. Alors, en première, j'ai commencé à faire *Jésus la chouette*, où je pensais qu'il y avait du réalisme, puisque je racontais au fond, en changeant les détails, l'histoire d'un de mes professeurs.

S. de B. – Et puis peut-être étiez-vous un peu dégoûté de la cape et l'épée. C'était une chose un peu enfantine.

J.-P. S. – Ah, j'ai toujours bien aimé.

S. de B. – Et alors *L'Ange du morbide*, ça a été après ?

J.-P. S. – *L'Ange du morbide*, ça a été après. Oui, parce que nous avons à ce moment-là rencontré, Nizan et moi, un drôle de gaillard qui s'appelait Fraval. C'était en hypo-khâgne, il pensait à devenir écrivain mais il voyait surtout les côtés matériels. Il voulait en particulier avoir une revue.

S. de B. – C'est lui qui a fait la *Revue sans titre* ?

J.-P. S. – Oui. Alors nous étions publiés dans la *Revue sans titre*.

S. de B. – On vous a imprimé *Jésus la chouette*, dans la *Revue sans titre*.

J.-P. S. – Oui, *Jésus la chouette*, mais pas seulement ça. *L'Ange du morbide* aussi.

S. de B. – Qu'est-ce que ça représentait pour vous ?

J.-P. S. – Le réalisme ; ça se passait à un endroit que je connaissais, en Alsace. Il y avait un sanatorium, pas loin, dans la montagne, je l'avais vu en passant. Il y avait une pente, avec des sapins, et en face on voyait des maisons, assez loin. Là était le sanatorium. Je situais un personnage dans ce sanatorium, un jeune professeur, je crois, qui tombait malade ; et sa description était complètement farfelue, elle était inventée, j'y mettais une certaine ironie et puis j'y mettais des choses de moi, sans le savoir.

S. de B. – Quoi, par exemple ? L'histoire, c'est qu'il embrassait une tuberculeuse, non ? Pour attraper la maladie lui-même, non ?

J.-P. S. – Il couchait avec, je pense. Non. Il était malade. Mais elle avait une crise, elle était beaucoup plus atteinte que lui. Ça se passait dans le sana, et elle retournait dans sa chambre après avoir passé avec lui une nuit assez désagréable. Ils n'avaient pas couché ensemble parce qu'elle avait trop toussé. La conclusion, je ne la vois pas très bien...

S. de B. – Pourquoi cette idée de morbide ? Je ne sais pas s'il avalait ses crachats, mais c'était assez poussé. Il voulait se rendre malade.

J.-P. S. – Il était malade.

S. de B. – Oui. Mais pourquoi le morbide ? Qu'est-ce qui vous poussait à ce moment-là à raconter des histoires morbides ?

J.-P. S. – C'était morbide parce que c'était des tuberculeux qui couchaient ensemble. J'étais sain comme la main. Donc ce côté tuberculeux m'échappait et le côté sexuel m'échappait aussi. C'était vraiment jouer avec des concepts. J'aurais volontiers écrit, je pense, des récits effrayants. Là ce n'était pas un récit effrayant, mais le personnage était effrayé ; je ne sais plus trop pourquoi : avait-il des rêves la nuit ?

S. de B. – Il faudrait relire le texte.

J.-P. S. – Remarquez que, d'une certaine manière, c'était quand même mon milieu que je décrivais. Il ne s'agissait pas de milieux baroques.

S. de B. – Et les autres récits parus dans la *Revue sans titre,* c'est aussi du réalisme ?

J.-P. S. – Oui. Et mon premier roman qui n'a pas été publié, *Une défaite,* c'était du réalisme aussi. Mais c'était du curieux réalisme ; c'était l'histoire de Nietzsche et de Wagner, avec moi dans le rôle de Nietzsche et un personnage assez fade représentant Wagner. Et Cosima Wagner.

S. de B. – On peut pas dire que c'est du réalisme !

J.-P. S. – Non ; et ça en est. Parce que Wagner était professeur, écrivain génial, à Paris. Moi, j'étais à l'École normale. Donc c'était du réalisme.

S. de B. – Oui, vous preniez un schéma romantique que vous traitiez d'une manière réaliste. Mais vous avez écrit Frédéric avant *Er l'Arménien* ou après ?

J.-P. S. – Avant. Je ne l'ai pas écrit jusqu'au bout, d'ailleurs. Nizan avait porté la chose à Gallimard, qui l'a refusée.

S. de B. – C'était au moment où vous connaissiez Camille ? Cosima Wagner était très inspirée de Camille ?

J.-P. S. – Oui, j'ai connu Camille la première année que je suis entré à l'École normale. C'est-à-dire que la fille de ma tante est morte cette année-là. Alors j'ai été à l'enterrement et c'est là que j'ai connu Camille.

S. de B. – Donc il y avait vous, puis un écrivain inspiré de Wagner, et Cosima qui était inspirée par vos lectures sur Cosima Wagner et par votre propre connaissance de Camille.

J.-P. S. – Oui, je lisais à ce moment-là le Andler, sur Nietzsche.

S. de B. – Alors, c'était un effort pour concilier le réalisme avec une histoire aventureuse...

J.-P. S. – Oui, une histoire aventureuse. Le héros devenait amoureux de Cosima, Cosima étant amoureuse de Wagner, et lui étant lié avec Wagner... C'était ce qui restait du roman de cape et d'épée transporté dans un roman réaliste.

S. de B. – Ensuite, il y a eu *Er l'Arménien* et même *La Légende de la vérité* allait un peu dans ce sens-là. Il y a eu un passage à la mythologie grecque, avec un style assez guindé. Comment s'est fait le passage ? Est-ce que l'influence de vos études grecques et latines vous a beaucoup marqué ?

J.-P. S. – Sûrement. Ça m'a marqué. Je pense que je considérais l'Antiquité comme une réserve de mythes.

S. de B. – Est-ce que vous avez été *très* passionné par les Grecs, par les Latins ?

J.-P. S. – Oui, depuis la sixième. L'Égypte, la Grèce et Rome. A ce moment-là on faisait de l'histoire ancienne en sixième et en cinquième, je crois. Alors je lisais des livres ; je lisais en particulier l'histoire romaine de Duruy, pleine d'anecdotes.

S. de B. – Ça avait un côté héroïque... Ça rejoignait un peu le roman de cape et d'épée. Mais comment ça se fait, alors que Nizan avait déjà un style, même dans la *Revue sans titre*, un style très moderne, influencé par Giraudoux, que vous, vous aviez au contraire — ça a duré jusqu'à *La Nausée* — un style très classique, guindé même. Vous dites que vous avez aimé Proust, Giraudoux, mais on ne les sent pas du tout dans ce que vous écrivez à cette époque.

J.-P. S. – Non, mais c'est parce que je venais de province où j'avais connu toute la littérature du XIXe siècle bourgeois, par exemple, Claude Farrère : c'étaient des auteurs guindés, classiques, sots. Et Nizan était à Paris. Un lycée de Paris était beaucoup plus avancé que le lycée de La Rochelle. Nous ne vivions pas dans le même milieu. Moi je vivais au XIXe siècle et Nizan, sans bien s'y connaître, vivait au XXe siècle.

S. de B. – Mais quand vous avez été à Paris, vous avez lu les

mêmes livres que Nizan, vous avez été ami avec Nizan ; c'est resté superficiel, ça ne vous a pas influencé ?

J.-P. S. – Si, ça a fait une crise au contraire. Une crise intérieure. Oh ! pas bien grave, mais enfin…

S. de B. – Ça a compté quand même.

J.-P. S. – Oui. Pour un type qui lisait Claude Farrère, c'était compliqué de lire Proust, par exemple. Il fallait que je change mes perspectives, que je change mes rapports avec les gens.

S. de B. – Avec les gens ou avec les mots ?

J.-P. S. – Avec les mots et les gens ; il fallait que je voie qu'on avait des rapports plus ou moins distanciés avec les gens, que de temps en temps on était actif par rapport à eux, tantôt passif. Ça a été important, ça ; j'ai essayé de me rendre compte de ce qu'était un vrai milieu, avec les vrais rapports qu'ont les gens entre eux, c'est-à-dire réagissant ou subissant : ça je ne connaissais pas.

S. de B. – Expliquez un peu mieux : des vrais rapports avec les gens, subissant, agissant…

J.-P. S. – C'est comme ça que sont les gens, ils agissent et ils subissent. Mais il y en a qui subissent et il y en a qui agissent.

S. de B. – Mais comment est-ce Paris qui vous a découvert ça ?

J.-P. S. – Parce que j'étais à ce moment-là pensionnaire, ça a beaucoup compté. Nizan aussi était pensionnaire. Alors on avait des rapports avec les gens, on avait des rapports avec les élèves, des rapports de pensionnaires. C'était drôlement éprouvant, les rapports de pensionnaires.

S. de B. – Pourquoi, au juste ?

J.-P. S. – Parce qu'il y a le dortoir, qui est tout un monde. Vous vous rappelez quand Flaubert était au dortoir et qu'il ne pensait qu'à la littérature romantique ? Il la lisait là. C'est un monde, le dortoir.

S. de B. – Ce que je ne vois pas bien, c'est que, quand vous étiez à La Rochelle, vous avez su tout de même que les gens agissaient, subissaient, non ? Et dans vos rapports avec vos camarades ? Expliquez un peu mieux le passage que ça a fait, de La Rochelle à Paris.

J.-P. S. – Eh bien ! le fait d'être interne, je ne connaissais pas. Et on m'avait dit grand mal de l'internat. Même mon grand-père

et mes parents : non, tu ne vas pas être interne, parce que tu seras loin de la famille, tu peux être persécuté par un professeur, par le proviseur ; mais je ne pouvais pas coucher toutes les nuits chez mon grand-père ; j'y couchais une fois par semaine, le dimanche, et le reste du temps, il fallait bien me mettre quelque part, donc, j'étais pensionnaire, c'était normal. J'étais pensionnaire à Henri-IV, mon grand-père s'était arrangé pour que je sois admis là. Et là mes rapports avec les gens ont été changés. Pensez que le dimanche j'allais chanter à la messe.

S. de B. – Ah bon ? Ça, je n'ai jamais su. Pourquoi alliez-vous chanter à la messe ?

J.-P. S. – Parce que ça m'amusait de chanter, et on avait demandé des gens pour faire un chœur de chanteurs à la messe. On jouait de l'orgue dans la chapelle d'Henri-IV.

S. de B. – C'est très amusant. Mais en quoi le fait que vous chantiez à la messe et que vous étiez en dortoir explique-t-il le changement qu'il y a eu dans votre littérature ?

J.-P. S. – Je n'ai pas dit que ça l'expliquait. Je dis que c'était un autre milieu qui m'entourait ; pendant six jours, je couchais au lycée, j'étais au lycée sans en sortir, avec les soirées et ces drôles de rapports qu'on a quand on est pensionnaire ; et puis le dimanche, j'allais chez mes grands-parents, c'était tout un autre monde que celui de mes parents, puisque mon grand-père était professeur. Et je retrouvais sa bibliothèque. Je vivais dans un autre monde. Un monde d'universitaires, d'ailleurs, puisque je me préparais à l'École normale et à l'agrégation.

S. de B. – Quels sont les camarades qui ont eu de l'importance pour vous à ce moment-là ? D'abord Nizan, bien sûr, et ce Gruber dont vous me parliez...

J.-P. S. – Gruber n'a pas eu d'importance, on avait seulement des rapports courtois. Il y a eu Chadel, l'ami de Nizan, qui était devenu mon ami, aussi. Nous le méprisions, mais il parlait de nos rapports à trois, des trois mousquetaires, c'était des mythes que nous lui laissions, dont nous ne nous servions pas. Il y a eu aussi un type qui est devenu médecin-accoucheur par la suite, un type très bien, très sympathique.

S. de B. – Est-ce que vous travailliez bien à ce moment-là ?

J.-P. S. – J'ai eu le prix d'excellence en première et peut-être en philo, je ne me rappelle plus.

S. de B. – Et pourquoi est-ce la philo que vous avez choisie finalement ? Puisque vous aimiez beaucoup les lettres, aussi.

J.-P. S. – Parce que quand j'ai suivi la philo de Cucuphilo, qui était mon professeur — il s'appelait Chabrier, mais on le surnommait Cucuphilo — elle m'est apparue comme la connaissance du monde. Il y avait toutes les sciences qui appartenaient à la philo ; en méthodologie, on apprenait comment se constitue une science. Et pour moi, du moment qu'on savait comment on faisait les mathématiques ou les sciences naturelles, ça voulait dire qu'on connaissait toutes les sciences naturelles et les mathématiques ; donc, je pensais que si je me spécialisais dans la philosophie, j'apprendrais le monde entier dont je devais parler dans la littérature. Ça me donnait, si vous voulez, la matière.

S. de B. – Parce que vous voyiez la littérature comment, à ce moment-là ? Vous dites ce monde entier dont je devais parler : vous pensiez que l'écrivain doit rendre compte du monde ?

J.-P. S. – Je pense que c'est les conversations avec les gars qui me donnaient cette idée. C'est peut-être Nizan qui l'a pensé le premier, je ne sais pas. En tout cas, je pensais que le roman devait rendre compte du monde, tel qu'il était, aussi bien le monde littéraire et critique, que le monde des gens vivants. Je n'aimais pas beaucoup Alphonse Daudet, mais il m'épatait parce qu'il avait écrit un roman sur les académiciens, il avait donc pris une profession, si on peut appeler cela une profession, et il en avait fait tout un roman ; il donnait les noms des académiciens.

S. de B. – Mais vous ne pensiez pas que la littérature, ça devait consister à parler de vous ?

J.-P. S. – Ah ! pas du tout. Pas du tout. Puisque, je vous dis, j'étais parti des romans de cape et d'épée. Je n'y pensais plus, mais quelque chose demeurait. Il y a encore du roman de cape et d'épée dans *Les Chemins de la liberté.*

S. de B. – Oui. Mais pas du tout dans *La Nausée.*

J.-P. S. – Pas du tout dans *La Nausée.*

S. de B. – Ni dans *Le Mur.* Bon. Alors, vous avez fait la philo

parce que c'était la discipline qui vous permettait de tout savoir, de croire qu'on savait tout, qu'on avait dominé toutes les sciences.

J.-P. S. – Oui ; un écrivain devait être un philosophe. A partir du moment où j'ai su ce qu'était la philosophie, ça me paraissait normal à exiger de l'écrivain.

S. de B. – Oui, mais pourquoi fallait-il absolument écrire ?

J.-P. S. – J'appartiens à une période où la littérature personnelle était peu estimée, du moins par les lecteurs bourgeois et petits-bourgeois, dont étaient mon grand-père et les gens qui m'entouraient. Alors on n'écrivait pas des choses personnelles.

S. de B. – Mais quand vous avez commencé à aimer Proust, c'était justement le type de choses personnelles, ce qu'il raconte : comment il dort, comment il ne dort pas. Bien sûr, il y a le monde aussi dedans, mais enfin...

J.-P. S. – Oui, c'est surtout le monde que j'ai apprécié dans Proust, pour commencer. C'est venu peu à peu. J'ai pensé aussi par la suite que la littérature c'était pour des choses personnelles. Mais il ne faut pas oublier que, à partir du moment où j'ai étudié la philosophie, et que j'ai écrit, je pensais que le résultat de la littérature, c'était d'écrire un livre qui découvrait des choses au lecteur qu'il n'avait jamais pensées. Ça, ça a été très longtemps mon idée : que j'arriverais à donner du monde, non pas ce que n'importe qui peut en voir, mais des choses que je verrais — que je ne connaissais pas encore — et qui dévoileraient le monde.

S. de B. – Et pourquoi vous sentiez-vous capable de dévoiler le monde aux gens ? Comment vous sentiez-vous de l'intérieur ? Vous vous sentiez très intelligent, très doué, prédestiné ?

J.-P. S. – Très intelligent, oui, bien sûr. Quoique j'aie eu des difficultés ; par exemple des résultats assez fâcheux en mathématiques et, je crois, en sciences naturelles. Mais je me croyais très intelligent. Des qualités particulières, je ne pensais pas en avoir. Je pensais que le style, et ce qu'on a à dire, ça vient à quelqu'un d'intelligent, qui regarde le monde. Autrement dit, il y avait toute une théorie en moi — sur laquelle on reviendra — comme quoi j'étais un génie, qui était complètement contredite par ma façon d'écrire et de penser mon écriture. Je pensais que, d'une certaine

manière, j'étais un homme quelconque qui faisait des livres et s'il les faisait le mieux qu'il pouvait, il obtiendrait quelque chose. Il serait un bon écrivain et surtout il découvrirait la vérité du monde.

S. de B. – C'est intéressant cette idée de découvrir la vérité du monde. Mais ça, ça venait de ce que vous aviez ce qu'on appelle des idées, des théories. Même quand vous étiez très jeune, vous aviez des visions à vous sur les choses.

J.-P. S. – Oui, j'avais des visions à moi, qui valaient ce qu'elles valaient. Mais je les avais depuis que j'avais seize ans. La première et la philo, ça a été des années où j'ai inventé des tas d'idées.

S. de B. – Oui, et ces idées étaient à transmettre, sous une forme littéraire ; il fallait créer un objet beau, un livre, mais en même temps, qui découvre ces idées qui étaient en vous : en somme la vérité du monde.

J.-P. S. – Cette vérité je ne la connaissais pas encore tout entière, loin de là. Je ne la connaissais pas du tout. Mais je l'apprendrais au fur et à mesure. Je l'apprendrais moins en regardant le monde qu'en combinant les mots. En combinant les mots, j'obtiendrais des choses réelles.

S. de B. – Comment ça ? C'est important.

J.-P. S. – Eh bien ! je ne savais pas comment. Mais je savais que la combinaison des mots, ça donnait des résultats. On les combinait et puis il y avait des groupes de mots qui donnaient une vérité.

S. de B. – Ça, je ne comprends pas très bien.

J.-P. S. – La littérature consiste à grouper des mots les uns avec les autres : je ne m'occupais pas encore de la grammaire et de tout ça. On combine par l'imagination, c'est l'imagination qui crée des mots comme… « à rebrousse-soleil ». Parmi ces groupes de mots, certains étaient vrais.

S. de B. – On dirait presque du surréalisme. On groupe des mots et puis soudain, ces mots, par on ne sait quelle magie, dévoilent le monde ?

J.-P. S. – Oui, c'était comme ça. En effet, par on ne sait quelle

magie, parce que je ne savais pas laquelle. C'était une confiance dans le langage.

S. de B. – Mais enfin vous n'écriviez pas au hasard, en jetant des mots n'importe comment ?

J.-P. S. – Sûrement pas.

S. de B. – C'était au contraire très construit, très travaillé. Alors il faudrait voir le rapport de cette littérature avec la philo.

J.-P. S. – Surtout quand cette littérature avait quelque chose de philosophique. Par exemple, j'ai découvert les surréalistes en première ou en hypo-khâgne, ou en philo.

S. de B. – Ça vous intéressait ?

J.-P. S. – Un peu, oui. C'était bizarre, moi je sortais d'une formation très classique et je tombais là-dessus. Alors je voulais m'y intéresser, parce que Nizan s'y intéressait, et petit à petit, je m'y suis intéressé de plus en plus. A l'École normale, c'était la tendance dominante. Mais les gens qui la promouvaient n'étaient pas beaucoup plus âgés que moi. J'avais dix-huit ans quand je suis entré à l'École normale. Et les surréalistes en avaient vingt-cinq. Il n'y avait pas une très grosse différence d'âge. On lisait *L'Immaculée Conception*, Eluard, Breton ; ça a été très important pour moi, je me rappelle, puisque j'ai fait des exercices de style surréalistes. D'ailleurs j'ai essayé d'imiter les poèmes de *L'Immaculée Conception*. Et même j'avais commencé à penser sur les fous, à ce moment-là. Comme étant des surréalistes, si vous voulez.

S. de B. – Je voudrais quand même comprendre mieux le raccord philo-littérature. Dans *Er l'Arménien*, il y avait un contenu philosophique. Il y avait un certain message que vous aviez à transmettre.

J.-P. S. – Oui, mais je ne l'imaginais pas comme un message. Je découvrais aux lecteurs la vérité sur le monde. Une des choses dont je me foutais complètement c'était la beauté, comme qualité intérieure d'un ouvrage. Je ne m'en occupais pas. Ce qu'il fallait surtout, c'est que ça apporte le plus grand nombre de connaissances nouvelles.

S. de B. – D'où vous venait cette certitude de détenir des vérités communicables à autrui ?

J.-P. S. – Je ne les détenais pas, je devais les trouver. Je devais les trouver dans le monde, mais j'étais sûr de les trouver.

S. de B. – Et d'où vous est venue la première de vos idées importantes — qui est restée toujours sous une forme ou une autre — l'idée de la contingence ?

J.-P. S. – Eh bien, la première allusion à cette idée, je la trouve dans le carnet des Suppositoires Midy.

S. de B. – Racontez ce qu'était ce carnet.

J.-P. S. – Le carnet je l'ai trouvé dans le métro. C'était en khâgne, c'était mon premier carnet philosophique et je l'avais pris pour marquer toutes les choses que je pensais.

S. de B. – C'est un carnet que vous avez trouvé vide ?

J.-P. S. – Oui, j'étais dans le métro. Et puis je me suis approché d'un objet qui était sur un siège, et c'était un carnet, totalement vide. C'était un carnet livré par les laboratoires Midy et donné à un médecin, c'était un répertoire. Alors si j'avais une pensée qui commençait par A, je la notais. Mais ce qu'il y a de bizarre, c'est le début de la pensée sur la contingence. J'ai pensé sur la contingence à partir d'un film. Je voyais des films où il n'y avait pas de contingence, et quand je sortais, je trouvais la contingence. C'est donc la nécessité des films qui me faisait sentir à la sortie qu'il n'y avait pas de nécessité dans la rue. Les gens se déplaçaient, ils étaient quelconques...

S. de B. – Mais comment cette comparaison a-t-elle pris l'importance qu'elle a prise pour vous ? Pourquoi ce fait de la contingence vous a-t-il tellement touché que vous avez voulu en faire vraiment... je me rappelle, quand nous nous sommes rencontrés, vous m'aviez dit que vous vouliez faire de ça quelque chose qui serait comme le fatum pour les Grecs. Vous vouliez que ce soit une des dimensions essentielles du monde.

J.-P. S. – Oui, parce que je trouvais qu'on la négligeait. Je le trouve toujours, d'ailleurs. Si on va jusqu'au bout des pensées marxistes, par exemple, il y a un monde nécessaire, il n'y a pas de contingence, il n'y a que des déterminismes, des dialectiques ; il n'y a pas de faits contingents.

S. de B. – Ça vous touchait affectivement, la contingence ?

J.-P. S. – Oui. Je pense que si je l'ai découverte avec les films et la sortie dans les rues, c'est que j'étais fait pour la découvrir.

S. de B. – D'ailleurs dans *Les Mots*, il y a une expérience de l'existence, qui est peut-être un peu reconstruite par vous aujourd'hui, mais enfin qui s'est traduite par un concept philosophique.

J.-P. S. – Certainement.

S. de B. – Et qu'est-ce que vous écriviez dans les Suppositoires Midy sur la contingence ?

J.-P. S. – Que la contingence existait comme on pouvait le voir par contraste entre le cinéma, où il n'y a pas de contingence, et la sortie dans la rue où, au contraire, il n'y a que ça.

S. de B. – Vous avez écrit un Chant de la contingence.

J.-P. S. – J'ai écrit un Chant de la contingence.

S. de B. – A quel âge ?

J.-P. S. – En troisième année de l'École normale. « J'apporte l'oubli et j'apporte l'ennui. » Voilà les premiers mots...

S. de B. – Oui. C'était le côté fade, ennuyeux, de l'existence, comme vous l'avez dit plus tard dans *La Nausée*. Et est-ce que, par exemple, Nizan, vos autres camarades, vous leur en parliez de votre théorie de la contingence ?

J.-P. S. – Ils s'en foutaient.

S. de B. – Ils s'en foutaient, pourquoi ?

J.-P. S. – Ça ne les intéressait pas.

S. de B. – Parce que vous n'aviez pas donné à ça une forme encore assez saisissante ?

J.-P. S. – Peut-être. Je sais pas. Vous savez, on se fout un peu des opinions des autres, quand on est à l'École normale ; on cherche les siennes, on cherche à se débrouiller. Nizan est passé des fascistes aux communistes, très vite. A cette époque-là, il n'avait pas de temps pour penser à la contingence.

S. de B. – Oui, bien sûr. Et quand est-ce que vous avez connu Guille [1] ? Ça, c'est pour voir les influences intellectuelles.

J.-P. S. – En première année d'École. Mais on s'est bien

1. Dans mes *Mémoires* j'ai donné à Guille le surnom de Pagniez et j'en ai longuement parlé.

connus, même avant ; il était en khâgne avec moi, à Louis-le-Grand.

S. de B. – Et quelle différence d'amitié y avait-il entre vous-Guille et vous-Nizan ? Et est-ce que Guille a eu une influence sur vous à ce moment-là ? Pourquoi êtes-vous devenu ami avec lui ?

J.-P. S. – Pourquoi Guille, Maheu et moi on a formé un groupe ? qui était très différent du groupe Nizan et moi par ailleurs : je ne saurais pas vous le dire.

S. de B. – Maheu, ça se comprend mieux, parce qu'il était philosophe, lui aussi. Mais Guille ? Il n'était pas philosophe ; à ce moment-là, vous préfériez la littérature à la philo ?

J.-P. S. – Il ne parlait pas beaucoup de littérature.

S. de B. – Vous parliez de Proust ?

J.-P. S. – On parlait de Proust, certainement, mais on parlait aussi des choses de la vie. Ce qui s'était passé le matin, ce que son père lui avait dit. De ses histoires de bonnes femmes, tout ça ; et beaucoup de la nourriture.

S. de B. – Déjà ?

J.-P. S. – N'oubliez pas que nous allions chez Pierre !

S. de B. – Vous alliez chez Pierre quand vous étiez à l'École normale ? Vous aviez assez de fric pour ça ?

J.-P. S. – En quatrième année, j'avais mon petit héritage.

S. de B. – Ah oui ! C'est vrai. Et est-ce que vous montriez à Guille certaines des choses que vous écriviez ?

J.-P. S. – Oui. Surtout à partir du moment où on a connu Mme Morel[1], on lui a montré des choses. Je me rappelle avoir déchaîné un fou rire chez lui et cette dame à propos de... « A rebrousse-soleil ».

S. de B. – Ça c'était plus tard, puisque vous me connaissiez déjà. Il y avait également un poème que vous aviez écrit : « Adouci par le sacrifice d'une violette / Le grand miroir d'acier laisse un arrière-goût mauve aux yeux. » C'était pour dire que le ciel était mauve, et ils s'étaient bien moqués de vous. Mais ils n'ont pas été très chauds non plus pour *La Nausée*, alors...

J.-P. S. – Oh ! ils étaient de sévères critiques : il était entendu

1. Que dans mes *Mémoires* j'appelle Mme Lemaire.

que tout ce que je faisais devait être médiocre. Ils voulaient bien que j'écrive plus tard...

S. de B. – En tout cas, je crois que *Une défaite*, ça avait fait rire cette dame aux larmes ?

J.-P. S. – Ah ! oui, aux larmes.

S. de B. – Elle parlait toujours du lamentable Frédéric. Bon. Revenons à la contingence. Il y a eu la contingence. Il y avait un contenu philosophique dans *Er l'Arménien ;* et qu'est-ce que vous avez écrit après ? Ça a été tout de suite *La Légende de la vérité ?*

J.-P. S. – *La Légende de la vérité* a été écrite quand je vous connaissais.

S. de B. – Parlez-moi mieux de ce rapport entre philo et littérature. Je sais que ça m'avait frappée. Vous m'aviez dit : je veux être Spinoza et Stendhal. Mais vous voyiez le rapport comment ? Vous ne voyiez pas deux séries d'œuvres, dont les unes auraient été philosophiques et les autres...

J.-P. S. – Non, à l'époque je ne voulais pas écrire de livres de philosophie. Je ne voulais pas écrire l'équivalent de *La Critique de la raison dialectique*, ou de *L'Être et le néant*. Non, je voulais que la philosophie à laquelle je croyais, les vérités que j'atteindrais, s'expriment dans mon roman.

S. de B. – C'est-à-dire, au fond, vous vouliez écrire *La Nausée ?*

J.-P. S. – Dans le fond, je voulais écrire *La Nausée.*

S. de B. – Vous avez réussi votre coup. Mais ce n'est pas venu tout de suite et d'abord ça a commencé à prendre encore la forme de mythe ; il y avait *La Légende de la vérité*, il y avait le mythe de l'homme seul.

J.-P. S. – Oui, le mythe de l'homme seul a duré longtemps. Il existe encore dans *La Nausée.*

S. de B. – Oui, mais pas sous une forme mythique. C'est écrit dans un langage très guindé, *La Légende de la vérité ;* très solennel, très peu moderne.

J.-P. S. – C'était un style de professeur. Un professeur de lettres ou de philosophie écrit comme ça. Et j'en suis sorti en me détachant des œuvres de professeurs.

S. de B. – Vous aviez des idées sur des tas de choses, des idées

qui étaient précises et bien exprimées : par exemple, en quelle année avez-vous répondu à l'enquête sur la jeunesse ?

J.-P. S. – J'étais encore à l'École normale. C'était la dernière année, l'avant-dernière plutôt. Parce que la dernière, je travaillais trop. D'ailleurs il n'y a qu'à regarder la date.

S. de B. – Vous aviez déjà toute une conception de la vie. Dans votre correspondance avec Camille, il y a une lettre de vous à dix-neuf ans qui est tout à fait étonnante parce qu'on y trouve déjà l'embryon d'une grande théorie que vous avez eue par la suite sur le bonheur, sur l'écriture, sur le refus d'un certain bonheur et l'affirmation de votre valeur comme écrivain, encore qu'elle ne fût absolument pas prouvée, pour l'instant. Comment est-ce que vous sentiez précisément cette valeur ?

J.-P. S. – Elle était absolue. J'y croyais comme un chrétien croit à la Vierge, mais je n'avais aucune preuve. Et cependant, j'avais l'impression que ce que j'écrivais, c'est-à-dire ces petits papiers de merde, les romans de cape et d'épée, les premières nouvelles réalistes, c'était la preuve que j'avais du génie. Et je ne pouvais pas le prouver par leur contenu, je me rendais bien compte que ce n'était pas encore ça ; mais le seul fait d'écrire prouvait que j'avais du génie. Il le prouvait parce que l'acte d'écrire, s'il est parfait, exige un auteur qui ait du génie. Le fait d'écrire des choses parfaites était la preuve qu'on avait du génie. Et, finalement, écrire, c'était écrire des choses parfaites. On ne peut vouloir écrire que pour écrire des choses parfaites. Et qui, en même temps, d'ailleurs, ne sont pas entièrement parfaites, elles dépassent un peu les limites du parfait pour aller plus loin. Mais l'idée de : « écrire c'est écrire des choses parfaites », c'est l'idée classique. Alors, je n'avais aucune preuve, mais je me disais que, puisque je voulais écrire, donc écrire des choses parfaites, il fallait supposer que je le ferais ; donc j'étais l'homme qui écrirait des choses parfaites. J'étais un génie. Tout ça se comprend bien.

S. de B. – Mais pourquoi pensiez-vous que vous étiez très intelligent ?

J.-P. S. – Parce qu'on me l'avait dit.

S. de B. – Vous n'étiez pas toujours le premier en classe ;

quand vous étiez à La Rochelle, vous n'aviez pas tellement de succès scolaires.

J.-P. S. – C'est une réputation que j'avais, je ne sais pas trop pourquoi : certainement pas à cause de mon beau-père.

S. de B. – Est-ce que c'était une réaction contre votre beau-père ?

J.-P. S. – Probablement. Je pensais que mes idées étaient vraies. Et les siennes simplement limitées à la science.

S. de B. – Ça, vous n'en avez pas du tout parlé. Et c'est une des choses importantes : quelle influence ont eu vos rapports avec votre beau-père, de onze ans, mettons, à dix-neuf ans ? Vous avez ce beau-père qui est scientifique, que vous n'aimez pas, naturellement, pour des tas de raisons affectives, parce qu'il vous vole votre mère. Ce n'est pas ça qui vous braque contre les sciences : de toute façon vous aviez eu une enfance plutôt tournée vers la littérature. Mais pouvez-vous un peu expliquer ?

J.-P. S. – Il faudrait longtemps pour expliquer ce qu'étaient mes rapports avec mon beau-père.

S. de B. – C'est un rapport d'enfance et d'adolescence.

J.-P. S. – Oui. Nous n'allons pas parler de ça maintenant. Surtout qu'il n'a eu aucune importance pour ce qui est d'écrire. J'ai montré, jusqu'à quatorze ans, des écrits à ma mère, qui disait : « C'est joli, c'est bien inventé. » Elle ne les montrait pas à mon beau-père, qui s'en foutait. Il savait que j'écrivais mais il s'en foutait. D'ailleurs ces papiers ne méritaient pas qu'on fasse autre chose que de s'en foutre. Mais moi je savais que mon beau-père ne s'en souciait pas. De sorte que ça a été, constamment, le type contre lequel j'écrivais. Toute ma vie ; et le fait d'écrire, c'était contre lui. Il ne me blâmait pas, parce que j'étais trop jeune, j'étais libre de faire ça plutôt que de jouer au ballon mais, en vérité, il était contre moi.

S. de B. – Mais, pourquoi, au fond ? Il trouvait que la littérature, c'était futile ?

J.-P. S. – Il trouvait qu'on ne décide pas à quatorze ans de faire de la littérature. Ça ne correspondait pour lui à rien. Pour lui, un écrivain c'était un homme qui à trente ans, ou quarante

ans, a fourni un certain nombre de livres. Mais, à quatorze ans, on n'a pas à s'occuper de ça.

S. de B. – Je reviens à la question : pourquoi vous sentiez-vous intelligent ? A La Rochelle, vous étiez plutôt brimé. Donc ce n'était pas vos camarades qui vous donnaient un certificat d'intelligence. D'autre part, vous m'avez dit que vos études à La Rochelle n'étaient pas tellement brillantes.

J.-P. S. – Je ne me considérais pas comme intelligent.

S. de B. – Si, vous venez de dire tout à l'heure que vous étiez sûr d'être intelligent.

J.-P. S. – Surtout après, à partir de la première.

S. de B. – Ah ! bon, et à La Rochelle ?

J.-P. S. – A La Rochelle, non. A La Rochelle, j'ai fait quatrième, troisième et seconde. Je ne me pensais pas intelligent parce que le mot n'existait pas pour moi ; il existait mais je ne m'en servais pas. Ce n'est pas que je me pensais comme bête. Je me pensais plutôt comme profond, si un enfant peut employer cette expression ; je pensais, si vous voulez, que je pouvais remuer des choses que mes camarades ne remuaient pas, eux, en eux.

S. de B. – C'est pourquoi, par rapport à votre beau-père, vous pensiez, mettons, à quatorze ans, que vous compreniez plus de choses que lui ?

J.-P. S. – Qu'il était plus intelligent que moi.

S. de B. – Ah, vous pensiez qu'il était plus intelligent ?

J.-P. S. – Oui, parce qu'il savait des mathématiques. Ça me paraissait l'intelligence, ça. Comprendre les mathématiques.

S. de B. – Mais vous pensiez que vous aviez quelque chose qu'il n'avait pas ?

J.-P. S. – Oui. Le fait d'écrire. Le fait d'écrire me mettait au-dessus de lui.

S. de B. – Et le fait de penser aussi. Quand il discutait avec vous — vous aviez quatorze ans, quinze ans — est-ce que vous pensiez qu'il déconnait ?

J.-P. S. – Non. C'était très difficile de juger ce qu'il disait. Il avait des idées qui n'étaient pas les miennes, qui passaient à côté, mais je ne voyais pas le moment où ça passait du mauvais

côté. Il partait des mathématiques, de la physique, de la connaissance technique, de ce qui se passait dans une usine ; il avait un monde complètement constitué, et en plus, il avait lu. Il avait lu des livres qui n'avaient pas grand intérêt, mais enfin qui étaient connus à l'époque.

S. de B. – Ce n'était pas un ingénieur complètement fermé ?...

J.-P. S. – Non, non. Il avait lu des livres que je lisais et que j'appréciais. Remarquez, c'est ce que font beaucoup d'ingénieurs à l'heure qu'il est. Mais, par rapport à moi, ça me mettait en état de gêne.

S. de B. – Pour en revenir à cette période dont vous avez si peu parlé, de onze à dix-neuf ans, est-ce que vous aviez des positions politiques ? Je ne dis pas déjà des idées, des théories ; mais à quatorze-quinze ans, est-ce que vous étiez orienté d'une manière quelconque ?

J.-P. S. – En 17, on a été un petit peu intéressé par la Révolution russe, mes camarades et moi...

S. de B. – Mais vous aviez quel âge ? Vous étiez tout petit, vous aviez douze ans ?

J.-P. S. – Oui, j'avais douze ans et ça ne nous a pas passionnés. On s'est surtout demandé si on pourrait vaincre l'Allemagne, malgré la paix séparée de l'U.R.S.S., et c'était tout.

S. de B. – Comment sentiez-vous le monde ?

J.-P. S. – J'étais démocrate. Comme vous le savez, mon grand-père, qui était républicain, m'avait formé au républicanisme — je l'ai dit dans *Les Mots*.

S. de B. – Est-ce que, avec votre beau-père, ça faisait des conflits ? Que vous fussiez démocrate et républicain, est-ce que ça se marquait dans quelque chose ?

J.-P. S. – Non, mon beau-père était également républicain. Si vous voulez, nous n'avions pas le même républicanisme, seulement ça ne s'est découvert que peu à peu. Parce que mon républicanisme, c'était des mots, pour commencer. C'était un élan vers une société où tout le monde aurait les mêmes droits.

S. de B. – Oui. Donc, à ce moment-là, il n'y avait pas de conflit particulier entre lui et vous sur ces questions ?

J.-P. S. – Non ; c'est après, quand j'ai été au lycée de Paris.

S. de B. – Au fond, c'est à Paris que tout s'est précisé, épanoui, affirmé, tout ce qui avait couvé et qui existait à La Rochelle, sous une autre forme. C'est à Paris que vous avez vraiment pensé que vous étiez intelligent et que vous avez eu l'idée de génie ?

J.-P. S. – Non, je l'avais avant.

S. de B. – Vous l'aviez avant, déjà ?

J.-P. S. – Oui, oui. Le génie n'était pas de l'intelligence. Le génie, c'était la possibilité de faire un ouvrage littéraire parfait. Et puis, j'ai oublié un détail, qui m'a fait en partie envoyer à Paris, c'est que j'ai volé en troisième l'argent de mon beau-père, qui le donnait à ma mère.

S. de B. – Racontez-nous de nouveau cette histoire ; vous l'avez racontée déjà dans le film, mais le film, on ne sait jamais s'il va sortir ou pas. Elle est intéressante.

J.-P. S. – Eh bien, j'avais des besoins.

S. de B. – Oui, je sais ; c'était le désir d'être à égalité avec vos camarades, de pouvoir les emmener au théâtre, leur payer des trucs...

J.-P. S. – Leur payer des gâteaux. Je me rappelle, on allait dans la grande pâtisserie de La Rochelle, on mangeait des babas avec l'argent de ma mère.

S. de B. – Donc vous aviez des besoins.

J.-P. S. – J'avais des besoins. Le sac de ma mère était dans une armoire. Il contenait toujours tout l'argent du mois pour elle et les choses qu'elle avait à acheter, la nourriture, par exemple. Il y avait des tas de billets, et moi je prenais ; je prenais des francs d'abord, qui valaient beaucoup plus qu'un franc d'aujourd'hui, et puis ensuite les billets, un peu prudemment, cinq francs là, deux francs là, et je me suis trouvé, un jour du mois de mai, à la tête de soixante-dix francs. En 18, soixante-dix francs c'était énorme. Et un jour, j'étais fatigué, je suis monté me coucher assez tôt. Ma mère m'a réveillé le lendemain, elle voulait savoir si ça allait mieux, et j'avais mis ma veste, qui comprenait tout mon trésor, des billets et des pièces, sur mes jambes, pour me tenir chaud. Alors elle l'a prise, elle l'a secouée, mais sans intention ; elle a entendu : ding, ding, ding, des tas de sous qui cognaient dedans.

Elle a mis la main, elle a trouvé des billets, des francs ; elle les a sortis aussitôt et elle a dit : mais qu'est-ce que c'est que cet argent ?

S. de B. – C'est étrange qu'elle ne se soit jamais aperçue avant que vous voliez ! Ça n'aurait pas été possible avec ma mère. La vôtre ne comptait pas, elle ne savait pas ce qu'elle avait dans son sac ?

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Continuez. Elle a trouvé les billets, les francs...

J.-P. S. – J'ai dit : « C'est de l'argent que j'ai volé pour rire à Cardino, c'est sa mère qui le lui a donné, je compte le lui rendre aujourd'hui. — Bon, a dit ma mère, mais c'est moi qui le lui rendrai, tu me l'amèneras ce soir pour que je lui demande de quoi il s'agit. » Ça tombait mal, parce que le Cardino en question — je ne sais pas pourquoi je l'avais choisi — était mon plus grand ennemi. Le matin, je suis allé au lycée, et ça a été le diable pour rencontrer Cardino, qui voulait me foutre son poing sur la gueule, mais enfin des tiers se sont interposés et il a été entendu qu'il viendrait, qu'il reprendrait l'argent, qu'il m'en rendrait les trois cinquièmes et qu'il garderait les deux cinquièmes pour son compte personnel. Il est venu ; ma mère lui a fait tout un discours qui l'a beaucoup amusé : on ne se laissait pas voler les choses comme ça, il fallait faire attention, à l'âge qu'il avait, etc. Il a pris l'argent et il est parti. Il a acheté aussitôt une grande lampe électrique. Et Mme Cardino, la mère, a découvert tout ça deux jours après. Cependant il avait donné la somme qu'il me devait, c'est-à-dire les trois cinquièmes de l'argent, à des camarades qui ne me l'ont pas rendu tout de suite. Il y a eu une grande scène auprès de ma mère et de mon beau-père, j'ai été blâmé, etc.

S. de B. – Oui, mais Mme Cardino, la mère, est venue demander ce que c'était que cet argent.

J.-P. S. – Oui. Alors ma mère a tout compris. On m'a engueulé. J'ai été tenu à distance pendant quelque temps et je me rappelle — c'était en troisième — mon grand-père est venu avec ma grand-mère, de Paris ; il a appris tout ça, ça l'a beaucoup contrarié et un jour je l'ai accompagné chez le pharmacien, il est entré, il a laissé tomber une pièce de dix centimes sur le sol. Ça a

fait ding. Je me suis précipité pour la ramasser. Il m'a arrêté et il s'est baissé lui-même, avec ses pauvres genoux qui craquaient, parce que je n'étais plus digne de ramasser les pièces par terre.

S. de B. – Ça a dû vous sonner un peu, ça. C'est le genre de choses qui sonnent un enfant.

J.-P. S. – Oui, ça m'a un peu sonné. Et puis mes rapports avec mes camarades n'étaient pas bons.

S. de B. – Dans quelle mesure ça vous a marqué pour la littérature ? Quelquefois vous dites que ça vous a appris la violence.

J.-P. S. – Oui, ça m'a appris la violence. Normalement, je n'aurais dû connaître de la violence qu'un coup de poing donné ou reçu sur le nez ; au lycée de Paris, c'était comme ça ; mais au lycée de La Rochelle, ils prenaient au sérieux la guerre ; l'ennemi était toujours un Boche : ils étaient violents.

S. de B. – Ah oui ! C'était pendant la guerre : c'est important ça.

J.-P. S. – C'était pendant la guerre, oui. Et là, j'ai connu la violence. D'abord ils en avaient à mon égard, puisque j'étais un peu le souffre-douleur ; et puis entre eux. On parlait de la guerre, d'être tué ou non, etc. Ils avaient des parents, leur père, à la guerre. Alors, oui, la violence je l'ai apprise là. C'est une chose importante.

S. de B. – Nous reprenons la conversation d'hier. Il y avait deux sujets sur lesquels vous avez dit qu'on parlerait aujourd'hui, il y en avait même trois. Il y avait la violence, comment vous l'avez éprouvée et en quoi elle a influencé votre œuvre. Il y avait le problème du passage de la province à Paris : vous avez eu l'air de dire, hier, que ça avait été très important ; et puis il y a aussi votre idée du génie, et la différence que vous faisiez entre le génie et l'intelligence. Par quoi voulez-vous qu'on commence ?

J.-P. S. – D'abord la violence, qui était une réalité quotidienne ; il y avait la violence de la guerre et puis la petite violence

de ces garçons sans père. De loin et de près, je rencontrais la violence. Surtout que j'en étais l'objet, très souvent. Objet, comme on l'est dans les lycées, quand on se fait battre. On ne vous bat pas comme un ennemi, on vous bat comme un camarade, pour vous empêcher de tomber dans une erreur, pour vous réconcilier avec quelqu'un, pour vous faire une farce, n'importe : c'est dans l'amitié qu'on vous bat. Ce qui était important, d'ailleurs, c'était notre commune appartenance au lycée, qui avait deux ennemis majeurs : d'une part, l'école des bons pères, une école religieuse ; et d'autre part, les voyous, comme on disait, les petits voyous, qui n'appartenaient pas forcément à des écoles : ils pouvaient être des apprentis, c'était des gars comme nous, de douze à seize ans, et on les rencontrait et on se battait avec eux, sans qu'on les connaisse, simplement parce qu'ils étaient vêtus d'une façon plus fruste que nous ; ils venaient nous regarder sous le nez et on échangeait des coups de poing. Je me rappelle en particulier que, dans une rue qui est au milieu de La Rochelle et qui donne sur une porte surmontée par une grosse horloge, un jour que j'accompagnais ma mère faire des courses au sortir du lycée, je me suis trouvé en face d'un de ces voyous ; nous nous sommes roulés par terre dans la rue à coups de poing et à coups de pied jusqu'à ce que ma mère, étonnée, sorte du magasin et me trouve par terre, inséparablement lié à mon adversaire. J'ai senti la main de ma mère qui m'a arraché à cette étreinte ; on se battait bien.

S. de B. – Quand vous vous battiez contre les voyous ou contre les gosses qui étaient chez les religieux, alors vous étiez d'accord avec les camarades qui d'ordinaire vous persécutaient ?

J.-P. S. – Oui, s'il y en avait eu qui passaient par là, ils se seraient joints à moi pour taper sur le voyou. Ça c'était une alliance entre lycéens. Moi je n'appartenais pas tout à fait au lycée, parce que j'étais parisien, parce que j'avais un langage, une manière d'être, qui n'était pas celle des camarades. J'avais quand même des amis, mais je leur racontais des blagues, et ils n'y croyaient pas. Par exemple, en arrivant au lycée de La Rochelle, j'ai raconté que j'avais une petite amie à Paris et que nous allions les samedis et les dimanches faire l'amour dans un

hôtel. Étant donné que j'avais douze ans, et que j'étais d'une taille un peu au-dessous de la moyenne, ça paraissait plutôt comique. J'étais ma propre victime, puisque je croyais que je les surprenais, que je les plongeais dans l'admiration.

S. de B. – Comment réagissiez-vous ? Ça vous touchait assez profondément, cette hostilité ou ça restait un peu du domaine du jeu ? Qu'est-ce que ça vous a appris sur la vie ?

J.-P. S. – Ça ne paraissait du domaine du jeu que pour eux. Pas pour moi. Moi, je sentais qu'une espèce de malchance s'exerçait sur moi, j'étais très malheureux. J'étais l'objet de plaisanteries et de coups, très souvent. Alors, je me sentais inférieur. Ce que je n'étais pas du tout au lycée parisien, à Henri-IV. Il y avait des difficultés, ça, ça vient de l'âge. J'avais des amis mais j'avais des difficultés avec d'autres. Mais il y avait un groupe dont j'étais tout à fait solidaire, à Henri-IV. Tandis qu'à La Rochelle, j'avais des amis, mais c'est surtout moi qui leur donnais de l'affection. Mais, je vous répète, on ne voulait pas me nuire ou se moquer de moi. On était des amis dont les uns battaient l'autre. Et ça, je le prenais très mal. Comme en outre il y avait les rapports avec mon beau-père qui n'étaient pas parfaits, j'ai passé là je crois les années les plus malheureuses de ma vie.

S. de B. – Et est-ce que ça a eu une influence sur votre développement futur ?

J.-P. S. – Je pense que oui. D'abord, je pense que la violence que j'ai apprise là, je ne l'ai jamais oubliée. C'est comme ça que j'ai vu les rapports des gens entre eux. Je n'ai jamais eu de rapports tendres avec mes amis, par la suite. Il y avait toujours des idées de violence entre eux ou d'eux à moi ou de moi à eux ; ce n'était pas un manque d'amitié, c'était la preuve que la violence s'imposait dans les rapports des hommes entre eux.

S. de B. – Pourtant, dans vos rapports avec Maheu, Guille, Nizan, quand vous étiez à Henri-IV, ou à l'École normale, ça ne jouait pas ?

J.-P. S. – Nizan, non, certainement pas. Guille et Maheu, je n'imaginais pas de leur casser la gueule, jamais. Mais je sentais une espèce de distance, de possibilité de violence entre nous.

S. de B. – Et est-ce que ça a eu une influence sur votre rôle à

vous, quand vous étiez à l'École normale, avec toute une bande qui envoyait des...

J.-P. S. – Oui, c'était la continuation. Je considérais que c'était tout naturel. Envoyer des bombes à eau sur des gars qui rentraient le soir en smoking, c'était, me semblait-il, normal. A La Rochelle, c'était différent. Quand nous nous battions avec des voyous, nous nous faisions bourgeois, par cette lutte. Je n'y pensais pas trop, moi, mais autour de moi je voyais bien que c'était comme ça qu'on le prenait. Battre des voyous, c'était se constituer bourgeois.

S. de B. – Mais par la suite, vous n'avez jamais été un homme violent ?

J.-P. S. – Je me suis fait casser la figure de temps en temps à l'École normale.

S. de B. – Vous aviez des colères. Quand je vous ai connu, vous étiez assez colérique, surtout le matin. Mais enfin, ça ne passait jamais à la violence.

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Est-ce que ça a eu un rapport avec une certaine violence, dans le vocabulaire, que vous aviez quand je vous ai connu ? Vous appeliez les choses d'une manière assez brutale ; ce n'était pas propre à vous d'ailleurs, c'était aussi bien Nizan, Maheu, qui faisaient cela. Est-ce qu'il y a un rapport ?

J.-P. S. – C'était une forme nuancée, abstraite de violence, et nous rêvions tous d'une philosophie simple et violente qui serait la philosophie du XXe siècle. Nizan avait imaginé tout un monde de violence au temps où il lisait Descartes.

S. de B. – Ce genre de violence qui vous faisait vous battre contre les voyous, ça avait un côté droitier, presque fasciste.

J.-P. S. – Fasciste, non, certainement pas. Mais droitier, oui. Comme je vous l'ai dit, nous étions bourgeois.

S. de B. – Et comment êtes-vous sorti de là ?

J.-P. S. – Je ne m'y sentais pas vraiment. Et puis je suis venu à Paris...

S. de B. – Ça a été très important pour vous le passage de la province à Paris ?

J.-P. S. – Je ne l'ai pas senti sur-le-champ ; je me suis vu

surtout exilé d'un petit monde auquel j'étais habitué. C'était en seconde, il n'était plus question de se battre ou de me battre; j'avais des rapports normaux, quoique un peu ennuyeux, avec mes camarades. Mais j'aimais bien ce milieu, finalement; j'étais adapté à La Rochelle. J'ai été à Paris parce que mon grand-père, professeur d'allemand, avait des collègues, des proviseurs qui le connaissaient et qui me trouveraient une place dans un bon lycée; et pour me détourner de la faute atroce que j'avais commise l'année précédente, avec Cardino, en volant.

S. de B. – Mais vous venez de me dire que ces années avaient été très malheureuses, et maintenant vous dites que vous étiez adapté à La Rochelle?

J.-P. S. – Oui; les années malheureuses ont été la quatrième et la troisième. Et puis en seconde, alors, j'étais adapté.

S. de B. – Et comment avez-vous senti votre arrivée à Paris? Vous m'avez dit hier qu'il y avait une chose qui avait été très importante, c'est que vous étiez pensionnaire, alors qu'avant vous viviez en famille. Être pensionnaire, et avoir des amis nouveaux, comment l'avez-vous senti?

J.-P. S. – Je ne me rappelle plus tout à fait. Je sais que j'ai rencontré deux garçons que j'avais connus en sixième et en cinquième : Nizan, qui était aussi pensionnaire, et Bercot, un garçon charmant, très bon élève, qui était externe.

S. de B. – Vous en parlez dans *Les Mots*, il me semble.

J.-P. S. – Ça a été mes premières rencontres, et puis j'en ai rencontré un tas d'autres.

S. de B. – La vie de pensionnaire, vous vous y êtes adapté facilement?

J.-P. S. – J'en avais peur, parce que j'avais lu des tas de romans du XIXe siècle où on voyait des garçons qui devenaient malheureux parce qu'ils étaient pensionnaires. Ça me paraissait classique : on est pensionnaire, donc on est malheureux.

S. de B. – Et en fait?

J.-P. S. – En fait, je n'ai pas été malheureux. J'ai revu Nizan, j'ai repris des rapports avec lui, plus profonds d'ailleurs que ceux d'auparavant. Nous avons commencé à nous lier intimement. Le couple Sartre et Nizan, c'était déjà très net en classe de philo, à

Henri-IV ; nous allions dans les études de première supérieure, nous connaissions les élèves, nous leur empruntions des livres. C'est là que j'ai connu Conrad et d'autres.

S. de B. – Nizan aussi voulait écrire à ce moment-là ?

J.-P. S. – Nizan voulait écrire dès que je l'ai connu ; même en sixième, il avait déjà envie d'écrire. Ce qui a été très fort pour moi, en première, c'est que je trouvais quelqu'un qui était au même niveau que moi, qui voulait écrire, qui l'avait toujours voulu, qui était Nizan. Bercot était un peu différent ; il voulait écrire aussi, mais il le disait moins. Il était plus discret. L'essentiel, c'est qu'on voulait écrire, Nizan et moi ; ça nous liait, et les autres élèves savaient que nous voulions écrire et nous estimaient en conséquence. J'étais en première A, bien entendu, c'est-à-dire je faisais du grec et du latin, chez Georgin, dont j'ai parlé ; je travaillais bien, puisque j'ai fini par avoir le prix d'excellence, ce qui était très loin de ce que je pouvais espérer à La Rochelle.

S. de B. – Et Nizan travaillait bien aussi ?

J.-P. S. – Nizan travaillait assez bien. Un peu plus « sauteur » que moi, il s'intéressait davantage à ses sorties, au milieu qu'il fréquentait, aux gens qu'il voyait, à des amis de sa famille, à des réunions, à des jeunes filles, tout ça. Il était cependant très attaché au travail intellectuel, au travail d'écrivain.

S. de B. – Il avait lui aussi l'idée qu'il serait un grand écrivain et, disons, un génie, d'une certaine manière ?

J.-P. S. – Nous n'en parlions pas entre nous. Mais...

S. de B. – Vous disiez que vous étiez des surhommes. Vous vous amusiez à dire que vous étiez des surhommes.

J.-P. S. – Oui, on l'a dit un peu. Et nous nous donnions des noms bretons, Ra et Bako.

S. de B. – Pourquoi bretons ?

J.-P. S. – Nizan était breton.

S. de B. – Ah ! oui. Qu'était-ce au juste cette idée de génie, inhérente selon vous au fait même de vouloir écrire ?

J.-P. S. – Ce qui est inhérent, en fait, c'est qu'on écrit pour faire quelque chose de bien : pour faire sortir de soi quelque chose qui ait une valeur et qui vous représente. On peut trouver

l'homme dans son livre. Proust, je ne le connais que par son livre, vous aussi, la sympathie ou antipathie que nous avons pour lui, c'est de son livre qu'elle vient. Donc il y a l'homme présent dans son livre, et la valeur de l'homme lui vient du livre.

S. de B. – En somme, c'est un peu l'idée kantienne : tu dois, donc tu peux. Vous devez faire un bon livre, c'est votre engagement, c'est votre choix : vous devez faire une grande œuvre, et par conséquent il y a en vous de quoi la faire. Tu dois donc tu peux.

J.-P. S. – C'est très évidemment ça. Tu dois donc tu peux. Je choisissais de faire une œuvre ; je choisissais ce que j'étais fait pour faire. C'est en effet assez kantien. Mais la morale kantienne formelle, universelle, néglige les données contingentes. Il faut agir en situation, en tenant compte des traits contingents des gens qui se trouvent là et non pas seulement de leur existence abstraite.

S. de B. – Vous étiez sur ce plan abstrait, précisément, et vous aviez une vision de l'avenir encore tout à fait abstraite. Mais est-ce que ça se traduisait chez vous par une espèce d'orgueil, de satisfaction, de mépris des autres, d'exaltation ? Comment est-ce que vous le viviez ?

J.-P. S. – Il y avait certainement des moments d'exaltation. Je ne sentais mon génie que dans de rapides intuitions ; le reste du temps il n'était qu'une forme sans contenu. Par une curieuse contradiction, jamais je n'ai considéré mes œuvres comme géniales. Bien que faites dans les règles que je considérais comme supposant du génie.

S. de B. – En somme, c'était toujours futur, le génie ?

J.-P. S. – Oui, c'était toujours futur.

S. de B. – Vous saviez très bien que vos œuvres, à l'époque — celles dont on a parlé hier, *Jésus la chouette, L'Ange du morbide, Er l'Arménien* — vous saviez très bien que ce n'était pas très bon.

J.-P. S. – Ce n'était pas très bon. Je ne le disais pas, mais je le savais.

S. de B. – Et *Une défaite ?*

J.-P. S. – *Une défaite*, je commençais à y voir un roman qui exprimerait ma sensibilité et ma conception du monde. Ce n'était

pas achevé, par conséquent ça ne pouvait être comparé à rien. Je ne pensais pas non plus que j'avais du génie en l'écrivant, mais enfin ce roman était plus important pour moi.

S. de B. – Oui. Et *La Légende de la vérité ?*

J.-P. S. – *La Légende de la vérité,* je pensais que ce serait encore plus important parce que j'y exposais des idées philosophiques personnelles. Je pensais que, exprimées dans un beau langage, ces idées frapperaient les gens et rendraient compte de ce que sont les hommes. Il y avait, vous vous rappelez, les gens qui pensaient l'universel, qui étaient des savants ; et des hommes qui avaient des idées générales, c'est-à-dire les philosophes et les bourgeois. Et puis il y avait les pensées de l'homme seul, c'est-à-dire tel que je voulais être, un homme qui ne pense que par lui-même et qui illumine la cité grâce à ce qu'il pense, à ce qu'il sent. Je ne me mouchais pas du pied, comme vous le voyez.

S. de B. – Un morceau de *La Légende de la vérité* a été publié dans *Bifur.* C'est la première fois que vous avez été publié ?

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Vous avez eu quelques lecteurs enthousiastes ; je connaissais un Hongrois à la Bibliothèque nationale qui avait trouvé que ce texte était une révélation.

J.-P. S. – Cependant le genre était ennuyeux. On parlait de philosophie dans le langage des essais, fleuri. C'était assez ridicule. Il n'y avait pas le langage technique qu'il aurait fallu.

S. de B. – Et puis vous avez fait la synthèse : vous êtes arrivé à *La Nausée.*

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – C'est-à-dire que là, vous avez vraiment fait de la littérature et en même temps vous donniez votre vision philosophique du monde, de la contingence, etc. Ça, vous l'avez réussi. Mais pour en revenir à cette question de génie, comment est-ce que vous avez changé au cours de votre existence ? Essayez de retrouver ce que vous avez pensé, jusqu'à aujourd'hui, et ce que vous en pensez encore.

J.-P. S. – Je pense maintenant que le style ça ne consiste pas à écrire de belles phrases pour soi, mais des phrases pour les autres, et ça, ça pose tout un problème lorsqu'un garçon de seize

ans essaye de penser ce que c'est qu'écrire, et qu'il n'a pas encore la notion de l'autre.

S. de B. – Et comment savoir, justement, quels sont les mots dont l'association agira sur le lecteur ? Il faut faire confiance au vide ? On se jette ?

J.-P. S. – Oui, on risque. Quand on écrit « rebrousse-soleil » qui a tant fait rire Guille, on a tort. Mais il y a des phrases de Chateaubriand, par exemple. Il a eu raison d'oser.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – On risque. On a quand même des raisons pour risquer.

S. de B. – Vous pensiez que votre génie serait reconnu ; mais vous m'avez dit souvent que vous aviez en même temps le rêve de « qui perd gagne » : il fallait être complètement méconnu pour être vraiment un génie. Comment est-ce que vous maniganciez ça dans votre tête ?

J.-P. S. – J'en ai parlé dans *Les Mots*.

S. de B. – Vous aviez l'idée d'un certain salut : l'œuvre aurait une réalité qui dépasse l'instant, elle serait quelque chose d'absolu. Cela ne veut pas dire que vous pensiez directement à la postérité, mais tout de même à une sorte d'immortalité. Qu'est-ce que vous vouliez dire par salut ?

J.-P. S. – Originellement quand j'écrivais « Les membres d'une noble famille à la recherche d'un papillon », j'écrivais quelque chose d'absolu ; je créais quelque chose d'absolu, qui était, en somme, moi. Je m'étais transporté dans une vie éternelle. Un objet d'art survit au siècle ; si je crée un objet d'art, il survit au siècle, donc moi, son auteur incarné en lui, je survis au siècle ; par-derrière il y avait l'idée d'immortalité chrétienne : je passais de la vie mortelle à une survie immortelle.

S. de B. – Vous avez pensé ça jusqu'à quand, jusqu'à la guerre ?

J.-P. S. – Oui ; je le pensais avec un peu d'ironie, mais je le pensais au moment où j'écrivais *La Nausée.*

S. de B. – Au moment de la littérature engagée, c'est justement ça qui a cessé ?

J.-P. S. – Ça a cessé complètement.

S. de B. – Il n'y avait plus d'idée de salut ? Il n'y en a jamais plus eu ? La notion même de salut s'est effacée, je suppose ? Ce qui n'empêche pas que vous avez gardé un coup d'œil, un peu en biais, sur la postérité.

J.-P. S. – La transformation qui s'est faite dans mon idée du génie c'est que, jusqu'après *La Nausée*, j'avais rêvé au génie ; mais après la guerre, en 45, j'avais fait mes preuves : il y avait *Huis clos, La Nausée ;* en 44 quand les alliés ont quitté Paris j'avais du génie et je suis parti en Amérique comme un écrivain de génie qui va faire un tour dans un autre pays ; à ce moment-là, j'étais immortel, j'étais assuré de mon immortalité. Ce qui me permettait de n'y plus penser.

S. de B. – Oui, parce que dans le détail, vous n'étiez pas de ces hommes qui disent : je fais une œuvre immortelle, je suis immortel ; rien de tel chez vous.

J.-P. S. – Et d'ailleurs, c'est compliqué parce que, du moment qu'on est immortel, qu'on a fait l'œuvre immortelle, tout est déjà joué ; cependant, il faut avoir l'impression de créer quelque chose qui n'existait pas ; donc il faut se situer dans le temps quotidien. Alors, il vaut mieux ne pas penser, sauf du coin de l'œil, à l'immortalité, et parier sur la vie ; moi vivant j'écris pour des vivants, en pensant que si c'est réussi, on me lira encore quand je serai mort ; des gens que ne vise pas mon message, à qui ce message n'était pas adressé, l'approuveront.

S. de B. – Sur quoi comptez-vous plutôt pour survivre — dans la mesure où vous pensez survivre : sur la littérature ou sur la philosophie ? Comment sentez-vous votre rapport à la littérature et à la philosophie ? Préférez-vous que les gens aiment votre philosophie ou votre littérature, ou est-ce que vous voulez qu'ils aiment les deux ?

J.-P. S. – Bien sûr, je répondrai : qu'ils aiment les deux. Mais il y a une hiérarchie, et la hiérarchie c'est la philosophie en

second et la littérature en premier. Je souhaite obtenir l'immortalité par la littérature, la philosophie est un moyen d'y accéder. Mais à mes yeux elle n'a pas en soi une valeur absolue, parce que les circonstances changeront et amèneront des changements philosophiques. Une philosophie n'est pas valable pour l'instant, ce n'est pas une chose qu'on écrit pour ses contemporains ; elle spécule sur des réalités intemporelles ; elle sera forcément dépassée par d'autres parce qu'elle parle de l'éternité ; elle parle de choses qui dépassent de loin notre point de vue individuel d'aujourd'hui ; la littérature, au contraire, inventorie le monde présent, le monde que l'on découvre à travers des lectures, des conversations, des passions, des voyages ; la philosophie va plus loin ; elle considère que les passions d'aujourd'hui par exemple, sont des passions neuves qui n'existaient pas dans l'Antiquité ; l'amour...

S. de B. – Vous voulez dire que pour vous la littérature a un caractère plus absolu, la philosophie dépend beaucoup plus du cours de l'histoire ; elle est beaucoup plus soumise à des révisions ?

J.-P. S. – Elle appelle nécessairement des révisions parce qu'elle dépasse toujours la période actuelle.

S. de B. – D'accord ; mais est-ce qu'il n'y a pas un absolu dans le fait d'être Descartes ou d'être Kant même s'ils doivent être dépassés d'une certaine manière ? Ils sont dépassés mais à partir de ce qu'ils m'ont apporté ; il y a une référence à eux qui est un absolu.

J.-P. S. – Je ne le nie pas. Mais ça n'existe pas en littérature. Les gens qui aiment Rabelais de tout leur cœur, le lisent comme s'il avait écrit hier.

S. de B. – Et d'une manière absolument directe.

J.-P. S. – Cervantès, Shakespeare, on les lit comme s'ils étaient présents ; *Roméo et Juliette* ou *Hamlet*, sont des œuvres qui semblent écrites d'hier.

S. de B. – Vous donnez donc la primauté dans votre œuvre à la littérature ? Pourtant dans l'ensemble de vos lectures et de votre formation, la philosophie a joué un énorme rôle.

J.-P. S. – Oui, parce que je l'ai considérée comme le meilleur

moyen d'écrire ; c'est elle qui me donnait les dimensions nécessaires pour créer une histoire.

S. de B. – On ne peut tout de même pas dire que la philosophie n'était pour vous qu'un moyen.

J.-P. S. – Au départ, elle a été ça.

S. de B. – Au début, oui ; mais ensuite, quand on voit le temps que vous avez passé à écrire *L'Être et le néant*, à écrire la *Critique de la raison dialectique*, on ne peut pas dire que c'était simplement le moyen de faire des œuvres littéraires ; c'est aussi parce que, en soi, ça vous passionnait.

J.-P. S. – Oui ça m'intéressait, c'est certain. Je voulais donner ma vision du monde en même temps que je la faisais vivre par des personnages dans mes œuvres littéraires ou dans des essais. Je décrivais cette vision à mes contemporains.

S. de B. – En somme, quelqu'un qui vous dirait : « Vous êtes un grand écrivain, mais, comme philosophe, vous ne me convainquez pas », vous le préféreriez à quelqu'un qui vous dirait : « Votre philosophie est formidable, mais comme écrivain vous pouvez aller vous rhabiller » ?

J.-P. S. – Oui, j'aime mieux la première hypothèse.

S. de B. – Peut-être pensez-vous que votre philosophie ne vous appartient pas exclusivement, quelqu'un d'autre pourrait inventer l'idée de pratico-inerte, l'idée de la récurrence, de même que les savants, même s'ils sont très originaux, trouvent les premiers ce que d'autres auraient trouvé plus tard de toute façon. Ne pourrait-on pas dire aussi que la littérature c'est absolu, mais c'est fermé, c'est arrêté, tandis que la philosophie on la dépasse mais, du même coup, elle est reprise. Descartes survit en vous, par exemple, et ce n'est pas du tout le genre de survivance que peut avoir pour vous Shakespeare ou Tacite, quelqu'un d'autre que vous lisez avec un grand plaisir, qui peut vous influencer d'une certaine manière mais par des espèces de résonances ou par réflexion tandis que Descartes s'intègre à votre pensée. Pourquoi préférez-vous l'absolu, indépendant de tout, mais fermé ?

J.-P. S. – Quand j'étais petit c'était celui-là que je vivais ; je voulais écrire un roman qui serait comme *Notre-Dame-de-Paris* ou *Les Misérables*, une œuvre qui serait reconnue à d'autres

époques, un absolu que rien ne pourrait modifier. Et vous savez que la philosophie est entrée dans ma vie par un biais en quelque sorte.

S. de B. – Pourquoi, en tant que créateur, la philosophie est-elle entrée dans votre vie ?

J.-P. S. – J'étais créateur de romans, dans ma tête ; quand j'ai commencé la philosophie, je ne savais pas ce que c'était. J'avais un cousin qui était en « maths élém » qui faisait de la philosophie, comme tous les élèves de « maths élém » ; et il ne voulait pas en parler devant moi. Je savais qu'il apprenait des choses que je ne connaissais pas, et ça m'intriguait. Mais il y avait déjà en moi des idées de romans, d'essais, d'essais non philosophiques bien arrêtées ; elles avaient trop de force pour que la philosophie, en apparaissant, me les bouleverse.

S. de B. – Pourquoi êtes-vous devenu créateur en philosophie ?

J.-P. S. – Ça, c'est un truc bizarre, parce qu'en philosophie je ne voulais pas être créateur, je ne voulais pas être philosophe, j'estimais que c'était perdre son temps. J'aimais bien apprendre la philosophie, mais, en faire, je trouvais ça absurde. C'est difficilement compréhensible d'ailleurs puisque j'inventais aussi quand j'écrivais ; j'aurais aussi bien pu m'amuser à penser qu'on pouvait écrire des œuvres philosophiques, mais la philosophie avait un rapport avec la vérité, avec les sciences, qui m'ennuyaient ; puis il était trop tôt. En khâgne, j'ai eu comme première dissertation : qu'est-ce que la durée ? Alors j'ai rencontré Bergson.

S. de B. – Ensuite au cours des années de licence, d'agrégation, ça vous a intéressé ?

J.-P. S. – Oui, j'écrivais des ouvrages qui bénéficiaient ou plutôt qui « maléficiaient » de mes connaissances philosophiques, par exemple *Er l'Arménien :* la conception en était littéraire ; il y avait des personnages, une manière de raconter à l'antique, ça courait, ça bougeait ; il y avait des Titans ; ça exprimait cependant des idées philosophiques. Je me souviens même que dans *Er l'Arménien* était décrite la caverne de Platon, j'avais cru devoir la reconstituer et la décrire.

S. de B. – Cela dit, vous étiez en même temps très intéressé

par la philo puisque vous avez fait un diplôme drôlement chiadé, un diplôme très sérieux sur l'imaginaire. Il y avait une chose qui vous prédestinait à la philo, c'est que vous aviez des idées sur tout, vous aviez des théories, comme vous disiez. Vous les notiez sur un petit carnet ; ensuite il y a eu des circonstances extérieures, puisqu'à partir de votre diplôme, on vous a commandé un livre sur l'imaginaire.

J.-P. S. – C'était Delacroix qui m'a dit : faites donc un livre sur l'imaginaire pour ma collection.

S. de B. – Pourquoi avez-vous accepté, puisque vous étiez très mobilisé par *La Nausée* et par des projets littéraires ?

J.-P. S. – L'interdiction de faire de la philosophie n'était pas absolue ; ça pouvait me servir. L'imaginaire, c'était lié à la littérature puisque les œuvres d'art ont un rapport avec l'imaginaire ; et puis j'avais eu des idées autrefois sur les images, il fallait les tirer au clair.

S. de B. – Vous aviez aussi des idées sur la contingence qui étaient des idées philosophiques. Vous m'avez dit, quand nous nous sommes connus : je veux être Spinoza et Stendhal. Donc vous aviez aussi une vocation de philosophe ?

J.-P. S. – Oui, mais, vous voyez, j'avais choisi des hommes sensibles, accessibles à une mentalité du XXe siècle. Spinoza c'était pour moi plus un homme qu'un philosophe. J'aimais sa philosophie, j'aimais surtout l'homme ; maintenant c'est l'œuvre qui m'intéresse, voilà la différence.

S. de B. – Donc, *L'Imaginaire* c'était un livre commandé ; il y a eu deux livres : *L'Imagination* et *L'Imaginaire.* Lequel était commandé ?

J.-P. S. – *L'Imagination.*

S. de B. – Alors pourquoi avez-vous écrit *L'Imaginaire ?*

J.-P. S. – Parce qu'il découlait de *L'Imagination.*

S. de B. – Il y avait une espèce de dialectique de l'œuvre ?

J.-P. S. – Je me rappelle avoir conçu *L'Imaginaire* pendant que j'écrivais *L'Imagination ;* ce n'était pas deux volumes, c'est donc l'œuvre complète : première partie *L'Imagination*, deuxième partie, *L'Imaginaire ;* comme il fallait donner quelque chose pour la collection de Delacroix, je lui ai donné *L'Imagination.*

S. de B. – Vous avez détaché *L'Imagination ?* Et alors, plus tard, pourquoi *L'Être et le néant ?*

J.-P. S. – C'était pendant la guerre ; je l'ai conçu pendant la drôle de guerre et dans le camp de prisonniers, je l'ai écrit pendant cette période : ou on n'écrivait pas, ou on écrivait des choses essentielles.

S. de B. – Dans *L'Imaginaire,* il y avait déjà cette idée de néant ; vous ne pouviez pas vous empêcher de l'approfondir.

J.-P. S. – J'y exprimais mon idée essentielle, j'optais pour le réalisme depuis mon année de philosophie. L'idéalisme m'avait déplu profondément quand on me l'avait enseigné. J'ai eu deux années de philosophie importantes : la première, et l'année de première supérieure, la khâgne. En hypo-khâgne, au contraire, j'avais un professeur que je ne comprenais pas. J'ai fait deux bonnes années de philosophie avant d'entrer à l'École normale et là, je n'avais qu'une idée, c'est que toute théorie qui ne disait pas que la conscience voit les objets extérieurs comme ils sont, était vouée à l'échec ; c'est ça qui finalement m'a fait aller en Allemagne quand on m'a dit que Husserl et Heidegger avaient une manière de saisir le réel tel qu'il était.

S. de B. – Donc ça vous intéressait drôlement, la philosophie, puisque vous avez passé une année en Allemagne pour approfondir la philosophie de Husserl et pour connaître Heidegger.

J.-P. S. – J'ai passé mon temps comme ça en Allemagne : matinée et jusqu'à deux heures de l'après-midi, philosophie. Puis j'allais manger, je revenais vers cinq heures du soir et j'écrivais *La Nausée,* c'est-à-dire une œuvre littéraire.

S. de B. – Mais tout de même la philo, ça comptait beaucoup. Je me rappelle quand vous avez lu le livre de Levinas sur Husserl, vous avez eu un moment de complet désarroi parce que vous vous êtes dit : « Ah, mais il a déjà trouvé toutes mes idées. » Donc ça avait beaucoup d'importance, vos idées.

J.-P. S. – Oui, mais je me trompais quand je disais qu'il avait déjà trouvé mes idées.

S. de B. – Vous aviez une certaine intuition et vous ne vouliez pas que quelqu'un l'ait avant vous. Donc, vous misiez aussi sur la création philosophique. Une fois que vous avez été à Paris, que

vous aviez un peu mûri, quand vous en parliez avec Nizan ou quand vous y pensiez tout seul, comment voyiez-vous vos chances de succès ?

J.-P. S. – Dans mon roman inspiré par les rapports de Nietzsche avec Wagner, je me voyais comme un homme qui aurait une vie mouvementée et qui, à chaque drame, écrivait un livre qui serait publié ; j'imaginais une vie romanesque, un homme de génie qui mourrait inconnu mais à qui la gloire viendrait ensuite. Ce sont de vieux souvenirs. Je posais le personnage devant moi, et je rêvais à tout ce qui lui arriverait. Mais au fond j'envisageais déjà l'écriture sous une forme beaucoup plus raisonnable ; j'écrivais mes livres, ils étaient bons et on me les publiait ; c'était comme ça que je voyais les choses. La preuve c'était que, quand Nizan a eu publié un livre ou deux, je lui ai donné des morceaux de *La Légende de la vérité*. *Bifur* en a publié un fragment.

S. de B. – Quand vous pensiez d'une manière raisonnable à être imprimé et à être lu, que voyiez-vous comme genre de succès ? Est-ce que vous pensiez à la gloire, à la célébrité ? Je veux dire quand vous aviez dix-huit, vingt ans ?

J.-P. S. – Je pensais que le public qui pourrait me comprendre était une élite très restreinte...

S. de B. – C'était la tradition de Stendhal que vous aimiez beaucoup : les « happy few ».

J.-P. S. – Ces lecteurs-là devaient me reconnaître et m'aimer ; je serais lu par 15 000 personnes et la gloire consistait à en toucher 15 000 autres et puis 15 000 autres.

S. de B. – Et puis, ce que vous vouliez, c'était rester. Être Spinoza et Stendhal, c'était être quelqu'un qui aurait marqué son siècle et qu'on lirait dans les siècles futurs. C'est ce que vous pensiez à vingt ans ?

J.-P. S. – Oui, ce que je pensais à vingt ans, quand je vous ai connue.

S. de B. – D'une certaine manière, vous étiez très arrogant. Vous preniez pour vous le mot du petit Hippias : « Je n'ai jamais rencontré aucun homme qui me valût. »

J.-P. S. – J'avais écrit ça sur un cahier.

S. de B. – Comment a évolué votre rapport avec la gloire, la célébrité ? Comment avez-vous senti de l'intérieur votre carrière ?

J.-P. S. – Dans le fond, c'était quelque chose de très simple : on écrivait et on devenait célèbre. Mais c'était embrouillé par certaines idées de l'époque.

S. de B. – Et puis vous avez eu des coups durs parce que *La Nausée*, au début, vous aviez cru que c'était refusé. Ça vous a secoué !

J.-P. S. – Ça prouvait d'ailleurs l'importance que je donnais aux maisons d'édition. Un véritable génie, tel que je l'imaginais, aurait dû rire en disant : tiens je ne suis pas imprimé, eh bien !...

S. de B. – Oui, mais en même temps qu'arrogant, vous étiez aussi — le mot modeste ne vous convient pas — mais enfin très raisonnable et très patient ; vos œuvres ne vous apparaissaient pas comme géniales et même si vous aviez mis beaucoup dans *La Nausée*, vous n'aviez pas l'impression d'avoir écrit un chef-d'œuvre. Ça ne se posait pas comme ça pour vous, il me semble. C'est ça que je voudrais que vous expliquiez un petit peu mieux.

J.-P. S. – Ça variait ; au départ l'œuvre était en puissance, elle était irréelle, je me mettais à ma table et puis j'écrivais, mais l'œuvre n'était pas là, puisqu'elle n'était pas encore écrite. Donc mon rapport à l'œuvre était un rapport abstrait ; cependant, j'écrivais et ça c'était un acte réel.

S. de B. – Une fois que vous aviez écrit une œuvre, *La Nausée* par exemple, vous la considériez vraiment comme une œuvre. *La Légende de la vérité* aussi ; et vous acceptiez très bien qu'on la critique, vous sentiez ses défauts. Pour *La Nausée*, d'ailleurs, vous étiez soutenu par moi qui l'aimais beaucoup, et vous misiez vraiment sur ce livre. Vous étiez très déconcerté quand on vous l'a refusé.

J.-P. S. – Ça faisait partie de la vie quotidienne, mais n'empêche que je me considérais — mais en toute modestie si j'ose dire — comme un génie. Je parlais à mes camarades comme un génie parle à ses camarades. En toute simplicité, mais, de l'intérieur, c'était un génie qui parlait.

S. de B. – Je reviens à ce premier échec de *La Nausée* :

pensiez-vous que vous étiez un génie qui n'avait pas encore trouvé le moyen de se faire reconnaître ?

J.-P. S. – Je pensais que *La Nausée* était un bon livre et qu'il avait été refusé comme de bons livres sont refusés dans l'histoire de la littérature. Vous avez écrit un livre, vous l'avez présenté, il sera plus tard un chef-d'œuvre...

S. de B. – Comme ça avait été pour Proust, d'ailleurs.

J.-P. S. – C'est comme ça que je voyais les choses. Je ne cessais pas de me penser comme un génie, mais ça se découvrirait dans l'avenir. Je serais un génie, je l'étais déjà, mais surtout je le serais. J'avais beaucoup misé sur *La Nausée.*

S. de B. – Vous avez été avec moi à Chamonix, juste après le refus, et vous étiez extrêmement triste, je crois même que vous avez versé deux larmes, ce qui ne vous est arrivé que très rarement. Ça vous a vraiment porté un coup.

J.-P. S. – Oui, mais je pensais que l'œuvre s'était fait refuser parce qu'elle était bonne.

S. de B. – Moi, je vous soutenais très fort. Moi je trouvais ce livre très bon.

J.-P. S. – C'était ce que je pensais. Mais il y avait dans des moments de solitude, des moments de tristesse, où je me disais : c'est une œuvre ratée, et il faudra recommencer. Mais l'idée de génie n'était pas effacée.

S. de B. – Et quand ça a été accepté, et que très tôt après vous avez écrit des nouvelles qui ont été tout de suite publiées, comment sentiez-vous votre satisfaction ?

J.-P. S. – Alors là, c'était parti !

S. de B. – Je sais bien, puisque vous m'avez écrit alors des lettres très gaies. Vous me racontiez comment ça avait été accepté, comment on vous avait demandé quelques petits changements que vous aviez consenti à faire, parce que vous les trouviez justifiés. Brice Parain vous avait demandé de supprimer un peu le côté populiste ; vous n'avez pas du tout joué au génie qui n'accepte aucun conseil.

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Vous étiez tout prêt à accepter des conseils ; c'était

presque le rapport du caractère transcendantal avec le caractère empirique.

J.-P. S. – C'est ça.

S. de B. – Transcendantalement, vous étiez un génie, mais il s'agissait que ça se manifeste dans la vie empirique. Vous n'étiez pas absolument sûr de réussir tout de suite à vous manifester.

J.-P. S. – Oui, parce que si je me rapportais à mes guides, qui étaient les hommes célèbres d'autrefois, je voyais que ce n'était pas avant l'âge de trente ans qu'ils devenaient quelqu'un. Ça comptait beaucoup les vies de Victor Hugo, de Zola, de Chateaubriand, même si je n'étais pas tellement emballé par Chateaubriand. Ces vies-là se synthétisaient pour produire une vie qui devait être la mienne. Je me conduisais vraiment d'après ces modèles, et je pensais que je ferais un peu de politique, à cinquante ans.

S. de B. – Parce que tous les grands hommes avaient fait de la politique.

J.-P. S. – Je ne pensais pas que la politique c'est la vie, mais dans ma biographie future, il devait y avoir un moment politique.

S. de B. – Je voudrais que vous parliez un peu sur ce thème.

J.-P. S. – Sur le thème du génie ?

S. de B. – Sur la manière dont vous le sentiez et dont vous le pensiez. Pensiez-vous que *La Nausée* était un chef-d'œuvre ?

J.-P. S. – Non. Je pensais : j'ai dit ce que j'avais à dire, et c'est bien. J'ai corrigé des fautes que m'avaient indiquées Mme Morel et Guille. J'avais fait le mieux que je pouvais faire et ça avait de la valeur. Mais je n'allais pas beaucoup plus loin. Je ne pensais pas : c'est le chef-d'œuvre engendré par mon génie. Cependant il y avait de ça aussi. Pas : c'est un chef-d'œuvre ; mais : c'est un génie qui a donné ça ; c'était là quelque part, je ne sais pas trop où. Je ne badinais pas avec mes œuvres. Elles représentaient quelque chose d'important ; et pourtant, en tant que génie, j'avais le droit d'en rire, je pouvais en plaisanter ; en même temps c'était capital, et en même temps le génie ne se laisse pas abattre si on le méconnaît.

S. de B. – Mais, d'autre part, il n'est pas rassasié si une œuvre a du succès ?

J.-P. S. – Non. Il continue, il a autre chose à dire.

S. de B. – Et après, comment ça a-t-il évolué ?

J.-P. S. – Ben, ce qu'il y a eu de gênant pour cette idée de génie c'est que je crois à une espèce d'égalité entre les différentes intelligences ; par conséquent, on peut définir une œuvre comme bonne parce qu'elle convenait à l'auteur qui l'a écrite, parce qu'il avait acquis une certaine technique, mais non parce qu'il avait une qualité que les autres hommes n'ont pas.

S. de B. – Vous m'avez dit qu'il fallait distinguer le génie de l'intelligence, que vous ne vous pensiez pas spécialement intelligent, mais que ce qui vous semblait vous distinguer de vos camarades, en tout cas à La Rochelle, c'était une certaine profondeur et aussi l'idée d'une mission : vous aviez à révéler des vérités aux gens. Alors, vous aviez quand même une destinée singulière.

J.-P. S. – Oui mais ça ne tenait pas debout, il fallait abandonner cette idée de mission. En fait, oui, j'avais pensé : j'ai une mission.

S. de B. – Oui, vous en avez déjà parlé à propos de Michel Strogoff, dans *Les Mots* aussi. Mais tout de même vous vous êtes senti, jusqu'à la guerre, beaucoup plus intelligent que tous les gens qui vous entouraient ?

J.-P. S. – Oui, sûrement.

S. de B. – Vous m'avez dit une fois et j'ai trouvé ça très juste : « Au fond l'intelligence, c'est une exigence » ; ce n'est pas tellement de la rapidité de l'esprit ou, comme on dit, mettre des tas de choses en rapport, mais c'est une exigence, c'est-à-dire de ne pas s'arrêter et d'aller plus loin, toujours plus loin. Je pense que vous aviez cette exigence ; vous la sentiez plus forte en vous que chez les autres ?

J.-P. S. – Oui, mais je ne le dirais pas comme ça maintenant. Je ne dirais pas que je suis un type supérieur parce qu'il a écrit des livres à un type qui bâtit des maisons, ou fait des voyages.

S. de B. – Quand vous étiez avec Nizan, vous vous amusiez à dire que vous étiez des surhommes, et à la fin des *Mots* vous dites que vous êtes n'importe qui ; c'est une phrase très ambiguë : à la fois vous la pensez et à la fois vous ne la pensez pas. D'abord,

comment êtes-vous passé de l'idée de surhomme à l'idée de n'importe qui ? Et qu'est-ce que ça veut dire pour vous, sans tricher, cette idée d'être n'importe qui ?

J.-P. S. – Je pense que je peux avoir un peu plus de talent qu'un autre, une intelligence un peu plus développée ; mais ce ne sont que des phénomènes, dont l'origine demeure une intelligence égale à celle du voisin, ou une sensibilité égale à celle du voisin. Je ne pense pas avoir une supériorité quelconque. Ma supériorité ce sont mes livres, dans la mesure où ils sont bons ; mais l'autre a aussi sa supériorité ; ce peut être le cornet de marrons chauds qu'il vend l'hiver à la porte d'un café ; chacun a sa supériorité, moi j'ai choisi celle-là.

S. de B. – Vous ne pensez pas tout à fait ça puisque vous trouvez qu'il y a des gens qui sont des cons ou des salauds...

J.-P. S. – Oui, sûrement, mais je ne pense pas qu'ils l'étaient à l'origine : on les a abrutis.

S. de B. – Vous ne pensez pas que l'intelligence soit une donnée héréditaire, immédiate, physiologique.

J.-P. S. – J'ai écrit dans mes carnets sur ce qu'est la bêtise, et comment on l'a inculquée à certaines gens. L'essentiel vient du dehors ; c'est une oppression du dehors imposée à l'intelligence. La bêtise est une forme d'oppression.

S. de B. – Votre sentiment de génie a changé entre l'avant-guerre et l'après-guerre ?

J.-P. S. – Oui, je pense que la guerre a été utile pour toutes mes idées.

S. de B. – Comme prisonnier, en un sens, vous avez été content parce que, partant de l'anonymat, vous vous êtes fait reconnaître comme quelqu'un. Autrement dit, vous avez pu être n'importe qui, justement. Ce qui vous satisfaisait, c'est que vous n'avez pas été perdu parmi tous ces gens et isolé par votre culture, vos livres ou votre intelligence, mais au contraire que vous avez été de plain-pied avec eux. C'est d'être de plain-pied, d'être n'importe qui, qui vous a fait donner une valeur à ce n'importe qui.

J.-P. S. – Vous avez peut-être raison.

S. de B. – C'est une chose dont vous étiez très content : vous

étiez arrivé là, les mains vides, inconnu, sans nom, sans supériorité reconnaissable pour les gens que vous fréquentiez, parce que la supériorité intellectuelle, ils ne la sentaient pas tellement ; et vous avez établi de bons rapports avec eux. Il y a eu *Bariona* que n'importe qui n'aurait pas pu écrire, et vous étiez lié avec les intellectuels, les curés ; vous avez fait votre trou là-dedans et vous vous êtes débrouillé comme un simple deuxième classe.

Quand vous avez eu cette gloire qui a déferlé sur vous après la guerre, vous avez dit que ça a été une expérience curieuse parce que la gloire, c'était la haine en même temps. Cette célébrité internationale à laquelle vous ne vous attendiez pas du tout, qu'est-ce que ça vous a fait ? Est-ce que ça a été la réalisation d'un désir et la reconnaissance de votre génie ou n'était-ce encore qu'un événement empirique qui n'avait pas tellement d'influence sur la vérité transcendantale à laquelle, de toute façon, vous étiez accroché ?

J.-P. S. – Je dirais plutôt ça. Évidemment, ça me faisait quelque chose d'avoir une certaine renommée, d'avoir des gens qui venaient de loin et qui me disaient : vous êtes M. Sartre, et vous avez écrit ça et ça ; mais je ne prenais pas ça tellement au sérieux. Quand je voyais ces gens qui me disaient : ah, vous avez écrit ça, vous avez écrit ci, ça me laissait assez froid. Et par contre je pensais que l'heure de gloire n'était pas arrivée. L'heure de gloire arrive à la fin de la vie ; on a la gloire à la fin de sa vie quand on a fini son œuvre ; enfin je voyais mal les choses, c'est plus compliqué que ça. A la fin de sa vie on a une période de transition qui continue après la mort encore quelques années, et la gloire c'est après ; mais il est certain que je considérais tout ça comme un petit jeu, comme une espèce de fantôme de gloire pour indiquer ce qu'est la gloire, mais ce n'était pas elle. Je n'étais pas du tout en sympathie avec tous ces gens qui en 45 se pressaient à ma conférence ; ils s'écrasaient, des femmes se sont évanouies, je trouvais tout ça ridicule.

S. de B. – Vous saviez qu'il y avait une part de snobisme, une part de malentendu, une part qui venait de la situation politique,

parce que la culture française, à ce moment-là, était exportée, faute de mieux.

J.-P. S. – Je ne me suis pas beaucoup prêté à ce mouvement. On l'a cru, parce que les journaux disaient : il fait ceci, il fait cela pour qu'on parle de lui.

S. de B. – Oui, on vous accusait de faire de la publicité alors qu'au contraire vous étiez...

J.-P. S. – Je ne m'en occupais pas. J'écrivais ; il me fallait un public, bien entendu, quand j'écrivais une pièce de théâtre, mais je ne faisais pas le nécessaire pour qu'il vienne. J'écrivais la pièce, je la faisais jouer, et c'est tout.

S. de B. – Et après la guerre, comment a évolué votre rapport à vos livres ? Est-ce que de temps en temps vous vous êtes demandé : qu'est-ce que ça vaut, finalement, tout ce que j'ai écrit là ? A quel niveau est-ce que je me place ? Est-ce que je resterai dans le siècle ?

J.-P. S. – Oui, mais rarement.

S. de B. – Oui, l'essentiel c'était de faire ces livres, c'était d'en être content vous-même, d'être approuvé par certains. Travailler pour se contenter soi-même et contenter certains lecteurs, c'est ce qu'il y a de mieux pendant la vie ; et la gloire, on peut l'avoir de son vivant, mais elle n'empêchait pas Chateaubriand d'avoir d'horribles crises d'amertume. Il est vrai qu'elles étaient liées à des histoires politiques.

J.-P. S. – Mais la gloire n'est jamais pure. Elle engage l'art, mais aussi la politique et une foule de choses. La renommée que j'ai eue après la guerre m'a empêché de désirer quoi que ce soit d'autre mais je ne l'ai jamais confondue avec la gloire que j'aurais ou que je n'aurais pas, qui vient après.

S. de B. – Autrement dit, ce que vous appelez la gloire, c'est le verdict de la postérité ?

J.-P. S. – Si le monde ne se transforme pas, on m'accordera un rôle au XXe siècle ; dans les manuels de littérature on me citera comme un auteur qui a eu du succès soit en l'attribuant à une erreur du public, soit au contraire en disant que j'ai été important, etc. La gloire ça va d'ailleurs avec une certaine supériorité, une supériorité sur les autres écrivains ; il faut

reconnaître que ce n'est pas beau, parce que je pense deux choses contradictoires ; je pense que les bons écrivains sont supérieurs aux autres et qu'un très bon écrivain est supérieur à tous ; enfin à tous, sauf à d'autres très bons écrivains qui sont très rares ; ça c'est la catégorie dans laquelle je me mettrais. Mais je pense aussi que ceux qui font le métier d'écrivain, qui font de la littérature, ne sont distingués par les lecteurs que selon les circonstances. Celui-ci sera tenu pour meilleur que celui-là, peut-être pas tout le temps, mais pendant une période et effectivement il rendra plus de services, même mort, par ses livres, parce que ses livres se trouveront pour une raison ou pour une autre adaptés à l'époque. Je pense qu'un écrivain qui a fait un livre valable aura une vie différente après sa mort selon les moments, selon les siècles : il peut tomber dans l'oubli. Et je pense aussi qu'un écrivain qui réalise l'essence de la littérature par ses œuvres n'est ni plus fort, ni moins fort que le voisin ; l'autre a réalisé aussi l'essence de la littérature. Vous pouvez mieux aimer celui-là ou moins celui-ci selon qu'il se rapproche plus ou moins de vos idées, de votre sensibilité, mais finalement ils sont pareils.

S. de B. – Vous voulez dire que la supériorité de l'écrivain vous apparaît à la fois comme un absolu et comme relative à l'histoire.

J.-P. S. – Voilà. Ou bien vous pensez être écrivain, et écrire certaines choses et si elles sont bonnes, ça y est, vous êtes un bon écrivain ; mais je pense aussi : être écrivain c'est atteindre l'essence de l'art d'écrire. L'essence de l'art d'écrire, quand vous l'avez atteinte, vous ne l'avez pas atteinte moins ni plus que votre voisin. Vous pouvez évidemment vous situer sur les bords, mais je ne parle pas de ça, je parle de ceux qui sont de vrais écrivains : Chateaubriand, par exemple, ou Proust. Pourquoi dirais-je que Chateaubriand a moins saisi que Proust ce que c'est que la littérature ?

S. de B. – D'accord, il n'y a pas là des hiérarchies comme si on passait des concours ; c'est chacun, à chaque époque, qui préfère tel ou tel écrivain. Mais pensez-vous aujourd'hui à la

postérité ? Est-ce qu'elle existe pour vous ? Ou est-elle comme les crabes des *Séquestrés d'Altona* sans aucun rapport avec vous ?

J.-P. S. – Je ne sais pas. J'ai eu l'impression quelquefois qu'on vivait à une époque que suivraient de grands bouleversements changeant complètement la notion de littérature ; il y aurait d'autres principes, et nos œuvres n'auraient plus de signification pour les gens qui viendraient. J'ai pensé ça, je le pense encore quelquefois, mais pas toujours. Les Russes ont repris toute leur littérature passée, mais les Chinois ne l'ont pas fait. Alors on se demande si l'avenir conservera les écrivains passés ou quelques-uns seulement.

S. de B. – Dans la mesure où vous y pensez, pensez-vous que c'est votre œuvre proprement littéraire ou votre œuvre philosophique qui a le plus de chance de survivre, ou bien c'est les deux ?

J.-P. S. – Je pense que c'est les *Situations*, des articles qui se rapportent à ma philosophie mais qui sont écrits en style très simple et qui parlent de choses que tout le monde connaît.

S. de B. – Une espèce de réflexion critique sur tous les aspects de l'époque, en somme ? sur les aspects politiques, les aspects littéraires et artistiques ?

J.-P. S. – C'est ça que je voudrais voir réuni en un volume par Gallimard.

S. de B. – Quel est votre rapport subjectif avec votre œuvre ?

J.-P. S. – Je n'en suis pas très content. Le roman, c'est raté.

S. de B. – Non ; il n'est pas fini, mais il n'est pas raté.

J.-P. S. – Il a été moins estimé, en général, et je crois que les gens ont raison. Puis les œuvres philosophiques...

S. de B. – Ça c'est drôlement bien !

J.-P. S. – Oui, mais ça aboutit à quoi ?

S. de B. – Je trouve que la *Critique de la raison dialectique* fait drôlement avancer la pensée !

J.-P. S. – Est-ce que ce n'est pas encore un peu idéaliste ?

S. de B. – Je ne crois pas du tout, et je crois que ça peut énormément servir, ainsi que d'une autre manière, le « Flaubert » : à faire comprendre le monde, les gens...

J.-P. S. – Je n'ai pas fini le « Flaubert » et je ne le finirai pas.

S. de B. – Vous ne l'avez pas fini ; mais ce n'était pas quelque chose qui vous intéressait tant, le style de *Madame Bovary*.

J.-P. S. – Il y avait des choses à dire pourtant.

S. de B. – Oui, mais vous en avez déjà tant dit sur Flaubert, ça fait une telle somme, sur la manière dont on peut penser un homme, sur les méthodes pour le penser ! Un aspect à ne pas négliger, c'est l'aspect proprement littéraire du livre ; c'est passionnant de lire « Flaubert », comme on lit *Les Mots*.

J.-P. S. – Je n'ai jamais essayé d'écrire Flaubert.

S. de B. – Mais il y a des moments où c'est drôlement bien écrit ; il y a des moments, où c'est vraiment de la littérature comme *Les Mots*.

J.-P. S. – *Les Mots*, ça j'ai voulu l'écrire bien.

S. de B. – Mais quand même vous n'êtes pas mécontent, sans modestie, si vous comparez votre œuvre à ce que vous vouliez faire ; je sais bien que les rêves indéfinis de la jeunesse ne coïncident pas avec la réalisation qui est toujours finie, mais c'était quand même ça que vous vouliez faire ?

J.-P. S. – Je ne suis pas très content, je ne suis pas mécontent. Et puis il y a un grand point d'interrogation. Qu'est-ce que ça deviendra ?

S. de B. – C'est ce qu'on disait tout à l'heure. Qu'est-ce que la postérité en fera ?

J.-P. S. – Oui, si nous avons une postérité du genre chinois, elle n'en fera pas grand-chose.

S. de B. – Ce ne sont pas du tout les mêmes circonstances.

J.-P. S. – Maintenant c'est vraiment une époque de changement ; on ne sait pas dans quel sens, mais le monde où nous vivons ne va pas durer.

S. de B. – Cependant, nous ne sommes pas au XVIIIe siècle et nous lisons encore des livres du XVIIIe, nous ne sommes pas au XVIe et nous lisons des livres du XVIe.

J.-P. S. – Mais au XVIIIe il n'y a pas eu de révolution de ce genre ; la révolution de 89 n'a rien à voir.

S. de B. – Nous lisons des Grecs et des Romains alors que le monde a changé.

J.-P. S. – On les lit comme étant inactuels, c'est encore autre chose.

S. de B. – Est-ce que la littérature a toujours gardé la même valeur à vos yeux ou est-ce que, du moment où vous avez commencé à faire de la politique, ça a un peu déprécié la littérature ?

J.-P. S. – Non, ça ne l'a pas dépréciée.

S. de B. – Comment sentiez-vous les rapports de l'une à l'autre ?

J.-P. S. – J'ai pensé que l'action politique devait constituer un monde où la littérature serait libre de s'exprimer : le contraire de ce que pensent les Soviétiques. Mais jamais je n'ai abordé politiquement la question de la littérature, j'ai toujours envisagé que c'était une des formes de la liberté.

S. de B. – Est-ce qu'il n'y a pas eu des moments où, face aux problèmes politiques, la littérature semblait sinon plus futile, du moins à mettre au second plan ?

J.-P. S. – Non, jamais je n'ai pensé ça. Je ne dirais pas que la littérature doit être au premier plan, mais que je suis désigné pour faire de la littérature ; de la politique, comme tout le monde, mais de la littérature particulièrement.

S. de B. – Oui, c'est d'ailleurs pour ça que, dans vos entretiens récents avec Victor et Gavi, vous avez protesté quand ils voulaient vous empêcher d'écrire votre « Flaubert ».

Il y a eu un moment où vous avez un peu cessé d'écrire, vers 52, pour lire énormément, et ça, ça allait avec votre rapprochement du parti communiste et avec une volonté de « casser des os » dans votre tête, comme vous avez dit. Mais, à ce moment-là, la littérature gardait son...

J.-P. S. – Je ne m'interrogeais pas, mais si je l'avais fait, je vous aurais dit que j'étais voué à la littérature.

S. de B. – L'essentiel de votre travail, pendant ce moment-là, ce n'était plus d'écrire.

J.-P. S. – C'était de lire.

S. de B. – Et de réfléchir.

J.-P. S. – C'était au moment des *Communistes et la paix.*

S. de B. – C'étaient des écrits d'ordre politique, beaucoup plus que littéraires.

J.-P. S. – Oui. La rupture avec Camus était aussi politique, au fond.

S. de B. – Quel a été le rôle de l'approbation ou de votre entourage ou de gens comme Paulhan ou des critiques proprement dits ? Est-ce que vous méprisiez radicalement les critiques ou au contraire vous en teniez compte ? Comment avez-vous vécu votre rapport aux critiques et aux lecteurs ?

J.-P. S. – Les lecteurs ont toujours été plus intelligents — à ma connaissance — que les critiques. Et je n'ai pratiquement rien appris sur ce que j'écrivais par les critiques, sauf par ceux qui ont fait un livre sur un point ou un autre ; ceux-là, parfois ils m'ont appris quelque chose ; mais la majorité des critiques ne m'a rien apporté.

S. de B. – Et pourtant, comme tout le monde, vous êtes assez avide, quand un livre paraît...

J.-P. S. – Je veux savoir ce qu'on en pense, ça va de soi. Oui, quand un livre paraît, je lis toutes mes critiques. Pas toutes, on n'y arrive pas ; quand je vois une table des matières de critiques écrites pendant l'année, je suis stupéfait, j'en ai manqué la moitié. Pourtant, je cherche à les lire. Mais le critique dit : c'est bon, ou c'est pas bon, ou c'est moins bon ; c'est tout ce qu'il me dit. Le reste...

S. de B. – Est-ce que jamais il y a eu des appréciations de lecteurs qui vous ont suggéré quelque chose pour votre œuvre future, ou au contraire qui vous ont un peu paralysé ? Est-ce que ça a eu une influence sur le déroulement de vos écrits ?

J.-P. S. – Je n'en ai pas l'impression. Non. J'avais un lecteur privilégié, qui était vous ; quand vous me disiez : « Je suis d'accord, ça va », ça y était ; je publiais le livre et je me foutais des critiques. Vous m'avez rendu un grand service ; vous m'avez donné une confiance en moi que je n'aurais pas eue seul.

S. de B. – C'est le lecteur qui fait la vérité du texte, en un sens.

J.-P. S. – Mais je ne connaissais pas le lecteur ou alors c'étaient les critiques qui ne me satisfaisaient pas. Il n'y avait que

vous. C'était toujours comme ça : quand vous trouviez une chose bien, pour moi, ça allait. Les critiques ne le trouvaient pas bon : c'étaient des cons.

S. de B. – Vous étiez tout de même sensible quand il y avait des approbations de types intelligents ou même le succès proprement dit.

J.-P. S. – Aujourd'hui les critiques sont un peu différents. Il y en a un que j'aime bien, c'est Doubrovsky ; il est intelligent, il est fin, il voit des choses ; il y en a certains qui sont comme ça, parce que la critique a un sens à présent. Avant, elle n'en avait pas.

S. de B. – Il est certain que l'approbation très enthousiaste qu'ont reçue *Les Mots* ne vous a pas décidé à écrire un livre suivant.

J.-P. S. – Non. Pourquoi ça m'aurait-il décidé ? Ils disaient : il va y avoir une suite ; eh bien il n'y en a pas eu.

S. de B. – Tout de même écrire, c'est répondre un peu à un appel ; d'ailleurs vous avez très souvent écrit des œuvres de circonstance ; ça vous a d'ailleurs très bien réussi, en général. Tout *Situations* c'est...

J.-P. S. – Tout *Situations* c'est des œuvres de circonstance.

S. de B. – Donc il y a quand même un rapport assez direct au public.

J.-P. S. – Il y a un rapport. Il se produit un événement ; un certain public se demande ce que Sartre pense de cet événement, parce qu'il m'aime bien. Alors parfois j'écris pour lui.

S. de B. – Quand je vous ai connu, tout jeune, vous viviez pour la postérité ; mais est-ce qu'il n'y a pas eu une époque où vous disiez que ça n'avait aucun sens pour vous ? Pouvez-vous m'expliquer quel rapport vous faisiez entre le fait d'écrire d'une manière engagée, pour vos contemporains et le suffrage des siècles futurs ?

J.-P. S. – Quand on fait de la littérature engagée, on se préoccupe de problèmes qui n'auront plus de sens dans vingt ans et qui concernent la société actuelle. Si on a quelque influence et si l'on pose bien le problème, on a réussi son coup quand on a décidé les gens à agir, ou à considérer les choses de son propre point de vue. Celui de la postérité n'existera que lorsque ce

problème aura été résolu, bien ou mal, et certainement pas par l'écrivain lui-même. Puisque l'affaire a été réglée, il y a une manière de considérer l'œuvre vingt ans ou trente ans après, d'un point de vue strictement esthétique ! c'est-à-dire, bon, on connaît l'histoire, on sait que l'écrivain a écrit ça à un moment donné, que Beaumarchais par exemple a écrit certains pamphlets très importants. Mais on ne peut plus les utiliser pour tel problème d'aujourd'hui. On regarde l'objet littéraire comme valable pour tous, mais sans tenir compte de son contenu anecdotique. Les détails deviennent des symboles. Tel fait particulier vaut pour une série de faits qui caractérisent telle société ou plusieurs sortes de sociétés. L'objet qui était limité passe à l'universel. De sorte que quand on écrit un texte engagé, on se soucie d'abord du sujet qu'on a à traiter, des arguments qu'on a à donner, du style qui rendra les choses plus accessibles, plus percutantes pour les contemporains, et on ne va pas s'amuser à penser à ce que vaudra le livre quand il ne fera plus agir personne. Mais il y a quand même une vague arrière-pensée qui fait qu'on considère que l'œuvre, si elle a réussi son coup, aura un rebondissement dans l'avenir sous une forme universelle ; elle ne sera plus efficiente, elle sera considérée comme un objet gratuit, en quelque sorte ; tout se passera comme si l'écrivain l'avait écrite gratuitement et non pour sa valeur précise d'action sur un fait social précis. C'est ainsi qu'on admire des œuvres de Voltaire pour leur valeur universelle alors que, du temps de Voltaire, ses récits tiraient leur valeur d'une certaine perspective sociale ; donc il y a deux points de vue, et l'auteur les connaît tous les deux quand il écrit. Il sait qu'il écrit quelque chose de particulier, qu'il participe à une action, il n'a pas l'air d'utiliser le langage pour le plaisir d'écrire ; et cependant au fond, il pense qu'il crée une œuvre qui a une valeur universelle qui est sa vraie signification bien qu'elle ait été publiée pour réaliser une action singulière.

S. de B. – Il y a encore deux ou trois choses qu'il faudrait voir. D'abord, toutes vos œuvres n'ont pas été aussi engagées les unes que les autres ; certaines sont plus nettement esthétiques, comme *Huis clos*, comme *Les Mots*. Ce n'est pas pour exercer une action que vous les avez écrites, ce sont de ces œuvres qu'on appelle des

œuvres d'art, des œuvres vraiment littéraires. D'autre part, dans les écrits où vous adressez un appel, où vous voulez convaincre les gens, vous avez toujours eu un grand souci du style, de la composition, à la fois pour atteindre vos contemporains, mais avec aussi l'idée d'une espèce de cachet d'universalité qui rendrait l'œuvre valable plus tard.

J.-P. S. – Si vous voulez.

S. de B. – Donc vous ne vous êtes jamais foutu de la postérité.

J.-P. S. – Non, je ne m'en souciais pas ; mais derrière mon rêve qui était toujours d'écrire pour le voisin qui allait me lire, il y avait l'idée d'une postérité ; une postérité qui ne peut exister qu'avec une transformation complète de l'œuvre qui cesse d'agir mais qui devient une œuvre d'art comme presque toutes les choses du passé.

S. de B. – Qui sont saisies dans le moment où elles sont données à distance. Evidemment, vous pensiez à la postérité puisque vous m'avez dit souvent, vous l'avez même écrit, je crois, dans *Les Mots,* que la littérature vous masquait complètement l'idée de la mort. Mourir vous était égal du moment que vous surviviez, donc vous pensiez que le livre avait une survie.

J.-P. S. – J'ai cru à la postérité d'une façon très forte, surtout quand j'étais petit ; à l'époque où se terminent *Les Mots* et puis les années suivantes, et quand j'avais vingt ans. C'est petit à petit que j'ai compris que j'écrivais essentiellement pour mes lecteurs d'aujourd'hui. Alors, la postérité est devenue quelque chose qui me chatouillait par-derrière, comme une espèce de vague fluorescence accompagnant ce que j'écrivais essentiellement pour mes lecteurs d'aujourd'hui.

S. de B. – Vous n'étiez pas du tout de ces écrivains qui s'installent dans le futur avec un tranquille mépris pour leurs contemporains, tel Stendhal, que pourtant vous aimez beaucoup, qui pensait : « Mais je serai compris dans cent ans, peu m'importe aujourd'hui. »

J.-P. S. – Absolument pas.

S. de B. – Il n'y avait chez vous aucun mépris de vos contemporains et aucune idée qu'il y aura une revanche qui vous sera donnée par vos livres. Peut-être au contraire vous pensiez

que c'est dans la mesure où vous auriez réussi à atteindre vos contemporains que vous seriez représentatif de votre siècle et que vous passeriez à la postérité, et non dans la mesure où vous en seriez séparé.

J.-P. S. – Je pensais que cette reconnaissance par les contemporains, c'était un acte qui se passait dans ma vie, et c'était l'étape par laquelle il fallait passer pour atteindre la gloire ou la mort.

S. de B. – C'était l'objectivation de votre œuvre qui lui donnait sa réalité. Il y avait une notion importante dont vous avez parlé d'ailleurs également dans *Les Mots,* c'était l'idée que la littérature apportait un certain salut.

J.-P. S. – Certainement, parce que comme je l'ai dit dans *Les Mots*, mon sens de la survie littéraire, c'était évidemment une sorte de décalque de la religion chrétienne.

S. de B. – Même quand vous faisiez de la philo en Allemagne, ça ne vous empêchait pas d'écrire *La Nausée.* Vous vous partagiez entre les deux.

J.-P. S. – La chose la plus importante était *La Nausée.*

S. de B. – Mais quand même, faire de la philo était assez important pour que vous alliez vivre un an en Allemagne. Je vous ai demandé comment vous étiez venu à *L'Être et le néant ;* vous avez répondu : c'était la guerre.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Mais ce n'est pas une explication suffisante.

J.-P. S. – Eh bien, *L'Être et le néant*, j'en ai écrit beaucoup sur mes carnets. Les idées de *L'Être et le néant* se sont formées à partir du carnet qui a été écrit, pendant la drôle de guerre et qui venaient en droite ligne de mes années à Berlin, n'ayant pas, à ce moment-là, les textes, réinventant tout par moi-même. Je ne sais pas pourquoi au camp de prisonniers les Allemands m'ont fait cadeau de Heidegger ; ça reste un mystère pour moi.

S. de B. – Comment avez-vous fait ?

J.-P. S. – Pendant ma captivité, j'ai répondu à un officier allemand qui me demandait de quoi je manquais : *Heidegger.*

S. de B. – Peut-être parce que Heidegger était bien vu par le régime...

J.-P. S. – Peut-être. En tout cas, on me l'a donné. Un gros volume qui coûte cher. C'est drôle parce qu'on n'était pas traité avec des fleurs, vous savez.

S. de B. – Oui, ça je sais. Ça reste un peu mystérieux. Toujours est-il que vous avez lu alors Heidegger.

J.-P. S. – J'ai lu Heidegger pendant que j'étais au camp de prisonniers. Je l'ai compris d'ailleurs à travers Husserl beaucoup plus qu'en lui-même. Je l'avais d'ailleurs déjà un peu lu en 36...

S. de B. – Ah oui, je me rappelle que vous m'en faisiez traduire des grands morceaux. On en a discuté quand j'étais encore je crois à Rouen. Bon ; mais en même temps, *L'Être et le néant* s'inscrivait dans la découverte que vous aviez faite dans *L'Imaginaire.*

J.-P. S. – Oui. C'est ça. Découverte de la conscience comme néant.

S. de B. – Ensuite vous disiez que vous n'auriez plus l'idée, l'intuition que vous aviez eue pour *L'Être et le néant.*

J.-P. S. – Oui... Mais j'ai tout de même fait des livres qui s'apparentent à la philo, comme par exemple le *Saint Genet.*

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – C'était pour moi un grand essai, pas philosophique, mais en fait j'utilisais des concepts philosophiques tout le temps.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – On peut dire que c'est un ouvrage philosophique... Et puis me sont venues certaines choses à l'esprit, avec la *Critique de la raison dialectique.*

S. de B. – Alors ça, c'est né également d'une manière épisodique, par un concours de circonstances, puisque les Polonais vous ont...

J.-P. S. – Les Polonais m'ont demandé où j'en étais philosophiquement.

S. de B. – Ça a donné *Questions de méthode.*

J.-P. S. – Ça a donné *Questions de méthode.* Les Polonais l'ont

publié. Et j'ai voulu le donner — vous m'avez conseillé aussi de le donner — aux lecteurs des *Temps modernes.*

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Le texte original n'était pas très bon ; je me suis mis à le réécrire et je l'ai publié dans *Les Temps modernes.*

S. de B. – Oui, mais n'y a-t-il pas une autre motivation ? Vous vous étiez mis, à partir de 52, à lire énormément sur le marxisme, et la philosophie devenait quelque chose de — d'ailleurs, ce n'est pas un hasard si ce sont les Polonais qui vous l'ont demandé — quelque chose de politique.

J.-P. S. – Oui. Pour Marx, la philosophie doit être supprimée. Moi, je ne voyais pas les choses comme ça. Je voyais la philosophie comme demeurant dans la cité future. Mais il est certain que je me référais à la philosophie marxiste.

S. de B. – Mais ce serait important de mieux vous expliquer ; on vous a suggéré d'écrire *Questions de méthode.* Mais pourquoi avez-vous accepté de le faire ?

J.-P. S. – Parce que je voulais savoir où j'en étais philosophiquement.

S. de B. – Dans vos relations avec le marxisme...

J.-P. S. – Superficiellement oui ; mais surtout avec la dialectique, parce que, si on regardait mes carnets — et malheureusement on ne les a plus — on verrait comment la dialectique se glissait dans ce que j'écrivais.

S. de B. – Pourtant, dans *L'Être et le néant,* il n'y a pas de dialectique du tout.

J.-P. S. – Justement. Je suis passé de *L'Être et le néant* à une idée dialectique.

S. de B. – Oui ; quand vous aviez écrit *Les Communistes et la paix,* vous commenciez à élaborer une philosophie de l'histoire. C'est un peu ça qui a donné *Questions de méthode.*

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Mais comment êtes-vous passé de *Questions de méthode* à la *Critique de la raison dialectique ?*

J.-P. S. – *Questions de méthode,* c'est uniquement la méthodologie ; mais il y avait par-derrière la philosophie, la dialectique philosophique que je commençais à préciser. Et dès que j'ai eu

fini *Questions de méhode*, trois mois ou six mois après, je me suis mis à la *Critique de la raison dialectique*.

S. de B. – Et comment avez-vous découvert que vous aviez des idées neuves puisque vous m'aviez dit pendant des années : « Non, je ne sais pas si j'écrirai jamais un autre livre philosophique ; je n'ai plus d'idées. »

J.-P. S. – Eh bien, je pense que, quand je disais : « Je n'ai plus d'idées », je n'en avais plus consciemment, mais il y avait quand même quelque chose...

S. de B. – Quelque chose s'élaborait.

J.-P. S. – Oui. Et quand j'ai écrit *Questions de méthode*, très rapidement, mes idées se sont remises en place ; ce sont celles que j'avais notées pendant trois, quatre ans, dans les cahiers... vous savez, ces cahiers...

S. de B. – Oui, oui, je vois bien ces gros cahiers... Mais il ne semble pas, tout de même, que dans ces cahiers on trouvait les idées si importantes de récurrence et de pratico-inerte.

J.-P. S. – Non. Mais j'avais été assez loin sur le plan de la dialectique pour les pressentir.

S. de B. – A partir de 52, vous aviez lu énormément de livres d'histoire.

J.-P. S. – Oui, dans la deuxième partie, qui ne sera jamais écrite, de la *Critique de la raison dialectique*...

S. de B. – Enfin, il y en a un grand morceau qui est déjà écrit...

J.-P. S. – ... Je devais parler de l'histoire.

S. de B. – Mais pratiquement, au cours du travail, quelle différence ça fait quand vous travaillez sur de la littérature ou sur de la philosophie ?

J.-P. S. – Quand j'écris la philosophie, je ne fais pas de brouillon. Tandis qu'ordinairement j'écris sept ou huit brouillons, sept ou huit morceaux de page pour un même texte. Je fais trois lignes, puis je tire un trait dessous, et puis la quatrième ligne est sur une autre feuille. En philosophie, pas du tout : je prends une feuille, je commence à écrire les idées que j'ai dans la tête, que je n'ai peut-être pas depuis longtemps, et puis je les mène jusqu'au bout ; peut-être pas jusqu'au bout de la page, mais assez

loin ; et puis vers la fin de la page, j'abandonne pour une faute d'écriture et je reprends à la page suivante en ayant corrigé et ainsi de suite jusqu'au bout. Autrement dit, la philosophie, c'est une parole que j'adresse à quelqu'un. Ce n'est pas comme le roman qui s'adresse à quelqu'un aussi, mais d'une autre manière.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – ... Le roman, je l'écris pour que quelqu'un le lise. En philosophie, j'explique à quelqu'un — avec mon stylo, mais ça pourrait être avec ma langue, ma bouche — j'explique à quelqu'un mes idées telles qu'elles me viennent aujourd'hui.

S. de B. – En somme, vous ne pourriez pas écrire de littérature au magnétophone, mais vous pourriez peut-être faire de la philosophie.

J.-P. S. – Voilà.

S. de B. – Je vous ai vu travailler sur la *Critique de la raison dialectique ;* c'était assez terrifiant. C'est à peine si vous vous relisiez.

J.-P. S. – Je me relisais le lendemain matin ; j'écrivais environ dix pages.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – C'est tout ce que je pouvais écrire en une journée.

S. de B. – Ça faisait athlétique de vous voir écrire la *Critique de la raison dialectique.* Et vous écriviez sous corydrane.

J.-P. S. – Toujours.

S. de B. – ... Alors que la littérature, vous ne l'avez jamais écrite sous corydrane.

J.-P. S. – Jamais. La littérature n'aurait pas pu aller avec la corydrane, parce qu'elle conduisait à la facilité. Je me rappelle avoir essayé de travailler avec de la corydrane, après la guerre. C'est un passage du roman, où Mathieu se promène dans les rues de Paris avant de rentrer chez lui. C'était affreux. Il se promenait dans les rues, et toutes les rues donnaient lieu à des comparaisons.

S. de B. – Je me rappelle ; c'était épouvantable. Je voudrais vous poser encore une question. Même si on n'est pas narcissique, on a une certaine image de soi. On a parlé de la vôtre quand vous étiez tout jeune, quand vous étiez un peu moins jeune ; et

aujourd'hui ? Aujourd'hui, vous avez soixante-neuf ans ; mais qu'est-ce que ça vous fait d'être l'objet de tant de thèses, de bibliographies, de biographies, d'interviews, de considérations sur vous, et que tant de gens demandent à vous voir ; qu'est-ce que ça vous fait ? Est-ce que vous vous sentez classé monument historique ou...

J.-P. S. – C'est un peu un monument historique ; oui, mais pas tout à fait. C'est comme si je retrouvais ce personnage que je posais devant moi, au début. Il y a là un personnage qui n'est pas moi ; et qui cependant est moi, puisque c'est à lui qu'on s'adresse ; les gens se créent un certain personnage qui est moi. Il y a un moi-il et un moi-moi. Le moi-il, c'est le moi créé par les gens, qui d'une certaine façon est mis en rapport par eux avec moi.

S. de B. – Cette coïncidence entre ce personnage d'aujourd'hui et ce personnage dont vous rêviez quand vous étiez jeune, est-ce que ça a un sens ou ça n'en a pas ?

J.-P. S. – Ça n'en a pas. Je ne me dis jamais : « Ben ! c'est à peu près ce que j'ai voulu quand j'étais petit, etc. », ça n'a pas de sens. Je n'ai jamais beaucoup pensé à moi, et j'ai cessé tout à fait d'y penser depuis un certain nombre d'années.

S. de B. – Depuis quand ? Depuis que vous êtes engagé politiquement ?

J.-P. S. – C'est un peu ça, oui. Le moi réapparaît quand je fais des choses individuelles ou personnelles, quand je vais voir quelqu'un, quand je fais quelque chose pour quelqu'un ; alors le moi réapparaît. Mais, en littérature, quand j'écris, le moi n'existe plus. Vers la cinquantième ou cinquante-cinquième année — avant *Les Mots* — de temps en temps, je rêvais à écrire une nouvelle qui se passerait en Italie, où l'on verrait un type de mon âge dans ses rapports avec la vie. Ç'aurait été subjectiviste.

S. de B. – Je me rappelle un peu. Tiens, il y a une chose dont il faudrait qu'on reparle, ce sont tous les livres que vous n'avez pas écrits.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Pourquoi vous les avez projetés, pourquoi vous les avez abandonnés...

J.-P. S. – J'ai écrit de grands morceaux de *La Reine Albermale ou Le dernier touriste* et aussi de nombreux cahiers.

S. de B. – Une dernière question ; vous dites que vous n'êtes pas intéressé par votre image, par vous-même. Et pourtant, ça vous amuse de faire ces entretiens ?

J.-P. S. – Oui. Remarquez que si on me fait tort, je réagis ; si on m'insultait, je serais mécontent.

S. de B. – Bien sûr.

J.-P. S. – Et, comme je n'ai pas grand-chose à faire actuellement, il faut bien que je m'occupe un peu de moi… sans quoi je n'aurais rien…

S. de B. – Surtout que vous avez très peu parlé de vous.

J.-P. S. – Ben oui…

S. de B. – Vous en avez parlé dans *Les Mots*, un peu à propos de Merleau-Ponty, un peu à propos de Nizan, mais à partir de l'âge de onze ans, vous n'avez jamais fait une synthèse sur vous. Jamais, vous n'avez tenu un journal. Vous écriviez des idées qui vous traversaient la tête, mais vous n'avez jamais tenu un journal au jour le jour, jamais vous n'avez eu l'idée de le faire.

J.-P. S. – Sauf pendant la guerre. Pendant la guerre, tous les jours, j'écrivais ce qui me passait par la tête. Mais je considérais que c'était une besogne inférieure. La littérature commence avec le choix, le refus de certains traits et l'acceptation d'autres. C'est un travail qui n'est pas compatible avec le journal dont le choix est quasiment spontané et ne s'explique pas très bien.

S. de B. – Pourtant, dans ce genre de littérature qu'on pourrait appeler brute, il y avait une branche dans laquelle vous étiez très remarquable. Vous aviez la réputation méritée d'être un grand épistolier, quand vous étiez jeune surtout. Vous m'écriviez quand nous étions séparés, des lettres immenses — et pas seulement à moi — vous avez écrit parfois des lettres de douze pages à Olga, en lui racontant nos voyages. Et à moi, quand vous étiez au service militaire, ou quand je faisais des voyages à pied, vous écriviez des lettres très, très longues, quelquefois tous les jours pendant quinze jours. Qu'est-ce que ça représentait pour vous ces lettres ?

J.-P. S. – C'était la transcription de la vie immédiate. Par

exemple, une journée à Naples, c'était une manière de la faire exister pour la personne qui recevait sa lettre. C'était un travail spontané. Je pensais, à part moi, qu'on aurait pu les publier ces lettres mais, en fait, c'étaient des lettres destinées à la personne à qui je les écrivais. J'avais la petite arrière-pensée qu'on les publierait après ma mort. Mais je n'écris plus de pareilles lettres justement parce que je sais qu'un écrivain, on imprime ses lettres, et je trouve que ça n'en vaut pas la peine.

S. de B. – Pourquoi ?

J.-P. S. – Ce n'est pas suffisamment travaillé. Sauf dans certains cas : les lettres de Diderot à Sophie Volland par exemple. Moi, j'écrivais d'un trait, sans ratures, sans me préoccuper d'un autre lecteur que celui à qui j'envoyais la lettre ; donc, ça ne me paraît pas un travail littéraire valable.

S. de B. – Oui, mais enfin vous aimiez beaucoup écrire des lettres.

J.-P. S. – J'aimais beaucoup ça.

S. de B. – Certainement on les imprimera plus tard parce qu'elles étaient très vivantes et très amusantes.

J.-P. S. – Au fond, mes lettres tenaient un peu le rôle d'un journal.

S. de B. – Vous disiez, l'autre jour, que la vie des écrivains célèbres vous avait beaucoup influencé. Est-ce que le fait que la correspondance de Voltaire, de Rousseau, d'autres encore, ont une grande importance et ont été imprimées, est-ce que ça vous a poussé à écrire des lettres ?

J.-P. S. – Je n'avais pas de visées littéraires en écrivant des lettres…

S. de B. – Pourtant, vous dites que vous pensiez sournoisement que peut-être on les imprimerait.

J.-P. S. – Ah ! du moment que je les écrivais, j'y mettais peut-être un petit peu plus de gaieté ou de lyrisme qu'on n'en aurait mis dans une lettre écrite à un lecteur quelconque si on n'était pas écrivain. J'ai en effet essayé de trousser agréablement mes lettres mais pas trop sinon j'aurais été un cuistre. Et j'aurais prétendu faire de la littérature spontanée. Maintenant, je n'y crois pas à la littérature spontanée, mais à cette époque-là, j'y

croyais. Mes lettres ont été en somme l'équivalent d'un témoignage sur ma vie.

S. de B. – Oui, mais pour porter ce témoignage il vous fallait un interlocuteur.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Revenons aux livres que vous n'avez pas publiés, que vous n'avez pas achevés. Je voudrais que vous en parliez.

J.-P. S. – Je pense que c'est le cas de tous les écrivains.

S. de B. – Ah ! je ne crois pas. Pouvez-vous retrouver à peu près la liste des livres que vous n'avez pas publiés ?

J.-P. S. – *La Légende de la vérité.*

S. de B. – *La Légende de la vérité,* c'est autre chose, ça a été refusé. On n'en a publié qu'un fragment... Mais il y a eu une œuvre assez importante, *La Psyché :* qu'est-ce que c'était au juste ?

J.-P. S. – *La Psyché* a été écrite au retour d'Allemagne où j'avais passé un an à lire Heidegger et surtout Husserl.

S. de B. – Alors, vous avez écrit *La Transcendance de l'ego,* qui a été imprimé.

J.-P. S. – Qui a été imprimé puis qui est tombé dans l'oubli, qui a disparu et qui a été republié par Mlle Le Bon.

S. de B. – Il y avait une relation entre *La Transcendance de l'ego* et *La Psyché.*

J.-P. S. – Oui. C'est à partir de là que j'ai conçu *La Psyché. La Psyché,* c'était la description de ce qu'on appelle le psychique. Comment, philosophiquement, en vient-on à vivre la subjectivité ? C'était expliqué dans *La Psyché* qui parle aussi bien des émotions, des sentiments...

S. de B. – Vous en faisiez des objets psychiques situés hors de la conscience. C'était ça, votre grande idée.

J.-P. S. – Oui. C'est ça.

S. de B. – De même que le moi est transcendant, de même...

J.-P. S. – Les sentiments.

S. de B. – ... les sentiments, les émotions. C'était un assez gros essai qui couvrait tout le domaine psychique.

J.-P. S. – Ça devait être un livre de l'importance de *L'Être et le néant.*

S. de B. – Et est-ce que *La Théorie des émotions* ne faisait pas partie de *Psyché ?*

J.-P. S. – Si, elle en faisait partie.

S. de B. – Pourquoi avez-vous gardé *La Théorie des émotions* — que vous avez eu raison de garder d'ailleurs, c'est très bon — et n'avez-vous pas gardé le reste de *La Psyché ?*

J.-P. S. – Parce que le reste de *La Psyché* répétait des idées de Husserl que j'avais assimilées, que j'exprimais dans un autre style, mais c'était tout de même du Husserl pur, ce n'était pas original. Tandis que les *Émotions*, je les ai gardées pour leur originalité. C'était une bonne étude de certaines *Erlebnisse* qu'on peut appeler les émotions ; je montrais qu'elles n'étaient pas données isolément mais qu'elles avaient un rapport avec la conscience.

S. de B. – Qu'elles étaient animées d'une intentionnalité.

J.-P. S. – Oui. C'est une idée que je garde encore, une idée qui ne vient pas de moi, mais qui m'est nécessaire.

S. de B. – L'originalité c'était d'appliquer l'intentionnalité à l'émotion et à l'expression des émotions et à la manière de les vivre, etc.

J.-P. S. – Husserl aurait sans doute considéré l'émotion comme avant une intentionnalité.

S. de B. – Certainement, mais il ne s'en est pas occupé.

J.-P. S. – Du moins, pas à ma connaissance.

S. de B. – *La Psyché,* c'est donc un des premiers livres que vous avez abandonnés.

J.-P. S. – Oui, en en gardant simplement un morceau... Et puis vers la même époque, j'ai écrit une grande nouvelle qui racontait le transport de Casablanca à Marseille d'un orchestre féminin.

S. de B. – L'orchestre féminin qu'on retrouve dans *Le Sursis.*

J.-P. S. – C'était un orchestre féminin que j'avais entendu à Rouen et qui n'avait aucun rapport avec Casablanca.

S. de B. – Il y avait cet orchestre, puis il y avait un zouave ou un soldat qui pensait qu'il était beau.

J.-P. S. – Il y avait un soldat qui pensait : je suis beau, je me souviens.

S. de B. – Et qu'est-elle devenue cette nouvelle ?

J.-P. S. – Dieu le sait. C'est comme la nouvelle sur le soleil de minuit, que j'ai perdue pendant un voyage à pied avec vous.

S. de B. – Ah oui, dans les Causses. C'était après *La Nausée*, et vous pensiez la mettre dans un recueil de nouvelles...

J.-P. S. – Qui a paru.

S. de B. – Qui a paru plus tard. Si vous nous racontiez *Le Soleil de minuit ?*

J.-P. S. – C'était une petite fille, qui voyait le soleil de minuit d'une manière enfantine, mais je ne me souviens plus très bien comment.

S. de B. – Elle avait construit dans sa tête l'image d'un soleil extraordinaire qui serait dans le ciel en pleine nuit. Et puis elle voit le vrai soleil de minuit qui est en somme un crépuscule très prolongé et qui n'a rien d'extraordinaire. Vous n'y teniez pas tellement à cette nouvelle.

J.-P. S. – Non. Je ne l'ai jamais refaite. Finalement, ça revenait à décrire un voyage que j'avais fait, et ces impressions de petite fille, c'était un peu les miennes.

S. de B. – Il y a eu une autre nouvelle et qui se recoupait avec la longue lettre sur Naples que vous aviez écrite à Olga.

J.-P. S. – Oui. Il y a des morceaux qui en ont été publiés.

S. de B. – Sous le titre de *Nourritures.*

J.-P. S. – Ça a été illustré par Wols. Il m'avait demandé de lui donner un texte à illustrer, et je lui ai donné celui-là.

S. de B. – Ça a été édité aux Éditions Skira.

J.-P. S. – Je crois.

S. de B. – Pouvez-vous la raconter, cette nouvelle ?

J.-P. S. – Attendez. J'étais à Naples avec vous et nous avions été à Amalfi.

S. de B. – Je vous ai laissé à Naples parce que Amalfi ne vous intéressait pas beaucoup, et moi j'y ai été. Alors vous avez passé une soirée seul à Naples.

J.-P. S. – Oui. Et j'ai rencontré deux Napolitains qui ont proposé de me faire visiter la ville. On sait ce que ça veut dire. Il s'agissait de visiter le Naples caché, c'est-à-dire plus ou moins les bordels. Ils m'ont effectivement conduit à un bordel, un peu

spécial. Nous sommes entrés dans une pièce qui comprenait un divan circulaire le long du mur — la pièce était ronde — et au milieu, un autre divan tout rond entourant une colonne. Les jeunes gens ont été chassés par la sous-maîtresse, et puis sont arrivées une jeune femme et une femme moins jeune, nues toutes les deux. Elles se sont fait des choses ou plutôt elles ont feint de les faire ; la femme plus âgée, très noire, était l'homme, et l'autre qui avait environ vingt-huit ans, qui était assez jolie, faisait la femme.

S. de B. – Vous m'avez dit qu'elles représentaient les différentes positions qu'il y a dans la célèbre villa des Mystères, à Pompéi.

J.-P. S. – C'est ça exactement. Elles les annonçaient. Et puis, très discrètement, elles imitaient ces différentes positions. Je suis parti de là un peu éberlué. J'ai trouvé en bas mes deux gaillards qui m'attendaient. Je leur ai donné un peu de sous, ils ont été acheter une bouteille de vin rouge du Vésuve et nous l'avons bue dans la rue. Nous avons mangé et puis ils m'ont salué. Ils sont partis de leur côté avec un peu d'argent et moi, avec ces visions qui m'avaient peu intéressé.

S. de B. – Mais dans l'ensemble, vous vous étiez bien amusé, quand même ; vous me l'avez raconté avec beaucoup d'amusement quand je suis revenue le lendemain. Ce que vous racontiez dans la nouvelle, c'était cette nuit-là ?

J.-P. S. – Oui. Je voulais raconter le passage du gars au bordel et puis sa vision de Naples.

S. de B. – Et pourquoi est-ce que vous ne l'avez pas publiée finalement, cette nouvelle ? Elle s'appelait *Dépaysement*.

J.-P. S. – Je n'en sais rien, je crois que vous me l'aviez déconseillé.

S. de B. – Pourquoi ? Elle n'était pas bonne ?

J.-P. S. – Elle ne devait pas être bonne.

S. de B. – Peut-être avons-nous trouvé qu'elle n'était pas assez structurée, qu'elle ne valait pas les autres nouvelles.

J.-P. S. – Probablement.

S. de B. – Ensuite, après *L'Être et le néant*, vous avez commencé à écrire une morale.

J.-P. S. – Oui, je voulais l'écrire ; mais je l'ai remise à plus tard.

S. de B. – C'était là que vous aviez écrit une grande, longue et très belle étude sur Nietzsche.

J.-P. S. – Sur Nietzsche, en effet, ça en faisait partie. Par ailleurs, j'ai écrit aussi sur Mallarmé, deux cents pages à peu près.

S. de B. – Oh oui ! Il y avait des explications très détaillées de tous les poèmes de Mallarmé. Pourquoi est-ce que ça n'a pas été publié ?

J.-P. S. – Parce que ça n'a pas été fini. Je l'abandonnais, j'y revenais.

S. de B. – Mais pourquoi est-ce que l'ensemble, que vous n'appelez pas Morale mais était une étude phénoménologique des attitudes humaines, une critique de certaines attitudes, liée avec votre étude sur Nietzsche, l'avez-vous abandonnée ?

J.-P. S. – Je ne l'ai pas abandonnée. Ces notes étaient faites pour être développées.

S. de B. – Il me semble que le côté phénoménologique vous avait semblé trop idéaliste.

J.-P. S. – Oui, exactement.

S. de B. – Ça vous semblait trop idéaliste de faire une analyse…

J.-P. S. – Pas une analyse, une description.

S. de B. – Une description phénoménologique des différentes attitudes humaines. Il y a d'autres choses que vous n'avez pas terminées. Vous avez écrit une longue étude sur le Tintoret dont vous n'avez publié qu'un fragment dans *Les Temps modernes*. Pourquoi l'avez-vous laissée en plan ?

J.-P. S. – Ça a fini par m'ennuyer.

S. de B. – Je crois d'ailleurs que dans ce que vous avez écrit, il y a l'essentiel.

J.-P. S. – C'était commandé par Skira.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Il n'avait pas choisi le Tintoret, c'est moi qui lui avais dit : je prendrai le Tintoret. Je l'ai abandonné parce que ça m'ennuyait.

S. de B. – Il y a encore un autre livre sur lequel vous avez travaillé assez longtemps et que vous avez laissé tomber, c'était *La Reine Albermale ou Le dernier touriste.* Quand était-ce ?

J.-P. S. – C'était entre 50 et 59. J'en ai écrit une centaine de pages. J'ai écrit je crois vingt pages sur le clapotis des gondoles.

S. de B. – Oui, vous avez beaucoup écrit sur Venise. D'ailleurs, ça, vous l'avez publié, sur Venise. Vous en avez publié quelque chose.

J.-P. S. – Oui dans *Verve.*

S. de B. – L'idée, c'était de prendre l'Italie au piège des mots ; mais c'était un récit de voyage qui se détruisait lui-même.

J.-P. S. – Qui se détruisait en tant que récit de touriste.

S. de B. – C'est ça.

J.-P. S. – Et il restait à explorer une Italie plus importante qui n'est pas touristique.

S. de B. – C'était très ambitieux, car vous vouliez à la fois que ce soit historique — rendre compte par exemple du monument de Victor-Emmanuel, évoqué à travers toute l'histoire de l'Italie — et que ce soit en même temps subjectif.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Ça devait être subjectif-objectif.

J.-P. S. – C'était très ambitieux et j'ai abandonné, parce que je suis pas arrivé à trouver un point de vue juste.

S. de B. – Ça vous amusait de l'écrire, pourtant.

J.-P. S. – Oui. Ça m'amusait beaucoup.

S. de B. – Est-ce qu'il y a eu d'autres récits littéraires ou philosophiques auxquels vous avez pensé et que vous n'avez pas réalisés ?

J.-P. S. – Il y a eu un ouvrage de morale que j'ai préparé pour cette université américaine qui m'avait invité. J'avais commencé à écrire quatre ou cinq conférences que je devais faire là-bas, et puis j'ai continué pour moi. J'ai des tas de notes, je ne sais pas ce qu'elles sont devenues, d'ailleurs ; elles doivent être chez moi. Des tas de notes pour une morale.

S. de B. – Ce n'était pas sur le rapport de la morale et de la politique, essentiellement ?

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – C'était donc tout à fait différent que ce que vous aviez écrit vers les années 48, 49 ?

J.-P. S. – Tout à fait différent. J'ai des notes là-dessus. En fait le livre entier aurait été très important.

S. de B. – Pourquoi l'avez-vous abandonné, celui-là ?

J.-P. S. – Parce que je m'étais lassé de faire de la philosophie. Vous savez, ça vient toujours comme ça la philosophie, chez moi en tout cas. J'ai fait *L'Être et le néant* et puis je me suis fatigué ; là aussi il y avait une suite possible, je ne l'ai pas faite. J'ai écrit *Saint Genet* qui peut passer pour intermédiaire entre la philosophie et la littérature. Et puis j'ai fait la *Critique de la raison dialectique*, et là aussi, je me suis arrêté.

S. de B. – Parce qu'il aurait fallu faire d'énormes études historiques ?

J.-P. S. – Voilà. Il aurait fallu étudier une cinquantaine d'années et essayer de voir toutes les méthodes nécessaires pour prendre connaissance de ces cinquante ans, non seulement dans leur ensemble, mais dans leurs détails particuliers.

S. de B. – Vous avez pensé à étudier un événement tout de même moins long, comme la Révolution française. Vous avez énormément travaillé sur la Révolution française.

J.-P. S. – Oui mais il me fallait aussi d'autres exemples. Je voulais vraiment approfondir ce qu'est l'Histoire.

S. de B. – Vous avez parlé du stalinisme.

J.-P. S. – Oui. J'ai commencé à parler du stalinisme.

S. de B. – Il y a un autre aspect de votre œuvre dont on n'a pas du tout parlé, et qui pourtant est très important : c'est le théâtre... Comment expliquez-vous que vous soyez venu au théâtre, quelle importance ça a eu pour vous ?

J.-P. S. – J'ai toujours pensé que je ferais du théâtre, puisque quand j'étais môme, à huit ans, je m'installais au Luxembourg avec des poupées de guignol qu'on enfile sur les mains et qu'on fait jouer.

S. de B. – Mais est-ce que, dans l'adolescence, vous aviez repris l'idée d'écrire des pièces ?

J.-P. S. – Ah oui. J'ai écrit des pièces parodiques, des opérettes ; j'ai découvert l'opérette à La Rochelle où j'allais au

théâtre municipal avec mes petits camarades et, influencé par ces opérettes, j'en ai commencé une, *Horatius Coclès.*

S. de B. – Ah oui ! ça en effet.

J.-P. S. – Je m'en rappelle deux vers : « Je suis Mucius, Mucius Scaevola/Je suis Mucius, Mucius et voilà. » Et puis après, à l'École normale, j'ai écrit une pièce en un acte qui s'appelait : *J'aurai un bel enterrement.* C'est une pièce comique sur un type qui décrivait son agonie.

S. de B. – Et on l'avait jouée ?

J.-P. S. – Non, pensez-vous ! J'ai fait aussi un acte d'une revue de l'École normale. Chaque année, on fait une revue où on représente le directeur, ses subordonnés, les élèves, les parents. J'en avais écrit un acte. Elle était d'une obscénité répugnante.

S. de B. – Et vous jouiez d'ailleurs dans cette pièce.

J.-P. S. – Je jouais Lanson, le directeur.

S. de B. – Tout ça, c'étaient de petites amusettes. Avez-vous continué après ?

J.-P. S. – J'ai écrit une pièce qui s'appelait *Épiméthée*, je crois bien. Les dieux entraient dans un village grec qu'ils voulaient châtier, et dans ce village il y avait des poètes, des romanciers, des artistes ; finalement, c'était la naissance de la tragédie et Prométhée chassait les dieux et puis il ne lui arrivait pas de bien. Mais je pensais que le théâtre était un genre un peu inférieur. C'était ma conception au départ.

S. de B. – Et ensuite ? Il faut parler de *Bariona*, je pense.

J.-P. S. – Pendant ma captivité, je faisais partie du groupe des artistes qui jouaient des pièces tous les dimanches dans un grand hangar ; on faisait nous-mêmes les décors, et, comme j'étais l'intellectuel qui écrivait, ils m'avaient demandé de faire une pièce à Noël. J'ai fait *Bariona*, qui était bien mauvais, mais où il y avait une idée théâtrale. En tout cas, c'est ça qui m'a donné le goût du théâtre.

S. de B. – Vous m'avez écrit des lettres là-dessus, en me disant que désormais vous feriez du théâtre. *Bariona* c'était du théâtre engagé : sous le prétexte de la Palestine occupée par les Romains, vous faisiez allusion à la France.

J.-P. S. – Ça, les Allemands n'avaient pas compris, ils

voyaient là une pièce de Noël simplement ; mais les Français prisonniers avaient tous compris, et ça les avait intéressés, ma pièce.

S. de B. – C'est ça qui vous avait fait très fort, c'était de jouer pour un public qui n'était pas un public extérieur comme dans les théâtres bourgeois.

J.-P. S. – Oui, on jouait *Bariona* devant un public qui était impliqué, il y avait là des hommes qui auraient arrêté la pièce s'ils avaient compris. Et tous les prisonniers comprenaient la situation. C'était vraiment du théâtre en ce sens.

S. de B. – Après, il y a eu *Les Mouches.* Parlez un peu des circonstances où vous avez écrit la pièce.

J.-P. S. – J'étais comme vous l'ami d'Olga Kosakievitch. Chez Dullin, elle apprenait le métier d'actrice et il lui fallait une chance de jouer dans une pièce. J'ai proposé à Dullin de faire une pièce.

S. de B. – Qu'est-ce que ça représentait, pour vous, *Les Mouches ?*

J.-P. S. – *Les Mouches*, c'était comme mes vieux sujets ! une légende à développer, et à laquelle il fallait donner un sens présent. Je gardais l'histoire d'Agamemnon et de sa femme, l'assassinat de sa mère par Oreste et ensuite les Érinyes, mais je lui ai donné un autre sens. Et, en fait, je lui ai donné un sens qui concernait l'occupation allemande.

S. de B. – Expliquez-vous un peu mieux.

J.-P. S. – Dans *Les Mouches*, je voulais parler de la liberté, de ma liberté absolue, ma liberté d'homme, et surtout de la liberté des Français occupés devant les Allemands.

S. de B. – Vous disiez aux Français : soyez libres, retrouvez votre liberté ; et chassez les remords, dont on veut vous charger. Et quel effet ça vous a fait de voir votre pièce jouée ? Il y avait un public et votre œuvre ; quelle différence ça faisait avec la publication d'un livre ?

J.-P. S. – Je n'aimais pas beaucoup. J'étais ami avec Dullin, j'avais discuté la mise en scène. Je n'y comprenais pas grand-chose, mais j'en ai discuté avec lui. Cependant, le travail du metteur en scène est tellement important que je ne me suis pas

senti vraiment présent sur la scène. C'était quelque chose qui se faisait à partir de ce que j'avais écrit, mais qui n'était pas ce que j'avais écrit. Je n'ai plus eu cette impression par la suite, pour d'autres pièces, précisément je crois parce que j'ai mis la main à la pâte.

S. de B. – Comment ça s'est passé les autres fois, pour les autres pièces ? D'abord pour *Huis clos ?*

J.-P. S. – Rouleau avait fait du très bon ouvrage, une très bonne mise en scène qui a servi de modèle à celles qui ont suivi. Ce qu'il avait réalisé, c'était ce que j'imaginais quand j'écrivais la pièce.

S. de B. – Et, la pièce d'après ?

J.-P. S. – C'était *Morts sans sépulture.* Je voulais montrer comment le public français était indifférent, après la guerre, aux résistants, comment petit à petit il les oubliait. A ce moment-là, il y avait une renaissance en force de la bourgeoisie, une bourgeoisie plus ou moins complice des Allemands ; et elle a été agacée par une pièce sur la Résistance.

S. de B. – Oui, ça a fait scandale, les scènes de torture surtout. Pourquoi au juste avez-vous écrit cette pièce ?

J.-P. S. – Pour rappeler ce qu'avaient été les résistants, qu'ils avaient été torturés, qu'ils avaient été courageux, et que c'était assez ignoble la manière dont on en parlait, à ce moment-là.

S. de B. – On ne va pas passer en revue toutes vos pièces. Ce que je voudrais que vous me disiez, c'est quelle différence faites-vous entre le travail théâtral et le travail proprement littéraire ?

J.-P. S. – D'abord, le sujet est très difficile à trouver. Je reste en général quinze jours, un mois, un mois et demi devant ma table, j'ai quelquefois dans ma tête une phrase.

S. de B. – Ah oui, vous m'avez dit : « Les quatre cavaliers de l'apocalypse ».

J.-P. S. – De temps en temps, vient un vague sujet.

S. de B. – Ce qu'il faut dire, c'est que, très souvent, vos pièces ont été des œuvres de circonstance. Il n'y avait pas un sujet que vous vouliez traiter. Vous vouliez par exemple donner une pièce à jouer à Wanda.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Vous vouliez la faire jouer. Il y avait longtemps qu'elle n'avait pas joué, elle avait envie de jouer, vous aviez envie de la faire jouer. Alors, vous vous disiez : « Je vais faire une pièce. »

J.-P. S. – Exactement. Il y a eu un sujet auquel j'ai toujours pensé, et que je n'ai jamais traité. C'est un type dont la mère est enceinte et en est furieuse.

S. de B. – Ah oui.

J.-P. S. – Elle voit sa vie et le spectateur voit sur la scène des « mansions » qui s'allument les unes après les autres. On voit tous les épisodes de sa vie y compris à la fin son supplice et sa mort. Et elle accouche, l'enfant naît, grandit et il passe par toutes les scènes prévues mais c'est finalement un grand homme, un héros.

S. de B. – Oui, vous avez beaucoup pensé à cette pièce. Mais jamais ça n'a vraiment pris.

J.-P. S. – Jamais.

S. de B. – Revenons à votre manière de travailler pour le théâtre.

J.-P. S. – D'abord, je travaille sur un sujet, puis je le laisse tomber. Je trouve des phrases, des répliques, je les note. Ça prend une forme plus ou moins compliquée qu'ensuite je simplifie. J'ai fait ça pour *Le Diable et le Bon Dieu*. Je me souviens de tout ce que j'ai imaginé, et que j'ai abandonné pour arriver enfin à...

S. de B. – La version définitive.

J.-P. S. – Oui, à ce moment-là je ne rencontre pas de grandes difficultés d'écriture. Il s'agit d'une conversation de gens qui se jettent à la figure des choses qu'ils ont à se dire.

S. de B. – Moi qui vous ai vu travailler, je pense que pour le théâtre il y a un grand travail préliminaire qui se fait dans votre tête, tandis que pour les nouvelles et les romans, le travail se fait sur le papier.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Est-ce que le succès d'un livre vous fait plus de plaisir que celui d'une pièce ?

J.-P. S. – Ah ! la pièce, on est content quand on a du succès

bien sûr. On sait très vite si la pièce est un bide ou un succès. Mais c'est bizarre, le sort des pièces : ça peut tomber, ou ça peut au contraire se relever si ça n'a pas marché à la générale. Le succès est toujours douteux. Pas pour un livre. Pour un livre, s'il y a du succès, ça met longtemps, ça met trois mois, mais alors on est sûr de son fait. Tandis que la pièce de théâtre, c'est un succès qui peut devenir un bide ou un bide qui peut devenir un succès. C'est très curieux. Et puis, les gros succès se terminent plus ou moins bien ; par exemple Brasseur m'a fait le coup deux fois : il jouait la pièce pendant un certain nombre de représentations, et puis il prenait des vacances ou il se faisait opérer et la pièce s'arrêtait.

S. de B. – Autre chose : il ne vous arrive que rarement de relire vos livres. Tandis qu'il vous est arrivé souvent de revoir une de vos pièces, parce qu'elle était jouée dans une nouvelle mise en scène ou à l'étranger. Avez-vous un coup d'œil frais quand vous revoyez une de vos pièces ? Avez-vous l'impression d'une pièce écrite par quelqu'un d'autre ?

J.-P. S. – Non. C'est la mise en scène que l'on perçoit pendant que la pièce se déroule.

S. de B. – Quels ont été vos plus grands plaisirs théâtraux ; je veux dire ou de voir la pièce jouée en pensant qu'elle était bonne ou très bien montée, ou être content parce qu'elle avait du succès ; enfin quels sont les moments qui vous ont fait le plus de plaisir dans votre carrière dramatique ?

J.-P. S. – Eh bien, il y a une chose curieuse, c'est qu'un livre, c'est mort, c'est un objet mort. C'est là, c'est sur une table, on n'a pas de solidarité avec lui. Une pièce de théâtre pendant un certain temps, c'est différent. On vit, on travaille, mais, tous les soirs, il y a un endroit où une pièce de vous continue à se jouer. C'est un drôle de truc d'habiter sur le boulevard Saint-Germain et de savoir qu'au théâtre Antoine, là-bas...

S. de B. – ... la pièce se joue. Ça vous a été très désagréable pour *Morts sans sépulture*. Et est-ce que d'autres fois, ça fait plaisir au contraire ?

J.-P. S. – Oui. *Le Diable et le Bon Dieu*, ça me faisait plaisir. Ç'a été un gros succès.

S. de B. – Et puis quand on l'a rejouée chez Wilson...

J.-P. S. – Ah oui, ça m'a fait plaisir aussi.

S. de B. – Je pense qu'aussi ça a dû vous faire plaisir quand vous avez vu *Les Mouches* à Prague.

J.-P. S. – Oui, ça m'a fait plaisir. Oui, j'ai eu des fortes joies théâtrales quand la pièce marchait. Ce n'est pas à la première qu'on a une joie formidable ; non à la première, on ne sait pas comment ça va tourner.

S. de B. – On a même un peu d'angoisse ; moi en solidarité avec vous, je n'ai jamais été à une générale de vous sans être terriblement angoissée.

J.-P. S. – Et même si ça a bien marché, ce n'est qu'une indication... Mais quand ça continue et que ça marche bien, alors on est vraiment content, il y a là quelque chose qui tient ; on a un vrai rapport avec le public ; chaque soir, si on veut, on peut entrer dans le théâtre, se mettre dans un coin, et voir comment le public réagit.

S. de B. – Vous ne l'avez jamais fait.

J.-P. S. – Je ne l'ai jamais fait, ou presque jamais.

S. de B. – Et quelle est celle de vos pièces que vous préférez ?

J.-P. S. – *Le Diable et le Bon Dieu.*

S. de B. – Moi aussi, je l'aime beaucoup, mais j'aime aussi beaucoup *Les Séquestrés d'Altona.*

J.-P. S. – Moi je ne l'aime pas tant, mais j'en suis content quand même.

S. de B. – Mais vous l'avez écrite dans des circonstances qui vous ont...

J.-P. S. – Je l'ai écrite au moment de ma crise de 58.

S. de B. – C'est peut-être ça qui vous a assombri.

J.-P. S. – Rappelez-vous quand nous avons appris le coup d'État de De Gaulle, nous sommes partis en vacances, nous avons été en Italie et j'ai écrit à Rome les dernières scènes des *Séquestrés.*

S. de B. – Avec le conseil de famille...

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – ... C'était une très mauvaise scène.

J.-P. S. – Très mauvaise. Les deux premiers actes n'étant

d'ailleurs qu'esquissés. Je les ai repris après, pendant toute l'année... Vous vous rappelez ?

S. de B. – Très bien. Nous étions là sur la place Saint-Eustache, près de l'hôtel où nous étions installés.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Je suis descendue lire le dernier acte et j'ai été consternée. Vous avez été d'accord, vous avez compris qu'il ne fallait pas un conseil de famille mais uniquement un rapport du père au fils.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et maintenant où en êtes-vous par rapport au théâtre ?

J.-P. S. – Je n'écris plus de pièces, c'est fini.

S. de B. – Pourquoi ?

J.-P. S. – Pourquoi ? Il y a un âge où on se déprend du théâtre. Les bonnes pièces ne sont pas écrites par des vieux. Il y a quelque chose d'urgent dans une pièce. Il y a des personnages qui arrivent, qui disent : « Bonjour, comment vas-tu ? » et on sait que, dans deux ou trois scènes, ils seront coincés dans une affaire urgente dont ils se sortiront probablement très mal. Ça, c'est une chose qui, dans la vie, est rare. On n'est pas dans l'urgence ; on peut être sous le coup d'une grave menace, mais on n'est pas dans l'urgence. Tandis qu'on ne peut pas écrire une pièce sans qu'il y ait d'urgence. Et vous la retrouvez en vous-même, cette urgence, parce que ce sera celle des spectateurs. Ils vivront dans l'imaginaire un moment d'urgence. Ils se demanderont si Götz va mourir, s'il va épouser Hilda. De sorte que le théâtre qu'on écrit vous met, quand il est joué, dans une espèce d'état d'urgence tous les jours.

S. de B. – Mais pourquoi est-ce que, étant âgé, vous ne pouvez plus ressusciter cette urgence ? Vous devriez, au contraire, penser : « Après tout, je n'en ai plus pour très longtemps à vivre. Il faut que je dise les dernières choses que j'ai à dire rapidement. »

J.-P. S. – Oui, mais j'ai rien à dire au théâtre pour l'instant.

S. de B. – Êtes-vous influencé par le fait que le théâtre en ce moment, en France, n'est plus guère un théâtre d'auteur ?

J.-P. S. – Certainement. Par exemple, le *89* de Mnouchkine, ça a été fait par des acteurs, des acteurs qui ont composé le texte.

S. de B. – Est-ce que c'est une chose qui vous influence vraiment ou non?

J.-P. S. – Oui ; mon théâtre devient une chose passée. Si je faisais une pièce maintenant — ce que je ne ferai pas — je lui donnerais une autre forme pour qu'elle soit d'accord avec ce qu'on tente aujourd'hui.

S. de B. – Et puis il y a une chose ennuyeuse dans le théâtre, c'est ce public qui est presque toujours bourgeois. A un moment, vous disiez : « Mais finalement, je n'ai rien à dire à ces bourgeois qui vont venir voir ma pièce. »

J.-P. S. – J'ai eu une expérience d'un public ouvrier. C'était pour *Nekrassov*. J'étais bien avec *L'Humanité* à ce moment-là, avec le parti communiste ; ils ont envoyé à *Nekrassov* des gens des grandes usines, des faubourgs parisiens.

S. de B. – Qui ont aimé la pièce?

J.-P. S. – Je ne sais pas. Je sais qu'ils sont venus. Il y a eu aussi des compagnies populaires qui ont joué dans des usines *La Putain respectueuse* et ça a bien marché.

S. de B. – Il y a une question que je voulais vous poser, c'est celle-ci : vous avez beaucoup parlé, dans *Les Mots*, de la lecture et ensuite de l'écriture. Vous avez très bien expliqué ce que c'était que lire, pour vous, les deux degrés de lecture, la lecture où vous ne compreniez rien et ça vous fascinait quand même et les lectures où vous compreniez. Vous avez également dit, d'une manière un peu rapide, ce que ça avait été pour vous de découvrir d'autres livres, quand vous étiez plus âgé. Mais je trouve qu'il faudrait qu'on fasse une révision de ce qu'a été la lecture pour vous, à partir, mettons, de l'âge de dix ans. Qu'est-ce que c'était à La Rochelle? Qu'est-ce que ça a été quand vous êtes arrivé à Paris? Qu'est-ce que ça a été plus tard? Qu'est-ce que c'était

pendant votre service militaire ? pendant vos années de professorat ? et jusqu'à ces dernières années ?

J.-P. S. – Il faudrait distinguer deux lectures : une qui est venue au bout d'un certain temps, qui était la lecture de documents ou de livres qui devaient me servir directement pour mes œuvres littéraires ou pour mes œuvres philosophiques ; et puis une lecture dégagée, une lecture du livre qui paraît ou que l'on m'indique, ou du livre du XVIIIe siècle que je ne connaissais pas. Celle-ci est engagée en ce sens qu'elle est liée à ma personnalité tout entière, à toute ma vie. Mais elle n'a pas un rôle précis dans l'œuvre que j'écris au même moment. Dans la lecture désintéressée, qu'est la lecture de tout homme cultivé, j'ai passé par des périodes qui m'ont d'abord amené, comme vous le savez, vers dix ans, aux romans d'aventures, aux Nick Carter, aux Buffalo Bill, qui d'une certaine manière me donnaient le monde. Buffalo Bill et Nick Carter se passaient en Amérique, et c'était déjà une découverte de l'Amérique que de voir Nick Carter dans les images qu'il y avait dans chacun de ces fascicules. On le voyait tout à fait comme on voit les Américains, quand on les voit au cinéma : grand, fort, sans moustache ni barbe, accompagné par des aides et par son frère qui était également grand et fort. Et dans le roman on décrivait un peu la vie new-yorkaise ; enfin, c'est là que j'ai fait la connaissance de New York.

S. de B. – Ça, vous l'avez raconté dans *Les Mots.* Mais je voudrais que vous passiez à la période dont vous n'avez pas parlé dans *Les Mots.* A La Rochelle, qu'est-ce que ça a été pour vous de lire ?

J.-P. S. – A La Rochelle, j'ai été abonné à un cabinet de lecture, c'est-à-dire que je reprenais le rôle de ma grand-mère. Le cabinet de lecture m'avait été connu, comme je l'ai dit dans *Les Mots*, par ma grand-mère qui y louait des romans. Et j'ai commencé à fréquenter les cabinets de lecture à La Rochelle. J'allais aussi à la bibliothèque de la mairie, qui prêtait également des livres.

S. de B. – Mais que lisiez-vous et pourquoi ? C'est ça qui est important.

J.-P. S. – C'était un mélange de livres qui perpétuaient en les

rendant toujours plus nobles, plus spécialisés, les romans d'aventures. Par exemple c'est là que j'ai lu les livres de Gustave Aymard.

S. de B. – Fenimore Cooper, aussi ?

J.-P. S. – Un peu Fenimore Cooper, mais c'était un peu ennuyeux pour moi. D'autres aussi dont j'ai oublié les noms mais qui paraissaient en volumes au lieu d'être des publications.

S. de B. – Bon, à côté de ces livres d'aventures, qu'est-ce qu'il y avait ?

J.-P. S. – A côté de ces livres, je reprenais, un peu, l'attitude que j'avais du temps de mon grand-père, où je lisais dans sa bibliothèque des livres plus nobles, qui m'intéressaient moins aussi. Quand j'ai découvert les romans d'aventures, j'étais petit, tandis que les romans de mon grand-père c'était un peu plus tard.

S. de B. – Oui, mais à La Rochelle ce n'était plus les livres de votre grand-père. Qu'est-ce que c'était alors ?

J.-P. S. – A La Rochelle c'était un peu ceux de ma mère et de mon beau-père, qu'ils me conseillaient ; et puis je me suis mieux orienté. Ma mère lisait peu, mais enfin, de temps en temps, elle lisait un livre, un de ceux qu'on lisait à l'époque.

S. de B. – Et votre beau-père, il lisait ?

J.-P. S. – Mon beau-père avait lu, surtout. Il ne lisait plus. Mais il avait lu.

S. de B. – Est-ce qu'il vous donnait des conseils de lecture ? Il vous orientait un peu ?

J.-P. S. – Non, non.

S. de B. – Non, pas du tout ?

J.-P. S. – Pas du tout. Ni ma mère. Je n'aurais pas voulu.

S. de B. – Pourtant, vous dites que vous lisiez les livres qu'ils lisaient.

J.-P. S. – Oui, parce que j'y venais moi-même de mon côté. Je voyais leurs livres dans leur chambre ou au salon, et je me les procurais, surtout après la guerre parce que c'était les livres qui concernaient la guerre. Je voulais m'instruire.

S. de B. – Il n'y avait pas d'interdits ? Vous pouviez lire ce que vous vouliez ?

J.-P. S. – Il n'y avait pas d'interdits, aucun. Je ne prenais pas

d'ailleurs de livres spécialement défendus. Je prenais les livres normaux. Certains de ces livres étaient une liaison entre la culture des professeurs et la culture bourgeoise. Il y en avait quelques-uns qui se présentaient comme ça.

S. de B. – Est-ce que les professeurs vous indiquaient des livres ?

J.-P. S. – Ça ne se faisait pas à l'époque. Ils indiquaient des livres strictement de classe. Il y avait une bibliothèque, bien sûr, mais on y trouvait surtout les Jules Verne.

S. de B. – Et vos camarades, vous n'aviez pas du tout d'échanges intellectuels avec eux ? A La Rochelle ?

J.-P. S. – Ils lisaient peu. Il n'y avait guère que moi qui lisais. Ils faisaient du sport surtout.

S. de B. – Donc, c'était très contingent.

J.-P. S. – Ce n'était pas exactement dicté par le hasard. Il y avait une certaine recherche. Par exemple Claude Farrère : je l'ai lu, parce qu'il y avait un de ses livres dans la bibliothèque de mon beau-père. C'était ce genre de bouquins-là, sur lesquels je tombais. Je tombais dessus parce qu'ils se trouvaient dans les cabinets de lecture : c'était eux qu'on voyait.

S. de B. – Est-ce qu'il y a eu pendant cette période des livres qui vous ont particulièrement frappé ? Est-ce qu'il y a eu des livres que vous avez aimés quand même, malgré ces restrictions bourgeoises ?

J.-P. S. – Oh, c'était surtout des romans policiers, ou d'aventures, qui me plaisaient à ce moment-là. Je lisais les Claude Farrère, je m'y intéressais certainement et j'en lisais d'autres, dans la même catégorie, mais ça m'intéressait moins.

S. de B. – Oui. Il n'y a rien qui vous ait saisi.

J.-P. S. – Rien.

S. de B. – Comment ça a-t-il changé, pour la lecture, quand vous êtes venu à Paris ?

J.-P. S. – Ça a été un changement total parce que mon camarade Nizan et les trois ou quatre meilleurs de la classe, Bercot et puis le frère du peintre Gruber lisaient ; et Guille aussi lisait quand je l'ai connu à Henri-IV, en première. Ils lisaient Proust, essentiellement. Ça, ça a été la grande découverte. C'est

lui qui a fait un passage du roman d'aventures au roman de culture, au livre culturel.

S. de B. – Qui avez-vous aimé à cette époque ? Proust ? Giraudoux ?

J.-P. S. – Giraudoux, que Nizan m'avait fait lire. Paul Morand, également recommandé par Nizan. J'ai été introduit dans cette vie littéraire par Nizan, qui, lui, ne lisait pas de romans d'aventures, mais lisait beaucoup plus de livres modernes.

S. de B. – Vous avez lu Gide, aussi ? Enfin, vous avez découvert la littérature moderne.

J.-P. S. – J'ai découvert la littérature moderne. J'ai dû lire *Les Nourritures terrestres*.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Mais rien de plus. Bref, c'est très loin cette époque-là. Il y avait des tas d'auteurs modernes, dont Nizan me disait : « As-tu lu celui-là ? As-tu lu celui-là ? » Et je les lisais. Ça avait transformé le monde à partir de là, de la première à la philo. Ce n'était pas tellement de la philosophie, mais des livres des surréalistes, de Proust, de Morand, etc.

S. de B. – Vous lisiez en partie pour être d'accord avec Nizan, pour ne pas être débordé par lui, pour en savoir autant que lui, pour être au courant.

J.-P. S. – Oui. Surtout pour lui, mais aussi pour les quelques camarades qui lisaient aussi.

S. de B. – Vous dites que « ça a transformé le monde ». Est-ce que vous pourriez développer un peu ça ? Pouvez-vous décrire un peu cette transformation du monde ?

J.-P. S. – Par exemple, sur le plan des aventures, je voyais bien que certains romans se passaient en Amérique, qui était un monde que je ne connaissais pas. Mais je ne m'intéressais pas tellement à la géographie. L'Amérique, je ne savais pas bien comment elle était faite. Tandis que, à partir de la première et de la philo, mettons les livres de Morand, par exemple, m'ont ouvert le monde. C'est-à-dire que les choses ne se sont pas passées simplement en dehors du monde où je vivais ; elles se sont passées à tel endroit, tel autre, en Chine, à New York, dans la

Méditerranée... toutes choses qui me surprenaient. Je découvrais un monde...

S. de B. – Sur le plan planétaire, géographique ?

J.-P. S. – Oui, ça, ça a été d'une importance capitale. Si bien que, j'étais mauvais en géographie, en classe, et cependant je commençais à connaître la géographie.

S. de B. – Je crois que, là, il y a un phénomène très général. Les auteurs, à l'époque, découvrirent l'exotisme : Morand, Valery Larbaud, beaucoup d'autres sortaient de France et décrivaient le monde. Mais vous avez eu aussi d'autres ouvertures sur le monde : Giraudoux ou Proust ne vont pas du tout dans ce sens-là.

J.-P. S. – Giraudoux est crispé. Je ne l'aimais pas beaucoup.

S. de B. – D'ailleurs, vous lui avez réglé son compte plus tard.

J.-P. S. – Et ça vient de la première. Proust m'a apporté bien sûr essentiellement la psychologie subjective des personnages. Mais il m'a apporté aussi l'idée de « milieu ». C'est une chose que m'a apprise Proust, c'est qu'il y a des milieux sociaux comme il y a des espèces animales. On est quelqu'un comme petit bourgeois, ou comme noble ou comme grand bourgeois ou comme professeur, etc. Tout ça se reconnaît et se voit dans le monde proustien. Et ça c'est une chose à laquelle j'ai beaucoup pensé. J'ai pensé presque aussitôt, ou peu après, que l'écrivain devait tout connaître du monde, c'est-à-dire devait appartenir à plusieurs milieux. Et j'ai retrouvé ça chez des gens que je n'aime pas beaucoup : chez les Goncourt, qui voulaient fréquenter tous les milieux et croquer des types qu'ils mettraient dans des romans. Ils ont fait un roman sur les bonnes, parce qu'ils avaient une bonne qu'ils aimaient bien et qui est morte et qui avait une vie sexuelle assez intéressante.

S. de B. – Mais est-ce que cela n'a pas été aussi un peu une révélation d'une autre sorte ? Je veux dire, vous sortiez d'un milieu très provincial et bourgeois ; est-ce que ça ne vous a pas ouvert des possibilités de vie : de sentiment, de morale, de psychologie ; ça n'a pas été ça aussi ?

J.-P. S. – Si, certainement. Ça m'ouvrait la vie contemporaine, parce que mes parents vivaient cinquante ans en arrière en ce qui

concerne la culture et la vie. Et à Paris au contraire, tous ces gosses, ils vivaient au jour le jour dans la vie culturelle du moment. Les Surréalistes en particulier. C'était pour nous, comme je l'ai dit ailleurs, une aubaine, une source d'influence. Puis j'ai découvert *La Nouvelle Revue française*; la revue et les livres. C'était une vraie découverte. A ce moment-là, les livres de *La Nouvelle Revue française* avaient une odeur, une certaine odeur de papier ; les livres publiés à cette époque ont conservé un peu cette odeur. Je me la rappelle, c'était l'odeur de la culture, si vous voulez. Et la *N.R.F.* représentait vraiment quelque chose ; c'était la culture qui était là.

S. de B. – La culture moderne.

J.-P. S. – La culture moderne. C'est là que j'ai lu Conrad. Conrad, c'était la *N.R.F.* pour moi, puisque tous ses livres étaient dans la *N.R.F.*

S. de B. – Pourquoi aimiez-vous tant Conrad ? C'est la deuxième fois que vous le citez.

J.-P. S. – Je n'aimais pas tellement Conrad. Mais j'ai été en classe à Henri-IV, en classe de philo, en étude et comme pensionnaire, et j'étais en liaison avec les khâgneux qui préparaient l'École normale avec des professeurs célèbres comme Alain. Ils nous parlaient, ce qui était un grand honneur pour nous, puisque c'était une classe très supérieure ; c'était des gens très particuliers, que nous connaissions mal, que nous essayions de connaître. Ils nous laissaient lire de temps en temps quelques livres de leur bibliothèque et en particulier, un livre de Conrad.

S. de B. – Est-ce qu'il y a eu à travers ces élèves, ou d'une manière quelconque, une certaine influence d'Alain sur vous ? Lisiez-vous Alain quand vous étiez en philo ?

J.-P. S. – Pas quand j'étais en khâgne, mais plus tard, oui. A l'École normale.

S. de B. – Et tous les grands classiques, disons Zola, Balzac, Stendhal, etc., quand les avez-vous lus ?

J.-P. S. – Zola et Balzac ne m'intéressaient pas beaucoup. Je suis venu à Zola par la suite, mais, Balzac, je n'ai jamais donné dedans. Je me faisais une bibliothèque de classiques, suivant les occasions. Stendhal, tout de suite. J'ai commencé à en lire en

philo, puis j'en ai lu jusqu'à l'École normale. Ça a été un de mes auteurs préférés. C'est pour cela que j'ai été étonné quand je voyais que ça ne devait pas se lire entre dix-sept et dix-huit ans, parce que ça défraîchissait les enfants, ça leur donnait des idées sombres, ça les dégoûtait de la vie — voilà ce qu'on disait autour de moi. Je ne comprends pas encore, d'ailleurs...

S. de B. – Non, parce que c'est plutôt, au contraire, très gai.

J.-P. S. – Très gai, oui. Il y a des amours, de l'héroïsme, des aventures. Je ne comprends pas du tout l'espèce de résistance qu'a suscitée Stendhal.

S. de B. – Bon, alors, après ?

J.-P. S. – Alors, un auteur comme Stendhal, je l'ai lu avec les gens de mon âge et contre ceux qui étaient plus âgés, même les professeurs.

S. de B. – La lecture, c'était une manière de vous approprier le monde culturel, en somme, en même temps qu'un plaisir, naturellement...

J.-P. S. – C'est ça, un plaisir. Mais aussi je m'appropriais le monde. Le monde, c'est-à-dire essentiellement la planète. Et, comme j'avais des ambitions (je voulais vivre dans un tas de milieux, avec des tas de gens, dans un tas de pays), ça me donnait un avant-goût. J'ai beaucoup lu jusqu'en troisième année d'École normale. J'ai cessé de lire quand je préparais l'agrégation, quoique j'aie été collé la première fois.

S. de B. – Vous aviez beaucoup travaillé. Mais vous m'avez étonnée quand je vous ai connu, parce que vous aviez lu des auteurs que généralement on ne lit pas. Vous aviez lu Baour-Lormian, Népomucène Lemercier. Vous aviez une culture très exhaustive.

J.-P. S. – Oui, ça m'était conseillé par l'histoire et par la littérature. On prononçait leurs noms, dans le cours du professeur d'histoire ou de français. Et moi, j'allais les lire.

S. de B. – Et quand vous étiez à Paris, comment est-ce que vous vous procuriez les livres ?

J.-P. S. – Nizan m'en prêtait, et j'en achetais. Et puis de temps en temps, comme je l'ai dit, les khâgneux d'Henri-IV nous en prêtaient.

S. de B. – Et que représentait pour vous la lecture à partir du moment où vous avez été agrégé ? Je sais que pendant le service militaire, ça représentait surtout une distraction.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Parce que vous vous ennuyiez beaucoup.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Mais il y avait autre chose aussi ?

J.-P. S. – Ça a toujours été le contact avec le monde. Un roman, un livre d'histoire ou de géographie, ça me renseignait sur le monde. Telle chose se passait à tel endroit, ou s'était passée il y a un siècle ou se passerait si j'allais dans tel pays. C'était des renseignements que je prenais sur le monde, et qui me passionnaient.

S. de B. – Je sais que vous avez lu beaucoup de livres étrangers, à partir de l'agrégation. Beaucoup de livres américains : Dos Passos, par exemple.

J.-P. S. – Oui. La littérature américaine m'a passionné.

S. de B. – La littérature russe, aussi.

J.-P. S. – Les vieux livres russes : Dostoïevski, Tolstoï, etc. je les lisais depuis longtemps. On me les avait conseillés au lycée. D'ailleurs, je n'aimais pas Tolstoï, en quoi j'ai changé. J'ai aimé Dostoïevski, bien sûr.

S. de B. – Et quand vous avez été professeur au Havre, est-ce que vous lisiez beaucoup ?

J.-P. S. – Oui, je lisais...

S. de B. – A partir du jour où vous avez commencé très sérieusement à écrire, est-ce qu'il vous restait quand même du temps pour lire et qu'est-ce que ça représentait pour vous ?

J.-P. S. – Je lisais beaucoup en chemin de fer. Le Havre-Paris, Le Havre-Rouen. J'ai découvert à ce moment-là quelque chose de neuf — je me suis intéressé au roman policier.

S. de B. – Ah, oui.

J.-P. S. – Avant, c'était les romans d'aventures. Dans le train il n'y avait rien à faire. On regardait les gens qui passaient et on lisait. On lisait quoi ? Quelque chose de non culturel, dirais-je. En fait, je ne me rendais pas compte que les romans policiers me cultivaient.

S. de B. – Nous prenions beaucoup le train.

J.-P. S. – Énormément. Alors je lisais des romans policiers.

S. de B. – Et pourquoi aimiez-vous les romans policiers?

J.-P. S. – J'ai certainement été attiré par l'importance qu'ils ont eue. C'est vers ce moment-là que la foule s'y est jetée.

S. de B. – Oui, mais vous auriez pu les refuser.

J.-P. S. – J'aurais pu, mais il y avait tout de même ce vieux fond d'aventure qui m'amusait.

S. de B. – Est-ce qu'il n'y avait pas aussi le fait que la construction vous intéressait?

J.-P. S. – Oui, la construction m'intéressait. C'était une construction dont j'ai souvent pensé qu'elle pouvait servir à des romans traitant de sujets plus...

S. de B. – Plus sérieux.

J.-P. S. – Plus sérieux, plus littéraires. C'est-à-dire la construction de l'énigme qui, à la fin, donne sa clé, je pensais qu'en faisant quelque chose d'un peu caché — pas un crime, mais un événement quelconque d'une vie, des rapports entre des hommes ou entre des hommes et des femmes, ça pouvait donner un thème de roman; ce fait, petit à petit, se dévoilerait, il serait l'objet d'hypothèses. Je pensais qu'il y avait là une possibilité de roman. Puis j'ai abandonné par la suite ce procédé. Encore qu'il y ait dans le premier volume des *Chemins de la liberté* des éléments qui faisaient assez roman policier, le rapport de Boris avec Lola par exemple.

S. de B. – Même dans *La Nausée* il y a une espèce de suspense parce que le héros se demande : « Qu'est-ce que c'est, qu'est-ce qu'il y a?... »

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Je pense que le genre de nécessité qu'il y a dans un roman policier bien fait, bien ficelé, c'était une chose qui vous plaisait.

J.-P. S. – C'était une nécessité particulière. Une nécessité qui s'exprimait la plupart du temps par des dialogues, parce que lorsqu'un détective découvre quelque chose dans le roman policier, il y a...

S. de B. – Des interrogatoires.

J.-P. S. – C'est surtout le dialogue, dans lequel le fait apparaît ou réapparaît et provoque des troubles ou des attitudes émotives chez des gens. Donc, ça impliquait que le dialogue pouvait être très...

S. de B. – Pouvait avoir une valeur d'action, en quelque sorte.

J.-P. S. – Oui ; renseigner les gens et les faire agir. L'aventure était dans le dialogue, et c'est le dialogue en tant qu'aventure qui m'apparaissait important.

S. de B. – Et puis ? A part les romans policiers ? Quand vous étiez à Laon, quand vous êtes revenu à Paris : enfin, pendant vos années de professeur d'avant-guerre ?

J.-P. S. – Je lisais surtout la littérature américaine. C'est surtout là que je l'ai connue. Faulkner ? Je me rappelle encore, c'est vous qui l'avez lu la première et vous m'avez montré les nouvelles en me disant qu'il fallait les lire.

S. de B. – Ah !

J.-P. S. – J'étais dans votre chambre, un après-midi, et vous aviez ce livre. Je vous ai demandé ce que c'était et puis vous me l'avez dit. Je connaissais déjà Dos Passos.

S. de B. – Kafka, nous l'avons découvert ensemble assez tard.

J.-P. S. – En Bretagne, autant que je m'en souvienne.

S. de B. – Oui. Dans la *N.R.F.* quelqu'un parlait des grands auteurs, Proust, Kafka et Joyce. Et Joyce, est-ce que nous le connaissions ? Je ne me rappelle plus.

J.-P. S. – Nous l'avons connu assez vite, oui. D'abord, par ouï-dire, et puis ensuite nous l'avons lu. Tout le milieu, tout ce qui était proprement le monologue intérieur de M. Bloom m'intéressait beaucoup. Et j'ai même fait une conférence sur Joyce au Havre : il y avait une salle où les professeurs faisaient des conférences payées. C'était arrangé par la municipalité et par la bibliothèque. Et j'ai fait des conférences sur les écrivains modernes aux bourgeois du Havre, qui ne les connaissaient pas.

S. de B. – Qui par exemple ?

J.-P. S. – Faulkner.

S. de B. – Vous avez fait une conférence sur Faulkner ?

J.-P. S. – Non, mais j'en ai parlé dans une conférence et ils m'ont demandé qui c'était.

S. de B. – Et sur qui avez-vous fait des conférences ? Il me semble que vous en avez fait une sur Gide, non ?

J.-P. S. – Oui, et j'en ai fait une sur Joyce.

S. de B. – Ces conférences ont précédé vos premiers articles critiques.

J.-P. S. – Oui. Elles étaient moins développées que mes articles mais ça allait dans le même sens.

S. de B. – Aviez-vous déjà l'idée qu'une technique, c'est une métaphysique ?

J.-P. S. – Oui, j'ai eu cette idée assez tôt.

S. de B. – Bon ; alors vous lisiez en somme, à la fois pour vous complaire, pour vous tenir au courant, pour savoir ce qui paraissait dans le monde ?

J.-P. S. – Je lisais beaucoup. J'étais très intéressé. La lecture était mon divertissement le plus important ; et même j'en étais maniaque.

S. de B. – Et est-ce que parmi toutes ces lectures, il y en a eu qui vous ont influencé dans votre propre travail ?

J.-P. S. – Oh ! bien évidemment. Dos Passos m'a énormément influencé.

S. de B. – Il n'y aurait pas eu *Le Sursis* sans Dos Passos.

J.-P. S. – Kafka m'a influencé aussi. Je ne saurai pas dire exactement comment mais il m'a beaucoup influencé.

S. de B. – Est-ce que vous aviez lu Kafka quand vous avez écrit *La Nausée ?*

J.-P. S. – Non, quand j'écrivais *La Nausée,* je ne connaissais pas encore Kafka.

S. de B. – Ensuite ça a été la guerre et je pense que pendant la drôle de guerre vous avez lu beaucoup.

J.-P. S. – Oui, vous m'avez envoyé des tas de livres. Je les recevais à l'école où nous nous tenions dans la journée, nous autres les météorologues, pour n'y rien faire que soi-disant corriger ou étudier les sondages que l'on avait fait le matin ou que l'on avait fait les jours derniers ; ça ne servait à personne puisque personne ne s'intéressait aux sondages.

S. de B. – Vous ne vous rappelez sans doute pas ce que vous

avez lu ? Ça devait être au fur et à mesure que les livres paraissaient ?

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Est-ce que vous ne lisiez que des romans ? Non, naturellement vous lisiez de la philo.

J.-P. S. – Ou de l'histoire.

S. de B. – Déjà beaucoup d'histoire ?

J.-P. S. – Oui, mais de l'histoire comme on en faisait à l'époque. De l'histoire anecdotique et biographique. J'ai lu par exemple différents ouvrages sur l'affaire Dreyfus. Je lisais pas mal d'histoire ; d'ailleurs ça allait avec la conception philosophique qu'il fallait s'intéresser à l'histoire, qu'elle faisait partie de la philosophie.

S. de B. – Vous lisiez beaucoup de biographies.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Nous avions des goûts communs, là-dessus ; il y avait beaucoup de livres, qu'on lisait ensemble : au fond, la liste de livres que je donne comme les ayant lus, moi, dans *La Force de l'âge.*

J.-P. S. – Souvent un volume nous servait à tous les deux, et nous en parlions beaucoup ensemble.

S. de B. – Oui, beaucoup.

J.-P. S. – Certains personnages romanesques ou vrais nous servaient de référence.

S. de B. – Oui, c'était très intégré à notre vie, tout ce que nous lisions.

J.-P. S. – Oui, il faut le dire, parce que ça donne un caractère de plus à la lecture, qu'un livre était à nous deux, à ce moment-là.

S. de B. – Quand vous avez été au camp de prisonniers, là, je pense que c'était difficile d'avoir des livres.

J.-P. S. – J'en ai eu quelques-uns. Des livres qu'un prisonnier avait emportés dans son paquetage. Un ou deux, qui me sont venus des Allemands d'en bas. Pratiquement peu de chose. Mais j'ai eu *Sein und Zeit*, que j'ai demandé, que j'ai eu.

S. de B. – Ça, ce n'était pas de la lecture, c'était du travail. Il

faudrait distinguer les livres qui étaient pour vous des livres de travail : Heidegger, Husserl, par exemple.

J.-P. S. – Vous savez, c'est très difficile de distinguer le travail de la lecture. Est-ce que Husserl, Heidegger ont été du travail ou une lecture un peu plus systématique que les autres ? C'est bien difficile à dire.

S. de B. – Et est-ce que les lectures faites par plaisir ne rentraient pas dans une espèce de vaste travail qui était d'assimiler le monde ?

J.-P. S. – Plus tard, oui, quand j'en ai eu besoin pour écrire mes livres. Mais quand j'avais écrit *La Nausée*, je n'avais eu besoin de quasiment aucun livre. Ni pour les nouvelles.

S. de B. – Et quand vous êtes revenu à Paris, pendant la guerre et immédiatement après, qu'était-ce que lire ? Déjà avant la guerre vous aviez commencé à faire quelques critiques.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Donc il y avait là une lecture dans une perspective un peu neuve ?

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Vous avez critiqué qui, avant guerre ? Mauriac ?

J.-P. S. – Dos Passos, surtout.

S. de B. – Et sur Brice Parain ? Vous avez bien écrit sur Brice Parain ?

J.-P. S. – Oui, pendant la guerre. Qu'est-ce qu'on lisait, pendant l'occupation ?

S. de B. – Je sais qu'on a lu *Moby Dick*, à ce moment-là. Mais en principe on n'avait plus de livres américains.

J.-P. S. – Plus de livres américains, plus de livres anglais, plus de livres russes.

S. de B. – Alors, qu'est-ce qu'on lisait ?

J.-P. S. – On lisait français.

S. de B. – Il ne paraissait pas grand-chose.

J.-P. S. – On lisait les choses qu'on n'avait pas lues ou on relisait.

S. de B. – On ne lisait plus de nouveautés, c'est ça.

J.-P. S. – On lisait pas mal, quand même.

S. de B. – Moi je crois que c'est à cette époque-là que,

personnellement, j'ai lu — je ne sais pas si vous l'avez lu aussi — toutes *Les Mille et Une Nuits*, dans l'édition du docteur Mardrus.

J.-P. S. – Oui. On lisait intemporel, on lisait du XIXe siècle, du Zola ; je l'ai relu à ce moment-là.

S. de B. – Et, après la guerre ?

J.-P. S. – Il y a eu un livre important pour moi pendant la guerre c'était l'*Histoire de la Révolution* de Jaurès.

S. de B. – Après la guerre, il y a eu un déferlement de littérature américaine, anglaise. On a découvert alors une autre forme de romans d'aventures. Et des tas de livres qui nous ont révélé ce qu'avait été la guerre de l'autre côté de notre rideau de nuit.

J.-P. S. – Pour vous c'était plus intéressant que pour moi.

S. de B. – Pourquoi ?

J.-P. S. – Parce que je... je ne sais pas. J'en lisais, bien sûr, mais je n'avais pas d'expérience pouvant me servir de point de départ pour une lecture de ce genre.

S. de B. – Est-ce que vous n'avez pas lu un peu moins, à partir de 45, du fait que vous avez beaucoup écrit, que vous vous êtes engagé plus ou moins dans des bagarres politiques ?

J.-P. S. – Oui, mais je n'avais rien d'autre à faire. Avant, j'avais le lycée. C'est vers cette époque-là que je me suis composé une bibliothèque ; j'y prenais des livres, et je les lisais, je les relisais.

S. de B. – Vous l'aviez installée dans l'appartement de votre mère où vous viviez. Il y avait un temps où vous n'aviez pas un livre. Quand on était à l'hôtel de la Louisiane, quelqu'un était venu vous y voir et avait été sidéré ; il avait dit : « Mais, vous n'avez pas de livres ? » Vous aviez dit : « Non, je lis, mais je ne possède pas de livres. » Et au contraire à partir du moment où vous avez habité rue Bonaparte, vous avez constitué une bibliothèque.

J.-P. S. – Oui. C'était par amour des livres, par désir de les toucher, de les regarder. Et j'achetais des livres rue Bonaparte ; et aussi rue Mazarine. Il y a énormément de librairies dans tout ce quartier. J'achetais des éditions complètes...

S. de B. – Vous aviez l'édition complète de Colette.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et aussi les œuvres complètes de Proust...

J.-P. S. – Oui. A partir du moment où je me suis installé chez ma mère, j'ai consenti à posséder certaines choses, comme par exemple une bibliothèque ; le fait de ne pas avoir de livres avant répondait à une volonté bien arrêtée. Je ne voulais rien posséder. Et je suis resté comme ça jusqu'à quarante ans...

S. de B. – Il faut dire que les conditions matérielles s'y prêtaient très peu, puisqu'on était tout le temps à l'hôtel...

J.-P. S. – Oui, mais j'aurais pu, si j'avais voulu. Non, je ne voulais pas posséder. Je ne possédais rien. Ni au Havre, ni à Laon... Et puis en 45, j'ai transformé ma vie sur certains points.

S. de B. – Oui, vous avez pris un secrétaire, vous avez été plus installé que vous ne l'aviez été avant. C'était un peu la force des circonstances.

J.-P. S. – C'était parce que ma mère, après la mort de mon beau-père, voulait que j'habite chez elle.

S. de B. – Oui, je sais. Bon, alors, pour en revenir à la lecture, est-ce que vous avez lu autant après 45 qu'avant ? Et avez-vous lu les mêmes choses ? Il me semble, je me trompe peut-être, que vous avez fait moins de lectures gratuites, que vous avez lu moins de romans.

J.-P. S. – Moins de romans. Il y a des romans qui ont été publiés et qui étaient bons, et que je n'ai pas lus. J'ai surtout lu des ouvrages historiques.

S. de B. – Quand est-ce que vous avez commencé à lire énormément d'ouvrages sur la Révolution française et même à vous acheter des volumes de Mémoires sur la Révolution française ? C'est vers 52, il me semble.

J.-P. S. – Oui, c'est vers 50, 52.

S. de B. – Et c'était dans la perspective déjà de la *Critique de la raison dialectique ?*

J.-P. S. – Oui et non ; à cette époque j'avais envie de faire encore de la philosophie, mais ça restait vague. Une envie forte, mais des lectures vagues. Et puis des notes sur mon cahier.

S. de B. – Mais vous lisiez d'une manière très systématique et

des ouvrages quelquefois assez ingrats : vous lisiez des ouvrages sur l'emblavement des terres, sur la réforme agraire en Angleterre. Surtout des choses sur l'histoire de France : beaucoup, beaucoup.

J.-P. S. – Essentiellement, c'était l'histoire de la Révolution et le XIXe siècle.

S. de B. – Beaucoup d'histoire économique.

J.-P. S. – Beaucoup d'histoire économique.

S. de B. – C'était là des lectures documentaires, dans un but qui n'était pas encore très précis mais qui était quand même déjà indiqué.

J.-P. S. – Les idées que je tirais de ces livres ou les connaissances qu'ils m'apportaient, je les écrivais dans mes cahiers de notes et de souvenirs.

S. de B. – Vous avez lu le livre de Braudel, sur la Méditerranée ; et un livre que vous trouviez très important, c'était *Les Sans-Culottes*, de Soboul. Pour vos lectures de délassement, vous continuiez à lire des romans policiers, des romans d'espionnage.

J.-P. S. – Surtout des romans d'espionnage. Il y a eu un temps où les romans d'espionnage sont apparus, je les ai lus. Et puis des Série Noire.

S. de B. – Ça venait de naître, la Série Noire, et elle était bonne au début, la Série Noire de Duhamel ; après c'est devenu beaucoup moins bon.

J.-P. S. – C'est un peu épuisé.

S. de B. – Je voudrais de nouveau vous demander qu'est-ce que ça a été pour vous la littérature tout au cours de votre vie. Vous avez expliqué dans *Les Mots* ce que c'était pour vous pendant vos toutes premières années ; mais qu'est-ce que c'est devenu, qu'est-ce que c'est pour vous aujourd'hui ?

J.-P. S. – La littérature ça a d'abord été pour moi raconter. Raconter de belles histoires. Pourquoi étaient-elles belles ? Parce qu'elles étaient bien développées, il y avait un début une fin, il y avait des personnages à l'intérieur, que je faisais exister par des mots. Dans cette idée simple, il y avait l'idée que raconter ce n'était pas la même chose que raconter à un camarade ce que

j'avais fait de ma journée précédente. Ça voulait dire autre chose, raconter. C'était créer avec des mots. Le mot était le moyen de raconter une histoire, qui, par ailleurs, m'apparaissait comme indépendante des mots. Mais c'était le moyen de la raconter. La littérature était un récit fait avec des mots. Il était complet quand il y avait le début de l'aventure et qu'on la poursuivait jusqu'à la fin. Ça, ça a duré jusqu'à ce que mes études de lycée m'aient fait constater qu'il y avait une autre littérature, puisqu'il y avait des tas de livres qui ne racontaient pas.

S. de B. – Donc vous écriviez, à La Rochelle par exemple, des choses qui étaient plus ou moins des récits ; c'était très différent de raconter par écrit ou de raconter à un camarade. Vous dites : c'était très différent parce qu'il y avait les mots. Mais quand vous racontiez à un camarade, il y avait aussi les mots.

J.-P. S. – Oui, mais ils n'étaient pas vécus pour eux-mêmes. Il s'agit de mettre le camarade au courant de ce qu'il s'est passé la veille ; les objets qui étaient là, on leur donne les noms qui les désignent, mais on ne donne aucun privilège à ces mots. Ils sont là, parce que c'est les mots qui signifient. Tandis que, dans un récit, le mot en lui-même vaut quelque chose.

S. de B. – Est-ce que ce n'est pas aussi parce que, à ce moment-là, on s'introduit dans l'imaginaire ?

J.-P. S. – Oui, mais je ne sais pas si, à dix ans, je faisais une distinction très nette entre ce qui était vrai et ce qui était imaginaire.

S. de B. – Vous deviez quand même bien vous rendre compte que les histoires que vous écriviez ne s'étaient pas passées.

J.-P. S. – Oh ! Je savais bien que ces histoires étaient inventées, mais comme d'autre part elles étaient un peu semblables et même tout à fait semblables à des récits que j'avais lus dans des journaux amusants, j'avais l'impression qu'elles avaient au moins cette réalité d'appartenir au monde de ces récits, qui existaient hors de moi. Je n'avais pas l'idée de l'imaginaire pur, que j'ai eue assez rapidement après. Il n'y avait pas de problème de l'imaginaire, si vous voulez. Bon d'accord ça n'existait pas, c'était inventé, mais ce n'était pas imaginaire. Ce n'était pas

imaginaire en ce sens que ce n'était pas une histoire qui a une consistance et qui cependant n'est pas.

S. de B. – Mais, est-ce qu'il n'y avait quand même pas comme un sentiment de ce qu'on pourrait appeler la beauté et la nécessité du récit ?

J.-P. S. – On ne racontait pas n'importe quoi. On racontait quelque chose qui avait un commencement et une fin qui dépendait étroitement du commencement. De manière qu'on faisait un objet dont le début était cause de la fin et dont la fin renvoyait au début.

S. de B. – Un objet fermé sur soi ?

J.-P. S. – Oui, tout le récit était fait de choses qui se répondaient. Le commencement créait une situation qui se dénouait à la fin avec les éléments du commencement. Donc la fin répétait le commencement et le commencement permettait déjà de concevoir la fin. Ça c'était très important, pour moi. Autrement dit, il y avait le récit, qui mettait en jeu une invention, ça c'est un des éléments ; et l'autre élément, c'était que ce que j'inventais était l'histoire, qui se suffisait à elle-même et dont la fin correspondait au début et réciproquement.

S. de B. – Vous voulez dire que, sans la nommer, c'était la nécessité.

J.-P. S. – C'était la nécessité qu'on ne révélait qu'en racontant. C'était ça le fond, si vous voulez. En racontant on révélait une nécessité, qui était l'enchaînement des mots les uns aux autres, qui étaient choisis pour s'enchaîner… Et il y avait aussi, mais très vaguement, l'idée qu'il y a de bons mots, des mots qui font beau en s'enchaînant les uns aux autres et qui font une belle phrase après. Mais ça, c'était très vague. Je sentais bien que les mots pouvaient être beaux, mais je ne m'en occupais pas beaucoup. Je m'occupais de dire ce qu'il y avait à dire. Ça a duré jusque vers douze ans, lorsqu'on a commencé à lire au lycée des ouvrages de grands écrivains du XVII[e] ou du XVIII[e] siècle, que je voyais que tous n'étaient pas des récits romanesques, qu'il y avait des discussions, des essais. Alors on aboutissait à une œuvre dans laquelle le temps n'apparaissait plus de la même façon. Et pourtant le temps me paraissait capital, en littérature. C'était le

temps du lecteur, qui était créé. C'est-à-dire que le lecteur avait un temps à lui d'abord et puis on le situait dans une durée qui était créée pour lui et qui se faisait en lui. Il devenait pendant qu'il lisait l'objet qu'il faisait.

S. de B. – Donc, vous avez eu alors une conception de la littérature qui misait toujours sur le temps du lecteur, mais ce n'était plus forcément un récit. Qu'est-ce que c'est devenu à ce moment-là ?

J.-P. S. – Il y avait un avant et un après. Le lecteur commençait l'essai, avec des idées, qui n'étaient pas celles que l'auteur exposait. Il prenait connaissance lentement des idées de l'auteur — il fallait du temps, commencer à deux heures de l'après-midi, continuer jusqu'à six heures du soir et recommencer le lendemain. Donc, c'est par le temps qu'il apprenait les idées de l'auteur. Au premier chapitre, on avait une esquisse et puis ça se construisait et on finissait par avoir une idée temporelle. Elle était temporelle parce qu'elle mettait du temps pour se construire. Voilà comment je voyais les choses.

S. de B. – Mais est-ce que vous avez écrit des essais proprement dits, quand vous étiez tout jeune, en khâgne ou en première ?

J.-P. S – Pas avant la khâgne en tout cas, et est-ce que j'en ai écrit ? A ce moment-là on travaillait chacun pour soi, avec Nizan, mais on se communiquait nos écrits et les romans étaient en même temps des essais. C'est-à-dire qu'on voulait y mettre des idées, alors la longueur du temps du roman devenait en même temps la longueur du temps de l'idée qui s'exprimait. Et les nouvelles de Nizan, dans la *Revue sans titre*, étaient un peu des essais. Moi j'ai écrit comme premier essai *La Légende de la vérité.*

S. de B. – Et *Er l'Arménien,* comment est-ce que vous le considéreriez ?

J.-P. S. – Plutôt comme un essai. Comme un essai mais avec des personnages à qui il arrive des choses, qui ont un sens. Ils les développent, ils les expliquent dans leurs discours. Et alors, ça devient un symbole.

S. de B. – Mais l'autre jour, vous disiez qu'une des choses que

vous souhaitiez, c'était de révéler des vérités. Révéler aux autres la vérité du monde.

J.-P. S. – Oui, c'est venu lentement. Ça n'est pas venu au début. Cependant, c'était là. Il fallait un sujet : pour moi, c'était le monde. Ce que j'avais à dire, c'était le monde. Comme tous les écrivains, d'ailleurs, je pense. Un écrivain n'a qu'un sujet, c'est le monde.

S. de B. – Oui, mais il y en a qui vont au monde en passant par eux-mêmes, qui font de l'intimisme, qui parlent de leurs expériences.

J.-P. S. – Chacun a sa manière de voir les choses. Moi, je ne sais pas pourquoi, je n'écrivais pas sur moi. Du moins sur moi comme personnage subjectif, comme ayant une subjectivité, des idées. Ça ne m'est jamais venu à l'idée d'écrire sur moi, d'écrire une histoire qui me serait arrivée. Et cependant, naturellement, il s'agissait quand même entièrement de moi. Mais le but n'était pas de me représenter dans les nouvelles que je faisais.

S. de B. – C'est-à-dire que c'est le monde qui était saisi à travers vous.

J.-P. S. – Ce n'est pas douteux que le sujet de *La Nausée*, avant tout, c'est le monde.

S. de B. – C'est une dimension métaphysique du monde qui doit se révéler.

J.-P. S. – C'est ça. Alors, ça c'est une autre idée, que celle de la littérature. La littérature révèle la vérité sur le monde, mais autrement que la philosophie ; en philosophie il y a un début et une fin, donc il y a une durée, mais elle la refuse la durée. Il faut prendre le livre, on ne le comprend que quand on l'a fini et alors il n'y a pas de durée. On ne fait pas entrer dans le livre le temps qu'on a mis à le comprendre et à le déchiffrer. Et la pensée que l'on obtient est une pensée idéale, et on la garde dans la tête, comme un ensemble bien organisé. On peut parler de la durée, on peut faire un chapitre, deux chapitres sur la durée, mais c'est un concept à ce moment-là, ça n'est pas une dimension de l'objet. J'ai changé là-dessus, parce que maintenant je considère au contraire que les œuvres philosophiques que j'ai écrites comprennent la notion de temporalité, non pas seulement comme la

nécessité que chacun peut avoir de lire l'œuvre en commençant par le début ou par la fin, ce qui est une dépense du temps, mais en ce que le temps mis pour l'exposer et pour en discuter fait partie de la philosophie elle-même. Elle la détermine.

S. de B. – Vous ne me l'avez pas dit, mais peut-être que vous le direz plus tard, puisque pour l'instant nous en sommes à la littérature. Au moment de *La Nausée*, vous aviez une idée de la nécessité ?

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Est-ce que l'idée de beauté était liée pour vous à l'idée de faire un livre ?

J.-P. S. – Ma foi, non. Je pensais que ça venait par-dessus le marché, si on surveillait ses phrases, son style, la manière de raconter l'histoire. Mais c'était des qualités formelles dont je me souciais assez peu. Pour moi, il s'agissait de trouver le monde au fond du récit.

S. de B. – Quand même, tout à l'heure, vous m'avez dit que vous accordiez déjà, lorsque vous étiez très jeune, de l'importance aux mots.

J.-P. S. – Oui. C'était une espèce d'élément de beauté, mais aussi de justesse, de vérité. Une phrase avec des mots bien choisis est une phrase juste, vraie.

S. de B. – Mais, à la fin de *La Nausée*, quand le héros entend *Some of these days*, il dit qu'il voudrait créer quelque chose qui ressemble à ça. Or ça le touche par ce qu'on peut appeler sa beauté.

J.-P. S. – Oui, mais si *Some of these days* émeut Roquentin, c'est parce que c'est un objet créé par l'homme, un homme très lointain, qui à travers ses vers vient le toucher. Ce n'est pas qu'il soit humaniste ; c'est une création de l'homme qui le saisit, qu'il aime.

S. de B. – Autrement dit, c'était plutôt une question de communication qu'une question de beauté ?

J.-P. S. – Ces objets, qui survivaient une fois produits, ils se trouvaient dans les bibliothèques, comme réalités matérielles ; mais aussi ils étaient dans une espèce de ciel intelligible, qui n'était pas un ciel imaginaire. C'était une réalité qui demeurait.

Et je me rappelle que *La Nausée* était un petit peu en retard sur mes propres idées. C'est-à-dire que je n'en étais déjà plus à créer des objets hors du monde, vrais ou beaux, comme je le croyais avant de vous connaître, mais j'avais dépassé ça. Je ne savais pas exactement ce que je voulais, mais je savais que ce n'était pas un objet beau, un objet littéraire, un objet livresque qu'on créait, c'était autre chose. Roquentin marquait de ce point de vue une fin de période plutôt que le commencement d'une autre.

S. de B. – Je ne vois pas tout à fait ce que vous voulez dire. Flaubert pensait qu'un livre c'était un objet qui se tient parfaitement sur ses pieds, qui n'a pour ainsi dire pas besoin de lecteur, qu'il voudrait parfaitement inutile. Est-ce que c'est ça que vous pensiez avant *La Nausée ?*

J.-P. S. – Un peu ; quoique, je ne pensais pas qu'il n'y avait pas besoin de lecteur.

S. de B. – Et alors, quand *La Nausée* a été finie et même pendant que vous écriviez *La Nausée*, comment voyiez-vous le livre ?

J.-P. S. – Je le voyais comme une essence métaphysique ; j'avais créé un objet métaphysique ; c'était comme une idée platonicienne, si vous voulez. Mais une idée qui serait particularisée et que le lecteur trouvait en lisant le livre. J'avais commencé *La Nausée*, en croyant ça, et à la fin déjà je n'y croyais plus.

S. de B. – A quoi croyiez-vous à ce moment-là ?

J.-P. S. – Je ne savais pas très bien.

S. de B. – Et quand vous avez écrit les nouvelles ? Qu'est-ce que vous pensiez faire en écrivant une nouvelle ?

J.-P. S. – Les nouvelles avaient une nécessité plus immédiate, puisque une nouvelle ça a trente pages, cinquante pages ; alors non seulement je la concevais, mais en quelque sorte, en lisant la nouvelle, je voyais la nécessité. J'avais avec les nouvelles une vision de l'objet littéraire plus évidente que quand j'écrivais *La Nausée*, qui est longue.

S. de B. – Oui ; mais qu'est-ce que ça représentait au juste pour vous d'écrire ces nouvelles ? *La Nausée*, on voit très bien ; il y avait un dévoilement du monde, avec essentiellement cette

dimension de contingence à laquelle vous teniez beaucoup ; mais les nouvelles ?

J.-P. S. – Les nouvelles, c'est curieux. Elles ont changé de signification. J'ai voulu écrire une nouvelle pour rendre, avec des mots, certaines impressions spontanées. *Le Soleil de minuit* que j'ai. perdu, c'était ça. J'ai voulu faire un volume de nouvelles...

S. de B. – D'atmosphère, en quelque sorte.

J.-P. S. – ... d'atmosphère ; par exemple : Naples ; je voulais que la nouvelle serve à voir Naples.

S. de B. – Et puis ? Ça s'est modifié ?

J.-P. S. – Oui. Ça s'est modifié, je ne sais pas trop pourquoi. *Erostrate* était un rêve de Bost.

S. de B. – Oui, mais pourquoi avez-vous choisi ce rêve ?

J.-P. S. – Mon projet a pris un caractère plus large ; ça pouvait être la vision d'une heure assez forte pour moi ; ça pouvait être aussi quelque chose de plus important, comme la guerre d'Espagne. Il y a eu une nouvelle sur la folie. Il s'agissait donc de situations assez graves et complètement différentes de ce que je voulais au départ. Au départ, j'aurais écrit plutôt une nouvelle sur un soir sur les boulevards à Paris, sur un jardin, une nouvelle sur Naples, ou une traversée de la mer.

S. de B. – Ce sont justement les nouvelles que vous avez éliminées, ces nouvelles d'atmosphère. Il y en a une qui a été perdue, vous n'avez pas essayé de la refaire. La traversée en bateau avec l'orchestre féminin, vous l'avez éliminée, quitte à la reprendre plus tard. Bon. Mais ce que vous aviez appelé l'autre jour l' « essence » même de la littérature, à travers tout ça, qu'est-ce que c'était ? Là, c'était encore raconter.

J.-P. S. – Certainement raconter. Même un essai, ça raconte.

S. de B. – Ce n'est quand même pas la même chose de faire un essai sur Giacometti ou de raconter *Le Mur*.

J.-P. S. – Ce n'est pas la même chose. Mais il faut quand même un temps pour entrer dans les tableaux de Giacometti. Et il y a le temps de la lecture : ce n'est pas tout à fait le temps de la création, mais les deux se conjuguent. Et quand le lecteur lira

l'essai, il créera en tant que lecteur, il fera apparaître l'objet tel qu'il lui a été indiqué par l'auteur.

S. de B. – Venons-en donc aux essais. Vous avez commencé à écrire de la critique dès avant la guerre, n'est-ce pas ?

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et, vous avez continué pendant la guerre…

J.-P. S. – J'ai continué pendant la guerre dans une revue marseillaise.

S. de B. – C'est ça.

J.-P. S. – *Confluences*, elle s'appelait.

S. de B. – Et vous avez continué après la guerre. Dans vos essais il y a des tas de choses différentes : de la critique littéraire, de la critique artistique, et puis des commentaires politiques. Et quelquefois des vies. Des portraits de Merleau-Ponty, de Nizan. Alors, comment est-ce que vous envisagiez la critique ? Et pourquoi est-ce que cela vous a intéressé ? Je me rappelle qu'au début, comme j'avais l'idée que vous étiez fait pour écrire des romans, il me semblait que c'était un peu une perte de temps. Je me trompais grandement, parce que c'est une des parties les plus intéressantes de votre œuvre. Mais qu'est-ce qui vous a incité à faire de la critique ?

J.-P. S. – Toujours le monde. La critique, c'était une découverte, une certaine manière de voir le monde ; une manière de découvrir comment le type dont on lisait l'œuvre et qu'on critiquait, voyait le monde. Comment Faulkner voyait le monde, par exemple. La manière dont les événements étaient racontés dans ses livres, dont les personnages étaient présentés. C'était une manière de livrer la façon dont il réagissait aux gens autour de lui, aux paysages, à la vie qu'il menait, etc. Tout ça on le voyait dans le livre, mais pas tout de suite. On le voyait à travers des tas de notations qu'il fallait étudier.

S. de B. – Il y a une chose qui vous intéressait beaucoup dans les romans dont vous parliez : c'était la technique.

J.-P. S. – La technique, je crois que c'était de Nizan que ça m'était venu. Il s'en souciait beaucoup. Pour ses propres romans, pour ceux des autres.

S. de B. – Mais c'est très directement que vous avez été intéressé par les techniques de Dos Passos.

J.-P. S. – Oui, bien sûr. Mais l'idée d'étudier une technique dans un livre, de chercher si elle valait quelque chose, ça venait de Nizan.

S. de B. – Je sais que Nizan, quand il nous avait parlé de Dos Passos, nous avait en effet parlé, d'abord et avant tout, de la technique de Dos Passos.

J.-P. S. – C'est ça.

S. de B. – Mais il y a eu une idée qui était bien de vous et qui était très importante, c'est que la technique révèle en même temps une métaphysique.

J.-P. S. – C'est ce que je vous ai dit tout à l'heure. Dans le fond, ma critique recherchait la métaphysique qu'il y avait dans un ouvrage, à travers la technique. Et, quand j'avais trouvé cette métaphysique, là, j'étais content. Je possédais vraiment la totalité de l'œuvre.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – C'était ça, l'idée critique, pour moi. C'est-à-dire voir comment les hommes qui écrivent voient chacun le monde. Ils décrivent le monde, mais ils le voient différemment. Certains avec abondance, d'autres de profil, d'une manière étroite.

S. de B. – Certains dans une dimension de liberté, d'autres dans une dimension de nécessité, d'oppression... Oui.

J.-P. S. – C'est tout ça qu'il faut saisir...

S. de B. – Mais vous aviez aussi l'idée qu'un essai c'était aussi un objet, un objet nécessaire et qui doit avoir sa qualité littéraire propre. Au début vous trouviez ça assez difficile, de faire un essai qui ne fût pas comme une dissertation, mais qui ait, disons son élégance, sinon sa beauté.

J.-P. S. – Le risque de l'élégance, c'est de séparer de sa vérité, l'objet. S'il est trop élégant, il ne dit plus ce qu'il voudrait dire. Une critique sur Dos Passos, si elle comporte des choses trop élégantes, si c'est à la beauté qu'on a sacrifié, elle ne dit plus exactement ce que vous vouliez qu'elle dise...

S. de B. – Autrement dit, le problème, c'est de trouver

l'équilibre entre l'objet, qu'il fallait saisir, et la manière d'en parler personnelle.

J.-P. S. – C'est ça. Il fallait dire ce qu'on avait à dire, mais le dire de manière qui fût nécessaire, bien faite...

S. de B. – Et qu'est-ce que vous considériez comme constituant l'élégance d'un essai ?

J.-P. S. – Oh ! c'était des idées très cartésiennes : légèreté, clarté, nécessité.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Ça venait de soi-même, la qualité de l'essai, puisque j'y introduisais la métaphysique. Il y avait donc toujours une critique, c'est-à-dire une étude des mots de l'auteur envisagé, à un certain niveau : pourquoi il choisit tel adjectif, tel verbe, quels sont ses trucs, etc. et puis, par-derrière il y avait la métaphysique qui était mise en cause. La critique est à double sens pour moi : ça doit être l'exposé des méthodes, des règles, des techniques de l'auteur en tant que ces techniques me révèlent une métaphysique.

S. de B. – Oui, mais en même temps il s'agissait de dire tout ça d'une manière qui fût, mettons, artistique. Il y a l'idée d'art puisque votre critique de Mauriac, c'est : « Dieu n'est pas un artiste, M. Mauriac non plus. » Donc vous pensiez bien qu'il y avait un art littéraire, un art d'écrire. D'ailleurs l'autre jour vous me parliez encore de l'essence de l'art d'écrire.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Vous pensiez donc qu'il y avait un art d'écrire un essai, spécifique ?

J.-P. S. – Oui... Et que je ne trouvais pas facilement. J'avais de la peine au début. Quoique finalement je me sois réduit à ne plus écrire que des essais.

S. de B. – Comment ça ?

J.-P. S. – Après le roman arrêté, il y a eu les pièces de théâtre, mais en dehors des pièces de théâtre qui ne sont pas de la même espèce littéraire, qu'est-ce que je faisais ? Des articles, des livres...

S. de B. – Ah ! puis des livres de philo. Ça, je n'appelle pas ça

des essais, des livres de philo, parce que justement le souci d'art littéraire, vous ne l'avez pas dans les livres de philo.

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Il y a des passages très littéraires dans *L'Être et le néant* surtout, parce que la *Critique de la raison dialectique* c'est vraiment sévère comme style, comme ton.

J.-P. S. – Dans un roman on ne sait pas encore très bien qu'est-ce qu'on fera des personnages, qu'est-ce qu'ils se diront. On peut tordre le dialogue et lui couper le cou de façon à l'écrire autrement parce qu'on a une intuition que ce serait mieux comme ça. Comme j'ai fait pour Götz, par exemple.

S. de B. – Oui, quand vous avez retourné la scène. Tandis que dans l'essai, vous êtes mené tout le temps par ce que vous avez à dire.

J.-P. S. – Ce que j'ai à dire. Alors, naturellement de temps en temps on peut avoir des complaisances, mais il ne faut pas en avoir trop. Si on en a qui sont un peu longuettes, ce n'est plus un bon essai.

S. de B. – Quels sont les essais que vous avez écrits le plus au courant de la plume et quels sont ceux que vous avez plus travaillés ?

J.-P. S. – Je n'ai jamais écrit au courant de la plume, mes essais. J'ai toujours travaillé littérairement.

S. de B. – Même l'essai sur Lumumba ?

J.-P. S. – Justement, je pensais à Lumumba ; je pensais à l'instant que vous pourriez me faire cette objection ; mais non, Lumumba, j'ai essayé de le travailler. Par exemple je discute sur les livres qu'il a lus. Je pourrais ne pas le faire, ou en parler autrement. Il y a donc toute une part d'invention. Je veux dire qu'on n'a pas un plan défini au début d'un article et si on choisit les livres qu'il a lus et ce qu'il en a dit, c'est parce que c'était important. Mais on le définit soi-même comme important.

S. de B. – Les essais politiques, quand même, il me semble que vous les écriviez avec un moindre souci d'art.

J.-P. S. – Peut-être un peu moins.

S. de B. – Comme *Les Communistes et la paix* par exemple.

J.-P. S. – Ah ! je tenais quand même à ce que cela soit bien écrit.

S. de B. – Oui, bien sûr. Bien écrit, pas trop prolifique ; mais enfin, ça se prêtait moins tout de même à certains soucis de style.

J.-P. S. – En somme, pour résumer ce qu'on a dit, l'œuvre littéraire, pour moi, est un objet. Un objet qui a une durée propre, un commencement et une fin. Cette durée propre, elle se manifeste dans le livre par le fait que tout ce qu'on lit renvoie toujours à ce qu'il y avait avant et aussi à ce qui suivra. C'est ça la nécessité de l'œuvre. Il s'agit de mettre en forme des mots qui ont une certaine tension propre et qui, par cette tension, créeront la tension du livre qui est une durée dans laquelle on s'engage. Quand on commence un livre, on entre dans cette durée, c'est-à-dire qu'on fait se déterminer sa propre durée de telle manière qu'elle a maintenant un certain commencement qui est le commencement du livre et elle aura une fin. Donc il y a un certain rapport du lecteur à une durée qui est la sienne et qui n'est pas la sienne en même temps, à partir du moment où il commence le livre et jusqu'à la fin. Et cela suppose un rapport complexe de l'auteur au lecteur, parce qu'il ne doit pas simplement réciter, il doit faire son récit de manière que le lecteur conçoive vraiment la durée du roman et reconstitue lui-même les causes et les effets, d'après ce qui est écrit.

S. de B. – Je crois que vous pourriez en parler davantage, parce qu'en somme c'est ça votre conception de la littérature, c'est la conception de votre rapport à votre lecteur.

J.-P. S. – Le lecteur est un type qui est en face de moi et sur la durée duquel j'agis. Voilà la définition que j'en donnerais. Et dans cette durée je fais apparaître des sentiments qui sont en liaison avec mon livre, qui se corrigent, qui se discutent les uns les autres, qui se combinent et qui sortent solidifiés ou disparus de l'œuvre finie.

S. de B. – Vous parliez l'autre jour d'une tentative de séduction du lecteur.

J.-P. S. – Oui, c'est ça, une tentative de séduction. Mais séduction pas illicite, pas comme on séduit quelqu'un par des arguments qui ne sont pas vrais et qui sont spécieux, non,

séduction par la vérité. Pour séduire, il faut que le roman soit une attente, c'est-à-dire une durée qui se développe.

S. de B. – D'une certaine manière, il y a toujours un suspense.

J.-P. S. – Toujours ; il se résout à la fin.

S. de B. – On se demande toujours qu'est-ce qui va arriver. Et même dans un essai, le lecteur se demande toujours : mais qu'est-ce qu'il va dire maintenant, qu'est-ce qu'il veut prouver ?

J.-P. S. – Et qu'est-ce qu'il veut dire maintenant et comment il répond à ces objections ? Le temps intervient donc aussi. Et à travers ce temps, cette construction de l'objet, je lisais le monde, c'est-à-dire l'être métaphysique. L'œuvre littéraire, c'est quelqu'un qui reconstitue le monde, tel qu'il le voit, à travers un récit qui ne vise pas directement le monde mais qui concerne des œuvres ou des personnages inventés. Et c'est à peu près ça que j'ai voulu faire.

S. de B. – Il faudrait expliquer de nouveau — quoique vous l'ayez très bien expliqué, mais on a si mal compris — votre passage à la littérature engagée.

J.-P. S. – J'ai fait un livre là-dessus tout entier.

S. de B. – Oui, bien sûr. Mais enfin quelle relation y a-t-il, ou quelle différence entre les œuvres que vous aviez faites avant d'avoir la théorie des œuvres engagées et celles que vous avez faites après ? Je veux dire est-ce que finalement on retrouve les mêmes choses dans les œuvres engagées ou non ?

J.-P. S. – C'est la même chose. Ça n'est pas une modification de la technique, c'est plutôt une modification de l'idée de ce qu'on veut créer par des mots dans un livre engagé. Mais cela n'apporte pas de changement, puisque l'œuvre engagée sera en liaison avec un certain souci politique ou métaphysique qu'on veut exprimer, qui est présent dans l'œuvre. Même si elle ne se dit pas « engagée ».

S. de B. – Il s'agit plutôt du choix des sujets.

J.-P. S. – C'est ça. Je n'aurais pas écrit sur Lumumba en 1929 si Lumumba avait existé.

S. de B. – Mais, quand vous voulez communiquer le sentiment de la contingence comme vous le faites dans *La Nausée*, ou quand vous voulez communiquer le sentiment de l'injustice, de la

cruauté qui s'est exercée contre Lumumba, au fond c'est les mêmes techniques, c'est le même rapport au lecteur.

J.-P. S. – Exactement. Simplement on a une volonté de l'engager dans une cause qui lui découvrira certains aspects du monde.

S. de B. – D'ailleurs, vous avez dit souvent que c'était l'ensemble d'une œuvre qui devait être engagé. Et que chaque livre particulier…

J.-P. S. – Chaque livre peut ne pas l'être.

S. de B. – Par exemple, vous avez écrit *Les Mots*.

J.-P. S. – Justement. Oui, l'engagement c'est l'œuvre dans son ensemble.

S. de B. – On n'a pas beaucoup parlé des *Mots*, on pourrait y revenir un peu. C'est un livre que vous avez mis dix ans à écrire. Comment est-ce venu la première idée des *Mots* et puis pourquoi est-ce que c'est resté en rade ?

J.-P. S. – J'ai toujours eu l'idée, à dix-huit ans, vingt ans, d'écrire sur ma vie quand je l'aurais faite, c'est-à-dire à cinquante ans.

S. de B. – Vous avez toujours pensé à écrire sur vous.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et alors vers 52 ?

J.-P. S. – Eh bien je me suis dit : voilà, je vais écrire.

S. de B. – Mais pourquoi vous êtes-vous dit ça justement en 52 ?

J.-P. S. – Il y a eu une grosse modification en 52…

S. de B. – Oui, ça je sais. Mais justement c'était une modification qui vous a politisé. Alors pourquoi ça se fait que ça vous a amené à écrire sur votre enfance ?

J.-P. S. – C'est parce que je voulais écrire toute ma vie d'un point de vue politique, c'est-à-dire mon enfance, ma jeunesse et mon âge mûr, en lui donnant ce sens politique d'arrivée au communisme. Et quand j'ai écrit *Les Mots*, dahs sa première version, je n'ai pas du tout écrit l'enfance que je voulais, j'ai commencé un livre qui aurait continué ; après on aurait vu mon beau-père épouser ma mère, etc. Puis j'ai arrêté à ce moment-là, parce que j'ai eu d'autres préoccupations.

S. de B. – Parlez-moi de cette première version ; personne ne la connaît.

J.-P. S. – C'est sur elle que j'ai travaillé... la seconde. Elle était plus méchante que la seconde, sur moi et sur mon milieu. Je voulais me montrer constamment pressé de changer, mal dans ma peau, mal avec les autres et puis changeant et devenant enfin le communiste qu'il devait être au début. Mais, bien entendu, ce n'est pas vrai.

S. de B. – Vous l'aviez appelé *Jean-sans-terre*, n'est-ce pas ? Qu'est-ce que cela signifiait ce titre ?

J.-P. S. – Sans terre, ça voulait dire : sans héritage, sans possession. Ça voulait dire ce que j'étais.

S. de B. – Et vous l'avez écrit jusqu'à quel moment de votre vie ?

J.-P. S. – Comme *Les Mots.*

S. de B. – En somme, c'était vraiment une première version des *Mots.*

J.-P. S. – Une première version des *Mots*, mais une version qui devait continuer.

S. de B. – Et quand vous l'avez repris, c'était combien de temps plus tard ?

J.-P. S. – C'était... en 61, non ?

S. de B. – Oui, je crois.

J.-P. S. – Je l'ai repris parce que je n'avais plus d'argent et j'en ai emprunté à Gallimard, comme avance.

S. de B. – Un Anglais voulait un texte inédit de vous et finalement vous l'avez donné à Gallimard. Vous l'avez repris et vous avez beaucoup changé.

J.-P. S. – J'ai voulu qu'il soit plus littéraire que les autres, parce que j'estimais que c'était en quelque sorte une manière de dire adieu à une certaine littérature et qu'il fallait à la fois la réaliser, l'expliquer, prendre congé d'elle. J'ai voulu être littéraire pour montrer l'erreur d'être littéraire.

S. de B. – Je ne comprends pas très bien. Quel genre de littérature pensiez-vous enterrer avec *Les Mots ?*

J.-P. S. – La littérature que j'avais poursuivie dans ma jeunesse et puis dans mes romans, dans mes nouvelles. Je voulais

indiquer que c'était fini ; et je voulais le marquer en écrivant un livre très littéraire sur ma jeunesse.

S. de B. – Qu'est-ce que vous vouliez faire après ? Puisque vous ne vouliez plus faire de la littérature comme avant.

J.-P. S. – De la littérature engagée et politique.

S. de B. – Vous aviez déjà fait de la littérature engagée avant.

J.-P. S. – Oui, mais politique, plus particulièrement politique.

S. de B. – C'est drôle parce que finalement ce que vous avez fait après, ça a été le Flaubert et pas spécialement de la littérature politique.

J.-P. S. – Un petit peu quand même.

S. de B. – Pas beaucoup. Enfin, revenez là-dessus : qu'est-ce que vous appelez une œuvre plus littéraire qu'une autre ? Comment y a-t-il des degrés en littérature ?

J.-P. S. – Par exemple, le style, on peut y travailler davantage ; *Les Mots* sont très travaillés, ce sont parmi les phrases les plus travaillées que j'aie écrites.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Et j'y mettais du temps. Je voulais qu'il y ait des sous-entendus dans chaque phrase, un ou deux sous-entendus, par conséquent que ça frappe les gens à un niveau ou à un autre. Et puis je voulais présenter les choses, les gens, chacun d'une certaine manière. C'est très travaillé *Les Mots.*

S. de B. – Oui, ça je sais et c'est très réussi. Mais je voulais vous faire préciser ce que vous entendez par « littéraire ».

J.-P. S. – C'était plein de trucs, d'astuces, d'art d'écrire, presque de jeux de mots.

S. de B. – C'est-à-dire que le souci de la séduction du lecteur par les mots, par la tournure des phrases est plus important que dans aucune autre de vos œuvres ?

J.-P. S. – Voilà, c'est ça.

S. de B. – C'est ça que vous appelez « littéraire ». Mais on ne peut pas concevoir, d'après tout ce que vous avez dit, une œuvre qui n'aurait pas un souci de séduction.

J.-P. S. – Oui, j'ai toujours eu ce souci ; quand j'ai l'impression d'y avoir réussi, alors ça fait une chose pour laquelle j'ai une tendresse ou une estime particulière.

S. de B. – Et vous avez de l'estime et de l'affection pour *Les Mots ?*

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et aujourd'hui, comment voyez-vous la littérature ?

J.-P. S. – Aujourd'hui j'ai fini ; je suis de l'autre côté de la porte.

S. de B. – Oui, mais qu'est-ce que vous en pensez ?

J.-P. S. – J'en pense que j'ai fait ce que j'ai fait, voilà.

S. de B. – Quelquefois même, il y a assez longtemps, vous étiez dégoûté de la littérature ; vous disiez : la littérature, c'est de la merde. Qu'est-ce que vous vouliez dire au juste ? Et de temps en temps vous m'avez dit, plus récemment : après tout c'est idiot de travailler pour s'exprimer ; vous aviez l'air de dire qu'on n'a qu'à écrire pour ainsi dire n'importe comment. D'ailleurs vous m'avez dit quelquefois que le Flaubert vous l'aviez écrit comme ça, ce qui n'est pas tout à fait vrai.

J.-P. S. – Ce n'est pas vrai.

S. de B. – Vous avez fait des brouillons, des retouches ; et puis vous avez des bonheurs d'expression, même si vous ne les cherchez pas. Il y a beaucoup de bonheurs dans le Flaubert.

J.-P. S. – J'écris plus vite. Mais ça c'est venu du travail.

S. de B. – En somme, que vouliez-vous dire quand vous disiez « c'est de la merde » ou quand vous disiez « mais il n'y a pas besoin de perdre son temps à écrire bien » ; dans quelle mesure le pensiez-vous ? Le pensez-vous ?

J.-P. S. – C'est un drôle de truc que le style. Il faudrait discuter pour savoir si une œuvre vaut la peine d'être écrite avec du style et il faudrait se demander si la seule manière d'avoir du style c'est de, comme j'ai fait, corriger ce que l'on a écrit de manière que le verbe corresponde au sujet et que l'adjectif soit bien placé etc. S'il n'y a pas une manière de laisser aller les choses qui réussit. Par exemple, j'écris plus rapidement parce que j'ai maintenant l'habitude : eh bien ! est-ce qu'il n'y aurait pas une manière d'écrire rapidement dès le départ ? Remarquez, beaucoup d'écrivains de gauche ont l'idée que le style, la manière de s'occuper trop des mots, tout ça est emmerdant, qu'il faut aller aussitôt à l'objet, ne pas s'occuper de tout le reste.

S. de B. – Mais le résultat est très souvent désastreux.

J.-P. S. – Je ne suis pas d'accord avec eux. Je ne veux pas dire qu'il ne faille pas de style ; je me demande simplement si le grand travail sur les mots est nécessaire pour créer un style.

S. de B. – Est-ce que ça ne dépend pas un peu des gens, des époques, du sujet, du tempérament, des chances ?

J.-P. S. – Oui mais, dans le fond, je crois que les choses les mieux écrites ont toujours été écrites sans trop de recherche.

S. de B. – Pourquoi est-ce que maintenant vous lisez beaucoup moins de littérature ?

J.-P. S. – Depuis ma jeunesse, et pendant assez longtemps, jusqu'en 50, j'ai considéré un livre comme apportant une vérité : le style, la manière d'écrire, les mots, c'était une vérité, cela m'apportait quelque chose. Je ne savais pas quoi et je ne me le disais pas, mais je pensais que ça m'apportait quelque chose. Les livres étaient non seulement des objets, non seulement un rapport au monde, mais un rapport à la vérité, et un rapport difficilement dicible, mais que je sentais. Alors, les livres littéraires c'était ça que je leur demandais, ce rapport avec la vérité.

S. de B. – La vérité d'une certaine vision du monde qui n'était pas la vôtre.

J.-P. S. – Je n'aurais pas pu dire exactement quelle vérité. La critique servait un peu à ça pour moi. Essayer de sortir le sens de la vérité de l'auteur, et ce qu'il pouvait nous apporter. Et ça, ça a été très important.

S. de B. – Et est-ce que vous avez perdu cette idée et pourquoi ?

J.-P. S. – Je l'ai perdue, parce que je pense qu'un livre c'est beaucoup plus banal que ça. De temps en temps, je retrouve un peu cette impression pour de grands écrivains.

S. de B. – Mais à quel moment avez-vous perdu cette impression ?

J.-P. S. – Vers 50, 52, quand je suis entré un peu dans la

politique. Quand je me suis intéressé davantage à la politique, quand j'avais des rapports avec les communistes. Ça, ça a disparu ; je pense que c'était une idée qui datait d'un siècle.

S. de B. – Vous voulez dire une idée un peu magique de la littérature ?

J.-P. S. – Oui, un peu magique. Cette vérité-là ne m'était pas proposée par des méthodes scientifiques ou logiques. Elle m'était donnée par la beauté du livre en lui-même, par sa valeur. Ça j'y ai beaucoup cru. J'ai cru qu'écrire était une activité produisant du réel, non pas exactement le livre, mais par-delà le livre. Le livre, c'est de l'imaginaire, mais par-delà le livre il y avait de la vérité.

S. de B. – Et vous avez cessé de le croire lorsque vous avez fait beaucoup d'histoire et que vous vous êtes plus plongé dans la littérature engagée.

J.-P. S. – Oui, dans la mesure où un homme fait son expérience petit à petit, il perd des idées qu'il avait. C'est vers l'année 52.

S. de B. – Il me semble que le dernier livre que vous avez lu avec beaucoup de plaisir, ça a été *Moby Dick*. Ensuite, je crois, les livres de Genet. Ce n'est pas un hasard si vous avez écrit sur lui. Vous avez été séduit par ce qu'il écrivait. A partir de l'année 52, je ne vois pas que vous ayez eu de grands enthousiasmes littéraires.

J.-P. S. – Non.

S. de B. – La lecture c'était à ce moment-là de l'étude, ou de purs divertissements.

J.-P. S. – Ou alors des livres d'histoire.

S. de B. – Les livres que j'ai aimés dans ces dernières années, je sais que vous ne les avez pas lus. Je vous en ai un peu parlé, mais nous n'en avons pas parlé ensemble, même quand je vous disais qu'à mon avis c'était très bon, comme Albert Cohen, ou comme John Cowper Powys. Ça ne vous intéressait pas du tout de les lire.

J.-P. S. – Non. Je ne sais pas pourquoi, mais ça ne m'a pas intéressé.

S. de B. – Autrement dit, il y a une espèce de désenchantement de la littérature proprement dite.

J.-P. S. – Si vous voulez. D'une façon générale d'ailleurs, je ne sais plus très bien pourquoi on écrit des romans. Je voudrais parler de ce que j'ai cru être la littérature et puis de ce que j'ai abandonné.

S. de B. – Parlez-en ; c'est très intéressant.

J.-P. S. – Au début, je pensais que la littérature c'était le roman. On l'a dit.

S. de B. – Oui, un récit, et en même temps on voyait le monde à travers. Ça donne quelque chose qu'aucun essai sociologique, aucune statistique, rien ne peut donner.

J.-P. S. – Ça donne l'individuel, ça donne le personnel, le particulier. Un roman donnera cette pièce, par exemple, la couleur de ce mur, de ces rideaux, de la fenêtre, et ce n'est que lui qui peut le donner. Et c'est ça que j'ai aimé en lui, que les objets soient nommés et très proches dans leur caractère individuel. Je savais que tous les endroits décrits existaient ou avaient existé, que par conséquent c'était bien la vérité.

S. de B. – Encore que vous n'aimiez pas tellement les descriptions littéraires. Dans vos romans il y a des descriptions, de temps en temps, mais toujours très liées à l'action, à la manière dont les gens les voient.

J.-P. S. – Et brèves.

S. de B. – Oui. Une petite métaphore, trois petits mots pour indiquer quelque chose, pas vraiment une description.

J.-P. S. – Parce qu'une description, ce n'est pas du temps.

S. de B. – Oui. Ça arrête.

J.-P. S. – Ça arrête, ça ne donne pas l'objet comme il apparaît dans le moment, mais l'objet tel qu'il est depuis cinquante ans. C'est idiot !

S. de B. – Tandis qu'indiquer l'objet dans le mouvement du récit, c'est bien !

J.-P. S. – C'est bien, oui.

S. de B. – Mais est-ce qu'il n'y aurait pas une autre raison ? Est-ce que ce n'est pas parce que, dans l'ensemble, les grands livres de la littérature vous les avez presque tous lus, et que ce qui paraît au jour le jour, il faut bien dire que c'est rarement d'une qualité surprenante.

J.-P. S. – C'était comme ça avant la guerre.

S. de B. – Mais non, avant la guerre vous n'aviez pas encore lu Kafka, ni Joyce, ni *Moby Dick*.

J.-P. S. – Non ; j'ai lu Cervantès, mais mal. Je me dis souvent d'ailleurs que je devrais relire *Don Quichotte*. J'ai essayé deux ou trois fois. J'ai été arrêté, pas parce que je n'aimais pas ; au contraire j'aimais bien ; mais il y a eu des circonstances qui m'en ont détourné. Il y a des tas de choses à relire, ou à lire. Je pourrais m'y mettre.

S. de B. – Mais peut-être pensez-vous que ça ne vous apportera plus grand-chose, ça ne vous enrichira pas, ça ne vous donnera pas des visions neuves du monde. Remarquez que là encore vous retrouvez, comme c'est arrivé tout au long de votre vie, et de la mienne, vous retrouvez des populaires : dans l'ensemble les gens lisent moins de romans, aiment moins les romans qu'on ne les aimait à un certain moment. Il faut dire qu'il y a eu la tentative du nouveau roman qui était tellement ennuyeux qu'on aime mieux lire des biographies, des autobiographies, des études sociologiques, des études historiques ; on a beaucoup plus l'impression du vrai que lorsqu'on lit un roman.

J.-P. S. – Ce sont ces choses que je lis en effet.

S. de B. – Oui, c'est ça à présent qui vous intéresse. Mais il y a d'autres choses qui vous ont passionné dans la vie que la littérature, je veux dire à titre de consommateur de culture. C'est la musique et la peinture. La sculpture aussi. Ce que je constate et qui m'intrigue un peu, c'est que la musique, vous l'avez beaucoup aimée, vous avez joué du piano ; vous étiez d'une famille de musiciens, et vous continuez à écouter beaucoup de musique maintenant : ou des disques, ou la radio ; mais vous n'avez pour ainsi dire jamais écrit sur la musique, sauf une introduction à un livre de Leibowitz sur la musique engagée.

J.-P. S. – C'est exact.

S. de B. – Et la peinture, au contraire... Au début vous n'aimiez pas tellement ça, quand je vous ai connu ; puis petit à petit vous vous êtes formé, vous avez beaucoup aimé et bien compris la peinture, et vous avez beaucoup écrit dessus. Pouvez-

vous m'expliquer un peu quel rôle ça a joué dans votre vie ? Et pourquoi ce contraste ?

J.-P. S. – Je vais commencer par la musique, parce que, elle, je l'ai connue très tôt. La peinture, j'ai vu des reproductions ; je n'allais pas au musée quand j'avais cinq, six, sept ans, et je voyais des reproductions de tableaux, en particulier dans le fameux dictionnaire Larousse, qui donnait des reproductions gravées. J'ai eu, comme beaucoup d'enfants, une culture picturale avant d'avoir vu un tableau. Mais je suis né au milieu de la musique. Il s'est passé un fait curieux, mon grand-père s'intéressait beaucoup à la musique.

S. de B. – Votre grand-père Schweitzer lui-même ?

J.-P. S. – Oui, il s'y intéressait ; il a écrit une thèse sur un chanteur, un musicien : Hans Sachs.

S. de B. – Et puis il y a eu un ouvrage d'Albert Schweitzer sur Bach.

J.-P. S. – Mon grand-père tenait ce livre en grande estime, et il le relisait volontiers. Et il composait quelquefois, mon grand-père. Je me rappelle l'avoir vu composer quand j'avais quinze ans, chez son frère Louis, le pasteur. Il s'est mis au piano et puis il a composé. Il a composé des choses qui ressemblaient à du Mendelssohn.

S. de B. – Il avait quelle parenté avec Albert Schweitzer ?

J.-P. S. – Il était son oncle. Il était le frère de son père.

S. de B. – Et votre grand-père estimait Albert Schweitzer ?

J.-P. S. – Oui, mais il ne le comprenait pas bien. Il n'avait pas les mêmes problèmes que lui, et il s'en moquait un peu.

S. de B. – Enfin, c'était Albert Schweitzer le grand musicien de la famille.

J.-P. S. – Oui. J'ai assisté quand j'étais petit à une séance d'orgue qu'il a donnée à Paris et où ma mère m'a emmené avec ma grand-mère.

S. de B. – Et votre mère elle-même, elle était musicienne.

J.-P. S. – Très musicienne, oui. Elle jouait bien. Elle avait pris des leçons assez importantes de chant, elle chantait très bien. Elle jouait du Chopin, elle jouait du Schumann, elle jouait des morceaux difficiles ; elle était certainement moins versée en

musique que mon oncle Georges, mais elle aimait beaucoup la musique, et l'après-midi — je l'ai raconté d'ailleurs dans *Les Mots* — elle se mettait au piano, et elle jouait pour elle.

S. de B. – Vous avez pris des leçons de piano ?

J.-P. S. – Très tôt ; j'ai pris des leçons de piano vers dix ans, je pense. Dix ans, ou neuf ans.

S. de B. – Et jusqu'à quel âge avez-vous continué ?

J.-P. S. – Très peu de temps. Quand j'ai quitté Paris pour La Rochelle, j'ai abandonné.

S. de B. – Alors comment ça se fait que vous étiez vraiment assez bon en piano ?

J.-P. S. – J'ai appris moi-même. C'est-à-dire qu'à partir de la quatrième, il y avait le piano de ma mère qui était chez mon beau-père dans le salon ; et aux heures où je n'avais rien à faire, je me glissais au salon, et j'essayais de jouer des airs que je me rappelais ; et puis j'avais fait acheter ou louer dans des cabinets de musique de La Rochelle des opérettes. J'apprenais d'abord lentement et difficilement. Mais j'étais sensible au rythme de la musique. Ensuite, quand ma mère s'est remariée, elle a beaucoup moins joué à cause de mon beau-père qui n'aimait vraiment pas la musique. Mais elle jouait quand même aux heures où j'étais revenu du lycée ; mon beau-père n'était pas encore rentré, et je me mettais à côté d'elle, j'écoutais et je jouais moi-même quand elle partait. Je jouais d'abord sur un doigt, puis sur cinq et puis sur dix, et finalement, j'étais arrivé à me faire un peu les doigts. Je ne jouais pas vite, mais je jouais tous les morceaux.

S. de B. – Vous jouiez à quatre mains avec votre mère ?

J.-P. S. – Oui, des quatuors, la symphonie de Franck.

S. de B. – Tout ça arrangé pour le piano ?

J.-P. S. – Oui. Et je me suis fait une culture musicale qui n'était pas différente de celle de ma mère.

S. de B. – Jusqu'à quand avez-vous joué du piano ?

J.-P. S. – J'ai joué du piano jusqu'il y a deux ans.

S. de B. – Chez Arlette ?

J.-P. S. – Chez Arlette, oui.

S. de B. – Il y a un moment où vous en jouiez beaucoup :

quand vous étiez rue Bonaparte chez votre mère. Je revois encore l'espèce de petit banc en treillis doré. Vous vous asseyiez là et vous jouiez quelquefois une heure, avant de vous mettre au travail.

J.-P. S. – Ça m'arrivait.

S. de B. – Vous jouiez très souvent, mettons de trois à cinq, puis vous commenciez à travailler à cinq heures. Au début quand je savais encore un peu jouer du piano — j'ai toujours très, très mal joué mais il y avait un moment où je savais encore un tout petit peu — nous jouions à quatre mains ensemble.

J.-P. S. – Un peu, oui.

S. de B. – Mais pas beaucoup, parce que vous jouiez infiniment mieux que moi. Vous jouiez du Chopin. Et après, quand vous n'avez plus vécu chez votre mère, vous n'aviez plus de piano.

J.-P. S. – Il faut distinguer des périodes. J'ai donc joué chez ma mère, chez mon beau-père, à Saint-Étienne, jusqu'à treize, quatorze ans. Quand je suis venu à Paris, où j'étais pensionnaire, je jouais chez mes grands-parents. Il y avait un piano qui ne servait plus guère. Ma grand-mère jouait un peu ; elle se mettait quelquefois au piano, tout de même, elle jouait quelques notes. Mon grand-père ne jouait pas. Alors, quand je revenais du lycée, le samedi et le dimanche, le piano était une grande joie. Je jouais. Je me suis fait moi-même les mains, c'est-à-dire que je joue mal, je fais des fautes de temps, et je n'ai pas des mains prestes dès qu'il s'agit d'un trait ; mais je me débrouille dans Chopin, dans Franck, dans Bach.

S. de B. – Vous ne jouiez pas mal du tout, bien sûr pas en virtuose, mais pas mal.

J.-P. S. – C'est venu petit à petit, au fur et à mesure que je jouais. Ma mère m'a fait travailler un peu, ma grand-mère aussi. Je jouais chez ma grand-mère : je me rappelle encore une version au piano à deux mains des sonates pour piano et violon de Beethoven. Et du Schubert, un peu de Chopin. Il m'a fallu un peu de temps pour en jouer. Mais la musique me plaisait vraiment.

S. de B. – Est-ce que vous alliez au concert ? Est-ce que vous aviez des disques ?

J.-P. S. – Je n'avais pas de disques. A cette époque-là ils étaient assez mauvais, et puis ce n'était pas le genre de ma famille d'écouter des disques. Mais j'allais au concert, le dimanche, quelquefois avec ma grand-mère, quelquefois avec mon grand-père. Il y avait les fameux « concerts rouges » qui se donnaient dans la rue de Seine, je crois bien. J'y suis allé avec mon grand-père, c'était un endroit où on passait des cerises à l'eau-de-vie à l'entracte.

S. de B. – C'était de la musique classique ?

J.-P. S. – De la musique classique, oui. Et les musiciens étaient bons. Ils jouaient bien. Je ne connaissais à ce moment-là que la musique classique.

S. de B. – La musique d'opérette aussi, vous avez dit.

J.-P. S. – Oui, mais je veux dire, la musique plus récente je la connaissais mal ; je ne la connaissais pas du tout ; un peu Debussy.

S. de B. – Une fois que nous nous sommes connus, nous allions très souvent, presque tous les ans, à la série des quatuors de Beethoven, salle Gaveau.

J.-P. S. – Oui, on y a été au moins deux fois.

S. de B. – Nous étions très préoccupés de savoir s'il n'y avait pas quelque grand musicien qui nous était inconnu. En fait, il y en avait que nous ignorions totalement : l'école viennoise en particulier.

J.-P. S. – Et Béla Bartók.

S. de B. – Vous avez découvert Béla Bartók en Amérique, je crois.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et un peu plus tard, ou à la même époque, Leibowitz nous a un peu initiés à la musique atonale.

J.-P. S. – Oui, après la guerre.

S. de B. – Après guerre, on a découvert Bartók, Prokofiev.

J.-P. S. – Oui ; je n'ai jamais eu beaucoup d'affection pour Prokofiev.

S. de B. – Moi non plus ; mais enfin c'est un des premiers modernes qu'on ait écoutés.

J.-P. S. – C'est surtout Bartók et puis l'école atonale que nous avons découverts.

S. de B. – Quand j'habitais rue de la Bûcherie, j'ai acheté un phono.

J.-P. S. – Un gros phono.

S. de B. – C'était Vian qui m'avait aidée à choisir. Là on écoutait encore des disques de 78 tours, des disques qui duraient cinq minutes. On a écouté beaucoup de choses. Du Monteverdi, entre autres ; après, il y a eu des disques longue durée et j'ai acheté un autre phono.

J.-P. S. – Et vous avez une belle collection de disques.

S. de B. – Alors nous avons commencé à écouter sérieusement Berg, Webern, etc. Puis de plus modernes encore. Je dis nous, parce qu'en général nous écoutions ensemble. Nous avons commencé alors à écouter Stockhausen et puis Xenakis, et puis tous les grands modernes. C'est très important pour vous la musique. Comment donc se fait-il qu'au fond vous n'ayez jamais été tenté (et pourtant vous m'avez très bien expliqué la musique atonale, et en particulier le dodécaphonisme), alors comment se fait-il que, aimant, comprenant, vivant dans la musique, vous n'ayez jamais été tenté d'écrire vraiment sur la musique ?

J.-P. S. – Je pense que la musique ce n'est pas à moi d'en parler. Je peux parler de choses de la littérature assez loin de moi, mais, en tout cas, j'écris, c'est mon métier, c'est mon art, j'ai donc le droit de m'interroger publiquement sur une œuvre littéraire. Mais la musique, je pense que c'est aux musiciens de le faire, ou aux musicologues.

S. de B. – Ce doit être d'ailleurs très difficile de parler sur la musique : presque tout le monde en parle très mal. Il n'y a rien de plus ennuyeux que la critique musicale, en général. Leibowitz, dans *Les Temps modernes*, en parlait pas mal. Les Massin ont écrit un très bon livre sur Mozart.

J.-P. S. – Très bon, oui.

S. de B. – Mais en général, c'est approximatif, comme si le langage de la musique ne pouvait pas se transcrire.

J.-P. S. – La musique est un langage par elle-même.

S. de B. – Est-ce que vous saviez des rudiments de théorie ?

J.-P. S. – J'en ai appris.

S. de B. – Du solfège, de l'harmonie ?

J.-P. S. – Oui, quand j'avais huit, neuf ans, j'avais appris ça.

S. de B. – C'était très rudimentaire, alors.

J.-P. S. – Oui. Mais après j'ai lu des ouvrages de théoriciens, sur le contrepoint.

S. de B. – Mais alors comment expliquez-vous que vous avez si bien compris justement l'atonalisme, le dodécaphonisme ? Vous aviez une oreille habituée à l'entendre ? Parce que moi, je n'y comprenais rien.

J.-P. S. – Est-ce que j'ai si bien compris que ça ?

S. de B. – Enfin, en tout cas, vous m'avez expliqué des tas de choses.

J.-P. S. – J'ai compris les rudiments, mais le sens que ça avait, il m'a fallu longtemps.

S. de B. – J'en reviens à ma question : pourquoi avez-vous écrit l'article sur la musique engagée ?

J.-P. S. – Je voulais prendre parti, puisque j'écoutais de la musique ; je voulais écrire quelque chose sur la musique, oui. Quand Leibowitz m'a demandé de faire la préface, j'ai trouvé tout naturel de le faire.

S. de B. – Vous me dites : « Il ne me semble pas que c'était à moi de parler de la musique, c'était aux musiciens de le faire. » Mais pourquoi avez-vous pensé que c'était à vous, à un certain moment, de parler de la peinture ?

J.-P. S. – C'est venu beaucoup plus tard. J'ai pris connaissance de certains tableaux la première fois que je suis entré au Louvre ; j'avais seize ans, j'étais à Paris, mon grand-père m'a emmené au Louvre, m'a montré des tableaux en les commentant avec des discours un peu interminables et un peu ennuyeux. Mais enfin, ça m'avait intéressé ; j'y suis retourné seul, en première, en philo. J'y ai même conduit une fillette, une cousine de Nizan ; une petite blonde à qui je savais déjà parler tableaux. Je pense, de manière comique, mais je savais en parler. Mais je n'avais pas derrière moi une famille ayant des valeurs sûres en peinture comme elle en avait en musique. On ne se souciait pas de peinture dans ma famille.

S. de B. – Et vos camarades ? Nizan surtout, mais aussi Gruber qui était le frère d'un peintre ?

J.-P. S. – Gruber n'en parlait jamais.

S. de B. – Nizan ne mordait pas tellement à la peinture.

J.-P. S. – Nizan, en tout cas, étudiait la peinture comme moi à peu près. C'est-à-dire qu'il ne la connaissait pas à quinze ans ; à seize ans, il a été au Louvre, il a vu des tableaux et il a essayé de les comprendre. Mais nous n'y allions pas ensemble ou très rarement. J'y allais seul.

S. de B. – Et de toute façon, vous ne voyiez que de la peinture classique, vous n'alliez jamais à des expositions de peinture moderne.

J.-P. S. – Jamais. Je savais qu'il y avait une peinture moderne, mais...

S. de B. – Vous alliez jusqu'où ? Vous alliez naturellement jusqu'à l'impressionnisme. Cézanne, Van Gogh.

J.-P. S. – Cézanne, Van Gogh, oui. Mon grand-père a dû me parler de Cézanne.

S. de B. – Petit à petit vous vous êtes formé, vous avez voyagé, vous avez vu des tas de choses ; on a beaucoup fait notre éducation ensemble là-dessus.

J.-P. S. – La peinture moderne, c'est vous qui me l'avez découverte.

S. de B. – Je ne la connaissais pas beaucoup, mais enfin, sous l'influence de Jacques, je connaissais un peu Picasso, un petit peu Braque...

J.-P. S. – Moi je ne les connaissais pas du tout, donc je les ai appris par vous.

S. de B. – L'Italie, l'Espagne, nous ont aidés à faire notre éducation. Fernand Gérassi commençait à peindre ; à Madrid il n'était pas tout à fait d'accord avec nous ; il trouvait que nous aimions trop Bosch et pas assez Goya. Et j'aime toujours autant Bosch, d'ailleurs, mais j'aime beaucoup plus en effet Goya que je ne l'avais aimé. Gérassi pensait qu'il y a quelque chose que nous n'avions pas saisi dans Goya. Il avait raison. Alors donc, petit à petit, vous avez attaché beaucoup d'importance à la peinture. On a été à des tas d'expositions, Picasso, Klee, etc. Mais où avez-

vous pris l'audace, n'étant pas peintre, de parler, et à mon avis très bien, de la peinture ? De qui avez-vous parlé d'ailleurs ? Récapitulons un peu. De Wols, de Giacometti.

J.-P. S. – De Calder, aussi. De Klee, pas dans un article spécial, mais dans des articles sur Giacometti et sur Wols. Du Tintoret.

S. de B. – Je reviens à ma question : pourquoi est-ce que ça vous a semblé tout à fait normal et facile d'écrire sur la peinture, alors que la musique était un tabou ?

J.-P. S. – Je pensais que pour la musique il fallait avoir une culture de musicologue. Connaître le contrepoint, connaître tout ce qu'il y a derrière les œuvres, avant d'en parler. On pouvait en jouir, en profiter, comme je faisais, mais pour savoir ce que ça signifiait, il fallait avoir une culture plus grande que la mienne.

S. de B. – Et comment avez-vous eu envie de parler sur la peinture ?

J.-P. S. – J'ai eu une expérience de la peinture sans rapport avec l'histoire de la peinture ; j'ai vu un tableau qui m'a semblé devoir être expliqué. C'était à Colmar, quand j'avais...

S. de B. – Ah oui ! C'est un des tableaux que vous avez le mieux aimés, de Grünewald.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Ah oui ! Il y avait un autre tableau que vous aimiez beaucoup, c'était la Pietà d'Avignon.

J.-P. S. – Je l'ai connue aussi avant de rien savoir de la peinture, parce que c'était au Louvre dans une salle où je passais ; je voyais ce tableau et je l'aimais beaucoup. Ça, c'était avant même de vous connaître.

S. de B. – Grünewald, c'est vous qui me l'avez montré.

J.-P. S. – Et j'ai vu ce qu'on pouvait en dire en lisant un livre de Huysmans.

S. de B. – Huysmans parlait de Grünewald ?

J.-P. S. – Oui, longuement, dans *A rebours*.

S. de B. – C'est intéressant ; parce que vous n'avez jamais trouvé d'écrit littéraire qui vous ait donné envie de parler de la musique.

J.-P. S. – Jamais.

S. de B. – Il n'y a qu'une personne qui parle assez bien d'une certaine œuvre musicale, c'est Proust ; mais c'est très subjectif. Tandis que, en effet, on a écrit de bien meilleurs livres, à mon avis, sur la peinture que sur la musique. Ah bon ! alors vous aviez donc lu le livre de Huysmans. Et vous avez pensé qu'un littérateur pouvait parler de la peinture.

J.-P. S. – Oui, il en parlait bien, du moins pour l'époque. Il posait des problèmes, il décrivait les tableaux. Avant même que je connaisse le tableau de Grünewald, j'ai connu le Huysmans sur Grünewald, j'ai donc lu sur Grünewald sans le connaître. C'était pendant la guerre, et on ne pouvait pas aller en Alsace ; c'est après la guerre que j'ai connu ce tableau. Et j'avais entre-temps lu le Huysmans sur Grünewald, des pages et des pages.

S. de B. – Et quel est le premier article, le premier essai que vous ayez écrit sur la peinture ? On en a cité tout à l'heure, mais sans ordre. Quel est le premier ?

J.-P. S. – Ça doit être Calder.

S. de B. – Oui. Votre article sur Calder doit être de 46, 47. Vous l'avez fait pour une exposition de Calder à Paris. Calder, ce n'est pas tout à fait de la peinture, mais peu importe. Ensuite, quel a été le premier : Giacometti ou Wols ?

J.-P. S. – Giacometti. Giacometti, longtemps avant Wols.

S. de B. – Vous avez d'abord écrit sur ses sculptures ou sur ses peintures ?

J.-P. S. – Sur ses sculptures d'abord. Giacometti n'a été longtemps pour moi qu'un sculpteur, et c'est après que j'ai apprécié sa peinture.

S. de B. – D'ailleurs ce qu'il a fait de plus beau quand même, ce sont certainement ses sculptures.

J.-P. S. – Certainement, mais il y a des tableaux de lui que j'aime beaucoup.

S. de B. – Giacometti et vous, vous étiez amis, vous parliez beaucoup avec lui, et il y avait dans sa manière de comprendre la sculpture, quelque chose qui allait avec vos propres théories sur la perception et sur l'imaginaire.

J.-P. S. – Oui, on se comprenait. Et il m'expliquait la sculpture, en m'expliquant sa sculpture. Alors, j'ai écrit sur lui.

S. de B. – Vous étiez en quelque sorte inspiré par lui. Mais cependant tout à fait personnel. Et alors le Tintoret ? C'est venu de manière occasionnelle m'avez-vous dit. Mais enfin quand même l'idée d'écrire un grand livre sur un peintre... ?

J.-P. S. – Ça me tentait. Et le Tintoret me paraissait intéressant parce que son développement s'était fait à travers Venise, indépendamment de Florence qui était si importante, et de Rome. Il y avait une peinture vénitienne que j'aimais beaucoup mieux que la peinture florentine. Et en expliquant qui était le Tintoret, on pouvait aussi expliquer ce qu'était la peinture vénitienne. Et puis le Tintoret me paraissait avoir étudié les trois dimensions dans un tableau. Ce qui pour moi était neuf, parce qu'un tableau, malgré tout, c'est plat, et les dimensions sont imaginaires. Mais que le Tintoret se soit occupé de l'espace, de l'espace à trois dimensions, avec cette ténacité et cette force, c'est ça qui m'a orienté vers une étude du Tintoret.

S. de B. – D'après ce que vous dites là, une idée me vient. Est-ce que vous avez préféré écrire sur la peinture plutôt que sur la musique, parce que la musique, en fait, est le reflet de son temps, de la société de son temps, mais d'une manière tellement lointaine, tellement indirecte, tellement difficile à saisir, qu'elle en semble presque indépendante ; tandis que la peinture c'est vraiment une image, une émanation presque de la société ? Est-ce que c'est pas une des raisons ?

J.-P. S. – Oui. Le Tintoret, c'est Venise, quoiqu'il ne peigne pas Venise.

S. de B. – C'est peut-être un peu pour ça que vous avez écrit sur la peinture.

J.-P. S. – Sûrement. La musique, c'est beaucoup plus difficile à situer.

S. de B. – Bon, qu'est-ce que vous voyez encore à dire sur le sujet ?

J.-P. S. – Ça a toujours existé pour moi, et ça existe encore, la peinture et la musique. La peinture maintenant m'est interdite, je ne peux plus la voir.

S. de B. – Oui, depuis un an.

J.-P. S. – La musique, je ne peux plus en jouer, pour les mêmes raisons. Mais je peux l'écouter. La radio, les disques.

S. de B. – Il y a quelque chose qui rentre dans la culture — on a parlé de la musique, de la peinture, de la sculpture, un petit peu — ce sont les voyages. Vous en avez fait beaucoup. Vous en avez beaucoup rêvé dans votre jeunesse, vous en avez fait beaucoup avec moi, sans moi. Des petits, des faciles, à pied, à bicyclette, en avion, etc. Je voudrais que vous m'en parliez.

J.-P. S. – Ma vie devait être une série d'aventures, ou plutôt, une aventure. C'est comme ça que je la voyais. L'aventure se passait un peu partout, mais rarement à Paris, parce qu'à Paris il est rare qu'on voie surgir un Peau-Rouge avec des plumes sur la tête et un arc à la main. Donc, la nécessité des aventures m'obligeait à les repousser en Amérique, en Afrique et en Asie. Ça, c'était des continents faits pour l'aventure. Le continent européen, lui, laissait peu de chance. Alors j'ai commencé à rêver que j'irais en Amérique, que je m'y battrais contre les voyous, je m'en tirerais, j'en mettrais à mal un certain nombre. Et j'ai beaucoup rêvé à ça. Également quand je lisais des romans d'aventures, avec de jeunes héros en avion, ou en dirigeable, qui allaient dans des pays que j'imaginais à peine, je rêvais d'y aller aussi. Je rêvais d'aller faire le coup de feu contre les Noirs, mangeurs de leur prochain, ou contre les Jaunes qui étaient coupables d'être jaunes.

S. de B. – Vous étiez donc raciste à cette époque ?

J.-P. S. – Pas exactement, mais ils étaient jaunes et on me disait qu'ils avaient fait les pires massacres, des horreurs, des tortures ; donc je me voyais vaillant défenseur, contre les Jaunes, d'une jeune fille européenne qui se trouvait en Chine contre sa volonté. Ce que les romans d'aventures m'ont apporté, et je leur en suis bien reconnaissant, c'est un goût pour toute la terre. Je pensais très peu que j'étais un Français ; j'y pensais par moments, mais je pensais aussi que j'étais un homme à qui toute

la terre, je ne dirais pas appartenait, mais était le lieu de sa vie, était un lieu familier. Et je me retrouverais plus tard, pensais-je, en Afrique ou en Asie, m'appropriant ces lieux-là par des actes. Donc l'idée de toute la terre, qui est très importante, rejoignait un peu l'idée que la littérature était faite pour parler du monde ; le monde était plus large que la terre, mais c'était un peu la même chose. Et le voyage ne ferait que m'assurer de ces possessions. J'appelle ça « possessions » parce que je pense à l'enfant que j'étais, mais je n'appellerais pas ça comme ça aujourd'hui. Et je pense d'ailleurs que ce n'étaient pas exactement des possessions, c'était un certain rapport de l'homme au lieu où il est à ce moment-là, qui n'est pas un rapport de possession — pour faire rendre, gagner de l'argent, trouver un trésor — mais une certaine manière de faire sortir du sol, de la nature, des choses que je n'ai jamais vues et que je vais voir comme étant là, pour moi, et moi étant changé par elles.

S. de B. – Un enrichissement de l'expérience, en somme.

J.-P. S. – Oui. Alors ça c'était le début de l'idée de voyages, et dès ce moment-là, j'ai été un voyageur en puissance. Quand vous m'avez connu...

S. de B. – Vous vouliez aller dans les bas-fonds de Constantinople.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Mais aviez-vous un peu voyagé avant de me connaître ?

J.-P. S. – A l'étranger, jamais, si ce n'est en Suisse. Nous y allions parce que mes grands-parents et ma mère avaient à aller à quelques villes d'eau, comme Montreux par exemple.

S. de B. – Mais ça ne vous donnait pas une impression de voyage.

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Ça vous donnait une impression de villégiature. Est-ce que le fait d'avoir demandé un poste au Japon était lié à ça ?

J.-P. S. – Mais bien entendu ! Il était libre ce poste au Japon, on le proposait. Ce n'est pas que j'aie demandé à aller au Japon, comme ça. C'est que le directeur de l'École a reçu la mission de choisir un élève qui voudrait bien aller au Japon et qui prendrait à

Kyoto le poste de professeur de français, dans une école japonaise. J'ai posé ma candidature. Ça me paraissait absolument normal. Quand vous m'avez connu...

S. de B. – Oui, il était question qu'on se quitte pour que vous alliez passer deux ans au Japon. Et vous avez été très triste de ne pas y aller.

J.-P. S. – C'est Péron qui y a été parce qu'on aimait mieux un professeur de langues pour enseigner le français, ce que je comprends un peu. Donc le premier voyage que j'ai fait ça a été celui que nous avons fait ensemble, en Espagne. Et ça alors c'était une grande fête pour moi, ça commençait les voyages...

S. de B. – C'était grâce à Gérassi. Parce que nous pensions modestement aller en Bretagne, sous l'influence de Nizan qui nous l'avait conseillé. Et Gérassi a dit : « Mais écoutez, vous logerez chez moi à Madrid, c'est très facile, venez, c'est pas tellement cher, on peut se débrouiller. » Qu'est-ce que ça vous a fait de passer une frontière ?

J.-P. S. – Ça m'a transformé en grand voyageur. Du moment que je franchissais une frontière, je pouvais les franchir toutes, et par conséquent j'étais devenu un grand voyageur. Comment ça s'appelle la frontière ?

S. de B. – C'est à Figueras, je crois, qu'on l'a passée. Ce n'est pas tout à fait la frontière, mais c'est là que nous sommes descendus du train.

J.-P. S. – C'est là que nous avons vu les premiers carabiniers, et nous nous en sommes enchantés. Nous étions tout à fait contents d'être à Figueras.

S. de B. – Ah ! je me rappelle ça comme une soirée merveilleuse, encore que Figueras soit affreux, les environs pas beaux du tout — j'y suis repassée cette année — nous nous sommes installés dans une petite posada et nous étions très heureux. Tout de même, ce n'était pas du tout le voyage dont vous aviez rêvé. Parce que c'était un voyage avec moi...

J.-P. S. – Ah ! ça c'était très bien !

S. de B. – Mais il n'y avait pas du tout le côté aventureux que vous aviez espéré. C'était un voyage très sage, un voyage de jeunes universitaires, de peu de moyens.

J.-P. S. – Ce côté aventureux, c'était dans mes rêves, je l'ai progressivement éliminé. Dès le deuxième voyage, c'était fini. Et quand j'ai été au Maroc où mes petits héros avaient fait tant de combats brillants, j'avais complètement perdu l'idée qu'il m'arriverait quelque chose. Et effectivement rien ne nous est arrivé.

S. de B. – Alors... ?

J.-P. S. – Le voyage c'est la découverte de villes, et de paysages, je dirais d'abord ça. Les gens sont venus après. Les gens que je ne connaissais pas. Je sortais de France que je ne connaissais pas non plus d'ailleurs, ou très mal. Je ne connaissais pas la Bretagne à l'époque.

S. de B. – Vous ne connaissiez presque rien de la France, moi non plus.

J.-P. S. – La côte d'Azur.

S. de B. – Vous connaissiez l'Alsace.

J.-P. S. – Oui, un peu. Je connaissais Saint-Raphaël.

S. de B. – Pendant ces premières années, nous avons été en Espagne, ensuite en Italie, ensuite nous avons fait un voyage en France, et puis nous avons été au Maroc espagnol à la fin du second voyage en Espagne, puis au Maroc ; ce sont nos voyages d'avant-guerre. En Grèce également. Qu'est-ce que ça vous apportait ?

J.-P. S. – D'abord, c'était culturel. Par exemple quand j'allais à Athènes, ou quand j'allais à Rome, eh bien ! Rome c'était la ville de Néron et d'Auguste, Athènes c'était Socrate, c'était Alcibiade. Nous décidions du voyage en fonction de la culture. En Espagne, il y avait Gérassi qui était notre ami, qui nous a invités ; ça avait une autre importance. Mais, quand même, l'essentiel c'était ce qu'était Séville, ce qu'était Grenade, ce qu'était l'Alhambra, ce qu'était une course de taureaux, etc. ; une foule de choses comme ça. Et je voulais comprendre et retrouver tout ce qu'on m'avait dit, non pas au lycée, mais ce que m'avaient dit les auteurs que j'aimais. Je n'aimais pas tellement Barrès, mais enfin il avait parlé de Tolède, du Greco. Il fallait que je voie ce que la lecture de Barrès m'avait donné touchant le Greco par exemple.

S. de B. – Vous mélangez un peu. Les courses de taureaux ce

n'est pas la même chose qu'un temple grec ou de la peinture. C'était une manière de se plonger dans le pays, dans la foule du pays, et ça comptait aussi.

J.-P. S. – Ça comptait énormément la course de taureaux.

S. de B. – Vous aviez l'idée qu'il fallait être « moderne » dans sa façon de voyager.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Je veux dire par exemple quand Guille restait à l'Alhambra, à Grenade, vous pensiez — avec raison — qu'il fallait aussi descendre dans la ville d'en bas.

J.-P. S. – Et voir les Espagnols.

S. de B. – Voir la vie au présent. Je me rappelle de discussions avec Guille à Ronda ; vous vous agaciez parce qu'on ne voyait que des choses passées, mortes, des palais d'aristocrates, que la ville pour vous n'avait pas de vie au présent. Alors que vous étiez très heureux à Barcelone, parce que là on était plongé dans un grouillement vivant.

J.-P. S. – On avait vu des grévistes espagnols en train de faire la grève. Oui. Je me rappelle à Séville le coup d'État du général San Giorgio.

S. de B. – Il n'a pas duré très longtemps. Il a été arrêté dès le lendemain.

J.-P. S. – Oui, mais nous avons vu le général dans une voiture découverte. Il était emmené par le maire…

S. de B. – Alors là, ça rejoignait un peu vos rêves d'aventures.

J.-P. S. – Ah, oui. Il y avait quelque chose d'aventureux.

S. de B. – Pourtant nous ne risquions rien.

J.-P. S. – Nous ne risquions rien, mais sur le moment on a été pris par l'événement. De toute façon, on avait eu des rapports avec des gens.

S. de B. – On a couru avec la foule. Cette dame tendait les bras en disant : « C'est trop bête, c'est trop bête. » Est-ce que le dépaysement ça signifiait quelque chose pour vous ?

J.-P. S. – Les courses de taureaux et des choses comme ça, ce n'était pas simplement culturel. C'était quelque chose de beaucoup plus mystérieux et de beaucoup plus fort qu'une simple rencontre dans la rue ou un accident dont j'aurais été témoin dans

la rue. Ça synthétisait un tas d'aspects du pays. Il fallait chercher, il fallait penser sur la course de taureaux et tâcher de trouver son sens.

S. de B. – Puis il y avait là aussi le genre de dépaysement que peuvent donner des saveurs différentes : ce qu'on mangeait, ce qu'on buvait.

J.-P. S. – Bien sûr. Je me rappelle en Italie, les gâteaux italiens. Nous en avons énormément parlé.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – J'ai même écrit.

S. de B. – Oui, je me rappelle que vous rapprochiez par exemple les palais de Gênes et le goût des gâteaux italiens, leur couleur. Je me rappelle qu'à Londres également vous aviez essayé de faire une synthèse de ce que c'était que Londres. Évidemment trop hâtive… Mais vous essayiez de saisir l'ensemble. Il y avait de grandes différences entre nous. Moi je voulais toujours voir, voir tout. Et vous pensiez que c'est bien de s'imbiber aussi, sans rien faire, de rester à fumer votre pipe sur une place, par exemple. Et qu'au fond vous saisiriez aussi bien l'Espagne comme ça, que si vous alliez voir deux églises de plus.

J.-P. S. – Absolument. Je maintiens mon point de vue d'ailleurs.

S. de B. – Maintenant c'est plus ou moins le mien.

J.-P. S. – Oui en effet, fumer la pipe sur la place Zocodover, voilà une activité qui me plaisait.

S. de B. – Et par exemple à Florence, moi j'étais folle vraiment à ce moment-là, c'était moi qui voyageais mal. A Florence, quand on avait déjeuné, vers deux heures de l'après-midi, vous ne vouliez pas bouger avant cinq heures. Vous étudiiez l'allemand, parce que vous vouliez aller l'année prochaine à Berlin. Et moi je partais, j'allais voir de trois à cinq encore des églises, encore des tableaux, encore des choses, je n'arrêtais pas. Finalement, vous avez été très content de faire des voyages que vous appelez des voyages d'ordre culturel. Il y a une dimension dont nous n'avons pas parlé : il y avait une dimension politique quand même dans tous ces voyages.

J.-P. S. – Ah ! c'était vague alors.

S. de B. – Très vague ; mais nous étions quand même sensibles à l'atmosphère.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Le voyage en Espagne, c'était la République, l'avènement de la République : le voyage en Italie au contraire, c'était le fascisme. L'Allemagne où vous avez été séjourner, où nous avons voyagé ensemble, c'était le nazisme. Et en Grèce, c'était Metaxas ; nous, nous ne le sentions pas beaucoup, mais enfin quand même ça existait pour nous.

J.-P. S. – Oui, ça existait ; on rencontrait au coin des rues un citoyen qui n'était pas axé du tout sur les mêmes idées que nous, et quelquefois même ça aurait pu aller loin dans la discorde. Je l'ai surtout senti en Italie. La présence du fascisme était vraiment très forte. Je me rappelle une nuit sur la place Navona où nous étions assis en rêvant ; et deux fascistes vêtus de noir, avec leur petit calot, sont arrivés et nous ont demandé ce que nous faisions là, et nous ont vivement invités à rentrer à l'hôtel. Nous avons rencontré des fascistes partout, au coin des rues.

S. de B. – Et je me rappelle aussi qu'à Venise nous avons rencontré des chemises brunes allemandes. Ça nous avait été très désagréable. D'autant plus désagréable que vous pensiez aller, l'année suivante, en Allemagne justement.

J.-P. S. – Oui, je les revois très bien ces chemises brunes. Metaxas nous l'avons senti aussi, mais comme on ne savait pas très bien ce qu'il voulait, étant donné qu'on était peu renseignés, il ne nous gênait pas beaucoup.

S. de B. – Je me rappelle quand même que nous avions vu une prison, à Nauplie. Nous avons vu un Grec, qui nous a dit : « Tous les communistes grecs sont rassemblés là-dedans. » Avec beaucoup de fierté. Et c'était une prison, c'était entouré de cactus. Quels sont vos souvenirs les plus frappants de cette période-là ? En Italie, nous y avons été deux fois.

J.-P. S. – Deux fois, oui. En Espagne aussi.

S. de B. – L'Espagne nous a paru plus vivante.

J.-P. S. – A cause des fascistes l'Italie était guindée, figée, avec des valeurs d'autrefois qui avaient disparu, ou qu'on avait mises au rencart pour quelque temps ; et puis les Italiens

paraissaient mauvais. Comme ils étaient groupés autour du fascisme, on n'avait pas de sympathie pour eux, et ils ne donnaient pas l'occasion d'en avoir. On n'avait pas beaucoup de contact avec les gens de la ville et de la campagne. Il y avait toujours ce carcan fasciste.

S. de B. – Que voyez-vous d'autre sur ces premiers voyages ?

J.-P. S. – Ça me rendait fou de joie, ça c'est certain. Ça donnait une dimension de plus. On avait l'impression d'avoir une dimension de plus, une dimension dehors, une dimension dans le monde. La France devenait une enveloppe qui nous rétrécissait.

S. de B. – Oui, ce n'était plus le centre absolu. Je crois que vous avez été assez frappé aussi par le voyage au Maroc.

J.-P. S. – Alors ça, c'était un autre monde complètement, d'autres conceptions culturelles, d'autres valeurs. Il y avait les héritiers de Lyautey, et puis le sultan... Et on avait à faire, en général, nous français, aux Français. On ne vivait pas dans la ville arabe.

S. de B. – Nous étions très coupés. Mais à Fez, par exemple, on ne quittait guère la ville arabe que pour dormir.

J.-P. S. – Ce n'est pas à Fez que j'ai été malade ?

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – De quoi donc déjà ?

S. de B. – Eh bien, nous avions été faire un repas indigène, excellent, et nous étions sortis de là en disant : « C'est extraordinaire comme on a mangé quatre plats, ou six plats même, et que ça aurait dû être lourd, et que ça aurait dû nous fatiguer, et que ça nous a rien fait du tout. » Nous avions même discuté en disant : « C'est parce qu'on n'a pas bu de vin, parce qu'on n'a pas mangé de pain » ; et là-dessus vous êtes rentré vous coucher, et vous avez eu une crise de foie qui vous a retenu au lit, quelque chose comme trois jours.

J.-P. S. – Je me souviens.

S. de B. – Est-ce que vous retrouvez d'autres souvenirs qui vous amusent ?

J.-P. S. – Nous avons voyagé en Grèce, avec Bost, c'était un voyage très plaisant. On couchait souvent dans la nature, par exemple à Délos ; et aussi une île où on avait vu le guignol grec.

S. de B. – Je pense que vous voulez dire à Syra ?

J.-P. S. – A Syra. Et puis dans la campagne grecque. On couchait volontiers dehors.

S. de B. – Oh ! une nuit sur deux, je crois.

J.-P. S. – Une nuit sur deux, oui.

S. de B. – Sans tente, sans rien. Et en particulier dans cette très jolie ville dont j'ai oublié le nom, une très jolie ville près de Sparte où il y a des églises byzantines, avec des fresques. Nous avions couché dans une église ; quand on s'était réveillé, le matin, il y avait des tas de paysans autour de nous. Mais c'est moi qui parle, c'est vous qui devriez parler.

J.-P. S. – Mais non, on parle ensemble, c'est une période qu'on a vécue ensemble. C'étaient des voyages sans anecdotes, en somme. On faisait ce qu'il y avait à faire, tranquillement ; on voyait les gens de l'extérieur. C'était des voyages qui faisaient bourgeois à partir de Paris, mais qui l'étaient moins quand on était dans le pays. Par exemple on couchait dehors.

S. de B. – Oui, parce que nous n'avions pas d'argent.

J.-P. S. – Alors ça les gens le sentaient, et ça nous mettait tout de suite dans une catégorie plus populaire.

S. de B. – Seulement nous étions très coupés par l'ignorance de la langue. Il n'y a eu qu'en Espagne justement, que nous avions quelqu'un du pays qui nous promenait, qui nous a raconté des histoires, qui nous montrait les cafés, qui nous montrait Valle Inclan. Notre premier voyage en Espagne a été comme ça.

J.-P. S. – Grâce à Gérassi. En Italie, ça allait à peu près, j'avais commencé à apprendre l'italien.

S. de B. – Oui, on se débrouillait. Mais on n'avait pas vraiment des conversations. On ne rencontrait ni intellectuels, ni hommes politiques ; on était coupés des fascistes, bien sûr. Et plus tard l'Amérique ? Ça c'était autre chose.

J.-P. S. – Oui ; si vous voulez, il y a une troisième catégorie de voyages. Le premier — que je n'ai jamais fait — c'est un voyage d'aventures ; les voyages qui nous étaient réservés par notre condition, c'était les voyages culturels, et nous en avons fait beaucoup ; et puis à cause des événements historiques qui ont eu lieu à partir de 45, nous avons commencé à faire des voyages —

jamais des voyages politiques proprement dits — mais des voyages en partie politiques. C'est-à-dire qui, sur un terrain quelconque, essayaient de comprendre le pays sur le plan politique.

S. de B. – Des voyages où nous n'étions plus simplement des touristes isolés, mais où nous avions des rapports avec les gens du pays. Ça c'était une chose très importante. Parlons donc de ce voyage en Amérique.

J.-P. S. – L'Amérique, nous y avions énormément pensé, parce que... d'abord quand j'étais enfant, les Nick Carter et les Buffalo Bill me renvoyaient à une certaine Amérique, que les films ensuite nous ont fait connaître davantage ; nous avons lu les romans de la grande période moderne, c'est-à-dire aussi bien Dos Passos que Hemingway.

S. de B. – Il y a eu le jazz aussi. Tiens on n'en avait pas parlé, quand on a parlé de votre amour pour la musique. Le jazz a compté beaucoup pour vous.

J.-P. S. – Beaucoup.

S. de B. – C'était le premier voyage que vous faisiez en groupe, pas dans un groupe de touristes comme on en voit dans les cars. Mais avec un ensemble de journalistes ; et puis c'était le premier voyage que vous faisiez avec une consigne précise, à savoir, d'écrire des articles. Vous deviez des articles au *Figaro ;* vous entrepreniez le voyage en tant que reporter, en quelque sorte.

J.-P. S. – Oui, je partais avec des journalistes consommés, qui étaient habitués à faire des reportages. Il y avait André Viollis avec nous.

S. de B. – Et puis n'était-ce pas la première fois que vous preniez l'avion ?

J.-P. S. – Si, c'était la première fois ; j'ai pris un avion militaire, conduit par un militaire.

S. de B. – Et quel effet ça vous a fait ? Vous avez eu peur ou pas du tout ?

J.-P. S. – Pas du tout pour le décollage et pour l'atterrissage.

S. de B. – Et quand vous étiez en l'air ?

J.-P. S. – J'étais plutôt inquiet en l'air, mais enfin pas beaucoup. Ça ne m'a pas fait grand-chose. De même que l'avion

que les Américains ont mis à notre disposition, et qui nous a emmenés dans toute l'Amérique ne m'a pas non plus fait grand-peur.

S. de B. – Mais alors quelles dimensions différentes ça a donné à votre voyage de le faire comme ça ?

J.-P. S. – C'était un voyage absolument différent pour moi. Un voyage ça se faisait en chemin de fer ; on passait d'un pays à l'autre. Ça faisait une différence énorme, cette espèce de cage de verre dans laquelle j'ai survolé les océans ; ça avait un caractère complètement différent du passage de frontière ordinaire ; et la férocité des douaniers à la frontière américaine n'avait rien à voir avec le laisser-aller de la plupart des frontières européennes.

S. de B. – Ils étaient féroces les douaniers ?

J.-P. S. – Ils étaient assez féroces. Je veux dire surtout la police.

S. de B. – Mais du fait que vous étiez un groupe d'invités, ça n'a pas facilité les choses ?

J.-P. S. – Non. Ils ont regardé nos valises et posé toutes les questions ordinaires.

S. de B. – Qu'est-ce qu'il y avait de différent dans ce voyage ?

J.-P. S. – Il était organisé. Pas seulement organisé en ce sens que nous étions une petite organisation de sept membres, mais aussi parce qu'il dépendait de l'office de guerre.

S. de B. – Il s'agissait de vous montrer l'effort de guerre de l'Amérique.

J.-P. S. – L'effort de guerre de l'Amérique, moi, je m'en foutais. C'était l'Amérique que je voulais voir.

S. de B. – Bien sûr.

J.-P. S. – Et je leur ai été assez reconnaissant parce qu'ils nous ont montré toute l'Amérique, et l'effort de guerre venait en second lieu.

S. de B. – Qu'est-ce qu'on vous a montré comme effort de guerre ?

J.-P. S. – Par exemple, une usine d'armement.

S. de B. – Donc c'était un voyage où vous voyiez, en principe, un pays en vie, un pays en mouvement.

J.-P. S. – En principe, parce que quand j'ai vu la T.V.A. de

Roosevelt, ce n'était pas particulièrement important de la connaître du point de vue de la guerre.

S. de B. – Oui, mais c'était une connaissance économique. Il ne s'agissait plus de tableaux, de monuments, de paysages comme auparavant.

J.-P. S. – Et puis à New York, on nous a emmenés dans une salle de projection, et on nous a projeté pendant plusieurs jours les grands films américains tournés depuis la guerre et que nous n'avions pas vus. C'était plutôt culturel, ça.

S. de B. – Ça devait être passionnant d'ailleurs.

J.-P. S. – C'était passionnant.

S. de B. – Où logiez-vous à New York ?

J.-P. S. – Au Plaza.

S. de B. – Vous étiez très bien traités ?

J.-P. S. – On est arrivés à New York le soir, à dix heures du soir, nous n'étions pas attendus à ce moment-là. Nous avions passé les douanes, personne n'était là pour dire aux gens qu'il valait mieux ne pas trop nous emmerder. On nous a rendu nos bagages, et on nous a installés dans un coin d'une grande salle d'attente. Ça n'était pas à ce moment-là Idlewild.

S. de B. – Oui, je sais, c'était... La Guardia.

J.-P. S. – Nous étions là sept, à dix heures du soir, dans la nuit, assis à côté de nos bagages qui étaient peu nombreux d'ailleurs, chacun n'avait qu'une valise, et nous attendions. Finalement le responsable du groupe, qui essayait de l'être le moins possible, a dit : « Je vais téléphoner. » Il avait un numéro de téléphone, qu'on lui avait donné à Paris. Il a téléphoné, on l'a accueilli avec beaucoup d'amusement, de surprise, vu qu'on n'attendait pas l'avion ce soir-là, étant donné le périple que nous avions fait.

S. de B. – Oui, c'était assez capricieux.

J.-P. S. – C'était capricieux. Enfin, on est arrivés ce soir-là, on pouvait aussi bien arriver un autre jour. Il n'y avait personne qui nous attendait à cause de ça. Ils ont immédiatement envoyé des voitures à l'aérodrome et puis on nous a ramenés à New York. C'était mon premier contact avec, non seulement l'Amérique, mais New York. Notre voiture nous a amenés dans New York. En

quittant l'aérodrome, et en roulant vers l'hôtel, nous avons passé par de grandes rues très populeuses ; à dix heures et demie du soir, il y avait énormément de gens. Ça brillait et c'était plein de magasins qui avaient de l'électricité. L'électricité était, le soir, un peu assombrie, mais elle demeurait. Je me souviens de ma stupeur, dans la voiture où nous étions, en voyant des magasins ouverts, illuminés, et où on travaillait, qui étaient des magasins de coiffeur, à onze heures du soir. Ça semblait absolument naturel, et j'en ai vu sept ou huit pendant le trajet. On pouvait se faire coiffer, se faire raser, se faire laver les cheveux, à onze heures du soir. Et cette ville m'apparaissait comme surprenante parce que je voyais surtout des ombres. Je voyais des magasins en bas, et puis je voyais des ombres au-dessus, de grandes ombres, c'étaient les gratte-ciel que je verrais le lendemain. On est arrivés un samedi.

S. de B. – L'hôtel ne vous a pas paru formidablement luxueux ?

J.-P. S. – L'hôtel... La première chose que nous avons vue, c'est une porte battante, d'où sortaient en masse des dames, avec des cheveux blancs, décolletées, des robes du soir ; des messieurs en smoking. Il y avait eu je ne sais quelle fête.

S. de B. – Il y en a tout le temps. Ce n'est pas des fêtes...

J.-P. S. – Les gens se réunissent pour une raison ou pour une autre, et sont en tenue de soirée. C'était absolument comme si je retrouvais la paix. Ils ne se rendaient pas compte que c'était la guerre.

S. de B. – Comme nous allions en général dans les hôtels modestes, est-ce que ça ne vous a pas paru d'une somptuosité étonnante le Plaza ?

J.-P. S. – Non. Mais on a eu des petits déjeuners merveilleux, le lendemain matin ; je me rappelais nos petits déjeuners de Londres, modestes, bien sûr, mais qui étaient quand même très bons.

S. de B. – Oui, mais en contraste avec la France qui était encore dans une grande misère, ce n'était pas étonnant ?

J.-P. S. – J'interprétais ça simplement parce que l'Amérique était loin de la guerre, elle n'avait pas été envahie.

S. de B. – C'est vrai. C'était en grande partie pour ça. Tandis

que la France était dans un état de pauvreté terrible. Quand j'ai été à la même époque en Espagne et au Portugal, j'ai eu une impression affolante de richesse. Alors qu'est-ce que ça devait être à New York !

J.-P. S. – Oui. Mais enfin ça ne m'a pas particulièrement frappé.

S. de B. – Vous m'avez raconté une histoire sur vos vêtements.

J.-P. S. – Oui ; dès le lendemain, les gens de l'office qui nous invitait nous ont envoyés faire des emplettes dans les magasins, en particulier des vestons et des pantalons. J'ai eu un pantalon rayé.

S. de B. – Vous m'avez acheté un tailleur aussi.

J.-P. S. – Oui. Et en trois jours, on a eu un costume, on est partis avec lui. J'avais une canadienne.

S. de B. – Misérable, oui. Avec laquelle Cartier Bresson vous a photographié. Alors comment avez-vous pris contact avec New York, le lendemain ?

J.-P. S. – On nous a laissés libres d'aller d'abord dans la Cinquième Avenue. Je me rappelle, c'était un dimanche. Je m'y suis promené avec les camarades de mon groupe.

S. de B. – Vous ne restiez pas toujours ensemble tous les sept ?

J.-P. S. – Non, mais là, le premier jour, les hommes sont allés ensemble se promener sur la Cinquième Avenue. Le matin, on a vu des gens entrer dans une église, on était très émus par cette avenue. Elle me plaisait moins cependant que d'autres par la suite : la sixième, la septième ; et puis la Bowery, la troisième Avenue. J'ai commencé à me débrouiller dans ces avenues, c'est simple comme tout ! Et j'étais aux anges. On était entre la soixantième et la cinquantième rue, c'est-à-dire vers le centre.

S. de B. – Au Plaza, vous étiez près du Central Park. Et où est-ce que vous bouffiez ?

J.-P. S. – Nous étions invités beaucoup à déjeuner, ou à dîner.

S. de B. – Je pense que ce qui faisait une grosse différence avec nos autres voyages, c'est que vous voyiez des gens.

J.-P. S. – Oui. Pas exactement les gens du pays : des gens qui étaient tous dans cet office de guerre pour faire des interventions à la radio, par exemple. Pour la France, pour l'Angleterre.

S. de B. – Il y avait des Français ?

J.-P. S. – Il y avait des Français, oui. Des Anglais.

S. de B. – Mais vous deviez quand même rencontrer des Américains ?

J.-P. S. – Oui, bien sûr.

S. de B. – C'est là que vous avez connu le groupe qui s'occupait à la radio de l'effort de guerre.

J.-P. S. – C'est comme ça que j'ai connu des tas de gens. Les Américains je les ai plutôt rencontrés sur place. C'est-à-dire, là où on m'emmenait, il y avait des Américains qui me parlaient. Je me revois dans une usine qui s'était construite sur place dans un village de maisons préfabriquées au milieu de gravats, de saletés. C'était tout à fait curieux de voir ces maisons préfabriquées réunies en village, au milieu de ces gravats et de ce sol bouleversé.

S. de B. – En gros, qu'est-ce que vous avez vu ? Vous êtes resté combien de temps ? Trois mois, quatre mois ?

J.-P. S. – Trois ou quatre mois, oui.

S. de B. – Vous êtes resté surtout beaucoup à New York ?

J.-P. S. – Ah, non. Le voyage proprement dit nous a fait rester huit jours à New York au départ, et puis cinq, six jours au retour. Je suis resté quatorze jours à New York. Je suis reparti de Washington, d'ailleurs. Je suis reparti après les autres. Nous sommes tous repartis à des dates différentes, parce que nous avions plus ou moins d'argent en poche ; je suis resté un mois et demi au moins après la fin du voyage.

S. de B. – A New York ?

J.-P. S. – A New York, oui.

S. de B. – Vous avez été à Hollywood ?

J.-P. S. – Oui, j'y ai été presque tout de suite ; on a fait Washington, la T.V.A., puis La Nouvelle-Orléans. Pas Miami. J'ai connu Miami beaucoup plus tard. De La Nouvelle-Orléans, on a traversé l'Amérique, toujours en avion, on a fait les gorges du Colorado, et on est remonté.

S. de B. – Chicago, vous l'avez vu aussi ?

J.-P. S. – Oui, bien sûr. Nous avons été à Hollywood, de

Hollywood nous sommes redescendus sur Chicago. De Chicago, nous avons été à Detroit, je pense.

S. de B. – Oui, on a dû vous montrer des villes emmerdantes sur l'effort de guerre.

J.-P. S. – Oui, j'ai vu Detroit, et puis nous sommes revenus de Detroit à New York.

S. de B. – Et là vous avez rencontré beaucoup de Français. Vous avez rencontré Breton.

J.-P. S. – Oui, j'ai connu naturellement des Français, là-bas. Et j'ai dû voir une fois Lazareff, en tout cas une fois sa femme.

S. de B. – Il y avait beaucoup de Français qui étaient partis pour l'Amérique, soit parce qu'ils étaient juifs, soit parce qu'ils ne voulaient pas rester sous l'occupation. André Breton était parti.

J.-P. S. – Il était parti, oui. Donc, j'ai rencontré André Breton. J'ai aussi rencontré Léger. Je suis allé lui rendre visite. Il était très gentil. Je l'ai vu plusieurs fois, et il ne m'a pas laissé partir sans cadeaux, c'est-à-dire sans avoir choisi des tableaux de lui que j'ai gardés longtemps. Je les avais choisis en Amérique et il me les a apportés plus tard.

S. de B. – Léger, Breton. Il y avait aussi Rirette Nizan, là-bas.

J.-P. S. – Et Lévi-Strauss. Oui, j'ai revu Rirette Nizan. Qui encore ? Autour de Breton, y avait des gens, y avait Jacqueline Breton et son futur mari, David Hare. Elle allait divorcer.

S. de B. – Lui, c'était un Américain.

J.-P. S. – C'était un jeune sculpteur américain qui semble n'avoir pas fait une grande carrière.

S. de B. – Il y avait Duchamp aussi.

J.-P. S. – Oui, mais Duchamp n'était pas parmi les réfugiés.

S. de B. – Il vivait là-bas depuis déjà longtemps.

J.-P. S. – J'ai déjeuné avec lui.

S. de B. – Parmi les Américains proprement dits, qui avez-vous connu ?

J.-P. S. – Il y avait la femme de Saint-Exupéry. Et puis j'ai bien connu Calder.

S. de B. – Vous n'avez pas rencontré d'écrivains ?

J.-P. S. – J'ai rencontré des écrivains à Paris. Dos Passos, je l'ai rencontré à Paris.

S. de B. – Richard Wright, vous l'avez connu là-bas ?

J.-P. S. – Oui, lui et sa femme. Et puis des critiques américains. Nous n'avons pas parlé d'Hemingway. Hemingway je le connaissais de France aussi.

S. de B. – Ah oui ! Nous l'avions vu à la Libération. Ça ne vous gênait pas trop de ne pas savoir l'anglais ?

J.-P. S. – Non, parce que je ne voyais que les Américains qui parlaient français ; les autres me laissaient tomber comme quelqu'un qui ne connaissait pas la langue, c'était normal. J'étais un petit peu connu là-bas dans les milieux d'étrangers réfugiés en Amérique, pour avoir écrit un article dans la revue d'Aron, sur la France sous l'occupation.

S. de B. – On avait dit qu'on parlerait de la lune.

J.-P. S. – Oui, parce que la lune accompagne tout le monde de la naissance à la mort. Et elle a assez bien marqué, depuis 50, 60 ans environ, l'évolution du milieu et par conséquent notre révolution intérieure, et extérieure. Quand je l'ai connue, c'est-à-dire très tôt, elle apparaissait comme un soleil de nuit. C'était un cercle dans l'espace, très loin, comme le soleil, une source lumineuse faible mais existante ; on voyait dedans ou bien un homme avec une hotte sur le dos, ou bien les traits d'une tête, enfin ce qu'on voulait en somme. Elle était plus familière et on nous la disait plus proche que le soleil, plus reliée à la terre et on la regardait comme une propriété ; c'était dans le ciel un objet quasiment lié à nous.

S. de B. – Ce qu'elle est en effet puisque c'est un satellite.

J.-P. S. – Justement, mais on savait d'abord d'expérience qu'elle était toujours là, qu'il y avait une pleine lune et ça représentait comme un signe terrestre dans le ciel. C'est comme ça que je l'ai connue au départ. Je la voyais la nuit et elle était quelque chose d'important pour moi, je ne pouvais pas dire

exactement quoi. C'était la lumière de la nuit, ce qui apparaissait de rassurant dans la nuit. Quand j'étais enfant j'avais un peu peur de la nuit et la lune me rassurait ; quand j'allais dehors dans le jardin et que la lune était au-dessus de ma tête j'étais heureux. Il ne pouvait pas m'arriver grand-chose. Comme les enfants, souvent je m'imaginais qu'elle parlait, qu'elle me contait des choses, je m'imaginais qu'elle me voyait, aussi. Elle représentait vraiment quelque chose pour moi, dans le ciel, et je me souviens aussi que je la dessinais et que je lui mettais à l'intérieur des choses que je prétendais y voir, qui n'était pas le bonhomme au fagot ni la tête : des visages ou des paysages à l'intérieur de la lune que j'inventais, que je ne voyais pas d'ailleurs, que je prétendais voir.

S. de B. – Et quand vous avez été plus âgé, est-ce qu'elle a gardé un rôle pour vous ?

J.-P. S. – Très longtemps, oui. Le soleil, je n'aimais pas nécessairement, pas tout le temps, il m'éblouissait. Le ciel c'était une étendue habitée par le soleil et la lune.

S. de B. – Est-ce que vous parlez de la lune dans vos livres ? Vous en parlez en tout cas dans le prologue de *Nekrassov ;* il y a un homme et une femme sur le quai, il dit : « Regarde, regarde la lune » et la femme dit : « C'est pas joli, la lune on la voit tous les jours », et il répond : « C'est joli parce que c'est rond. » Je ne me rappelle pas par ailleurs s'il y a des clairs de lune dans vos romans.

J.-P. S. – Il me semble qu'il est question, un peu, de la lune dans *Le Mur.* Je pensais à la lune comme à quelque chose de personnel ; dans le fond, la lune représentait pour moi tout ce qui est secret, en contraste avec ce qui est public et donné, qui était le soleil. J'avais idée qu'elle était une copie nocturne du soleil.

S. de B. – Pourquoi avez-vous voulu parler de ça particulièrement ?

J.-P. S. – Parce que je m'étais dit qu'un jour j'écrirais sur la lune. Alors après, j'ai su ce qu'était la lune, en gros, qu'elle représentait un satellite ; ça on me l'a enseigné et je l'ai pris personnellement, ce n'était pas un satellite de la terre, c'était mon satellite. Je le sentais comme ça. Il me semblait que j'avais

des pensées qui venaient de ce que j'étais regardé par la lune. Je l'aimais beaucoup, elle était poétique, c'était de la poésie pure. Elle était à la fois complètement séparée de moi, elle était là, dehors ; et il y avait entre nous une liaison, un même destin. Elle était là comme un œil et comme une oreille, elle me tenait des discours : j'avais écrit des discours sur la lune.

S. de B. – Pourquoi parlez-vous au passé ?

J.-P. S. – Parce qu'elle m'apporte moins depuis qu'on y va. La lune a été ça jusqu'au moment où on a commencé à y aller. Ça m'a vivement intéressé qu'on décide d'y aller et qu'on y aille. Je me suis tenu au courant des voyages. Je me rappelle, même, qu'à Naples j'avais loué un appareil de télévision pour voir le voyage d'Armstrong.

S. de B. – Pour voir les premiers hommes dans la lune.

J.-P. S. – Pour voir l'allure qu'ils avaient, ce qu'ils y faisaient, comment était la lune, comment on voyait la terre de la lune, tout cela me passionnait ; mais, en même temps, ça transformait la lune en un objet scientifique et elle perdait le caractère mythique qu'elle avait eu jusque-là.

S. de B. – Aviez-vous imaginé qu'on irait dans la lune ?

J.-P. S. – Non. J'avais lu les romans de Jules Verne sur la lune et puis j'avais lu *Les Premiers Hommes dans la Lune* de Wells. Tout ça je connaissais bien, mais ça me paraissait de la légende, de l'impossible. Les manières d'y aller de Wells n'étaient pas vraiment scientifiques.

S. de B. – Celles de Jules Verne étaient un peu plus... Il y avait aussi *Le Voyage dans la lune* de Cyrano de Bergerac.

J.-P. S. – Oui, mais ça...

S. de B. – Ce n'était pas très intéressant ; mais enfin on a souvent eu le rêve d'aller dans la lune.

J.-P. S. – Moi je ne l'ai pas eu.

S. de B. – On avait un peu parlé l'autre jour de cette idée que vous exprimez à la fin des *Mots*, que n'importe qui vaut n'importe

qui et que vous êtes n'importe qui. Je voudrais savoir ce que signifie exactement pour vous cette affirmation. Mais, pour commencer, comment s'est forgée en vous, comment se sont forgées les idées d'égalité entre les hommes, ou les idées de supériorité, de hiérarchie ? D'une part vous dites que quand vous étiez jeune, vous vous sentiez un génie, d'autre part vous dites qu'en quelque sorte vous avez toujours pensé les hommes égaux. Pouvez-vous nous débrouiller un petit peu ça à partir de votre enfance et de votre jeunesse d'abord ?

J.-P. S. – Quand j'étais petit, à l'âge où j'écrivais mes premiers romans, à huit ans, mon grand-père me traitait de prince et il me considérait un peu comme le petit prince. A ce moment-là j'étais donc paré par lui d'une qualité intérieure, qualité interne, subjective, du petit prince, qui n'était d'ailleurs que sa propre bonté, générosité, qu'il retrouvait en moi. Un être ayant cette réalité subjective de prince, ça ne conduit pas à l'égalité, car un prince est supérieur aux gens qui l'entourent. Et cependant, il y avait une espèce d'égalité au fond de tout ça, parce que je pensais que j'étais un être humain, et que tous les êtres humains étaient donc des princes. C'est à peu près comme ça que je voyais les choses. La masse, elle, était faite de demi-êtres humains, d'êtres humains qui n'étaient pas tout à fait réussis, tout ça était autour de moi. Mais il y avait d'autres êtres humains réussis que je découvrais, qui passaient à côté de moi et qui étaient certainement des princes. Donc il y avait une espèce de monde d'égaux, qui étaient les princes, et puis une tourbe. Ce n'est pas une égalité bien sûr, mais cependant il y avait dans l'idée de ces princes qui se voyaient et qui étaient égaux entre eux, qui n'étaient pas plus princes que je ne l'étais, et réciproquement, il y avait dans cette idée-là déjà l'idée d'une égalité, égalité que j'ai toujours voulue et rêvé d'établir entre les gens et moi. Parce que, finalement, chaque fois que j'ai eu des rapports forts avec quelqu'un, homme ou femme, je me suis aperçu que la personne était tout à fait mon égale, et que si je pouvais peut-être mieux me débrouiller dans les mots, en tout cas les intuitions premières qu'elle avait étaient exactement les mêmes que les miennes, et qu'elle prenait les choses du même point de vue que moi.

S. de B. – Mais revenons à votre enfance. Quand vous avez été au lycée, est-ce qu'il n'y avait pas cependant certaines hiérarchies qui s'établissaient entre les bons, les mauvais élèves ?

J.-P. S. – En effet une hiérarchie s'établissait. Mais comme je n'étais pas très favorisé par la hiérarchie, je n'étais pas un très bon élève, j'étais dans les moyens, ou un petit peu supérieur à la moyenne, quelquefois en dessous, je ne considérais pas que cette hiérarchie m'était favorable. Et je la considérais comme quelque chose qui ne me concernait pas. Je ne pensais pas qu'être le premier, être avant le petit Brun ou le petit Malaquin, ou après, donnait une véritable perspective de mon être. Mon être c'était cette réalité subjective, profonde, au-delà de tout ce qu'on pouvait en dire, et qui n'était pas classable. En vérité, c'est là que j'ai commencé à dire qu'on ne peut pas classer. Une subjectivité c'est quelque chose qui n'apparaît pas comme premier ou second, c'est une réalité totale et profonde, d'une certaine manière infinie, qui est là, en soi, devant soi, c'est l'être, c'est l'être de la personne. Et ça, il ne s'agit pas de la classer par rapport à tel autre être, qui est peut-être moins visible, moins affirmé, mais qui est aussi vrai dans les profondeurs. Il ne s'agit pas de classer ces individus, il s'agit de les laisser comme des totalités qui représentent l'homme.

S. de B. – En quelque sorte c'est le côté absolu de la conscience que vous affirmiez avant tous les autres.

J.-P. S. – C'est ça. Le côté absolu, je l'affirmais d'abord en moi, j'ai commencé à l'affirmer comme petit prince, mais en fait ça voulait dire conscience, conscience de ce que je voyais, de ce que je lisais, de ce que je sentais. Et puis conscience profonde, liée aux objets autour de moi, et en même temps ayant une profondeur difficilement transmissible et qui était moi. Et ça, ça ne pouvait pas être inférieur à quiconque, ni supérieur. Les autres étaient comme ça, et ça je le sentais étant jeune, étant enfant.

S. de B. – Cependant quand vous avez été avec Nizan en première, et dans les années suivantes, vous disiez que vous vous considériez comme des surhommes, et en même temps vous m'avez dit que vous aviez l'intuition d'être un génie. Alors est-ce

que cette idée de génie et de surhomme n'est pas contradictoire avec l'idée d'égalité ?

J.-P. S. – Non, parce que justement pour moi, le génie et le surhomme, c'étaient simplement des êtres qui se donnaient dans toute leur réalité d'homme ; et la masse qui se classait suivant des chiffres, suivant des hiérarchies, c'était une pâte dans laquelle on pouvait trouver des surhommes qui allaient venir, qui allaient se dégager, mais qui n'était pas vraiment constituée par des surhommes, qui était faite par des sous-hommes et qui correspondait en effet à des hiérarchies, les hiérarchies visant rarement l'homme lui-même mais des qualités de l'homme, visant l'inspecteur des chemins de fer, l'inspecteur des travaux publics, des professeurs. Le métier en somme, les activités, les objets dont ils s'entouraient, tout cela était susceptible de hiérarchie. Mais si on arrivait à la profondeur, il n'y avait pas de hiérarchie possible. Et c'est ça que j'ai petit à petit mis au clair pour moi.

S. de B. – Et quand vous étiez à l'École normale, il y avait tout de même des compétitions, des places, des rangs.

J.-P. S. – Non, il n'y avait pas de compétition, ni de places, absolument pas.

S. de B. – Il y en avait pour entrer à l'Ecole par exemple.

J.-P. S. – Il y avait, pour entrer à l'École, un examen d'École, on avait une place, et puis la sortie d'École, c'était l'agrégation.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Alors il y avait également un concours où on avait une place, mais, entre les deux, il n'y avait rien. Jusque-là je vous ai montré l'idée de la subjectivité comme génie, et l'idée de la hiérarchie comme classification liée à des qualités particulières. A l'École normale, il y avait ces deux classifications : une classification qui revenait à une absence de classification ; l'absence de classification, c'était la subjectivité pure, conçue comme infinie et caractérisée par le génie. Je me considérais comme un génie. C'est une idée qui m'est venue très jeune ; elle naissait de l'idée de mes grands frères les écrivains, alors que j'étais moi-même écrivain. Je pensais qu'un Balzac, un Bossuet, devait être égalé par moi, et par conséquent je serais ce qu'on appelle un génie. Il y avait donc à l'École normale ma

subjectivité qui était géniale et d'autre part des rangs qui étaient des rangs d'âge. Par exemple quand je rentrai à l'École normale, j'étais en première année, j'allais dans une turne avec cinq ou six de mes camarades que je connaissais et que j'aimais bien ; à côté il y avait d'autres turnes de même espèce ; et à l'étage au-dessus il y avait les carrés, les élèves de seconde année qui étaient également réunis par turne et moins nombreux dans chaque turne ; et puis la troisième année avec des cubes, et puis après on était archicube. Tout ça était une distinction d'après les années. Et effectivement, ça correspondait à quelque chose, puisqu'on acquérait des connaissances qui finissaient par vous donner une valeur comme professeur dans telle matière. Par exemple j'apprendrais en quatre ans l'essentiel de ce qu'il fallait connaître pour faire de la philosophie, un autre apprendrait le français. Bref, il y avait cette classification en années d'École qui ne correspondait pour nous à rien. Nous ne pensions pas qu'ils étaient supérieurs à nous, ils étaient simplement classés.

S. de B. – Oui, c'était une hiérarchie dans l'égalité, puisque chacun devait y accéder d'une manière quasi mathématique.

J.-P. S. – Évidemment les égalités n'étaient pas exactement les mêmes puisque, à chaque fois, il y avait des connaissances plus nombreuses, et les examens passés plus nombreux. Mais enfin c'était quand même des égalités : l'égalité des gens de la première année qui avaient pas d'examens derrière eux mais qui étaient les mêmes dans la mesure où ils partaient pour les quatre années d'école ; puis l'égalité des autres années où il y avait derrière un examen, par exemple une licence obtenue dans l'année, et qui par conséquent avaient des connaissances, des qualifications en plus. Mais finalement c'était la même égalité.

S. de B. – Cependant vous faisiez des distinctions entre vos camarades ; vous n'aviez pas du tout l'idée que finalement tout le monde est valable ; cette attitude, très ouverte, très accueillante, qui était celle d'un Merleau-Ponty, vous ne l'aviez pas du tout.

J.-P. S. – Pas du tout. Au contraire, je distinguais entre les bons et les mauvais, avec violence. Et très rapidement, Nizan et moi, un peu Guille aussi, nous nous mîmes du côté des élèves d'Alain, qui étaient violents et brutaux ces années-là, et qui

voulaient faire régner une certaine terreur dans l'École. Je reconnais que ça ne va pas très bien avec la hiérarchie et la subjectivité géniale. Je pense quand même que c'était en liaison avec la subjectivité géniale. Je pense que, quand nous nous cachions en haut des escaliers pour jeter des bombes à eau sur des garçons qui rentraient vers minuit en smoking après avoir fait des visites dans le monde, nous indiquions par là que les visites, le smoking, le côté distingué, la chevelure bien peignée de ces garçons étaient choses absolument extérieures, de non-valeur, d'aucune valeur, qu'ils n'auraient pas dû avoir, qu'ils n'auraient pas dû chercher parce que ce qu'il fallait chercher c'était l'éclat intérieur du génie, mais certainement pas de briller dans un dîner mondain.

S. de B. – Est-ce qu'on ne pourrait pas dire que vous viviez sur deux plans à la fois, comme d'ailleurs tout le monde, qu'il y avait un certain plan métaphysique où s'affirmait l'absolu de toute conscience, mais qu'il y avait un plan moral, pratique et même social dans lequel cet absolu de conscience ne vous intéressait pas, si la personne dotée de cette conscience avait des comportements, une manière de vivre, de penser, contre laquelle vous étiez en lutte ? Vous aviez la réputation à la Sorbonne, vous, Nizan, Maheu, d'avoir une attitude extrêmement méprisante à l'égard du monde dans son ensemble, en particulier à l'égard des sorbonnards.

J.-P. S. – Parce que les sorbonnards représentaient des êtres qui n'étaient pas tout à fait des hommes.

S. de B. – C'est très grave d'admettre que certains hommes ne sont pas tout à fait des hommes. Ça va tout à fait contre l'idée d'égalité.

J.-P. S. – C'est très grave, et je m'en suis débarrassé par la suite ; mais il est certain que c'était là au départ ; le départ pour moi c'était ça, ces gens-là ne valaient pas grand-chose et certains deviendraient peut-être des hommes, mais la majorité d'entre eux n'en serait jamais. Et ça correspondait au fait que je n'avais pas d'amitié pour eux, je n'avais pas de liaison, de rapports avec eux. On se voyait...

S. de B. – Vous aviez des rapports hiérarchiques avec eux dites-vous.

J.-P. S. – J'avais des rapports pour des travaux qu'ils faisaient ou que je faisais. Nous étions classés à ce moment-là et je me trouvais donc sur une base objective. Nous étions vingt-cinq, j'étais classé cinquième, dixième, premier, et ainsi on pouvait nous comparer. Mais cela n'atteignait jamais l'être qui était moi et qui faisais également des écrits, qui étaient les produits du génie, pensais-je, et qui ne pouvaient en aucune façon se comparer sur des plans de hiérarchie.

S. de B. – Reste que vous aviez donc des amitiés très sélectives, et toute votre vie vos amitiés ont été très sélectives ; or ne pas avoir d'amitié pour quelqu'un, le rejeter, c'est établir une inégalité avec ceux pour lesquels au contraire vous avez de l'amitié et que vous acceptez.

J.-P. S. – Oui. Je pense que, en fait, chacun a en soi, dans son corps, dans sa personne, dans sa conscience, de quoi être sinon un génie en tout cas un homme réel, un homme avec des qualités d'homme ; mais que la majorité des gens ne le veut pas, elle s'arrête, elle s'arrête à un niveau quelconque, et finalement elle est presque toujours responsable du niveau auquel elle est restée. Je considère donc que, en théorie, tout homme est l'égal de tout homme et des rapports d'amitié pourraient exister. Mais en fait cette égalité-là est défaite par les gens au nom d'impressions stupides, de recherches stupides, d'ambitions, de velléités stupides ; alors on a affaire à des hommes qui seraient égaux s'ils voulaient changer un peu leur attitude, mais qui en fait, tels qu'ils sont, sont des contre-hommes, sont des gens qui se sont faits hommes dans des situations quasiment inhumaines.

S. de B. – Ceux que vous appelez des salauds, en particulier.

J.-P. S. – Les salauds sont précisément des gens qui mettent leur liberté à se faire reconnaître comme bons par d'autres, alors qu'en réalité ils sont mauvais à cause de leur activité même. J'aime vraiment, réellement, un homme qui me paraît avoir l'ensemble des qualités d'homme ; la conscience, la faculté de juger par-soi-même, la faculté de dire oui ou de dire non, la volonté, tout ça je l'apprécie dans un homme ; et ça va vers la

liberté. A ce moment-là, je peux avoir de l'amitié pour lui, et souvent j'en ai pour des gens que je connais fort peu. Et puis, il y avait la majorité, les gens qui étaient à côté de moi, dans un train, dans un métro, dans un lycée, à qui authentiquement je n'avais rien à dire ; on pouvait tout juste discuter, en se mettant sur le plan des hiérarchies, la place de cinquième, ou la place de dixième accordée à un élève, ou à un professeur.

S. de B. – Et quand vous étiez au lycée, est-ce que les rapports d'âge ont créé entre vous avec vos élèves des rapports d'inégalité, ou au contraire est-ce que les rapports d'égalité ont été possibles ?

J.-P. S. – Ah oui ! les rapports d'égalité étaient très possibles. On peut dire qu'au lycée, surtout à l'École normale, le rapport d'âge permettait une hiérarchie facile, mais qui ne correspondait absolument pas, pour chacun d'entre nous, à une qualité d'ordre subjectif, d'ordre essentiel. C'était juste une manière de ranger les gens dans un certain ordre, de manière à pouvoir les avoir sous la main, mais ça ne correspondait pas à une réalité. Autrement dit, il y avait la réalité vraie qui était celle de chacun, pour chacun, mais qui ne se donnait pas, qui restait ce qu'elle était, et puis une grande classification universelle qui accordait à d'autres classifications conçues de la même façon, et qui donnait un rang à la personne sur un plan de phénomène, sur un plan dans lequel la réalité de la personne était complètement supprimée. Il y avait une société où la réalité de l'homme était supprimée, où il y avait surtout des gens capables de faire un certain type d'action qui, dès le début, était donnée à ces gens-là comme les caractérisant ; mais il n'y avait pas de subjectivité se saisissant soi-même, de réalité essentielle étant possible à atteindre, soit par autrui, soit par celui-là qui avait cette subjectivité, cette réalité ; il n'y avait rien de tout cela. Tout cela était laissé en dehors.

S. de B. – Est-ce à cause de ce sentiment d'égalité entre les hommes que vous avez toujours refusé tout ce qui aurait pu vous distinguer ? Je veux dire, vos amis ont souvent noté votre refus, votre dégoût même pour ce qu'on appelle en général les honneurs. Est-ce que c'est plus ou moins lié à ça ? Et dans

quelles circonstances d'ailleurs est-ce que vous avez exactement manifesté ce dégoût ?

J.-P. S. – C'est lié à ça certainement ; mais également c'est lié à l'idée que ma réalité profonde est au-dessus des honneurs. Parce que ces honneurs sont donnés par des hommes à d'autres ; et les hommes qui donnent l'honneur, que ce soit légion d'honneur ou prix Nobel, n'ont pas de qualité pour le donner. Je ne vois pas qui a le droit de donner à Kant ou à Descartes, à Goethe, un prix signifiant : vous appartenez maintenant à une classification ; nous avons transformé la littérature en une réalité classée, et vous appartenez à tel rang dans cette littérature. Ça, je nie la possibilité de le faire, et par conséquent je nie tout honneur.

S. de B. – Ça explique votre refus du prix Nobel. Mais, après la guerre, il y a eu un premier refus de votre part, le refus de la légion d'honneur.

J.-P. S. – Oui. La légion d'honneur me paraît une récompense qui va à la série, qui va aux médiocres ; on va dire que tel ingénieur mérite la légion d'honneur et tel autre ingénieur à peu près semblable à lui ne la mérite pas. Et vraiment ils ne sont pas considérés pour ce qu'ils valent, ils sont considérés pour un travail qu'ils ont fait ou pour la recommandation de leur chef, ou pour des circonstances de ce genre. C'est-à-dire rien qui corresponde à leur réalité. Cette réalité-là n'est pas quantifiable.

S. de B. – Vous venez de prononcer le mot « médiocres », donc quand même, de temps en temps, avec votre théorie de l'égalité vous reviennent des épithètes, des expressions fort aristocratiques.

J.-P. S. – Ah non, pas du tout, parce que je vous ai déjà dit, la liberté, l'égalité est au départ, et l'égalité devrait être à la fin, dans un processus humain, c'est-à-dire dans le développement d'un homme. Mais l'homme est aussi un être hiérarchisé, et c'est en tant que hiérarchisé qu'il peut devenir idiot ou qu'il peut préférer la hiérarchie à sa réalité profonde. A ce niveau-là, sur le plan de la hiérarchie, il peut mériter des épithètes dénigrantes. Vous comprenez ?

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Je considère que la plupart des gens qui nous entourent sont encore trop sensibles à une légion d'honneur, à un prix Nobel, à des choses comme ça, alors qu'en réalité ça ne correspond à rien. Ça ne correspond qu'à une distinction donnée dans la hiérarchie, à un être qui n'est pas réel, qui est abstrait et qui correspond à l'être que nous sommes, mais qui correspond sans bien comprendre pourquoi.

S. de B. – Il y a pourtant des reconnaissances que vous acceptez. Vous n'acceptez pas la reconnaissance par certains hommes de la valeur, disons, de votre œuvre philosophique, de manière qu'ils vous donnent un prix Nobel, mais vous acceptez la reconnaissance et même vous la souhaitez, de la part des lecteurs, de la part du public.

J.-P. S. – Oui, c'est ma fonction. J'écris, je demande donc au lecteur pour qui j'écris de trouver bonnes les choses que j'écris. Non pas que je pense qu'elles sont toujours bonnes, loin de là, mais quand par hasard elles peuvent être bonnes, je désire qu'elles soient immédiatement estimées comme telles par mon lecteur.

S. de B. – Parce qu'en somme votre œuvre c'est vous-même, et si on reconnaît votre œuvre, on vous reconnaît dans votre réalité.

J.-P. S. – Voilà.

S. de B. – Tandis que la qualité extérieure qui vous ferait avoir la légion d'honneur, ça n'est pas vous-même.

J.-P. S. – Non, c'est abstrait.

S. de B. – Vous rappelez-vous comment ça s'est passé pour la légion d'honneur ?

J.-P. S. – Eh bien, c'était en 45, et les gens de Londres qui étaient venus s'installer à Paris...

S. de B. – Les gens de Londres ; vous voulez dire de Gaulle.

J.-P. S. – De Gaulle, oui. Ils nommaient des ministres, des sous-secrétaires d'État, et il y avait un ministère de la Culture, dont Malraux était le ministre, et dont Raymond Aron, mon camarade, était sous-secrétaire d'État. Et ils ont commencé à distribuer des légions d'honneur. Ça donna l'idée à mon

camarade Zuorro[1] dont j'ai parlé ailleurs, de me faire avoir malgré moi la légion d'honneur, pensant que je serais bien embêté.

S. de B. – Parce qu'il faut dire que Zuorro aimait vous jouer des tours.

J.-P. S. – Il aimait me jouer des tours. Il alla voir ma mère, passa une grande heure avec elle, et lui arracha son consentement ; la pauvre femme ne connaissait rien à tout ça, elle avait eu un père qui avait eu la légion d'honneur, et un mari qui avait la légion d'honneur…

S. de B. – Elle trouvait ça très bien.

J.-P. S. – Il lui paraissait que son fils devait l'avoir. Il lui a dit d'accepter pour moi que j'aie la légion d'honneur, et qu'on me ferait la surprise de me la donner. Elle accepta de bonne grâce.

S. de B. – C'est-à-dire qu'elle a signé un papier.

J.-P. S. – Elle a signé un papier. C'était un passe-droit malgré tout, parce que c'est moi qui aurais dû signer le papier. Mais je ne l'ai su qu'après. Et, un beau jour, on me téléphona, un ami, dont un parent était au ministère, qui me dit : « Est-ce que vous avez demandé la légion d'honneur ? » J'ai hurlé de surprise, et puis il m'a dit : « Eh bien ! vous allez l'avoir. » Alors, je me suis précipité au téléphone, et j'ai eu Raymond Aron. Et je lui ai dit : « Mon petit camarade, on veut me donner la légion d'honneur, il faut que tu empêches ça. » Aron l'a pris d'assez haut, et il me trouva fort désagréable, mais il fit quand même en sorte que j'échappe à cette légion d'honneur.

S. de B. – Dans l'ensemble, le gouvernement nous était sympathique, il regroupait les résistants de France. Il y avait des gens qui étaient vraiment nos amis qui étaient là-dedans, et c'était à titre en somme de — comme à Camus d'ailleurs, à lui aussi on lui a proposé —, c'était un peu à titre d'intellectuel résistant qu'on vous proposait cette distinction.

J.-P. S. – Certainement.

S. de B. – Les conditions étaient presque les meilleures pour pouvoir l'accepter. Mais cependant…

1. Que j'ai appelé Marco dans mes *Mémoires*.

J.-P. S. – Il y avait un abîme, même si les conditions étaient les meilleures ; il restait qu'accepter une décoration c'était quelque chose d'inimaginable pour moi.

S. de B. – Parce que ça s'inscrivait en même temps dans une hiérarchie bourgeoise, la légion d'honneur. Et c'était donc vous intégrer à cette société.

J.-P. S. – Ce n'était pas la société bourgeoise, c'était la hiérarchie. Il y a des hiérarchies analogues en U.R.S.S. ou dans les pays socialistes.

S. de B. – Il y a cependant un certain nombre de prix que vous avez acceptés. Et ça serait amusant de voir pourquoi. Je pense à un certain prix italien…

J.-P. S. – J'en ai accepté d'autres. J'ai d'abord accepté un prix populiste, en 40, une petite somme qui m'était donnée et qui me permit de vivre un peu mieux. J'étais mobilisé, je vous donnai en partie cet argent, j'en gardai un peu pour moi au front, et je vécus un peu mieux avec ça. Je crois que, là, j'ai été absolument cynique, estimant que la guerre ôtait toute valeur au prix ou non-prix, que si on vous en donnait un pendant qu'on se battait, c'était une plaisanterie, que je pouvais l'accepter. A vrai dire je n'avais rien à foutre d'un prix populiste, étant donné que je n'avais absolument rien de commun avec les écrivains populistes. Donc j'ai accepté.

S. de B. – Oui, vous avez pris l'argent cyniquement.

J.-P. S. – J'ai pris l'argent cyniquement.

S. de B. – Mais il y a eu des acceptations que vous avez faites sans profit.

J.-P. S. – Le prix italien, c'était parce que j'étais bien avec les communistes italiens, que certains d'entre eux me plaisaient beaucoup ; je n'étais pas bien au même moment avec les communistes français. Les communistes italiens je les aimais bien, et à ce moment-là ils avaient organisé cette petite fête ; il s'agissait de donner chaque année un prix à celui qui, pendant l'occupation, avait fait preuve de courage ou d'intelligence, et ils me l'avaient donné. Évidemment ce n'était pas du tout conciliable avec ma théorie.

S. de B. – Mais c'était un prix en rapport avec l'occupation ?

J.-P. S. – C'était un prix qui était lié à la résistance. Je l'ai eu ; Dieu sait pourtant que la résistance que j'ai faite... j'étais résistant, je voyais des résistants, mais elle ne m'a pas coûté grand-chose. Cependant ils me l'ont donné. Je pense que je ne voyais pas ce prix comme l'aboutissement d'une période, d'une hiérarchie ; j'étais trop conscient de ce que mon attitude pendant l'occupation, à la comparer à celle de ceux qui s'étaient fait faire prisonniers par les Allemands, qui avaient été torturés, qui étaient morts en prison, n'avait absolument rien de commun. On était des résistants, quand on était écrivain, ça voulait surtout dire qu'on écrivait dans des petites revues cachées, qu'on faisait des petites actions de ce type-là. J'y voyais plutôt la reconnaissance par les Italiens d'un certain type de résistance intellectuelle pendant l'occupation. C'était ça qui m'intéressait. C'est-à-dire, ils mettaient l'accent sur ce genre de refus, sous l'occupation, que nous autres écrivains, ceux en tout cas que je connaissais, nous avions mis au premier plan. Donc, je me considérais non pas tant comme digne, moi, de cette distinction, mais digne en tant que les autres écrivains auraient pu, comme moi, être nommés. Quelqu'un avait ce prix, c'était moi ; ça représentait une sorte de résistance intellectuelle française.

S. de B.– En somme, c'était une relation d'amitié avec les communistes italiens, qui vous proposaient une certaine reconnaissance de votre action, et de celle de vos camarades pendant la guerre, et que vous acceptiez également dans l'amitié. Là ça ne passait pas par des hiérarchies, par des honneurs, par des distinctions.

J.-P. S. – Absolument pas.

S. de B. – C'était vraiment un rapport de réciprocité entre vous et ceux qui...

J.-P. S. – Ils m'ont donné de l'argent.

S. de B. – Que vous avez donné pour soutenir je ne sais plus quel mouvement social. Cela dit, il y a eu un autre honneur qui vous a été proposé, et on avait insisté, même parmi certains de vos proches, pour que vous acceptiez : c'était d'être professeur au Collège de France.

J.-P. S. – Oui. Alors, je ne voyais pas pourquoi j'aurais été

professeur au Collège de France. J'avais écrit des livres de philosophie, mais la philosophie, c'est depuis le XVIII[e] siècle qu'on considère que c'est une matière à enseigner. C'est une matière à enseigner si l'on veut, s'il s'agit des systèmes de philosophie passés; mais si on essaye de penser philosophiquement le présent, je ne pense pas que ce soit grâce à ce qu'on enseigne aux élèves. Ils peuvent en prendre connaissance, mais il n'y a pas de raison pour qu'un professeur enseigne une chose qui ne s'est pas développée complètement, dont il ne sait pas exactement la valeur. Bref, je ne voyais pas pourquoi, en tant que philosophe, j'irais au Collège de France. Ça me paraissait absolument étranger à ce que je faisais.

S. de B. – Vous pensiez qu'il valait mieux écrire des livres, et que les gens les lisent à loisir, en ayant le temps de réfléchir, plutôt que de leur faire un cours ex cathedra là-dessus.

J.-P. S. – Voilà. Et je dois dire que j'étais très occupé au même moment; j'écrivais des livres qui me prenaient tout mon temps et ç'aurait été réduire mon temps de travail, puisque j'aurais donné un certain nombre d'heures de la semaine à préparer des cours sur des choses que j'avais l'impression de savoir, par conséquent ça ne m'aurait pas fait progresser d'avoir un cours au Collège de France. Merleau-Ponty l'avait parce qu'il considérait la philosophie un peu à l'intérieur du système professoral; je ne sais pas pourquoi d'ailleurs. Ses livres n'étaient pas spécialement des livres universitaires, mais cependant il y avait entre nous, je pense, la différence qu'il acceptait l'université, dès l'origine comme un moyen de faire de la philosophie, et que moi je ne l'acceptais pas.

S. de B. – Oui, d'ailleurs Merleau-Ponty avait fait une thèse.

J.-P. S. – Il avait fait une thèse.

S. de B. – Il avait fait une carrière comme universitaire. Il faut dire aussi qu'il y a des considérations pratiques; vous en tant qu'écrivain arrivé, vous gagniez beaucoup d'argent à ce moment-là, et Merleau-Ponty, il était évident que c'était sa carrière universitaire qui lui rapportait de quoi vivre. Alors ça, ça comptait beaucoup, et lui ça lui donnait au contraire du temps, d'être au Collège de France, parce qu'il avait moins à faire que

s'il avait été simplement professeur à la Sorbonne. C'est une considération, je pense, qui motive beaucoup de gens qui sont au Collège de France. Mais vous, évidemment, comme vous n'aviez pas de motif pratique ou économique, ça aurait été uniquement une question d'honneurs.

J.-P. S. – Je ne considérais pas comme un honneur d'être professeur au Collège de France.

S. de B. – Vous n'avez jamais rien considéré comme un honneur.

J.-P. S. – En effet. Je me considérais comme supérieur aux honneurs qu'on pouvait m'offrir, parce qu'ils étaient abstraits, ne s'adressaient jamais à moi.

S. de B. – Ils s'adressaient à l'autre en vous. Et pour en revenir au prix Nobel, ce qui a été alors le plus scandaleux de vos refus, celui qui a été le plus connu, le plus commenté ?

J.-P. S. – Le prix Nobel, je suis en totale contradiction avec lui parce qu'il consiste à classer les écrivains. S'il avait existé au XVIe, au XVe siècle, nous saurions que Clément Marot a eu le prix Nobel, que Kant l'a manqué, qu'il aurait dû l'avoir, mais qu'on ne lui a pas donné parce qu'il y a eu une confusion, ou une action de certains des membres du jury ; que Victor Hugo l'a eu bien entendu, etc. A ce moment-là, la littérature serait donc complètement hiérarchisée ; vous auriez les membres du Collège de France, et d'autres qui auraient eu des prix Goncourt, et puis d'autres qui auraient eu d'autres dignités. Le prix Nobel, ça consiste à donner un prix chaque année. A quoi correspond ce prix ? Que signifie un écrivain qui a reçu en 1974 le prix, qu'est-ce que ça veut dire par rapport aux hommes qui l'ont reçu avant, ou à ceux qui ne l'ont pas reçu mais qui écrivent comme lui, et qui sont peut-être meilleurs ? Que signifie ce prix ? Peut-on dire vraiment que l'année où on me l'a donné j'étais supérieur à mes collègues, les autres écrivains, et que l'année d'après c'est un autre qui l'a été ? Est-ce que vraiment il faut considérer la littérature comme ça ? Comme des gens qui sont un an supérieurs, ou bien qui le sont depuis longtemps, mais que l'on reconnaîtra cette année-là comme supérieurs ? C'est absurde. Il est bien évident qu'un écrivain n'est pas quelqu'un qui, à un

moment donné, est supérieur aux autres. Il est l'égal des meilleurs, au mieux. Et « les meilleurs », c'est encore une mauvaise formule. Il est l'égal de ceux qui ont fait de vraiment bons livres, et puis il l'est pour toujours. Il a fait cette œuvre, peut-être cinq ans auparavant, peut-être dix ans auparavant. Il faut un petit renouveau pour qu'on vous donne le prix Nobel. J'avais publié *Les Mots ;* ils ont trouvé ça valable, et ils m'ont donné le prix un an après. Ça donnait une nouvelle valeur pour eux à mon œuvre. Mais faut-il en conclure que, l'année d'avant, quand je n'avais pas publié cette œuvre, je valais beaucoup moins ? C'est une notion absurde ; cette idée de mettre la littérature en hiérarchie, c'est une idée complètement contraire à l'idée littéraire, et au contraire parfaitement convenable pour une société bourgeoise qui veut tout intégrer. Si les écrivains sont intégrés par une société bourgeoise, ils le seront en hiérarchie, parce que c'est comme ça en effet que se présentent toutes les formes sociales. La hiérarchie, c'est ce qui détruit la valeur personnelle des gens. Être au-dessus ou au-dessous, c'est absurde. Et c'est pour ça que j'ai refusé le prix Nobel, parce que je ne voulais en aucun cas être considéré comme l'égal de Hemingway, par exemple. J'aimais beaucoup Hemingway, je le connaissais personnellement, j'avais été le voir à Cuba, mais l'idée d'être son égal, ou à un rang quelconque par rapport à lui, était bien loin de ma pensée. Il y a là une idée que je trouve naïve et même stupide.

S. de B. – Je voudrais revenir sur votre orgueil. Que vous soyez orgueilleux ça ressort très évidemment de l'ensemble de nos conversations ; mais comment définiriez-vous votre orgueil ?

J.-P. S. – Je pense que ce n'est pas un orgueil qui porte sur ma personne, Jean-Paul Sartre, individu privé, mais plutôt sur les caractéristiques communes à tous les hommes. Je suis orgueilleux de faire des actes qui ont un commencement et une fin, de changer une certaine part du monde dans la mesure où j'agis,

d'écrire, de faire des livres — tout le monde n'en fait pas mais tout le monde fait quelque chose — bref, mon activité humaine, c'est de cela que je suis orgueilleux. Non pas que je la trouve supérieure à une activité quelconque mais c'est une activité. C'est l'orgueil de la conscience se développant comme un acte; sans doute cela porte aussi sur la conscience comme subjectivité mais c'est en tant que cette subjectivité produit des idées, des sentiments.

C'est le fait d'être un homme, un être né et condamné à mourir, mais entre les deux agissant et se distinguant du reste du monde par son action et par sa pensée qui est aussi une action, et par ses sentiments qui sont une ouverture vers le monde de l'action ; c'est par tout ça, quels que soient ses sentiments, quelles que soient ses pensées, que je trouve qu'un homme doit se définir ; pour tout dire, je ne comprends pas que les autres hommes ne soient pas aussi orgueilleux que moi étant donné que ça me paraît un caractère naturel, structural de la vie consciente, de la vie en société...

S. de B. – Le fait est qu'en général ils ne le sont pas ; comment se fait-il que vous ayez pu l'être ?

J.-P. S. – Je suppose que dans l'immense majorité des cas c'est la pauvreté et l'oppression qui interdisent l'orgueil.

S. de B. – Il y aurait une tendance chez tous les hommes à avoir un certain orgueil ?...

J.-P. S. – C'est ce que je pense. Cet orgueil est lié au fait même de penser, d'agir. Par là on révèle la réalité humaine et ça s'accompagne d'une conscience de l'acte qu'on fait, dont on est content et fier. Je pense que c'est ça l'orgueil qu'on devrait rencontrer chez tout le monde.

S. de B. – Et pourquoi y a-t-il des quantités de gens qui ne sont pas du tout orgueilleux ?

J.-P. S. – Prenez un garçon qui vit dans une famille plus ou moins désunie, dans une atmosphère de pauvreté, qui n'est pas instruit, qui n'est pas au niveau où la société lui demande des preuves et des qualités proprement humaines ; qui arrive dans ces conditions à une situation, quand il a dix-huit ou dix-neuf ans, qui comporte un travail secondaire, dur et peu payé. Ce garçon-là

a peut-être l'orgueil de ses muscles mais ce n'est plus que de la vanité ; il n'a pas d'orgueil proprement dit, parce qu'il est constamment aliéné, il est constamment repoussé hors du domaine où il devrait pouvoir agir avec les autres en affirmant : « J'ai fait ça, je fais ça, j'ai le droit de parler. »

S. de B. – L'orgueil serait un privilège de classe ?

J.-P. S. – Non ! Je ne dis pas cela ; je dis que les possibilités d'avoir de l'orgueil sont actuellement plus données dans une classe, la classe d'oppression, la classe bourgeoise, que dans une autre, la classe des opprimés, la classe prolétaire ; mais en fait tout homme me semble pouvoir être doté de cet orgueil. Les circonstances sociales font que c'est plus facile pour certains bourgeois que pour des prolétaires qui sont humiliés et offensés ; alors ils ont autre chose que l'orgueil, ils ont l'exigence d'un orgueil ; ils sentent la place vide de cet orgueil qu'ils devraient avoir, et dans la révolution ils réclament d'avoir l'orgueil d'être hommes. Il y a des prolétaires, des paysans dont on voit à travers leurs actes et leurs paroles qu'ils ont gardé de l'orgueil. Ce seront des révolutionnaires, ces gens-là. S'ils ont le dos courbé, le dos rond comme on dit, c'est malgré eux.

S. de B. – Ne croyez-vous pas qu'il y a un grand rôle de la famille, de l'éducation qui joue là ? Des gens des classes défavorisées, s'ils ont eu une chance familiale garderont de l'orgueil même dans l'oppression et l'exploitation ; au contraire de bourgeois riches qui sont complètement abîmés par une enfance trop protégée. Dans cette mesure-là, comment est-ce que vous expliquez que vous ayez pu être orgueilleux ?

J.-P. S. – J'ai eu une enfance dans laquelle on a beaucoup parlé et abusivement de mon intelligence, du fait que j'étais le petit-fils de mon grand-père, qui se croyait un grand homme qu'il n'était pas ; j'ai été amené à me penser comme un petit prince. J'étais déjà un privilégié dans cette sphère petite-bourgeoise où je vivais et j'étais considéré en tant que petit-fils de mon grand-père comme ayant une qualité inappréciable. Ça ne correspond pas à ce que je dis de l'orgueil, car je ne pense pas avoir une qualité inappréciable, je pense simplement avoir des possibilités humaines ; c'est l'être humain en moi dont je suis orgueilleux ;

mais ça m'est venu de mon premier orgueil, qui était un orgueil d'enfant.

S. de B. – Vous avez été encouragé à avoir l'orgueil d'être un homme.

J.-P. S. – Oui. Je pense que mon grand-père l'avait aussi, mais d'une autre façon... plus fondé sur des qualités personnelles, plus lié à l'université : amoindri ; mais il avait certainement de l'orgueil.

S. de B. – Vous avez approuvé, quand vous avez écrit sur Genet, un mot de lui : « L'orgueil vient après. » Est-ce que, pour vous, c'est valable ?

J.-P. S. – L'orgueil s'est appelé orgueil, s'est senti comme orgueil après ; après c'est-à-dire après ma douzième année, après une première vie où il existait mais où il ne se nommait pas.

S. de B. – Il me semble qu'à l'École normale, il y avait une chose que vous aimiez beaucoup : c'était l'ensemble.

J.-P. S. – Oui, on se voyait très souvent. Il se formait des groupes ; on allait au cinéma ensemble, on allait déjeuner ensemble. On déjeunait et on dînait la plupart du temps à l'École même. Entre les scientifiques et les littéraires, il y avait des conversations de table à table.

S. de B. – Vous avez souvent dit que les années d'École normale avaient compté parmi les plus heureuses de votre vie.

J.-P. S. – Oui, j'ai été parfaitement heureux.

S. de B. – Donc, vous aviez très grand plaisir à vivre entre hommes ? C'était vraiment entre hommes parce que vous étiez pensionnaire ; comme vous dites, vous mangiez ensemble, etc., donc la compagnie des hommes vous était très agréable.

J.-P. S. – Oui, j'avais tout de même des rapports avec des femmes.

S. de B. – Oui, je sais, il y avait Camille, il y avait la fiancée.

J.-P. S. – Il y avait pas mal de monde.

S. de B. – D'une autre manière, à travers Guille, il y avait Mme Morel, bien sûr.

J.-P. S. – Mais, dans l'ensemble, les journées se passaient avec des hommes.

S. de B. – Et ça, ça vous plaisait.

J.-P. S. – Notez que Guille, Maheu, Nizan, moi-même, on faisait un groupe qui était l'objet de railleries.

S. de B. – Oui, parce que vous étiez très distants avec les gens qui ne vous plaisaient pas. Par exemple, Merleau-Ponty, vous aviez de très mauvais rapports avec lui ?

J.-P. S. – Oui ; mais tout de même une fois je l'ai protégé contre des gars qui voulaient lui casser la gueule.

S. de B. – Vous chantiez des chansons obscènes et il avait voulu s'interposer parce qu'il était tala ?

J.-P. S. – Il est sorti, des gens ont couru après lui, ils étaient deux, ils allaient lui casser la figure parce qu'ils étaient furieux. Alors, je suis sorti aussi ; j'avais une vague amitié pour Merleau-Ponty ; il y avait quelqu'un d'autre avec moi ; nous sommes arrivés et nous avons dit : allez, ne lui cassez pas la gueule, foutez-lui la paix et laissez-le partir. Alors, ils n'ont rien fait et ils sont partis.

S. de B. – Il y a eu une autre occasion dans votre vie, où vous avez été très heureux, où vous viviez dans une communauté d'hommes ; c'est le camp de prisonniers.

J.-P. S. – Oui ; j'étais moins heureux.

S. de B. – Naturellement, à cause des circonstances ; mais, je veux dire, le fait de vivre avec des hommes en communauté ne vous a pas déplu à ce moment-là. Ce n'est pas du tout ça qui vous a rendu la situation de prisonnier un peu pénible, c'est qu'elle l'était objectivement ; mais le fait d'être avec des hommes, de vous faire reconnaître et de travailler avec eux, ça vous a plu ?

J.-P. S. – Ça m'a plu.

S. de B. – Ça, c'est amusant, parce que si on reprend maintenant la suite chronologique, on voit que vos amitiés avec des hommes ont été assez rares, en tout cas très choisies, et que vous n'avez pas, dans l'ensemble, aimé tellement vivre entre hommes ; je veux dire : prenons le service militaire...

J.-P. S. – Le service militaire, il y a eu une première partie qui a été le moment des cours qu'on suivait à Saint-Cyr, le moment des cours de météorologie, j'avais peu de rapports avec les autres soldats, sauf avec Guille qui avait choisi la même spécialité et avec Aron qui était instructeur. Il y en avait un ou deux autres avec qui je parlais, mais guère. Mais c'était vraiment l'instructeur et le camarade d'instruction qui étaient mes meilleurs amis. Puis après, à la villa Polovnia, j'étais avec deux types, un Toulousain et un cureton, un séminariste qui sentait horriblement mauvais des pieds, qui faisait mal son boulot et qui avait les rapports avec moi qu'il pouvait avoir, étant donné que je ne croyais pas en Dieu et que je ne lui cachais pas.

S. de B. – Là, c'était l'hostilité ?

J.-P. S. – C'est-à-dire que dès qu'une chose allait mal, ça tournait en hostilité ; le Toulousain, je ne l'aimais pas du tout non plus, il était voleur et combinard, mais j'avais peu de rapports avec lui ; pour des rapports de cuistance, pour se balader un jour à Tours, il était supportable.

S. de B. – Et quand vous étiez professeur, vous étiez forcément en liaison avec tout le groupe de professeurs.

J.-P. S. – Non, je n'étais pas en liaison.

S. de B. – Je veux dire, vous étiez là, et il y avait d'autres professeurs autour de vous ; est-ce que vous les teniez complètement à distance ? Vous avez eu, tout de même, des amitiés ! Au Havre, vous avez eu Bonnafé ?

J.-P. S. – J'ai eu Bonnafé et puis j'ai eu le professeur d'anglais, mais que nous considérions, Bonnafé et moi, comme un bouffon ; nous déjeunions ensemble dans le restaurant que j'ai décrit dans *La Nausée*.

S. de B. – Pourquoi avez-vous eu de l'amitié pour Bonnafé ?

J.-P. S. – Parce qu'il était beau garçon et boxeur, c'était essentiellement ça.

S. de B. – Au moment où vous étiez prof au Havre, vous étiez assez amis pour qu'on fasse quelques jours de voyage à pied, avec lui, son amie, vous et moi.

J.-P. S. – Oui, je l'aimais bien à ce moment-là.

S. de B. – Par la suite, dans vos différents postes, à Laon, à

Paris, vous n'avez jamais eu de rapports amicaux avec des collègues ?

J.-P. S. – Je les rencontrais quand j'allais à la séance où on donnait les tableaux d'honneur, quand j'y allais — parce qu'on m'a souvent reproché de ne pas y aller. Mais je ne peux pas dire que j'avais des rapports avec eux. Si, j'ai eu des rapports avec Magnane et avec Merle : pendant deux ans, j'ai été au lycée Pasteur, et là je les voyais tous les deux.

S. de B. – Mais pour Magnane, vous n'aviez pas d'amitié ? Vous le voyiez, mais ça ne comptait pas ?

J.-P. S. – Je le voyais plus que Merle pourtant, mais parce que Merle avait sa vie et qu'il n'avait pas beaucoup de temps, tandis que Magnane en avait davantage.

S. de B. – Quels autres rapports avez-vous eus ? Au Havre, vous vous trouviez avec Bost et Palle. C'était avec eux que vous faisiez de la boxe. Ce serait amusant de parler de vos rapports avec vos élèves.

J.-P. S. – En principe, je les aimais bien, et quand Bonnafé a inventé de donner des leçons de boxe, je les ai attirés moi-même dans la salle de gymnastique. Nous étions dix ou douze ; les autres ne suivant pas, ayant peur de se ridiculiser ou de donner un mauvais coup. Nous étions une dizaine et nous boxions sans nous faire grand mal.

S. de B. – Il y avait d'autres élèves que vous aimiez bien : Morzadec par exemple ; dans l'ensemble, vous les aimiez beaucoup mieux que vos collègues ?

J.-P. S. – Je ne les voyais pas, mes collègues, je leur disais bonjour, je leur demandais des nouvelles de leur santé, de leur famille, de leur femme, mais ça s'arrêtait là. Je n'étais pas désagréable avec eux, mais on ne se voyait pas, et ils ne cherchaient pas non plus à me voir. Ils avaient leur vie ; il y en avait un ou deux qui avaient une vague sympathie pour moi.

S. de B. – A priori, vous aviez une sympathie pour les élèves, pourquoi ?

J.-P. S. – A priori.

S. de B. – Ce sont quand même des rapports avec des hommes ;

mais il y avait une différence, c'étaient des jeunes, vous n'étiez pas vieux vous-même, mais enfin...

J.-P. S. – Il y avait une différence petite quand je suis arrivé au Havre...

S. de B. – Vous avez passé l'agrég à vingt-trois ans, vous avez fait votre service militaire, vous aviez vingt-six ans, vingt-sept ans...

J.-P. S. – Et eux avaient dix-huit, dix-neuf ans. Je les aimais bien ; je n'aimais pas tellement les premiers de la classe, les tout premiers, mais je m'intéressais à ceux qui avaient des idées ; ils étaient souvent un peu différents des premiers, ils avaient une réflexion qui commençait.

S. de B. – Vous les aimiez pourquoi ? Parce qu'ils n'étaient pas encore sclérosés, parce qu'ils n'avaient pas encore le sentiment de leurs droits, parce que ce n'était pas encore des salauds ?

J.-P. S. – J'étais tout près d'eux, comme pensée, comme manière de vivre ; j'étais un peu plus libre puisque je n'étais pas en famille, mais enfin c'était un peu la même chose. Il y avait vraiment une liaison qui faisait que j'étais avec Bost et avec Palle comme avec des amis, un peu comme j'étais avec Guille et Maheu.

S. de B. – Il y a quelqu'un dont on n'a pas parlé c'est Zuorro, avec qui vous aviez un étrange rapport !

J.-P. S. – J'avais une certaine sympathie pour lui, sympathie qui venait de son physique ; il était assez beau.

S. de B. – Il était même très beau.

J.-P. S. – Il était assez marrant, ironique, assez intelligent.

S. de B. – Très mythomane.

J.-P. S. – Il était pédéraste, il avait des histoires à la Cité universitaire, où j'étais moi aussi à ce moment-là. On ne peut pas dire qu'on s'entendait lui et moi. Il s'est mieux entendu avec Guille, par exemple.

S. de B. – Oui, mais enfin vous vous voyiez assez souvent ?

J.-P. S. – Oui, on se voyait assez souvent.

S. de B. – Revenons-en aux jeunes, pourquoi aimiez-vous les jeunes ?

J.-P. S. – Je pense que c'est parce que je me retrouvais plus

dans les jeunes que dans les plus âgés, ou dans les gens de mon âge. Dans la mesure où ils s'intéressaient à la philosophie, ils avaient une manière de chercher des idées, sans méthode, qui correspondait à la manière dont je cherchais mes idées, mes vérités; je disais souvent : j'ai trouvé trois théories, cette semaine. Eh bien ils avaient quelque chose de tel ; la manière de penser qu'ils avaient était une espèce d'invention, ils n'étaient pas faits, ils se faisaient ; moi non plus je n'étais pas fait et je le sentais bien. Je sentais que je changeais, et eux ils étaient avant même le changement que je sentais en moi et puis finalement, un peu en les forçant pour la boxe et puis sans les forcer pour les rapports quotidiens, je les voyais beaucoup.

S. de B. – Il y avait aussi un professeur de gymnastique que vous voyiez de temps en temps.

J.-P. S. – Rasquin. Il m'a invité à déjeuner chez lui, avec sa femme, qui m'avait fait la cuisine avec soin, cuisine que je n'ai pas aimée parce qu'il y avait des huîtres.

S. de B. – Pourquoi celui-là plutôt que les autres ?

J.-P. S. – C'était un grand type assez beau, costaud, racontant des histoires ; ce que j'aimais bien c'était les vies d'hommes avec des histoires de sexe, de bagarres.

S. de B. – En somme, s'ils vous plaisaient, Bonnafé, Rasquin, c'est parce qu'ils n'étaient pas pédants, qu'ils ne cherchaient pas avec vous le contact intellectuel, mais qu'ils étaient vivants, beaux et qu'ils racontaient des histoires.

J.-P. S. – Ils faisaient tous les deux de la gymnastique ; enfin, Bonnafé faisait de la boxe.

S. de B. – Quoique Bonnafé fût professeur de latin ?

J.-P. S. – Oui de latin, français, grec ; mais il faut bien comprendre que Le Havre n'était pas pour moi le centre de mes relations ; j'étais au Havre mais en réalité j'avais des rapports plus profonds avec Guille, Maheu, avec cette dame, moins avec Nizan à ce moment-là.

S. de B. – Ça s'est beaucoup refroidi après son retour d'Aden, puis il s'est marié, vous vous voyiez encore mais ça n'était plus l'intimité. Tandis que Guille était très très intime avec vous ; il était assez ombrageux en amitié : au début, quand vous m'ame-

niez toujours avec vous, il a pris la mouche et il a demandé une ou deux fois à vous voir seul et à rester seul avec vous au Havre.

J.-P. S. – En effet.

S. de B. – Guille a toujours eu un côté un peu ombrageux et jaloux.

J.-P. S. – C'est exact ; pas du tout Maheu, qui d'ailleurs se donnait aux amitiés avec beaucoup plus de distance. Il était très arriviste, Maheu.

S. de B. – Il est arrivé !

J.-P. S. – Il est arrivé. Mais il voulait justement ça.

S. de B. – Et après ?

J.-P. S. – J'ai commencé à travailler à *La Nausée ;* puis je suis parti pour Berlin.

S. de B. – Là aussi vous avez vécu dans un groupe masculin.

J.-P. S. – Oui, mais il y a eu aussi une femme.

S. de B. – Celle que vous appeliez la femme lunaire ; mais l'ensemble de votre vie, c'était surtout une vie entre hommes.

J.-P. S. – C'était une vie de promenades solitaires à Berlin et puis de travail.

S. de B. – En fait, vous n'avez pas eu beaucoup de contacts avec ces camarades de Berlin ?

J.-P. S. – Non ; on se voyait aux repas du soir ; le repas de midi était libre, nous avions assez d'argent pour nous l'offrir ; mais nous dînions le soir tous ensemble. Nous étions six ou sept.

S. de B. – Vous voyiez surtout Susini et Brunschwig ?

J.-P. S. – Oui, mais il y en avait d'autres. Certains venaient pour étudier tel poète allemand sur lequel ils écrivaient ensuite des thèses.

S. de B. – Aviez-vous des antipathies ?

J.-P. S. – Il y avait un professeur dont je ne me rappelle plus le nom. Un grand garçon à lunettes, avec des moustaches noires, j'ai dû vous le montrer.

S. de B. – Vous ne l'aimiez pas ?

J.-P. S. – Je ne l'aimais pas du tout. Et puis encore un autre, un petit jeune aussi.

S. de B. – Mais avec les types que vous n'aimiez pas, les rapports étaient comment ? Agressifs ou polis ?

J.-P. S. – Polis en général, mais un peu agressifs quand même ; j'ai eu des engueulades, avec ce professeur aux moustaches noires ; il y avait des engueulades assez fortes, le soir à dîner. Enfin, j'avais des rapports assez honnêtes avec ces gens-là. On se voyait, on allait au cinéma ensemble.

S. de B. – Il y en avait un que vous aimiez assez, je crois, qui s'appelait Erhard ?

J.-P. S. – Qui était un drôle de gars.

S. de B. – C'est lui qui nous a amenés dans des boîtes quand je suis allée vous voir. Vous sortiez avec lui.

J.-P. S. – Non ; je ne sortais avec personne. J'allais tout seul prendre mon déjeuner sur le Kurfürstendamm, c'était un quartier assez élégant à l'époque. J'allais là, déjeuner dans une brasserie ou alors du côté de la gare... Les rapports avec les autres pensionnaires ne m'intéressaient pas.

S. de B. – Vous avez été intéressé beaucoup plus par votre histoire avec la femme lunaire. La femme a eu beaucoup plus d'importance que les types ?

J.-P. S. – Oui, c'est évident.

S. de B. – Après, vous avez commencé à faire publier vos livres. Est-ce que vous avez connu beaucoup de gens à ce moment-là ?

J.-P. S. – Avant guerre ? Ah, oui, un certain nombre.

S. de B. – Vous avez connu Paulhan, Brice Parain, Gaston Gallimard, Claude Gallimard, ça ce sont les éditeurs.

J.-P. S. – Et puis, j'ai connu des écrivains ; je me rappelle une réunion sinistre chez Gallimard, un après-midi ; c'était un cocktail, un an avant la déclaration de guerre, c'était au mois de juin 1938, et en juillet-août 1939, c'était la fin, et tout le monde sentait que quelque chose allait arriver, et l'atmosphère n'était pas gaie ce jour-là. On ne parlait que de cela. Oui, alors, je connaissais un peu des gens, des écrivains de chez Gallimard.

S. de B. – C'est ce jour-là que vous avez rencontré Jouhandeau ? Ce n'est pas lui qui vous a demandé : « Avez-vous été en enfer ? »

J.-P. S. – Oui, c'est lui.

S. de B. – Enfin, ça n'allait pas loin. Ça n'a jamais été des amitiés, ç'a été des rencontres.

J.-P. S. – Oui. Avec les gens qui faisaient de la littérature, je n'avais que des rencontres.

S. de B. – Vous avez rencontré Gide ?

J.-P. S. – Oui, je l'ai rencontré. Adrienne Monnier a donné un dîner où elle m'a invité avec Gide, je ne me rappelle plus bien ce dîner. Mais on ne s'était pas déplu, Gide et moi.

S. de B. – Ça vous amusait de voir des écrivains ?

J.-P. S. – Oui ; il y a eu une séance très amusante, quand Adrienne Monnier a fait faire des photos d'écrivains, il y a eu des tas d'écrivains que j'ai connus comme ça, Valéry, par exemple ; j'ai revu Valéry ensuite, après la guerre, au bar du Pont-Royal ; on a pris rendez-vous. Je ne sais plus ce qu'on avait à se dire, pas grand-chose.

S. de B. – Enfin tout cela ne dépassait pas une curiosité amusée ou intéressée, vous n'avez lié aucune amitié ?

J.-P. S. – Aucune amitié.

S. de B. – Vous n'avez pas rencontré les surréalistes : ni Aragon ni aucun autre.

J.-P. S. – Non, Aragon, j'ai dû le rencontrer après la guerre.

S. de B. – Bon, revenons-en à la guerre. Là encore, vous étiez dans une communauté d'hommes. Quels étaient vos rapports avec vos collègues météorologues ?

J.-P. S. – J'avais de bons rapports avec Pieter, qui était un juif ; je me rappelle combien il était angoissé en juin 40.

S. de B. – Vous avez été tous prisonniers. Il a été fait prisonnier ?

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – On n'a pas su qu'il était juif ?

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Comment il s'est débrouillé ?

J.-P. S. – Pourquoi l'aurait-on su ? Il n'avait pas de papiers.

S. de B. – Son nom...

J.-P. S. – Il a gardé son nom mais il n'a pas dit qu'il était juif.

S. de B. – Il me semble qu'on l'a revu après la guerre.

J.-P. S. – Je l'ai revu pendant la guerre, même. Il est sorti, je pense, il s'est débrouillé pour foutre le camp.

S. de B. – Alors vous vous entendiez assez bien avec lui ?

J.-P. S. – Oui ; très mal avec le caporal, et assez bien avec un ouvrier parisien : Muller.

S. de B. – Mais vous voyiez aussi d'autres soldats ?

J.-P. S. – Oui, je voyais des secrétaires du Q.G. du général, on se parlait.

S. de B. – En général, ils avaient de la sympathie pour vous ?

J.-P. S. – Pieter en avait, le caporal Pierre pas du tout. On était tous les deux des professeurs. Ça aurait dû, sentait vaguement Pierre, nous lier ; pas moi. Pour moi, ce lien n'existait pas, alors il n'était pas content.

S. de B. – Votre expérience de prisonnier, vous en avez déjà parlé, mais auriez-vous encore de petites choses à en dire ?

J.-P. S. – J'ai connu Bénard au camp de prisonniers ; il habitait Le Havre, il avait épousé la fille du propriétaire du journal *Le Petit Havrais ;* il était rédacteur de ce journal avant la guerre, il aimait beaucoup sa femme qui avait été mon élève au Havre.

S. de B. – Mais pourquoi vous êtes-vous lié avec lui ?

J.-P. S. – Il était amusant ! Il parlait bien et surtout, au camp, on avait de drôles de rapports qui étaient des rapports de travail en même temps de résistance aux officiers et aux soldats collabos du camp. Il m'aidait, il s'occupait de l'alimentation, très bien. J'étais lié avec lui et surtout avec un curé, l'abbé Leroy ; j'étais en rapports constants avec les prêtres, qui avaient une baraque à eux.

S. de B. – Pourquoi ce choix des prêtres ?

J.-P. S. — Parce qu'ils étaient des intellectuels, et c'est pour ça, aussi, qu'ils m'avaient recruté et qu'ils en avaient recruté d'autres. Alors, si un intellectuel pouvait s'entendre, dans des circonstances comme celles-là, avec des prêtres, les prêtres l'adoptaient. Il y avait aussi l'abbé Perrin avec qui j'ai gardé de bons rapports.

S. de B. – Les autres, ceux qui n'étaient pas des intellectuels, vous aviez des rapports avec eux quand même ?

J.-P. S. – Oui, c'était avec eux que j'avais les rapports les plus fréquents, parce que nous étions dans la même baraque.

S. de B. – Mais quel sentiment aviez-vous pour eux ?

J.-P. S. – Ma baraque, c'était la baraque des artistes ; il y en avait qui jouaient de la trompette, il y en avait, comme Chomisse, qui faisaient marcher le théâtre le dimanche ; d'autres étaient des chanteurs, des acteurs plus ou moins improvisés.

S. de B. – En somme, le fait de vous trouver parmi des hommes, ça ne vous déplaisait pas ?

J.-P. S. – Ça ne me déplaisait pas.

S. de B. – Vous ne viviez pas dans le mépris, dans le dégoût, dans la solitude, dans le retrait ?

J.-P. S. – Il y avait du retrait dans la mesure où je pensais des choses qu'ils ne pensaient pas ; mais, par exemple, le soir, j'étais entièrement à eux : je racontais des histoires, je m'asseyais à une table, au milieu de la baraque, et je parlais, ils se marraient. Je leur racontais n'importe quoi en faisant le con.

S. de B. – C'est-à-dire que vous cherchiez le rapport avec eux et vous le trouviez.

J.-P. S. – Oui, très bien.

S. de B. – Avec, je suppose, quelques types qui vous déplaisaient individuellement.

J.-P. S. – Oui, individuellement, certains ne me plaisaient pas beaucoup.

S. de B. – Mais qu'est-ce qui faisait que vous aimiez ou n'aimiez pas quelqu'un ?

J.-P. S. – En gros, je n'aimais pas le type qui ne jouait pas le jeu ; il y a toujours un jeu dans des rapports entre hommes : par exemple, dans ce camp de prisonniers, il y avait une manière d'être avec les autres, on se confiait les uns aux autres, on se demandait des conseils, etc. Eh bien ceux qui profitaient de ça pour s'assurer des avantages, ce sont ceux-là qui, d'abord, me déplaisaient, et qui pouvaient devenir de vrais ennemis. Chomisse, par exemple, c'était le genre de gars dont on ne savait pas d'où il venait ; on prétendait qu'il ouvrait les portières des taxis devant le cinéma Gaumont-Palace. Ce n'est pas impossible.

S. de B. – Mais ce n'est pas ça qui vous le rendait antipathique ?

J.-P. S. – Je n'aimais pas qu'il ne veuille pas le dire, qu'il raconte des craques sur la vie qu'il avait eue.

S. de B. – Vous n'aimiez pas les faux jetons.

J.-P. S. – Je n'aimais pas les faux jetons. C'est essentiellement ça.

S. de B. – Les mythomanes à la rigueur...

J.-P. S. – Les mythomanes ne m'ennuyaient pas.

S. de B. – Je sais que vous aimiez bien par exemple Leroy, parce qu'il était très loyal et très courageux, il n'a pas voulu changer de camp, profiter de ses avantages de curé, il a voulu rester. Vous aimiez ceux qui avaient du caractère, ceux qui résistaient.

Il y a eu beaucoup d'amitiés importantes qui se sont nouées pendant la guerre, quand vous êtes rentré à Paris. Vous avez été en rapport avec la résistance intellectuelle. Qui avez-vous connu à ce moment-là ?

J.-P. S. – Des types dont j'ai oublié le nom !

S. de B. – Il y avait Claude Morgan.

J.-P. S. – Oui, Claude Morgan ; Claude Roy, peu après.

S. de B. – Quel travail faisiez-vous ?

J.-P. S. – Nous, nous étions des rédacteurs de petits journaux, en particulier des *Lettres françaises*.

S. de B. – Sentiez-vous une solidarité avec ces gens-là, comme avec les prisonniers du camp ?

J.-P. S. – Oui, assez.

S. de B. – Vous avez connu Camus, je crois, après l'article que vous aviez écrit sur lui. Quelles sont les amitiés qu'il y a eu pendant cette période ?

J.-P. S. – Il y a eu Giacometti, mais il est parti en Suisse très vite et il est revenu après la guerre.

S. de B. – On l'a connu pendant les premières années.

J.-P. S. – Et puis, il est vite parti en Suisse, en 42.

S. de B. – Vos rapports avec lui n'existaient pas encore vraiment pendant la guerre ?

J.-P. S. – Non, ils étaient moins intimes que par la suite.

S. de B. – Alors, qui avez-vous connu pendant la guerre ?

J.-P. S. – Leiris et sa femme.

S. de B. – Comment l'avez-vous connu ? A travers *Les Lettres françaises*, peut-être ?

J.-P. S. – A travers la résistance. J'ai lu tous ses livres à ce moment-là ; j'ai eu pour lui une amitié très simple, très grande, très forte. Très souvent, sa femme et lui nous invitaient à dîner ; le genre de connaissances qu'il avait, par exemple ses connaissances de sociologue ne correspondaient pas aux miennes, et ses recherches, ses intérêts étaient différents des miens. Mais ça n'empêchait pas que ce couple nous a beaucoup plu.

S. de B. – Il y a quelqu'un dont on n'a jamais parlé, et qui a sa place aussi dans votre vie avant-guerre et pendant la guerre : c'était Dullin.

J.-P. S. – Dullin, je l'aimais bien.

S. de B. – Il y a eu aussi Queneau.

J.-P. S. – Nous avons connu Queneau et sa femme chez Leiris.

S. de B. – Il y a eu vers 43, ces fiestas...

J.-P. S. – Où nous avons connu Bataille, Leibowitz, Jacques Lemarchand, tout un monde littéraire. Ce monde littéraire, à cette époque-là, ne se manifestait pas dans les journaux, il ne produisait plus de livres, il restait sur son quant-à-soi, mais il se réunissait encore ; par exemple, au Flore, on rencontrait Picasso ; il y avait des restaurants où on voyait des gens de l'entourage de Picasso et de Leiris, le restaurant qui s'appelait les Catalans.

S. de B. – Oui, mais nous n'y allions pas, c'était trop cher pour nous.

J.-P. S. – Mais nous y avions été, invités deux ou trois fois.

S. de B. – Peut-être ; et puis, nous avons joué *Le désir attrapé par la queue*, de Picasso.

J.-P. S. – Qui nous a fait connaître d'un peu plus près des amis de Picasso.

S. de B. – Quels rapports avez-vous eus avec Picasso ?

J.-P. S. – Assez peu, mais cependant très aimables, jusqu'à la Libération ; par la suite, il a été pris par le Parti communiste, et puis il vivait dans le Midi, je ne l'ai plus revu que rarement. Mes

rapports avec Picasso étaient très superficiels ; des rapports de courtoisie, mais qui ont toujours été cordiaux.

S. de B. – Parlons des gens avec qui vous avez eu plus d'amitié. Il y a eu Camus.

J.-P. S. – Il y a eu Camus, que j'ai rencontré en 43, que j'ai vu à la générale des *Mouches*, il est venu vers moi : je suis Camus.

S. de B. – Oui. Vous aviez écrit un article critique mais très chaleureux sur *L'Étranger*.

J.-P. S. – Ça supposait, évidemment, que j'attachais de l'importance à ce livre.

S. de B. – Pouvez-vous parler de vos rapports avec Camus ? Leur début, leur prolongation.

J.-P. S. – Leur début, mais leur suite, après la guerre, ce serait très compliqué... Nous avions de drôles de rapports qui, je pense, ne cadraient pas tout à fait avec les rapports qu'il désirait avoir avec les gens, de même que nous, nous n'avions pas avec lui les rapports que nous aimions avoir avec les gens.

S. de B. – Pas au début ; moi, j'aimais beaucoup les rapports que nous avions avec Camus.

J.-P. S. – Pas au début ; pendant un an ou deux, c'était assez bien. Il était drôle, extrêmement grossier, mais souvent très drôle ; il était très engagé dans la résistance, et puis il a dirigé *Combat*. Ce qui nous le rendait attachant, c'était son caractère algérien ; il avait un accent qui ressemblait à l'accent du Midi, il avait des amitiés espagnoles qui étaient des amitiés dont l'origine était ses rapports avec les Espagnols et les Algériens...

S. de B. – Surtout, nos rapports n'étaient pas guindés, sérieux, intellectuels : on buvait, on mangeait...

J.-P. S. – L'intimité y manquait d'une certaine façon ; elle ne manquait pas dans la conversation, mais elle n'était pas profonde ; on sentait qu'il y avait des trucs où l'on pourrait se heurter si nous les abordions, et nous ne les abordions pas. Nous avions beaucoup de sympathie pour Camus, mais nous savions qu'il ne fallait pas aller trop avant.

S. de B. – C'était celui avec qui on s'amusait le plus, avec qui on se plaisait le plus, on se voyait très souvent, on se racontait des tas d'histoires.

J.-P. S. – Oui, on avait une vraie amitié avec lui, mais une amitié superficielle. Les gens croyaient nous faire plaisir en nous appelant tous les trois des existentialistes et ça remplissait Camus de fureur. Effectivement, il n'avait rien de commun avec l'existentialisme.

S. de B. – Alors comment ont évolué vos rapports avec lui ? Il avait pensé mettre en scène *Huis clos* et jouer le rôle de Garcin, donc vous étiez très proches, en 43.

J.-P. S. – En 44, aussi ; je suis entré dans son groupe de résistance, peu avant la Libération ; j'ai rencontré des gens que je ne connaissais pas, qui se réunissaient avec Camus pour envisager ce que la résistance pouvait faire dans cette dernière période de la guerre ; beaucoup de ces gens ont été arrêtés dans les semaines suivantes, en particulier une fille, Jacqueline Bernard.

S. de B. – Ensuite, Camus vous a demandé de faire un reportage sur la libération de Paris, et après c'est en grande partie pour *Combat* que vous avez été en Amérique.

J.-P. S. – C'était Camus qui m'avait inscrit comme reporter en Amérique pour *Combat*.

S. de B. – Et quand tout cela a commencé à se gâter ? Je me rappelle le grand éclat qu'il a fait avec Merleau-Ponty.

J.-P. S. – Oui, ça nous a un peu brouillés. Il a été chez Boris Vian un soir, en 46. Il venait de passer quelques jours avec une femme charmante qui est morte depuis, et à cause de cette histoire amoureuse, de cette séparation, il était assez fermé, morose ; il a dit bonjour à tout le monde, et soudain il a attaqué Merleau-Ponty, qui était présent, à propos de son article sur Koestler et le bolchevisme.

S. de B. – Parce que Merleau-Ponty, à ce moment-là, penchait assez vers le communisme.

J.-P. S. – C'était dans ma revue *Les Temps modernes*, que l'article incriminé avait paru, donc j'étais contre Camus. Camus, à ce moment-là, ne m'en voulait certes pas, mais il ne pouvait pas souffrir Merleau-Ponty. Il n'était pas, non plus, partisan de la thèse de Koestler, mais il était en colère ; il avait des raisons personnelles d'être très favorable à Koestler.

S. de B. – D'ailleurs, il avait de drôles de rapports avec vous ; il disait souvent que, quand il vous voyait, il était plein de sympathie pour vous, mais que de loin il y avait en vous plein de choses qu'il blâmait ; il avait fait une tournée en Amérique où il avait parlé de vous d'une manière assez déplaisante.

J.-P. S. – Oui, il avait une attitude double.

S. de B. – Il n'a pas accepté d'être avec nous dans la revue et je crois qu'il était très agacé de ce que, comme il était très jeune, vous étiez plus connu, on le prenait plus ou moins pour votre disciple ; il était très ombrageux, il n'aimait pas beaucoup ça. Et comment ça a-t-il empiré jusqu'à une rupture ?

J.-P. S. – Il y a eu un épisode personnel qui ne m'a pas brouillé le moins du monde avec lui, mais qui l'a gêné.

S. de B. – L'histoire avec une bonne femme avec qui vous aviez, vous-même, eu une histoire ?

J.-P. S. – Ça a été un peu gênant, et comme cette bonne femme a rompu avec lui pour des raisons personnelles, il m'en a voulu aussi un peu ; enfin c'est une histoire compliquée. Lui-même avait une histoire avec Casarès, et il s'était brouillé avec elle. Il avait rompu avec elle et il nous avait pris pour confidents de cette rupture ; je me rappelle une soirée avec lui dans un bar, à l'époque nous allions beaucoup dans les bars, j'étais seul avec lui et il venait de se réconcilier avec Casarès, et il avait des lettres de Casarès à la main, des vieilles lettres et il me les montrait en faisant : « Ah, ça ! Quand je les ai retrouvées, quand j'ai pu les relire... » Mais la politique nous séparait.

S. de B. – Ce qui supposait une certaine intimité sur le plan privé.

J.-P. S. – Oui, elle a toujours existé tant qu'on a été bien ensemble ; même nos différends politiques ne nous gênaient pas beaucoup dans la conversation ; par exemple, il avait retrouvé Casarès et il était venu la voir répéter *Le Diable et le Bon Dieu*, vous vous rappelez ?

S. de B. – Oui, en effet. Quels étaient ces différends politiques et comment est-ce que ça a fini par exploser ? Est-ce que, quand il y a eu le R.D.R., il en était ?

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Et alors, la brouille définitive ?

J.-P. S. – La brouille définitive, c'est quand il a publié son ouvrage *L'Homme révolté.* J'ai cherché quelqu'un qui veuille bien se charger d'en faire la critique dans *Les Temps modernes* sans l'attaquer trop, et ça a été difficile. Jeanson n'était pas là, à ce moment-là, et parmi les autres membres des *Temps modernes,* personne ne voulait se charger d'en parler parce que je voulais qu'on garde des réserves, et tout le monde détestait le livre. De sorte que, pendant deux, trois mois, *Les Temps modernes* n'ont pas parlé de *L'Homme révolté.* Et puis Jeanson est revenu de voyage, et il m'a dit : « Moi je veux bien. » D'ailleurs, c'était assez compliqué, l'attitude de Jeanson : il cherchait des contacts avec des gens comme Camus pour voir s'il ne pourrait pas fonder avec eux une revue qui serait la contrepartie des *Temps modernes,* mais plus à gauche, *Les Temps modernes* étant une revue réformiste, tandis que l'autre revue serait révolutionnaire.

S. de B. – C'était drôle de vouloir faire ça avec Camus, qui n'avait rien de révolutionnaire.

J.-P. S. – Il avait demandé à des gens ; il avait demandé à Camus, mais évidemment, ça ne pouvait pas réussir. Alors, probablement pour se venger de ce que Camus n'ait pas voulu travailler avec lui, il a écrit l'article dans le sens que je ne souhaitais pas, c'est-à-dire violent, percutant, et montrant les failles du livre, ce qui n'était pas difficile.

S. de B. – Il a surtout montré la pauvreté philosophique du livre. Ce n'était pas difficile non plus.

J.-P. S. – Je n'étais pas là, j'étais en voyage, en Italie, je crois.

S. de B. – De toute façon, vous n'auriez pas censuré un article d'un collaborateur.

J.-P. S. – Non ; mais Merleau-Ponty était très agité par cet article et estimait — il était seul responsable à Paris — que je n'aurais pas aimé qu'il paraisse ; il voulait faire changer d'avis à Jeanson, ils ont eu une assez vive querelle, et puis il n'a rien pu faire d'autre que de laisser paraître l'article et l'article a paru, mais dans des conditions spéciales : Jeanson avait consenti — c'est la seule réserve qu'il ait acceptée — à montrer son article à Camus, avant qu'il ne soit publié en lui demandant s'il était

d'accord. Camus a été furieux et a rédigé un article où il m'appelait : Monsieur le Directeur, ce qui était comique, parce qu'on ne se tutoyait pas, mais on se parlait très librement, il n'y avait pas de Monsieur entre nous. Alors, j'ai fait un article pour répondre aux insinuations qu'il me jetait à la figure; Camus parlait peu de Jeanson dans son article, il m'attribuait toutes les idées de Jeanson, comme si c'était moi qui avais écrit son article; je lui ai répondu assez durement et là se sont arrêtés nos rapports; j'ai gardé de la sympathie pour lui quoique sa politique me fût complètement étrangère, entre autres son attitude pendant la guerre d'Algérie.

S. de B. – Ça, c'est plus tard. En même temps, il jouait un personnage, il devenait important, il devenait très différent du jeune écrivain très gai, très amusant à qui la gloire montait un peu à la tête, mais de manière naïve. Bon. Eh bien, Merleau-Ponty, Koestler, quels ont été vos rapports avec eux?

J.-P. S. – Il n'y a pas eu de rapports profonds ni avec l'un ni avec l'autre. Merleau-Ponty, c'est simple, j'avais beaucoup d'estime pour lui, et j'ai été tout à fait sincère dans mon article au moment de sa mort, mais il n'était pas quelqu'un de très facile à fréquenter.

S. de B. – En tout cas, ce n'était pas quelqu'un que vous aimiez fréquenter; je crois que jamais nous n'avons dîné avec lui, ou pris un verre avec lui. Il n'est jamais venu à nos fiestas, jamais il n'est entré dans notre vie privée.

J.-P. S. – Il le faisait remarquer, d'ailleurs.

S. de B. – Sauf tout à fait par hasard, quand on l'a rencontré à Saint-Tropez; mais enfin, il fallait des circonstances exceptionnelles.

J.-P. S. – On ne s'entendait pas très bien dans la conversation.

S. de B. – Koestler, alors? C'était beaucoup plus amusant.

J.-P. S. – Koestler, on l'a connu au Pont-Royal, il s'est présenté. Il s'est levé, et il a dit : « Je suis Koestler. »

S. de B. – Vous aimiez beaucoup *Le Testament espagnol.*

J.-P. S. – Oui. Nous lui avons dit bonjour avec beaucoup de sympathie. Nous sommes restés un moment avec lui et puis, à partir de là, nous avons eu des relations plus fréquentes et il nous

a presque tout de suite ennuyés sur le plan anticommunisme. Non pas que nous fussions farouchement amis des communistes, mais l'anticommunisme de Koestler nous paraissait sans valeur. Il avait été communiste et il avait rompu ; il ne disait jamais exactement pourquoi, il donnait des raisons théoriques et ces raisons théoriques, elles étaient liées à des événements non pas théoriques mais pratiques : lesquels ? On l'ignorait, du moins, moi et vous. Il parlait énormément de son anticommunisme ; il était allé en Italie, pour faire un reportage, et il était revenu effrayé par le mouvement communiste italien, et les arguments de son anticommunisme étaient les arguments qu'on retrouvait dans toute la presse.

S. de B. – Et puis, il y avait quelque chose qui nous agaçait chez lui, c'était son scientisme.

J.-P. S. – Son scientisme nous agaçait beaucoup parce qu'il avait peu de connaissances et qu'il se servait de notions très vulgarisées pour faire des livres de vulgarisation.

S. de B. – Il y avait aussi sa répulsion à l'égard des jeunes. Je me rappelle, une fois, où la soirée avait très mal tourné parce qu'on avait amené Bost. Il avait été très mécontent. Bon, alors, tout ça c'était des relations peu importantes, mais il y a eu deux personnes avec qui vous avez été assez chaleureusement lié, c'était Giacometti et Genet ; je crois que ce sont les personnes avec qui, après guerre, vous avez été le plus chaleureusement lié. Pourquoi ?

J.-P. S. – Eh bien, en tout cas, il y a une chose commune aux deux ; ils étaient excellents, l'un dans la sculpture, la peinture, et l'autre dans la littérature ; certainement c'était parmi les gens les plus importants de ce point de vue que j'ai connus. Giacometti, on se voyait à dîner, en général une fois par semaine, à peu près. On dînait dans des restaurants en 45, 46, un peu n'importe où. Et on parlait, un peu de tout. Il parlait de sa sculpture, je ne comprenais pas très bien ce qu'il voulait dire, vous non plus d'ailleurs.

S. de B. – Vous avez fini par le comprendre, puisque vous avez écrit des articles sur lui.

J.-P. S. – Oui, plusieurs années après. Il essayait d'expliquer

ce qu'était une perception de sculpteur, il parlait de ses statues, il décrivait les progrès qu'il avait faits depuis sa première statue, qui était très épaisse, très lourde, jusqu'aux statues minces et longues qu'il a faites par la suite et qu'il était en train de faire ; on ne comprenait pas toujours, mais ça me paraissait très important et très intéressant. Et puis, on parlait aussi de n'importe quoi, de ses relations, de ses amours.

S. de B. – Il parlait beaucoup de sa vie, il racontait des tas d'histoires, il racontait d'une manière très amusante.

J.-P. S. – On aimait bien sa femme, Annette, qui l'accompagnait toujours.

S. de B. – Mais vous n'avez, pour ainsi dire, jamais eu de rencontres seul à seul avec Giacometti.

J.-P. S. – Eh bien, pour tout dire, jamais ! Il y avait toujours Annette, et vous, ou en tout cas vous, quand Annette n'était pas là. Une fois, j'ai vu Giacometti et Annette sans vous, parce que vous étiez en voyage.

S. de B. – Mais ça, c'est une chose amusante, dont nous n'avons pas encore parlé : toutes ces amitiés que vous avez eues avec des hommes, à partir de la guerre, vous les partagiez avec moi. Vous n'avez presque jamais vu, ni Camus, ni Leiris, ni Giacometti seul à seul ?

J.-P. S. – Si, Camus ; Camus, je me rappelle l'avoir vu seul, parce que je sortais de chez ma mère et je descendais aux Deux-Magots. Je le voyais aux Deux Magots le matin, assez souvent la première année ; vous, vous habitiez à l'hôtel de la Louisiane, je vous voyais plus tard.

S. de B. – Oui, mais enfin, vous ne preniez jamais un rendez-vous avec aucun de ces amis pour leur dire : on va dîner tous les deux, et ça ce n'était pas simplement pour ne pas me laisser tomber, mais c'est parce que vous ne teniez pas tellement à avoir une amitié seul à seul, comme vous en aviez eue avec Nizan ou avec Guille.

J.-P. S. – Non, il n'en était pas question.

S. de B. – Et avec Genet ?

J.-P. S. – Les rapports étaient plus imprévisibles. Je me rappelle l'avoir rencontré ici, par exemple.

S. de B. – Ici, à Rome ?

J.-P. S. – Ici, à Rome, avec un jeune pédéraste.

S. de B. – Et comment ont commencé vos relations avec Genet ?

J.-P. S. – Je connaissais Cocteau à ce moment-là, et il l'aimait bien. Nos rapports n'ont pas très bien fini avec Cocteau, je n'ai jamais très bien su pourquoi, mais ils ont fini l'année de sa mort ; enfin on a déjeuné ensemble, trois semaines avant sa mort, ou un mois. En tout cas, Genet a contribué certainement à ce que ces rapports avec Cocteau ne soient pas tout à fait équilibrés.

S. de B. – Mais vous aviez beaucoup plus d'affinités avec Genet ; vous n'en avez jamais eu avec Cocteau.

J.-P. S. – Beaucoup plus ; je n'avais pas vraiment d'affinités avec Cocteau. Je lui rendais visite, ou je dînais avec lui, il était intelligent.

S. de B. – Il était intelligent, il était brillant, il était très gentil ; c'était un des rares types qui ne faisaient pas de rivalités avec vous : il avait soutenu très fort *Huis clos*. Bon, mais pour en revenir à Genet, alors ?

J.-P. S. – Cocteau n'avait aucune mesquinerie, il avait le sens de l'amitié ; quand il aimait bien quelqu'un — il semble que pendant un certain temps il m'a bien aimé —, il était chaleureux ; il avait des attentions charmantes ; mais ses rapports avec Genet étaient contradictoires avec ceux que j'avais avec Genet, parce que lui voyait simplement dans Genet un personnage remarquable qu'il fallait aider, et moi je pensais qu'il s'aidait très bien lui-même et qu'il n'avait pas besoin d'un Cocteau, que c'était une petite ruse, les rapports de Genet avec Cocteau. Qu'il se débrouille tout seul et ça irait mieux. Et donc nos rapports à l'égard de Genet étaient très différents ; moi je l'encourageais à être seul, comme j'étais, seul ; je ne veux pas dire abandonné de tous, mais ne cherchant aucun parrain pour entrer dans la littérature, alors que Cocteau l'aurait volontiers parrainé. Genet me connaissait un peu par mes livres quand il m'a rencontré au Flore. Au Flore, j'ai vu arriver un petit gars qui ressemblait à un boxeur.

S. de B. – J'étais avec vous, d'ailleurs.

J.-P. S. – Un boxeur « poids léger », et même « poids très léger », et à ce moment-là, il songeait surtout à ses livres et à les faire connaître.

S. de B. – Nous avions déjà lu *Notre-Dame-des-Fleurs*, et nous l'aimions beaucoup.

J.-P. S. – Nous l'aimions beaucoup ; la conversation a été très agréable, encore que ce fût une conversation très particulière : c'est-à-dire qu'il fallait écouter un long discours sur un sujet quelconque, discours qui était souvent intéressant, quelquefois un peu pénible, parce qu'il s'agissait de littérature, et il avait ses vues...

S. de B. – A ce moment-là, il était un peu pédant, ce qui a tout à fait cessé par la suite ; mais ce n'était pas le genre de rapports quotidiens où l'on parlait de tout, comme avec Giacometti.

J.-P. S. – Non, mais c'était de bons rapports, on allait dîner ensemble, il a même dîné chez vous, vous avez fait un de ces repas que vous aviez coutume de faire à ce moment-là.

S. de B. – Alors, c'était la fin de la guerre...

J.-P. S. – J'ai connu Genet à la fin de la guerre.

S. de B. – Vers 43 ?

J.-P. S. – Vers 43. Ou en 44, peut-être, dans les derniers mois de l'Occupation. En tout cas, il racontait des anecdotes sur sa vie, il me présentait à ses petits amis qui étaient souvent de beaux gars, qui avaient l'air de compenser leur pédérastie par une dureté un peu de commande. Il aimait parler avec nous de la pédérastie parce qu'il savait que nous n'en connaissions rien et que nous avions l'esprit assez ouvert pour comprendre ce qu'il nous expliquait.

S. de B. – Comment ça vous est venu, l'idée d'écrire un livre sur Genet ?

J.-P. S. – Il s'est fait publier chez Gallimard. A ce moment-là, il était très bien avec moi, et il m'a proposé de faire pour lui une préface.

S. de B. – Ah, c'est ça ! Il vous a demandé une préface, et la préface, vous en avez fait un livre. Et comment a-t-il pris ce livre ?

J.-P. S. – D'une curieuse manière ; d'abord, il ne s'en est pas

beaucoup occupé, il m'en a parlé un peu, il m'a raconté quelques petites choses ; quand j'ai eu fini, je lui ai donné le manuscrit, il l'a lu, et une nuit, il s'est levé, il est allé jusqu'à une cheminée et il a pensé le jeter au feu. Je crois même qu'il a jeté des feuilles et qu'il les a reprises. Ça le dégoûtait parce qu'il se sentait bien tel que je l'avais décrit et il n'était pas dégoûté de lui, mais...

S. de B. – Mais il était dégoûté qu'on écrive un livre sur lui ; c'était comme un monument funéraire.

J.-P. S. – Il ne discutait pas les idées ; il pensait bien que c'était vrai, l'ensemble des choses que je disais, il était même quelquefois surpris de leur vérité ; mais en même temps ça l'embêtait que j'aie fait ce livre, en examinant et passant au crible ses livres ; surtout qu'il se considérait comme un poète. Il se prenait pour *le* poète et il me prenait pour *le* philosophe et il a beaucoup usé de cette distinction qui n'était pas dite, mais on la sentait ; il disait des choses sur le poète, il disait des choses sur le philosophe, pour que ce soit ramassé, arrangé, pour que ça fasse un livre et en même temps il regardait le livre avec beaucoup de méfiance. Pour moi, je ne crois pas que ce soit un de mes plus mauvais livres.

S. de. B. – Non, c'est un très bon livre, même. Et que sont devenus vos rapports après le livre ? Est-ce que ça les a influencés ?

J.-P. S. – Le fait est qu'ils ont baissé. Après ça, on s'est rencontrés, comme ça, chez Gallimard, où il allait déposer un manuscrit, où il allait demander de l'argent ; on passait un moment ensemble, et on se donnait rendez-vous pour le lendemain ou le surlendemain ; mais il faut dire que deux choses sont arrivées à ce moment-là : il tenait beaucoup à Abdallah, qui s'est tué, plus ou moins à cause de lui, et Genet, à ce moment-là, a décidé de ne plus écrire. Et, de fait, il n'a plus écrit grand-chose depuis cette mort. Et puis, il ne vivait plus à Paris ; quand je le rencontrais c'était après une absence de six mois ou un an.

S. de B. – Une dernière chose : comment se sont finies toutes les amitiés dont nous avons parlé ? On a parlé des amitiés d'avant-guerre, Guille, Nizan, Maheu, etc.

J.-P. S. – Guille, ça s'est fini parce que sa vie l'a un peu

braqué. Il a perdu sa femme qui comptait beaucoup pour lui, avec qui nous nous entendions bien, il en a épousé une autre et il ne nous a pas fait la grâce de nous la faire connaître. Petit à petit il s'est retiré de notre vie.

S. de B. – Déjà depuis 1950, il n'était plus très bien avec vous : il était très conservateur, très bourgeois, très passéiste, et ça n'allait pas très bien entre nous sur ce plan-là, alors on a cessé de se voir. Bon, Maheu ?

J.-P. S. – Maheu, je me suis brouillé avec lui à propos d'une histoire arrivée à un Tchèque qui était un de nos amis, que nous protégions et... c'est compliqué.

S. de B. – Il faut dire surtout qu'il y a eu des hauts et des bas, il y a eu des éclipses ; il y a eu des années pendant lesquelles on ne s'est pas vus et puis on s'est un peu revus. Zuorro ?

J.-P. S. – Il est mort d'un accident d'automobile, en Algérie.

S. de B. – Dans des conditions un peu louches.

J.-P. S. – Ce n'est pas sûr, on n'en sait rien.

S. de B. – Aron, vous avez tout de suite rompu après la guerre, pour des raisons politiques.

J.-P. S. – Pas tout de suite, assez vite ; pour des raisons politiques, pour des raisons plus essentielles : c'est que notre manière de voir le monde non seulement d'hommes mais de philosophes était entièrement différente.

S. de B. – Bon. Leiris, on continue à bien l'aimer, mais on ne le voit plus guère ; Queneau, il y a eu une bizarre brouille dont on n'a pas bien compris le sens.

J.-P. S. – Mais qui a été définitive.

S. de B. – Enfin, de tous ces amis que vous avez eus, il n'y en a eu aucun auquel vous ayez tenu autant que quand vous étiez jeune, par exemple à Nizan ou à Guille.

J.-P. S. – Certainement pas.

S. de B. – Peut-être le plus proche, c'était Giacometti ; lui, il n'y a jamais eu de brouille.

J.-P. S. – Il n'y a jamais eu de brouille, mais il y a eu des froideurs.

S. de B. – A cause d'une histoire que vous aviez racontée dans

Les Mots, et qui n'était pas exactement ce qu'il pensait être la vérité.

J.-P. S. – Giacometti, ça a été bien jusqu'aux tout derniers temps : mais à cause de cette histoire, les derniers mois il était brouillé avec moi, à peu près.

S. de B. – Beaucoup de vos amitiés ont fini en brouilles ; avec Camus, ç'a été une véritable brouille, avec Queneau aussi, avec Aron, avec Guille aussi.

J.-P. S. – Maheu, ç'a a été aussi une brouille.

S. de B. – Tout à fait dans les derniers temps. Pourquoi ç'a été comme ça ?

J.-P. S. – Ça ne me fait rien de me brouiller. Une chose est morte, voilà tout.

S. de B. – Pouvez-vous m'expliquer pourquoi ça ne vous fait rien ?

J.-P. S. – Je pense que je n'ai pas d'amitié profonde pour certains hommes qui ont été parmi les plus proches de mes amis. Avec Guille, nous n'étions pas du même monde ; il avait une manière de vivre beaucoup plus bourgeoise que la mienne. Il n'était pas philosophe, et ça représentait quelque chose. Je lui exposais mes théories, comme je disais, et il répondait, mais ça ne l'intéressait pas.

S. de B. – Mais ce n'est pas ça du tout qui a gêné votre amitié.

J.-P. S. – Tout de même ! Ce sont des trucs qui se sont répétés jusqu'au bout. Si, par exemple, il s'est marié sans nous le dire, c'est parce qu'il avait une certaine représentation de moi.

S. de B. – Il avait une représentation de celle que vous aviez de lui. C'est ça qu'il n'aimait pas. Elle était fausse, d'ailleurs. Mais qu'est-ce que vous entendez quand vous dites : je n'avais pas une amitié profonde ? Avec qui avez-vous eu une amitié profonde ?

J.-P. S. – Avec des femmes. Avec Nizan, oui. Jusqu'à son mariage, et même un peu au-delà. Quand je vous ai connue, j'avais encore une amitié assez profonde pour Nizan, bien qu'il y ait eu tout le séjour à Aden qui nous avait séparés.

S. de B. – Et vous aviez, quand je vous ai connu, une grande amitié pour Guille ; je crois que, à ce moment-là, s'il y avait eu

quelque chose qui vous aurait brouillé avec Guille, ça vous aurait peiné.

J.-P. S. – Certainement. Mais il n'y avait pas d'éléments profonds et sensibles entre les types et moi-même, en général.

S. de B. – Vous voulez dire qu'il y avait plutôt une certaine entente intellectuelle et que si cette entente finissait soit pour des raisons politiques, comme avec Aron, soit pour d'autres raisons, alors tout croulait ?

J.-P. S. – Oui, c'est ça.

S. de B. – Il ne restait pas ce lien affectif qui fait qu'on passe par-delà certaines divisions...

J.-P. S. – Exactement.

S. de B. – Tout de même, il y a eu des cas où vous avez eu des conflits assez violents qui ont tout de suite été surmontés, par exemple avec Bost. Parce qu'il avait pris le parti de Cau, il y a eu un conflit.

J.-P. S. – Il y a eu un conflit. Ce soir, je l'ai foutu à la porte de chez vous, et puis je suis sorti avec lui et nous avons été boire un verre dans un café voisin. Cette dispute-là ne compte pas. Mais j'ai eu peu de querelles violentes avec des gens. C'est plutôt d'une mollesse des rapports que sont venues les brouilles.

S. de B. – Bost aurait tout fait pour ne pas rester brouillé avec vous ; et il y a eu quelqu'un aussi qui a fait beaucoup pour ne pas rester brouillé avec vous dans des cas de conflit : c'est Lanzmann. Tandis qu'il y a beaucoup de gens qui ont laissé aller les choses, peut-être parce qu'ils sentaient votre indifférence.

J.-P. S. – Parce qu'ils étaient eux-mêmes indifférents.

S. de B. – Ils l'étaient parce que vous l'étiez.

J.-P. S. – Je me suis brouillé très souvent, mais je ne pense pas que c'était sans raison ; il y avait en face de moi quelqu'un qui me conduisait à la brouille ; à un écart en tout cas, à une distance, toujours !

S. de B. – Il est certain que, par exemple, Aron et Camus vous ont conduit à prendre cette distance.

J.-P. S. – Camus a rédigé une lettre de rupture.

S. de B. – Quand il vous a appelé Monsieur le Directeur, évidemment.

J.-P. S. – Aron, c'est toute l'affaire du gaullisme et d'un dialogue à la radio : nous avions une heure à la radio, chaque semaine, pour discuter sur la situation politique, et nous avons été très violents contre de Gaulle. Des gaullistes ont voulu me répondre face à face, en particulier Bénouville, et puis un autre, dont j'ai oublié le nom. Alors je me suis rendu à la radio ; nous ne devions pas nous rencontrer avant que le dialogue ne commence ; Aron est venu, je pense que je l'avais choisi pour arbitrer entre nous, étant convaincu, d'ailleurs, qu'il prendrait mon parti ; Aron n'a pas fait mine de me voir ; il s'est joint aux autres ; je concevais qu'il voie les autres mais non qu'il me laissât tomber. C'est à partir de là que j'ai compris qu'Aron était contre moi, sur le plan politique. J'ai considéré comme une rupture sa solidarité avec les gaullistes contre moi. Il y a toujours eu une forte raison qui a provoqué mes brouilles, mais, finalement, c'est toujours moi qui ai pris la décision de me brouiller. Aron, par exemple, je le voyais depuis son retour de Londres, mais, petit à petit, nous sentions qu'il n'était pas du tout de notre côté. La dernière tentative a été cette affaire de la radio, mais, depuis un certain temps, nous n'étions pas du tout d'accord avec lui dans les conversations. Il fallait une séparation. Cette séparation s'est faite par une brouille. Par exemple, il n'appartenait pas aux *Temps modernes*, il ne travaillait pas aux *Temps modernes* avec nous.

S. de B. – Il avait commencé par y travailler. Mais ça, ça nous amène à quelque chose dont on n'a pas du tout parlé ; parmi vos rapports avec les hommes, il y a eu ceux avec l'équipe des *Temps modernes*.

J.-P. S. – Cette équipe représente mes meilleurs amis, actuellement.

S. de B. – L'équipe d'aujourd'hui. Mais quand ça a commencé ?

J.-P. S. – Au début, il y avait des gens que je connaissais peu, qui étaient venus là par suite d'une certaine notoriété que j'avais.

S. de B. – Et par suite de liens créés pendant la résistance.

J.-P. S. – Il y avait Aron, il y avait un gaulliste...

S. de B. – Il y avait Ollivier, Leiris, vous et moi...

J.-P. S. – Camus avait refusé d'en être, ce que je comprends fort bien. Il n'était pas obligé de faire partie d'un collectif.

S. de B. – Enfin c'était très hétéroclite, et, finalement, ça a rompu assez vite. Mais, plus tard, il y a eu des moments où nous étions très nombreux, on se réunissait dans votre chambre.

J.-P. S. – Ah ! Plus tard, on ne réunissait pas seulement les directeurs, mais toute une équipe de gens qui écrivaient dans chaque numéro ou qui choisissaient les textes pour chaque numéro.

S. de B. – Et alors, comment sentiez-vous ces réunions ?

J.-P. S. – Comme quelque chose de très libre, où des gens sympathiques venaient exposer leur point de vue sur telle ou telle chose, sur telle section de la revue.

S. de. B. – Il me semble que ce travail d'équipe vous amusait ?

J.-P. S. – Oui, ça m'amusait.

S. de B. – Voulez-vous un peu parler de vos rapports avec l'équipe actuelle des *Temps modernes ?*

J.-P. S. – L'équipe actuelle des *Temps modernes* est constituée par des gens dont la plupart étaient dans *Les Temps modernes* dès le départ. Bost, Pouillon y étaient dès le départ. Lanzmann est venu plus tard, lors des réunions du dimanche, chez moi.

S. de B. – Il est venu en 52. Et Horst ?

J.-P. S. – Horst, dès le début.

S. de B. – Et puis, là, il y a eu — ce n'était pas une brouille — mais enfin une séparation d'avec Pingaud et Pontalis. Pourquoi sont-ils partis ?

J.-P. S. – Nous étions en désaccord sur la psychanalyse. Ça a toujours été un sujet assez brûlant.

S. de B. – Nous acceptons beaucoup de choses de la psychanalyse, aujourd'hui, mais nous n'aimons pas la manière dont les psychanalystes opèrent actuellement et l'espèce d'oppression qu'ils font subir au psychanalysé. Ç'a été une des raisons ; mais il y avait autre chose par-derrière, il y avait une attitude beaucoup plus radicale de votre part que de la leur.

J.-P. S. – Certainement de la part de Pontalis et de la part de Pingaud ; nous avons été en désaccord au moment de la publication du texte sur *L'Homme au magnétophone.*

S. de B. – Mais il y a eu aussi les éditoriaux de Horst sur l'Université qu'ils ne voulaient pas reprendre à leur compte, qu'ils trouvaient beaucoup trop radicaux.

J.-P. S. – Oui ; en tout cas, Pontalis n'était pas adapté à cette revue. Il était beaucoup plus bourgeois, il soutenait une théorie beaucoup plus bourgeoise en politique, il estimait que ce qu'il avait de radical passait dans la psychanalyse et dans l'étude qu'il en faisait. Et puis Pingaud était politiquement hostile.

S. de B. – Il avait été de droite autrefois. Il avait écrit avec Boutang un livre contre vous. Puis il était venu à la gauche, mais enfin, il lui restait quelque chose de son passé. Mais, pour en revenir à l'ensemble de l'équipe, vous avez dit : ce sont mes meilleurs amis ; pouvez-vous préciser ?

J.-P. S. – Eh bien, il y a Bost, que je connais depuis un temps infini ; beaucoup plus de trente ans ; presque quarante. Ce sont de vieux amis qui sont là.

S. de B. – Ce sont de vieux amis, mais qui sont tous au moins de dix ans plus jeunes que vous. A l'heure qu'il est, ça s'égalise un peu, mais ça faisait une grosse différence au départ. Bost a été votre élève ; Horst non, mais il a été en quelque sorte votre disciple, puisqu'il a beaucoup pensé sur ce que vous avez fait ; Lanzmann, ce n'est pas non plus un ancien élève.

J.-P. S. – Mais il aurait pu l'être, quant à l'âge.

S. de B. – Avez-vous quelque chose à dire sur vos rapports avec eux tous ?

J.-P. S. – La politique a joué un rôle...

S. de B. – Dans l'ensemble, il y a une grande identité de vues politiques entre nous tous.

J.-P. S. – Sauf que maintenant je suis beaucoup plus lié avec les maos et on ne peut pas dire que Pouillon ou Bost soient maos.

S. de B. – Mais pour en revenir à ce groupe, qu'est-ce qui vous lie à eux ? Il y a une longue histoire ?

J.-P. S. – Il y a une longue histoire, il y a une vraie amitié qui ne se traduit pas par des émotions violentes, mais fait que je compte sur eux, comme eux peuvent compter sur moi. Nous avons les uns pour les autres des sentiments vrais ; depuis que Pontalis

et Pingaud en sont partis, je trouve que le groupe est assez homogène.

S. de B. – Oui, très homogène ; bien entendu, il y a des discussions sur ceci ou cela, mais, dans l'ensemble, quand il faut prendre une décision, peut-être il y aura une petite hésitation : est-ce qu'on votera ? est-ce qu'on sera abstentionniste ? Mais ce sont des dissensions comme il peut y en avoir entre vous et moi, ce n'est pas du tout fondamental. Donc il y a un passé, un fond politique très proche.

J.-P. S. – Le fait est que je les aime beaucoup.

S. de B. – Il y a une identité de culture...

J.-P. S. – On s'amuse aussi entre nous...

S. de B. – Et il y aussi des affinités philosophiques ; Horst et Pouillon connaissent très très bien votre pensée ; il y a vraiment une identité de vues non seulement politique mais culturelle, philosophique. Enfin, vous avez du plaisir à vous retrouver aux réunions des *Temps modernes*, le mercredi ?

J.-P. S. – Oui, j'ai du plaisir à les retrouver, c'est très agréable. Je n'y suis pas toujours, d'ailleurs.

S. de B. – En gros, ça vous fait un rapport plus chaleureux que vous n'avez eu avec des hommes, dans l'ensemble de votre vie. Ce qui ne veut pas dire que, politiquement, vous ne soyez pas plus proche de certains autres. Mais, avec les maos, il y a une question d'âge qui fait une grosse différence.

J.-P. S. – Oui, mais j'aime toujours mieux les jeunes que les vieux. Dans ce cas, il ne s'agit pas d'aimer mieux, mais quand je parle avec le chef mao qui n'a pas trente ans, je suis plus à l'aise qu'avec un type de cinquante ou soixante ans. Enfin, les maos, on sait comment je les ai rencontrés et on en reparlera.

S. de B. – Là, je parle sur un plan d'amitié, sur un plan de rapport affectif avec les hommes.

J.-P. S. – La plupart des maos n'ont pas d'amitié pour moi, ni moi pour eux, on fait le travail ensemble, on se voit pour faire des choses, on décide ensemble ; il y en a un pour qui j'ai une amitié réelle, c'est Victor, qui me voit une fois par semaine ou deux ; on discute la situation politique du jour, on prend des décisions sur ce qu'il y a à faire ; moi je l'écoute surtout me raconter ce qu'il

fait. Il était chef de la G.P. ; mais le parti mao en France a presque disparu, et Victor est seul, maintenant. Il discute avec moi — vous avez vu le petit livre qu'on a fait avec Gavi.

S. de B. – Mais vous le voyez aussi en tête à tête.

J.-P. S. – Je le vois une ou deux fois par semaine ; il me plaît, je l'aime beaucoup ; je sais qu'il ne plaît pas à tout le monde ; je le trouve intelligent, j'ai des rapports culturels avec lui autant que politiques, parce qu'il a une culture réelle, et qui se trouve en liaison avec la mienne ; et puis je suis d'accord avec lui sur un certain nombre de points de vue politiques dont je parlerai plus tard, et c'est assez agréable, d'avoir ces rapports avec un homme de vingt-neuf ans.

S. de B. – Alors, ça c'est la question que je veux vous poser : pourquoi privilégiez-vous les jeunes ? Il y a des gens qui détestent les jeunes : par exemple Koestler était de ceux-là, Merleau-Ponty ne les aimait pas beaucoup non plus. Vous, pourquoi est-ce que, au contraire, vous avez un préjugé favorable pourrait-on dire, à l'égard des jeunes ? Pourquoi vous plaisez-vous avec les jeunes ?

J.-P. S. – Parce que, sur un tas de points, ils n'ont pas leur pensée, leur vie complètement faites ; alors, on discute comme deux personnes qui ont chacune une opinion assez vague en essayant de rapprocher les deux points de vue ; tandis qu'avec les vieux, c'est tout à fait différent. Ils ont une opinion tranchée, j'en ai une autre ; on le sait, on en tient compte, on discute en mettant de côté ce qui nous sépare sans espérer de conciliation.

S. de B. – Horst est très intelligent, Horst est très proche politiquement de vous : eh bien ! vous aimez beaucoup mieux avoir un tête-à-tête avec Victor qu'avec Horst. Pourquoi ?

J.-P. S. – Horst a une pensée qu'il se fait lui-même, qui est très intelligente, et après ça il converse avec moi. Moi, ce que j'aime bien, c'est qu'on n'ait pas de pensée arrêtée. Quand je parle avec des gens qui sont moins formés que moi sur un point, moins cultivés ou qui ont moins réfléchi, je peux les aider ; d'autre part, il y a des points sur lesquels, eux en savent plus long ; Victor, c'est clair, il y a une chose qu'il connaît mieux que moi : la lutte dans un parti, la direction d'un parti : tout ça

m'échappe assez ; mais il y a d'autres points de vue sur lesquels je peux lui donner mon jugement ; et puis il l'accepte quand il l'a analysé, quand il y a réfléchi et l'intègre à sa conception du parti ; par exemple, dans les dialogues avec Victor et Gavi, j'ai donné quelques idées, en particulier celle du militant libre, l'idée de ce que c'est que de discuter entre hommes libres. C'est-à-dire autre chose que le militant communiste, par exemple, pour qui ce genre de liberté n'existe pas.

S. de B. – Autrement dit, vous avez l'impression d'être plus efficace, plus utile, quand vous parlez avec des jeunes qui sont encore tout à fait ouverts que quand vous parlez avec des adultes qui sont faits, même si leurs idées sont proches des vôtres ? Parce que ça vous donne une impression de rajeunissement quand vous êtes avec des jeunes ?

J.-P. S. – Non ; je ne me sens pas vieux, je ne me sens pas différent de ce que j'étais à trente-cinq ans.

S. de B. – C'est intéressant, c'est quelque chose sur quoi il faudra revenir, ça, votre sentiment de l'âge.

J.-P. S. – Jamais je ne me suis senti vieux. Et comme mon physique n'est pas celui d'un vieillard classique — je n'ai pas une barbe blanche, je n'ai pas une moustache blanche, je n'ai ni barbe, ni moustache — alors je me vois encore comme à trente-cinq ans.

S. de B. – Donc, ça ne vous fait pas rajeunir de parler avec des jeunes ; c'est différent de moi, parce que, moi, j'ai le sentiment de mon âge, et ça me rajeunit de parler avec de jeunes femmes. Vous m'avez dit, l'autre jour, que vous trouviez que vous n'avez pas été assez loin dans l'analyse de vos rapports avec les hommes : qu'auriez-vous à ajouter là-dessus ?

J.-P. S. – D'abord, je dirais que beaucoup d'entre eux — pas ceux qui sont actuellement mes meilleurs amis — m'ont fait des confidences. C'est-à-dire que je leur apparaissais comme quelqu'un à qui il fallait confier ce qui est plus ou moins secret en chacun de nous, et que ça m'assommait. Je subissais ; il le fallait bien parce que, comme ça, je pouvais avoir une influence sur eux, j'étais celui qui connaissait leur secret, mais je n'aimais pas ça.

S. de B. – Mais où, qui ? Précisez un peu. A l'École normale, est-ce qu'on vous faisait des confidences ?

J.-P. S. – Oui, mais là, c'était différent, on mettait les cartes sur la table, et je les mettais aussi. Mais je pense à un camarade que j'ai eu pendant la guerre en Alsace, un soldat, qui me faisait des confidences ; les rapports de lui à moi étaient comme ça : c'était la confidence.

S. de B. – Sur quoi alors ? Sur sa femme, sur sa vie ?

J.-P. S. – C'est ça. Il n'avait pas d'épouse, mais il avait une femme. Il en parlait. Le lien affectif que ça créait d'être pour lui la personne qui connaissait sa vie et avec laquelle il parlait de choses que je devais me rappeler ensuite, ça me paraissait insupportable.

S. de B. – Pourquoi ? Moi, on m'a fait beaucoup de confidences dans ma vie, ça m'amusait plutôt.

J.-P. S. – Parce que ça déplace les rapports, ce ne sont plus les mêmes rapports. On est pris, on a des conseils à donner, on se rapporte à vous, on se réfère à vous, on a une sorte de respect pour la personne qui accueille les confidences et je devenais, finalement, cette chose que je ne désire pas être, le maître avec des disciples, et je n'aimais pas qu'on me fasse des confidences. Je ne les cherchais pas ; je ne les refusais pas quand on me les faisait, mais je ne les recherchais pas.

S. de B. – Des anciens élèves qui vous faisaient des confidences, qui vous demandaient des conseils, en effet, c'est arrivé assez souvent.

J.-P. S. – Et d'autres aussi ; j'ai reçu beaucoup de confidences.

S. de B. – Autrement dit, le genre « maître » à qui on vient demander conseil, à qui on vient faire des confidences, ça, ça vous assommait ?

J.-P. S. – Ça m'assommait, et ça ne me paraissait pas légitime.

S. de B. – Pourquoi ? Parce que vous vous sentiez âgé, à ce moment-là ? Et que vous ne vouliez pas l'être ? Ou parce que ça ne vous mettait pas sur un pied d'égalité avec eux ?

J.-P. S. – Ça ne me mettait pas sur un pied d'égalité, et, finalement, personne ne peut donner de conseil à personne. Bon ;

si c'est vous par rapport à moi, ou moi par rapport à vous, bien sûr, on peut donner des conseils ; je peux donner des conseils, à Bost, à Victor. A cause de l'intimité qu'il y a entre nous ; mais, en principe, on ne peut pas, parce qu'on manque d'éléments, que la personne en manque aussi d'ailleurs. Il dit des choses et il faudrait deviner à travers les choses qu'il dit quelle est sa vraie position et le conseil devrait s'accorder avec cette position-là.

S. de B. – C'est très vrai ; c'est-à-dire qu'il cherche à se faire donner tel conseil en général ; pas toujours, mais en général. Bon, ça c'est une des choses qui gênaient vos rapports avec les hommes ?

J.-P. S. – Sûrement.

S. de B. – Tandis que si des femmes vous faisaient des confidences, ça ne vous gênait pas ?

J.-P. S. – Ça ne me gênait pas du tout. Alors, au contraire, je les sollicitais.

S. de B. – Ça, c'est par machisme : parce que la femme est naturellement un être plus fragile et qui doit se confier à l'homme ?

J.-P. S. – Je ne sais pas si c'est du machisme, parce que je pensais au contraire que la plupart des hommes n'écoutent pas ce que disent les femmes.

S. de B. – Moi, je crois que refuser les confidences des hommes avec ce dégoût et accepter celles des femmes, c'est une certaine forme de machisme.

J.-P. S. – Je ne refusais pas celles des hommes, ça ne me plaisait pas. Et puis, les rapports étaient différents, ça, nous en reparlerons.

S. de B. – Bon, les confidences des hommes vous déplaisaient, pas seulement les confidences, mais, je pense, tous rapports très personnels, encore que, quand Giacometti racontait des histoires très personnelles... ce n'était pas des confidences.

J.-P. S. – Ce n'était pas des confidences ; qu'on me raconte des histoires personnelles, ça, je n'y vois aucun mal, au contraire. Quand Giacometti racontait la façon dont il allait au bordel en cherchant la femme, un peu moche, un peu laide, pour des raisons diverses, c'était très amusant.

S. de B. – Continuez à me parler de vos rapports avec les hommes. Il y a ça : refus des confidences.

J.-P. S. – Par contre, tout en pensant et en disant que les rapports devraient être des rapports d'égalité, il y avait une espèce de manière de s'adresser à moi comme à celui qui savait que je favorisais, et là, évidemment, c'est pas juste.

S. de B. – Comment ça ?

J.-P. S. – Il y a un moment où les gens disaient : est-ce que je fais ci, est-ce que je fais ça ? Et je donnais des conseils.

S. de B. – Vous dites deux choses contradictoires. Vous dites que vous avez horreur de donner des conseils et que vous aimiez bien qu'on vous en demande ?

J.-P. S. – Non, mais j'aimais bien donner le petit coup de pouce qui faisait que je devenais conseiller. Ce n'est pas contradictoire. C'était comme ça, c'était un drôle de mélange, le rapport avec l'autre. Dans le fond, le rapport avec l'autre, je l'ai toujours eu, mais abstrait ; je vis sous une conscience d'autrui qui me regarde. Et cette conscience peut être aussi bien Dieu, si vous voulez, que Bost ; c'est un autre que moi, constitué comme moi et qui me voit. Je pense ça comme ça.

S. de B. – Et quel rapport ça a dans vos rapports avec les hommes ?

J.-P. S. – Ils sont tous des apparences de cette conscience.

S. de B. – Vous voulez dire des témoins, des juges ?

J.-P. S. – Un peu des juges ! Mais des juges très bienveillants.

S. de B. – Vous dites des juges bienveillants, pourtant vous avez eu des ennemis, des adversaires.

J.-P. S. – Mais cela ne compte pas. Quand des gens sont bien avec moi, je vois se refléter à travers eux cette espèce de conscience plus générale qui me regarde.

S. de B. – Et ça vous gêne ou ça vous est agréable d'avoir ces témoins ?

J.-P. S. – C'est plutôt agréable ! Parce que si ça me gênait, je voudrais être seul, et ce genre de solitude est absurde.

S. de B. – Ça aussi, il faudrait le développer : parce que vous dites que dans vos rapports avec les hommes, vous avez été toujours un peu distant, un peu indifférent ; pourtant, vous n'avez

jamais été un loup-garou, un vieux hibou, vous avez toujours vécu, beaucoup, en société ; vous avez été très sociable, sauf dans les instants où vous écrivez. Il faudrait voir quelle sociabilité d'ailleurs ; vous n'avez jamais aimé la sociabilité mondaine !

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Juste après la guerre, vous alliez aux cocktails Gallimard, c'était amusant, mais enfin vous n'avez jamais été mondain.

J.-P. S. – J'ai dîné en ville trois fois dans ma vie. J'ai mangé au restaurant et j'ai vécu au café, et j'ai dîné chez des gens un peu connus qui m'invitaient : trois fois.

S. de B. – On a parlé des rapports avec les jeunes ; est-ce que vous avez eu des rapports avec des aînés ? Qu'est-ce que ça vous faisait ?

J.-P. S. – Rien du tout. Oui, j'ai eu des rapports avec des aînés, très peu d'ailleurs : Paulhan, Gide, Jouhandeau, que j'ai très peu vu, il ne s'en souvient sans doute même plus.

S. de B. – Vous l'avez à peine rencontré.

J.-P. S. – Oui, mais c'est pour dire. Ça a existé, ces rapports avec des gens plus âgés que moi. Je prenais une attitude un peu effacée, je les écoutais ; ils me parlaient comme ils voulaient, mais c'était des rapports de stricte politesse et ça ne correspondait pas à grand-chose, je ne considérais pas qu'ils étaient plus sages que moi parce qu'ils étaient plus vieux ; ils étaient exactement comme moi, et ils me racontaient ce qu'ils avaient à me raconter, et moi je leur en racontais autant. Je me rappelle, par exemple, Gide me parlant d'un Hollandais, en 46, qui était venu demander une adresse... C'était un homme marié, qui s'était découvert des penchants homosexuels, et il était venu demander une adresse, alors, je me rappelle : Gide était là, il me parlait de ça, on aurait dit qu'il me prenait pour un pédéraste malgré l'erreur que j'avais faite en parlant de conseils, alors qu'il s'agissait d'autre chose.

S. de B. – Vous lui avez dit : « Il est venu vous demander des conseils ? » et Gide a répondu : « Non ! des adresses. » Est-ce qu'on ne pourrait pas dire aussi que, d'une certaine manière, un

adulte mâle, c'est un peu « votre mauvaise odeur », comme dirait Genet ?

J.-P. S. – Si vous voulez, oui, je n'aime pas ça. Je n'aime pas ça du tout, et je n'aime pas qu'on me qualifie comme ça. Je ne suis même plus un adulte, je suis du troisième âge, et si je suis encore mâle, c'est fort peu.

S. de B. – Oui, précisez ça, parce que c'est amusant.

J.-P. S. – L'adulte mâle, ça me dégoûte profondément ; ce que j'aime bien, c'est le jeune homme, dans la mesure où le jeune homme n'est pas tout à fait différent de la jeune femme ; ce n'est pas que je sois pédéraste, mais le fait est que, surtout à présent, le jeune homme et la jeune fille ne sont pas tellement distincts, dans leur costume, dans leur manière de parler, dans leur manière de se tenir ; ils n'ont jamais été tellement distincts pour moi.

S. de B. – Quand vous avez des relations vraiment personnelles, des amitiés, l'adulte mâle n'apparaît pas comme tel : c'est Genet, c'est Giacometti, etc. Mais l'homme en général, si vous le rencontrez comme ça...

J.-P. S. – C'est l'adulte mâle.

S. de B. – Et c'est ce que vous ne voulez pas être.

J.-P. S. – C'est ce que je ne veux pas être. Oui. C'est certain.

S. de B. – Pourquoi ? Même cette expression que j'ai eue vous a fait faire un petit sourire de dégoût.

J.-P. S. – Parce que ça distingue les sexes d'une manière odieuse et comique. Le mâle, c'est le type qui a un petit tuyau entre les cuisses, c'est comme ça que je le vois ; alors il y aurait l'adulte femelle, qu'il faudrait lui opposer ; et la femelle et le mâle, c'est une sexualité un petit peu primitive ; il y a des choses qui viennent s'y surajouter en général. Ça, c'est déjà une chose assez importante.

S. de B. – Je pense qu'il y a le mot adulte aussi.

J.-P. S. – Il y a le mot adulte, ce qui suppose qu'on a fait ses études, on est arrivé au genre de profession qui convient à un adulte, on a ses pensées, on s'est formé ses pensées qu'on gardera toute sa vie, ça fait partie de l'honneur, de les garder.

S. de B. – Oui, en effet, fabriquer, fermer, limiter, etc. Il y a

autre chose qui va dans ce sens-là, d'ailleurs. Vous avez à l'égard des hommes et des femmes, du genre humain en général, une double attitude qui est le contraire de la mienne, d'ailleurs, c'est peut-être pour ça que je la trouve si curieuse. C'est-à-dire que vous êtes très ouvert quand quelqu'un vient vous parler ; à la Coupole, mettons, quand quelqu'un vient vous demander quelque chose ; moi je suis chameau, j'ai toujours envie d'envoyer les gens balader ; vous, vous êtes très accueillant, vous donnez facilement un rendez-vous, vous donnez facilement de votre temps, vous êtes généreux, vous êtes ouvert, et cependant quand vous avez un renseignement à demander dans une rue, c'est épouvantable ; si moi je vous dis : je vais demander un renseignement, nous sommes perdus dans Naples, je vais demander où est telle rue ; ça, vous ne voulez pas, vous vous raidissez. Pourquoi cette attitude d'accueil, et en même temps cette attitude de refus presque haineux ?

J.-P. S. – Dans le premier cas, ce sont les gens qui viennent me demander quelque chose, qui viennent m'exposer un point de vue, qui me demandent mon temps. Le renseignement, c'est eux qui me le donnent ; j'écoute ; c'est complètement inverse du premier cas. Je demande, moi, à quelqu'un d'autre où est la rue…

S. de B. – Après tout, demander le nom d'une rue à quelqu'un ou demander un tout petit service à quelqu'un, c'est se mettre sur un plan de réciprocité ; c'est le reconnaître en somme comme votre égal, comme n'importe qui, comme vous, ce n'est donc pas aller mendier comme un mendiant. Pourquoi est-ce que vous avez cette attitude de réserve, de refus, quand il s'agit de demander même un renseignement ?

J.-P. S. – C'est évidemment s'adresser à la subjectivité d'un autre, et sa réponse est déterminante pour moi : s'il me dit qu'il faut aller à gauche, j'irai à gauche, s'il me dit qu'il faut aller à droite, j'irai à droite, et c'est le contact avec la subjectivité de l'autre que j'aime à réduire au minimum.

S. de B. – C'est très peu subjectif, ce qu'il vous répondra. Il vous répondra presque comme un plan.

J.-P. S. – Quand même ! Il se dira, tiens, voilà un type qui me

demande ça, il dira je ne me rappelle pas exactement où c'est, mais enfin... On découvre la psychologie subjective d'un type en posant une question. On a un rapport subjectif avec lui.

S. de B. – Vous voulez dire que vous vous mettez en état de dépendance ?

J.-P. S. – Oui, d'une part, et surtout la subjectivité d'autrui ne me plaît guère. Sauf de quelques personnes, bien déterminées, que j'aime bien, alors là, ça a un sens.

S. de B. – Mais, quand même, quand vous dites que vous êtes n'importe qui, qui vaut n'importe qui, etc., ça suppose que vous vivez vos relations avec les hommes dans une espèce de translucidité, de transparence, de sorte que si on vous demande un service, vous le rendez, si vous avez à le demander, vous le demandez ; il y a des gens qui vivent les choses comme ça d'ailleurs.

J.-P. S. – Absolument, et ils ont raison ! C'est comme ça que ça doit être. Autrefois, chez moi, c'était de la timidité, et puis c'est devenu une habitude : maintenant je ne suis même plus comme ça.

S. de B. – Il y a quand même une espèce de raideur, à l'idée qu'on pourrait vous rendre le moindre service, que, par exemple, un garçon se dérangerait deux fois, alors que c'est son métier, pour vous apporter quelque chose ; il y a une espèce de raideur qui semble un reste de votre vieille haine de l'humanité.

J.-P. S. – En effet — je ne suis pourtant ni pratique ni bien habile — je préfère toujours me débrouiller seul plutôt que demander quelque chose à quelqu'un. Je n'aime pas me faire aider. L'idée d'aide m'est tout à fait insupportable.

S. de B. – Quel genre d'aide ?

J.-P. S. – N'importe laquelle. Je veux dire, par des gens que je connais mal ou peu. Je n'ai pas demandé beaucoup d'aide dans ma vie.

S. de B. – Non ; mais par exemple, l'autre jour, j'avais perdu mon argent [1], je n'avais pas le temps de changer ; tout naturellement j'ai parlé avec le gérant de l'hôtel, et il m'a prêté deux cent

1. A Rome, on m'avait volé mon sac.

mille lires; je suis sûre que si je vous avais dit : je vais emprunter deux cent mille lires au gérant de l'hôtel — alors que nous sommes de vieux clients, qu'ils s'en contrefoutent, qu'ils savent qu'on leur rendra le surlendemain — vous m'auriez dit : « Ah, non, ça m'agace ! »

J.-P. S. – Non, pas à ce point-là. Peut-être que je vous l'aurais dit il y a dix ans ou quinze ans ; à présent, je ne vous l'aurais pas dit, je vous aurais même conseillé de le faire.

S. de B. – Quand même, je voudrais que vous expliquiez un peu cette raideur que vous avez avec les gens en général. Je comprends très bien qu'on n'ait pas envie de demander tout le temps des secours, de s'accrocher à des gens, mais pourquoi tant de répugnance ? Est-ce que ça remonterait à l'enfance ?

J.-P. S. – Oui ; on demandait trop aux autres, on disait : ils peuvent bien rendre service, il faut leur demander, ils le feront, etc. Et moi j'avais plutôt l'impression qu'on les agaçait en leur demandant un service ; il y a sûrement chez moi l'idée que j'ennuie l'autre en lui demandant un renseignement. Je me rappelle un personnage dont vous disiez qu'il me ressemblait...

S. de B. – M. Plume, de Michaux.

J.-P. S. – M. Plume est perpétuellement agacé, inquiété par les autres. Il y a certainement quelque chose de ça en moi.

S. de B. – Oui. C'est bien pour ça que vous me rappeliez M. Plume : une manière d'étouffer alors que personne ne vous empêche d'ouvrir une fenêtre. M. Plume, de Michaux, c'était tout à fait ça.

J.-P. S. – Oui. Je pensais les gens hostiles.

S. de B. – Hostiles à qui ?

J.-P. S. – A moi si je demandais quelque chose.

S. de B. – Donc hostiles aux gens en général ?

J.-P. S. – Aux autres, je ne sais pas, parce qu'ils avaient leur manière de demander.

S. de B. – Pourquoi à vous, tant que vous êtes un passant anonyme ?

J.-P. S. – Parce que ça s'est lié à une représentation de moi-même ; je pensais n'être pas agréable, physiquement, aux gens.

C'est peut-être là que s'est réfugié le sentiment d'être laid, dont je ne me suis pas beaucoup soucié, quoiqu'il existât.

S. de B. – Vous n'êtes pas d'une laideur à faire fuir une femme enceinte si vous lui demandez où est la rue de Rome...

J.-P. S. – Non, je n'ai jamais pensé ça. Mais on peut penser que demander où est la rue de Rome quand on est laid, c'est infliger une présence désagréable à la personne à qui on s'adresse.

S. de B. – Ça doit être un truc d'enfance ; parce qu'il ne faut pas exagérer : vous n'êtes pas plus laid que la majorité des hommes.

J.-P. S. – Si, parce que je louche.

S. de B. – Ils ne sont pas tellement beaux.

J.-P. S. – Non, ils ne sont pas beaux, les hommes.

S. de B. – Mais, vraiment, pour une chose aussi simple que ça...

J.-P. S. – Mais ça doit compter. Il y a dû avoir une liaison d'autrui à moi quand j'étais jeune, où autrui était l'élément essentiel et moi l'élément secondaire.

S. de B. – C'est toujours comme ça quand on est très jeune. A moins de prendre les choses, au contraire, en totale agressivité.

J.-P. S. – Ce qui n'était pas mon cas. Oui, je n'aimais pas rentrer dans une classe, comme nouveau ; je n'aimais pas ça, je n'aimais pas les gosses qui étaient là. Plus tard on se connaissait, on s'arrangeait, mais d'abord c'était pour moi des gens hostiles.

S. de B. – C'est-à-dire que vous aviez l'impression, quand vous arriviez dans un groupe, d'une hostilité a priori ? Est-ce que c'est aussi ce que vous avez senti quand vous êtes arrivé au service militaire ? Je veux dire, à Saint-Cyr, parce qu'après, vous étiez très peu nombreux.

J.-P. S. – Oui, sûrement.

S. de B. – Pas quand vous êtes arrivé à l'École normale, parce que là, vous connaissiez déjà...

J.-P. S. – Non ; j'en connaissais certains, mais dans l'ensemble il y avait une hostilité. Normalement, la personne qui me regarde et qui me croise dans la rue est hostile.

S. de B. – Ce sont des choses très importantes pour expliquer

une attitude générale. Je me rappelle, quand j'avais eu mon accident de bicyclette et que j'étais vraiment hideuse à voir, être entrée dans une boutique, avoir parlé au commerçant et m'être dit : « Bon Dieu ! Qu'est-ce qu'on doit être handicapé, si on se sent laid ! » ; c'est tellement agréable de se sentir une jeune femme plaisante. Je ne me croyais pas particulièrement belle, j'avais environ trente ans, le rapport était a priori, un rapport quasi de séduction ; j'allais acheter un morceau de pain, je pensais que ma présence était agréable aux gens. Je me disais : mon Dieu, ça doit changer d'une manière très subtile et très difficile à décrire, ça doit changer les rapports d'être défigurée à vie.

J.-P. S. – Oui. Seulement vous, je le reconnais, vous étiez plus laide à ce moment-là que je ne le suis normalement.

S. de B. – Naturellement ; mais ce n'est pas ça que je voulais dire ; d'ailleurs, je ne sens certainement pas les rapports aux gens de la même façon maintenant que je suis vieille que lorsque j'avais trente ans.

J.-P. S. – C'est certain. Moi, je ne me suis jamais senti plaisant à voir.

S. de B. – Je voulais parler d'une manière d'être bien dans sa peau par rapport à autrui.

J.-P. S. – Que je n'ai pas connue, justement.

S. de B. – Vous ne l'avez pas connue pour certainement beaucoup d'autres raisons que le manque de beauté, puisque d'abord vous n'étiez pas laid...

J.-P. S. – Si, j'étais laid ; mais ça n'aurait pas dû beaucoup me gêner.

S. de B. – C'est certainement des complexes d'enfance, d'adolescence ; « vilain sot » : quand la fille vous a dit ça, vous avez dû en être très marqué.

J.-P. S. – Oui, et puis aussi, ça a des rapports avec le remariage de ma mère, et avec ma vie à La Rochelle.

S. de B. – C'est curieux, je le répète, ce contraste entre votre raideur et en même temps une ouverture, une gentillesse, une chaleur dès que...

J.-P. S. – Dès qu'on s'adresse à moi pour me demander quelque chose, ça disparaît.

S. de B. – Oui, parce qu'à ce moment-là vous êtes reconnu. On parle au présent aujourd'hui ; mais ce n'est pas ce présent qui est intéressant : c'est quand vous aviez quarante ans, quand vous aviez cinquante ans, ce contraste était très frappant. Il vous en reste quelque chose, mais c'est dépassé. Ce sont des attitudes qu'il faut décrire parce qu'elles m'ont frappée quand vous étiez beaucoup plus jeune.

S. de B. – Parlons de vos rapports avec les femmes : qu'est-ce que vous en diriez ?

J.-P. S. – Dès l'enfance elles ont été des objets de grandes démonstrations, de comédie, de séduction de ma part, soit en rêve, soit dans la réalité ; dès l'âge de six à sept ans j'avais déjà des fiancées, comme on disait. A Vichy j'en avais quatre ou cinq ; à Arcachon j'ai beaucoup aimé une petite fille qui est morte l'année d'après, qui était tuberculeuse ; j'avais six ans, c'était l'époque où on m'avait pris en photo avec une pelle, dans un petit bateau de bois peint ; je faisais des grâces à cette petite qui était très gentille, mais qui est morte. Je m'asseyais à côté de son fauteuil roulant ; elle restait couchée, elle était tubarde.

S. de B. – Ça vous a fait de la peine quand elle est morte ? Ça vous a impressionné ?

J.-P. S. – Je ne me rappelle pas. Ce que je me rappelle, c'est que je lui avais écrit des vers et à cette occasion j'en ai envoyé à mon grand-père dans des lettres, c'était des vers absolument impossibles.

S. de B. – Des vers d'enfant.

J.-P. S. – D'un enfant de six ans, sans rythme ; enfin j'en écrivais. Et à côté de ça il y avait des petites filles un peu partout, avec lesquelles j'avais peu de rapports mais cependant une idée de rapports amoureux.

S. de B. – Et qu'est-ce qui vous a donné cette idée-là ? Est-ce que c'était à travers vos lectures ?

J.-P. S. – Sûrement. J'ai cependant un souvenir à cinq ans, mais c'est sûrement un souvenir que beaucoup de garçons ont : mes parents et mes grands-parents m'avaient laissé avec une petite fille en Suisse au bord du lac. Et je suis resté dans la chambre avec elle, on regardait le lac par la fenêtre et on a joué au médecin ; j'étais le médecin, elle était la patiente et je lui donnais un lavement, elle baissait sa petite culotte et tout le reste s'ensuivait, j'avais même un appareil ; je pense que c'était une canule qui devait servir à me donner à moi-même des lavements quand j'étais petit et je lui en ai donné un. C'est un souvenir sexuel datant de mes cinq ans...

S. de B. – La petite fille y prenait plaisir, ça l'amusait ?

J.-P. S. – En tout cas elle se laissait faire. Et je pense que ça l'amusait. J'ai eu, jusque vers neuf ans à peu près, des rapports où je faisais le hâbleur, le séducteur ; je ne savais pas comment on séduisait, mais j'avais lu dans les livres qu'on pouvait être un bon séducteur ; je pensais que c'était en parlant d'étoiles, en entourant de ses bras la taille ou les épaules d'une petite fille, en lui exprimant la beauté du monde par des mots enchantés. Et puis à Paris j'avais un guignol constitué par des tas de petits personnages dans lesquels je glissais mes mains ; je l'apportais au Luxembourg, je glissais mes mains dans ces personnages, je me mettais derrière une chaise et j'imaginais une scène où je faisais jouer mes personnages. Mes spectateurs étaient des spectatrices, des petites filles des environs qui venaient là l'après-midi. J'avais naturellement jeté mon choix sur celle-ci ou sur celle-là. Tout ça n'a même pas duré jusqu'à neuf ans, plutôt jusqu'à sept, huit ans. Par la suite, est-ce venu du fait que j'étais devenu nettement laid, et que je n'intéressais plus ? En tout cas vers huit ans et pendant quelques années je n'ai plus du tout eu de rapports avec des petites filles des rues ou des jardins. D'ailleurs à ce moment-là, vers dix, douze ans, ça devient plus ambigu pour les parents, ça fait de petits drames, de petites histoires ; peut-être est-ce la raison. D'autre part il y avait autour de ma mère et de ma grand-mère de jeunes femmes, de l'âge de

ma mère, qui étaient souvent des élèves de mon grand-père ou des amies de mon grand-père, et avec qui j'avais un certain rapport.

S. de B. – Vous voulez dire que les femmes de l'âge de votre mère vous paraissaient attirantes ? Certaines d'entre elles ?

J.-P. S. – Oui ; seulement je ne pouvais pas imaginer avoir des rapports de fiancé avec des femmes qui avaient vingt ans de plus que moi. Elles me faisaient des caresses. C'est surtout avec les femmes que mes premières sensualités se sont développées.

S. de B. – Avec les femmes plus âgées plutôt qu'avec les petites filles ?

J.-P. S. – Oui. Les petites filles je les aimais bien, c'était mes vraies compagnes choisies dans le moment, mais il n'y avait pas beaucoup de sensualité entre nous ; elles n'avaient pas de formes, tandis que les formes des femmes m'ont intéressé très jeune, les seins et les fesses. Elles me tripotaient et j'aimais ça. Je me rappelle une fille qui me laisse deux souvenirs contradictoires : c'était une belle et forte fille de dix-huit ans, par conséquent beaucoup trop âgée pour mes petits jeux de mari et femme ; cependant il y avait entre nous un rapport de mari et femme. Peut-être s'est-elle prêtée par gentillesse, par amabilité, à ce petit jeu ; je la trouvais belle et j'en étais assez épris, j'avais sept ans à ce moment-là et elle en avait dix-huit. C'était en Alsace.

S. de B. – Quand vous avez été un peu plus âgé, quand vous aviez dix, douze ans ?

J.-P. S. – Il n'y a rien eu. Jusqu'à onze ans j'étais au lycée Henri-IV. Je ne voyais que les amies de ma mère et très peu de petites filles. Et puis à onze ans je suis parti pour La Rochelle ; les relations de mon beau-père, et son attitude devant la vie me rendaient les rapports avec les petites filles impossibles. Il estimait qu'à mon âge je devais avoir des rapports avec des garçons. Mes camarades devaient être mes camarades de lycée et mes parents ne connaissaient que le préfet, le maire, des ingénieurs, des gens comme ça, et il se trouvait qu'ils n'avaient pas de petites filles, ces gens-là ; en conséquence, à La Rochelle, j'étais complètement perdu et j'ai eu seulement de vagues sentiments pour deux ou trois amies de ma mère, mais c'était peu

de chose. J'avais certainement un sentiment assez sexuel pour ma mère. A treize ou quatorze ans j'ai eu une mastoïdite, j'ai été opéré, je suis resté trois semaines dans une chambre de clinique et ma mère s'est fait installer un lit auprès de moi, un lit qui était perpendiculaire au mien ; le soir quand je m'endormais, elle se déshabillait et elle se montrait probablement à peu près nue ; je restais réveillé en fermant à demi les yeux, pour voir à travers mes cils, pour la voir déshabillée ; mes camarades d'ailleurs devaient la trouver à leur goût puisque de temps en temps ils citaient des objets féminins ou des personnes à leur goût, ils mettaient ma mère dedans, dans la liste. A La Rochelle, j'ai eu une expérience avec la petite Lisette Joirisse ; c'était la jolie petite fille d'un vendeur d'attirail pour bateaux ; elle se promenait sur le quai de La Rochelle, sur le quai intérieur, je la trouvais fort belle ; elle savait qu'elle était belle puisque des tas de garçons lui couraient après ; je dis à mes camarades que je désirais rencontrer Lisette Joirisse, ils me répondirent que c'était facile et un jour ils me dirent que je n'avais qu'à l'aborder sur le mail ; elle y était, en effet, avec plusieurs garçons qui lui parlaient de près ; moi j'étais avec des camarades, de l'autre côté du mail. Je ne savais pas trop que faire et puis, elle était prévenue ; elle a vu qu'elle n'arriverait pas à tirer de moi quelque chose d'amusant si elle restait avec eux ; elle est partie à bicyclette le long des allées et je l'ai suivie. Il n'en est rien résulté ; mais quand je suis revenu vers elle le jour suivant, elle s'est tournée vers moi et devant mes camarades elle m'a dit : « Vieux sot, avec ses lunettes et son grand chapeau. » Ces paroles m'ont plongé dans la colère et le désespoir ; et par la suite deux ou trois fois je la revis ; une fois un camarade, qui aurait aimé que je ne sois pas premier en thème grec, m'a dit qu'elle m'attendait à onze heures. La composition de thème grec avait lieu de huit à midi. Il fallait donc rendre la composition à onze heures moins le quart, ce que je fis, et j'eus une place déplorable. Bien entendu personne ne m'attendait à l'endroit fixé. Et puis une autre fois je la vis sur le môle, qui sautait du môle dans le sable. Et je me suis mis bêtement à côté d'elle, mais je n'ai pas su lui parler, je n'ai rien dit. Elle s'est aperçue que

j'étais là, mais elle a continué à jouer, en se demandant si j'allais ou non dire une bêtise.

S. de B. – Vous n'avez jamais eu un échange, une promenade, une conversation, un jeu avec cette fille ?

J.-P. S. – Jamais rien.

S. de B. – Vous n'avez jamais eu aucun rapport avec elle ?

J.-P. S. – Aucun.

S. de B. – Est-ce qu'il y a eu d'autres filles à La Rochelle à qui vous avez fait la cour ?

J.-P. S. – Avec deux camarades nous faisions la cour à la fille de l'ouvreuse d'un cinéma ; nous avons fait sa connaissance et elle s'intéressait beaucoup plus à Pelletier et à Boutiller, qui étaient d'assez beaux garçons, qu'à moi ; mais enfin elle nous rencontrait tous les trois ; ça n'allait pas loin, on lui faisait la conversation, on l'accompagnait chez elle et c'est tout. Je parlais comme les deux autres ; nous allions au cinéma, et comme sa mère était ouvreuse, elle venait s'asseoir près de nous et nous parlait. Elle était très belle autant que je m'en souvienne ; mais ça n'a pas eu de suites. Je n'étais probablement pas brillant comme séducteur. Je crois bien que ce sont les seuls événements féminins qui ont existé pour moi jusqu'à quinze ans, c'est-à-dire jusqu'à ce que je quitte La Rochelle pour aller à Paris au lycée Henri-IV. Mon grand-père avait insisté pour que j'y prépare mon bachot ; j'aurais aussi bien pu le passer à La Rochelle, mais il pensait que ce changement pouvait me faire du bien. Effectivement à Paris, la première année, j'étais pensionnaire, ce qui me changeait énormément et j'ai eu le prix d'excellence, ce que je ne risquais pas d'avoir à La Rochelle.

S. de B. – Revenons-en aux femmes, comment ça a été à Paris ?

J.-P. S. – A Paris est apparue chez moi une vague tendance homosexuelle : dans les dortoirs je me risquais à déculotter les garçons.

S. de B. – C'était une tendance très légère.

J.-P. S. – Mais elle existait. Est-ce cette année-là que j'ai emmené au Louvre une vague cousine de Nizan ? Elle n'était pas très jolie et je pense qu'elle ne me trouvait pas très séduisant.

S. de B. – Mais vous aviez un schéma dans la tête : un jeune homme devait avoir des histoires avec les femmes, c'était une chose bien établie.

J.-P. S. – Ça oui ; en tant qu'écrivain, par la suite, je devais avoir des rapports amoureux avec des tas de femmes, avec des passions, etc. Ça venait des livres consacrés aux grands écrivains.

S. de B. – Et est-ce que vos camarades, Nizan par exemple, avaient le même schéma et s'y conformaient ?

J.-P. S. – Exactement. Ils s'y conformaient plus ou moins parce qu'ils étaient très jeunes.

S. de B. – Et pas très riches, mais enfin ils avaient cette idée.

J.-P. S. – Ils étaient amoureux de Mme Chadel, par exemple, la mère d'un camarade que nous ridiculisions pas mal. En première, je ne crois pas avoir eu de grandes histoires.

S. de B. – Et après ?

J.-P. S. – En philo, non plus.

S. de B. – Et quand avez-vous couché avec une femme pour la première fois ?

J.-P. S. – L'année suivante. J'étais au lycée Louis-le-Grand ; j'avais passé le second bachot à Henri-IV, il y avait là une très belle khâgne, avec Alain comme professeur de philo, et je ne sais pourquoi on m'a retiré d'Henri-IV ; on m'a collé à Louis-le-Grand qui avait une khâgne sérieuse, ennuyeuse, où je suis resté, et de là je suis rentré à l'École. C'est compliqué : il y a eu d'abord une femme qui venait de Thiviers, la femme d'un médecin ; un jour je n'ai pas su pourquoi elle est venue me chercher au lycée, je lui avais dit que j'étais pensionnaire et elle m'avait dit que c'était dommage ; mais est-ce que je ne sortais pas le jeudi et le dimanche ? J'ai dit que si et elle m'a donné rendez-vous chez une amie le jeudi qui a suivi à deux heures de l'après-midi. J'ai accepté, je n'ai pas bien compris ; j'ai compris qu'elle avait envie de rapports physiques avec moi mais je n'ai pas bien compris pourquoi parce que je n'avais pas l'impression de lui plaire.

S. de B. – Mais quand vous l'aviez rencontrée auparavant à Thiviers, il s'était passé quelque chose entre vous ?

J.-P. S. – Rien.

S. de B. – Vous l'aviez vue longtemps ?

J.-P. S. – Non. J'ai été extrêmement surpris de la voir arriver au lycée, je ne peux pas vous expliquer ce qui s'est passé dans sa tête. Je suis allé à ce rendez-vous, et elle m'a fait entendre que nous pouvions coucher ensemble.

S. de B. – Elle avait quel âge ?

J.-P. S. – Trente ans. Et moi j'en avais dix-huit. Je l'ai fait sans grand enthousiasme parce qu'elle n'était pas très jolie ; enfin elle n'était pas mal, je me suis à peu près débrouillé, elle a semblé contente.

S. de B. – Est-ce qu'elle est revenue ?

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Alors elle n'était peut-être pas si contente que ça. Elle ne vous a pas donné un autre rendez-vous ?

J.-P. S. – Non, elle repartait le lendemain. Autrement dit elle était venue me chercher au lycée pour se faire baiser. Et puis elle est rentrée chez elle.

S. de B. – Vous n'avez jamais plus rien su d'elle ?

J.-P. S. – Elle ne savait peut-être pas où j'étais. Je n'ai jamais rien compris à cette histoire, je la donne comme elle s'est passée. C'est cette année-là ou la suivante qu'il y avait des camarades d'Henri-IV que je retrouvais au Luxembourg quand je sortais le jeudi, ils voyaient des filles, des filles du quartier Saint-Michel et en particulier la fille du concierge du lycée Henri-IV. On les voyait, on sortait avec elles — moi j'étais pensionnaire — on les tripotait un peu et puis elles ont, à peu près toutes, donné des rendez-vous dans des chambres, on a couché avec elles, et personnellement, j'ai couché avec une fille qui dans mon souvenir me semble jolie, elle devait avoir dix-huit ans ; elle couchait facilement.

S. de B. – Vous avez eu une liaison avec elle ou bien là aussi ç'a été une fois ?

J.-P. S. – Une fois, mais avec les autres c'était pareil. Elle a été très gentille avec moi après comme avant, donc elle n'a pas été déçue, elle ne cherchait pas quelque chose que je ne lui donnais pas. Elle était contente comme ça.

S. de B. – Pourquoi est-ce que, pour vos camarades comme pour vous, les choses ne se sont pas prolongées davantage ?

J.-P. S. – Parce que nous avions une sorte de mépris pour ces filles en même temps.

S. de B. – Pourquoi ?

J.-P. S. – Nous estimions qu'une jeune fille ne devait pas se donner comme ça.

S. de B. – Ah bon ! Parce que vous aviez une morale sexuelle ! C'est amusant tout de même !

J.-P. S. – C'est-à-dire que nous comparions les filles des amies de nos mères avec les filles que nous rencontrions, comme ça, des filles de bourgeois étaient bien entendu vierges. Si on avait de vagues flirts avec elles, ça n'allait pas beaucoup plus loin qu'un baiser sur la bouche, si même ça allait jusque-là ! Tandis que les autres, si ça se trouvait, on pouvait coucher avec elles.

S. de B. – Vous blâmiez ça, en bons petits bourgeois que vous étiez ?

J.-P. S. – Oui ; on ne blâmait pas exactement, mais...

S. de B. – Vous étiez contents d'en profiter et en même temps vous aviez l'idée : « On n'épouse pas sa maîtresse. » Encore que le mariage fût très loin de vous, mais enfin, selon vous, une fille n'aurait pas dû faire ça. C'était plutôt vous, je veux dire et vos camarades, qui vous teniez sur la réserve ; vous ne vouliez pas de liaisons avec ces bonnes femmes ?

J.-P. S. – Il y avait de ça, oui.

S. de B. – Quand avez-vous perdu cette idée stupide que les filles qui couchent facilement, librement, sont plus ou moins des putains ?

J.-P. S. – Oh bien, très vite ; dès que j'ai un peu couché avec des femmes, je n'ai plus pris la chose ainsi ; c'était juste à cette époque-là, quand j'étais encore au lycée.

S. de B. – Encore très marqué par l'éducation bourgeoise.

J.-P. S. – Absolument. Dès que j'ai été à l'École c'était fini.

S. de B. – Ça c'était des petits trucs purement sexuels, est-ce qu'il y en a eu d'autres avant la première grande histoire ?

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Les rapports avec Camille, avec votre fiancée, et

avec quelques étudiantes de la Sorbonne, je les connais bien et nous avons eu notre histoire qui est un peu autre chose.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Mais il ne faut pas perdre de vue qu'elle existe pour comprendre vos autres rapports avec les femmes. Nous en parlerons une autre fois. Ce que je vais vous demander — étant donné que vous m'avez dit tout de suite, quand nous nous sommes connus, que vous étiez polygame, que vous n'aviez pas l'idée de vous limiter à une seule femme, à une seule histoire, ça a été entendu, vous avez eu en effet des histoires — ce que je voudrais savoir, c'est : au cours de ces histoires, qu'est-ce qui vous a attiré particulièrement chez les femmes ?

J.-P. S. – N'importe quoi !

S. de B. – Comment ça ?

J.-P. S. – Les qualités que je pouvais demander aux femmes, les qualités plus sérieuses, vous les aviez, selon moi. Par conséquent, ça libérait les autres bonnes femmes qui pouvaient simplement être jolies, par exemple. Ce qui est arrivé, c'est que comme vous avez représenté beaucoup plus que je ne voulais donner à des femmes, les autres ont eu moins, et du coup elles ont moins engagé d'elles-mêmes. En gros, parce qu'il y en a eu qui ont engagé pas mal. Mais, en général, ce n'était pas comme ça.

S. de B. – Tout de même votre réponse « n'importe quoi » est bizarre. On dirait que dès qu'une femme se trouvait sur votre chemin, alors vous étiez tout prêt à avoir une histoire avec elle.

J.-P. S. – Mon Dieu...

S. de B. – Ce n'est pas vrai, parce que des femmes quelquefois se sont jetées à votre tête, et vous les avez écartées. Il y a eu pas mal de femmes que vous avez rencontrées et avec qui vous n'avez pas eu d'histoire.

J.-P. S. – J'avais fait un certain nombre de rêves, de rêves d'amour, qui m'avaient fourni une espèce de modèle ; c'était une blonde, et j'en ai quelquefois retrouvé dans ma vie qui lui ressemblaient. Mais jamais dans des histoires importantes. Quand même cette figure me reste encore en tête ; c'était une jolie blonde ; elle était vêtue d'un costume de petite fille ; moi

j'étais un peu plus âgé, et nous jouions au cerceau, à côté du bassin du Luxembourg.

S. de B. – Ça, c'est une histoire vraie, ou c'est une histoire que vous rêviez ?

J.-P. S. – Non, c'est... ce que je rêvais.

S. de B. – Ah bon ! vous rêviez sur les amours enfantines, en somme.

J.-P. S. – Non, ces amours enfantines représentaient l'amour ; seulement j'étais avec les jambes nues, et elle avec un costume de petite fille, mais ça représentait des événements de mon âge d'alors, de mes vingt ans. Vous comprenez ? Je rêvais à vingt ans, sous une forme symbolique, à une partie de cerceau avec une petite fille.

S. de B. – Une petite fille, et vous étiez vous-même un petit garçon.

J.-P. S. – En fait, nous étions tous les deux plus âgés, et la partie de cerceau représentait des rapports sexuels, probablement parce que le cerceau et la baguette me paraissent un symbole typique. D'ailleurs je les sentais comme ça en les rêvant. C'est un rêve que j'ai eu vers vingt ans. Et, dans ce rêve, il n'y avait pas de priorité, l'homme n'avait rien de supérieur à la femme, il n'y avait pas de machisme. J'ai pensé, ces jours-ci, que les hommes sont machistes, très profondément, certainement, mais ça ne veut pas dire qu'ils veulent détenir le pouvoir ; ils se pensent supérieurs aux femmes, mais ils mélangent ça avec l'idée de l'égalité de l'homme et de la femme, c'est très curieux.

S. de B. – Ça dépend desquels.

J.-P. S. – Enfin, beaucoup. La plupart des hommes que nous connaissons. Ça ne veut pas dire que la conclusion ne soit pas machiste, mais dans les conversations, et dans la vie courante, ils disent des formules qui sont égalitaires. Ils peuvent dire des choses machistes sans s'en rendre compte, et il y a toujours un peu d'application dans leur définition égalitaire des rapports entre les sexes. Mais, n'empêche que le machisme n'est pas une chose dont les hommes aiment à se prévaloir, du moins ceux que nous fréquentons. Il faudrait regarder évidemment d'autres milieux.

S. de B. – Mais pour en revenir à vous, qu'est-ce qui vous a attiré surtout chez les femmes, et dans quelle mesure, vous, est-ce que vous étiez égalitariste ? Dans quelle mesure vous aviez un certain rôle, mettons impérialiste, ou protecteur, vis-à-vis des femmes ?

J.-P. S. – Je pense que j'ai été très protecteur, et par conséquent impérialiste. Vous me l'avez d'ailleurs souvent reproché, non pas vis-à-vis de vous, mais vis-à-vis des femmes que je voyais en dehors de vous. Pas toujours cependant, car, la plus remarquable d'entre elles, j'avais des rapports égalitaires avec elle, et elle n'aurait pas toléré des rapports autrement conçus. Mais revenons à ce que je demandais aux femmes. Je pense que c'était, avant tout, une atmosphère de sentimentalité. Pas de sexualité proprement dite, mais de sentimentalité, avec un arrière-plan sexuel.

S. de B. – Par exemple, vous avez eu une histoire à Berlin. Avec une femme que vous avez appelée « la femme lunaire ». Qu'est-ce qui vous plaisait chez elle ?

J.-P. S. – Je me demande.

S. de B. – Elle n'était pas très jolie, pas très intelligente.

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Est-ce que c'est pas un côté un peu perdu ?

J.-P. S. — Il y avait le côté perdu, et le côté... le côté argot d'un village, voisin du mien. Elle n'avait pas tout à fait l'argot de Montparnasse qui était le nôtre, mais elle avait un argot des quartiers voisins du Quartier latin. Ça me donnait l'impression d'une pensée qui, au fond moins développée que la nôtre, était cependant du même ordre. Ce qui était complètement faux, mais c'est une idée que j'avais dans la tête. C'était un cas un peu particulier. Oui, je crois que d'une manière générale, je devais être machiste, parce que j'étais formé dans une famille de machistes. Mon grand-père était machiste.

S. de B. – La civilisation était machiste.

J.-P. S. – Mais, dans mes rapports avec ces femmes, ce n'était pas le machisme qui prédominait. Évidemment, on avait chacun un rôle, et mon rôle était plus un rôle actif et un rôle raisonnable ; le rôle de la femme était le rôle de l'affectivité. C'est une chose

très classique ; mais cette affectivité je ne la considérais pas comme inférieure à la pratique et l'usage de la raison. C'étaient des dispositions diverses. Ça ne voulait pas dire que la femme n'était pas capable d'user de la raison aussi bien qu'un homme, qu'une femme ne pouvait pas être ingénieur ou philosophe. Simplement, ça voulait dire que la plupart du temps elle avait des valeurs affectives, sexuelles quelquefois ; c'était cet ensemble que j'attirais à moi parce que j'estimais qu'avoir des rapports avec une femme comme ça, c'était en partie s'emparer de son affectivité. Essayer de la faire sentir, ressentir, pour moi, c'était avoir cette affectivité-là, et je me la donnais cette affectivité.

S. de B. – Autrement dit, vous demandiez aux femmes de vous aimer.

J.-P. S. – Oui. Il fallait qu'elles m'aiment pour que cette sensibilité devienne quelque chose qui m'appartenait. Quand elles se donnaient à moi, je voyais cette sensibilité sur leur visage, sur l'air du visage qu'elles avaient, et de la retrouver sur leur visage, c'était comme m'en emparer. Pratiquement, j'ai moi-même quelquefois dans mes notes, quelquefois dans mes livres, déclaré — et je le pense encore — que la sensibilité et l'intelligence ne sont pas séparées, que la sensibilité produit l'intelligence, ou plutôt qu'elle est l'intelligence aussi, et que finalement un homme rationnel, occupé de problèmes théoriques, est un abstrait. Je pensais qu'on avait une sensibilité, et que le travail de l'enfance, de l'adolescence, c'était de rendre abstraite, et compréhensive, et chercheuse cette sensibilité, de façon petit à petit à en faire une raison d'homme, une intelligence travaillant sur des problèmes d'ordre expérimental.

S. de B. – Vous voulez dire que, chez les femmes, cette sensibilité n'était pas détournée au profit de la raison.

J.-P. S. – Oui, elle l'était quelquefois, quand elles étaient agrégées ou ingénieurs, etc. Elles étaient absolument capables de faire les mêmes choses que les hommes, mais une certaine tendance, l'éducation d'abord qu'on leur donnait, et puis ce que de l'intérieur elles sentaient, leur donnait l'affectivité d'abord. Et comme elles ne s'élevaient pas très haut en général, pour des raisons de rapports matériels, de rapports sociaux, du type de

femme créé par la société et maintenu par elle, elles gardaient donc leur sensibilité intacte. Cette sensibilité comprenait l'intelligence de l'autre. Alors mes rapports avec les femmes, du point de vue intellectuel ? Je leur disais des choses que je pensais ; j'étais souvent mal compris, mais en même temps j'étais compris par une sensibilité qui enrichissait mon idée.

S. de B. – Oui. Pourriez-vous donner des exemples ? Quel genre d'enrichissement ça vous a apporté ?

J.-P. S. – Un enrichissement sur des cas précis, de cas concrets ; d'interprétations affectives de ce que je disais sur un plan intellectuel.

S. de B. – Dans l'ensemble, vous vous considériez tout de même comme plus intelligent que toutes les femmes avec qui vous avez eu des rapports.

J.-P. S. – Plus intelligent, oui. Mais je considérais l'intelligence comme un certain développement de la sensibilité, et je pensais qu'elles n'étaient pas allées jusqu'au niveau où j'étais, parce que les circonstances sociales ne l'avaient pas permis. Je considérais qu'au fond le rapport originel était le même entre leur sensibilité et la mienne.

S. de B. – Vous disiez que vous avez été tout de même plus ou moins dominateur avec les femmes.

J.-P. S. – Oui, parce que mon point de vue n'était pas simple. La domination venait de l'enfance. Mon grand-père dominait ma grand-mère. Mon beau-père dominait ma mère.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Et j'ai gardé ça comme une espèce de structure abstraite...

S. de B. – Et puis dans tous les livres, et dans toutes les histoires d'hommes célèbres, dont vous vous inspiriez beaucoup c'était l'homme qui était toujours le héros.

J.-P. S. – Évidemment. C'est pour ça que le cas de Tolstoï m'intéressait. C'était un des cas où il y avait scandale. Là l'homme abusait de son pouvoir. En tout cas, ce que je voulais dire c'est qu'il y avait là un type, un schème. Mais, finalement, je pensais déjà que c'était dû à l'éducation. Ce que j'ai pensé plus tard, vers trente-cinq, quarante ans, c'est que l'intelligence et

l'affectivité représentent un moment du développement d'un individu. On n'est pas intelligent et sensible à l'âge de six ans ou de cinq ans ; on est affectivement sensible et intellectuellement sensible. Mais ça va pas loin. Et petit à petit la sensibilité peut demeurer assez forte et l'intelligence se développer, ou la sensibilité l'emporter sur l'intelligence, ou l'intelligence se développer exclusivement, et la sensibilité rester fruste. C'est elle qui a engendré l'intelligence, mais elle est demeurée fruste par en dessous. De sorte que cette domination qui était un schème, un symbole social, n'était absolument pas justifiée pour moi qui cherchais à l'établir. Je ne considérais pas que c'était parce que j'étais plus intelligent que je devais l'emporter et dominer le couple. Mais c'était plutôt dans la pratique, parce que j'avais une tendance à ça, parce que c'est moi qui cherchais les femmes qui ont eu des rapports avec moi. Et par conséquent, c'était à moi de les conduire. J'étais le maître de ces rapports, je devais les conduire. Ce qui m'intéressait dans le fond, c'est de retremper mon intelligence dans une sensibilité.

S. de B. – Vous vous appropriiez les traits spécifiques des femmes…

J.-P. S. – Je m'appropriais les traits spécifiques des femmes telles qu'on se les représentait à ce moment-là.

S. de B. – Et telles que souvent d'ailleurs elles étaient. Vous n'avez jamais été attiré par une femme laide ?

J.-P. S. – Réellement laide et complètement laide, non jamais.

S. de B. – On pourrait même dire que toutes les femmes à qui vous avez été attaché étaient ou nettement jolies ou du moins très attirantes et pleines de charme.

J.-P. S. – Oui ; je tenais à ce qu'une femme soit jolie dans ses rapports avec moi, parce que c'était une manière de développer ma sensibilité. C'étaient des valeurs irrationnelles, la beauté, le charme, etc. Enfin rationnelles si l'on veut, on peut en donner une interprétation, une explication rationnelle. Mais quand on aime le charme d'une personne, on aime quelque chose d'irrationnel même si le charme à un degré plus profond s'explique par des concepts et par des idées.

S. de B. – Est-ce qu'il n'y a pas eu des cas où des femmes vous

ont attiré pour d'autres raisons que les qualités proprement féminines : la force de caractère, quelque chose d'intellectuel et de moral, plus que quelque chose de purement charmeur et féminin ? Il y a deux personnes à qui je pense, une avec qui vous n'avez pas eu d'histoire mais qu'on a bien aimée, que vous avez bien aimée, c'était Christina. Et l'autre c'est celle que vous avez citée tout à l'heure.

J.-P. S. – Oui ; la force de caractère de Christina, je l'estimais. Je n'aurais pas compris Christina si elle n'avait pas eu le caractère qu'elle avait. En même temps ça me déroutait un peu. Mais c'était une qualité secondaire. La qualité première c'était elle, son corps, non pas son corps comme objet sexuel, mais son corps et son visage comme résumant cette affectivité inconnaissable, inanalysable, qui était le fond de mes rapports avec la femme.

S. de B. – Est-ce qu'il y avait aussi dans vos rapports avec les femmes un côté un peu Pygmalion ?

J.-P. S. – Ça dépend ce que vous entendez par un côté Pygmalion.

S. de B. – Façonner un peu une femme, lui montrer des choses, la faire progresser, lui apprendre des choses.

J.-P. S. – Sûrement il y avait ça. Ce qui supposait donc une supériorité provisoire. C'était un stade, après elle se développait avec d'autres ou seule. Moi je la faisais passer à un certain stade. Et à ce moment-là, les rapports proprement sexuels étaient une reconnaissance de ce passage et de son dépassement. C'est certainement beaucoup ça.

S. de B. – Et en quoi ça vous intéressait-il, ce rôle de Pygmalion ?

J.-P. S. – Ça devrait être le rôle de tout le monde à l'égard de ceux qu'ils peuvent aider à se développer.

S. de B. – Oui, ça c'est bien vrai. Mais ça vous attirait tout de même d'une manière qui n'était pas tellement morale et dialectique que vous avez l'air de dire là. C'était quelque chose de beaucoup plus sensible pour vous. C'était un vrai plaisir.

J.-P. S. – Oui, si je retrouvais la semaine d'après des choses que j'avais comprises et où elle avait été plus loin, ça me plaisait.

S. de B. – Ça n'a pas été comme ça avec toutes les femmes.

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Il y en a qui étaient complètement rebelles à toute espèce de formation.

J.-P. S. – Absolument... Les rapports sexuels avec les femmes, c'était obligé parce que les rapports classiques impliquaient ces rapports-là à un moment donné. Mais je n'y attachais pas une telle importance. Et, à proprement parler, ça ne m'intéressait pas autant que les caresses. Autrement dit, j'étais plutôt un masturbateur de femmes qu'un coïteur. Et ça, ça a des rapports avec moi, et puis dans la manière dont je voyais les femmes. C'est-à-dire que je pense que beaucoup d'hommes sont plus avancés que moi dans la manière dont ils conçoivent les femmes. D'une certaine manière ils sont en retard, et plus avancés d'une autre, parce qu'ils partent du sexuel, et le sexuel c'est « coucher avec ».

S. de B. – Et vous appelez ça être avancé ou être en retard ?

J.-P. S. – Avancé. Avancé, par suite des conséquences que ça a. Autrement dit pour moi, le rapport essentiel et affectif impliquait que j'embrasse, que je caresse, que je promène mes lèvres sur un corps. Mais, l'acte sexuel — il existait aussi, et je le faisais, je le faisais même souvent — mais avec une certaine indifférence.

S. de B. – Cette indifférence sexuelle, c'est à propos des femmes qu'on en parle, mais c'est un certain rapport avec votre corps... Je voudrais essayer de comprendre pourquoi vous avez toujours eu cette espèce de froideur sexuelle, tout en aimant énormément les femmes. Ce n'est pas le désir brut qui vous a jamais engagé...

J.-P. S. – Jamais.

S. de B. – C'était plutôt le « romanesque ». La femme a toujours été pour vous le « romanesque », au sens stendhalien.

J.-P. S. – Oui. Romanesque indispensable. On pourrait presque dire que, dans la mesure où l'homme s'est arrangé pour perdre une partie de sa sensibilité et pour développer ultérieurement son intelligence, il a été amené à réclamer la sensibilité de l'autre, la femme, c'est-à-dire à posséder des femmes qui étaient

sensibles, pour que sa sensibilité devienne une sensibilité de femme.

S. de B. – Autrement dit, vous sentiez une incomplétude en vous.

J.-P. S. – Oui. Je pensais qu'une vie normale supposait un rapport constant avec la femme. Un homme se définissait à la fois par ce qu'il faisait, ce qu'il était, et par ce qu'il était par la femme qui était avec lui.

S. de B. – Vous pouviez avoir avec des femmes des échanges, comme vous n'en aviez pas avec des hommes, parce que ces conversations intellectuelles avaient une base affective.

J.-P. S. – Sentimentale.

S. de B. – Quelque chose de romanesque. J'ai remarqué — ça d'ailleurs c'est très classique, ça fait même partie des mythes, mais en même temps c'est une réalité — que presque dans chaque voyage qu'on a fait, ou que vous avez fait, il y a eu une femme qui s'est trouvée être pour vous l'incarnation du pays.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Enfin, il y a eu M. en Amérique, Christina au Brésil, d'autres.

J.-P. S. – Ça tient en partie à ce qu'on vous colle une femme, non pas dans les bras, mais à vos côtés pour vous apprendre la beauté du pays.

S. de B. – Ça ne suffirait pas. En Russie on vous avait d'abord donné un homme, et il est bien évident que ça n'avait pas créé des liens d'amitié avec lui.

J.-P. S. – J'ai commencé tout de suite par le récuser... Mais en effet les voyages, et les femmes en voyage, ça a été important pour moi.

S. de B. – Ce n'est pas simplement un truc sexuel ; en vérité très souvent ce sont les femmes qui incarnent le mieux le pays qu'on visite. Quand elles sont de qualité supérieure, elles sont plus intéressantes que les hommes.

J.-P. S. – Parce qu'elles ont la sensibilité.

S. de B. – Elles ont la sensibilité, et aussi elles sont un peu marginales par rapport à la société, et cependant elles la connaissent bien ; si elles sont intelligentes, elles ont une vue

beaucoup plus intéressante que les hommes qui sont dedans. Il y a aussi objectivement le fait que vous avez tenu à des femmes, qui étaient vraiment des femmes attachantes. Elles l'étaient réellement, ça j'en ai été témoin puisque je leur étais attachée moi aussi sur un autre plan.

J.-P. S. – Oui, alors quand une femme représente tout un pays ça fait beaucoup de choses à aimer. Elles sont toujours plus riches quand elles vivent un peu en marge du pays. Christina représentait le triangle de la faim. Et, se révolter contre un pays ne signifie pas du tout qu'on ne le représente pas. On le représente et puis on se révolte.

S. de B. – Rêvez un peu sur tout ça.

J.-P. S. – Toutes les femmes que j'ai eues, quand j'essaye de me les rappeler aujourd'hui, je me les rappelle toujours habillées, jamais nues ; quoique j'aie eu la plupart du temps un grand plaisir à les voir nues. Non, je les vois habillées, comme si la nudité était un rapport particulier, très intime, mais... il faut avoir franchi des stades pour y arriver.

S. de B. – Comme si la personne était plus réelle...

J.-P. S. – Quand elle est habillée, oui pas plus réelle, mais plus sociale, plus abordable ; comme si on n'arrivait à la nudité que par des tas de déshabillages à la fois physiques et moraux. En cela, j'étais comme beaucoup d'amateurs de femmes. En tout cas, je vivais avec elles dans une histoire, dans un monde ; ce qui m'empêchait de vivre dans *le* monde, c'était vous.

S. de B. – Comment ?

J.-P. S. – Le monde, je le vivais avec vous.

S. de B. – Oui, je comprends. Vous viviez dans des mondes au sein de ce monde.

J.-P. S. – Des mondes, au sein de ce monde. C'est ce qui faisait l'infériorité de ces rapports, outre bien sûr le caractère des personnes et tout ce qu'il y a d'objectif. C'était barré d'avance.

S. de B. – Parce qu'il y avait nos rapports à nous. Autre question : est-ce que vous avez été jaloux, dans quelles circonstances, et comment ? Qu'est-ce que c'était que la jalousie pour vous ?

J.-P. S. – Dans le fond, ça m'était un peu indifférent qu'il y en

ait un autre, dans une histoire avec une femme quelconque. L'essentiel c'était que je sois le premier ; mais imaginer un trio dans lequel il y aurait eu moi, puis un autre plus établi que moi, ça c'était une situation que je ne supportais pas.

S. de B. – Est-ce qu'elle s'est rencontrée cette situation ?

J.-P. S. – Est-ce qu'on sait jamais ?

S. de B. – Mais est-ce que vous l'avez sentie ? Avec Olga, il y a eu un cas de jalousie tout à fait clair, c'est quand elle a commencé à se plaire avec Zuorro. C'étaient pourtant des rapports pas du tout possessifs que vous aviez avec Olga, ni sexuels, ni possessifs ; mais c'est ça quand même qui a déclenché des choses, et qui a fait finalement que ça a rompu ; vous vouliez être le premier dans son cœur.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Si la « femme lunaire » avait un mari, en effet, ça vous vous en foutiez.

J.-P. S. – Complètement. Parce qu'il était vraiment inférieur du moins dans sa conscience à elle. Je pense que mon machisme résidait plutôt dans une certaine manière de considérer l'univers de la femme comme quelque chose d'inférieur, mais pas les femmes que je connaissais.

S. de B. – Votre côté Pygmalion montre bien que vous n'avez jamais voulu réduire une femme, la garder, la maintenir dans un état qui, sur un plan quelconque, vous semblât inférieur.

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Vous avez toujours voulu au contraire faire progresser les femmes, les faire lire, les faire discuter.

J.-P. S. – En partant de l'idée qu'elles devaient arriver au même degré qu'un homme très intelligent ; qu'il n'y avait aucune différence intellectuelle ou morale entre les femmes et les hommes.

S. de B. – Et qu'en tout cas, si elles étaient à un stade inférieur, ça ne leur donnait à elles en particulier aucune infériorité. Ça je sais, vous n'avez jamais pensé aucune femme comme inférieure.

J.-P. S. – Jamais.

S. de B. – Comment se finissaient vos histoires en général ? C'est vous qui rompiez, ou elles rompaient, ou les circonstances ?

J.-P. S. – Tantôt l'un, tantôt l'autre, tantôt les circonstances.

S. de B. – Avez-vous jamais été emmerdé par quelques-unes de ces femmes ?

J.-P. S. – Emmerdé, oui. Quand Évelyne[1] n'écrivait pas pendant un bout de temps parce qu'elle avait des tas d'histoires compliquées.

S. de B. – Ou quand M. voulait venir s'installer à Paris, et qu'elle devenait exigeante. Il y a l'emmerdement des femmes qui demandent plus qu'on ne peut donner, ça vous l'avez connu assez souvent, et ça s'est fini par des ruptures en général. Et il y a celles qui ne donnent pas assez.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Généralement c'est au début de vos rapports que ça vous arrive. Vous avez été emmerdé avec Olga.

J.-P. S. – Avec Olga, oui.

S. de B. – Vous avez été emmerdé par Évelyne au début.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Là où je vous ai vu le plus emmerdé, c'est pour Olga d'une part, et pour Évelyne, dans le sens que je dis. Et puis emmerdé, alors dans l'autre sens, parce qu'on vous demandait trop, c'était évidemment avec M.

J.-P. S. – Oui, avec M. j'étais très emmerdé.

S. de B. – C'est peut-être un des seuls cas où vous avez fait une rupture brutale.

J.-P. S. – Oui. En un jour.

S. de B. – Vous lui avez dit, bon, c'est fini, ça ne peut pas marcher, parce que c'était l'escalade.

J.-P. S. – Oui. C'est curieux parce que j'ai beaucoup tenu à elle, et ça s'est arrêté comme ça.

S. de B. – Vous avez énormément tenu à elle, c'est la seule qui m'ait fait peur d'ailleurs. Elle m'a fait peur parce qu'elle était hostile. Vous avez énormément tenu aussi à Évelyne. Mais nous

1. Évelyne, sœur de Lanzmann, s'appelait au théâtre Évelyne Rey. Elle a joué dans plusieurs pièces de Sartre.

avions des rapports d'amitié Évelyne et moi ; je l'aimais vraiment beaucoup, ce n'était pas du tout la même chose. Elle aurait voulu des choses que vous ne lui avez pas accordées, elle aurait voulu vous voir moins clandestinement. Mais ce n'était pas du tout contre moi.

J.-P. S. – Ah non pas du tout. Quand je repense à ma vie, je pense que les femmes m'ont apporté beaucoup. Je n'aurais pas atteint le point que j'ai atteint sans les femmes, vous d'abord.

S. de B. – Ne parlons pas de moi.

J.-P. S. – Soit. D'autres qui m'ont révélé des pays. M., elle m'a quand même donné l'Amérique. Elle m'a beaucoup donné. Les chemins que j'ai parcourus en Amérique se croisent autour d'elle.

S. de B. – En général, les femmes que vous choisissiez étaient intelligentes, certaines même, comme L. et Christina, et Évelyne très intelligentes.

J.-P. S. – Oui. Oui, en général elles étaient intelligentes. Ce n'est pas que je les voulais intelligentes, mais dans leur sensibilité tout de suite se montrait quelque chose de plus que la sensibilité qui était l'intelligence. Et alors je pouvais parler des heures avec des femmes.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Avec des hommes, une fois les choses dites sur la politique ou quelque chose de ce genre, je m'arrêterais volontiers. Il me semble que deux heures de présence d'un homme dans une journée, et sans le revoir le lendemain, c'est largement suffisant. Tandis qu'avec une femme ça peut durer toute la journée, et puis reprendre le lendemain.

S. de B. – Oui, parce que c'est sur la base de cette intimité, de cette quasi-possession de son être à travers le sentiment qu'elle vous donne. Est-ce que vous vous êtes fait rembarrer quelquefois par des femmes ? Y a-t-il des femmes avec qui vous auriez aimé certains rapports, et que vous n'avez pas eues ?

J.-P. S. – Oui, comme tout le monde.

S. de B. – Il y a eu Olga.

J.-P. S. – Ah oui.

S. de B. – Mais c'était une situation tellement embrouillée !

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Est-ce qu'il y a eu d'autres femmes qui vous plaisaient, à qui vous avez fait plus ou moins la cour et avec qui il n'y a pas eu de rapports, je ne dis même pas sexuels, mais de rapports sentimentaux bien accrochés ?

J.-P. S. – Il n'y en a pas tellement.

S. de B. – Et des rapports non sentimentaux, enfin non romanesques, des rapports de bonne amitié, vous en avez eu aussi dans votre vie. En tout cas avec Mme Morel.

J.-P. S. – Mme Morel, oui.

S. de B. – Il y avait certainement quelque chose dans le fait que c'était une femme qui donnait une qualité à vos rapports, que n'avait pas votre amitié pour Guille.

J.-P. S. – Certainement.

S. de B. – La question est peut-être un peu sotte : mais aimiez-vous mieux Guille ou Mme Morel ?

J.-P. S. – C'était différent. Mme Morel au début c'était quand même la mère d'un tapir qui m'avait confié son fils pour lui apprendre des choses, et qui avait des rapports de mère de tapir avec moi. Même si ces rapports ensuite sont devenus de plus en plus intimes, elle avait originellement des rapports de mère de tapir avec moi. Remarquez, elle avait les mêmes avec Guille mais c'était différent. Parce que le tapir maintenant que je le faisais travailler, était sorti de l'univers de Guille qui le faisait travailler les années précédentes.

S. de B. – Il avait des rapports sentimentaux avec Mme Morel, beaucoup plus poussés que vous n'en avez jamais eus. Mais enfin préfériez-vous la compagnie de Guille ou celle de Mme Morel ? Une fois que vous êtes devenus amis, elle n'a plus été la mère d'un tapir ?

J.-P. S. – Je ne me suis jamais posé la question.

S. de B. – Je pense que vous vous entendiez quand même mieux avec Guille. Parce que Mme Morel était charmante, vous l'aimiez beaucoup mais il y avait trop de distance sur trop de plans, je crois.

J.-P. S. – Je pense. Exactement ; si jamais il s'est trouvé des moments où j'aurais plus tenu à voir Mme Morel que Guille, je n'ai jamais posé la question de cette manière-là. Je ne voyais pas

bien le type de rapport que je pouvais avoir avec Mme Morel. Le côté sentimental, c'était barré puisqu'il y avait Guille, et puis elle était un peu trop âgée selon moi. Le côté amitié avec une femme, je n'aimais pas ça. Je n'en ai d'ailleurs pas eu pratiquement.

S. de B. – Vous n'avez presque jamais passé deux heures en tête à tête avec Mme Morel ?

J.-P. S. – Oh ! c'est arrivé, si, mais pas souvent.

S. de B. – Dans l'ensemble, vous aviez plutôt des rapports à trois ou à quatre alors, quand j'étais là.

J.-P. S. – En tout cas, c'est la seule amie femme que j'aie eue, je pense.

S. de B. – Je crois, oui.

S. de B. – La dernière fois, on a parlé de vos rapports aux femmes, et ça vous a amené à parler un peu de la sexualité, et la sexualité ça nous amène à parler de manière plus générale de votre rapport avec votre corps... Qu'est-ce que vous avez à dire sur vos rapports avec le corps ? D'abord le fait d'être petit, et qu'on vous ait dit souvent que vous étiez laid, est-ce que ça a compté dans vos rapports avec votre corps ?

J.-P. S. – Ça a compté bien sûr, et beaucoup, mais ça a compté comme des vérités abstraites, des vérités dites par l'autre, et qui, par conséquent, conservaient le caractère abstrait de vérités que le professeur, par exemple, enseigne sur les mathématiques. Mais ça n'a pas été une révélation pour moi. La notion de « petit » par exemple : bien sûr je savais que j'étais petit ; on me le disait, on m'appelait « mon petit » et je voyais bien dès l'origine une différence entre la taille de ma mère ou de mon grand-père, et la mienne. Mais, en vérité, ça ne me donnait pas une intuition concrète du fait d'être petit. Je voyais — parce que j'avais des yeux comme tout le monde — la différence de perspective qui faisait que j'étais plus petit qu'une grande personne, que je voyais les choses autrement que les grandes personnes. Je savais que les grandes personnes étaient grandes,

que mes camarades étaient plus ou moins grands par rapport à moi. Tout ça je le voyais, mais je le voyais comme quelque chose de pratique, sans paroles, sans définition en paroles en moi. La vérité c'est que je me voyais aussi grand que n'importe qui. C'est très difficile à expliquer. Mais les différences que je percevais — je regardais en l'air pour voir un visage, je parlais plus fort pour répondre à quelqu'un de plus grand que moi, la différence de force était notable — n'appartenaient qu'à un système de mouvement, de groupement, de direction, ça n'appartenait pas à une qualification de moi-même et de mon interlocuteur. En vérité, je me voyais aussi grand que lui. Je pouvais bien être dans ses bras, petit. Mais, à ce moment-là, c'était un rapport de tendresse. Quand j'avais six ans et que mon grand-père me prenait dans ses bras ce n'était pas un rapport qui prouvait que j'étais plus petit que lui. C'était une notion qui me manquait, en quelque sorte. Ou qui restait abstraite, mais que je ne saisissais pas dans la vie perceptive de tous les jours, et ça a continué comme ça. Quand j'ai été mis en présence de garçons de mon âge, ce qui comptait pour moi, pour les définir par rapport à moi, c'était mon âge. Ils étaient du même âge que moi, donc ce n'étaient pas des grands, grands dans le sens de « une grande personne ». La grande personne se qualifiait mal par les dimensions physiques, elle se qualifiait plutôt par un air, des vêtements, une odeur, une responsabilité, une manière de parler, c'était plutôt psychique que physique. Et par conséquent je suis resté comme ça, en supprimant en quelque sorte mes dimensions. Si on me demandait si j'étais grand ou petit, je disais petit, mais ce n'était pas un sens précis de ma vie. C'est une chose que j'ai découverte plus tard, lentement et mal.

S. de B. – Mais par exemple dans vos rapports avec les femmes, quand vous formiez un couple avec une femme, si elle était beaucoup plus grande que vous ça ne vous gênait pas ?

J.-P. S. – Ça m'est arrivé rarement. En général ça me gênait un peu, oui. Je pensais qu'autrui me regardait comme un comique, d'être l'amant d'une si grande fille, ou d'une fille plus grande. Mais, sensuellement, j'aimais bien.

S. de B. – Et pour la laideur ?

J.-P. S. – La laideur m'a été découverte par les femmes ; on me disait que j'étais laid depuis l'âge de dix ans, mais je n'appréhendais pas ma laideur dans une glace. J'avais deux manières de me voir dans la glace. Une façon que je dirais universelle, comme un ensemble de signes ; si je voulais savoir si j'avais besoin d'avoir les cheveux coupés, de me laver, de changer ma cravate, etc. C'étaient des ensembles de signes. Je voyais si mes cheveux étaient trop longs, si mon visage était maculé ou sale, mais finalement je ne saisissais pas mon individualité, dans ce visage. Une chose qui demeurait toujours, c'était l'œil qui louche. Ça, ça demeurait, et c'est ce que je voyais tout de suite. Et ça m'entraînait à l'autre façon de me représenter dans la glace, de me voir dans la glace, comme un marécage. Je voyais mon visage d'une autre façon si je passais des signes abstraits au concret ; le concret c'était une espèce de marécage. Je voyais des traits qui n'avaient pas beaucoup de sens, qui ne se combinaient pas en un visage humain net, en partie à cause de mon œil qui louchait, en partie à cause de rides que j'ai eues rapidement. Bref j'avais là comme une espèce de paysage, vu d'un avion. Avec des terres qui n'ont pas beaucoup de sens autre que celui d'être des champs, et puis de temps en temps, les champs disparaissent, ça monte, il n'y a plus de végétaux, il y a des collines ou des montagnes. Bref, c'était une sorte de terre bouleversée qui était le substrat de ce qu'est un visage d'homme, un visage que je voyais à l'œil nu sur mes voisins, et que je ne voyais pas dans la glace si je m'y regardais. Je pense, en partie, parce que je le saisissais comme fait par moi, et je voyais les muscles qui se contractaient pour le faire, les jeux de physionomie. Tandis que les jeux de physionomie des autres, je les voyais simplement comme des traits, des rides, des surfaces qui se changeaient un peu, et pas du tout des muscles qui se contractaient. Ces deux physionomies, sans continuité, sans liaison : l'universel, qui me donnait un visage, mais un visage comme on en voit dans les journaux, avec quatre traits pour le figurer ; et le particulier qui était en deçà du visage, qui était une grosse chair agricole, il aurait fallu un travail de la perception pour l'organiser en visage. Ça, c'étaient mes deux manières de me voir. Quand je voyais la chair agricole, je me

désolais de ne pas pouvoir voir le visage que les autres voyaient. Et naturellement quand je voyais des traits généraux ça ne représentait pas mon visage. Il me manquait — comme je pense que, d'une certaine façon, il manque à chacun — le passage de l'un à l'autre, la jonction qui aurait été précisément le visage.

S. de B. – Vous aviez commencé à me dire que c'est par les femmes que vous aviez appris que vous étiez laid.

J.-P. S. – C'était pas par les femmes, c'était par n'importe qui qui me l'a dit. A dix ans, quand on me le disait, ce n'avait aucune espèce de conséquence de la part de mes camarades qui s'en moquaient un peu. Mais évidemment, quand les femmes me l'ont dit, quand l'une d'elles me l'a dit de manière définitive...

S. de B. – Celle dont vous avez parlé l'autre jour, qui a dit « ce vieux sot ».

J.-P. S. – Oui, « vieux sot ».

S. de B. – Mais, à part ça, est-ce que beaucoup de femmes vous ont dit que vous étiez laid ?

J.-P. S. – Camille me le disait clairement et couramment.

S. de B. – Mais en en faisant presque un instrument de séduction, puisqu'elle disait que vous lui aviez fait le coup de Mirabeau quand elle vous a rencontré à l'enterrement ; ça lui a semblé une laideur puissante.

J.-P. S. – Oui, le côté laideur a dû jouer un rôle au départ.

S. de B. – Enfin cette laideur ne vous a pas empêché de réussir auprès des femmes.

J.-P. S. – Parce que j'ai appris plus tard que ce n'a que peu de rapport.

S. de B. – D'ailleurs c'est un lieu commun qu'un homme peut très bien être laid et avoir beaucoup de séduction, et on cite de grands séducteurs qui étaient laids, et ça vous deviez le savoir. Le duc de Richelieu, ou d'autres.

J.-P. S. – Oui, oui, bien sûr.

S. de B. – Par conséquent, ça n'a entraîné chez vous aucune espèce de timidité ?

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Vous me disiez que vous teniez beaucoup à ne sortir

qu'avec des femmes qui aient un minimum de charme, et même si possible qui soient jolies.

J.-P. S. – Oui, parce qu'un homme laid et une femme laide, le résultat est vraiment un peu trop... un peu trop remarqué. Alors je voulais une espèce d'équilibre, moi représentant la laideur, et la femme représentant sinon la beauté, du moins le charme ou la joliesse.

S. de B. – Est-ce que, dans l'ensemble, vous vous êtes senti au cours de votre vie bien dans votre corps, ce qu'on appelle « bien dans sa peau », ou pas, et de quelle manière, ou dans quelle mesure ?

J.-P. S. – Plutôt mal. Vous parlez en somme de la saisie subjective du corps.

S. de B. – Oui, c'est ça.

J.-P. S. – Je vois des tas de camarades qui ont parlé de la joie à se sentir physiquement bien. Physiquement, sur des skis, ou en nageant, etc. Tout ça n'a jamais beaucoup existé pour moi. Quand je faisais du ski, je craignais surtout de tomber. C'était ça le sentiment du corps que j'avais. L'équilibre représentait une menace constante. Nager, je craignais la fatigue.

S. de B. – Je croyais que vous aimiez beaucoup nager.

J.-P. S. – J'aimais nager. Mais aimer ne veut pas dire avoir un sentiment agréable du corps. Ce n'est pas très agréable de nager. Il y avait des tas de choses que j'aimais, qui n'étaient pas mon corps ; le soleil sur les vagues, les courants d'eau, les vagues elles-mêmes, la température, l'humidité, tout ça, j'aimais ça. J'aimais l'eau, mais le corps lui-même était plutôt le sujet de certaines sensations qu'on peut en gros déclarer moins agréables, ou désagréables. Et, d'une manière générale, quand je marchais, par exemple avec vous, c'était la fatigue que je sentais. C'était d'abord la pré-fatigue, une impression désagréable de quelque chose qui va fondre sur vous, puis ensuite la fatigue.

S. de B. – Oui, nous en avions parlé. Pour moi, la fatigue était un état qui m'était, somme toute, agréable, dans la mesure où elle ne se prolongeait pas trop, que je pouvais toujours m'arrêter, poser mon sac, m'asseoir. Tandis que vous, la fatigue vous était désagréable.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – D'ailleurs, elle se manifestait souvent par, ou des ampoules ou des petites écorchures, ou alors vous aviez des boutons, des furoncles ; il y avait des tas de choses qui ne fonctionnaient pas tellement bien dans votre corps, et qui venaient sûrement de ce que vous n'étiez pas bien avec lui. Et pourtant vous aviez une très bonne santé.

J.-P. S. – J'avais une très bonne santé, et je pense que j'aurais dû, selon les normes, avoir une impression corporelle bonne. Encore à présent, je ne peux pas dire que le sentiment intérieur, « cénesthésique », comme on disait autrefois, ce soit agréable. Ce n'est pas très désagréable, mais ce n'est pas agréable. Je ne me sens pas bien.

S. de B. – Est-ce une des raisons pour lesquelles, vous avez toujours détesté ce que vous appeliez l' « abandon » ? Je veux dire abandonner son corps, mettons dans l'herbe, sur le sable. Et au contraire même ; je me rappelle, avec Bost à Martigues, vous vous asseyiez sur des blocs de pierre, avec des arêtes coupantes, d'une manière très pénible ; vous avez toujours été très mal installé dans votre corps.

J.-P. S. – Oui, ça c'est plus compliqué, et ça nous amènera à Pardaillan.

S. de B. – Pour revenir à la première question, de la cénesthésie peu agréable, à quoi est-ce que vous attribuez ça ? Voyez-vous des raisons dans votre enfance, est-ce que c'est comme un refus moral de s'abandonner à son corps ? Est-ce que c'est une espèce de crispation — c'est pour ça que je parlais d'abandon — qui serait lié au fait que l'abandon, tel que vous l'avez vu chez votre mère, ou chez d'autres, vous a toujours beaucoup déplu ?

J.-P. S. – Oui, je pense. Je pense qu'il y avait l'idée de ce qu'on devait être, et que cette idée ne comportait pas l'abandon. De manière plus générale, je pense que mon corps était pour moi essentiellement en action. Et tout ce qui était le repliement, la cénesthésie, tout ça, ça ne devait pas compter, ça devait être rejeté hors de ma conscience. Ce qui comptait, c'était l'acte que je faisais, l'acte de marcher, ou de prendre un objet. Je pense

que très vite, quand j'étais enfant, j'ai conçu mon corps comme un centre d'action, en négligeant le côté sensation et passivité. Elle existait naturellement, cette passivité, je ne faisais que la refouler, un peu. Mais, alors, je mettais l'accent sur ce qui était objectif de ma part, réel, une action exercée : mettre le sable dans des seaux, et faire avec ça un château, une maison. Mais, de toute manière, ce qui comptait c'était l'action. Et dans la façon dont je sentais certains éléments de mon corps, mes mains par exemple, c'était toujours un acte que je sentais dans les mains. Evidemment, on doit toujours plus ou moins en être là, une main c'est quelque chose qui vit, mais on peut aussi la sentir comme quelque chose qui subit. Qui subit le rêche d'une étoffe, ou la dureté d'un objet. Et moi ça passait tout à fait au second plan, et je voulais surtout agir.

S. de B. – Vous avez parlé de Pardaillan. Qu'est-ce que vous vouliez dire ?

J.-P. S. – Je voulais dire précisément que, il y a des corps imaginaires, qui enveloppent le corps dans la perception qu'on en a. Mon corps imaginaire était le corps d'un fort capitaine de guerre, d'un Pardaillan justement, c'est-à-dire un héros de cape et d'épée. C'est une chose dont je sais quand je l'ai acquise, ou en tout cas quand je l'ai développée. C'était quand j'étais petit et que je jouais à Pardaillan pendant que ma mère jouait du piano. Je l'ai raconté dans *Les Mots*.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Je me sentais comme un reître puissant, puisqu'il s'agissait de tuer des colonnes d'ennemis qui se jetaient sur moi. Et ça, je l'ai toujours gardé, c'était en quelque sorte une compensation de ma petite taille. Mais, comme je l'ai dit, ma petite taille je ne la sentais qu'abstraitement. De sorte que cette compensation était originellement abstraite aussi, et puis elle est devenue ce personnage qu'était Michel Strogoff, ou Pardaillan, et tous ces hommes qui étaient finalement moi. Dans l'imaginaire, mais aussi dans le réel, en ce sens que j'attribuais plus de valeur à ce que je sentais d'actif dans mes mains ; dans mon corps, plus de force, plus de puissance ; si je poussais une pierre, mon acte

était plus violent, et la pierre plus lourde, dans l'imaginaire, qu'elle n'était en réalité.

S. de B. – Pourtant cette conscience de ce corps puissant, c'est un peu contradictoire avec ce que vous venez de dire : que vous aviez tout de suite peur de la fatigue, que ce soit quand vous marchiez, quand vous nagiez, quand vous montiez à bicyclette. Si vous vous sentiez une espèce de géant et de colosse, vous auriez dû aborder les exercices physiques avec une énorme confiance.

J.-P. S. – J'avais une certaine confiance. Mais ça, c'étaient des réalités : la fatigue, tout l'élément terrestre, le lien avec la terre, avec le sol, avec les difficultés qui font qu'on sent son corps, à ce moment-là, sur un plan secondaire ; on sent son corps épuisé, fatigué, etc. — tout ça je lui donnais une importance évidemment beaucoup plus grande ; c'était la dureté du réel. Le monde était beaucoup plus dur pour moi qu'il n'était pour vous. Vous voyez ce que je veux dire ?

S. de B. – Non, je ne vois pas très bien la liaison entre ce corps imaginaire, qui est tout à fait robuste, capable d'un tas d'exploits, et votre timidité physique ; puisque vous dites que même la nage, vous aviez peur de vous fatiguer.

J.-P. S. – Je n'avais pas peur de me fatiguer, je me fatiguais. Je me jetais dans la nage pour qu'il y ait une action que je sente et qui me plaise. Et commençait alors la pré-fatigue, qui était la fatigue du corps qui se fatigue parce qu'il agit. Et la fatigue je la niais, en quelque sorte, ou je la rejetais au fond. Et puis quand elle devenait plus forte, je rejetais la négation.

S. de B. – Alors quels liens voyez-vous entre tout ce que vous venez de me dire là, et les rapports qu'on avait esquissés l'autre jour sur votre sexualité ?

J.-P. S. – Il faut commencer par dire qu'une sexualité pleine suppose un double rapport. Chacun, dans un acte sexuel — je le prends très généralement, je ne parle pas de l'acte proprement sexuel, mais de tout ce qu'il y a autour — chacun prend et est pris ; chacun dans le même moment entoure de ses bras, par exemple, quelqu'un qui en même temps l'entoure de ses bras.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Et par conséquent, il y a à la fois chez chacun

l'impression de prendre, l'impression de ce que j'appelais tout à l'heure l'action, l'action du bon géant, et l'impression d'être pris. Dans le mouvement que vous faites pour caresser une chair, par exemple une épaule, une épaule nue, vous faites un acte. Pour moi, ce qui comptait et qui a toujours compté, c'était le côté actif, c'est-à-dire la position de ma main, et la sensation bien sûr de la chair, mais en tant que je la faisais naître. Que je la faisais naître, en passant la main sur l'aisselle, sur le bras, sur la cuisse. C'était mon action qui comptait, avec ce qu'elle saisissait, c'est-à-dire le côté extérieur, objectif du corps en face. Il faudrait dire que ce qui dominait, c'était la tendresse active de la main qui caresse ; mais la réciprocité était la chose que je sentais le moins ; le fait que l'autre personne pouvait également avoir du plaisir à sentir mon corps. Par exemple, quand j'étais dans les bras d'une personne, corps contre corps, ventre contre ventre, poitrine contre poitrine, je sentais moi saisissant la chair librement, mais non pas l'autre personne saisissant mon corps.

S. de B. – Vous ne vous sentiez jamais comme passivité.

J.-P. S. – Jamais ; et jamais comme objet de caresses, et forcément, les rapports entre les deux personnes étaient par là même changés. Il y avait une coupure entre ce que la personne pouvait prendre, et donner en face de moi, parce que cette coupure existait chez moi. Alors, comme j'étais convenablement sexué, je bandais rapidement, facilement ; je faisais l'amour souvent, mais sans un très grand plaisir. Juste un petit plaisir à la fin, mais assez médiocre. J'aimais mieux être en liaison avec le corps tout entier, caresser le corps, bref être actif avec les mains, avec les jambes, toucher la personne, que faire l'amour, proprement dit. Ça me paraissait obligatoire, et c'est pour ça que dans mes rapports avec une femme, il fallait que ça se termine comme ça... Mais ça venait de la représentation d'autrui, de ce qu'on lit dans les livres, ce qu'on me disait. Mais ça n'était pas mon désir à moi. J'aurais très bien été dans un lit, nu avec une femme nue, à la caresser, l'embrasser, mais sans aller jusqu'à l'acte sexuel.

S. de B. – Et à quoi attribuez-vous cette espèce de frigidité ? Je crois d'ailleurs que c'est un cas beaucoup plus fréquent que les

hommes ne le disent, parce que là-dessus ils sont très discrets, ils n'aiment pas en parler, ça les gênerait. Cela dit, je pense qu'à chaque cas particulier il y a des raisons. Est-ce que c'est lié aussi à l'absence d'abandon, à une sorte de crispation du corps ? Parce qu'il y a des hommes, quand ils sont très jeunes, qui vont presque jusqu'à l'évanouissement dans l'orgasme, qui sont vraiment chavirés, et perdus.

J.-P. S. – Non, moi je n'ai jamais été menacé de perdre conscience dans l'orgasme, ni dans aucune pratique amoureuse.

S. de B. – A quoi est-ce que vous attribuez ça ?

J.-P. S. – Précisément, à ce que la partie subjective et passive de l'orgasme, dans l'acte d'amour, disparaissait devant la partie objective et active, qui constitue l'acte de coucher.

S. de B. – Donc, la question doit être plus générale. A quoi pouvez-vous attribuer (peut-être en remontant à l'enfance, je ne sais pas) cette espèce de refus de toute passivité du corps, de toute jouissance de son propre corps, allant jusqu'à refuser le plaisir sexuel proprement dit ?

J.-P. S. – Je ne sais pas si on peut appeler ça un refus.

S. de B. – Je ne dis pas que ça se passe au niveau de la tête, c'est somatique, c'est dans le corps même, mais pourquoi ? Vous me direz que là, c'est lié peut-être à des choses que vous ne savez pas.

J.-P. S. – Oui, je pense que je ne sais pas.

S. de B. – Ce pourrait être lié à des questions de sevrage, à des questions vraiment tout à fait infantiles.

J.-P. S. – C'est possible.

S. de B. – Mais, dans votre vie consciente d'enfant, vous ne voyez rien qui explique ça ?

J.-P. S. – Rien.

S. de B. – Pourtant vous m'avez dit quelquefois que le refus de l'abandon, c'était lié à...

J.-P. S. – Ah oui ! même tout petit ça me faisait horreur, l'abandon. Il y avait dès l'origine quelque chose d'immédiat. L'abandon de ma mère m'était très désagréable. Bien qu'il fût assez rare chez elle, la pauvre !

S. de B. – Vous avez amplifié cette tendance chez Mme Darbida, dans *La Chambre*.

J.-P. S. – Oui, c'est ça.

S. de B. – Vous n'aimiez pas ça du tout.

J.-P. S. – Non, absolument pas.

S. de B. – Est-ce que c'était lié à un sentiment de la contingence, du corps ?

J.-P. S. – Oui, c'était la contingence.

S. de B. – Contingence dont on ne peut se délivrer que par l'activité.

J.-P. S. – Et finalement l'activité était pour moi le fait d'être humain. L'homme ou la femme est un être actif. Et par conséquent, il tire toujours vers le futur, tandis que l'abandon est présent, ou tire vers le passé. Et cette contradiction faisait que je préférais l'activité, c'est-à-dire le futur, au passé.

S. de B. – Est-ce que ce n'est pas lié à votre horreur pour l'engluement, ou le visqueux, et au contraire à des notions, chez vous très fortes, d'arrachement ?

J.-P. S. – Certainement. Le visqueux et l'engluement, c'est la contingence, tout ça c'est le subjectif de l'instant. Et puis l'arrachement c'est vers l'avenir. Il faut se rappeler ce canot. A Utrecht, aux Pays-Bas, j'ai vu un psychologue...

S. de B. – Je me rappelle. Il vous a montré plusieurs images — un canot qui allait très vite, un homme qui marchait au pas, un train qui courait, — et il vous a demandé quelle était pour vous l'image qui symbolisait le mieux la vitesse. Vous avez choisi le bateau parce qu'il s'arrachait à l'eau.

J.-P. S. – L'eau représentait le contingent. Le bateau était dur, construit, solide.

S. de B. – Et il y avait l'idée d'arrachement. C'est lié, je pense, chez vous, à votre refus de toutes les valeurs qu'on peut appeler les valeurs vitales, qui vous intéressent très peu. Les valeurs de la Nature, la Fécondité, tout ça. Ça vous intéresse très peu.

J.-P. S. – Très peu.

S. de B. – Vous n'avez jamais aimé les animaux.

J.-P. S. – Un peu si, les chiens et les chats.

S. de B. – Pas beaucoup.

J.-P. S. – C'est un problème philosophique, pour moi, les animaux. Essentiellement.

S. de B. – Quand vous boxiez avec vos élèves ?

J.-P. S. – C'était de l'activité, la boxe m'était parfaitement agréable, accessible, parce que j'avais vu des combats de boxe et je voyais le boxeur comme une activité totale.

S. de B. – Et il y a eu un moment où vous faisiez de la gymnastique. Enfin, de la culture physique.

J.-P. S. – Je le faisais pour maigrir, ça ne m'amusait pas beaucoup. J'en faisais vingt minutes, une demi-heure par matin. Mais ça m'assommait.

S. de B. – Vous aviez un certain souci de votre silhouette, tout de même.

J.-P. S. – Oui. Dans ma vie, la plupart du temps, j'ai essayé de maigrir pour donner l'impression d'être un petit maigre, et non pas un petit gros. La grosseur étant d'ailleurs quelque chose qui m'apparaissait comme de l'abandon, de la contingence.

S. de B. – Mais alliez-vous jusqu'à suivre des régimes, pour maigrir ?

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Non ?

J.-P. S. – De temps en temps, quand on me disait : « il faut pas manger ça », je restais quelque temps sans en manger, puis j'en mangeais de nouveau, parce que j'ai des goûts très particuliers, et qui vont contre tout ce que je viens de dire.

S. de B. – Par exemple ?

J.-P. S. – Les saucissons, les cervelas, les saucisses.

S. de B. – Toutes les charcuteries.

J.-P. S. – Toutes les charcuteries ; j'en ai mangé énormément pendant ma vie.

S. de. B. – Et ça, ça s'explique par votre origine alsacienne ?

J.-P. S. – En tout cas c'est de là, évidemment, que c'est venu ; mais cela s'explique-t-il par là ? C'est une autre affaire.

S. de B. – Mais manger, c'était une activité qui vous plaisait ?

J.-P. S. – Ah oui, beaucoup ! j'ai d'ailleurs relativement beaucoup mangé. Des choses lourdes, en général... contre mon corps imaginaire de Pardaillan, puisque c'étaient les choses

lourdes qui me faisaient engraisser. C'était très loin, c'était même le contraire du héros Pardaillan, qui lui ne doit manger qu'au minimum.

S. de B. – Et boire ? Vous avez aussi pas mal aimé boire.

J.-P. S. – J'ai beaucoup aimé boire, mais ça c'est trop compliqué ; ça n'a pas de rapport avec le corps.

S. de B. – Avec le corps ?

J.-P. S. – Enfin, si, ça a des rapports, mais pas tant. Je ne le saisis pas comme ça. Evidemment, ce n'est pas pour les idées que je bois, pour la beauté des idées qui vont en sortir, mais c'est pour un certain genre d'imagination quand même.

S. de B. – Comment voulez-vous dire ?

J.-P. S. – La subjectivité devient, d'une certaine manière, inventive. Elle invente des conneries, mais, dans le moment où on les invente, ces conneries plaisent.

S. de B. – Il faut préciser que vous n'avez jamais été un buveur solitaire.

J.-P. S. – Jamais.

S. de B. – Vous aimiez boire entre amis, avec des gens...

J.-P. S. – Avec vous.

S. de B. – Oui, mais quelquefois, vous aimiez boire par-delà ce que je tolérais. Parce que je trouvais que ça vous abrutissait. Il y a un certain degré où vous étiez très drôle, au contraire, très poétique et très drôle, et c'était très amusant, particulièrement dans les fiestas, ou juste après la guerre, quand en même temps c'était un défoulement.

J.-P. S. – Oui, c'était un défoulement. On s'emmerdait pendant l'Occupation.

S. de B. – Boire entre amis, avec Camus par exemple, ça c'était très amusant. Vous disiez aussi qu'il y avait dans l'alcool un plaisir parce qu'il y avait une espèce de risque.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – C'était légèrement destructeur.

J.-P. S. – Mais ça, ça passait vite. Dès qu'on allait un peu de l'autre côté, on commençait à être détruit et le risque était une réalité.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – On aimait bien la destruction en tant que telle, on aimait bien avoir des idées troubles qui étaient vaguement interrogatives, et puis qui se désagrégeaient.

S. de B. – Vous ne vous êtes jamais drogué ; vous n'avez jamais pris ni haschisch, ni opium, ni rien. Il y a juste eu l'expérience de la mescaline, mais ça c'était pour des fins psychologiques étudiées. Mais il y a eu un moment, quand vous aviez un gros travail à faire, où vous abusiez des excitants.

J.-P. S. – J'en ai beaucoup abusé, pendant vingt ans.

S. de B. – Surtout pendant les années de *la Raison dialectique*. Il y a eu l'orthédrine, puis différentes choses ; et la corydrane.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et, qu'est-ce que c'était, votre rapport à ces médicaments très virulents ?

J.-P. S. – Ce qu'il y avait de curieux, c'est que je le refusais, ce rapport, quand il s'agissait d'écrire de la littérature. C'était réservé à la philosophie. C'est pour ça que la *Critique de la raison dialectique* n'est pas un chef-d'œuvre de plan, de composition, de limpidité.

S. de B. – Pourquoi cette différence entre les deux ?

J.-P. S. – J'ai estimé que la façon dont on choisissait les termes, dont on les mettait les uns à côté des autres, dont on faisait une phrase, bref le style et puis la façon dont on analyse les sentiments dans un roman, supposait qu'on soit absolument normal. Mais pourquoi estimais-je qu'il fallait être l'inverse en philosophie ?

S. de B. – Est-ce que ce n'est pas parce que, là, vous pensiez plus vite que vous n'écriviez ?

J.-P. S. – Je suppose.

S. de B. – Et puis, il n'y avait pas un choix de termes. Je me rappelle que vous écriviez au galop. Mais, est-ce que c'était nécessaire, ou est-ce qu'il y avait une espèce de plaisir pervers à vous sentir aller au-delà de vos forces ? Ce qui a d'ailleurs abouti, en 58, à une crise assez grave.

J.-P. S. – Il y avait un peu un plaisir pervers. Ça impliquait aussi que ça pouvait claquer, mais qu'on ne savait pas quand.

J'allais loin, je prenais non pas une pastille de corydrane mais dix chaque fois.

S. de B. – Je sais que vous aviez même la langue complètement pelée, que vous étiez arrivé à un moment à être à moitié sourd.

J.-P. S. – Un tube d'orthédrine me faisait une journée.

S. de B. – Oui, c'était assez effrayant. Il y avait une idée que vous aviez, c'était l'idée du plein emploi ; il fallait que toutes les minutes servent, que le corps aille à la limite de ses forces, y compris cette partie du corps qu'est le cerveau.

J.-P. S. – Je pensais que j'avais dans la tête — mais non séparées, non analysées, dans une forme qui devait devenir rationnelle —, que j'avais dans la tête toutes les idées que je mettais sur le papier. Simplement, il s'agissait de les séparer et de les mettre sur le papier, en tant qu'elles comportaient des tas de tiroirs. Tandis que, dans la tête, elles constituaient un tout sans analyse. Alors, écrire, en philosophie, consistait en somme à analyser mes idées, et un tube de corydrane c'était : telles idées seront analysées dans les deux jours qui viennent.

S. de B. – Vous avez eu des maladies, quand même, dans votre vie ?

J.-P. S. – Oui, j'ai eu mon œil, dans l'enfance. Une mastoïdite, beaucoup plus tard. J'ai eu, en 45, les oreillons.

S. de B. – Vous avez eu des grippes quelquefois, assez fortes ; une fois une grippe intestinale qui vous a gardé un mois au lit. Vous avez eu de grosses, grosses douleurs de dents. J'aimerais que vous parliez de vos rapports avec la maladie, avec la fatigue et avec la douleur. Vous étiez assez singulier sur tout ça. Il y a des gens qui se dorlotent, d'autres qui ne se dorlotent pas ; il y a des gens qui sont attentifs au moindre signe, d'autres au contraire qui ne font pas attention. Puis il y en a qui subissent la maladie en grognant.

J.-P. S. – Je ne sais pas. Vous seule pouvez dire comment j'étais sur ce plan...

S. de B. – La première chose qui m'a frappée c'était votre quasi-négation de la douleur. Quand vous aviez des coliques néphrétiques à Rouen, vous étiez jeune encore, vous aviez vingt-cinq, vingt-six ans. Vous avez beaucoup déconcerté les médecins

en disant que vous n'aviez pas vraiment souffert. Et, en vérité, vous aviez eu de telles souffrances que vous en aviez vomi. Seulement vous aviez l'idée que la souffrance est toujours absence de souffrance, qu'il y a toujours une espèce de creux, et que ça ne se réalise jamais pleinement.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Alors vous preniez la souffrance avec une espèce de stoïcisme. Et avec même une surprise qu'elle ne soit pas quelque chose de plus fort.

J.-P. S. – Oui, mais je n'ai jamais eu que des douleurs moyennes.

S. de B. – Vous avez eu des douleurs de dents, terribles. Je me rappelle une fois, Cau qui était alors votre secrétaire, m'a téléphoné en me disant : « Il va crier, il va crier. » Parce que vous étiez assis devant votre table et vous souffriez d'une manière abominable.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et, du coup, on était allé chez le dentiste. J'ai aussi le souvenir d'un mal de dents épouvantable, en Italie, où vous prétendiez le dompter par le yoga. Vous disiez : il suffit de l'isoler ; alors la douleur est là, mais il n'y a plus que la douleur et ça ne se répand pas dans le reste du corps.

J.-P. S. – En effet, j'avais l'idée qu'on pouvait quasiment supprimer la douleur en l'assimilant à la subjectivité. Au fond, le rapport subjectif de moi-même à moi-même ne devait pas être bien agréable, puisque je considérais qu'on pouvait supprimer son caractère de douleur à la douleur, en l'assimilant à la subjectivité pure.

S. de B. – Ce que vous voulez dire, c'est que votre présence corporelle ne doit pas vous être agréable puisque justement vous l'assimiliez à la douleur. Et dans la maladie, étiez-vous résigné, impatient, content au fond de vous détendre un peu parce que vous restiez au lit et que vous étiez fatigué ? Ou irrité, au contraire, d'être obligé de rester au lit ?

J.-P. S. – Il y avait de tout. Ça dépendait de la période de la maladie.

S. de B. – Avez-vous eu quelquefois une espèce de plaisir à être malade ?

J.-P. S. – Oui, certainement ; quand j'avais trop travaillé, ça me faisait un repos. Je ne travaillais plus quand j'étais malade, et je ne pouvais pas me sentir pure activité, je me sentais au contraire... pure contingence.

S. de B. – Alors, la maladie vous donnait un alibi, une justification.

J.-P. S. – Oui. Une justification. Ça me donnait une raison de ne plus être moi-même. Ça m'était venu du dehors et m'avait transformé en une viscosité contingente, qui me plaisait. Et je ne gardais d'activité que dans la mesure où, très souvent, jusqu'au moment vraiment fort de la maladie, je cherchais à écrire un peu, ou à penser des choses que je retenais pour les écrire ensuite. Qui étaient d'ailleurs toujours très mauvaises.

S. de B. – Je me rappelle, quand vous aviez les oreillons, vous aviez essayé de tenir un vague journal. Et quand même, il y avait des moments où vous lâchiez complètement.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – En somme la maladie était le seul cas où vous consentiez à une espèce d'abandon... Vous n'avez jamais eu des attitudes de confort dans l'existence. Par exemple, jamais vous ne lisez au lit. C'est une chose que moi j'adore, le soir en me couchant, ou le matin. Ou, en tout cas, même si je ne me mets pas au lit, je me mets très volontiers étendue sur mon divan pour lire.

J.-P. S. – Jamais ; moi je suis assis à ma table.

S. de B. – Vous n'êtes même pas assis dans votre fauteuil quand vous lisez.

J.-P. S. – En général, non.

S. de B. – Là, vous êtes assis dans un fauteuil pour parler avec moi. Mais, quand vous lisez, vous êtes sur une chaise dure, avec un dossier bien droit.

J.-P. S. – Oui. Je considérais un peu comme une espèce de laisser-aller, d'être dans ce fauteuil. Je n'étais jamais dans ce fauteuil, au 222 boulevard Raspail. Il y avait des chaises, des fauteuils, que je n'occupais pas, qui étaient pour les visiteurs.

S. de B. – Vous en faites presque une attitude morale. Je voudrais que vous expliquiez un peu mieux comment s'est formée l'image de votre corps et dans quelle mesure elle s'est superposée à la perception que vous en aviez.

J.-P. S. – L'origine de l'image ? Il y a un fait précis : c'est que, vers sept, huit ans, je faisais le pitre pendant que ma mère jouait du piano et, à ce moment-là, je mimais un chevalier imaginaire se battant contre des rêves imaginaires ; ce personnage imaginaire c'était en même temps moi, c'est-à-dire que je jouais un rôle, mais ce rôle m'était dévolu. Ce personnage doit être à l'origine de ma représentation de moi-même, de mon corps imaginaire ; et, si je remonte un peu plus haut, juste au moment où je commençais à lire, je rêvais dans mon lit, et j'imaginais avant de m'endormir un personnage qui sauvait des jeunes filles dans des maisons en flammes ; c'était un adulte ; j'ai toujours eu un corps imaginaire d'adulte, assez costaud, puisqu'il montait dans les maisons en flammes, il sauvait les jeunes filles, en les chargeant sur son dos. Donc, dès l'origine, avant même de savoir lire, mais d'après des histoires racontées, je me mets dans le rôle du héros costaud dont le but est le sauvetage d'une jeune fille ou d'un enfant, un personnage supérieur aux autres, penché sur les petits, sur les faibles. D'où cela m'est venu ? Je ne sais pas, je pense que beaucoup de gens ont ce genre de rêve quand ils sont jeunes. Mais que ça ait duré toute ma vie, c'est ça qui est plus...

S. de B. – Parce que ça a duré toute votre vie ? Une fois que vous êtes devenu adolescent, vous avez perdu ce genre de rêverie romanesque ! qu'est-ce qui est resté de ce corps imaginaire ? Et plus tard quand vous avez été adulte ?

J.-P. S. – Eh bien, d'abord il m'est resté une certaine passion pour les exercices physiques ; dès que j'ai été à l'École, nous avons couru les salles de gymnastique pour faire de la boxe. Je me rappelle encore une salle de gymnastique payante avec des cours de boxe et nous sommes allés très souvent regarder cette salle, nous informer des prix, mais c'était toujours trop cher pour nous.

S. de B. – Mais en quoi est-ce que le désir de faire de la boxe est lié avec un corps imaginaire ?

J.-P. S. – Je pensais récupérer ainsi une force imaginaire que je n'avais pas, que j'avais perdue ; cette force, je la développerais en devenant boxeur amateur, ce serait une rentrée dans mon vrai corps, qui était mon corps imaginaire ; finalement ça s'est trouvé un peu plus tard, quand j'étais professeur au Havre, et que je boxais avec des élèves ; c'était évidemment un peu imaginaire, je n'étais pas un vrai boxeur ; pendant le combat il y avait un travail vrai où l'imaginaire n'avait plus de rôle ; mais avant, lorsque je sautais à la corde, et après, quand Bonnafé me faisait des remarques sur notre façon de nous battre, je redevenais le personnage imaginaire.

S. de B. – Et, pour de vrai, est-ce que vous aviez souvent le dessus ou non ?

J.-P. S. – Il n'y avait vraiment jamais de vainqueur ni de vaincu, on faisait deux rounds de boxe et puis on s'arrêtait, c'était surtout des affrontements sans résultats. On se mesurait sans grand souci des poids, des tailles ; je me souviens m'être mesuré contre Bost qui avait 1,75 m et moi, j'avais 1,60 m. Lui était « moyen » ou peut-être « léger », moi j'étais poids « plume ».

S. de B. – Et, dans la vie, en dehors de la boxe, est-ce que vous vous sentiez plus fort que les autres : je veux dire quand vous aviez trente, quarante ans ?

J.-P. S. – Raisonnablement, je me prenais pour ce que j'étais ; mais l'image de quelqu'un qui pouvait se battre avec n'importe qui et gagner, c'est une image qui me frôlait souvent.

S. de B. – Et jusqu'à quand vous l'avez gardée ?

J.-P. S. – Je ne sais pas, mais je me souviens d'y avoir recouru deux fois. Une première fois c'était au lycée de Laon vers 1937-1938 : j'étais dans la salle des professeurs ; un professeur de mon âge, à peu près, a cru devoir me faire des observations parce que je n'allais pas à la réunion de tableau d'honneur, et je ne sais comment j'en suis venu à lui taper dessus. On s'est colletés un bon quart d'heure, en tournant autour de la salle, jusqu'à ce qu'un troisième professeur arrive : nous nous sommes arrêtés.

S. de B. – Ç'a été le premier cas, quel a été l'autre ?

J.-P. S. – L'autre, c'était quand j'étais prisonnier ; il y avait

des boxeurs, des entraîneurs professionnels, et ils organisaient des combats de boxe, comme divertissement, le dimanche. Ils avaient organisé, mais dans le privé, un combat entre un jeune typographe, très gentil, et moi. Il y a eu deux rounds : le premier, j'ai nettement dominé, le second la fatigue m'a saisi parce qu'il y avait des années que je n'avais pas boxé et j'ai été dominé. Le résultat a été match nul. Ce qui était décevant pour moi puisque Pardaillan ne fait pas de match nul.

S. de B. – C'était vers 41. Combien de temps ça a duré, cette image de Pardaillan ?

J.-P. S. – Elle est passée peu à peu dans la littérature ; mes héros ont toujours été grands : Mathieu et, d'abord, Roquentin. Roquentin se bat contre un Corse à la fin et il le domine ; naturellement ce n'était pas des Pardaillan, c'étaient des gens physiquement normaux, mais ils étaient tout de même grands, alors que je suis petit ; ils me représentaient ; ils étaient moi-même et cependant j'étais grand et fort. Savoir si ça pouvait aller ensemble psychologiquement, c'est ce dont je ne me préoccupais pas.

S. de B. – C'était de la littérature ; mais, j'y reviens, quand dans la vie l'image a-t-elle disparu ? Elle aurait pu durer jusqu'à quatre-vingts ans ? A l'heure qu'il est, vous ne vous sentez plus grand ?

J.-P. S. – Non, mais je ne me sens pas non plus petit. Ce qui est resté, si vous voulez, c'est une égalité de taille. Je ne suis pas un petit homme parmi des moyens ou des grands, je suis l'équivalent des autres. Par exemple, aux réunions des *Temps modernes* je n'ai pas l'impression que je rencontre des gars moyens ou grands, moi étant petit. J'ai l'impression que nous sommes tous égaux. Pouillon n'est pas plus grand que moi. Je le vois comme mon égal, de taille.

S. de B. – Et votre âge entre-t-il dans votre image ? Y est-il entré autrefois et y entre-t-il maintenant ?

J.-P. S. – Il y est entré quand j'étais jeune ; je savais que j'étais jeune, je me rappelle, au service militaire, j'étais la sentinelle qui gardait une guérite ; je ne sais pas pourquoi, cette nuit-là, j'ai eu l'impression, très forte, d'être jeune, d'avoir vingt-

trois ans (je faisais mon service militaire très tard parce qu'il y avait eu des sursis). Je sais que j'ai eu une impression de joie, de plaisir, en sentant ma jeunesse. Aujourd'hui, évidemment, c'est différent mais je ne me sens pas vieux, je ne me sens pas plus vieux qu'à cet âge-là. Il y a une chose que j'ai toujours pensée, que j'ai un peu décrite dans *La Nausée*, c'est l'idée qu'on n'a pas d'expérience, qu'on ne vieillit pas : une lente addition d'événements, d'expériences qui petit à petit créent un caractère, ça c'est un des mythes de la fin du XIXe siècle et de l'empirisme. Je ne pense pas que ça existe pour de bon ; il n'y a pas derrière moi une vie, une expérience, que je pourrai transformer en sentences, en formules, en manières d'être. Donc, comme je ne crois pas avoir de l'expérience, dans la mesure où mon corps va bien, je suis à quasiment soixante-dix ans le même qu'à trente ans.

S. de B. – Mais votre corps va tout de même moins bien qu'à trente ans ?

J.-P. S. – Il va moins bien.

S. de B. – Par exemple, vous avez un peu de peine à marcher.

J.-P. S. – Oui, un peu de peine à voir aussi.

S. de B. – Vous êtes obligé de prendre des médicaments.

J.-P. S. – Oui, mais je me suis vite adapté ; par exemple, je ne vois plus guère et ça ne me gêne pas, je me débrouille ; je ne vois plus bien votre visage et ne le vois même plus du tout en ce moment : ça ne m'assombrit pas ; je le vois autrement dans d'autres circonstances ; je sais me diriger à peu près ; je vois, en gros, ce que représentent les objets, à quelle distance ils sont de moi, ça suffit pour que je me dirige. Tel que je suis à présent, je ne me sens pas mal, et je n'éprouve pas tellement de peine à savoir que mon état est anormal.

S. de B. – Remarquez que ça pourrait arriver à quelqu'un de jeune. Je pense que c'est un trait de caractère chez certaines gens qui sont courageux et optimistes, qui prennent la vie comme elle leur est donnée ; de même que vous ne vous sentez pas petit par rapport à Pouillon, vous ne vous sentez pas âgé non plus ?

J.-P. S. – Ma foi non ; je me sens exactement au même niveau qu'eux ; ils savent certaines choses que je ne sais pas, mais moi j'en sais d'autres qu'ils ne savent pas. Bien sûr je considère que

je n'ai plus trente ans, et je me suis à peu près établi dans les cinquante ans. Autrement dit, celui qui descend l'escalier de sa maison, qui marche dans la rue, qui voit et salue les gens, c'est un homme de cinquante ans. En fait je me rajeunis de vingt ans.

S. de B. – Vous m'avez dit que ça vous a fait plaisir l'autre jour, lorsque le médecin vous a dit que vous étiez jeune ?

J.-P. S. – Oui, quand on me dit ça, ça me fait toujours plaisir ; on ne le dit pas si souvent d'ailleurs, mais là, il a été très nettement surpris de mes conduites. C'est surtout sa surprise qui m'a fait plaisir plus encore que la phrase qu'il a dite après. Il y a aussi une chose qui me fait plaisir c'est de ne pas avoir les cheveux blancs. Ce n'est pas que j'aie une couleur bien précise de cheveux...

S. de B. – Vous avez les pattes sur les joues qui sont blanches et quand vous vous rasez mal vous avez le poil de la barbe qui est blanc. Mais puisque vous êtes sensible à cela, vous devriez être plus soigneux, raser de plus près ce qui vous vieillit ; la couleur de vos cheveux, en effet, est grise, elle n'est pas blanche.

J.-P. S. – C'est curieux ; je devrais en effet, d'après ce que je viens de vous dire, soigner davantage mon corps, par exemple me raser plus convenablement, et je ne le fais pas. Le personnage imaginaire a besoin d'un support réel, et celui-ci devrait être le plus jeune possible. Il y a là une contradiction.

S. de B. – Oui, le personnage imaginaire est sans doute mince, alerte, alors que le personnage réel a un petit ventre. Or vous ne faites pas grand-chose pour maigrir.

J.-P. S. – Non. Je le fais de temps en temps pendant quatre, cinq mois...

S. de B. – Vous faites un tout petit peu attention, d'accord. Vous n'êtes pas beaucoup trop gros mais enfin, si vous aviez la coquetterie qui correspond à votre imagination, évidemment vous seriez plus mince.

J.-P. S. – Certainement.

S. de B. – Est-ce que l'imaginaire vous suffit encore et détourne votre intérêt du corps réel ?

J.-P. S. – Oui ; je pense qu'à l'heure qu'il est, il y a de temps en temps encore de l'imaginaire ; ce n'est plus Pardaillan, mais

quelque chose demeure dans l'imaginaire : une personnalité physique attirante. Il faut partir de l'idée qu'on ne voit pas son corps, qu'on en voit très peu de choses : les mains, les pieds, pas le visage ; d'ailleurs mon personnage imaginaire n'avait pas non plus trois dimensions ; il avait des mains et des yeux, c'est tout. Les jambes étaient beaucoup plus grandes que les miennes bien sûr, les mains étaient beaucoup plus fortes, mais c'était bien ses mains que je voyais, que je transfigurais en quelque sorte. A l'heure qu'il est, tout cela n'existe plus. Je ne pense ni être fort, ni être grand.

S. de B. – Vous avez dit l'autre jour qu'avec votre corps réel vous aviez eu plutôt d'assez mauvais rapports. Dans quelle mesure est-ce que le rapport au corps imaginaire palliait cette difficulté ? ou dans quelle mesure ça restait complètement étranger ?

J.-P. S. – Ça restait étranger. Le côté physique qui faisait que des sensations cénesthésiques étaient déplaisantes pour moi, ça demeurait, mais il faut bien comprendre : c'était la matière de mon corps, mais c'était dépassé par quelque chose qui correspondait à mon image ; ce n'était pas mon image, mais ça lui correspondait. Je me sentais surtout actif, c'est ce qui explique, en particulier, mes rapports sexuels avec les femmes ; j'étais actif, et c'était l'activité qui m'amenait jusqu'à l'acte sexuel proprement dit ; je n'en avais qu'une envie modérée, mais c'était l'activité qu'on devait avoir dans un couple ; je pense que c'est une des raisons qui a un peu oblitéré mon sens de l'égalité avec la femme. Alors qu'en fait je pense que nous sommes égaux, femmes et hommes. Mais la position physique de l'amour et l'activité que j'y développais, qui n'est certainement pas nécessaire, qui répondait à ma propre sensibilité, une sensibilité un peu déviée, c'était l'activité masculine.

S. de B. – Pourquoi dites-vous déviée ?

J.-P. S. – Parce que je ne pense pas que la parfaite sensation physique au moment de l'acte amoureux doive être celle de l'activité. Ça doit être plus complexe ; c'est l'activité et aussi la sensibilité ; la passivité, l'activité doivent être chez chacun des

deux. Je dois être passif du moment que l'autre me caresse, je dois être actif dans la mesure où je la caresse.

S. de B. – Oui, tout à fait d'accord ; tandis que chez vous il n'y avait que le côté actif qui était développé. Ce qui vous amenait à la maîtrise de vous-même, mais en même temps à une certaine froideur.

J.-P. S. – Presque à un tout petit peu de sadisme. Puisque finalement la personne était donnée et moi je ne l'étais pas. Je ne l'étais pas ? Je l'étais, mais ce qui était donné n'était rien pour moi, à ce moment-là, puisque j'étais l'activité.

S. de B. – Vous voulez dire que dans la mesure où vous êtes l'activité pure et l'autre pure passivité, ça a quelque chose de quasi sadique ?

J.-P. S. – Oui. Puisque c'est aussi l'activité opposée à la passivité qui représente le sadisme.

S. de B. – Parce que l'autre est réduite à l'état d'objet alors que la normalité ça serait une vraie réciprocité.

J.-P. S. – Exactement.

S. de B. – Pouvez-vous expliquer pourquoi vous avez eu ce refus de la passivité ? Ce refus vécu, dans votre corps ?

J.-P. S. – En tant que je pense, que je travaille avec mon stylo, que j'écris, je n'ai pas refusé réellement la passivité. J'ai été influencé par des gens, j'ai pensé qu'ils comprenaient ce que je ne comprenais pas : il y a un élément de passivité dans mon travail.

S. de B. – Oui, mais je parle au niveau du corps. Est-ce que vous avez été trop chouchouté, cajolé, embrassé, par la mère, par le grand-père, et vous êtes-vous raidi contre ça ?

J.-P. S. – C'est possible, je l'ai noté déjà dans *Les Mots.* Oui, il y a eu quelque chose comme ça. Je me sentais autre chose qu'un petit garçon chéri et mignon : il ne correspondait pas du tout à ce que je voulais être. Les adultes n'étaient pas mignons. A part mon grand-père qui était bel homme. M. Simoneau par exemple, ou tel autre, était réellement très vilain. J'imaginais que dans le futur je serais un peu comme eux. Alors il y avait un homme très vilain qui était moi et puis un adorable petit garçon

qui était également moi, mais un moi dont j'étais moins fier, moins content.

S. de B. – Est-ce que l'activité n'a pas été une réaction contre un donné défavorisé : la laideur ?

J.-P. S. – Je ne crois pas, parce que je n'ai vraiment réalisé ma laideur qu'à douze ans, avec l'épisode de la petite fille qui m'a dit « vieux sot avec son grand chapeau ». Ça, ça m'a appris ma laideur. Avant, non.

S. de B. – Mais est-ce qu'avant vous aviez déjà cette attitude purement active ? Est-ce que vous ne vous abandonniez pas davantage ?

J.-P. S. – Je m'abandonnais comme tous les enfants aux caresses de ma mère, mais j'étais déjà actif : rappelez-vous que je jouais au guignol pour séduire les petites filles ; c'était une activité imaginaire, mais une activité.

S. de B. – Oui, mais tous les enfants sont plus ou moins actifs ; on peut être actif sans refouler complètement sa passivité.

J.-P. S. – Là je suis incapable de vous répondre : c'est loin, c'est vieux.

S. de B. – Ou est-ce que les années à La Rochelle, l'apprentissage à la violence, le fait du remariage de votre mère, ça ne vous a pas amené à une attitude extrême ? Est-ce qu'à un certain moment vous n'avez pas été sevré de caresses ? Il y a plusieurs hypothèses : en avez-vous été dégoûté, parce qu'elles étaient excessives et qu'elles vous réduisaient à être un objet adorable ? Ou est-ce que vers douze ans il n'y a pas eu une espèce de brutal sevrage ? Il y a dû avoir beaucoup moins d'effusions.

J.-P. S. – Il y en avait, mais il y avait aussi une volonté de me donner des gifles parce que je ne travaillais pas assez bien.

S. de B. – Ça vous a donné une grande dureté par rapport à la douleur, puisque la douleur vous apparaissait presque comme la cénesthésie normale, et un refus de l'abandon qui frappe tous les gens qui vous voient : vous travaillez assis sur des chaises très dures, etc. Vous avez toujours été comme ça ?

J.-P. S. – Oui, toujours ; j'ai toujours considéré que l'activité supposait l'absence d'abandon. Et l'absence d'abandon c'est l'absence de cénesthésie, mais aussi, dans une certaine mesure

l'absence de l'imaginaire ; le héros imaginaire justifie en quelque sorte l'abandon, parce qu'il le refuse totalement, dans l'imaginaire ; alors on peut s'abandonner dans la réalité ; mais en même temps, comme j'avais inventé ce héros, je pensais qu'il fallait lui refuser de se laisser aller à l'abandon et je faisais comme lui.

S. de B. – Il y a un trait qui a frappé beaucoup de gens, à commencer par moi : dans votre démarche, dans vos gestes, il y a toujours eu quelque chose de très vif, de très rapide, de très entreprenant ; dans votre manière même de marcher, par exemple, et de remuer un peu les épaules en marchant et de bouger un peu les bras. Vers les cinquante, cinquante-cinq ans, c'est même devenu de la nervosité : par exemple une fois, Sylvie nous a reconnus quand nous étions dans un restaurant, à Rome ; elle était dans un hôtel, en face, à la fenêtre ; elle ne nous voyait pas mais elle voyait des pieds qui s'agitaient de telle manière qu'elle s'est dit : ça c'est certainement Sartre. Vos pieds étaient très nerveux. De même il y avait une telle agitation dans vos coudes que vous usiez les bras de mes fauteuils parce que vos coudes bougeaient tout le temps. C'était quand vous aviez cinquante, cinquante-cinq ans.

J.-P. S. – J'ai été effectivement un peu nerveux pendant une dizaine d'années ; c'est passé.

S. de B. – Ça venait d'un excès de corydrane, je pense.

J.-P. S. – Je pense.

S. de B. – C'est passé maintenant parce que vous ne prenez plus de café, de corydrane, vous preniez beaucoup d'excitants... ce qui a amené d'ailleurs une crise.

J.-P. S. – Remarquez que la confiance en la corydrane, c'était un peu la poursuite de l'imaginaire ; l'état dans lequel j'étais, ayant pris dix corydranes le matin, pendant que je travaillais, c'était l'abandon complet de mon corps ; je me saisissais à travers les mouvements de ma plume, mes imaginations et mes idées qui se formaient ; j'étais cet être actif qu'était Pardaillan, négligeant...

S. de B. – Le corps réel qui était en train de se ruiner et contre lequel vous avez toujours eu une attitude quasi agressive. Vous ne pensiez pas vraiment que vous vous détruisiez, mais en fait

vous vous êtes assez abîmé à plusieurs reprises ; comme vous avez un fond excellent, vous vous êtes repris extraordinairement, mais vous vous êtes abîmé à plusieurs reprises. Pour un témoin extérieur il y a eu un moment où vous aviez un corps parfaitement équilibré, dans la rapidité, l'efficacité ; vous étiez maladroit, ça c'était autre chose, mais enfin c'était un plaisir de vous voir marcher dans la rue, par exemple ; c'était rapide, affirmatif, c'était gai. Alors que, de l'intérieur, vous étiez assez mal dans votre peau, votre corps donnait une impression de gaieté.

J.-P. S. – Parce qu'il était actif.

S. de B. – Parce que vous étiez toujours très gai. Vous avez toujours été d'une humeur très gaie. Ça se remarquait à vos gestes, à votre démarche. Vous étiez vif, vous étiez gai. Il y a eu un moment où vous étiez un peu abîmé, alors là vous étiez extrêmement nerveux au point d'user, par exemple, la moquette de mon studio, j'ai été obligée de rajouter un morceau supplémentaire tellement on voyait la corde à cause des coups de pied que vous donniez dedans. Et les fauteuils, je les recouvrais à cause des coups de coude que vous donniez dedans.

J.-P. S. – Oui, j'avais des mouvements extrêmement nerveux ; mais n'oubliez pas que cette corydrane me donnait l'impression d'une totale adhésion de moi-même à moi-même. La cénesthésie disparaissait quasiment, et il y avait les idées que je formais dans ma tête au moment même où j'écrivais, et il y avait l'écriture, tout cela en même temps.

S. de B. – Oui, mais je ne parle pas uniquement de la corydrane ; je parle de tout l'ensemble ; même les jours où vous n'en preniez pas, ça avait créé un état qui n'était plus l'équilibre de vos quarante, cinquante ans. Cet état de grande nervosité c'était entre cinquante-cinq, soixante-cinq ans, et après ça a changé puisqu'on vous a donné des médicaments pour faire baisser votre tension, des sédatifs ; vous avez un corps maintenant beaucoup plus calme. Il y a quelque chose dont on n'a pas parlé, c'est le sommeil. Quel est votre rapport au sommeil ?

J.-P. S. – Il est parfait. Jusqu'à trente ans je dormais sans avoir besoin d'aucune drogue, je me mettais la tête sur l'oreiller et je dormais jusqu'au lendemain matin.

S. de B. – Vous aviez pourtant des manies, quand je vous ai connu ?

J.-P. S. – Oui, je me mettais des bandeaux sur les yeux et des boules « Quiès » dans les oreilles. Mais c'était un très bon sommeil ; et puis après la guerre, j'ai pris des cachets pour dormir ; ces cachets étaient d'ailleurs nécessaires comme contre-poids des excitants que j'absorbais pour écrire à partir de huit, neuf heures du matin. J'ai pris longtemps du Belladénal, j'en prenais quatre ou cinq cachets le soir, puis quand j'ai eu une tension trop forte.

S. de B. – En 1958, vous avez eu un excès de tension qui vous a mené au bord de l'attaque, mais vous n'avez pas eu d'attaque.

J.-P. S. – C'est ça. Alors à ce moment-là, on m'a donné des cachets pour dormir ; je ne prenais plus, bien entendu, de corydrane, mais je prenais des cachets pour dormir. Ils ont été variés, mais je revenais souvent au Belladénal. Je prends encore des somnifères mais beaucoup moins qu'avant. Le produit que je prends maintenant, le Mogadon, je n'en prends qu'un cachet, tandis qu'autrefois je prenais des quatre et cinq cachets.

S. de B. – Et même, je ne sais pas si maintenant ce n'est pas une simple habitude.

J.-P. S. – Mais si je ne prends rien, je ne me sens pas aussi bien.

S. de B. – Parce que vous imaginez que vous ne dormirez pas bien. C'est psychique ça. Je crois que vous dormiriez aussi bien ; enfin peu importe. Donc vous avez un très bon sommeil sans histoires.

J.-P. S. – Mais à partir du moment où je prends un cachet, je m'endors à minuit et demi et je me réveille à huit heures ou neuf heures du matin. En somme, je n'ai aucune difficulté avec le sommeil.

S. de B. – Et faites-vous des rêves quelquefois ?

J.-P. S. – Non. J'en ai fait autrefois ; encore actuellement, il y a tout un grouillement dans ma tête, quand je me réveille, mais qui n'a ni forme ni nom. Depuis l'âge de trente ans environ j'ai complètement perdu le souvenir de mes rêves.

S. de B. – Je crois, en effet, que, dans toute notre vie, vous ne m'en avez jamais raconté un. Vous rêviez comme tout le monde,

mais je pense que vous perdez vos rêves au réveil et que vous avez l'impression de ne pas avoir rêvé.

J.-P. S. – Je me rappelle encore des rêves, des cauchemars sur la folie, que j'avais faits quelques jours après que mes parents eurent conduit à un hôpital psychiatrique une bonne qu'ils avaient, qui s'imaginait qu'elle tombait dans des trous ; dans la rue, elle voyait des trous devant elle, brusquement, et elle tombait dedans, et elle pleurait, elle avait des crises, et mes parents l'avaient fait voir par un médecin qui avait donné l'autorisation de la conduire à l'hôpital. J'avais été vivement contre cette solution, mais c'étaient mes parents, et je ne pouvais faire autre chose que leur donner mon avis ; mais j'avais gardé au fond de moi-même une sorte de trouble et je me rappelle que la nuit j'avais rêvé ; je vois encore plus ou moins les rêves que je faisais.

S. de B. – C'était vers quelle époque ?

J.-P. S. – C'est à Paris, c'était avant la guerre, quand j'habitais avec mes parents.

S. de B. – Alors c'est un très vieux souvenir. Est-ce que vous vous rappelez encore quelques autres rêves ?

J.-P. S. – Non, mais je sais que j'en faisais beaucoup.

S. de B. – Ça ne vous a pas intéressé de vous les rappeler ?

J.-P. S. – Je l'ai fait. J'ai écrit sur les rêves au moment où j'en avais, vous savez, dans *L'Imaginaire.* Enfin le sommeil, c'est quand même une chose qui n'existe pas. Ou qui existe comme une chose sans histoires. Je sais, quand je vous quitte le soir, et que je monte l'escalier pour me coucher, je ne vais pas à un champ de bataille, je vais à un anéantissement total... Mes fonctions digestives sont très bonnes aussi.

S. de B. – Oui, vous n'avez jamais eu le mal de mer.

J.-P. S. – Jamais et j'ai fait pas mal de voyages en bateau.

S. de B. – Vous n'avez jamais été malade, même quand vous vous êtes saoulé ; ça se portait à la tête ou dans le système moteur, mais jamais sur le foie ou sur le système digestif.

J.-P. S. – Une fois j'ai vomi ; la veille d'une distribution des prix. D'abord j'avais été dîner sur la plage avec des élèves et

ensuite j'avais fini la soirée au bordel, où je n'avais d'ailleurs pas consommé.

S. de B. – Une autre fois vous avez aussi vomi, c'était au Japon, quand vous avez mangé du poisson cru ; sur le moment vous avez très très bien subi la chose et une fois rentré dans votre chambre vous avez été malade. Là ce n'était pas un trouble d'estomac mais un truc psychique.

J.-P. S. – Je n'ai pas compris ce qui m'arrivait.

S. de B. – Il faudra reparler du côté psychosomatique de votre personne. Parce que dans l'ensemble vous êtes très maître de vous, très organisé, très cérébral, très conscient ; mais il y a des cas où votre corps a réagi presque sans que vous le sachiez, comme par exemple ce cas-là. Vous avez été très courtois pendant tout le dîner, vous avez mangé avec le sourire des plats qui moi m'écœuraient, on est rentrés, vous avez cru que vous aviez la fièvre, vous êtes allé vomir, et là vous avez compris que c'était simplement une nausée, mais une nausée qui était une réaction psychosomatique à l'effort que vous aviez fait sur vous-même pendant tout le banquet.

S. de B. – Nous allons parler d'un thème dont on a très peu parlé et qui est vos rapports avec la nourriture. Voyez-vous quelque chose à dire là-dessus ?

J.-P. S. – Essentiellement que je n'aime manger qu'assez peu de choses. J'ai des interdits, comme par exemple la tomate. Je n'en ai pratiquement pas mangé de ma vie. Ce n'est pas que je trouve la tomate tellement mauvaise et que le goût m'en répugne tant. Mais il ne me plaît pas beaucoup, alors j'ai pris la décision de ne pas en manger et on la respecte en général autour de moi.

S. de B. – Savez-vous d'où vient un dégoût comme celui-là ?

J.-P. S. – Je devrais le pouvoir parce que je pense que toute nourriture est un symbole. C'est d'une part une nourriture, et en ce sens elle n'est pas symbolique ; elle nourrit, elle est mangeable. Mais le goût et l'aspect extérieur qu'elle a provoquent des

images et symbolisent un objet. Un objet variable suivant la nourriture, mais qui est symbolisé par la nourriture elle-même. Dans *L'Être et le néant*, j'ai essayé d'analyser certains goûts, en tout cas certains aspects symboliques des choses.

S. de B. – Quelles sont vos plus grandes répugnances, à part la tomate ?

J.-P. S. – Les crustacés, les huîtres, les coquillages.

S. de B. – Qu'est-ce qui vous dégoûte tant dans les coquillages et dans les crustacés ?

J.-P. S. – Je pense — en tout cas pour les crustacés — que ce sont leur ressemblance et leur rapport avec les insectes, qui vivent dans l'air et non pas dans l'eau, mais qui ont ce degré de vie, cette conscience problématique qui me gênent et qui ont surtout une apparence dans notre vie de tous les jours d'être complètement absents de notre univers — presque complètement absents —, qui les met hors jeu. En mangeant un crustacé, je mange des choses d'un autre monde. Cette chair blanche n'est pas faite pour nous, on la vole à un autre univers.

S. de B. – Quand vous mangez des végétaux, vous les volez aussi à un autre univers…

J.-P. S. – Je n'aime pas beaucoup les végétaux.

S. de B. – Il y a une grosse différence, c'est que chez les végétaux il n'y a pas de conscience. Il semble que ce qu'il y a de gênant dans l'insecte, c'est qu'il est d'un autre univers et qu'en même temps il est animé d'une conscience.

J.-P. S. – Selon toute vraisemblance le végétal n'en a pas. La cuisson du végétal est la transformation d'un certain objet sans conscience en un autre objet également sans conscience. Et c'est une prise de la chose par le monde humain. Un végétal cesse d'être végétal pour devenir une purée ou une salade cuite s'il est cuit. Le cru l'éloigne de nous.

S. de B. – Mais les coquillages n'ont pas ce côté insecte qu'ont les crustacés. Alors, pourquoi est-ce que vous n'aimez pas ça ?

J.-P. S. – C'est de la nourriture enfouie dans un objet et qu'il faut extirper. C'est surtout cette notion d'extirper qui me dégoûte. Le fait que la chair de la bête est tellement calfeutrée par la coquille qu'il faut utiliser des instruments pour la sortir au lieu de

la détacher entièrement. C'est donc quelque chose qui tient au minéral. C'est vraiment un don de minéral, le minéral étant la coquille et le don, ce peu de chair qu'il y a à l'intérieur.

S. de B. – Est-ce qu'il n'y a pas dans la qualité même de cette chair quelque chose qui vous dégoûte ? Est-ce que ça n'est pas rattaché à tout ce que vous pensez sur le glaireux, le visqueux et cette forme élémentaire de vie qui fait que vous avez des répugnances ?

J.-P. S. – Certainement. L'origine du dégoût matériel du coquillage est certainement ça. C'est une forme quasi végétative de l'existence. C'est de l'organique en train de naître, ou qui n'a de l'organique que ce côté un peu répugnant de chair lymphatique, d'étrange couleur, de trou béant dans la chair. Tout cela nous est donné dans le coquillage.

S. de B. – Avez-vous d'autres répugnances ?

J.-P. S. – Il y en une que je ne comprends pas, je l'ai dit, c'est la tomate. C'est d'ailleurs plutôt une interdiction que je me suis donnée d'en manger qu'un vrai dégoût. Chaque fois que j'en mange, par politesse ou par hasard, je ne suis pas tellemnt dégoûté. Je n'aime pas cette petite acidité qu'elle donne à la nourriture.

S. de B. – Parmi les choses qui ne vous dégoûtent pas, est-ce qu'il y en a que vous ne mangez pour ainsi dire jamais ?

J.-P. S. – Des fruits. Parce que si j'ai envie de manger du sucré, j'aime mieux manger quelque chose qui est fait par des hommes, un gâteau, une tarte. Là, l'aspect, l'assemblage, le goût même, a été voulu et repensé par l'homme. Tandis que le fruit a un goût de hasard ; il est sur un arbre, il est par terre parmi les herbes. Ça n'est pas pour moi, ça ne vient pas de moi, c'est moi qui ai décidé d'en faire une nourriture. Un gâteau, au contraire, a une forme régulière, comme par exemple celle d'un éclair au chocolat ou au café ; elle est faite par des pâtissiers, dans des fours, etc. C'est donc un objet entièrement humain.

S. de B. – Autrement dit, les fruits sont trop naturels.

J.-P. S. – Oui, il faut que la nourriture soit donnée par un travail fait par les hommes. Le pain est comme ça. J'ai toujours pensé que le pain était un rapport avec les hommes.

S. de B. – Aimez-vous la viande ?

J.-P. S. – Non. J'en ai mangé longtemps, j'en mange moins maintenant, je ne l'aime pas beaucoup. Il y a eu un temps où j'aimais un beau morceau de rumsteak, un chateaubriand, le gigot, puis j'ai un peu abandonné parce que ça me faisait trop songer que je mangeais de la bête.

S. de B. – Alors qu'est-ce que vous aimez ?

J.-P. S. – Certaines choses parmi les viandes et les légumes, les œufs. J'ai beaucoup aimé la charcuterie mais je l'aime un peu moins maintenant. Il me semblait que l'homme utilisait la viande pour faire des choses tout à fait nouvelles, par exemple une andouillette, une andouille, un saucisson. Tout ça n'existait que par les hommes. Le sang avait été pris d'une certaine manière, avait ensuite été disposé d'une certaine façon, la cuisson était faite d'une manière bien définie, inventée par les hommes. On avait donné à ce saucisson une forme qui pour moi-même était tentante, terminée par des bouts de ficelle.

S. de B. – Autrement dit, vous aimez la charcuterie parce que la viande y est moins présente d'une manière immédiate que dans la viande rouge ?

J.-P. S. – Pour moi, ça n'est plus de la viande. La viande rouge, même cuite, est encore de la viande. Elle est de la même consistance, il y a du sang qui coule, elle a le même débit, la même quantité trop grande par rapport à ce qu'on peut en manger. Un saucisson, une andouille, ça n'est pas comme ça. Le saucisson, avec ses piquetures blanches et sa chair rose, ronde, c'est autre chose.

S. de B. – En somme, vous êtes délibérément du côté du cuit contre le cru ?

J.-P. S. – Absolument. Évidemment, je peux manger des amandes ou des noix, encore que ça me fasse mal à la langue. De l'ananas, parce que l'ananas ressemble à quelque chose de cuit. J'ai connu l'ananas en conserve, et quand j'en ai mangé pour la première fois cru, c'est-à-dire en Amérique du Sud, j'ai eu l'impression de voir un gros objet cuit.

S. de B. – Est-ce que vous avez quelque chose à ajouter à propos de la nourriture ?

J.-P. S. – Non, pas grand-chose.

S. de B. – Qu'avez-vous à me dire sur vos rapports avec l'argent ?

J.-P. S. – Je pense que le fait essentiel — je l'ai noté dans *Les Mots*, mais il faut y revenir — c'est que j'ai vécu chez les autres, jusque tard dans ma jeunesse ; j'ai toujours vécu avec l'argent qu'on me donnait mais qui ne m'appartenait pas. L'argent que nous donnait mon grand-père, l'argent avec lequel il nous faisait vivre ma mère et moi ; ma mère m'expliquait que ce n'était pas le mien. Ensuite elle s'est remariée, et l'argent de mon beau-père était encore moins le mien que celui de mon grand-père. Elle m'en donnait mais elle me faisait sentir qu'il n'était pas à moi, qu'il m'était donné par mon beau-père. Et ça a duré jusqu'à ce que j'entre à l'École normale. L'argent de ma mère ou de mon beau-père s'est fait plus rare parce que je touchais de l'argent à l'École normale et puis j'avais des tapirs, c'est donc là que j'ai gagné mon premier argent, mais, jusqu'à dix-neuf ans, l'argent me venait du dehors, et comme je n'aimais pas beaucoup mon beau-père, j'ai senti plus fort la chose que si c'était venu d'un autre. Remarquez qu'on vivait très bien ; mon beau-père était directeur des Chantiers navals à La Rochelle, il gagnait des sommes importantes et par conséquent nous vivions très bien. J'avais besoin, d'ailleurs, de peu, j'étais au lycée, on me donnait un peu d'argent au jour le jour ; mais enfin, il est certain que je me sentais sans argent, je me sentais entretenu avec de l'argent donné par les autres, et du coup, l'argent, en même temps que je ne l'avais pas, prenait une valeur plutôt idéale pour moi : on donnait de l'argent qu'on échangeait contre un gâteau, une place au cinéma, mais c'était un échange qui ne dépendait pas de moi. L'argent c'était comme une sorte de permission d'obtenir un objet, que me donnait mon beau-père, ça n'allait pas beaucoup plus loin. C'est comme s'il m'avait dit : avec ces sous, tu peux t'acheter une madeleine ou un pain au chocolat, ce qui voulait

dire, je te donne ce pain au chocolat. La valeur de l'argent proprement dit m'échappait. J'étais d'ailleurs assez hostile à cet argent ; non pas que j'en voulusse moins, mais, au contraire, j'aurais voulu me passer de cette permission. Avoir de l'argent à moi. C'est ainsi que vers ma douzième année, j'ai commencé à La Rochelle à prendre de l'argent dans le sac de ma mère.

S. de B. – Vous avez pris l'argent parce que ça vous agaçait qu'on vous le donne.

J.-P. S. – Voilà !

S. de B. – Qu'est-ce que ça vous a fait quand vous avez gagné votre premier argent ?

J.-P. S. – C'était à l'École normale ; là, non plus, je n'ai pas très bien compris ce que c'était que de gagner de l'argent. C'était de l'argent qu'on nous donnait à l'école, une petite somme mensuelle et nous la dépensions à prendre des cafés, dans des bars qui n'étaient pas loin de l'École ; ça ne suffisait pas d'ailleurs à nous entretenir parce que nous détestions le menu de l'École, qui était affreux, et nous dépensions beaucoup de cet argent en repas. De sorte qu'il y avait une autre habitude à l'École : c'était de donner des leçons à des élèves de première ou de philo, quelquefois de seconde ou de troisième, qui étaient, en général, incapables de suivre et nous devions les en rendre capables.

S. de B. – Là, ce n'était plus de l'argent reçu comme celui de l'École. Est-ce que vous avez alors établi un rapport entre un certain travail et un certain gain ?

J.-P. S. – Oui, je savais bien que cet argent m'était donné pour mon travail avec mes élèves, mais je ne voyais pas très bien le rapport entre cet argent et ce travail. J'étais très consciencieux ; en général j'étais professeur de philosophie, mais quelquefois je faisais des tâches plus particulières ; j'ai même été professeur de musique. Ce que je sentais, c'est que je faisais un petit travail facile, et ça me permettait de toucher à la fin du mois une somme qui me permettait de vivre un mois en ne déjeunant et en ne dînant pas à l'École.

S. de B. – Est-ce que vous avez souffert du manque d'argent pendant ces époques-là ?

J.-P. S. – Oui, bien sûr, mais pas d'une manière considérable. J'avais pas mal d'argent avec les tapirs. Les leçons étaient payées selon un tarif donné par l'École ; c'était les élèves qui l'avaient déterminé, en liaison avec le caïman, c'est-à-dire avec le surveillant général de l'École et c'était des sommes fixes.

S. de B. – Il me semble qu'il y a eu des occasions où vous manquiez d'argent : quand vous vouliez aller faire des voyages à Toulouse pour voir Camille.

J.-P. S. – Oui, j'avais très peu d'argent comme tous les élèves de l'École normale. Je me rappelle qu'une fois j'ai emprunté quasiment sou par sou, à tous mes camarades, l'argent nécessaire au billet d'aller, au billet de retour pour Toulouse et à quelques consommations. Je suis parti les poches chargées de gros sous. Oui on vivait assez pauvrement ; il y avait des mois où on n'avait pas d'argent, on n'avait pas de tapirs ; on empruntait et on rendait ensuite.

S. de B. – Est-ce que vous aviez des ambitions d'argent ? Est-ce que vous aviez une espèce de planification de l'argent que vous auriez plus tard ?

J.-P. S. – Non, pas du tout. Je ne pensais pas à l'argent que j'aurais plus tard. Jamais. Quand je pensais à être écrivain, je pensais à faire des œuvres remarquables, mais je ne pensais pas du tout qu'elles me rapporteraient une somme ou une autre. D'une certaine manière, l'argent n'existait pas pour moi. J'en recevais et puis je le dépensais. Je le dépensais largement pour autant que j'en avais parce que c'était quasiment comme des billets de papier qu'on me donnait et que je rendais à une caisse commune. J'aidais mes camarades de l'École normale, je donnais pas mal d'argent.

S. de B. – Je sais ; quand je vous ai connu à l'École normale, vous aviez la réputation d'être extrêmement généreux. Et en particulier quand vous sortiez une bonne femme, de la sortir très somptueusement ; ou même quand vous sortiez avec des camarades, d'aller dans de bons restaurants ; enfin de dépenser tout ce que vous aviez.

J.-P. S. – C'est ce que je faisais en effet, mais ça ne m'apparaissait pas comme un acte de générosité ; on se servait de

ces étranges objets qu'on nous donnait et puis on avait quelque chose à la place. On étendait, bien sûr, la valeur d'achat de ces objets aux camarades voisins. Je donnais volontiers mon argent, parce que je n'avais pas l'impression de le gagner, et il ne représentait rien pour moi que des signes. Évidemment il fallait avoir beaucoup de ces signes pour avoir beaucoup d'objets, mais on pouvait se débrouiller.

S. de B. – Est-ce que vous preniez l'argent des autres ?

J.-P. S. – Non, mais simplement parce que ça ne se trouvait pas.

S. de B. – Vous voulez dire que vous n'auriez pas blâmé ceux qui l'auraient fait ?

J.-P. S. – Non. Parce que l'argent me paraissait en dehors de la vie. Je pensais que la vie n'était pas faite par l'argent ; cependant tout ce que je faisais, je le faisais grâce à l'argent ; que j'aille au théâtre, au cinéma, ou en vacances, c'était toujours avec de l'argent. Je le mettais de côté, je considérais qu'il y avait des choses que j'aimais et que je faisais, mais je ne me rendais pas compte que c'était parce que j'avais acquis une certaine somme en donnant des leçons à mes élèves.

S. de B. – Mais est-ce qu'en arrière-plan de cette indifférence, il n'y avait pas quand même la certitude que vous étiez un fonctionnaire et que votre avenir était assuré, modestement sans doute, mais enfin d'une manière très sûre ? Vous n'avez jamais eu d'inquiétude sur votre avenir matériel ?

J.-P. S. – Non, jamais ; je ne me posais même pas la question. Ce qui est une manière, si vous voulez, d'être encore plus rassuré. Pour moi il y avait l'argent qu'au jour le jour me donnaient des élèves et que je dépensais en objets qui me plaisaient ; par la suite j'aurais l'argent que me donnerait l'État pour mes cours et je le dépenserais de la même façon. Je ne voyais pas la vie comme entretenue par une certaine somme se reproduisant chaque mois et devant être dépensée dans certaines conditions : habillement, logement, etc. Je ne voyais pas ça comme ça. Je voyais qu'il fallait avoir de l'argent, et qu'un métier c'est quelque chose qui rapportait de l'argent ; ma vie serait celle

des professeurs que j'avais connus et puis il y aurait, évidemment, les livres qui me vaudraient sans doute de l'argent en plus.

S. de B. – Mais, en un sens, personne ne désire de l'argent en soi ; on le désire toujours pour ce qu'on peut acheter avec. Est-ce que jamais il n'y a eu un décalage entre vos rêves d'avenir, vos ambitions de voyages, puisque vous rêviez beaucoup de voyager, et la connaissance que vous n'auriez pas assez d'argent pour faire ces voyages, pour avoir ces vies d'aventures que vous rêviez ?

J.-P. S. – Les vies d'aventures, c'était plus abstrait. Mais les voyages, oui. Je sais que la Hollande me paraissait très coûteuse avant la guerre. Je pensais qu'on ne ferait pas un voyage en Hollande avant longtemps.

S. de B. – Je vous parle de l'École normale, quand vous étiez très jeune.

J.-P. S. – Non, ça ne se présentait pas comme ça. Je n'avais pas de grands besoins : un verre de bière ou de vin dans un café, deux ou trois cinémas par semaine.

S. de B. – Et vous ne vous disiez pas par exemple : tiens, je n'aurai jamais assez d'argent pour aller en Amérique ?

J.-P. S. – Je pensais que j'irais difficilement en Amérique ; mais c'était lointain, ça n'était pas mon désir actuel.

S. de B. – Et comment pensiez-vous l'argent des autres ? Je veux dire, quand vous voyiez des gens très riches, quand vous voyiez des gens très pauvres, est-ce que vous réagissiez à ça, ça existait quand même pour vous ?

J.-P. S. – Les gens très riches, je les voyais beaucoup. Les parents d'élèves, certains étaient riches. Mais je savais qu'il y avait des gens très pauvres, et je considérais ça comme une indignité sociale, qui nécessite un travail politique, pour que le paupérisme soit supprimé ; j'avais des idées assez vagues, comme vous voyez, mais enfin...

S. de B. – Mais vous n'aviez pas conscience que l'argent pouvait représenter quelque chose d'énorme pour un balayeur, une femme de ménage ?

J.-P. S. – Si, la preuve, c'est que je leur en donnais, à ces gens-là. Mais c'était une contradiction : cet argent qui, pour moi, n'était rien était pour eux beaucoup. Je n'essayais pas de

comprendre, je voyais que c'était comme ça. Autrement dit, j'avais une conscience très abstraite de l'argent : c'était une pièce ou un billet qui permettait d'acquérir des objets qui me plaisaient, mais je n'en vivais pas. C'est ça qu'il faut essayer de comprendre : je vivais à l'École normale, j'avais mon lit, que je ne payais pas. Je pouvais déjeuner, dîner sans payer un sou. De sorte que ma vie, dans le sens le plus simple du terme, dans le sens le plus matériel, m'était fournie par quelque chose qui n'était ni mes parents, ni des gens qui m'auraient connu, mais qui était l'État. Tout le reste, tout ce qui était pour moi ma vie, c'est-à-dire les cafés, les restaurants, les cinémas, etc., ça, je me le donnais, et je me le donnais par une espèce de pseudo-travail, parce que les heures que je passais avec mes tapirs, ça me paraissait un jeu. J'étais devant un gosse généralement abruti, qui écoutait vaguement pendant une heure ce que je disais et puis je m'en allais ; je n'avais même plus l'impression que c'était de l'enseignement ; j'avais l'impression que c'était une parlote qui me rapportait vingt francs, par exemple.

S. de B. – Et plus tard, quand vous avez commencé à être professeur ?

J.-P. S. – Eh bien il s'est passé, entre-temps, quelque chose. C'est que ma grand-mère est morte et j'ai hérité d'une somme assez considérable pour le gosse que j'étais.

S. de B. – Je crois que c'était 80 000 francs de l'époque, ce qui ferait presque un million[1] maintenant.

J.-P. S. – Alors cet argent-là, je le dépensais comme ça, par exemple avec vous ; nous avons fait des voyages.

S. de B. – Oui, les voyages ont très souvent été financés en grande partie par ça.

J.-P. S. – Et vous voyez : à ce moment-là aussi, l'argent n'était pas une réalité. Une réalité que, dans une famille pauvre, l'enfant saisit si bien. Il sait ce que c'est qu'une pièce de deux francs. Moi, je ne peux pas dire que je le savais. Il me venait dans les mains de l'argent qui me rapportait des objets. Quelquefois je n'avais plus d'argent et je n'avais plus d'objets ou

1. Ancien.

bien j'empruntais — sans savoir comment je rendrais — mais je savais que je rendrais parce que j'aurais des élèves l'année suivante.

S. de B. – Oui, il vous est arrivé, quand nous nous sommes connus, de vivre un peu au-dessus de vos moyens ; alors vous empruntiez à Mme Morel.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Vous aviez cette assurance que Mme Morel était riche ; c'était la seule parmi vos amis, qui était vraiment riche. Vous ne lui empruntiez pas très souvent, mais enfin ça pouvait arriver. C'était une sécurité, ça aussi.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Je me rappelle des fins de mois un peu difficiles parce qu'on n'avait pas de budgets équilibrés ; je mettais au mont-de-piété une certaine broche que j'avais héritée de je ne sais qui ; ou alors on empruntait à Colette Audry qui mettait sa machine à écrire au mont-de piété ; très souvent les derniers jours du mois, nous étions à court d'argent. Mais ça ne nous gênait pas.

J.-P. S. – Nous avions tout de même nos deux salaires. Nous les mettions en commun et ça représentait un peu plus d'argent que n'en touche un professeur non marié ou marié avec une femme qui ne travaille pas. On était très peu payés puisqu'on était dans la première catégorie.

S. de B. – Mais on avait de quoi vivre, surtout de la manière dont nous vivions.

J.-P. S. – Au Havre, mon premier poste, je vivais en dépensant très peu d'argent.

S. de B. – Et avez-vous eu un peu plus l'impression de gagner votre argent que lorsque vous donniez des leçons aux tapirs ?

J.-P. S. – Dans le fond, je n'ai jamais eu l'impression de gagner mon argent. Je faisais du travail, ça c'était la vie. Et puis tous les mois on me donnait de l'argent.

S. de B. – Il y avait quand même certaines contraintes. Par exemple, vous étiez obligé de vivre au Havre ; puis on vous a obligé de vivre à Laon ; vous ne pouviez pas vivre à Paris, comme vous l'auriez souhaité.

J.-P. S. – Oui, mais mon poste avait été choisi en fonction de

sa proximité de Paris ; ce n'était qu'une petite contrainte, c'est-à-dire que je prenais le train. J'aimais bien prendre le train. Le train du Havre à Paris. Je lisais les premiers romans policiers qui faisaient grand bruit en France et le journal *Marianne ;* c'était un trajet agréable, et je vous retrouvais à Rouen.

S. de B. – Et est-ce que vous avez senti quelquefois désagréablement le manque d'argent dans l'instant ? Je sais, par exemple, que ça vous gênait beaucoup plus que moi d'emprunter. Nous avons eu une grande querelle : il y avait un hôtel où nous descendions très souvent à Paris, vous deviez inviter Aron à déjeuner le lendemain et vous n'aviez pas d'argent. Seul vous vous en seriez foutu, vous auriez dit : je ne déjeune pas, mais là, vous deviez inviter Aron et moi je disais : « Il y a une solution très simple : demandez donc pour vingt-quatre heures, à cet hôtelier, de vous prêter de l'argent. » Et nous nous sommes vraiment disputés, parce que moi je disais : « Qu'est-ce que ça a comme importance ? C'est un sale type, eh bien on s'en fout ; qu'il rende service au moins », et vous disiez : « Non je ne veux pas qu'il ait conscience de m'avoir rendu service. »

J.-P. S. – C'est exact, je ne voulais pas qu'il me rende service.

S. de B. – Je sais que je m'étais disputée avec vous et que je vous ai dit : « C'est heureux que vous soyez fonctionnaire, vous ne pourriez pas être autre chose parce que vous avez des rapports avec l'argent qui sont très timides. » Vous étiez très généreux, ce n'est pas la question, mais dès que vous pensiez que vous alliez manquer, qu'il y avait un risque de ne pas avoir d'argent, là vous deveniez très timoré.

J.-P. S. – C'est vrai. Je me suis souvent inquiété pour l'argent : comment pourrais-je en avoir pour faire telle chose dans trois mois ? Je pensais à la manière de m'en procurer, mais si vous voulez il y avait une espèce de coupure entre l'argent que je me procurais et les choses que j'achetais avec. Je ne voyais pas que cet argent était fait pour acheter et d'autre part qu'il était procuré par un travail. Ce genre de chose, je le savais bien sûr, mais je parle en ce moment d'un sentiment. Je n'avais pas le sentiment que je vivais dans la condition commune : gagnant de l'argent, dépensant en achetant des produits utiles.

S. de B. – Et par la suite ?

J.-P. S. – Non jamais je n'ai réalisé. Ça tient à ce que mon métier est fluctuant ; il est fort bien payé quelquefois, mais il est très peu productif, sinon d'une manière très différente, culturelle. Alors je considérais la chose culturelle que j'enseignais ou bien que je créais, le livre, comme un produit de moi, sans rapport avec l'argent. Si j'avais des acheteurs pour mes livres, tant mieux. Mais j'aurais très bien pu imaginer que mes livres ne se vendent pas, au moins pendant une grande période. Je sais que dans ma première idée d'écrire, je n'envisageais pas d'être traduit de mon vivant. Pendant tout un temps, avant que j'aie compris ce qu'était la littérature, j'envisageais d'être un auteur avec peu de lecteurs. Un auteur pour petites bibliothèques, quelqu'un dans le genre de Mallarmé, et par conséquent, je ne tirerais pas beaucoup d'argent de mes écrits.

S. de B. – Il y a une chose que vous avez fait remarquer dans une interview et qui doit brouiller votre rapport d'écrivain avec l'argent : c'est qu'en quelque sorte le gain était en rapport inverse du travail fourni. La *Critique de la raison dialectique* vous a donné un énorme travail et vous a rapporté très peu, alors que quelquefois une pièce que vous avez écrite, comme mettons *Kean*, très rapidement, il s'est trouvé que, soudain, ça s'est joué beaucoup, ça vous a rapporté beaucoup d'argent.

J.-P. S. – Oui, c'est exact.

S. de B. – Ça c'est une chose que vous avez souvent soulignée : c'est presque un rapport inverse.

J.-P. S. – Pas tout à fait, mais enfin, oui, c'est comme ça. Et certainement ça ne m'a pas appris ce qu'est l'argent.

S. de B. – Il y a quelque chose aussi qui vient des circonstances extérieures, parce que, par exemple, on vous apprend soudain qu'une de vos pièces va être jouée dans tel pays, et ça va être joué pendant très longtemps, ça vous rapportera pas mal de fric, ou bien il y a un scénario qui va être tiré d'une de vos œuvres.

J.-P. S. – En somme, pendant très longtemps, pendant presque toute ma vie, je n'ai pas su ce que c'était que l'argent ; d'ailleurs il y avait d'étranges contradictions dans mon attitude. Je

dépensais l'argent sans compter quand j'en avais. Mais d'un autre côté, je voulais toujours en avoir une quantité très supérieure à celle que j'aurais pu dépenser. Quand j'allais en vacances, par exemple, j'emportais beaucoup plus qu'il ne fallait pour aller, mettons à Cagnes, où nous avions deux chambres, dans un hôtel où on nous connaissait ; et quand il fallait payer, je tirais de ma poche des tas de billets. Je sais que ça faisait rire, et ça indignait en même temps la patronne.

S. de B. – Oui, vous aviez un rapport, je dirais, paysan avec l'argent. C'est-à-dire que vous n'aviez jamais de carnet de chèques, tout était toujours sur vous, en argent liquide, et sous forme de billets que vous gardiez dans vos poches ; et en effet, pour payer mille francs, vous tiriez une liasse de cent mille francs, ou à peu près. Vous dépensiez sans compter mais vous avez toujours eu, et peut-être ces derniers temps encore plus que jamais, la peur de ne pas pouvoir dépenser sans compter, la peur d'être obligé de compter. Pas de manquer vraiment, mais d'être obligé de compter.

J.-P. S. – Par exemple actuellement, je pense que j'ai pour cinq ans d'argent à vivre, et puis c'est fini. Et de fait, c'est bien comme ça. J'ai environ cinq millions, enfin des millions anciens, ça fait cinquante mille francs maintenant. Il faudra que je trouve une manière de vivre.

S. de B. – Mais vous êtes particulièrement inquiet de cette non-sécurité, parce que ça vous gêne, l'idée que vous pourriez être obligé de compter.

J.-P. S. – Oui, parce que j'ai gagné beaucoup d'argent.

S. de B. – Vous en avez donné énormément.

J.-P. S. – J'en ai donné pas mal. J'entretiens d'ailleurs des gens. J'entretiens environ, en ce moment, six, ou sept personnes.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Complètement. Alors, évidemment, ça me lie. Il ne faut pas que je perde d'argent, parce que ce serait des sommes que je ne pourrais plus donner... C'est sous cette forme que je me préoccupe.

S. de B. – Toujours, même quand vous étiez plus jeune, et plus libre par rapport à autrui, il y avait cette peur de ne pas avoir

assez pour ne pas compter. Ça, c'était presque une contradiction : votre grand désintérêt par rapport à l'argent, votre grande générosité, et puis une espèce, je ne dirai pas d'âpreté parce que jamais vous ne cherchiez à prendre sur les autres, mais une espèce de crainte. Et ça, encore aujourd'hui ; si je vous dis : il faut vous acheter des souliers, vous me répondez : j'ai pas de quoi m'acheter des souliers. On pourrait presque parler d'avarice par rapport à vous-même. Alors que vous êtes extrêmement généreux pour les autres, quand c'est pour vous, vous avez toujours la réaction : ah ! bien non, je n'ai plus assez d'argent. Autre question, sur l'argent, qui est reliée avec les questions que je vous posais sur vos rapports à autrui : pourquoi donnez-vous de si gros pourboires ? Parce que vous ne donnez pas seulement des pourboires vraiment généreux, mais quelquefois des pourboires presque ridicules, tellement ils sont énormes.

J.-P. S. – Je ne sais pas. J'ai toujours donné de gros pourboires, c'est pour ça que je ne sais pas. Je pourrais vous donner des explications à présent, mais je sais que j'en donnais à vingt ans, des gros pourboires. Naturellement, moins gros que maintenant, parce que j'avais moins d'argent, mais ils faisaient rire de moi mes camarades. Donc c'est une vieille habitude.

S. de B. – Est-ce que c'est aussi pour mettre une certaine distance entre les gens et vous ?

J.-P. S. – Il y a des raisons diverses. Ce serait à la fois pour prendre une distance avec les garçons, et à la fois pour les aider à vivre. C'est une manière de donner ; je ne pensais pas que tout le monde faisait comme moi, mais j'aurais souhaité qu'on le fasse, et que les garçons de café, par exemple, aient assez pour vivre. J'avais de très mauvais rapports à ce moment-là avec les garçons de café...

S. de B. – C'est pour ça que j'envisagerais ça comme une générosité, peut-être, mais aussi une distance.

J.-P. S. – Peut-être.

S. de B. – Ça a un peu le double aspect. Malgré tout, ces gens vous ont rendu des services, ne fût-ce qu'en posant un verre sur votre table. Vous avez dit l'autre jour que vous haïssiez qu'on vous rende des services, même s'ils sont payés, donc il faut les

surpayer pour que vous n'ayez pas l'impression finalement que c'est vous, qui...

J.-P. S. – Qui leur suis redevable. Certainement, il y avait de ça. Je sais que j'étais stupéfait et gêné en Espagne, quand il y avait interdiction de donner des pourboires. Je savais que c'était juste, j'étais d'accord. Mais d'un autre côté, je sentais que le garçon me rendait un service, que je lui étais redevable ; quand je lui donnais de l'argent, cela créait un certain rapport avec lui, que je n'avais plus. On me l'avait ôté. C'était un homme libre, qui me rendait un service, qui était payé non pas par un pourboire donné, mais par le prix de la consommation.

S. de B. – Oui, le service était compris.

J.-P. S. – On arrivait à quelque chose de plus vrai. Je le sentais, mais ça me gênait de ne pas pouvoir donner quelque chose en supplément. Cette générosité ne crée pas en vérité de distance, dans un café où je vais souvent. On pense : c'est ce fou qui donne trop de pourboires, mais on aime bien me servir.

S. de B. – Oui, bien sûr. Mais dans la mesure où vous avez déclaré que vous vouliez être, que vous étiez, n'importe qui, ça fait une manière de vous distinguer de n'importe qui de donner de trop gros pourboires. Ça ne vous gêne pas ?

J.-P. S. – Non, parce que j'ai l'impression que c'est comme ça que la vie doit être. Je suis absurde, puisque en fait la vie ne doit pas être du tout comme ça.

S. de B. – Quand vous donnez un trop gros pourboire à un chauffeur de taxi, vous savez bien que vous ne le reverrez jamais.

J.-P. S. – Les rapports quand même sont vrais. Je veux dire, c'est comme cela que je les vois, entre ce chauffeur de taxi et moi, pendant cet instant. Il est ravi, parce qu'il a reçu un bon pourboire, et il a un instant de sympathie, pour moi, qui lui en ai témoigné en lui donnant l'argent. Certainement, il y a une volonté de faire régner une espèce de loi économique où l'égalité sera réalisée par le fait que le plus riche donne plus, comme ça, dans le courant de la journée.

S. de B. – Vous dites que vous entretenez beaucoup de personnes. Mais, dans l'ensemble, ce sont surtout des femmes, ou, quelquefois, des jeunes. Vous ne trouvez pas ça gênant pour

les personnes que vous entretenez ? Est-ce que vous auriez accepté d'être entretenu, vous, quand vous aviez vingt ans ?

J.-P. S. – Non. Je dis non, je le pense ; mais l'argent était tellement autre chose pour moi que ce qu'on gagne et ce qu'on donne, c'était tellement plus abstrait, que je ne suis pas scandalisé par l'idée que j'aurais pu accepter d'être entretenu quelques années.

S. de B. – Remarquez, être entretenu quelques années, ça dépend. Si vraiment on en a besoin pour faire une œuvre... Personne n'a jamais reproché à Van Gogh d'avoir été plus ou moins entretenu par son frère. Parce qu'il peignait, parce qu'il avait vraiment des raisons d'accepter, et si c'est pour faire quelque chose de positif, si c'est, par exemple, un étudiant, qui se fasse payer ses études, je suis tout à fait d'accord. Mais les gens qui s'installent dans cette forme de vie... A la rigueur, je pourrais imaginer que vous, comme moi, on ait accepté quelqu'un qui aurait dit : bon, voilà, on vous paie cinq ans d'études, vous les faites, et voilà. Il ne faut pas se gâcher tout un avenir pour une question de respect humain, d'amour-propre. Mais vous ne trouvez pas que ça fausse vos rapports avec les gens ? De leur donner de l'argent, à vie, sans réciprocité ?

J.-P. S. – Je me dis souvent, non. Non, parce qu'ils sont comme ça. Ils ont besoin d'argent. Et là ce serait une feinte délicatesse que de les voir et d'avoir de l'amitié, pour eux, sans donner un sou, alors qu'ils n'ont pas les moyens de s'en procurer, peut-être par leur faute, mais peu importe. Ils crèveraient la gueule ouverte si je ne leur en donnais pas. Je trouve qu'en fait, une amitié, ça suppose plus de choses qu'on ne dit d'ordinaire. Il y a une chose que je n'ai pas indiquée, c'est que, finalement, la conception très modeste de l'argent, que j'avais à vingt-cinq ans, à vingt, à trente, jusqu'à la guerre, a complètement été démentie par la suite de ma vie, après la guerre. J'ai eu beaucoup d'argent ; ce que nous avons examiné, c'est surtout l'avant-guerre ; après j'ai eu beaucoup d'argent.

S. de B. – Et qu'est-ce que ça vous a fait, d'avoir beaucoup d'argent ?

J.-P. S. – C'était bizarre. Là aussi, ça ne me concernait pas.

L'œuvre me concernait, mais le prix qu'on la payait ne me concernait pas. J'ai écrit quelque chose là-dessus dans *Situations :* comme il y a peu de rapport entre un livre, le temps qu'on travaille pour obtenir un livre et l'argent. Je n'entends pas simplement le temps du point de vue des heures, mais l'atmosphère où on se met : on y pense tout le temps, aussi bien quand on a fini d'écrire et qu'on va voir des camarades que quand on écrit ; on pense tout le temps au livre. C'est une chose qui se suffit à soi-même, et quand il est fini, on le publie, ça va de soi. Mais moi je ne publiais pas pour avoir de l'argent, je publiais pour savoir ce qu'on pensait de mes efforts et de mon travail. Et là-dessus, quelquefois, à la fin de l'année, je touchais beaucoup d'argent. Alors, ça m'étonnait, ça ne me paraissait pas en liaison. De même, quand je reçois de l'argent de l'étranger, ce n'est plus le livre qui le rapporte. Le livre est écrit par un Français, en français. Là, je peux comprendre, s'il est lu par cinq mille personnes, par cent mille personnes, qu'il rapporte des sommes différentes ; mais que, deux ans après, de Rome, de Londres, ou de Tokyo, me vienne de l'argent pour une traduction, dont je ne suis même pas sûr qu'elle soit bonne, c'est vraiment quelque chose où je ne comprends rien. Le fait que je reçoive de l'argent à ce moment-là est bizarre ; on n'est plus considéré comme un écrivain, en un certain sens, mais comme un morceau de savon.

S. de B. – Comme une marchandise, oui. Mais ce que je voulais dire, c'était ceci : quand vous avez eu vraiment beaucoup d'argent, après la guerre, est-ce que ça ne vous a pas donné mauvaise conscience ? Moi, je sais que ça m'a donné à certain moment mauvaise conscience ; quand je me suis acheté une première robe un peu chère, j'ai dit : c'est ma première concession…

J.-P. S. – Ah ! je me rappelle.

S. de B. – Je trouvais qu'on aurait dû affronter en face cette question d'argent, et administrer cet argent d'une manière philanthropique : enfin, planifier quelque chose. Et je me rends très bien compte en même temps que nous n'étions faits ni l'un ni l'autre, surtout pas vous, pour ce genre de planification.

J.-P. S. – Certainement pas. D'ailleurs la planification était

rendue difficile par le fait que nous ne touchions pas les mêmes sommes chaque année. L'année où on sortait un livre, on pouvait toucher beaucoup. L'année suivante, si on sortait quelques articles, on ne touchait pas grand-chose. Mais on avait gagné, l'année précédente, de quoi nous faire vivre deux ans.

S. de B. – Mais, de temps en temps, vous aviez des petits rêves. Vous disiez par exemple : oui, on devrait mettre de côté telle somme tous les ans pour des étudiants qui sont dans le besoin…

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – On devrait consacrer telle somme à ceci, à cela. Or, en fait, vous avez beaucoup aidé, mais vous avez aidé un peu au petit bonheur la chance.

J.-P. S. – Oui, comme ça se trouvait.

S. de B. – Selon que ça se trouvait, selon ce qu'on vous demandait.

J.-P. S. – Par exemple, je pense que si on avait constitué une caisse pour les étudiants, on aurait eu d'une part cette caisse à remplir, mais d'autre part les mêmes demandes et les mêmes obligations par rapport aux gens qu'on rencontrait et qui nous demandaient de l'argent… Donc, ça n'aurait pas changé grand-chose, sauf que ça nous aurait rendu la situation intenable.

S. de B. – Continuez.

J.-P. S. – Par le fait, donc, dans cette deuxième partie de ma vie, à partir de 45, et jusqu'à cette année, j'ai eu beaucoup d'argent. J'en ai donné pas mal. Mais j'en ai pas dépensé terriblement pour moi. C'est essentiellement pour les autres qu'il a filé, diriez-vous ça ?

S. de B. – Oui, absolument. Le seul luxe, que nous avons pour nous, personnellement…

J.-P. S. – C'est les voyages.

S. de B. – C'est les voyages. Et encore, ça ne va pas très loin. Énormément de voyages nous ont été offerts : à Cuba, Bahia…

J.-P. S. – En Égypte…

S. de B. – Au Japon. Ce sont des voyages où nous n'avons pas dépensé d'argent. Là où nous dépensons le plus, c'est pour les vacances à Rome, par exemple.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et encore nous ne vivons pas d'une manière extravagante. Nous vivons très agréablement, nous allons dans un bon hôtel, dans de bons restaurants, mais enfin nous ne vivons pas dans un grand luxe. A Paris nous ne dépensons pas beaucoup d'argent pour vivre. Il y a une chose que vous n'avez jamais faite avec votre argent : vous n'avez jamais spéculé.

J.-P. S. – Jamais. Et il ne faut même pas dire spéculé. Mais je n'ai même jamais placé d'argent.

S. de B. – Jamais.

J.-P. S. – Ce que j'ai, je le dépense dans les deux, trois mois, ou dans le mois qui vient.

S. de B. – Quelquefois vous avez eu des sommes assez importantes qui ont traîné chez Gallimard pendant un ou deux ans.

J.-P. S. – Parce que je n'avais pas la possibilité de les dépenser.

S. de B. – C'est ça, parce que vous ne le dépensiez pas tout de suite. Mais jamais, vous ne vous en êtes servi pour avoir des revenus.

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Pour acheter des actions, pour faire des transactions.

J.-P. S. – Jamais.

S. de B. – Jamais l'argent n'a été un moyen pour vous de gagner de l'argent.

J.-P. S. – Ça m'aurait paru infect. Et c'est cependant une manière dont les gens vivent, ceux qui peuvent.

S. de B. – Là, en effet, il faudrait approfondir pourquoi ça vous a paru infect, comme à moi d'ailleurs — je suis la même ligne de vie. De cette manière-là, on échappe au sentiment d'être des capitalistes, alors que malgré tout on tire profit des autres, puisque ce sont des gens qui lisent, qui vont au théâtre, qui nous achètent, qui nous font vivre.

J.-P. S. – Absolument. Ils lisent le dernier livre qui paraît, par conséquent le nôtre quand il paraît. C'est parce que nous n'avons pas le public exact que nous voudrions.

S. de B. – Oui, bien sûr.

J.-P. S. – Je voudrais un public plus large, nettement moins bourgeois, moins riche, un public de prolétaires et de tout petits bourgeois ; et le public que j'ai est un public bourgeois, au sens propre du terme. Il y a là une difficulté dont j'ai souvent été profondément ennuyé.

S. de B. – Tous les gens qui connaissent un peu votre philosophie savent quel rôle la notion de liberté joue dans votre œuvre ; mais je voudrais que vous me disiez d'une manière plus personnelle comment vous avez élaboré en vous et donné l'importance que vous lui avez donnée à cette idée de liberté.

J.-P. S. – Je me suis toujours senti libre depuis l'enfance. L'idée de liberté s'est développée en moi, elle a perdu les aspects vagues et contradictoires qu'elle a chez chacun quand on la prend comme ça au départ, et elle s'est compliquée. Elle s'est précisée ; mais je mourrai comme j'ai vécu, avec un sentiment de profonde liberté. Quand j'étais enfant, j'étais libre au sens où on peut dire que toutes les personnes qui parlent de leur moi — moi je veux ceci, moi je suis comme ça —, sont libres ou se sentent libres. Cela ne veut pas dire qu'elles le soient réellement, mais elles croient à leur liberté. Le moi devient un objet réel — c'est moi, c'est vous —, et en même temps une source de liberté. C'est cette contradiction que l'on sent dès le départ et qui représente une vérité. Le moi est à la fois ce mode de la vie consciente où chaque moment s'épanouit avec ses forces propres. Mais aussi on retrouve le retour constant des mêmes dispositions dans des circonstances voisines, et on peut décrire son moi. J'ai essayé de rendre compte de cela plus tard dans ma philosophie en faisant du moi un quasi-objet qui accompagne nos représentations dans certaines circonstances.

S. de B. – C'est ce que vous avez exprimé dans *La Transcendance de l'ego* ?

J.-P. S. – Oui ; cette contradiction même est pour moi la

première source de la liberté. Ce qui m'intéressait surtout ce n'était pas tellement mon moi quasi-objet, sur lequel je ne pensais pas grand-chose, c'était plutôt l'atmosphère de création par soi de soi-même qu'on rencontre au niveau de ce qu'on appelle le vécu. Il y a à chaque instant d'une part la conscience d'objets qui sont ceux de la chambre ou de la ville où on se trouve, et puis la manière dont ces objets sont vus, sont appréciés, qui n'est pas donnée avec l'objet, qui vient de soi, mais sans être prédéterminée ; elle est donnée dans l'instant ; elle a un caractère fragile, elle apparaît et elle peut disparaître. C'est à ce niveau-là que s'affirme la liberté, qui est en somme l'état même de cette conscience, la manière dont elle se saisit, n'étant donnée par rien ; elle n'est pas déterminée par l'instant précédent ; elle s'y rapporte sans doute mais assez librement. C'est cette conscience-là qui, dès le départ, m'est apparue comme liberté. Je vivais auprès de mon grand-père dont je pensais qu'il était évidemment libre puisque je l'étais ; mais dont je saisissais mal la liberté puisqu'elle se manifestait surtout par des sentences, des jeux de mots, des poèmes — ce qui ne me paraissait pas traduire correctement la liberté.

S. de B. – Vous voulez dire que ce sentiment de liberté, vous l'avez eu dès l'enfance ?

J.-P. S. – Oui. Je me suis toujours senti libre, par la nature même de ce qu'est un état de conscience.

S. de B. – Est-ce que la manière dont vous avez été élevé a contribué à vous donner cette impression de liberté ?

J.-P. S. – Oui ; je pense que cette notion de liberté se rencontre chez tout le monde mais qu'on lui attribue une importance différente suivant la manière dont on a été élevé. En ce qui me concerne — et j'en ai parlé dans *Les Mots* — on me traitait comme un jeune prince que la famille Schweitzer avait engendré, qui était une richesse encore mal définie mais qui dépassait toutes ses manifestations. Je me sentais libre en tant que jeune prince, libre par comparaison avec tous les gens que je voyais à ce moment-là. J'avais un sentiment de supériorité dû à ma liberté, sentiment que j'ai par la suite perdu puisque j'estime que tous les hommes sont libres. Mais à ce moment-là c'était

imprécis. *J'étais* ma liberté, et j'avais l'impression que les autres ne sentaient pas cela comme moi.

S. de B. – Mais est-ce que vous n'aviez pas, aussi, un sentiment très fort de dépendance ? On choisissait vos occupations, les endroits où vous alliez en vacances, etc. Tout était choisi par les autres, finalement.

J.-P. S. – Oui, mais je n'y attachais pas beaucoup d'importance. Ça me paraissait normal ; j'obéissais comme je m'asseyais sur une chaise, comme je respirais, comme je dormais. Ma liberté s'exprimait par des choix de petite envergure, comme par exemple de choisir un aliment ou un autre pendant un repas ; me promener ou entrer dans un magasin me suffisait. Je pensais que c'était là la preuve de ma liberté ; à ce moment-là, elle était surtout un état, un sentiment, l'état de conscience même d'où sortait par moments une décision : acheter un objet ou en demander un à ma mère. Mes parents et les obligations qu'ils m'imposaient représentaient les lois du monde et on est libre par rapport à ces lois si on sait y faire.

S. de B. – Vous ne vous sentiez jamais brimé ? Vous ne sentiez pas qu'une volonté libre s'opposait à la vôtre ?

J.-P. S. – Je l'ai senti plus tard. Ç'a été ma découverte à La Rochelle quand j'ai affronté des élèves de province mal disposés vis-à-vis d'un Parisien. C'étaient de grands garçons, alors que j'étais de petite taille et ils se sont ligués pour me persécuter. Mais jusqu'à la fin de la cinquième, c'est-à-dire jusqu'à onze ans, je n'ai jamais senti ça. Les autres étaient là pour m'aider, me tirer d'affaire, me conseiller ; on ne me contrariait pas. Peut-être une fois ou deux, ce qui m'a mis dans des colères terribles qui avaient quelque chose de métaphysique. Mais j'étais surtout choyé. Je n'ai pas senti d'oppressions étant petit, j'ai senti au contraire une intelligente sollicitude destinée à m'épanouir. Et c'est quand j'ai rencontré des garçons de mon âge que j'ai commencé à connaître cette hostilité qui constitue en partie le rapport des hommes entre eux.

S. de B. – Avez-vous gardé cette impression de liberté quand vous avez subi ces brimades ?

J.-P. S. – Oui. Mais elle s'est davantage intériorisée. J'ai tenté

un certain temps de m'opposer aux persécutions, soit en me battant mais les résultats étaient imprévisibles, ou plutôt trop prévisibles, mais imprévisibles pour moi — soit en entraînant les autres dans des projets. Mais évidemment je sentais perpétuellement des obstacles. Cependant, entre les autres et moi, il y avait aussi de l'amitié. Me brimer n'était pas la seule façon de se conduire avec moi ; on pouvait aussi parler avec moi, être mon ami, se promener avec moi. Je faisais partie du groupe de mes camarades et de ce point de vue je me sentais libre. Ce qui me gênait davantage c'est qu'à cette période-là je commençai à me fâcher avec ma mère, la présence de mon beau-père en étant certainement la cause profonde. Là, quelque chose me manquait, qui était lié pas seulement à elle, mais aussi à l'idée de liberté. J'avais eu un rôle privilégié dans la vie de ma mère les années précédentes et il m'était ôté puisqu'il y avait cet homme qui vivait avec elle et qui avait le rôle principal. Avant, j'étais un prince par rapport à ma mère, maintenant je n'étais qu'un prince de second ordre.

S. de B. – Comment a évolué votre sentiment de la liberté à partir de toutes ces expériences : les camarades, votre beau-père, et ensuite votre venue à Paris ?

J.-P. S. – J'ai dit que je me sentais libre à cette période-là mais je ne me disais pas : je suis libre. C'était un sentiment qui n'avait pas exactement de nom ou qui avait des noms divers. C'est à Paris en seconde année au lycée Henri-IV, c'est-à-dire en philosophie, que j'ai appris le mot de liberté ou du moins son sens philosophique. C'est à ce moment-là que je me suis passionné pour la liberté et que j'en suis devenu le grand défenseur. Nizan, lui, vers la même époque, était attiré par le matérialisme, ce qui le conduisit plus tard à entrer au parti communiste. L'année suivante, j'étais en hypo-khâgne à Louis-le-Grand. J'étais demi-pensionnaire, et pendant les récréations nous nous promenions le long d'un balcon et nous discutions de la liberté et du matérialisme historique. Nous étions opposés l'un à l'autre, lui s'appuyant sur des arguments rationnels et concrets, moi défendant une certaine conception de l'homme, un homme que je décrivais sans avancer d'arguments. Nous n'arrivions d'ailleurs à

aucun résultat. Nous discutions, aucun des deux ne gagnait. Les conversations restaient vaines. Nizan, rallié au matérialisme historique, me donna un jour une preuve de sa liberté ; il accomplit un acte dont, n'en connaissant ni les tenants ni les aboutissants, je ne pus trouver les liens avec le passé. Un jour, il s'absenta du lycée du vendredi au lundi après-midi. Quand il revint, je lui demandai où il était allé. Il me répondit qu'il était allé se faire circoncire. J'en restai très surpris. Nizan était catholique, fils d'une mère très catholique et je ne comprenais pas ses raisons. Je les lui ai demandées, il m'a dit que c'était plus propre, mais sans s'expliquer davantage. L'événement me semblait sans cause. Il avait décidé de se faire circoncire — décision stupide puisque rien ne militait en sa faveur. Il était allé voir un médecin, qui l'avait circoncis, et il était resté deux ou trois jours dans un hôtel avec un pansement autour du gland.

S. de B. – A ce moment-là vous assimiliez en quelque sorte la liberté à l'acte gratuit ?

J.-P. S. – En grande partie. Pourtant l'acte gratuit, tel qu'il est défini et décrit dans *Les Faux-Monnayeurs* de Gide, ne me tentait pas. Quand je lisais ce livre, je n'y trouvais pas la liberté, telle que je l'entendais. Pourtant, c'était bien un acte gratuit à mes yeux, la circoncision de Nizan, qui en fait était évidemment due à des motifs qu'il m'avait cachés.

S. de B. – Votre conception de la liberté, c'était au fond la liberté stoïcienne : ce qui ne dépend pas de nous n'a pas d'importance et ce qui dépend de nous c'est la liberté ; donc on est libre en toute situation, en toute circonstance.

J.-P. S. – C'était certainement ça mais, cependant, un acte qui venait de moi n'était pas toujours un acte libre. Encore que j'eusse tout le temps le sentiment de ma liberté… La liberté et la conscience, pour moi, c'était pareil. Voir et être libre, c'était pareil. Parce que ce n'était pas donné ; en le vivant, j'en créais la réalité. Mais tous mes actes n'étaient pas libres.

S. de B. – Est-ce que ça ne risque pas de vous faire prendre des attitudes extrêmement réactionnaires ? Si tout le monde est libre, c'est parfait, il n'y a plus à s'occuper de personne et chacun n'a qu'à faire sa propre vie ; et par conséquent on peut se confiner

dans sa vie intérieure. Comment se fait-il que ça n'ait pas eu cet aboutissement ?

J.-P. S. – Ça ne l'a jamais eu. Les difficultés que cette idée a rencontrées par la suite dans mes rapports avec les hommes, avec les choses, avec moi-même m'ont amené à la préciser et à lui donner un autre sens ; j'ai compris que la liberté rencontrait des obstacles et c'est à ce moment-là que la contingence m'est apparue comme opposée à la liberté. Et comme une espèce de liberté des choses, qui ne sont pas rigoureusement nécessitées par l'instant précédent.

S. de B. – Mais vous n'aviez pas conscience des contraintes que subissent les gens ?

J.-P. S. – A un certain moment, non.

S. de B. – En effet, nous en avions discuté quand vous écriviez *L'Être et le néant.* Vous disiez qu'on pouvait être libre en toute situation. Quand avez-vous cessé de le croire ?

J.-P. S. – Assez tôt. Il y a une théorie simplette de la liberté : on est libre, on choisit toujours ce qu'on fait, on est libre en face de l'autre, l'autre est libre en face de vous ; on trouve cette théorie dans les ouvrages de philosophie très simples et je l'avais retenue comme une manière commode de définir ma liberté mais elle ne correspondait pas à ce que je voulais vraiment dire. Ce que je voulais dire, c'est qu'on est responsable de soi, même si les actes sont provoqués par quelque chose d'extérieur à soi... Toute action comporte une partie d'habitudes, d'idées reçues, de symboles, et d'autre part il y a quelque chose qui vient du plus profond de nous-mêmes et qui est un rapport à notre liberté première.

S. de B. – Pour en revenir au problème politique et social de la liberté, comment êtes-vous passé d'une théorie très individualiste, très idéaliste, à l'idée qu'il fallait s'engager dans une lutte sociale et politique ?

J.-P. S. – Je l'ai eue beaucoup plus tard. N'oubliez pas que jusqu'en 1937-1938, j'attachais une grande importance à ce que j'appelais alors l'homme seul. C'est-à-dire, au fond, l'homme libre dans la mesure où il vit hors des autres parce qu'il est libre et qu'il fait arriver les choses à partir de sa liberté.

S. de B. – Oui ; mais ça ne vous empêchait pas, même à cette

époque-là, d'être très intéressé par les problèmes sociaux et de prendre parti violemment, du moins en pensée. Pourquoi est-ce que vous preniez parti violemment contre Franco par exemple, et pour le Front populaire ?

J.-P. S. – Parce que je pensais que l'homme libre c'est celui qui prend parti pour l'homme tel qu'il est, contre ceux qui veulent lui substituer ou une image qu'ils ont construite, l'image de l'homme fasciste, ou même celle de l'homme socialiste. Pour moi, l'homme libre s'opposait à ces représentations systématiques.

S. de B. – Je trouve votre réponse très idéaliste. Les fascistes ne veulent pas seulement donner à l'homme l'image de l'homme fasciste. Ils veulent également le mettre en prison, le torturer, l'obliger à faire certaines choses.

J.-P. S. – Cela va de soi. Mais je parle de ce que je pensais à l'époque. Par exemple la torture, qui me semble affreuse, m'apparaissait comme une conséquence de la volonté des fascistes d'obliger les hommes à être hommes fascistes, soumis à des principes venant de la doctrine fasciste.

S. de B. – Pourquoi cette doctrine vous répugnait-elle ?

J.-P. S. – Parce qu'elle niait la liberté. L'homme qui selon moi doit décider seul — en liaison avec d'autres peut-être — mais seul, se trouvait dans le fascisme dominé par les hommes placés au-dessus de lui. J'ai toujours détesté les hiérarchies, et je retrouve dans certaines conceptions actuelles, anti-hiérarchiques, un sens de la liberté. Il ne peut pas y avoir de hiérarchie par rapport à la liberté. Il n'y a rien au-dessus d'elle, donc je décide seul, personne ne peut forcer mes décisions.

S. de B. – Cela définissait aussi votre rapport avec le socialisme, en somme ?

J.-P. S. – Oui. Le socialisme était une doctrine qui me satisfaisait assez mais qui ne se posait pas, selon moi, les vrais problèmes. Le problème, par exemple, de ce qu'était un homme dans le socialisme. Il fallait troquer la satisfaction des besoins contre une conception entièrement matérialiste de la nature humaine. Et c'est cela qui me gênait, avant la guerre, touchant le socialisme. Il fallait être matérialiste pour être un socialiste conséquent, et je n'étais pas matérialiste. Je ne l'étais pas à cause

de la liberté. Tant que je n'ai pas trouvé le moyen de matérialiser cette liberté — ce que j'ai fait pendant les trente années suivantes de ma vie — il y a eu quelque chose qui me répugnait dans le socialisme parce que la personne était dissoute au profit des collectivités. Ils employaient quelquefois le mot de liberté, mais c'était une liberté de groupe, sans aucun rapport avec la métaphysique. J'en étais encore là pendant la guerre et la Résistance. J'étais content de moi à ce moment-là. Pendant ma captivité, dans ma chambrée le soir, je faisais le conteur, le plaisantin. La lumière s'éteignait vers huit heures et demie. On mettait des bougies dans de petites boîtes, et je racontais des histoires. J'étais le seul assis et habillé cependant que les autres étaient tous couchés sur leurs châlits. J'avais pris une espèce d'importance personnelle. J'étais le gars qui faisait rigoler, qui intéressait.

S. de B. – Quel rapport cela a-t-il avec la liberté ?

J.-P. S. – C'était moi qui constituais en unité des gens qui écoutaient, qui riaient, qui se passionnaient. C'était une unité synthétique et j'étais l'unité qui créait l'autre unité, l'unité sociale, et dans cette unité, j'engageais ma liberté. Je me voyais créant une sorte de petite société à partir de ma liberté.

S. de B. – C'est la première fois que vous avez eu l'impression d'une certaine efficacité d'ordre social. Lorsque vous avez essayé de créer un groupe de résistants, vous l'avez appelé « Socialisme et Liberté ». Donc vous commenciez à penser que ça pouvait se concilier ?

J.-P. S. – Oui. Cependant, je distinguais les deux concepts. Je me demandais si le socialisme peut intégrer la liberté.

S. de B. – Vous avez mis ensuite trente ans pour définir ce que vous entendiez par liberté ?

J.-P. S. – Je m'y suis beaucoup attaché dans *L'Être et le néant* et dans la *Critique de la raison dialectique.*

S. de B. – Dans *Saint Genet* aussi. Ce qui est frappant dans ce livre c'est qu'il n'y a presque plus une once de liberté concédée à l'homme. Vous donnez une importance extrême à la formation de l'individu, à tout son conditionnement. Vous parlez d'un tas de

gens, pas seulement de Genet, et il n'y en a presque aucun qui apparaisse comme un sujet libre.

J.-P. S. – Tout de même, cet enfant homosexuel battu, violé et conquis par de jeunes pédérastes, traité un peu comme un jouet par les durs de son entourage, devient l'écrivain Jean Genet. Il y a eu là un passage qui est l'œuvre de la liberté. La liberté, c'est la transformation de Jean Genet, enfant homosexuel et malheureux en Jean Genet, grand écrivain, pédéraste par choix et, sinon heureux, sûr de lui. Cette transformation pouvait très bien ne pas se produire. La transformation de Jean Genet est vraiment due à l'usage de sa liberté. Elle a transformé le sens du monde en lui donnant une autre valeur. C'est bien cette liberté sans rien d'autre qui a été la cause de ce renversement, c'est la liberté se choisissant elle-même qui a fait cette transformation.

S. de B. – Vous semblez définir la liberté comme une invention de soi-même qui est possible à certains moments. Quels sont les moments de votre vie où il vous semble qu'il y ait eu de ces options libres — ou plutôt de ces inventions ?

J.-P. S. – Je pense qu'il y en a eu un assez important : quand j'ai quitté La Rochelle pour rentrer en première au lycée Henri-IV. Là, je n'ai plus du tout été persécuté. On m'a même confié une fonction honorifique.

S. de B. – Oui ; mais ce n'est pas vous qui avez décidé d'aller à Henri-IV, ni de ne plus être persécuté par vos camarades.

J.-P. S. – Aller à Henri-IV, ce n'est pas moi qui l'ai décidé, mais le fait que mes camarades ne m'ont plus persécuté, si, dans une certaine mesure. Ils ne l'ont pas fait parce que je n'étais plus quelqu'un qu'on pouvait persécuter, je m'étais transformé.

S. de B. – Vous aviez choisi une attitude ?

J.-P. S. – Oui, je me suis affirmé et j'ai rencontré en face de moi d'autres garçons qui acceptaient très bien cette affirmation parce qu'ils s'affirmaient de leur côté. Ma première, ma philosophie et mon hypo-khâgne ont été des années très agréables pour moi. Je me suis senti tout à fait accepté.

S. de B. – C'est un des moments de votre vie où vous sentez rétrospectivement qu'il y a eu un choix, quelque chose de libre. Est-ce qu'il y en a eu d'autres ?

J.-P. S. – Oui. L'École normale a été un apogée. C'était la liberté. La liberté de mes actes m'était donnée par le règlement même de l'école. On pouvait sortir jusqu'à minuit. A partir de minuit, on faisait le mur. On vivait à trois ou quatre dans une turne, puis à deux, puis à la fin quand Nizan est parti pour Aden, j'ai vécu seul dans ma turne. On déjeunait à l'école ou dans un petit bistrot à côté. On passait des heures dans un autre bistrot où on rencontrait des filles et des gars du voisinage. On sortait tous les soirs. On travaillait très tranquillement dans les turnes. J'allais déjeuner deux fois par semaine chez mes parents, puis je revenais à l'École. Mes rapports avec ma famille étaient très adoucis.

S. de B. – Avez-vous eu l'impression que certains choix ont façonné votre destin ?

J.-P. S. – Un des moments forts a été la guerre.

S. de B. – Mais il y a une chose dont vous ne parlez pas : n'est-ce pas le fait d'écrire qui a orienté votre vie ?

J.-P. S. – Il l'a orientée depuis l'âge de huit ans.

S. de B. – Oui, mais n'y a-t-il pas eu un moment où vous l'avez repris d'une manière particulière ? A huit ans, c'était un enfant qui écrivait. Ça aurait pu s'arrêter.

J.-P. S. – Ça a changé et ç'a été repris, à chaque fois différemment.

S. de B. – Mais ç'a été un choix fondamental qui a toujours demeuré ?

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Revenons sur ces moments où vous ne vous êtes peut-être pas senti libre, mais qui rétrospectivement vous apparaissent comme des options importantes.

J.-P. S. – La guerre, le départ. J'étais contre toute guerre, mais il fallait quand même vivre celle-là. J'ai constitué en moi-même l'idée d'une opposition au nazisme qui pouvait le cas échéant se manifester par une action militaire. Ça m'a donné la possibilité de communiquer avec mes camarades du front.

S. de B. – En quoi pensez-vous que ç'a été important ?

J.-P. S. – Parce que ce n'était plus une vie de professeur,

coupée de quelques voyages à l'étranger : j'étais plongé dans une vaste situation sociale.

S. de B. – Ce n'est pas vous qui avez choisi d'y être plongé. Vous avez été mobilisé.

J.-P. S. – Je ne l'ai pas choisi, mais il fallait réagir d'une certaine façon. Tout le monde a choisi — à partir du moment où il a mis le pied dans le train — la manière dont il vivrait cette guerre. C'est très important. J'ai toujours voulu assumer mon rôle dans cette guerre. Mon rôle consistait à lancer des ballons. Il fallait agir sur soi-même pour voir le rapport entre le fait de lancer un ballon rouge dans le ciel et toute cette guerre invisible qui nous environnait. Et puis il y avait mes rapports avec mes camarades qui étaient en général contre la guerre, pour des raisons diverses. Mes rapports avec vous et avec d'autres personnes.

S. de B. – Vous voulez dire que vous auriez pu faire intérieurement un autre choix ? Par exemple un choix pacifiste ?

J.-P. S. – Oui, j'étais libre de faire n'importe quel choix.

S. de B. – Ou même un choix collaborateur, pro-nazi.

J.-P. S. – Non, pas celui-là, parce que j'étais contre les nazis.

S. de B. – Mais le pacifisme aurait pu être pour vous une tentation. Nous en avions discuté. J'étais plus proche que vous d'un pacifisme à la manière d'Alain ; vous aviez bien compris ce qui se produirait si le fascisme passait. Votre choix résumait l'ensemble de vos attitudes.

J.-P. S. – Ce choix m'a permis par la suite d'aller plus loin : la Résistance lorsque je suis revenu de captivité, et ensuite jusqu'au socialisme. Tout cela est venu de ce premier choix. Je pense que ç'a été tout à fait capital. Mes camarades et moi sommes des hommes de la guerre de 40. Ces cinq ans de guerre, de captivité, de coexistence avec nos vainqueurs ont été capitaux pour moi. Le fait de vivre à côté d'un Allemand qui nous a vaincus, et qui par ailleurs est un simple soldat qui ne nous connaît pas, qui ne parle pas français, est une expérience que j'ai faite comme prisonnier d'abord, et ensuite comme homme libre dans un pays captif. J'ai commencé à mieux comprendre ce que c'était que de résister à des autorités. Avant la guerre je ne

résistais pas ; je méprisais un peu les autorités qui avaient des droits sur moi, c'est-à-dire le gouvernement, l'administration. Mais, à partir du moment où j'étais en captivité, ces autorités étaient nazies, ou pétainistes, dans certains cas. Or, vous comme moi, nous méprisions les uns et les autres et dans la mesure du possible nous résistions aux ordres qu'ils nous donnaient. Par exemple, nous n'avions pas le droit de passer en zone libre et nous y sommes passés deux fois. Nous n'avions pas le droit de passer dans certains quartiers à certaines heures...

S. de B. – C'est à partir de ce moment-là en somme que vous avez essayé de concilier la présence d'une liberté intérieure avec l'exigence de la liberté pour tous les hommes ? C'est à partir de ce moment-là que votre liberté a rencontré celle des autres ?

J.-P. S. – Oui. Nous étions prisonniers des nazis en zone occupée. Ma liberté était malgré tout très brimée parce qu'elle ne pouvait pas s'exprimer dans tous les sens où je le souhaitais ; en particulier les romans que j'écrivais n'avaient de sens que si les nazis quittaient la France, ils ne pouvaient être imprimés qu'à cette condition. C'est même une chose curieuse, quand on y pense, le soin que j'ai mis à écrire des ouvrages qui ne pouvaient être imprimés que si les nazis disparaissaient. La Résistance — comme le nom de « Socialisme et Liberté » que j'ai choisi l'a montré clairement — comportait l'idée que j'étais incliné vers le socialisme mais que je ne savais pas si la liberté y avait sa place.

S. de B. – Vous aviez l'idée d'une synthèse.

J.-P. S. – Oui, sûrement. Comme un espoir et à la fin, comme une certitude, mais à la fin.

S. de B. – Quels sont les autres moments de choix qui, rétrospectivement, vous semblent importants ?

J.-P. S. – Mes rapports avec les communistes vers 1952-1956, qui se sont interrompus à partir de l'affaire hongroise. Cela m'a amené à concevoir des rapports avec des hommes politiques qui seraient opposés au gouvernement mais bien établis dans la société.

S. de B. – Comment s'est fait selon vous le passage de la liberté individuelle à l'idée de liberté sociale ?

J.-P. S. – Je pense que c'est important. Je travaillais à ce

moment-là à *L'Être et le néant.* C'était vers 1943. *L'Être et le néant* est un ouvrage sur la liberté. A ce moment-là, je croyais, comme les vieux stoïciens, qu'on est toujours libre, même dans une circonstance extrêmement fâcheuse qui peut déboucher sur la mort. Sur ce point, j'ai beaucoup changé. Je pense qu'effectivement il y a des situations où on ne peut pas être libre. Je m'en suis expliqué dans *Le Diable et le Bon Dieu...* Le prêtre, Heinrich, est un homme qui n'a jamais été libre, parce qu'il est un homme d'Église et qu'en même temps il a un rapport au peuple qui n'est absolument pas lié à sa formation ecclésiastique. Peuple et Église se contredisent; il est lui-même le lieu où se contrecarrent ces forces et il ne peut jamais être libre. Il mourra parce qu'il n'a jamais pu s'affirmer. Ce changement est survenu vers 1942-1943, un peu plus tard même; je suis passé de l'idée stoïcienne qu'on est libre toujours — qui était une notion très importante pour moi parce que je me suis toujours senti libre, n'ayant jamais connu de circonstances vraiment graves où je ne pouvais plus me sentir libre — à l'idée postérieure qu'il y a des circonstances où la liberté est enchaînée. Ces circonstances viennent de la liberté d'autrui. Autrement dit, une liberté est enchaînée par une autre liberté ou par d'autres libertés, ce que j'ai toujours pensé.

S. de B. – Est-ce que l'idée de la Résistance n'était pas aussi qu'après tout il y avait toujours une issue possible, la mort?

J.-P. S. – Certainement. Il y avait beaucoup de cela. Cette idée d'en finir avec sa vie, pas par un suicide mais par une action qui peut aboutir à la mort et qui portera ses fruits dans la mesure où on est soi-même détruit, c'était une idée qui était présente dans la Résistance et que j'appréciais. Je considérais que c'était une fin parfaite de l'être humain : mourir librement; beaucoup plus parfaite qu'une fin lente avec des maladies, un vieillissement, un gâtisme même, ou en tout cas un affaiblissement des facultés mentales qui voit s'évanouir des libertés bien avant la mort. Je préférais l'idée d'un sacrifice total, un sacrifice consenti, et par conséquent ne limitant pas la liberté d'un être dont l'essence est la liberté. Et c'est pour cette raison que je me croyais libre en

toutes circonstances ; ensuite, j'ai montré dans le cas d'Heinrich qu'il y a des tas de circonstances où on n'est pas libre.

S. de B. – Comment êtes-vous passé de l'idée qu'on était libre en toutes circonstances à l'idée que la mort n'est pas une issue qui libère mais au contraire une issue qui supprime la liberté ?

J.-P. S. – Je garde l'idée que la liberté consiste aussi à pouvoir mourir. C'est-à-dire que si demain une menace quelconque pèse sur ma liberté, la mort est une manière de la sauver.

S. de B. – Bien des gens n'ont pas envie de mourir. Un ouvrier d'usine qui travaille à la chaîne ne se sent pas libre, mais il ne va pas se libérer en choisissant la mort.

J.-P. S. – Non, il ne se sent pas libre. Il n'attache aucune valeur à la liberté qui lui reste. C'est cette confusion des hommes à l'égard de leur liberté qui rend les choses si compliquées en politique.

S. de B. – Pour en revenir à votre problème personnel, comment êtes-vous passé de l'idée que votre liberté se suffisait à elle-même à l'idée qu'il fallait pour que vous soyez libre que les autres le soient aussi ? C'est finalement à ça que vous avez abouti ?

J.-P. S. – Oui. Il n'est pas admissible, pas concevable qu'un homme soit libre si les autres ne le sont pas. Si la liberté est refusée aux autres, elle cesse d'être une liberté. Si les hommes ne respectent pas la liberté d'autrui, la liberté qui s'est un instant fait jour en eux est immédiatement détruite.

S. de B. – Mais quand êtes-vous passé d'une conception à l'autre ?

J.-P. S. – En même temps, je pense, que je suis passé à une politique socialiste. Non pas que le socialisme engendre la liberté ; au contraire, sous les formes que nous connaissons, il la refuse ; il se fonde sur une solidarité naissant elle-même de la nécessité. Par exemple, la conscience de classe de la classe ouvrière n'est pas une conscience libre. C'est la conscience d'une classe opprimée et violentée par l'autre classe, la classe bourgeoise. Donc elle n'apparaît pas comme libre. Elle apparaît comme produite par une situation désespérée. J'ai pensé sur la liberté au cours d'un certain nombre d'écrits que je notais sur des

cahiers, des grands cahiers que j'ai maintenant perdus, et où il y avait une foule de considérations morales, philosophiques, politiques. C'est à ce moment-là que j'ai étudié la liberté d'un point de vue neuf. C'est là que j'ai conçu la liberté comme pouvant s'anéantir dans certaines circonstances, et comme liant les hommes les uns aux autres ; en ce sens que chacun, pour être libre, a besoin de la liberté de tous. C'était vers 1945-1950.

S. de B. – Que pensez-vous aujourd'hui sur la liberté ? Sur votre liberté et sur la liberté en général.

J.-P. S. – Sur ma liberté, je n'ai pas changé. Je pense que je suis libre. J'ai été aliéné sur certains plans, comme beaucoup. J'ai été opprimé au moment de la guerre. J'ai été prisonnier ; je n'étais pas libre quand j'étais prisonnier. Cependant, j'ai vécu ma manière d'être prisonnier avec une certaine liberté. Je ne sais pas pourquoi, mais je me considère comme étant à peu près responsable de tout ce qui m'est arrivé. Responsable, bien sûr, en des circonstances données. Mais, dans l'ensemble, je me reconnais dans tout ce que j'ai fait et je ne pense pas avoir été déterminé par une cause extérieure.

S. de B. – Ça, c'est pour ce qui est de vous, parce que vous ne subissez pas de contraintes, vous êtes un privilégié et vous pouvez donc disposer de votre vie à peu près comme vous voulez. Mais quand vous parliez des ouvriers à la chaîne, vous avez dit : ils ne se sentent pas libres. Est-ce que vous pensez qu'ils ne *se sentent* pas libres ou qu'ils ne *sont pas* libres ?

J.-P. S. – Je vous l'ai dit : ce qui fait qu'ils sont déterminés, c'est l'action des autres hommes sur eux, qui entraîne des contraintes, des devoirs, des pseudo-contrats qui les mystifient, bref un esclavage dans lequel la liberté de penser et d'agir est mystifiée. Elle existe encore, sinon pourquoi se révolteraient-ils ? Mais elle est masquée par des représentations collectives, par des actions qu'on fait et refait tous les jours sous une contrainte, par des conceptions enseignées et non pas pensées par soi-même, par un manque de connaissances. Et la liberté leur apparaît quelquefois, comme par exemple en 1968, sous d'autres noms que son nom propre ; mais c'est la liberté qu'ils veulent quand ils veulent descendre, mettre hors jeu ou tuer peut-être l'ensemble

de leurs oppresseurs pour trouver un État où ils seraient responsables d'eux-mêmes et de la société. Je pense que 1968 a été un moment où ils ont pris conscience de la liberté pour la perdre ensuite. Mais ce moment a été important et beau, irréel et vrai. C'était une action par laquelle les techniciens, les ouvriers, les forces vives ont pris conscience qu'une liberté collective était autre chose que la combinaison de toutes les libertés individuelles. C'est ça qu'a été 1968. Et là je pense qu'il y a eu une saisie par chacun de sa liberté et de la liberté du groupe dont il faisait partie. Des moments de ce genre sont apparus souvent dans l'Histoire. La Commune était de cette espèce.

S. de B. – Voyez-vous quelque chose à ajouter sur vos propres rapports avec la liberté ?

J.-P. S. – Ça représente, je le répète, quelque chose qui n'existe pas mais qui se fait peu à peu et qui a toujours été présent en moi, et qui ne me quittera qu'à la mort. Et je pense que tous les autres sont comme moi, mais le degré de conscience et de clarté avec laquelle cette liberté leur apparaît varie suivant les circonstances, leur origine, leur développement, leurs connaissances. Mon idée de la liberté a été modifiée par mon rapport avec l'histoire ; j'étais dans l'histoire, j'étais, le voulais-je ou non, entraîné vers certaines modifications sociales qui devaient se produire quelle que soit ma position vis-à-vis d'elles ; c'est ça que j'appris à ce moment-là, c'est-à-dire, une saine et quelquefois horrible modestie. Ensuite, et ça demeure encore à présent, j'ai appris que l'essentiel de la vie d'un homme, de la mienne par conséquent, était le rapport entre des termes qui s'opposaient l'un à l'autre, comme par exemple : l'être et le néant ; l'être et le devenir ; l'idée de liberté et celle du monde extérieur qui s'opposait en quelque sorte à ma liberté. Liberté et situation.

S. de B. – Vous avez pris conscience que votre liberté était opposée à la pression de l'histoire et du monde.

J.-P. S. – C'est ça, ma liberté il fallait pour la faire triompher, agir sur l'histoire et sur le monde, et obtenir un rapport différent de l'homme à l'histoire et au monde. C'est ça qui a été le point de départ. J'ai d'abord connu une sorte de liberté individuelle, avant

la guerre, ou du moins j'ai cru la connaître ; ça a duré assez longtemps, ça a pris diverses formes, mais, dans l'ensemble, c'était la liberté d'un individu, qui essayait de s'exprimer et de triompher de forces extérieures. Pendant la guerre, j'ai connu une chose qui me paraissait absolument contraire à la liberté : d'abord, l'obligation de partir se battre, dont je ne saisissais pas bien la raison, encore que je fusse entièrement antinazi ; je ne comprenais pas très bien, pourquoi il fallait que des millions d'hommes s'affrontent, à la vie à la mort ; ce fut la première fois que je saisis ma contradiction, dans l'engagement pour la guerre, que je voulais libre et qui cependant m'imposait jusqu'à la mort quelque chose que je n'avais pas vraiment et librement voulu. Ensuite, ce fut la liberté de la résistance, qui m'amenait à opposer à la force d'une société tyrannique la liberté d'individus opposés à elle, et dont j'estimais qu'ils devaient, parce qu'ils étaient libres et qu'ils voyaient librement ce qu'ils voulaient, triompher. A la Libération, j'ai senti que les forces qu'ils avaient délivrées étaient de même nature que les forces nazies ; non pas qu'elles eussent les mêmes buts, qu'elles utilisassent des procédés comme l'assassinat de millions de Juifs et de millions de Russes ; mais la force collective, l'obéissance aux ordres, c'était de la même espèce. Et, l'armée américaine arrivant en France apparut à beaucoup, dont j'étais, comme une tyrannie.

Et, on fut gaulliste ; pas moi, mais je sentais quelque chose que sentaient les autres, la nécessité d'avoir une force, une puissance étatique française, par conséquent la légitimité d'un pouvoir comme celui de De Gaulle. Je ne pensais pas ça, mais je sentais la force de ce point de vue. A ce moment-là alors, a commencé, dès la Libération, l'apparition d'un parti communiste très fort, beaucoup plus fort qu'il n'avait jamais été en France avant la guerre, qui comprenait un tiers des Français. A ce moment il est devenu nécessaire de prendre position vis-à-vis des groupes qui nous gouvernaient. Personnellement je restais en dehors d'eux, comme d'ailleurs Merleau-Ponty, pour d'autres raisons ; j'avais fondé la revue *Les Temps modernes ;* nous y étions à gauche, mais non communistes.

S. de B. – Vous l'avez fondée en partie pour prendre parti précisément dans la lutte politique ?

J.-P. S. – Pas exactement ; plutôt pour montrer l'importance sur tous les plans des événements de la vie quotidienne, aussi bien que de la vie collective : diplomatique, politique, économique ; il s'agissait de montrer que tout événement avait différentes strates, et que chacune d'elles était un sens de l'événement, le même sens d'ailleurs de strate en strate changé simplement par ce qui, sur cette strate-là, était en jeu ; l'idée principale était de marquer que tout dans la société apparaît avec de multiples facettes et que chacune de ces facettes exprime, à sa façon, mais complètement, un sens qui est le sens de l'événement. On retrouve ce sens sous des formes tout à fait différentes et plus ou moins développées, à chaque niveau des strates, qui les constituent en profondeur.

S. de B. – Mais, dans tout cela, il me semble qu'il y a beaucoup de cohérence ; vous avez parlé tout à l'heure de contradiction ; or, vous menez désormais une vie d'homme de lettres, votre littérature a trouvé une manière de se définir, elle est engagée ; vous dirigez *Les Temps modernes* qui représentent aussi cette tendance, ça me fait très cohérent ; pourquoi vous avez parlé tout à l'heure de contradiction et dit qu'à partir de la guerre, votre vie s'est écoulée dans une certaine contradiction ?

J.-P. S. – Parce que la cohérence est souhaitable dans la vie d'un homme, mais elle ne s'applique qu'à la thèse ou qu'à l'antithèse ; la thèse est un ensemble d'idées, de mœurs, qui de préférence doit être à peu près cohérente, même si elle comprend elle-même des contradictions mineures ; et de même, l'antithèse, il doit y avoir une cohérence. Chacune des deux, thèse et antithèse, s'explique par son opposition à l'autre. Or, je vous ai exposé là ce qu'on peut appeler la thèse ; reste à vous expliquer l'antithèse. Ce que j'ai constaté, dans la première partie de ma vie, c'est, sous une forme encore un peu vague, l'opposition de ma liberté au monde. Et, la guerre et l'après-guerre n'ont été qu'un développement de cette opposition, et c'est ce dont j'ai voulu rendre compte quand j'ai choisi le titre de notre mouvement de résistance : *Socialisme et Liberté*. L'idée d'une collectivité

ordonnée où chacun se développe selon des principes, qui sont les siens ; et d'autre part l'idée d'une liberté, c'est-à-dire, d'un libre développement de chacun et de tous, sont des idées qui me paraissaient à l'époque s'opposer — encore à présent, elles existent chacune de leur côté —, et, ce que j'ai découvert après la guerre, c'est que ma contradiction et la contradiction de ce monde résidaient dans l'idée de liberté, dans l'idée du plein développement, du plein épanouissement de la personne confrontée à l'idée du développement également plein, d'une collectivité à laquelle appartient la personne, les deux apparaissant d'abord comme contradictoires. Le plein développement d'un citoyen n'a pas nécessairement pour prélude le plein développement de la société ; c'est à ce niveau que l'on pourrait donner l'explication de mon histoire, de mon histoire claire d'après la guerre, de mon histoire obscure d'avant la guerre ; c'est-à-dire que l'idée de ma liberté implique l'idée de celle des autres. Je ne puis me sentir libre que si les autres le sont. Ma liberté implique la liberté d'autrui et elle n'est pas limitable. D'autre part, je sais qu'il y a des institutions, un État, des lois, bref un ensemble de contraintes qui s'imposent à l'individu, et qui ne le laissent nullement libre de faire ce qu'il veut. C'est là que je vois une contradiction, car il faut que le monde social ait certaines formes et il faut que ma liberté soit entière. C'est apparu aussi pendant l'Occupation ; la résistance impliquait des normes importantes et rigoureuses, comme le travail en secret, ou des missions particulières et dangereuses, mais dont le sens profond était la construction d'une autre société qui devait être libre ; par conséquent, la liberté de l'individu avait pour idéal la société libre pour laquelle il luttait.

S. de B. – Quels sont les moments où vous avez vécu le plus intensément cette contradiction ? Et de quelle manière est-ce que, dans chaque circonstance, vous y avez donné une solution ?

J.-P. S. – Ce n'était forcément que des solutions provisoires. Il y a eu d'abord le R.D.R., Rassemblement Démocratique Révolutionnaire, avec Rousset, des gens comme Altmann, le rédacteur en chef de *Libération*...

S. de B. – De *Libération* de cette époque...

J.-P. S. – *Libération* de cette époque, qui était un journal radical-socialiste et puis communisant, communiste, et puis de nouveau communisant. Ce mouvement voulait être distinct du parti communiste, mais révolutionnaire, cherchant à réaliser par la révolution le socialisme. Tout ça ce sont de fort grands mots, et qui peuvent ne rien vouloir dire. D'abord le problème de réforme/révolution se pose aussitôt : de quelle révolution s'agit-il ? une révolution qui voudrait simplement soutenir et susciter des réformes ? en ce cas il s'agit de quelque chose contre lequel il faut s'inscrire : c'est le socialisme réformiste d'avant-guerre. Ou s'agissait-il vraiment d'un mouvement révolutionnaire ? Il me semble que, s'il y avait quelques personnes de cette tendance, les mesures que prenait le R.D.R. étaient beaucoup plus réformistes que révolutionnaires ; en particulier parce que Rousset, ancien trotskiste, n'avait absolument rien d'un révolutionnaire, sinon la grande gueule. Et, en ce qui me concerne, j'avais été plutôt attiré dans le R.D.R. que je n'y étais entré personnellement et résolument. Une fois que j'y étais, on a voulu m'y faire une place importante, je m'y prêtais ; mais nous étions en opposition assez grande, Rousset et moi. Je voyais que Rousset s'orientait vers le réformisme, qu'il voulait chercher des fonds pour le R.D.R. en sollicitant les syndicats ouvriers américains, ce qui me paraissait absolument de la folie, puisque c'était mettre un groupe français sous la dépendance financière des grands syndicats américains, qui sont tellement différents des nôtres, et de la politique de gauche qu'on mettait en avant. J'étais opposé à cette tendance de Rousset.

La contradiction a éclaté lorsque, à la suite d'un voyage en Amérique où il avait récolté quelques sous, Rousset (et Altmann en particulier) ont organisé une sorte de congrès, en France, des gens qui pouvaient s'intéresser au R.D.R., où il avait invité les Américains.

S. de B. – Mais ça vous l'avez déjà raconté ; ce qui m'intéresse, c'est de voir que ce qui vous est apparu un moment comme une solution n'était pas valable.

J.-P. S. – Ce n'était pas valable parce qu'il apparut très vite que c'était un mouvement réformiste et non pas révolutionnaire,

et que la forme choisie n'était pas possible. Il n'était pas, à ce moment-là, possible d'instaurer à côté du parti communiste une force révolutionnaire différente. Il y avait une contradiction entre une liberté qui s'opposait au parti communiste, et une révolution, c'est-à-dire mouvement de masse, dans la mesure où cette révolution refusait l'idée de liberté. Par la suite, après bien des hésitations, il y eut un autre moment contradictoire : le moment de l'opération Ridgway ; Ridgway vint à Paris, il y eut une démonstration communiste contre Ridgway, démonstration violente et quelques heures plus tard, Duclos qui passait en auto avec deux pigeons sur sa banquette fut arrêté, sous prétexte qu'il s'agissait de pigeons voyageurs. C'était une accusation grotesque qui eut pour résultat de me faire écrire un article, pour défendre les communistes ; article qui fut publié en plusieurs livraisons dans *Les Temps modernes* et qui provoqua un changement du parti à mon égard.

S. de B. – Comment avez-vous été amené à écrire cet article ?

J.-P. S. – Curieusement, c'est Henri Guillemin qui, par *Le Coup du 2 décembre*, livre sur l'arrivée au pouvoir de Napoléon III, où il donnait des extraits de journaux, de carnets intimes, de livres de gens favorables à l'arrivée de Napoléon III au pouvoir, me décida à considérer comme très grave l'arrestation de Duclos.

S. de B. – Alors vous avez pris la décision d'appuyer le parti communiste, sans y entrer, naturellement.

J.-P. S. – J'ai écrit *Les Communistes et la paix* sans avoir aucune liaison avec le parti, en étant plutôt son ennemi, pour dire qu'il était honteux d'avoir arrêté Duclos. Puis petit à petit les articles se sont transformés en une sorte de demi-éloge et même d'éloge du parti communiste contre les formations françaises du jour ; et le résultat fut, que le parti m'envoya Claude Roy et un autre — Claude Roy représentant l'élément qui pouvait parler aux intellectuels non communistes — pour me demander si je ne me joindrais pas à ceux des intellectuels qui protestaient contre l'arrestation d'Henri Martin. J'ai accepté ; j'ai été aux réunions de ces intellectuels ; je proposai de faire un livre réclamant la libération d'Henri Martin, comprenant divers articles dont je

ferais une sorte de commentaire. Je l'ai fait, ça s'est appelé : *L'affaire Henri Martin*, ça a été publié ; malheureusement le livre a paru quinze jours après la libération d'Henri Martin, à cause des difficultés d'édition, mais le fait est qu'il était libéré à ce moment-là.

S. de B. – Puis vous avez été au congrès de la paix.

J.-P. S. – A ce moment-là l'attitude du parti communiste vis-à-vis de moi avait changé et la mienne vis-à-vis du parti communiste, aussi ; nous étions devenus des alliés. Le reste de la gauche n'existait plus ; les socialistes étaient du côté de la droite, ils luttaient contre le parti communiste et tiraient sur lui à boulets rouges ; la seule gauche qui demeurait, me semble-t-il, eût été une gauche liée au parti communiste ; *Les Temps modernes*, malgré des réticences profondes, se sont alliés au P.C. pour faire une politique favorable au parti.

S. de B. – Comment cela représentait-il une solution de vos contradictions ?

J.-P. S. – Ce n'était au fond pas une solution ; ça n'a jamais duré très longtemps, mais il m'est arrivé plusieurs fois dans ma vie d'avoir de brefs moments où je laissais tomber la liberté pour une idée de groupe.

S. de B. – Pensiez-vous à ce moment-là que le parti communiste était comme une étape vers le socialisme ?

J.-P. S. – C'est ça, je ne pensais pas que nos buts fussent identiques mais la marche avec eux était facile.

S. de B. – Et ça a duré jusqu'à quand ?

J.-P. S. – Ça a duré de 52 à 56...

S. de B. – C'est en 54 que vous avez été en U.R.S.S. ; vous étiez encore bien avec eux.

J.-P. S. – Oui, mais je n'ai pas été enthousiasmé par ce que j'ai vu en U.R.S.S. On m'a montré, bien entendu, ce qui pouvait être montré et j'ai eu plein de réserves.

S. de B. – Pourtant vous avez fait un papier très louangeur dans *Libération*.

J.-P. S. – C'était Cau qui l'avait fait.

S. de B. – Il faut dire que vous étiez très fatigué.

J.-P. S. – Je lui avais donné un certain nombre d'indications, et j'étais parti en vacances avec vous.

S. de B. – Pour vous reposer, oui. Puis il y a eu Helsinki qui était un autre congrès de la paix, où d'ailleurs je vous ai accompagné ; c'était en 1955.

J.-P. S. – Oui, on a connu des Algériens, qui ont appelé l'attention sur la situation algérienne.

S. de B. – En effet ; et alors il y a eu 56, qui a marqué votre rupture avec le parti communiste.

J.-P. S. – Rupture qui ne s'est jamais vraiment effacée ; elle s'est effacée d'une certaine manière à partir de 62 quand je suis retourné en U.R.S.S.

S. de B. – On y est retourné ensemble en 62, même deux fois ; puis en 63, 64, 65.

J.-P. S. – Cependant je n'étais pas tellement bien avec les communistes.

S. de B. – Mais nous avions des amis là-bas parmi ceux qui étaient profondément antistaliniens. Il y a eu un autre engagement qui a été important pour vous ; contre la guerre d'Algérie.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Vous avez eu d'assez importantes activités, pendant cette guerre. Ensuite après 68 il y a eu vos rapports avec les « Maos ». Comment est-ce que vous êtes arrivé à concilier votre désir de liberté individuelle avec une action collective qui suppose des disciplines, des consignes ?

J.-P. S. – Quand je me suis engagé d'une manière ou d'une autre dans la politique et que j'ai fait une action, je n'ai jamais abandonné l'idée de liberté ; au contraire, chaque fois que j'agissais je me sentais libre. Je n'ai jamais appartenu à un parti. J'ai pu avoir des sympathies pour un parti pendant un temps — actuellement j'ai de la sympathie pour la tendance « Mao », qui commence à se disperser à l'heure qu'il est en France, mais qui n'est pas morte pour autant — et des sympathies plus durables. Je me suis donc trouvé en liaison avec des groupes, sans leur appartenir. On me demandait des actes : j'étais libre de répondre oui ou non et je me sentais toujours libre en acceptant ou en refusant. Voyons par exemple l'attitude qui était la mienne

pendant la guerre d'Algérie. Ça a été le moment où je me suis écarté du parti puisque le parti et nous autres, nous ne voulions pas exactement la même chose. Le parti envisageait l'indépendance algérienne mais comme une possibilité parmi d'autres et nous, nous étions avec le F.L.N. pour réclamer cette indépendance dans l'immédiat. Nous nous sommes retrouvés un peu pour essayer de constituer un groupe anti-O.A.S. ; ça n'a pas donné beaucoup de résultats d'ailleurs, parce que les communistes ont voulu bousiller notre effort. J'ai toujours considéré le colonialisme comme une pure action de vol, de conquête brutale d'un pays et d'exploitation d'un pays par un autre d'une manière absolument intolérable; je considérais que tous les États coloniaux devaient se débarrasser tôt au tard de leurs colonies. La guerre algérienne me trouvait absolument d'accord avec les Algériens contre le gouvernement français; je dis bien le gouvernement, quoique beaucoup de Français fussent pour le maintien de l'Algérie française; il y avait des luttes constantes avec des Français, et le resserrement des amitiés et des liens avec ceux qui étaient pour la libération de l'Algérie. J'allais même plus loin, j'étais avec Jeanson en liaison avec le F.L.N., j'ai écrit dans leur journal secret : je raconte ça pour indiquer simplement comment la liberté était en jeu dans cette affaire. Certainement, c'est la liberté originelle qui m'a fait concevoir à seize ans le colonialisme comme une brutalité antihumaine, comme une action qui détruisait les hommes au profit d'intérêts matériels. La liberté qui me constituait comme homme constituait le colonialisme comme une abjection; elle détruisait d'autres hommes en me constituant comme homme et c'est pour ça que me constituer comme homme c'était me dresser contre le colonialisme. Ce que j'ai pensé vers seize ans je l'ai peut-être approfondi mais je l'ai toujours pensé jusqu'après la guerre d'Algérie et encore maintenant. J'ai été au Brésil en 1960. A Rio, j'ai reçu un coup de téléphone de mes amis de Paris, m'annonçant la date du procès de Jeanson, du procès de ses amis et de ses collaboratrices, et me demandant de faire un témoignage qui serait lu au tribunal puisque je ne pouvais pas être rentré pour la date qu'on me proposait. Ce témoignage je ne pouvais évidemment pas le

dicter ; le téléphone était très mauvais, j'entendais mal, on m'entendait mal ; je me bornais à redire à mes amis les quelques points essentiels sur lesquels je voulais que le témoignage portât ; ils les connaissaient d'ailleurs et je savais qu'ils feraient du bon travail ; je les ai laissés rédiger ce témoignage ; quand je l'ai lu, je l'ai trouvé parfaitement correct.

S. de B. – Vous avez aussi avant 60 écrit beaucoup d'articles.

J.-P. S. – Mais bien sûr ! J'ai écrit des articles contre la guerre d'Algérie, contre les tortures.

S. de B. – Vous les avez écrits où ?

J.-P. S. – Dans *Les Temps modernes ;* dans L'*Express*, et aussi dans le petit journal de Jeanson, *Vérité pour* qui était plus ou moins clandestin.

S. de B. – Il y a eu d'autres choses ?

J.-P. S. – Au Brésil, le représentant algérien a demandé à me voir ; j'ai été le voir et nous nous sommes entretenus sur la propagande en faveur des Algériens ; nous étions parfaitement d'accord. En outre j'ai fait une conférence à São Paulo sur la guerre d'Algérie. Je me rappelle cette conférence qui fut un véritable raz de marée, les gens s'y précipitaient ; c'était surtout des étudiants ; ils ont enfoncé des portes et rempli la salle bord à bord. J'ai exposé ma conception de la guerre d'Algérie, c'était aussi celle du F.L.N. ; un Français voulut me répondre, ce qui représentait un certain courage parce que l'ensemble de la salle était pour les Algériens ; il s'est fait siffler, il a eu la plus grande difficulté à parler et je lui ai répondu ; il a disparu et la séance se transforma en une manifestation pour les Algériens. Dans tout cela je me sentais parfaitement libre ; j'aurais pu refuser de faire une conférence sur la guerre d'Algérie et prendre un sujet littéraire. Mais je voulais décrire les faits actuels et précis qui mettaient la liberté en danger ; dans mon for intérieur j'étais libre en faisant cette conférence, et en même temps le sujet de cette conférence était : la liberté du peuple algérien. Je retrouve, à ce niveau, la liaison de la liberté, de ma liberté avec la liberté comme fin et l'exercice de la liberté contre tout ce qui peut la censurer, c'est-à-dire l'action d'autres hommes. Il s'agissait donc de présenter la liberté du peuple algérien comme une fin suprême

et absolue, et la guerre comme un effort pour empêcher des hommes de se libérer.

S. de B. – Puisque vous avez cité des faits, il y en a un que vous avez oublié et qui a justifié qu'on vous demande votre témoignage, c'est le *Manifeste des 121 ;* ça a été très important. On nous menaçait de prison quand nous rentrerions en France pour avoir signé ce manifeste ; le procès de Jeanson roulait en grande partie autour du manifeste.

J.-P. S. – Oui ; et à ce moment-là il y a eu des défilés de gens qui étaient pour la guerre d'Algérie, sur les Champs-Elysées, où on criait « A mort Sartre ! ». Le gouvernement français voulait me traîner en justice pour avoir signé, comme les cent vingt autres signataires du Manifeste. Cela aussi, c'était à l'arrière-plan, et là aussi j'étais libre. Je n'ai jamais fait partie d'aucune organisation pro-algérienne mais j'étais en sympathie avec toutes et, on me recevait dans toutes. Ce que j'ai voulu indiquer c'est comment cette petite action, sans grande importance, comment l'ensemble des actes faits au Brésil pour populariser la cause des Algériens, venait de ma liberté, que je n'étais conditionné par personne, que j'agissais moi-même en fonction de mes propres théories, de ma propre croyance politique et que je m'engageais totalement. Ensuite nous avons été à Cuba. Nous sommes rentrés par l'Espagne. Au passage de la frontière il y a eu des discussions avec les douaniers qui ont fini par nous laisser passer, non sans avoir signalé notre retour à Paris. Certains amis auraient voulu que nous rentrions en avion pour que, s'il y avait arrestation, elle y eût lieu devant tout le monde ; mais nous avons estimé qu'il était inutile de faire de la provocation et qu'il valait mieux rentrer tranquillement à Paris, officiellement mais discrètement. Des amis sont venus nous chercher à Barcelone, Pouillon, Lanzmann et Bost. Ils nous ont ramenés jusqu'à Paris où des commissaires ont commencé à recueillir nos témoignages et il a été entendu que dans huit jours nous irions chez le juge d'instruction ; la veille, le pauvre juge est tombé malade, nous l'avons appris par les journaux, et huit jours après, il était encore malade, et là s'est terminée la plaisanterie ; nous n'avons plus jamais entendu parler de notre inculpation en tant que signataires du *Manifeste*

des 121. Je ne cite qu'un petit événement parmi des centaines d'autres. J'ai voulu marquer là comment la liberté me faisait découvrir à un moment donné le vrai rapport des Algériens aux Français, ou des Français aux Algériens : une oppression ; forcément j'étais contre cette oppression, au nom de la liberté qui me paraît constituer le fond de l'existence de chaque homme et, en tant que tel, je devais agir chaque fois que ça se trouvait et comme je le pouvais pour la liberté ; les moyens que j'utilisais dépendaient de causes et de liens nécessaires qui n'avaient plus rien à voir avec une affirmation libre ; cependant ils étaient pénétrés par la liberté, quand je les utilisais ; ils étaient nécessaires pour affirmer la liberté dans le monde.

S. de B. – Est-ce aussi le goût de la liberté qui vous a amené à essayer de faire un certain travail avec les écrivains, les intellectuels de l'Est ? Je veux dire ces voyages que vous avez faits en U.R.S.S. pendant les années 62-66 avaient bien comme sens d'essayer d'aider les intellectuels libéraux à se libéraliser ?

J.-P. S. – Libéral est un mot ignoble.

S. de B. – Enfin, ils s'appelaient comme ça eux-mêmes. Était-ce cela ?

J.-P. S. – Oui. Je voulais voir si on pouvait par des conversations changer un peu leur point de vue sur le monde, sur les forces en présence, sur l'action à faire mais surtout j'allais en Russie pour rencontrer des gens qui pensaient comme moi : c'est-à-dire des intellectuels qui avaient déjà fait ce travail eux-mêmes. Deux ou trois.

S. de B. – Vous avez cessé d'aller en U.R.S.S. en 66 lorsqu'il y a eu les procès Siniavski et Daniel. Vous trouviez que la cause des intellectuels dits libéraux était plus ou moins perdue. Mais il y a eu un fait qui a été encore beaucoup plus déterminant, c'est l'invasion de la Tchécoslovaquie.

J.-P. S. – Oui. Il y avait déjà eu l'invasion de la Hongrie.

S. de B. – Qui vous avait fait rompre avec les communistes. Vous avez quand même renoué un peu avec l'U.R.S.S. vers 62, comme nous venons de le dire. Tandis que là, ça a été définitif. Comment vos positions se sont-elles affirmées au moment de la Tchécoslovaquie ?

J.-P. S. – L'intervention en Tchécoslovaquie m'a paru particulièrement révoltante parce qu'elle montrait clairement l'attitude de l'U.R.S.S. en face des pays socialistes, de ce qu'on appelait le glacis soviétique. Il s'agissait d'empêcher les régimes de changer, au besoin par des moyens militaires. J'ai été invité par mes amis tchécoslovaques pendant une période assez curieuse qui a vite cessé : les troupes soviétiques étant là, les Tchécoslovaques organisaient une résistance intellectuelle à Prague en particulier ; où on y jouait en même temps deux pièces de moi : *Les Mouches* et *Les Mains sales* avec des intentions évidemment antisoviétiques. J'ai assisté aux deux pièces ; j'ai parlé au public, sans déguiser ma pensée, de l'agression soviétique ; j'ai parlé aussi à la télé, en termes un peu plus modérés. Bref, ils m'utilisèrent pour les aider dans la lutte contre l'ennemi, qui était présent mais qu'on ne voyait pas. Je suis resté là, quelques jours, j'ai vu des intellectuels tchèques et slovaques ; j'ai parlé avec eux ; ils étaient tous profondément révoltés par cette attaque et décidés à lutter. Je suis parti sans gaieté, certes, mais convaincu que l'affaire ne se résoudrait pas facilement, qu'il y avait une lutte amorcée du peuple tchécoslovaque contre ses oppresseurs soviétiques qui continuerait certainement. Peu après j'ai écrit d'ailleurs un article sur la question, une préface à un livre de Liehm.

S. de B. – Oui, où on avait recueilli des témoignages...

J.-P. S. – Des témoignages de la plupart des intellectuels connus de Tchécoslovaquie, tous contre l'intervention.

S. de B. – Et après la Tchécoslovaquie, quelle a été votre activité ? Avez-vous eu un rapport avec les événements de Mai 68 ?

J.-P. S. – Oui, mais tard. Nous nous sommes un peu occupés des problèmes universitaires dans *Les Temps modernes ;* en particulier nous avons discuté sur le cours professoral, le cours magistral. Il y avait eu des articles de Kravetz ; et puis nous avons été comme tous les Français surpris par les événements de Mai 68. Je n'ai pas été trop mal vu par les jeunes gens à ce moment-là.

S. de B. – Vous avez fait une déclaration à Radio-Luxembourg

en faveur des étudiants qui a même été distribuée sous forme de tracts au Quartier latin.

J.-P. S. – En effet. Et j'ai parlé dans la grande salle de la Sorbonne un jour de Mai 68, où on me l'avait demandé ; j'y suis allé, j'ai parlé devant une salle pleine. La Sorbonne étant dans un étrange état, occupée par les étudiants, c'était curieux. Et puis j'ai parlé aussi à la Cité Universitaire. Bref, j'ai eu un certain contact avec Mai 68. Après ce fut un peu plus vague ; je me rappelle avoir été appelé à parler à la Sorbonne par des amis étudiants qui discutaient un point précis : feraient-ils ou non une manifestation le lendemain ? Ça ne me regardait pas et je ne pouvais parler que sur un plan général ; aussi on m'avait mis un papier sur la table disant : « Sois bref, Sartre. » Ça voulait dire qu'ils ne tenaient pas spécialement à entendre ce que j'avais à leur dire, qu'en fait je n'avais rien à leur dire, n'étant plus étudiant depuis longtemps et n'étant pas professeur ; à aucun titre je ne pouvais parler. J'ai parlé un peu tout de même, j'ai été assez applaudi quand je suis monté à la tribune, moins quand j'en suis descendu, parce que ce n'était pas ça qu'on attendait. On attendait des gens qui disaient : « Il faut faire une manifestation pour telle et telle raison, il faut la faire dans telle condition, etc. » J'ai joué un rôle plus tard, en 70, quand les deux directeurs successifs de *La Cause du peuple* Le Bris et Le Dantec ayant été mis l'un et l'autre en prison, les maos, que je ne connaissais pas, qui m'attaquaient encore la veille dans *La Cause du peuple*, me demandèrent de diriger *La Cause du peuple*.

S. de B. – C'était la Gauche prolétarienne à ce moment-là.

J.-P. S. – Oui ; la Gauche prolétarienne, parti mao, dirigé par celui qui se faisait appeler Pierre Victor ; là encore ça a été un acte libre, rien ne m'obligeait à accepter, étant donné que les maos n'étaient pas particulièrement doux avec moi ; rien ne m'obligeait non plus à refuser car il s'agissait de cette gauche révolutionnaire qui avait agi en Mai 68 et après. Mais dès que la question fut posée, j'ai accepté ; j'ai accepté d'être directeur. Je ne saisissais qu'obscurément tous les motifs qui m'ont fait accepter ; ce qui me poussait, c'était une sorte d'imbrication synthétique de tous ces motifs. Un matin, un mao, je ne me

rappelle plus lequel, est venu discuter avec moi ; j'ai dit oui, j'ai dit que j'acceptais, que je dirigerais à partir de maintenant le journal. Puis j'ai été à la Coupole où m'attendaient pour déjeuner Victor et quelques autres. C'est là que je l'ai connu ; il a déclaré à ses copains qu'il était très content de notre après-midi.

S. de B. – Quelles ont été alors vos relations avec eux ?

J.-P. S. – J'avais accepté d'être une sorte de prête-nom, n'ayant pas d'idée très précise sur leur tendance et leurs principes ; je ne songeais pas à diriger, eux-mêmes ne me le demandaient pas, je songeais seulement à leur donner mon nom et le cas échéant à agir avec eux pour leur donner un peu de tranquillité et les empêcher d'être supprimés en tant que journal et en tant que groupe. Ce qui rendit d'ailleurs les choses un peu plus compliquées, c'est que, quelque temps après, il y a eu le procès Le Bris et Le Dantec où j'allai témoigner comme troisième directeur de *La Cause du peuple* et dis ma solidarité avec eux ; ce jour-là, une décision du ministre de l'Intérieur supprima la Gauche prolétarienne. Ce parti était interdit. Au même moment Le Bris et Le Dantec recevaient des peines de prison assez considérables ; peu de temps après Geismar a été lui-même poursuivi ; il se cachait mais il a fini par être découvert et jugé ; j'allai également témoigner pour lui. En ce qui me concerne, on ne m'inquiétait pas, on ne m'arrêtait pas, on considérait que je n'étais pas vraiment directeur de *La Cause du peuple* ; c'était vrai en un sens, je n'avais aucun rapport avec ce qui s'y écrivait ; mais tout le monde savait que j'étais directeur pour empêcher l'arrestation régulière des directeurs. Il est certain qu'un autre directeur plus jeune que moi, appartenant aux maos aurait été arrêté ; je ne l'ai pas été parce qu'ils trouvaient que ça aurait fait trop de bruit. *La Cause du peuple* eut ainsi une étrange vie, à la fois officielle d'une certaine façon puisqu'elle se publiait, que j'en étais le directeur mais d'un autre côté elle était interdite. Quand on trouvait des vendeurs de *La Cause du peuple* on les arrêtait et on leur donnait quelques semaines de prison ; on a saisi très peu de numéros à l'imprimerie, parce qu'on les faisait partir par des camions la veille, en grandes quantités, et on les distribuait en province et à Paris. Nous en avons distribué avenue

du Général-Leclerc et puis boulevard Poissonnière, deux actions différentes ; j'ai été mis en panier à salade et gardé à vue. Ces actions amenaient à des rapprochements avec les maos qui faisaient le journal. Ils commençaient à vouloir causer avec moi ; nous avions des réunions où Victor, Geismar, d'autres encore, discutaient avec moi sur telle position, sur telle attitude et finalement, sans devenir vraiment directeur pendant cette première période je commençais à sentir l'intérêt de la Gauche prolétarienne ; j'ai commencé à y découvrir une sorte de liberté des militants, liberté qui m'a influencé sur le plan social et politique ; j'y ai vu la possibilité de concevoir des militants libres dans leurs activités de militants, ce qui peut apparaître au départ comme une contradiction. Et ce qui n'est certainement pas le cas d'un militant communiste. Sans appartenir jamais à la Gauche prolétarienne, qui fut d'ailleurs comme je l'ai dit disloquée mais qui continua à exister sous une autre forme, je me rapprochai petit à petit de certaines positions des maos ; j'eus des discussions de plus en plus serrées, souvent seul à seul avec Victor ; je vis l'intérêt que pouvait avoir pour moi la Gauche prolétarienne ; je commençai à discuter des numéros eux-mêmes et des articles de *La Cause du peuple*, avec les rédacteurs ; à la fin, je dirigeai moi-même un ou deux numéros en réunissant différents collaborateurs ; les chefs n'étaient pas contre, ils voulaient voir ce que cela donnerait ; évidemment j'adoptais la direction des idées maos, mais dans la mesure où elles... me séduisaient. Je fis donc deux numéros de ce genre puis je me retirai plus ou moins, tout en gardant mon nom sur la couverture ; et enfin *La Cause du peuple* disparut. Mais non pas l'esprit mao qui existe toujours et dont je considère que je suis un des représentants, encore que le nom de mao ne signifie plus grand-chose. Nous avons exprimé un peu nos idées dans le livre que nous avons publié, Gavi, Victor et moi : *On a raison de se révolter.* Tel fut donc mon passage politique dans la Gauche prolétarienne de 70 à 73.

S. de B. – Mais après ? Il y a eu un autre journal ?

J.-P. S. – *Libération !* Il paraissait normal que je sois directeur de *Libération* qui n'était pas un journal mao mais qui avait été lancé par des maos et d'autres représentants des groupes de

gauche. On me le demanda parce que j'avais été directeur de *La Cause du peuple* ; j'acceptai parce que je pensais que ça pourrait être un vrai progrès, d'avoir un journal proprement de gauche, d'extrême gauche et d'y dire noir sur blanc ce que nous pensions de chaque événement. Là encore je fus directeur plutôt comme prête-nom. Au départ, le rôle du directeur n'était pas précisé ; simplement je suis malade et ça m'a empêché de jouer un rôle réel dans *Libération*. Actuellement je ne suis plus directeur parce que j'ai dû démissionner pour maladie, mais je fais partie d'un nouveau comité directeur qui décide des directives du journal. Je suis encore fatigué comme vous le savez, je ne peux ni lire ni écrire ; d'une certaine façon, écrire encore, mais pas lire ce que j'écris ; mais enfin un ensemble de procédés me permettent de faire connaître mes opinions. Là encore la liberté a toujours été l'essentiel, la raison de mes options. Et le nouveau *Libération* a été restructuré pendant l'été ; les restructures avaient été étudiées par Gavi, Victor, moi et quelques autres ; ce nouveau *Libération* qui va paraître dans quelques jours, pourrait prendre cette fois-ci le bon départ.

S. de B. – Vous semblez tenir énormément, dans ces conversations, à parler de vos rapports avec la politique. Vous en avez parlé dans vos entretiens avec Victor et avec Gavi, et vous tenez encore à en parler ici avec moi. Pourquoi ? Alors que vous êtes d'abord et avant tout un écrivain, un philosophe.

J.-P. S. – Parce que la vie politique a représenté une chose que je n'ai pu éviter, dans laquelle j'ai été plongé. Je n'ai pas été homme politique, mais j'ai eu des réactions politiques à des tas d'événements politiques ; de sorte que la condition d'homme politique, au sens large, c'est-à-dire au sens d'homme touché par la politique, pénétré de politique, est une chose qui me caractérise. Les maos, par exemple, n'ont considéré pendant un temps, mon amitié avec Victor, que comme un rapport politique.

S. de B. – Le point de vue des maos n'est pas un point de vue

universel et éternel. La postérité ne vous considérera pas comme un homme politique, mais essentiellement comme un écrivain, un philosophe, qui a eu par ailleurs certaines attitudes politiques, comme presque tous les intellectuels. Pourquoi donnez-vous cette importance particulière à la dimension politique de votre vie ?

J.-P. S. – A vingt ans, j'étais apolitique, — ce qui est peut-être une attitude politique comme une autre — et je termine en étant socialiste-communiste, et en envisageant un certain destin politique pour les hommes. Je trouve que ça représente une vie, de passer de l'apolitisme au politisme proprement dit. Ça a occupé beaucoup de temps de ma vie. Il y a eu le R.D.R., mes rapports avec les communistes, mes rapports avec les maos et tout ça. Ça fait un ensemble.

S. de B. – Alors voulez-vous revenir sur votre biographie politique ?

J.-P. S. – Il faut expliquer ce que c'est de n'avoir pas de politique, d'où ça venait, pourquoi j'étais apolitique quand je vous ai connue, et puis comment la politique se resserre autour de quelqu'un et finit par se faire adopter d'une manière ou d'une autre. Ça me paraît essentiel.

S. de B. – Eh bien, parlons-en.

J.-P. S. – Eh bien ! quand j'étais enfant, la politique c'était une activité qui appartenait à chacun ; chacun devait remplir certains devoirs, voter par exemple, et le fait que tout le monde votait faisait que le pays était une république et non pas le Second Empire, ou une monarchie.

S. de B. – Vous voulez dire qu'il y avait une atmosphère politique dans le foyer dans lequel vous viviez, chez vos grands-parents ?

J.-P. S. – Oui, mon grand-père adoptait les principes de la III[e] République. Il votait, je pense, au centre ; il ne parlait pas beaucoup des gens pour qui il votait. Il estimait qu'on devait garder ça pour soi. Ce qui était comique, dans ce ménage, constitué par sa femme, qui s'en foutait, par sa fille qui n'y connaissait rien, et par moi, qui étais trop petit pour m'informer de ça ; mais enfin il préférait garder ses distances. C'était le secret de l'homme qui vote, c'était le pouvoir politique qu'il

exerce en votant. Il nous a quand même avisés qu'il voterait pour Poincaré.

S. de B. – Donc on parlait de politique, quand vous étiez tout petit ?

J.-P. S. – Oh ! très peu. Un tout petit peu.

S. de B. – Je pense qu'il y avait aussi des questions de nationalisme, qui comptaient.

J.-P. S – Oui. L'Alsace, la guerre.

S. de B. – Vous avez donc eu une dimension civique, dans votre enfance.

J.-P. S. – Oui ; l'Alsace, c'était le point important, chez mon grand-père. L'Alsace avait été prise par les Allemands. J'ai eu donc une idée politique que l'on trouve dans les manuels. Et c'est demeuré comme ça jusqu'à la guerre. A la guerre, il y avait de vaillants petits Français, des poilus héroïques, qui se battaient contre les méchants Allemands ; ça c'était du patriotisme simple enseigné dans les écoles, et auquel je croyais beaucoup. J'avais même écrit un roman d'aventures à cette époque-là, au moment où j'entrais en sixième, à Paris, où le héros était un soldat qui faisait prisonnier le kronprinz. Il était plus fort que le kronprinz et le battait devant une assemblée de soldats qui en riaient d'aise.

S. de B. – Donc, vous vous sentiez un citoyen. Enfin, il y avait une dimension civique. D'ailleurs vous avez joué dans des pièces patriotiques écrites par votre grand-père.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Où vous disiez « Adieu, adieu notre chère Alsace », ou quelque chose comme ça.

J.-P. S. – C'est ça. Pendant des vacances, avec des camarades d'hôtel. C'était dû à la guerre, et avant la guerre, c'était dû à une atmosphère bourgeoise, républicaine, de ma famille. Et j'acquis très vite l'idée que la vie d'un homme doit se dérouler comme ça : on n'est pas politique au début, et puis vers la cinquantaine, on devient politique, comme Zola, par exemple, qui a fait de la politique au moment de l'affaire Dreyfus.

S. de B. – Mais cette idée-là, elle vous venait d'où ?

J.-P. S. – Elle venait de ce que je m'identifiais à la vie des écrivains. La vie de l'écrivain était présentée avec une jeunesse,

une partie moyenne qui était la réalisation des œuvres, et une partie plus tardive où il s'engageait dans la politique en tant qu'écrivain, et où il intervenait dans les affaires du pays.

S. de B. – Mais ce n'est pas la biographie de tous les écrivains. Il y en a beaucoup qui n'ont jamais fait de politique. Pourquoi est-ce ce type de biographie qui vous a saisi ? Pourquoi vous a-t-elle paru exemplaire, plus que celle de, mettons, Stendhal, que pourtant vous aimiez beaucoup, qui n'a jamais fait de politique en ce sens-là ?

J.-P. S. – Enfin, il a fait de la politique autrement.

S. de B. – Mais pas du tout dans le sens que vous dites. Pourquoi est-ce que ce sont ces types de biographies qui vous ont frappé particulièrement ?

J.-P. S. – Les écrivains dont on me parlait avaient presque tous fait de la politique.

S. de B. – Oui ; mais les choses ne nous influencent jamais que dans la mesure où nous sommes influençables par elles ; donc si vous avez été très frappé par ce genre de biographies et que vous y avez identifié la vôtre, c'est qu'il y avait en vous quelque chose qui vous les faisait regarder comme exemplaires.

J.-P. S. – Oui. Je savais que la politique, ça s'écrivait aussi ; ça ne se réalisait pas simplement par des élections ou des guerres, ça s'écrivait ; il y avait des écrits qui étaient des satires ou des discussions d'un fait politique précis ; c'était comme un à-côté de la littérature pour moi. Et je pensais que je devais aussi l'aborder vers la fin de ma vie, quand je ne serais plus tellement capable de faire de la littérature. En tout cas, je voyais ma vie, — c'est surtout ma vie, pas tellement mes œuvres, je ne pensais pas tellement à mes œuvres — mais je voyais ma vie comme ça : j'aboutissais à la politique. Gide aussi ; dans sa dernière période, il a été en U.R.S.S., il a été au Tchad, et il a eu des tas de liens avec la politique d'après la guerre.

S. de B. – Oui, vous venez de dire un drôle de mot. Vous avez dit : ça me paraissait comme un à-côté. Est-ce que vous pensiez que c'est quelque chose qu'il lui restait à faire à l'écrivain quand il n'avait presque plus rien à dire ? Pensiez-vous que c'était au contraire une espèce d'apothéose qui lui valait une audience

beaucoup plus large, et qui lui permettait de passer de l'écrit à l'action ?

J.-P. S. – Il était vieux, il ne pouvait pas tellement agir. Il pouvait donner des conseils aux jeunes et s'engager sur une affaire particulière. L'affaire Dreyfus, par exemple, ou bien Victor Hugo en s'exilant dans son île et en condamnant le Second Empire. En vérité, c'était les deux. Je considérais la politique à la fois comme un à-côté des soucis de l'écrivain. Ça ne pouvait pas être une œuvre qui valait un grand poème ou un roman. Mais ça lui appartenait. Le côté écrit de la politique devait appartenir à l'écrivain. Et puis, d'autre part, puisque ça appartenait à l'écrivain vieillissant, c'était aussi son apothéose. C'était à la fois quelque chose de moindre que ce qu'il avait fait avant et cependant c'était son apothéose.

S. de B. – A la fois déchéance et apothéose.

J.-P. S. – A la fois déchéance et apothéose. J'ai vécu ça assez longtemps : jusqu'à l'âge mûr.

S. de B. – Nous en étions encore à l'enfance. Quand vous êtes arrivé à Paris, quand vous avez été à l'École normale, que vous avez été lié avec Nizan, et avec d'autres, qui je crois étaient assez engagés politiquement...

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Est-ce que vous-même vous l'étiez le moins du monde et comment considériez-vous ceux qui l'étaient ?

J.-P. S. – Non je ne l'étais pas. D'une certaine façon, j'en souriais. En estimant que c'était un jeu en dehors de leur travail, qui était l'École normale. D'autre part, je les admirais, parce que je n'étais pas moi-même capable de soutenir avec eux des discussions, de définir leurs buts ; mais ça ne m'intéressait pas. Par exemple, le socialisme, qui avait séduit beaucoup de mes camarades de l'École normale, ça ne me touchait pas.

S. de B. – Aron, par exemple.

J.-P. S. – Aron était au départ socialiste. Il ne l'est pas resté longtemps. Tous ces gens étaient préoccupés par ce qu'on appelait le socialisme, c'est-à-dire une certaine forme de société. Je n'étais pas contre, mais je n'étais pas pour non plus. Je n'étais pas non plus pour le capitalisme, mais je n'étais pas exactement

contre. Finalement, je pensais qu'on avait toujours plus ou moins les mêmes rapports avec la société. C'était des institutions, avec des hommes d'État qui les faisaient un peu changer, mais on avait soi-même à se débrouiller par rapport à toutes ces institutions. Je n'envisageais pas que j'aurais pu agir sur les institutions. Il aurait fallu que j'entre alors vraiment dans la politique, que je m'inscrive à un parti, que ce parti triomphe à des élections. Je n'y pensais même pas.

S. de B. – Vous aviez ce que vous appeliez, quand je vous ai connu, une esthétique d'opposition. Vous pensiez qu'il était bien que le monde fût en très grande partie haïssable, qu'il y eût de la bourgeoisie, qu'il y eût... un monde à détester, en somme.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et que le rôle de l'écrivain c'était justement de se tenir en face de ce monde en le dénonçant, en le détestant, mais pas tellement en voulant le changer. S'il avait été changé, s'il avait été tel qu'on aurait pu s'y plaire, on n'aurait plus pu le détester de la même manière. Il y avait une attitude quasi esthétique, dans votre cas. Vous aviez pourtant certaines convictions sur la société telle qu'elle était.

J.-P. S. – Je me rappelle qu'une des premières réactions que j'ai eues, c'était vers quinze ans, sur les colonies. Je considérais les colonies comme une mainmise infâme de l'État. Ça supposait des guerres, des guerres injustes, ça supposait la conquête d'un pays où on allait s'installer, et l'asservissement des habitants de ce pays. Et je considérais que cette activité était absolument déshonorante.

S. de B. – Pourquoi ? Ce n'était pas votre milieu qui vous insufflait cette idée.

J.-P. S. – Certainement non. J'y suis venu un peu, peut-être, par des lectures ; à La Rochelle, quand j'avais quatorze ans, les gosses n'étaient pas du tout intéressés par ça.

S. de B. – Alors ? Il y a toute une mythologie au contraire sur le rôle civilisateur du Blanc. Vous étiez quelqu'un pour qui la culture comptait beaucoup. Alors vous auriez pu donner dans ces mythologies-là ?

J.-P. S. – Mais je ne l'ai pas fait.

S. de B. – Pourquoi ? Essayez de trouver pourquoi.

J.-P. S. – Il y avait un personnage légendaire, quand nous étions en première, en hypo-khâgne, en khâgne, c'était Félicien Challaye, professeur de philosophie, qui parlait contre les colonies avec les élèves et qui les convainquait. Et j'ai tout de suite été mis au courant de ce personnage, d'abord par Nizan, qui était naturellement anticolonialiste, mais sans beaucoup de force. C'était des problèmes nationaux qui l'intéressaient.

S. de B. – C'est intéressant de voir que déjà tout jeune vous n'aviez absolument pas le sens de la supériorité d'une race, d'une culture, d'une civilisation, sur une autre.

J.-P. S. – Absolument pas.

S. de B. – Mais ça, c'est important. Comment est-ce que le fait de votre culture, de l'élitisme dans lequel vous étiez élevé, n'a pas déteint sur vous du moins d'une certaine manière ?

J.-P. S. – C'est vraiment l'idée d'égalité qui était première chez moi. Je pensais que les gens étaient mes égaux. Je crois que ça venait de mon grand-père qui le disait d'une manière formelle. La démocratie, pour lui, c'était des gens qui étaient tous égaux. Et j'ai eu, comme une perception spontanée, une vision de l'injustice qu'il y avait à traiter comme quelqu'un de moins important que soi un type qui était en fait un égal. Ça, je me rappelle : j'ai toujours pris comme exemple, en moi-même, dès que j'ai eu quatorze ans, l'Algérie. Et ça m'est resté quand je pensais à l'Algérie, beaucoup plus tard ; quand on était en guerre avec elle.

S. de B. – Ça a été votre première réaction politique accusée. C'est important. Et l'exploitation des ouvriers, est-ce que vous l'avez sentie assez jeune ?

J.-P. S. – Ça, c'est difficile à dire. Je ne me rappelle plus bien. Mon beau-père était directeur d'une usine de chantiers navals, à La Rochelle. Il avait à commander à beaucoup d'ouvriers. Je ne me rappelle plus très bien comment je les envisageais. Certainement en partie à travers la vision qu'en avait mon beau-père, qui traitait les ouvriers comme des mineurs, je veux dire des gens en dessous de vingt ans.

S. de B. – Oui, des enfants.

J.-P. S. – Des enfants. Par la suite, il a été très blessé par le communisme, qui représentait la contradiction de toute sa vie. Je n'ai jamais été pour une société socialiste avant la guerre de 39.

S. de B. – Oui.

J.-P. S. – Je me rappelle encore que, pendant la drôle de guerre, j'avais noté dans mon carnet que la société ne devait pas être socialiste.

S. de B. – Vous pensiez qu'elle vous serait invivable.

J.-P. S. – Oui. Je pensais d'après les descriptions qu'on avait de l'U.R.S.S., que je ne pourrais pas vivre dans ce pays.

S. de B. – Et pourtant, vous n'étiez pas à votre aise non plus dans cette société bourgeoise ?

J.-P. S. – Non. De sorte que j'inventais des sociétés mythiques : de bonnes sociétés dans lesquelles on devrait vivre. C'était du non-réel qui devenait le sens de ma politique, c'est un peu comme ça que je suis entré dans la politique.

S. de B. – Restons-en au moment où vous n'y étiez pas encore. Vous avez tout de même eu des réactions contre la division en classes. Je me rappelle très bien qu'une des choses qui agaçaient beaucoup cette dame et Guille, quand nous nous promenions ensemble en Espagne, c'est que par exemple, à Ronda, vous disiez avec écœurement : tout ça, c'est des demeures d'aristocrates. Et vous étiez furieux. Ça vous agaçait.

J.-P. S. – C'est très mystérieux. J'étais certainement très opposé à la vie qu'on faisait mener aux prolétaires, je la jugeais pénible, et j'étais certainement de leur côté. Avec, malgré tout, une espèce de méfiance qui venait certainement de ce que j'étais le beau-fils du directeur de l'usine.

S. de B. – Vous voulez dire quand vous étiez très jeune ?

J.-P. S. – Oui, à quatorze ans.

S. de B. – Je me rappelle que, quand nous avions été à Londres, vous vous intéressiez énormément aux problèmes du chômage ; vous vouliez aller voir les quartiers des chômeurs ; moi je voulais aller plutôt dans les musées ; vous aviez beaucoup plus une dimension sociale.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Quand vous êtes arrivé en khâgne, en hypo-khâgne,

à l'École normale, vous aviez des camarades qui avaient des convictions politiques ; tous ceux avec qui vous étiez ami étaient plus ou moins de gauche. Vous avez parlé des élèves d'Alain, qui étaient plus ou moins de gauche, qui étaient des radicaux, au sens que ça pouvait avoir alors. Nizan était à gauche, vos autres camarades aussi.

J.-P. S. – Tous à gauche. Il y avait ou des socialistes, ou des communistes. C'était beaucoup plus hardi d'être communiste à cette époque-là.

S. de B. – Mais, il y avait aussi une tendance de droite tala assez forte à l'École normale. Et, vous y étiez très hostile.

J.-P. S. – Oui, très hostile.

S. de B. – Pourquoi ? Je pense que c'était toute une attitude par rapport en même temps aux mœurs.

J.-P. S. – Oui ; pour ce qui est des mœurs, j'étais nettement à gauche. J'étais nettement antichrétien, par exemple. Vous savez que j'ai décidé à douze ans que Dieu n'existait pas, et je n'ai jamais changé ; ça m'amenait à revoir l'idée de ce qu'était une religion ; l'enseignement du lycée sur les religions : les religions antiques, le catholicisme et le protestantisme, ça amenait à considérer la religion comme un ensemble de préceptes, de commandements, de mœurs, variables d'un pays à l'autre et qui n'avaient aucun rapport avec Dieu ; Dieu n'existait pas. En conséquence, je n'étais pas religieux, je n'étais pas croyant, et toutes les tendances optimistes des croyants, ça me dégoûtait. Je pensais qu'ils se trompaient.

S. de B. – Vous étiez en principe pour la plus grande liberté des mœurs.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et de la parole ?

J.-P. S. – Et de la parole.

S. de B. – L'ensemble de vos convictions métaphysiques, ou religieuses, de vos idées sur les mœurs, ou sur la morale, pouvait se définir comme une espèce d'individualisme de gauche ?

J.-P. S. – C'est ça. C'était un individualisme de gauche. L'individu comptait beaucoup plus pour moi alors que par la suite. Je vivais d'ailleurs dans un monde d'individualisme ; mon

grand-père était un individualiste, et j'avais acquis des mœurs individualistes, Nizan était individualiste...

S. de B. – Oui, Nizan, tout inscrit qu'il fût... Il s'est inscrit à quelle époque au parti communiste ?

J.-P. S. – Il s'est inscrit deux fois. En khâgne, et il est revenu ensuite plus ou moins à droite ; et il s'est réinscrit en deuxième année d'École.

S. de B. – Il n'a pas essayé de faire pression sur vous pour que vous le suiviez ?

J.-P. S. – Non, pas du tout.

S. de B. – Et vos autres camarades, par exemple, les socialistes, ils n'essayaient pas non plus de vous endoctriner ?

J.-P. S. – Non. Si je le leur demandais, ils m'exposaient ce qu'ils faisaient et ce qu'ils sentaient ; libre à moi de les rejoindre ; ils me considéraient plutôt comme quelqu'un qui pourrait un jour ou l'autre aller vers le socialisme mais ce n'était pas à eux de me forcer.

S. de B. – Quand avez-vous lu Marx pour la première fois ?

J.-P. S. – En troisième année d'École. Troisième et quatrième.

S. de B. – Et quel effet ça vous a fait ?

J.-P. S. – L'effet d'une doctrine socialiste, que je trouvais bien raisonnée. Je vous ai dit que je croyais comprendre, et que je n'y comprenais rien : je ne voyais pas le sens que ça avait dans le moment. Les mots, je les comprenais, les idées, je les comprenais ; mais que ça s'applique au monde du présent, que la notion de plus-value ait un sens actuel, ça je ne le comprenais pas.

S. de B. – Ça, ça ne vous a pas frappé ?

J.-P. S. – Non. Ce n'était pas le premier système socialiste que j'avais eu l'occasion de lire...

S. de B. – Oui, seulement les autres étaient utopiques. Là, il y avait une analyse de la réalité.

J.-P. S. – Oui, mais il me manquait une case pour différencier l'utopie de ce qui n'était pas l'utopie.

S. de B. – Donc ça ne vous a pas fait un effet saisissant ? Moi, j'ai très mal compris Marx, mais il y a eu quand même cette notion de plus-value qui m'a donné un choc quand j'avais dix-huit ou dix-neuf ans. J'ai vraiment compris l'exploitation,

l'injustice d'une manière que je pressentais seulement vaguement, puisque je voyais bien qu'il y avait des riches, des pauvres, des exploités, etc. Là j'ai vu comment c'était systématisé. Ça m'a beaucoup frappée.

J.-P. S. – J'avais compris, mais je n'avais pas senti, moi. Je considérais que c'était important, que les textes que je lisais étaient intéressants. Mais il n'y a pas eu de choc. C'est qu'il y avait trop de choses à lire à ce moment-là.

S. de B. – Il y avait trop de chocs philosophiques de toutes espèces, vous voulez dire ?

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Quels sont vos premiers souvenirs de participation politique, de...

J.-P. S. – C'est très vague. La façon dont j'ai passé ma vie jusqu'en 39, du point de vue politique, est très vague.

S. de B. – Avez-vous eu quand même quelques émotions politiques ?

J.-P. S. – Oui, à partir de Doumergue.

S. de B. – La première fois que nous sommes venus en Italie, vous avez eu une émotion politique très désagréable, et quand vous avez été à Berlin, ce qui était important pour vous, c'était de faire de la philo, mais quand même vous avez été très sensible à la présence de S.A. dans les rues.

J.-P. S. – Oui, j'étais antinazi, et j'avais horreur des fascistes. Je me rappelle, à Sienne, avoir vu des fascistes en marche, un groupe de fascistes avec un chef à leur tête, un gros bonhomme boursouflé, avec une chemise noire, et il m'avait fait horreur.

S. de B. – Après, il y a eu la guerre d'Espagne, qui vous a touché.

J.-P. S. – Qui nous a touchés : vous aussi. Il y a eu l'engagement de Gérassi, qui nous a également liés à ça.

S. de B. – Ça a été une des premières cassures avec Mme Morel et Guille ; nous trouvions très bien que Gérassi, en tant qu'Espagnol, républicain, parte se battre. Même s'il ne savait pas bien se battre. Guille et cette dame disaient : il aurait dû penser à sa femme et à son enfant. Ça, c'était une réaction droitière ; ils étaient pour la république, bien sûr, mais dans la mesure où la

république était une démocratie libérale, très répressive à l'égard des ouvriers. Quand ça a commencé à aller un peu plus loin, ils n'ont pas aimé ça du tout. Nous, nous étions furieux que Blum ne donne pas d'armes à l'Espagne alors qu'il y avait l'Italie et l'Allemagne qui en donnaient largement, surtout l'Italie. Nous étions interventionnistes.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Puis, il y a eu le Front populaire.

J.-P. S. – Oui, le Front populaire. On a eu une drôle de situation dans ces années-là. On avait l'impression non pas de collaborer avec cette formation politique qu'était le Front populaire, mais de marcher à côté.

S. de B. – Expliquez-vous un peu mieux.

J.-P. S. – Il y avait le Front populaire, et puis il y avait des gens qui lui étaient liés plus ou moins. Nous n'étions pas de ceux-là. Nous étions très contents que le Front populaire ait réussi. Nous étions liés sentimentalement à ces groupes, mais nous ne faisions rien pour eux. Nous étions plutôt des spectateurs.

S. de B. – Une chose nous a séparés de Guille et de cette dame : quand les ouvriers ont commencé à faire des grèves, Guille disait : non, ça va entraver l'action de Blum. Il pouvait accepter Blum dans la mesure où il faisait régner l'ordre, et justement ne laissait pas trop les ouvriers prendre les décisions en main. Alors que nous, nous étions très extrémistes, très radicaux, très « le pouvoir aux soviets ». La prise des usines en main par les ouvriers, les conseils d'ouvriers, nous trouvions ça très bien. Théoriquement, nous étions aussi extrémistes que possible.

J.-P. S. – Oui, nous étions extrémistes, mais on ne faisait rien... D'autres, comme Colette Audry, s'étaient donnés à la politique de gauche ; ils ne faisaient pas grand-chose, parce que personne ne pouvait faire grand-chose, mais ils agissaient, et nous non.

S. de B. – Vous n'étiez personne, à ce moment-là, votre nom n'avait aucun poids, vous n'étiez d'aucun parti, vous ne vouliez pas en être, à titre individuel, vous n'aviez pas encore publié *La Nausée*. Donc, vous n'étiez personne. D'ailleurs les prétentions des intellectuels engagés, ça, ça nous faisait rigoler. Tout de

même vous suiviez les événements avec énormément d'intérêt. Avec Guille, avec Aron, avec Colette Audry, les conversations étaient très souvent politiques, vous n'étiez pas du tout le type enfermé dans sa tour d'ivoire et pour qui tout ça ne compte pas.

J.-P. S. – Absolument pas. Ça comptait énormément, c'était la vie quotidienne, c'était ce qui m'arrivait à moi.

S. de B. – Comment avez-vous réagi à la grande menace de guerre qu'il y a eu en 38 et ensuite à Munich ?

J.-P. S. – J'étais pour la résistance des Tchécoslovaques, et donc contre l'abandon de la Tchécoslovaquie par les puissances qui lui étaient alliées. Mais, cependant, après Munich j'ai eu une espèce de soulagement, du fait que la guerre s'éloignait. Cependant, nous étions pessimistes, vous et moi, et nous pensions que la guerre était proche.

S. de B. – J'étais beaucoup plus soulagée que vous, beaucoup plus lâche, j'avais beaucoup plus peur d'une guerre et il y a eu des discussions entre nous où je reprenais des arguments pacifistes d'Alain : je vous disais que le berger des Landes s'en foutait d'Hitler, et vous me répondiez que c'est pas vrai, qu'il s'en foutrait pas, qu'il se sentirait lui aussi concerné si Hitler gagnait, et que vous ne vouliez pas qu'on arrache les yeux de Nizan à la petite cuillère et qu'on vous oblige à brûler vos manuscrits. Vous étiez très violemment pour la guerre, je ne sais pas au moment de Munich même, mais en tout cas dans l'année qui a suivi ; vous pensiez qu'on ne pouvait pas laisser Hitler gagner, qu'on ne pouvait pas se croiser les bras et le laisser gagner. Qu'est-ce qui vous a évité de tomber dans le pacifisme où sont tombés par exemple beaucoup des élèves d'Alain et où j'aurais été un peu prête à tomber ; naturellement, dans l'irresponsabilité ?

J.-P. S. – C'est, je pense, que je n'avais pas de politique. On fait de la politique si on refuse ou si on accepte une déclaration de guerre, si on est parmi les gens qui décident de se battre ou qui décident de résister et de ne pas se battre : on a une ligne de conduite tracée. Moi je n'avais pas de ligne tracée. J'étais profondément hostile à Hitler depuis sa prise de pouvoir ; son attitude vis-à-vis des Juifs me paraissait intolérable. Je ne pouvais pas penser qu'il demeurerait indéfiniment chef d'un État

voisin ; par conséquent au moment où l'affaire de Dantzig a éclaté, même plus tôt, vers le mois de mars de cette année-là, j'étais contre Hitler ; après Munich j'ai éprouvé le soulagement de tout le monde, sans me rendre compte que c'était un soulagement qui impliquait une politique de perpétuelle adhésion à ce que faisait Hitler. Le soulagement était une attitude à refuser. Je ne l'ai pas eue longtemps. Je l'ai eue en contradiction avec moi-même : j'étais contre Munich, d'une certaine façon, mais soulagé que Munich ait eu lieu. La guerre reculait quelque temps. Et puis, pendant l'année, la Pologne est devenue le point central des projets d'Hitler. D'ailleurs, d'après ce qu'on a appris par la suite, et ce que nous apprenons en ce moment en lisant le livre sur Hitler de J. Fest, Hitler lui-même n'était pas décidé exactement à faire la guerre ; il ne savait pas exactement quand. Et quand il a fait son action en Pologne, il était persuadé qu'il tiendrait l'Angleterre hors de la guerre, et par conséquent la France. Et nous, nous étions convaincus qu'il fallait résister à la crise de la Pologne et à la tentative d'annexion d'Hitler, parce que, sans ça, tout était foutu.

S. de B. – Au nom de quoi ? C'était au nom de la morale, c'était une injustice ?...

J.-P. S. – Au nom d'une vague conception politique que j'avais, qui n'était pas socialiste, mais qui était républicaine. Mon grand-père aurait protesté comme moi. Il aurait protesté parce que c'était un viol, une agression.

S. de B. – C'était une attitude proprement morale, ou une attitude plus politique qui entrevoyait quel serait le destin du monde si Hitler régnait ?

J.-P. S. – C'était cela. La puissance de Hitler croissait chaque jour, et si on laissait aller, il devenait finalement le maître du monde. En tout cas de l'Europe. Et c'est ça qu'on ne pouvait supporter. Et ce qui me dressait contre lui, c'était des choses simples, c'était mon sentiment de la liberté, qui était celui de tous les Français, une certaine liberté politique. Quoique je n'aie jamais voté à ce moment-là (il ne faut pas oublier que je ne votais pas. Je n'ai pas voté avant la fin de la guerre). Et là, on tenait à

notre république parce que c'est la liberté des hommes, pensait-on, qui se retrouve dans le vote.

S. de B. – Pourquoi y teniez-vous puisque vous ne votiez pas ?

J.-P. S. – Je tenais à ce que les autres votent. Je pensais que je pourrais voter, si l'occasion me paraissait importante. Il n'y avait pas d'interdit. Simplement ça ne m'intéressait pas. Et les assemblées qui ont gouverné entre les deux guerres me paraissaient grotesques.

S. de B. – Mais cependant vous teniez à ce que ces assemblées continuent d'exister ?

J.-P. S. – Je pensais à ce moment-là qu'il fallait qu'elles continuent. Je n'avais rien contre la Constitution. Il se trouvait que le monde politique que je découvrais était un monde grotesque.

S. de B. – Un monde grotesque, et un monde de classe. Un monde où les gouvernants défendaient les classes privilégiées.

J.-P. S. – Je pensais que ce n'était pas absolument donné dans le fait qu'il y ait des élections, et des assemblées. Je pensais qu'on pouvait concevoir des élections correspondant réellement à la population. Je ne pensais pas, comme vous le savez, à la lutte des classes. Je n'ai compris la lutte des classes qu'au moment de la guerre, et après.

S. de B. – Vous la compreniez un petit peu, puisque, quand il y a eu le Front populaire, nous étions très contents que ce soit la victoire des travailleurs, et nous donnions de l'argent pour les grévistes.

J.-P. S. – Oui. Mais je ne voyais pas ça comme un mouvement qui opposait deux classes, la classe bourgeoise et le prolétariat, et qui les opposait nécessairement, historiquement.

S. de B. – C'est un peu rapide de dire que vous n'aviez pas conscience de la lutte des classes.

J.-P. S. – Je venais d'un milieu bourgeois qui, par conséquent, n'avait même pas entendu parler de la lutte des classes. Ma mère, et même mon grand-père, ne savaient pas ce que c'était. Et par conséquent, j'envisageais mon voisin, fût-il prolétaire ou bourgeois, comme un homme comme moi. Je n'envisageais pas du tout

ces distinctions qui, par la suite, me sont apparues comme si importantes.

S. de B. – Pourtant, dans l'ensemble, vous aviez horreur de la bourgeoisie ?

J.-P. S. – Horreur. Mais je n'avais pas horreur de la bourgeoisie comme classe. Les gens qui se pensaient bourgeois en 1920 ou en 1930 ne se pensaient pas comme une classe. Ils se pensaient comme une élite, et j'avais horreur de l'élite bourgeoise, de la morale bourgeoise. Mais je ne voyais pas ça comme une classe, une classe possédante et opprimant le peuple ; je voyais ça comme des gens qui avaient atteint, par certaines qualités, une espèce de réalité élitique et qui dominaient les autres. L'idée de classe nous manquait ; à vous aussi, d'ailleurs.

S. de B. – Je ne trouve pas ça très juste. Nous savions très bien, par exemple, que la guerre d'Espagne, c'était une lutte de classes.

J.-P. S. – Oui, nous le savions. Ces mots ne nous étaient pas étrangers. Nizan parlait des classes, étant communiste. Mais, si vous voulez, en tant que concept, on ne l'avait pas assimilé. J'ai commencé à m'occuper de la lutte des classes pendant et après la guerre.

S. de B. – Pourtant, quand on lisait l'*Histoire de la Révolution française*, de Jaurès…

J.-P. S. – C'était plus tard. C'était en 37, 38.

S. de B. – A ce moment-là, on comprenait bien la Révolution en termes de lutte des classes.

J.-P. S. – Oui, mais il n'y avait pas de prolétariat à ce moment-là. C'était le triomphe de la bourgeoisie, la Révolution. C'était différent. C'est pour ça qu'elle est enseignée avec beaucoup de faste dans nos écoles.

S. de B. – Si je parle de l'*Histoire* écrite par Jaurès, c'est parce que lui, il insiste beaucoup sur le côté bourgeois, qui ne va pas jusqu'à radicaliser les choses et qui laisse ce qu'on appelait le peuple en dehors de la victoire de la bourgeoisie. Je pense que vous exagérez, que vous simplifiez un petit peu. Vous la connaissiez la lutte des classes, quand même ?

J.-P. S. – Je la connaissais, mais c'est une notion dont je ne me

servais pas. Je n'interprétais pas un événement historique comme une opposition de classes.

S. de B. – Pourtant quand nous lisions l'*Histoire de la Commune* de Lissagaray, nous savions bien qu'il s'agissait d'une lutte des classes.

J.-P. S. – On savait, mais c'était une interprétation qui paraissait valable dans certains cas, et non valable dans d'autres. On n'aurait certainement pas réduit l'histoire à la lutte de classes. Vous ne pensiez pas que l'histoire gréco-romaine, ou l'Ancien Régime s'expliquaient par des classes en lutte.

S. de B. – Nous ne savons encore pas jusqu'à quel point il faut vraiment ne voir que les luttes de classes dans les événements historiques. La guerre israélo-arabe par exemple, c'est autre chose.

J.-P. S. – J'allais vous le dire. Et la lutte des classes nous est apparue comme essentielle après 45 ; pendant la guerre, et après 45 ; et nous la considérions comme une des causes essentielles des faits historiques, mais d'autres causes existaient aussi.

S. de B. – Comment êtes-vous passé d'une certaine conception de la lutte des classes, que vous connaissiez sans l'utiliser, à une conception de la lutte des classes qui est devenue pour vous une explication essentielle du monde ?

J.-P. S. – Tout a changé à partir de la guerre ; quand j'ai été en contact avec d'autres hommes, liés à moi parce qu'ils étaient du même régiment, quand j'ai vu comment ils envisageaient le monde, ce qui pourrait arriver dans deux hypothèses, celle où Hitler vaincrait, celle où Hitler serait vaincu ; moi, parti pour une guerre de trois mois, de six mois, comme tous les Français, j'ai commencé à penser à ce que c'était qu'être historique, que faire partie d'une histoire qui se décidait à chaque instant par des faits collectifs. Cela m'a fait prendre conscience de ce qu'était l'histoire pour chacun de nous ; chacun était l'histoire. C'est certainement la drôle de guerre, c'est-à-dire la mise en présence de deux armées qui ne bougeaient pratiquement pas, qui m'a ouvert les yeux.

S. de B. – Je ne vois pas en quoi ça vous a donné le sens de la lutte des classes.

J.-P. S. – Je ne dis pas la lutte des classes : l'histoire.

S. de B. – Ah oui ! l'histoire.

J.-P. S. – Le fait est que, à partir de 39, je ne m'appartenais plus. Je menais jusque-là, croyais-je, la vie d'un individu absolument libre ; je choisissais mes vêtements, ma nourriture, j'écrivais des choses ; j'étais donc selon moi un homme libre à l'intérieur d'une société, et je ne voyais pas du tout que cette vie était complètement conditionnée par la présence d'Hitler et des armées hitlériennes en face de nous ; j'ai compris par la suite, j'ai essayé un peu de l'exprimer dans mon roman (le premier tome des *Chemins de la liberté,* et un peu le second). Donc, j'étais là, avec des vêtements militaires, qui m'allaient fort mal, au milieu d'autres personnes qui portaient les mêmes vêtements que moi ; nous avions une liaison qui n'était pas une liaison familiale, ni une liaison d'amitié, et qui était cependant très importante. Nous avions des rôles, qui nous étaient distribués de l'extérieur. Je lançais des ballons et les regardais par la lorgnette. On m'avait appris ça quand je ne pensais jamais m'en servir, pendant mon service militaire. Et j'étais là, à faire ce métier, parmi d'autres gens inconnus qui faisaient ce métier comme moi, qui m'aidaient à le faire, que j'aidais à le faire, et on regardait mes ballons s'en aller dans les nuages. Et ça, à quelques kilomètres de l'armée allemande, où il y avait des gens comme nous, qui s'occupaient de ça aussi, et il y avait d'autres gens qui préparaient une attaque. Il y avait là un fait absolument historique. Je me trouvais brusquement dans une masse, où on m'avait donné un rôle précis et stupide à jouer, et que je jouais en face d'autres gens, vêtus comme moi de costumes militaires, et qui avaient le rôle de déjouer ce que nous faisions et, à la fin, d'attaquer.

La deuxième, et plus importante prise de conscience, ça a été la défaite et la captivité. A partir d'un certain moment, j'ai été refoulé sur d'autres positions, avec mes camarades ; en camion, nous sommes arrivés à une ville ; — on s'y est installé ; on couchait dans les maisons des habitants ; on avait affaire à des Alsaciens d'une mentalité très variable. Je me rappelle un paysan alsacien qui était pour les Allemands, et qui soutenait des théories progermaniques en face de nous ; nous couchions là,

nous partions, mais nous ne savions pas si nous arriverions à échapper à l'armée allemande. Nous sommes restés à cet endroit pendant trois, quatre jours. Les Allemands se sont approchés. Nous avons entendu, un soir, le canon tirer sur un village qui était à une dizaine de kilomètres ; sur la route plate, on le voyait assez bien, et nous savions que les Allemands allaient arriver dans la journée du lendemain. Et là aussi, ça m'a fait très fort, historiquement, ces faits qui étaient de petits faits, qui n'appartiendraient à aucun manuel, à aucune histoire de la guerre ; un petit village était bombardé ; un autre attendait, qui allait être pris à son tour. Il y avait des gens coincés là qui attendaient que les Allemands s'occupent d'eux. J'ai été me coucher ; nous avions été abandonnés par nos officiers qui se sont promenés dans une forêt avec un drapeau blanc en tête et qui ont été faits prisonniers comme nous, mais à des heures différentes. Nous sommes restés entre soldats et sergents, nous avons dormi et le lendemain matin nous avons entendu des voix, des coups de feu, des cris ; je me suis habillé rapidement, je savais que ça voulait dire que j'allais être fait prisonnier ; je suis sorti ; j'avais couché chez des paysans, qui étaient sur la place ; je suis sorti et je me rappelle cette étrange impression de cinéma que j'ai eue, l'impression que je jouais une scène de cinéma, et que c'était pas vrai. Il y avait un canon qui tirait contre l'église, où sans doute il y avait des résistants, arrivés la veille ; ce n'était certainement pas des gens de chez nous, parce que nous ne songions pas à résister, nous n'avions pas les moyens d'ailleurs. J'ai traversé sous les fusils des Allemands la place pour aller d'où j'étais à l'endroit où ils étaient ; et ils m'ont poussé, ils m'ont mis dans une immense troupe de garçons qui se déplaçaient vers l'Allemagne. J'ai raconté ça dans *La Mort dans l'âme*, mais je l'ai attribué à Brunet. On a marché, et on ne savait pas très bien ce qu'on allait faire de nous. Il y en avait qui espéraient qu'on allait nous libérer huit jours ou quinze jours plus tard. De fait, c'était le 21 juin, jour de ma naissance, et d'autre part jour de l'armistice. Nous avons été faits prisonniers à quelques heures de l'armistice. On a été emmenés dans une caserne de gendarmes, et là encore j'apprenais ce que c'était que la vérité historique. J'ai appris que

j'étais quelqu'un qui vivait dans une nation exposée à différents dangers, et que ce quelqu'un était exposé à ces dangers. Il y avait là une espèce d'unité entre les hommes qui étaient là ; une idée de défaite, une idée d'être prisonnier, qui paraissait à ce moment-là beaucoup plus importante que tout le reste. Tout ce que j'avais appris, écrit, les années d'avant ne m'apparaissait plus comme valable, ni même comme ayant un contenu. Il fallait être là, manger quand on nous donnait à manger — ce qui était d'ailleurs fort rare ; il y a des jours où on ne mangeait pas du tout parce qu'on n'avait pas prévu des nourritures pour tant de prisonniers. On dormait dans cette caserne sur le plancher.

S. de B. – A Baccarat, c'était là ?

J.-P. S. – Oui. Sur le plancher des différentes salles. Moi j'étais au grenier avec des tas de copains, nous couchions par terre, j'ai été un peu fou de faim, pendant deux, trois jours, comme beaucoup de mes voisins ; on délirait, parce qu'on n'avait rien à manger, on était là, couchés sur le sol ; on avait des heures de délire, des heures de sang-froid, ça dépendait. On n'était pas administrés par les Allemands, ils nous avaient fourrés là, et puis un beau jour on nous a donné des morceaux de pain et nous avons commencé à aller mieux. Et puis finalement on a pris un train et on est allé en Allemagne. Ça a été un coup parce qu'on était encore vaguement optimistes. Je pensais qu'on resterait là, en France, et qu'un jour, une fois les Allemands installés, ils nous lâcheraient et ils nous feraient revenir chez nous. Ce qui n'était absolument pas leur intention, puisque nous sommes allés au-dessus de Trèves, dans un camp de prisonniers ; de l'autre côté du camp, il y avait une route, et de l'autre côté de la route, une caserne allemande. Beaucoup d'entre nous travaillaient à la caserne allemande. Moi je suis resté prisonnier sans rien faire. Je ne faisais rien, je voyais des prisonniers, je liais des amitiés, avec des curés, avec un journaliste.

S. de B. – Ça, on en a parlé l'autre jour. Mais ce que je voudrais savoir c'est : dans quelle mesure est-ce que tout cela vous a découvert la lutte des classes ? Que vous ayez découvert une dimension historique de la guerre, d'accord.

J.-P. S. –Attendez.

S. de B. – Bon.

J.-P. S. – Je suis resté en Allemagne jusqu'au mois de mars. Et j'ai pris connaissance là, d'une façon étrange, mais qui m'a marqué, d'une société, avec des classes, des séries, des gens qui étaient dans des groupes, d'autres dans d'autres ; une société de vaincus, qui étaient nourris par une armée qui les tenait prisonniers. Et cependant la société était là tout entière. Il n'y avait pas d'officiers, nous étions de simples soldats ; moi j'étais deuxième classe, et j'ai appris à obéir à des ordres malveillants, à comprendre ce qu'était une armée ennemie ; j'avais des rapports avec des Allemands, comme tout le monde, soit pour leur obéir, soit quelquefois pour entendre leurs conversations ineptes et orgueilleuses ; je suis resté là jusqu'au moment où je me suis fait passer pour civil et libérer. On m'a emmené en train jusqu'à Drancy, on m'a fait entrer dans des casernes de gardes mobiles, qui étaient immenses, c'était des gratte-ciel. Elles étaient trois ou quatre et elles étaient remplies de prisonniers de guerre ; j'ai été libéré quinze jours après.

S. de B. – Déjà à ce moment-là, vous m'aviez écrit des lettres dans lesquelles vous disiez : je ferai de la politique. Qu'est-ce que ça voulait dire quand vous écriviez ça ?

J.-P. S. – Ça voulait dire que j'avais découvert en quelque sorte un monde social, et je m'étais découvert forgé par la société, au moins d'un certain point de vue ; mais forgé dans ma culture, et aussi dans certains de mes besoins, ma manière de vivre. J'avais été re-formé, en quelque sorte, par le camp de prisonniers. On vivait en masse, on se touchait tout le temps, et je me rappelle avoir écrit que la première fois que j'ai été libéré dans Paris, j'ai été étonné de voir les gens dans un café, à de telles distances. Ça me paraissait de l'espace perdu. Je revenais donc en France avec l'idée que les autres Français ne se rendaient pas compte de ça ; que certains s'en rendaient compte, ceux qui revenaient du front et qui étaient libérés, mais qu'il n'y avait pas de gens pour les décider à résister. Voilà ce qui semblait être la première chose à faire en revenant à Paris, c'était de créer un groupe de résistance ; essayer, de proche en proche, de gagner la plupart des gens à la résistance, et créer ainsi un

mouvement de violence qui chasserait les Allemands. Je ne pensais pas absolument qu'ils seraient chassés mais qu'il y avait quatre-vingts chances sur cent — j'étais toujours optimiste — pour qu'ils soient chassés ; restaient vingt chances sur cent pour qu'ils soient victorieux. Même en ce cas je pensais qu'il fallait quand même résister parce qu'ils finiraient par se lasser d'une manière ou d'une autre ; comme Rome, qui conquérait des territoires mais qui s'y perdait en même temps.

S. de B. – Mais vous n'envisagiez pas n'importe quelle espèce de résistance ? Votre mouvement s'appelait Socialisme et Liberté. Quel était le rapport en vous entre le côté socialiste et le côté résistant ? Vous avez pris des contacts avec des résistants de droite. Vous avez pris aussi, ou vous avez fait prendre des contacts avec des résistants de gauche. Comment se situait pour vous le rapport de la résistance et du socialisme ?

J.-P. S. – Le fascisme se présentait d'abord comme un anticommunisme, et par conséquent une des résistances, c'était d'être communiste. Ou du moins socialiste. C'est-à-dire de prendre une position absolument opposée à celle du national-socialisme. C'était en insistant sur le désir d'une société socialiste qu'on pouvait s'opposer le mieux aux nazis. Nous avons donc créé ce mouvement, dont j'ai été, et vous aussi, presque les fondateurs.

S. de B. – Parlez de vos rapports avec le communisme sous la Résistance. Le pacte germano-soviétique et la réaction de Nizan, ça vous a beaucoup touché.

J.-P. S. – Nizan était sorti du parti communiste ; il m'a écrit pendant la guerre, avant que je ne sois fait prisonnier et qu'il ne soit tué, une lettre dans laquelle il disait qu'il n'était plus communiste et qu'il réfléchissait à tout ça. Il avait pris une attitude de réflexion avant de reprendre une position politique définie. Le pacte germano-soviétique a été pour nous une stupeur comme pour la majorité des gens.

S. de B. – Pourquoi avez-vous créé un mouvement personnel, pourquoi n'avez-vous pas travaillé tout de suite avec les communistes ?

J.-P. S. – Je l'ai proposé. Je l'ai fait proposer par des amis qui

étaient liés au parti communiste, et la réponse fut : Sartre est renvoyé par l'Allemagne pour faire de la propagande nazie parmi les Français, sous couleur de résistance. Nous ne voulons pour rien au monde collaborer avec Sartre.

S. de B. – Pourquoi y avait-il cette hostilité des communistes à votre égard ?

J.-P. S. – Je ne sais pas. Ils ne voulaient pas se lier à des gens qui n'étaient pas avec eux avant la guerre... Ils savaient bien que je n'étais pas un traître, comme ils le disaient, mais ils ne savaient pas si je pouvais marcher avec eux. Ce qu'ils ont fort bien su deux ans plus tard.

S. de B. – Donc, vous êtes rentré, les communistes n'ont pas voulu marcher avec vous et vous avez fondé un mouvement.

J.-P. S. – On a fondé le mouvement Socialisme et Liberté. Le titre a été choisi par moi, parce que je pensais à un socialisme où la liberté existerait. J'étais devenu socialiste, à ce moment-là. Je l'étais devenu d'une part parce que, en somme, notre vie de prisonniers c'était un triste socialisme, mais c'était une vie collective, une communauté ; pas d'argent, de la nourriture distribuée, des obligations imposées par un vainqueur ; c'était donc une vie communautaire et on pouvait supposer qu'une vie qui ne serait pas celle de prisonnier, tout en restant communautaire, pourrait être heureuse. Je n'envisageais pas quand même un socialisme de ce genre, avec des tables communes, etc. et vous non plus certainement.

S. de B. – Certainement non.

J.-P. S. – D'ailleurs vous étiez peu gagnée par l'idée de socialisme.

S. de B. – Je ne sais pas. J'ai toujours été assez vague là-dessus. J'étais tout de même assez gagnée par l'idée de socialisme. Il y avait un côté d'égalité dans la pénurie qui me plaisait beaucoup pendant l'Occupation. Et je pensais qu'un vrai socialisme, qui aurait des raisons positives, constructives, ce serait vraiment très bien. Mais restons sur votre lancée à vous. Donc, vous étiez revenu avec l'idée que le socialisme était vivable ?

J.-P. S. – Oui. Mais je n'étais pas encore très convaincu. J'ai

élaboré, je me rappelle, toute une Constitution pour l'après-guerre.

S. de B. – Qui vous avait demandé de faire cette Constitution ?

J.-P. S. – Je ne me rappelle plus. C'est quand de Gaulle était à Alger, je crois.

S. de B. – Toujours est-il qu'on vous avait demandé d'élaborer un projet de Constitution.

J.-P. S. – C'est ça. Alors il y en a eu deux exemplaires : un qui a été envoyé à de Gaulle. Et l'autre, qui a été perdu, je ne sais pas où, et qui a été retrouvé par Kanapa.

S. de B. – Kanapa était un de vos anciens élèves. Il était déjà communiste ?

J.-P. S. – Oui, bien sûr. Donc, il y avait dans ce projet de Constitution, une manière de m'habituer au socialisme, de travailler un peu sur cette idée pour qu'elle devienne quelque chose de cohérent, que j'en comprenne le sens.

S. de B. – Est-ce que vous vous rappelez un peu ce qu'il y avait dedans, comment ça s'orientait ?

J.-P. S. – Il y avait un grand passage sur les Juifs.

S. de B. – Ça je me rappelle, parce que nous avons discuté ; et c'est vous qui aviez raison, d'ailleurs ; moi, je pensais que les Juifs devaient être considérés comme ayant le droit de tous les citoyens, mais ni plus ni moins ; vous, vous teniez à ce qu'il y ait des droits très précis qui leur soient accordés : de parler leur langue, d'avoir leur religion, d'avoir leur culture, etc.

J.-P. S. – Oui. Ça me venait d'avant-guerre. Quand j'ai écrit *La Nausée*, j'ai vu un Juif dont on a souvent parlé ensuite, Mendel. Il a parlé avec moi, et m'a convaincu. Moi je voulais faire des Juifs des citoyens comme les chrétiens, et lui m'a convaincu de la spécificité du fait juif et qu'il fallait donner aux Juifs des droits particuliers. Pour en revenir à ma conversion au socialisme, c'est certainement un des éléments qui m'a fait accepter la proposition — surprenante, mais liée à l'évolution du parti — que m'ont faite les communistes. Par l'intermédiaire d'un communiste que j'avais connu pendant que j'étais prisonnier à Trèves, Billet.

S. de B. – Ah oui, je me rappelle. Je l'avais vu.

J.-P. S. – Il était communiste. Il était en train de constituer une organisation de résistants liés aux communistes. Et il m'a proposé d'y entrer. Depuis un an, je ne faisais absolument plus rien ; notre groupe s'était disloqué.

S. de B. – Donc les communistes, après vous avoir tourné le dos et avoir refusé de travailler avec vous en faisant courir le bruit que vous étiez un mouton, ont finalement décidé de travailler avec vous. Ça s'est passé comment ?

J.-P. S. – Je ne sais pas ; un jour j'ai rencontré un camarade de captivité qui m'a dit : pourquoi ne fais-tu pas de la résistance avec nous et n'entres-tu pas dans le groupe de chez nous qui s'occupe d'art et de littérature ? J'ai été très surpris, j'ai dit que je ne demandais pas mieux, et effectivement, il y a eu un rendez-vous de pris, et quelques jours plus tard, j'étais du C.N.E., c'est-à-dire le Comité National des Écrivains. Ce C.N.E. comprenait différentes personnes ; il y avait Claude Morgan, Leiris, Camus, Debû-Bridel, bien d'autres.

S. de B. – Et qu'est-ce que vous faisiez ?

J.-P. S. – Je suis entré dans ce comité. Évidemment, quelque chose s'était passé, un changement...

S. de B. – Il n'y avait pas que des communistes d'ailleurs là-dedans, puisque vous parlez de Leiris.

J.-P. S. – Non. Leiris ou Debû-Bridel n'étaient absolument pas communistes. Mais je pense qu'il y a eu un changement dans les directions du parti communiste en ce qui concerne les recrutements. On a dû dire : il faut se montrer plus ouvert. En tout cas le fait est que, en 43, je suis devenu membre du C.N.E. et que j'ai travaillé avec eux à des écrits, des feuilles clandestines, essentiellement *Les Lettres françaises*, où j'ai publié un article contre Drieu la Rochelle ; et puis par la suite, au moment de la Libération, on nous avait donné mission de garder armes à la main, c'est-à-dire avec un pistolet qui était commun à tous, les acteurs et nous, la Comédie-Française. Nous nous sommes donc installés, tantôt les uns, tantôt les autres, à la Comédie-Française ; à un moment donné, j'ai joué le rôle de directeur de la Comédie-Française. J'étais dans le bureau directorial, j'ai couché par terre, assez rudement, une nuit. Et le lendemain, j'ai refusé

l'entrée à Barrault. J'ai dit qu'il n'entre pas. Et puis le jour de la Libération, il y a eu des batailles de rues, il y a eu de petits combats à la Comédie-Française ; on a fait une barricade, et je me rappelle encore avoir vu, dans la rue de la Comédie-Française, le responsable d'une bande de soldats allemands prisonniers qu'il conduisait à la Cour des comptes. J'ai dû coucher aussi une nuit avec Salacrou. Nous couchions dans la même chambre. Enfin, il y avait un peu de mouvement.

S. de B. – Et après la guerre, quelle a été votre attitude politique ?

J.-P. S. – Après la guerre, les premiers numéros officiels des *Lettres françaises* ont paru dès l'arrivée de De Gaulle et je me rappelle avoir publié dans le premier numéro un article sur l'Occupation et les bagarres de la Résistance.

S. de B. – Vous avez commencé à collaborer aux *Lettres françaises ?*

J.-P. S. – Oui. J'ai écrit cet article, en tout cas. Je ne me rappelle pas que j'en aie écrit d'autres. Dès le début, dès l'arrivée des communistes comme parti officiel, ça n'a plus marché. Il est évident que les communistes n'étaient pas d'accord avec le fait que j'étais devenu un écrivain connu. C'était arrivé brusquement ; des gens qui revenaient d'Angleterre ou d'Amérique me considéraient comme un écrivain connu. Et je revenais d'Amérique d'ailleurs ; j'avais été envoyé en Amérique par *Combat ;* les Américains avaient réclamé des journalistes français.

S. de B. – Oui : par *Le Figaro* et par *Combat.*

J.-P. S. – Alors je suis revenu, et là je me suis retrouvé en face des *Lettres françaises*, du parti communiste, des écrivains des *Lettres françaises...*

S. de B. – D'*Action* aussi.

J.-P. S. – Et d'*Action*, oui. *Action* était un hebdomadaire procommuniste, qui avait été dirigé à un moment par Ponge et Hervé. Et j'ai écrit dans *Action* aussi.

S. de B. – Vous n'étiez pas seulement un écrivain connu. Vous aviez fondé aussi vous-même, à partir de 45, une revue qui mobilisait beaucoup de gens et beaucoup d'intellectuels, et qui n'était pas communiste. Par conséquent, vous représentiez une

possibilité autre que le communisme, pour les écrivains de gauche. Comment vous sentiez-vous par rapport à eux ?

J.-P. S. – Eh bien ! je n'envisageais pas le communisme sous la forme où ils l'envisageaient, eux, c'est-à-dire sous la forme soviétique, mais je pensais que le sort de l'humanité était dans l'application d'un certain communisme.

S. de B. – Mais pensiez-vous qu'il aurait pu y avoir un dialogue ? Ils étaient furieux que vous proposiez en somme une idéologie de rechange, comme ils appelaient ça, et ils reprenaient sur votre compte toutes les insultes de la droite. Comment avez-vous senti ça ?

J.-P. S. – Il y a plusieurs points de vue. Il y a le point de vue personnel de mes rapports avec les communistes : je les ai trouvés infects avec moi, et je me suis battu contre eux. Et je n'ai changé que plus tard.

S. de B. – Oui, en 52.

J.-P. S. – Et j'étais donc assez hostile aux communistes en tant qu'individus. Eux n'avaient aucun bon sentiment pour moi. Ils avaient des consignes, et aucun sentiment d'aucune sorte. Sauf peut-être une vague sympathie chez Claude Roy.

S. de B. – Ce que je voudrais savoir c'est quelle importance ça avait ces dissensions politiques ; et pour le R.D.R. dans quelle mesure vous étiez engagé à fond et dans quelle mesure vous restiez un peu sceptique.

J.-P. S. – J'étais sceptique. Je n'étais pas engagé à fond.

S. de B. – Et qu'est-ce que ça vous a fait quand, à propos des *Mains sales*, les communistes vous ont couvert de boue ?

J.-P. S. – Ah ! Ça me paraissait normal. Ils étaient contre le R.D.R., et c'était leur manière d'attaquer.

S. de B. – Ça vous semblait normal, donc, pas à cause du contenu de la pièce, mais par suite de l'attitude politique qu'ils devaient avoir à votre égard de toute façon ?

J.-P. S. – C'est ça. Ça m'était un peu désagréable, surtout qu'il y avait parmi eux des gens qu'on aimait bien, comme Marguerite Duras, qui était communiste à ce moment-là, et qui avait écrit un article perfide, dans *Les Lettres françaises*, je crois. Vous vous rappelez ?

S. de B. – Je me rappelle que, dans l'ensemble, tous les communistes avaient été contre vous. Alors, comment vous situiez-vous politiquement ? Parce que, si vous n'aviez pas beaucoup de confiance dans le R.D.R., d'autre part, vous ne vouliez pas du tout vous joindre au parti communiste et être sympathisant à tout prix ? Vous n'aviez pas le genre : moi, si on me donne des coups de pied au cul, je les accepterai avec plaisir.

J.-P. S. – Eh bien ! je n'avais pas de position. On voyait les choses à ce moment-là, vers 50, en termes de menace de guerre. J'étais mal vu par les Soviétiques et s'ils envahissaient l'Europe, comme on le supposait, je ne voulais pas partir. Je voulais rester en France. Cela dit, avec qui aurais-je été, je n'en savais rien.

S. de B. – Quelle importance avait pour vous cette dimension de votre vie ? Tout de même, vos écrits demeuraient la chose principale.

J.-P. S. – Oui, c'était mes écrits qui comptaient.

S. de B. – Pensiez-vous que, du moment que vous faisiez de la littérature engagée, que vous aviez découvert que nommer, dévoiler, c'est changer le monde, pensiez-vous que, finalement, votre action individuelle en tant qu'écrivain aurait du poids, avait de l'avenir ?

J.-P. S. – Oui. Je le pensais.

S. de B. – Je crois que vous aviez raison d'ailleurs.

J.-P. S. – Je le pensais. Je l'ai toujours pensé.

S. de B. – Alors pourquoi teniez-vous à être lié avec un mouvement politique, comme le R.D.R. ?

J.-P. S. – Je n'y tenais pas. Mais quand on me l'a proposé, j'ai cru devoir accepter. J'espérais que le R.D.R. serait un mouvement lié avec le communisme, mais qui représenterait un peu ce qu'était en Italie le socialisme de Nenni.

S. de B. – Les communistes français n'en voulaient pas. Les communistes italiens étaient beaucoup plus conciliants, ils ont pu accepter une alliance avec le parti socialiste de Nenni, c'est-à-dire avec un parti socialiste de gauche.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Alors, c'était ça l'idée. Mais en France, ce n'était pas possible. Autre chose : quand vous avez eu en main le code

de travail administratif, le code soviétique selon lequel on pouvait interner les gens sur simple mesure administrative, vous l'avez publié.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et qu'est-ce que vous avez pensé à ce moment-là ? Quand vous avez su que les camps, ça existait vraiment et qu'il y avait des quantités considérables de déportés ?

J.-P. S. – J'ai considéré que c'était un régime inacceptable.

S. de B. – Oui. Vous avez fait là-dessus un article avec Merleau-Ponty.

J.-P. S. – C'est Merleau-Ponty qui l'a fait.

S. de B. – Et vous l'avez signé tous les deux. Vous disiez qu'un pays où il y avait une telle quantité de déportés et de fusillés ne pouvait pas être appelé un pays socialiste. En somme, à partir de votre rupture avec le R.D.R., vous avez vécu dans une grande solitude politique ?

J.-P. S. – Une solitude complète.

S. de B. – Disons que vous n'avez plus fait de politique.

J.-P. S. – Je n'en ai plus fait en somme, jusqu'à... 68.

S. de B. – Attendez. En 52, vous vous êtes rapproché des communistes. Vous rappelez-vous la période entre la rupture avec le R.D.R. et ce rapprochement ?

J.-P. S. – J'écrivais des livres et ça me prenait tout mon temps.

S. de B. – Mais est-ce que ça ne représentait pas un certain manque, un vide, de ne plus être lié à aucune organisation politique ?

J.-P. S. – Non. Je n'étais pas encore vraiment politisé, je ne considérais pas ça comme essentiel. J'écrivais que c'était une dimension de l'homme, la politique. Mais, en fait, ça n'était guère une dimension de moi. Ça l'était en fait, mais je ne le savais pas. J'ai commencé à m'en rendre compte à partir du moment où j'ai été lié aux communistes, c'est-à-dire quatre ans plus tard. J'avais une espèce d'esthétisme politique pendant ces années-là. L'Amérique avait été pendant longtemps un pays de rêve pour moi, du temps de Nick Carter et de Buffalo Bill ; puis ç'avait été un pays où j'aurais aimé vivre ; un pays qui m'avait séduit par certains côtés, qui m'avait repoussé par d'autres. Bref,

ce n'était pas un pays que j'aurais aimé voir détruit dans une guerre avec l'U.R.S.S. Et l'U.R.S.S., qui se présentait encore comme le pays du socialisme, je pensais que sa destruction aurait été terrible aussi. Donc, je considérais une guerre russo-américaine comme une double catastrophe. Et je suis resté comme ça pendant assez longtemps, sans trop savoir ce qu'il fallait faire. Il ne fallait pas partir, s'il y avait une guerre, bien sûr, il fallait rester en France ; il fallait faire de la résistance pour un socialisme et non pas pour les Américains, pensais-je, il fallait donc être un résistant caché.

S. de B. – Venons-en à la guerre d'Indochine.

J.-P. S. – La guerre d'Indochine, nous avons été les premiers à la condamner, dans *Les Temps modernes* ; nous étions liés à des Vietnamiens, un surtout que j'ai bien connu : Van Chi. Il nous apportait des renseignements.

S. de B. – Ce n'était pas un philosophe, mais un politique.

J.-P. S. – Mais il était professeur aussi.

S. de B. – Il nous invitait de temps en temps à déjeuner dans un restaurant vietnamien. Mais, sauf les articles écrits dans *Les Temps modernes*, on n'avait guère de moyens d'agir.

J.-P. S. – En effet. Nous avons fait un numéro des *Temps modernes* spécialement indochinois et Van Chi nous a aidés en nous apportant des textes d'Indochine.

S. de B. – Oui. Ça c'était une dimension importante à l'horizon de notre vie politique, cette guerre.

J.-P. S. – En somme, nous avions la position des communistes.

S. de B. – Sur ce plan-là, oui, nous étions très proches.

S. de B. – Dans notre conversation d'hier, vous me disiez qu'il y avait une chose que vous n'aviez pas assez soulignée, c'était le rapport que vous aviez toujours voulu établir entre le socialisme et la liberté.

J.-P. S. – Oui ; le socialisme, pour beaucoup de gens, représente une plus grande liberté, une liberté économique

d'abord, et puis une liberté culturelle, une liberté d'action, quotidienne, une liberté de grandes options ; ils se veulent libres, c'est-à-dire non pas conditionnés par une société mais se formant eux-mêmes, d'après leurs propres options. Seulement, en fait, le socialisme tel qu'il nous est présenté, par les marxistes, par exemple, ne comporte pas cette notion. Marx l'avait, et quand il envisageait la période lointaine du communisme, il imaginait que la société serait faite d'hommes libres. La liberté qu'il envisageait n'était pas tout à fait celle que j'envisage, mais elles se ressemblaient quand même. Seulement les marxistes ne donnent absolument plus aucune place en France à la notion de liberté. Ce qui est important pour eux, c'est le type de société qu'ils vont former, mais, dans les structures de cette société, les personnes s'insèrent comme des machines ; ce socialisme reconnaît certaines valeurs, par exemple la justice, c'est-à-dire une espèce d'égalité entre ce que la personne donne et ce qu'elle reçoit, mais l'idée que par-delà le socialisme, un homme libre peut exister — je dis par-delà, je ne veux pas dire à une époque ultérieure, mais en dépassant à chaque instant les règles du socialisme — ça c'est une idée que les Russes n'ont jamais eue. Il ne semble pas que le socialisme de l'U.R.S.S. — si on peut encore appeler cela un socialisme — comporte une permission donnée à une personne de s'épanouir dans le sens qu'elle a choisi. C'est ça que j'ai voulu dire, donnant à ce pauvre petit groupe que nous étions en 40, 41, le nom de Socialisme et Liberté. Quoique fort difficile à réaliser à partir du socialisme, c'était cette liaison-là, socialisme-liberté, qui représentait ma tendance politique. C'était ma tendance politique et je n'en ai jamais changé. Et aujourd'hui encore, c'est le socialisme et la liberté que j'ai essayé de défendre dans nos conversations avec Gavi et Victor.

S. de B. – Oui, mais ça c'est le présent. Pour revenir à ce dont on parlait hier, c'est cette volonté de lier socialisme et liberté qui vous a amené à osciller entre le parti communiste, la formation du R.D.R., la solitude, un retour au parti communiste, etc. Il ne faut pas refaire toute l'histoire chronologique de votre vie politique jusqu'en 62, parce que, ça, je l'ai écrit en partie sous votre dictée dans *La Force des choses*. Mais ce que je voudrais

savoir c'est ce que vous pensez de votre itinéraire, mettons jusqu'à la fin de la guerre d'Algérie.

J.-P. S. – Eh bien! que je suivais ma ligne, qu'elle était difficile, qu'elle était dure, que je me trouvais souvent en minorité, souvent seul, mais que c'était bien ça que j'ai toujours voulu : le socialisme et la liberté. La liberté, j'y croyais depuis longtemps, et j'en avais parlé déjà dans *L'Être et le néant*, dont elle est le sujet principal. J'ai l'impression d'avoir vécu libre, depuis mon enfance jusqu'à maintenant, tout en suivant bien entendu les courants généraux. Mais j'ai vécu libre, et finalement je me retrouve actuellement avec la même idée où se lient toujours socialisme et liberté.

S. de B. – Vous avez toujours rêvé à cet accord, vous ne l'avez jamais rencontré. Est-ce que vous avez eu quelquefois l'illusion de le rencontrer ? A Cuba peut-être ?

J.-P. S. – Cuba, oui. Il y avait des tendances diverses, qui s'opposaient, mais à ce moment-là, quand j'y étais, Castro n'avait pas de vrais principes culturels, il ne voulait pas imposer une certaine culture. Par la suite, il a changé.

S. de B. – C'était en 60, c'est-à-dire peu après la prise du pouvoir.

J.-P. S. – Il ne voulait même pas qu'on parle de socialisme à ce moment-là. Il m'avait demandé quand je parlerais de lui dans mes articles en France de ne pas parler de socialisme.

S. de B. – On parlait de castrisme, en fait.

J.-P. S. – En vérité, c'était une révolution qui n'était pas encore faite. Je me rappelle que je leur demandais toujours : si vous avez la terreur devant vous, qu'allez-vous faire ?

S. de B. – Et, en effet, ils ont bien eu, après, une espèce de terreur.

J.-P. S. – Ils la devinaient, déjà, ils se demandaient, mais ils ne me répondaient pas, ou ils répondaient qu'il n'y aurait pas de terreur.

S. de B. – Je reviens à ma question : pouvez-vous me dire ce que vous vous rappelez avoir senti, pensé ? Quel effet, aujourd'hui, vous fait cet itinéraire que vous avez parcouru ? Vous pensez que vous avez fait beaucoup d'erreurs ? Que vous ne

pouviez pas faire autre chose que ce que vous avez fait ? Que vous avez toujours bien agi ? Enfin comment voyez-vous ça ?.

J.-P. S. – J'ai fait des tas d'erreurs certainement. Mais pas des erreurs de principe : des erreurs de méthode, des erreurs, dans les opinions exprimées, à propos d'un fait donné. Mais, en principe, je reste d'accord avec mon passé. Entièrement d'accord avec mon passé. Je pense qu'il devait me conduire où je suis arrivé, et de cet endroit où je suis arrivé je regarde mon passé avec bienveillance.

S. de B. – Quelles sont les erreurs que vous pensez avoir commises ?

J.-P. S. – Ne pas m'être engagé violemment, vraiment, aux côtés de certaines gens, quand j'avais l'âge de le faire.

S. de B. – Vous voulez dire avant la guerre ?

J.-P. S. – Avant et après.

S. de B. – Avec qui auriez-vous pu vous engager ?

J.-P. S. – Il y avait tout de même une gauche marxiste, non communiste.

S. de B. – Vous avez fait tout ce que vous avez pu pour vous en rapprocher.

J.-P. S. – Peut-être pas tout. Il y avait, à gauche des communistes, des groupes qui contestaient le communisme officiel, qui avaient quelquefois raison, sur des tas de points ; je n'ai rien fait pour les connaître. J'ai laissé tomber jusqu'en 66 tout ce qui était à gauche du parti communiste.

Je considérais que la politique devait se traiter avec les socialistes et les communistes, un point c'est tout. Et j'étais encore impressionné, comme tous les gens qui m'entouraient, par le vieux Front populaire, d'avant la guerre de 39. J'ai trouvé par la suite ceux à qui il fallait vraiment s'allier : les jeunes gauchistes.

S. de B. – Il y a quand même eu des moments où vous avez pris des décisions ; quelles sont les options dont vous vous félicitez rétrospectivement ? Je pense que vous n'êtes pas mécontent de votre attitude pendant la guerre d'Algérie, par exemple.

J.-P. S. – Non ; je pense que c'est cette attitude-là qu'il fallait prendre.

S. de B. – Là, vous avez débordé les communistes dans votre

volonté de lutter pour l'indépendance de l'Algérie, vous avez été beaucoup plus loin qu'eux.

J.-P. S. – Oui. Eux voulaient la possibilité de l'indépendance, et moi, je voulais, avec les Algériens, l'indépendance proprement dite. Je ne comprends pas d'ailleurs cette prudence communiste.

S. de B. – Il y avait des choses encore plus graves chez les communistes : ils avaient voté les pleins pouvoirs.

J.-P. S. – Oui, mais je ne comprends pas l'attitude des communistes. Ça indique bien, ce que je dis souvent, qu'ils ne veulent pas la révolution.

S. de B. – Bien sûr. Nous pensions à l'époque que, comme ils voulaient avoir un parti puissant et fort, et donc qui plaise aux Français, ils devaient être nationalistes ; ils ne voulaient pas qu'on dise d'eux qu'ils étaient prêts à brader les colonies.

J.-P. S. – Mais être nationaliste ne veut pas dire être colonialiste.

S. de B. – A l'époque...

J.-P. S. – Être nationaliste ça veut dire avoir des liens forts avec le pays dans lequel on est né, dans lequel on vit, ça ne veut pas dire qu'on accepte une certaine politique de ce pays : par exemple, la politique colonialiste.

S. de B. – Mais vous ne croyez pas que c'était démagogique, leur attitude ? Ils ne voulaient pas qu'on puisse dire d'eux qu'ils étaient antifrançais.

J.-P. S. – Oui, c'est certain.

S. de B. – Nous avons parfois collaboré avec eux pendant cette guerre d'Algérie ; je me rappelle des tas de « manifs » que nous avons faites ensemble ; et puis à la fin, quand il a été question de lutter contre l'O.A.S., on a créé une espèce de ligue dans laquelle entraient des communistes, c'est alors que vous disiez : on ne peut rien faire avec eux, on ne peut rien faire sans eux. Comment vous rappelez-vous ces tentatives de luttes communes ?

J.-P. S. – Il y a eu une période où ça n'a pas mal marché...

S. de B. – Mais vous n'avez jamais eu de rapports amicaux avec eux ?

J.-P. S. – Jamais.

S. de B. – Ehrenbourg, après *Morts sans sépulture*, vous a dit

que c'était honteux de parler des résistants comme vous en aviez parlé. Après *Les Mains sales* c'est un de ceux qui ont dit que vous aviez vendu votre âme pour un plat de lentilles. Et puis soudain on vous retrouve, tout sourire avec Ehrenbourg. En 55 à Helsinki j'ai vu avec vous Ehrenbourg et vous étiez tout sourire ; jusqu'à la mort d'Ehrenbourg, nous avons été très bien avec lui. Comment ça se fait ? ça ne vous gênait pas de penser qu'il avait...

J.-P. S. – Ça ne me gênait pas, c'est lui qui m'a fait des avances. Il m'a reçu à Moscou quand j'y ai été pour la deuxième fois, avec une très grande chaleur, et j'ai été dans sa datcha où il vivait avec sa femme et ses sœurs. Moi-même en allant le voir — on s'était peut-être vus avant dans une réunion mais en se serrant la main simplement — moi-même j'étais content de voir Ehrenbourg ; il y avait eu quelque chose qui s'était détendu entre lui et moi, et on avait l'impression qu'on avait toujours été bien ensemble. D'ailleurs j'ai bien aimé Ehrenbourg.

S. de B. – Mais, dans l'ensemble, la manière qu'avait le parti communiste de se servir de vous — par exemple pour le livre sur Henri Martin — sans que vous puissiez avoir des rapports vraiment humains, personnels, amicaux, confiants avec eux, ce n'était pas gênant ?

J.-P. S. – Si, c'était extrêmement gênant ; c'était même des rapports impossibles, c'est pour ça que je m'en suis complètement détaché et j'ai bien fait. Ce qu'il y a de frappant, au contraire, chez les maos que j'ai connus, c'est qu'ils traitent les gens comme des personnes.

S. de B. – Et pourquoi est-ce que, ayant dénoncé vous-même, dans *Les Temps modernes*, l'existence des camps de travail, avez-vous écrit *Le fantôme de Staline* en disant que l'U.R.S.S. c'était le socialisme incarné, donc sanglant et plein de défauts, mais que c'était le socialisme tout de même ?

J.-P. S. – Là, je me trompais. En fait ce n'était plus le socialisme. Le socialisme a disparu après la prise de pouvoir par les soviets ; à ce moment-là, il avait une chance de se développer mais petit à petit, avec Staline, et déjà dans les dernières années de Lénine, ça s'est transformé.

S. de B. – Vous ne pensiez plus que le P.C. était révolution-

naire, mais vous pensiez quand même que c'était lui qui défendait les intérêts du prolétariat. Je crois que c'est ça qui comptait pour vous.

J.-P. S. – Oui, certainement. Mais j'ai vu depuis, que les grèves, la politique syndicale, la C.G.T., la politique des ouvriers liés au parti présentaient énormément de défauts qu'on a souvent démasqués.

Je voudrais expliquer comment j'ai jugé les communistes que j'ai vus, dans les circonstances où je les ai vus. Ils avaient comme un masque posé sur eux ; ils souriaient, ils parlaient, ils répondaient aux questions que je leur posais, mais, en vérité, ce n'était pas eux qui répondaient, « eux » disparaissaient, ils devenaient un personnage dont on connaissait les principes, qui donnait la réponse qu'aurait donnée *L'Humanité* au nom des principes.

S. de B. – Comme un ordinateur programmé ?

J.-P. S. – Il n'y avait jamais de solidarité entre eux et moi, sauf la solidarité immédiate du problème qu'il fallait résoudre ensemble.

S. de B. – Pourtant vous restiez avec eux ?

J.-P. S. – Parce qu'il n'y avait pas de gens avec qui je pouvais avoir d'autres rapports politiques. Et en fait ils avaient une vie personnelle, ils avaient des moments où entre eux ils se débarrassaient plus ou moins de leur masque, mais ça, c'était entre eux. Leurs rapports avec les gens du dehors ne comportaient pas ce genre de fraternité.

S. de B. – Est-ce qu'il n'y a pas eu un moment où vous vous êtes rapproché de certains d'entre eux, qui après Budapest avaient pris des positions plus ou moins semblables aux vôtres, et du coup étaient ou exclus du parti ou avaient pris leurs distances à l'égard du parti ?

J.-P. S. – Vers 57, il y avait Vigier, Victor Leduc, un certain nombre qui essayaient, non pas autre chose que le parti, mais une autre manière de l'orienter ; et effectivement, ils ont travaillé dans le même sens que moi au « Fac » ; sur la guerre d'Algérie ils avaient la même position que moi.

S. de B. – Est-ce que vous avez eu l'impression, qu'a eue

Vercors, qui l'a dit d'une manière assez amusante, d'être un peu une potiche pour le parti communiste ?

J.-P. S. – Pas exactement ; ce n'était pas tout à fait la même époque que Vercors.

S. de B. – Et puis Vercors était plus docile que vous, il était plus potiche.

J.-P. S. – Je le rencontrais dans des réunions, où il prenait la parole pour exposer une opinion, qui en général était celle du parti et puis, il se taisait. Mais, moi, ils me faisaient travailler sur le tas. Il s'agissait d'une action qu'on décidait ensemble, sur laquelle on faisait ensuite un meeting où chacun avait un rôle à peu près fixé, où je devais intervenir, ce qui est tout à fait naturel, ce n'est pas ça que je reproche aux communistes. Je leur reproche le refus de toute subjectivité, l'absence de tout rapport d'homme à homme.

S. de B. – Pensez-vous que vous avez perdu votre temps en essayant de travailler avec les communistes ?

J.-P. S. – Non, ce n'était pas du temps perdu. Ça m'a appris ce qu'était un communiste. Plus tard, quand je me suis lié aux maos, qui étaient certes peu amis des communistes, je me suis trouvé tout à fait à l'aise avec eux, parce qu'ils avaient les mêmes idées que moi sur le rapport au parti communiste.

S. de B. – Si vous n'aviez pas fait toutes ces tentatives de travail avec les communistes, si vous aviez gardé plus de temps pour la littérature, la philosophie, si vous aviez été très en retrait touchant la politique, est-ce que ça aurait changé quelque chose à vos rapports d'aujourd'hui avec les maos ?

J.-P. S. – Oui. Parce que c'est par la politique que je suis arrivé aux maos, c'est par la réflexion sur 68, sur l'obligation de m'engager que je me suis engagé auprès des maos, mais ça supposait précisément les engagements de l'Occupation, de la Libération ; ce n'est pas quelqu'un d'apolitique qui s'engageait avec eux et eux-mêmes le comprenaient. Non je ne crois pas que, à mon âge, n'ayant pas fait de politique, j'aurais été avec les maos ; j'aurais continué à ne pas faire de politique. Quand on travaille dans un mouvement il y a forcément des allées et venues, il y a beaucoup de temps perdu. Mais qu'est-ce que du

temps perdu ? Il y a du temps perdu, et puis il y a du temps où l'on acquiert une connaissance des gens, on apprend à les tenir à distance ou au contraire quelque chose marche bien avec eux.

S. de B. – Maintenant quelles sont vos perspectives politiques ?

J.-P. S. – Je suis un vieillard ; à soixante-neuf ans, je ne pense pas que tout ce que je puis entreprendre actuellement voie une fin.

S. de B. – Comment ça ?

J.-P. S. – Eh bien, je disparaîtrai avant qu'un mouvement, dont je serais, ait pris une forme nette et ait été jusqu'à une certaine fin ; je serai toujours dans les commencements, ce qui est le mieux, si je ne suis pas dans les défaites ; pour l'instant je suis dans les commencements, je ne verrai pas quelque chose de plus large, de plus fort : il y a des éléments, il y a une foule de gens qui ne veulent pas entrer au P.C. et qui cependant veulent agir.

S. de B. – Est-ce qu'il n'y a pas un espoir que le P.C. puisse se rajeunir et changer ? Ou croyez-vous que c'est complètement exclu ?

J.-P. S. – C'est en tout cas extraordinairement difficile. Tous les adultes, presque tous, ont déjà le masque, ont déjà l'ordinateur dans le cerveau ; alors, si les jeunes sont autrement, peut-être que ça ira mieux, mais je n'imagine pas.

S. de B. – Reste à savoir si les jeunes donneront au P.C. un sang nouveau ou si au contraire leur sang se glacera.

J.-P. S. – Voilà.

S. de B. – Je voudrais que nous parlions aujourd'hui d'un thème important qui est votre rapport avec le temps. Je ne sais pas très bien comment formuler les questions, je crois qu'il vaut mieux que vous parliez vous-même de ce qui vous semble important dans vos rapports avec le temps.

J.-P. S. – C'est très difficile, parce qu'il y a le temps objectif

et le temps subjectif. Il y a le temps où j'attends un train qui va partir à 8 h 55, et puis le temps chez moi où je suis en train de travailler. C'est très difficile. Je vais essayer de parler des deux mais sans véritable fondement philosophique.

Je pense que jusque vers huit, neuf ans, mon temps était peu divisé. Il y avait un grand temps subjectif, avec des objets extérieurs qui de temps en temps venaient le diviser — des objets véritablement objectifs. Vers dix ans — et comme vous allez le voir, pour très longtemps — il y a eu une division très précise de mon temps : chaque année se divisait en neuf mois de travail au lycée et trois mois de vacances.

S. de B. – C'est ce que vous appelleriez une division objective ?

J.-P. S. – Objective *et* vécue subjectivement. Elle était objective à l'origine : les neuf mois du lycée étaient des programmes qui m'étaient imposés ; les trois mois de vacances, je les vivais subjectivement ; ça n'était pas la même chose d'entrer au lycée le matin avec un porte-plume ou de me lever dans un endroit à la campagne avec le soleil au-dessus de ma tête. Ça amenait des changements dans ce que j'attendais de ce temps. Les neuf premiers mois j'attendais la monotonie : les devoirs qui recevaient des notes, les compositions où je pouvais être premier ou dernier, l'ensemble des travaux qu'on m'imposait et que je faisais chez moi dans le salon de mes parents. Et ensuite pendant trois mois j'attendais le merveilleux, c'est-à-dire quelque chose qui ne serait pas du même ordre que le quotidien du lycée, quelque chose qui apparaîtrait à la campagne, à l'étranger, dans des lieux de vacances, qui n'aurait rien de commun avec le quotidien des neuf premiers mois mais qui représenterait une réalité étrangère m'apparaissant et m'échappant en même temps, et très belle. C'était l'idée que j'avais des vacances, c'est-à-dire la campagne ou la mer, et à l'intérieur de ce temps où j'étais en contact avec la campagne et la mer des choses apparaissaient qui étaient merveilleuses ; c'était l'être même de la mer ou de la campagne. Un bateau apparaissant sur l'eau au loin pouvait être un élément merveilleux ; un petit cours d'eau dans les bois pouvait aussi être merveilleux. C'était un autre genre de réalité

que je n'ai jamais davantage définie mais qui tranchait sur le reste du monde. Il y avait la réalité du quotidien, où rien ne pouvait surprendre, et la réalité des vacances où certaines choses pouvaient surprendre au contraire et vous enrichir. C'est comme ça que j'ai vécu le temps jusqu'à l'École normale et encore à l'École. Après, j'ai fait mon service militaire. J'ai eu un sursis et je l'ai fait à vingt-quatre ans dans la météorologie. J'étais dans une petite maison aux environs de Tours. J'y prenais des notations sur l'hygrométrie, sur le temps, j'apprenais un peu la radio, je connaissais l'alphabet morse et je recevais des renseignements météorologiques de différents lieux. Quelquefois, j'allais la nuit relever les températures, l'état hygrométrique, etc., avec des instruments réunis dans une cabane près de la maison. Bref, j'avais une vie très réglée et à ce moment-là la division en trois mois de vacances et neuf mois de travail n'existait plus. Mon service militaire terminé, je devins professeur et je retrouvai le rythme neuf mois-trois mois, non plus en tant qu'élève mais en tant que professeur ce qui revient d'une certaine façon au même. Pendant neuf mois, je préparais des cours et je les faisais ; j'avais ma vie privée qui était importante puisque je n'avais que quinze ou seize heures de cours par semaine et autant de préparation, ce qui représente donc trente-deux ou trente-trois heures par semaine ; je passais des heures à des travaux littéraires. Et puis il y avait les journées que je passais à Rouen, avec vous, et nous nous rendions tous les deux à Paris pour passer deux jours quand nous n'avions pas classe. J'avais une vie bien réglée et le temps subjectif y jouait un très grand rôle : au Havre, ce que je faisais surtout c'était de penser, de sentir, de développer des pensées philosophiques ; ou je travaillais à *La Nausée*. A Paris, à Rouen, il y avait des choses à faire, des réunions, des amis à voir. Le Havre représentait la subjectivité — pas uniquement, bien sûr, mais en grande partie ; l'avenir en était la dimension essentielle. Mon temps subjectif était orienté vers l'avenir. Je vivais en travaillant et je travaillais pour finir par réaliser un ouvrage. L'ouvrage était évidemment futur. J'ai travaillé à *La Nausée* jusqu'à la fin de mes années au Havre et ça représentait un lien aussi durable, aussi stable, et

d'une certaine façon aussi objectif que le temps du lycée pendant lequel j'enseignais la philosophie, ou que mes rapports avec mes amis ou avec vous.

Pendant les vacances je sortais de France. Nous allions nous promener tous les deux un peu partout, en Espagne, en Italie, en Grèce, et ça aussi c'était un temps mis à part. Je ne pouvais imaginer voir l'Espagne ou la Grèce que pendant ces mois-là. Et le merveilleux réapparaissait puisque j'allais voir quelque chose que j'ignorais : un paysan grec, un paysage grec, l'Acropole que je découvrais. C'était bien le merveilleux des vacances qui tranchait nettement sur les neuf mois de lycée où j'enseignais toujours la même chose ; ces trois mois toujours neufs et jamais assimilables d'une année à l'autre étaient le temps de la découverte.

Cela a duré jusqu'à la guerre. Pendant la guerre et jusqu'à mon retour de captivité, j'ai ignoré complètement cette division ancienne de mon temps ; tout était toujours pareil, du moins en ce qui concernait mes occupations. Un soldat fait les mêmes choses en été qu'en hiver. J'étais météorologue et je menais une vie de météorologue. Ensuite, j'étais dans un stalag où les journées filaient semblables les unes aux autres. Puis, je me suis évadé et je suis revenu en France, et à ce moment-là, j'ai retrouvé les mêmes divisions du temps qu'autrefois : c'est-à-dire neuf mois au lycée Pasteur à Paris et trois mois de vacances — en général des vacances en zone libre, ce qui représentait l'étranger, encore plus que le véritable étranger puisqu'il fallait se glisser en zone libre grâce à des passeurs. A la fin de la guerre, quand les Allemands sont partis, je me suis retiré du lycée ; j'ai pris un congé qui s'est terminé plus tard en démission, et je suis devenu uniquement écrivain, je n'ai vécu que grâce à l'argent que me rapportaient mes livres. Cependant l'année restait divisée en neuf mois-trois mois, et finalement elle l'est restée toute ma vie. Encore à présent, je prends trois mois de vacances. Je vais toujours dans les mêmes endroits ; par conséquent, le merveilleux est plus restreint, plus attendu. Je vais à Rome pendant mes vacances. Mais, pendant cette période-là, la vie est beaucoup plus souple, beaucoup plus libre, je parle avec vous de toutes choses, nous

nous promenons. C'est donc un temps différent, d'une certaine façon, mais qui n'apporte pas de grandes nouveautés parce que je connais assez bien l'Italie et que ce que je vois, je ne fais jamais que le revoir. Mais la division du temps demeure. Je rentre en octobre comme si je faisais des cours et je pars en juillet comme si les cours étaient finis. On peut dire que le rythme neuf mois-trois mois a persisté depuis l'âge de huit ans jusqu'à l'âge de soixante-dix ans que j'ai maintenant. Ç'a été la division type de mes années. Le vrai temps de mon travail littéraire ce sont les neuf mois à Paris : je continue en général à travailler pendant les trois mois de vacances, mais je travaille moins, et le monde se déploie autour de moi sans ordre fixé a priori. Pendant les neuf mois il y a un ordre a priori ; il dépend du livre que j'écris. Pendant les vacances, je suis beaucoup plus lié à l'endroit où je me trouve. Là on retrouve le temps subjectif. Je suis subjectivement affecté par Paris que j'aime et qui a toujours été mon lieu principal de séjour, ou bien par le temps du Brésil, du Japon qui est un temps différent, qui me vient des gens, où je me prête souvent à des excursions, à des visites que des gens du pays me disent indispensables. C'est un temps bizarre, embrouillé, avec de temps en temps des expériences remarquables. Les temps de mon expérience du monde ce sont ces trois mois-là. Il y a différentes manières de saisir les minutes qui coulent pendant les vacances. Pendant l'année les jours se bousculent un peu. Ils sont coupés par les nuits où je dors ; mais en vérité ils se tiennent, les nuits représentent un repos. Et dans mes souvenirs, les jours des neuf mois glissent lentement les uns dans les autres et finissent par n'en faire qu'un. Neuf mois deviennent une seule journée l'année suivante. Ainsi mon temps a toujours été divisé, et en cela il ne ressemble pas au temps d'un ouvrier qui a vingt jours de vacances — s'il les a — et pour qui le reste de l'année c'est tous les jours le même travail.

S. de B. – Tout de même, votre vie — en tout cas depuis la guerre — n'est pas tout à fait aussi méthodique et régulière que vous le dites. Il y a eu des moments où vous n'avez pas passé vos neuf mois à Paris : une année où vous avez passé quatre mois en Amérique. L'année suivante, vous êtes retourné en Amérique à

des moments qui ne sont pas des moments dits de vacances. Quand vous êtes allé à Cuba, c'était au mois de février. Nous avons également fait un voyage en Algérie, puis en Afrique Noire en 1950, vers avril. Et cette année-là, nous n'avons pas pris de longues vacances pendant les mois d'été. Le rythme est un peu plus souple, un peu plus capricieux que vous ne le dites. En outre, nous partons aussi pour les vacances de Pâques.

J.-P. S. – C'est sûr. Mais ça reste toujours dans le schéma neuf mois-trois mois. Des choses imprévues arrivent dans les neuf mois mais je garde la division neuf mois-trois mois. Et si je fais un voyage pendant l'année, il n'a pas tout à fait le même sens qu'un voyage d'été.

S. de B. – Vous dites que vos neuf mois se condensent dans votre souvenir en une seule journée. Pourtant votre vie à Paris est assez diverse. Et elle est programmée aussi.

J.-P. S. – Elle est programmée jour par jour et chaque jour a le même programme : je me lève vers huit heures et demie. A neuf heures et demie, je suis au travail et je travaille jusqu'à une heure et demie : midi et demi, les jours où je reçois quelqu'un. Ensuite, je vais déjeuner, en général à la Coupole. Vers trois heures, j'ai terminé, et de trois heures à cinq heures, je vois des amis. A cinq heures, je suis au travail chez moi jusqu'à neuf heures. Du moins, c'était ainsi jusqu'à ces dernières années, où je suis aveugle — ou du moins je vois très peu et je ne peux plus ni lire, ni écrire. A présent encore je reste souvent des heures devant ma table assis à ma chaise sans écrire grand-chose. En prenant des notes quelquefois, mais que je ne peux pas relire, et que vous relisez. A neuf heures, je vais dîner avec vous ou avec quelqu'un d'autre — en général, avec vous. Depuis quelque temps, nous dînons chez vous. Autrefois, nous allions au restaurant mais maintenant nous dînons chez vous d'un morceau de pâté ou de n'importe quoi d'autre et nous passons la soirée à causer ou à entendre de la musique. A minuit, je me couche. Les journées sont ainsi faites. Cela dit, elles varient un peu. Je peux vous voir davantage pendant un jour et vous voir moins les jours suivants.

S. de B. – Vous ne déjeunez pas toujours avec la même

personne, vous ne passez pas toujours la soirée avec la même personne mais c'est très programmé : le lundi telle personne, le mardi telle autre, le mercredi telle autre, etc. Donc le programme de la semaine est à peu près immuable. C'est important parce que ça veut dire qu'outre votre division neuf mois-trois mois vous avez dans le détail une vie très programmée jour par jour et aussi au cours de la semaine. C'est une vie très régulière. Pourquoi est-elle programmée ainsi ?

J.-P. S. – Je ne sais pas. Mais il ne faut pas oublier que ce programme est surtout une forme ; les contenus ne dépendent que de moi. Si par exemple j'ai trois heures pour travailler l'après-midi, ce n'est pas le même travail chaque jour.

S. de B. – Naturellement. En ce qui concerne les rendez-vous il y a des personnes qui ont envie de vous voir et qui veulent savoir quand elles vous verront. Et ça serait trop compliqué si vous deviez à chaque fois fixer un rendez-vous. Les gens ne pourraient plus exactement compter sur vous. Je crois que vous vous êtes un peu laissé prendre par le pratico-inerte de vos relations avec les autres, ça a fait que vous ne changerez jamais les heures des personnes que vous avez à voir. Tout le monde est un peu comme ça, mais tout de même j'ai des relations beaucoup plus souples avec les gens. Chez vous, c'est particulièrement un carcan.

J.-P. S. – Oui, mais dans ce carcan l'élément contraignant c'est l'heure fixée pour les rencontres. Le contenu en est variable.

S. de B. – C'est juste ; tantôt nous passons une soirée à parler, tantôt je vous fais la lecture, tantôt nous écoutons de la musique.

J.-P. S. – Il y a des personnes avec qui je vis des heures très répétitives.

S. de B. – Revenons sur le temps subjectif. Est-ce que le temps ne vous a jamais paru trop court, trop long ?

J.-P. S. – La plupart du temps trop long, et quelquefois aussi trop court.

S. de B. – Cela veut dire que souvent vous vous ennuyez ?

J.-P. S. – Ça n'est pas tellement ça, mais je pense que les choses pourraient être plus resserrées. La vie des gens pourrait comporter moins de répétitions. Je ne m'ennuie pas pour ça. Ça

peut m'amuser de voir deux fois les mêmes choses dites par les mêmes personnes. Non, ça n'est pas de l'ennui. Mais le fait que le temps est trop long la plupart du temps. Il est quelquefois trop court. C'est-à-dire que le temps donné ne suffit pas à préparer et accomplir l'action qu'on veut faire. Il ne suffit pas soit à cause des gens qui s'y opposent, soit à cause des difficultés rencontrées. Et aussi, un moment que je passe, que je trouve agréable, doit finir à dix heures parce que je dois travailler. Il a donc été trop court. Le temps n'est jamais exactement celui qu'il faut, c'est-à-dire celui qui conviendrait exactement, sans superflu ou sans perte, à une chose donnée.

S. de B. – A un certain moment vous parliez beaucoup de « course contre la montre ». Quand vous aviez de gros travaux comme le *Flaubert* ou, avant, la *Critique de la raison dialectique.* Vous aviez l'impression que le temps manquait pour les finir et qu'il fallait lutter d'une manière presque névrotique contre la montre. C'est ce qui expliquait d'ailleurs la corydrane.

J.-P. S. – Beaucoup moins pour le *Flaubert ;* surtout pour la *Critique de la raison dialectique.* Et finalement, je ne l'ai pas finie. J'en ai gardé un long passage qui n'a pas été publié et qui n'est pas achevé et qui représenterait un second volume. D'ailleurs, une des caractéristiques de mon rapport au temps est le nombre d'œuvres que je n'ai pas achevées : mon roman, *L'Être et le néant*, la *Critique de la raison dialectique*, le *Flaubert*, etc. Ce n'est pas terrible qu'ils ne soient pas finis parce que des gens qui s'y intéresseraient pourraient les finir ou faire des choses analogues. Mais c'est un fait qu'il y a eu en général chez moi une sorte d'affolement ou de changement qui m'a fait décider tout d'un coup — décision désagréable — de m'arrêter là et de ne pas terminer le livre sur lequel j'étais en train de travailler. C'est curieux car j'avais une représentation de moi tout à fait classique et tranquille ; je voyais les livres un peu comme les livres que faisait mon grand-père, des livres de lecture ; on commençait par le début, on finissait à la fin. Ils étaient rigoureux. Vers l'âge de dix ans, je pensais que toutes les œuvres que je ferais auraient un commencement et une fin, seraient rigoureusement écrites et comprendraient tout ce qu'il y avait à dire. Et puis si on regarde à

soixante-dix ans tout ce qu'il y a derrière moi, je constate qu'il y a des tas d'œuvres qui n'ont pas été finies.

S. de B. – N'est-ce pas parce que vos projets enjambent un avenir immense : pendant que vous vivez cet avenir, d'autres choses vous sollicitent, vous intéressent et vous occupent et alors vous abandonnez l'autre projet ?

J.-P. S. – Je pense que c'est ça. Il est certain que mon roman s'est arrêté parce que le dernier volume, qui était la Résistance à Paris pendant la guerre, ne cadrait plus avec la vie politique en France de la IVe République. Je ne pouvais pas à la fois vivre politiquement en 1950 et essayer de retrouver par l'imagination la vie que nous avions en 1942-1943. Il y avait là une difficulté qu'un historien pourrait dépasser mais qu'un romancier ne peut pas.

S. de B. – Je pense que pour les autres œuvres inachevées c'est un peu la même chose ; le projet s'étendait sur trop longtemps et vous n'aviez pas réfléchi, en le formant, que vous rencontreriez d'autres sollicitations précises qui, finalement, l'emportent parce qu'elles sont au présent.

J.-P. S. – La *Critique de la raison dialectique* et *L'Idiot de la famille* ont été en partie contemporains ; *L'Idiot de la famille* à ses débuts et la *Critique de la raison dialectique* à sa fin : elles se sont un peu nui à ce moment-là.

S. de B. – Vous avez dit que le temps n'était jamais juste, qu'il était trop court ou trop long. Est-ce qu'il n'y a pas quand même des moments où vous êtes détendu, des moments de flânerie ou de contemplation, de loisirs, où il n'y a pas de tension dans vos rapports avec le temps ?

J.-P. S. – Il y a beaucoup de ces moments ; il y en a tous les jours. Je suis tendu, quand je suis à ma table et que j'écris. C'est un temps de tension, il me résiste. Je sens que je n'aurai pas fait au bout de trois heures le travail que je voulais faire. Et puis il y a les heures que j'appellerai de vie privée bien qu'elles soient aussi collectives, aussi sociales que le reste. Quand je suis avec vous, il peut y avoir des cas où nous avons des choses précises à faire et où le temps redevient tendu. Mais une soirée comme celle d'hier, rien ne nous pressait et le temps filait comme ça.

S. de B. – Oui ; il ne faudrait pas donner l'impression que vous êtes aussi tendu par rapport au temps que vous l'êtes dans vos rapports avec votre corps. Vous n'acceptez pas l'abandon du corps, mais vous abandonner au temps, à la durée, est une chose que vous savez très bien faire.

J.-P. S. – Très bien.

S. de B. – Je dirais même plus que moi. En voyage, j'étais toujours avide de tout voir, de courir partout, et vous vous aimiez beaucoup mieux rester tranquille, être contemplatif, prendre votre temps. Le fait que vous fumiez la pipe était peut-être aussi une manière de meubler votre temps sans le meubler.

J.-P. S. – Oui, pour fumer la pipe, il faut être installé dans un endroit, par exemple à une table de café et puis regarder le monde autour de soi tout en fumant. La pipe est un élément d'immobilisation. Depuis que je fume la cigarette, c'est différent. Il est bien certain que pendant les vacances je voulais plus « prendre mon temps » que pendant les neuf mois de l'année. Et encore pendant les neuf mois, il y avait des heures de vie privée où je voulais prendre mon temps. Je regardais les choses, je parlais de ce que je voyais, des objets autour de moi, des hommes qui passaient.

S. de B. – Je crois que, bien qu'ayant travaillé plus que moi encore dans votre vie, vous avez toujours été plus capable de rester sans rien faire.

J.-P. S. – Oui, et encore à présent. Hier matin je suis resté trois heures dans ce fauteuil d'où je ne voyais pas grand-chose puisque je ne vois plus guère. Je n'écoutais pas de musique puisqu'il y avait la grève, et je restais là, réfléchissant, rêvant, sans remonter bien loin dans le passé puisque je n'aime pas beaucoup mon passé ; non pas que je le trouve plus moche qu'un autre, mais c'est du passé. Pour moi, le passé existe dans la mesure où si on me demande ce que je faisais en 1924 je pourrais expliquer que j'étais à l'École normale. Mais il n'existe pas dans la mesure où des scènes de ma jeunesse, de mon enfance, de mon âge mûr, pourraient renaître et ne renaissent pas. Vous n'êtes pas comme ça.

S. de B. – Non, pas du tout. Jamais vous ne vous racontez tel voyage que vous avez fait ?

J.-P. S. – Jamais. J'ai des souvenirs fugitifs. Par exemple, j'ai un souvenir de Cordes ; des petits massifs de pieds-d'alouette le long des murs, dans les rues qui montent. Je ne sais pas pourquoi ; mais une rue de Cordes peut me revenir à l'esprit.

S. de B. – Quand vous vivez au présent les choses évoquent-elles pour vous des réminiscences ? Est-ce que le présent est investi par le passé ?

J.-P. S. – Non, il est toujours neuf. C'est la raison pour laquelle j'ai soutenu dans *La Nausée* que l'expérience de la vie n'existe pas.

S. de B. – Ce n'est pas tout à fait à ça que je pense. Je pense à ces superpositions qui se produisent — en tout cas chez moi c'est très fréquent — du passé sur le présent et qui donnent au présent une dimension particulièrement poétique. Un paysage de neige me rappellera un paysage de neige dans lequel j'ai fait du ski avec vous, et le paysage ne m'en sera que plus précieux. Une odeur d'herbe coupée évoquera tout de suite pour moi les prairies du Limousin.

J.-P. S. – Oui, bien sûr. Des odeurs peuvent ramener à d'autres odeurs ; mais le paysage de neige qui renvoie à un paysage de ski — c'est-à-dire à un ensemble de choses qui se sont passées à une autre époque, dans un même paysage, non. Ma vie passée ne se rappelle à moi que sous forme contemplative, pas du tout comme habitant des souvenirs présents. Bien sûr qu'à chaque instant j'ai des souvenirs, ils sont là comme des moments qui se perdent dans le présent et non pas comme des choses précises qui me renverraient au passé. C'est du passé, mais du passé qui est versé dans le présent.

S. de B. – Par exemple quand vous regardez Rome le matin de votre terrasse, c'est Rome que vous avez vue des tas de fois, mais c'est dans l'immédiat que vous la saisissez.

J.-P. S. – Oui, toujours. Je n'accroche pas mon passé au présent. Sans doute il s'y accroche lui-même.

S. de B. – Oui parce que les objets du monde sont constitués, comme vous l'avez expliqué, par toutes les valeurs qu'on y a

investies ; mais ça n'est pas donné directement comme quelque chose situé dans le temps.

J.-P. S. – J'avais un autre temps quand j'étais petit : c'était le temps de ma vie jusqu'à ma mort, depuis quinze ans. Mais tout de même à l'époque où les idées de gloire et de génie m'intéressaient, jusque vers trente-quarante ans, je divisais le temps en un temps de vie réelle, indéterminée, puis un autre temps, infiniment plus grand, le temps d'après ma mort où mes œuvres agissaient sur les hommes.

S. de B. – Le temps réel finissait tout de même par la mort ?

J.-P. S. – Oui ; en un sens il ne finissait pas. La vie ne finissait pas. On mourait au milieu d'un tas de projets qu'on ne réalisait pas. Mais, après ma mort, je survivais sous forme de mes livres, on me retrouvait dans mes livres, c'était une vie immortelle. La vraie vie où on n'a plus besoin de posséder un corps et une conscience mais où on livre des faits, des significations qui varient suivant le monde extérieur.

S. de B. – Avez-vous eu conscience des différents stades de votre vie ?

J.-P. S. – Oui et non. Je les saisissais mal ; quand j'avais quatorze ans par exemple, dès que j'écrivais dix lignes j'avais l'impression que c'était génial. C'étaient vraiment des phrases sans importance mais je les supposais géniales. C'était en même temps une manière de me voir adulte. Lorsque j'écrivais je me voyais adulte, avec mon âge. Je n'ai pas eu l'idée par exemple qu'à seize ans je faisais des brouillons. Je pensais chaque fois faire quelque chose de définitif et qui plairait à mes lecteurs.

S. de B. – Vous n'avez jamais eu l'idée d'apprentissage ?

J.-P. S. – C'est venu après. Mais au début, non. L'apprentissage se faisait dans le roman même. *La Nausée* a été un véritable apprentissage. Il fallait que j'apprenne à raconter, à incarner des idées dans un récit. C'était un apprentissage comme un autre.

S. de B. – Il y a une idée qui a été très importante pour vous : celle de progrès.

J.-P. S. – Certainement. Je pensais que mes premières œuvres seraient inférieures à celles qui viendraient ensuite. Je pensais que ma grande œuvre s'accomplirait vers cinquante ans et que je

mourrais après. Cette idée de progrès me venait évidemment des classes où on enseignait le progrès, et de mon grand-père qui croyait au progrès.

S. de B. – Et aussi de votre choix de l'avenir. Vous pensez que demain sera mieux qu'aujourd'hui. Comment conciliez-vous cette idée de progrès que vous avez toujours eue avec votre refus de l'expérience ?

J.-P. S. – Je pensais que c'était dans la forme que se faisait le progrès pour moi. Il s'agissait d'apprendre à mieux écrire, à me donner un style, à composer des livres suivant un certain programme. Mais ça n'était pas un progrès de connaissance.

S. de B. – Pourtant, il me semble qu'en philosophie l'idée de progrès implique une connaissance de plus en plus riche, une réflexion de plus en plus approfondie.

J.-P. S. – Oui, mais je ne le pensais pas vraiment comme ça.

S. de B. – Vous ne pensiez pas que c'était le passé qui vous enrichirait. Vous pensiez qu'il y avait une forme qui allait s'affirmer davantage, que c'était le mouvement même vers l'avenir qui était quelque chose de valable ?

J.-P. S. – Dans le fond, je croyais à la formule de Comte : « Le progrès c'est le développement d'un ordre caché » ; ça me paraissait vrai.

S. de B. – C'était une optique très optimiste à côté de l'attitude de tant de gens qui pensent, comme Fitzgerald, par exemple, qu'une vie est une entreprise de désagrégation, que toute vie est une défaite, une chute.

J.-P. S. – Je pensais cela aussi. Je le pensais dans la vie. Les choses qui étaient commencées et qui auraient dû aboutir s'arrêtaient. On terminait donc sur un échec.

S. de B. – L'idée d'échec n'est pas la même que celle d'une désagrégation, d'une décomposition.

J.-P. S. – Je n'ai jamais pensé ça. J'ai toujours pensé qu'une vie était un progrès jusqu'à la mort, qu'elle devait être un progrès.

S. de B. – Qu'est-ce que vous en pensez maintenant ?

J.-P. S. – La même chose. Le progrès s'arrête avant la mort, à un certain moment, parce qu'on est fatigué, on touche au gâtisme

ou on a des préoccupations privées. Mais, en droit, il devrait continuer longtemps. Cinquante ans vaut mieux que trente-cinq. Naturellement, il peut y avoir des ruptures du progrès, on peut brusquement tourner le dos à la direction qu'on avait commencé à prendre.

S. de B. – Et puis, il y a des œuvres qu'on ne peut pas considérer comme étant un progrès ou une régression parce que ce sont des totalités. On ne peut pas dire que *La Nausée* est moins bien que *Les Mots*. On peut dire en revanche qu'il y a un progrès de la *Critique de la raison dialectique* sur *L'Être et le néant*, et d'une certaine manière du *Flaubert* sur la *Critique de la raison dialectique* parce que sur certains points ça va plus loin. Là on peut parler de progrès. Mais pour ce qu'on appelle des œuvres d'art, c'est impossible parce que si une œuvre est accomplie, elle est accomplie.

J.-P. S. – Cela dit, les progrès par exemple entre ce que peignait Van Gogh en Hollande et ses derniers tableaux sont immenses.

S. de B. – Très souvent pour les peintres, ce sont leurs dernières œuvres qui sont de loin les meilleures, parce qu'il y a une maîtrise du métier qui est beaucoup plus compliquée que dans l'écriture.

J.-P. S. – Pour moi l'instant même est déjà progrès. Il est le présent et il déborde vers le futur en laissant loin derrière lui le pauvre passé qui est dédaigné, méprisé, renié ; ce qui fait que j'ai très facilement reconnu des torts ou des erreurs puisqu'ils venaient de quelqu'un d'autre.

S. de B. – Vous avez beaucoup de constance dans votre vie, à la fois dans votre travail et dans vos affections, mais en même temps vous n'avez pas de solidarité profonde avec votre passé. Pourtant, c'est bien le Sartre de vingt ans qu'on retrouve aujourd'hui.

J.-P. S. – C'est secondaire, d'être solidarisé ou pas avec le passé. Le travail à faire reste le même. Le passé enrichit d'une certaine manière le présent et est aussi transformé par lui. Mais ça n'a jamais été mon problème.

S. de B. – Je voudrais savoir : suivant vos différents âges quels ont été vos rapports avec votre âge ?

J.-P. S. – Nuls. A n'importe quel âge.

S. de B. – Non ; quand vous étiez enfant, vous sentiez bien que vous étiez enfant ?

J.-P. S. – Oui, mais à partir du moment où j'ai eu treize ans, quatorze ans, on évitait de me faire sentir que j'étais un enfant ; j'ai commencé à penser que j'étais un jeune homme, parce qu'il y a des privations spéciales pour un jeune homme.

S. de B. – Qu'est-ce que vous voulez dire par les privations ?

J.-P. S. – On n'a pas la liberté complète, on dépend de ses parents, j'ai rencontré des oppositions, des heurts ; j'ai commencé à être tout à fait libre quand j'étais à l'École normale et à partir de là, oui je pouvais dire : j'ai vingt ans, j'ai vingt-cinq ans et ça correspondait à certains pouvoirs très précis que donne un âge ; mais je ne sentais pas l'âge en lui-même.

S. de B. – Vous ne sentiez pas un certain rapport avec un avenir immensément ouvert ?

J.-P. S. – Oui, je me sentais engagé dans une histoire que je ne connaissais pas bien, mais ça ne représentait pas un âge pour moi : il fallait que je me mette au travail, il fallait que je fasse quelque chose.

S. de B. – Je veux dire : tout était encore devant vous à ce moment-là.

J.-P. S. – Oui, mais je ne le pensais pas comme un âge ; c'était comme le commencement d'un livre qui va nous demander deux ans, trois ans, à écrire et dont nous écrivons la première ligne. C'était une opération qui durerait un peu de temps, ou même toujours. L'idée de vieillir, c'est-à-dire d'avoir des artères fatiguées, de mauvais yeux, etc., tous les ennuis qu'on a quand on vieillit, ça ne m'effleurait pas.

S. de B. – Ça, naturellement. Mais est-ce que vous ne vous sentiez pas positivement jeune, est-ce que vous ne sortiez pas avec des camarades du même âge que vous ? Est-ce que vous n'aviez pas un rapport avec les gens de quarante-cinquante ans qui appartenaient à une autre classe que vous ?

J.-P. S. – Oui, mais je ne pensais pas que je deviendrais jamais l'un d'eux.

S. de B. – Donc vous n'aviez pas l'impression : je suis jeune ?

J.-P. S. – Non, ça c'est un des trucs que j'ai le moins senti ; naturellement ça ne veut pas dire que je ne le sentais pas du tout, c'était rayé, si vous voulez. J'avais un petit peu l'impression de jeunesse, mais c'était rayé. Je ne me suis jamais senti très jeune.

S. de B. – Et est-ce qu'il y a un moment où vous avez senti que vous aviez un âge ?

J.-P. S. – Non, pas exactement. Ces dernières années...

S. de B. – Non : avant ces dernières années ? Est-ce qu'il n'y a pas eu un moment où vous sentiez que vous entriez dans l'âge adulte ?

J.-P. S. – Non.

S. de B. – Pourtant, d'après mes souvenirs, si, vous avez eu cette espèce de névrose, ces langoustes qui vous suivaient, etc., c'était un peu parce que vous vous trouviez installé dans la vie d'adulte ; en tout cas c'est ce que j'ai dit dans mes Mémoires et vous ne m'avez pas démentie : vous aviez vingt-six, vingt-sept ans et vous commenciez à avoir l'impression que votre vie était faite.

J.-P. S. – Oui, mais ce n'était pas une question d'âge. Je me sentais jeune.

S. de B. – Vous l'étiez d'une certaine manière.

J.-P. S. – C'était d'ailleurs ça qui faisait le contraste entre la vie que j'avais et celle qui m'attendait, c'est-à-dire celle de professeur installé dans l'existence, etc. Et écrire, planait un peu au-dessus de tout ça. Mais on ne peut pas dire que j'avais le sens de mon âge à ce moment-là, que je l'associais à une foule de choses, de rapports, de métier, d'amitié, qui aurait fait de lui une réalité vivante ; non, ça passait par-dessus ma tête.

S. de B. – Mais tout de même quand vous aviez des rapports avec Bost, Palle, avec Olga, est-ce que vous ne sentiez pas que vous étiez devant des gens nettement plus jeunes que vous ?

J.-P. S. – Oui, un peu, pas pour Olga : ça c'est le rapport avec les femmes, c'est autre chose ; mais pour Bost et pour Palle, oui. Cependant il y avait dans l'intimité entre Bost, Palle et moi

quelque chose qui dépassait l'âge : c'était des camarades aussi. Ils vous le diront eux, ils n'ont jamais senti mon âge.

S. de B. – Oui, l'âge, vous l'avez dit vous-même, c'est un irréalisable, on ne peut jamais réaliser soi-même son âge ; il ne nous est pas présent ; mais est-ce que ça ne donne pas des rapports différents avec l'avenir, avec le passé, avec des tas de choses que d'avoir ou trente ans ou quarante ans, ou cinquante ans, ou soixante ans ; est-ce que ça ne fait pas de différence ?

J.-P. S. – Tant qu'il y a eu un avenir, l'âge était le même. Il y avait un avenir à trente ans, il y avait un avenir à cinquante ans. Il était peut-être un peu plus racorni à cinquante qu'à trente, ce n'était pas à moi d'en juger. Mais à partir de soixante-cinq, soixante-six ans, il n'y a plus d'avenir. Bien sûr, l'avenir immédiat, les cinq ans qui venaient ; mais j'avais à peu près dit tout ce que j'avais à dire ; en gros je savais que je n'écrirais plus beaucoup, que dix ans après ce serait fini. Je me rappelais la vieillesse de mon grand-père qui était triste ; quand il avait quatre-vingt-cinq ans, il était fini, il survivait, on ne voyait pas pourquoi il vivait ; moi, il y avait des fois où je pensais que je ne voulais pas de cette vieillesse-là ; et d'autres fois, je pensais qu'il fallait être modeste et qu'il fallait vivre jusqu'au bout l'âge que j'aurais et disparaître quand on me le dirait.

S. de B. – Vous ne parlez dans le rapport à l'âge que du rapport à l'avenir, mais est-ce que vos rapports avec le passé n'ont pas changé aussi ? Est-ce qu'il n'y a pas eu aussi, des moments où vous aviez — du fait que vous avez écrit — un certain acquis, quelque chose derrière vous ; est-ce qu'il n'y a pas eu des moments où il vous était agréable d'avoir un certain âge ? Mettons d'avoir trente-cinq ans, d'avoir quarante ans ?

J.-P. S. – Je ne me rappelle pas ça. Je n'ai jamais cru à l'expérience, je l'ai dit dans *La Nausée*. A trente-cinq ans j'étais un garçon qui faisait semblant d'être un adulte. Je n'ai jamais eu d'expérience, quelque chose qui s'était formé derrière moi, qui m'aurait poussé, non.

S. de B. – Mais à défaut d'expérience, vous avez des souvenirs ?

J.-P. S. – Très, très peu, comme vous le savez ; actuellement,

en parlant avec vous je m'en rappelle un certain nombre, je les développe ; mais ça, c'est parce que nous travaillons sur le passé.

S. de B. – En somme vous n'avez jamais eu la jouissance de vos souvenirs ?

J.-P. S. – Non ; je me rappelle des souvenirs quand on parle du passé : mais ils sont déjà un peu banalisés, ils sont aux trois quarts reconstruits ; la direction de ma pensée, quand je pense par moi seul, ce n'est pas de me souvenir.

S. de B. – Tout de même vous avez un certain acquis ; par exemple si je vous parle du Brésil, ou de La Havane, vous en avez une autre vision que si vous n'aviez pas été au Brésil ou à La Havane.

J.-P. S. – Oui, mais dans mes rapports avec le Brésil ou La Havane c'est à propos de choses présentes que je peux être amené à y penser.

S. de B. – En somme vous voulez dire que vous avez passé votre existence de treize ans jusqu'à aujourd'hui, sans jamais avoir de rapports différents avec l'avenir, avec le présent ; avec le passé, que ça a toujours été exactement la même chose ?

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Je crois que ce n'est pas possible.

J.-P. S. – Pas exactement, mais quand même en gros, c'est comme ça.

S. de B. – A quoi attribuez-vous ça, qui est tout à fait anormal ? En général les gens se rendent compte qu'ils ont vingt ans et en sont plus ou moins contents ; d'autres se rendent compte qu'ils en ont cinquante ; il y a des moments où les gens pensent avoir un certain âge ; moi, par exemple, il est bien évident que j'ai eu des âges. Comment expliquez-vous que vous n'en avez pas eu ?

J.-P. S. – Je ne sais pas. Mais je sais que c'est comme ça. Je me sens comme un homme jeune, entouré des possibilités qui s'offrent à un homme jeune. Je déteste penser, ce qui est évident, que mes forces sont amoindries, que je ne suis pas ce que j'étais à trente ans.

S. de B. – Ça, tout le monde, quand il a dépassé un certain âge, est obligé de penser ça, et déteste penser ça.

J.-P. S. – Par exemple, le fait d'avoir soixante-neuf ans, que je transcris par la pensée en soixante-dix, ça m'est désagréable ; pour la première fois, je pense de temps en temps à mon âge : j'ai soixante-dix ans, c'est-à-dire je suis fini, mais ça va avec des choses qui viennent certainement de l'état de mon corps, par conséquent de mon âge, mais que je ne mets pas en liaison avec l'âge : avec le fait que je vois mal, que je n'écris plus ; je ne peux plus écrire, ni lire, parce que je ne vois pas ; toutes ces choses sont en liaison avec l'âge...

S. de B. – Vous les sentez comme un homme de cinquante ans accidenté, plutôt que comme un homme de soixante-dix ans dont l'âge a des répercussions désagréables sur le corps ?

J.-P. S. – Beaucoup plus.

S. de B. – A l'heure qu'il est vous vous sentez donc un âge ?

J.-P. S. – Par moments. Hier j'y ai pensé ; la semaine dernière aussi ou il y a quinze jours. Évidemment c'est une réalité de fait à laquelle je pense de temps en temps, mais malgré tout, dans l'ensemble, je continue à me sentir jeune.

S. de B. – Intemporel, en quelque sorte ?

J.-P. S. – Oui, ou jeune. Peut-être faut-il dire, plutôt, que je suis jeune dans ma tête ; j'ai peut-être senti ma jeunesse, en tout cas je l'ai gardée.

S. de B. – Comment expliquez-vous donc ce fait quand même curieux, que, dans l'ensemble, vous n'avez jamais eu d'âge ; est-ce que c'est parce que vous avez toujours vécu intensément dans le présent, un présent tendu vers l'avenir ? vers l'action ?

J.-P. S. – Oui ; je n'ai probablement pas eu beaucoup de loisirs pour me référer à des moments du passé qu'on considère en eux-mêmes, pour leur valeur esthétique, pour leur valeur sentimentale ; je n'ai pas eu beaucoup de temps pour ça.

S. de B. – Ou est-ce par une absence totale de narcissisme ? En effet vous n'avez presque pas de rapports avec vous-même, presque pas de rapports avec votre image.

J.-P. S. – Certainement ce n'est pas lié à mon image, les souvenirs du passé ; tenez, en ce moment, je me rappelle un souvenir qui est resté très fort : celui du jour où j'ai pris de la mescaline. Je suis revenu en train, vous étiez à mes côtés, et il y

avait un singe qui se penchait par la vitre du wagon ; ça, je le vois très bien. Je vous vois et je vois le singe penché la tête en bas contre la vitre.

S. de B. – Des souvenirs, vous en avez, *Les Mots* le prouvent ; et quand nous en avons parlé, ici, les souvenirs sont venus ; mais je veux dire que vous avez une conscience qui est dirigée, dans l'ensemble, vers le monde, et non pas vers votre situation, votre position dans le monde, vers une image de vous-même.

J.-P. S. – C'est ça.

S. de B. – C'est peut-être ça qui fait que vous avez moins d'âge qu'un autre.

J.-P. S. – Subjectivement, bien entendu. Je traverse les mêmes périodes que les autres et je m'y conforme, je suis pareil, différent, mais dans des limites prévisibles ; et puis je pense autrement, je pense comme si je ne changeais pas.

S. de B. – Est-ce que ça n'est pas lié, aussi, avec votre grande indifférence par rapport à la mort ? Il y a un moment dans *Les Mots* où vous dites que dans votre enfance vous aviez très peur de la mort. Mais ensuite il me semble que ça n'a jamais joué aucun rôle dans vos préoccupations ? Vous n'avez pas pensé : maintenant j'ai quarante ans...

J.-P. S. – Jamais. Depuis dix ans, mais objectivement, sans que ça me fasse un bouleversement quelconque, j'y pense ; j'y pensais encore il y a deux ou trois jours : j'ai atteint l'âge où une vie humaine, actuellement, se termine. Soixante-dix ans, je crois que c'est pour les Français...

S. de B. – Non, un Français privilégié comme vous peut vivre jusqu'à quatre-vingts, quatre-vingt-cinq ans ; mais enfin ça fait un laps assez limité, je le sens personnellement ; on n'a plus l'audace de dire : dans vingt ans je ferai ci, dans vingt ans j'irai là. Mais vous, ça vous est indifférent de vous heurter à cette limite ? à cette espèce de mur ?

J.-P. S. – Peu à peu un âge se forme, qui est formé par cette limite. Autrement, de moi-même, quand je suis dispos, je me sens encore comme il y a trente ans. Mais je sais que dans quinze ans, j'aurai quatre-vingt-cinq ans. Si je vis encore.

S. de B. – Mais c'est un savoir qui vient du dehors. Ça, vous

l'avez expliqué cinquante fois ; l'ego n'est pas dans la conscience, donc la conscience est toujours éternellement présente, fraîche, la même ; et dans vos rapports aux autres ? Les autres ne vous font pas sentir que vous avez un certain âge ?

J.-P. S. – A mes yeux, ils ne vieillissent pas beaucoup non plus. Voyez, les gars des *Temps modernes :* je pense à Bost, à Pouillon, tels qu'ils ont toujours été.

S. de B. – Vous ne les voyez pas vieillir ?

J.-P. S. – Non, je vois des jeunes gens à qui j'enseigne la philosophie ou à qui j'ai enseigné la philosophie.

S. de B. – Et dans vos rapports avec les jeunes ? Par exemple avec Victor : une des choses qui vous touche, c'est que vous pouvez lui apprendre certaines choses, c'est que vous pouvez l'aider ; donc à ce moment-là, il y a une question d'expérience, du moins, quelque chose qui est lié aux rares bénéfices de l'âge.

J.-P. S. – Oui, il faut voir ce que ça veut dire. Il s'agit plutôt d'envisager, aujourd'hui, des choses, pas avec de l'expérience, mais avec l'âge que j'ai. Oui, j'aime bien voir Victor, mais au bout d'un moment nous avons une conversation de personne à personne ; ce n'est pas un jeune homme qui vient voir un vieillard ; on discute, on a deux points de vue sur une réalité quelconque, politique ou autre, qui se présente à nous ; il a mon âge à ce moment-là.

S. de B. – Oui, ça je comprends. Il y a d'autres choses à dire sur le rapport au temps qui explique peut-être cette absence d'un sentiment de l'âge. D'abord cette manière que vous avez toujours eue de toujours préférer le présent au passé. Je veux dire, si vous buvez un verre de whisky, vous direz : ah ! ce verre de whisky est merveilleux, il est meilleur que celui de la veille. Dans l'ensemble, il y a toujours une préférence du présent.

J.-P. S. – Le présent est concret et réel. Et hier, c'est moins net, et demain je n'y pense pas encore. Il y a pour moi une préférence du présent sur le passé. Il y a des gens qui aiment mieux le passé parce qu'ils lui accordent une valeur esthétique ou une valeur culturelle. Moi non. Le présent en passant au passé meurt. Il a perdu sa valeur d'entrée dans la vie. Il y appartient, je peux m'y référer mais il n'a plus cette qualité qui est donnée à

chaque instant dans la mesure où je le vis, et qu'il perd quand je ne le vis plus.

S. de B. – Et c'est sans doute pour ça que vos ruptures avec vos amis vous ont été si peu difficiles ?

J.-P. S. – Oui ; je commençais une vie nouvelle, sans eux.

S. de B. – Parce que dès qu'une chose est passée elle est vraiment abolie pour vous ?

J.-P. S. – Oui. Et les amis qui me restent, qui sont vivants, il faut qu'ils aient un présent neuf pour ne pas en revenir toujours au même présent ; il ne faut pas qu'ils se représentent à moi comme la veille ou l'avant-veille, avec les mêmes soucis, les mêmes idées, les mêmes manières de dire ; il faut qu'il y ait un changement.

S. de B. – Oui, parce qu'on pourrait penser, d'après ces définitions de vos rapports au temps, que vous êtes un homme très versatile qui lâche son passé très facilement pour se jeter dans de nouvelles aventures ; or ce n'est pas ça du tout ; vous êtes quelqu'un de très constant ; nous avons vécu quarante-cinq ans ensemble, vous avez des amitiés, comme celle avec Bost, qui durent depuis très très longtemps ; avec d'autres membres des *Temps modernes* vous avez eu aussi de longues amitiés. Comment pouvez-vous expliquer ce mélange de constance, de fidélité, et de vie dans le présent ?

J.-P. S. – Justement, la vie dans le présent est faite de ces constances ; la vie dans le présent ce n'est pas de courir après je ne sais quoi, je ne sais quelle personne nouvelle, c'est de vivre avec les autres en leur donnant une espèce de dimension présente qu'ils ont effectivement. Par exemple, vous, je ne vous ai jamais pensée au passé, je vous ai toujours pensée dans le présent ; alors je m'arrangeais pour lier ce présent à des passés antérieurs.

S. de B. – Et dans vos rapports avec le travail, est-ce que c'était la même chose ? Est-ce que vous pensiez toujours que la dernière œuvre que vous faisiez était la meilleure ? Ou est-ce que vous aviez quelques tendresses pour des œuvres plus anciennes ?

J.-P. S. – J'avais des tendresses pour des œuvres plus anciennes. *La Nausée* par exemple. Je concevais mon travail comme daté. Il y avait des œuvres qui se comprenaient à une

certaine époque, pas avant, pas après, à cause de l'environnement.

S. de B. – Mais avez-vous, intellectuellement, l'impression d'aller plus loin, l'impression d'un progrès ? Ou bien certaines œuvres vous apparaissent comme tellement définitives que, d'une certaine manière, vous, vous ne pouviez pas les dépasser ?

J.-P. S. – J'avais l'impression d'un progrès ; vous ne me feriez pas dire que *Les Mots* sont supérieurs à *La Nausée* ; mais, malgré tout, avancer c'était tout de même faire quelque chose qui valait davantage parce que je profitais des œuvres antérieures.

S. de B. – Est-ce que d'ailleurs il ne faudrait pas distinguer — ça nous ramène à parler de vos œuvres — entre les œuvres littéraires, et les œuvres philosophiques : parce qu'on ne vous fera pas dire que *Les Mots* sont supérieurs à *La Nausée*, mais vous diriez volontiers, et c'est une évidence, que la *Critique de la raison dialectique* est supérieure à *L'Être et le néant*.

J.-P. S. – Je pense que c'est vrai, mais je ne le dirais pas volontiers parce que, d'une certaine façon, mes œuvres passées sont marquées par la satisfaction que j'avais au moment où je les faisais. Il m'est très difficile de penser vraiment la *Critique de la raison dialectique* comme supérieure à *L'Être et le néant*.

S. de B. – Vous voulez dire qu'elle ne va pas plus loin ?

J.-P. S. – Si, elle va plus loin.

S. de B. – Elle résout plus de problèmes, elle donne une description plus juste de la société. Seulement elle n'aurait pas été possible sans *L'Être et le néant*, je pense que ça aussi, c'est un fait.

J.-P. S. – En philosophie, et dans ma vie personnelle, j'ai toujours défini le présent — c'est le moment plein — par rapport à l'avenir et je lui ai fait contenir les qualités de l'avenir tandis que le passé a toujours été — dans la triade : présent, avenir, passé — dépourvu d'actions vraies sur le présent ; je sais pourtant que le passé est plus important d'une certaine façon que l'avenir ; il nous apporte quelque chose.

S. de B. – Il définit la situation qu'on dépasse, ça vous l'avez dit souvent : le présent c'est la reprise du passé vers un avenir.

Mais c'est le mouvement vers l'avenir qui vous a plus intéressé — enfin personnellement — que la reprise du passé.

J.-P. S. – Si on regarde le sens même de ma vie, qui est d'écrire, eh bien ! ça consiste à partir d'un présent qui devient passé où je n'ai pas écrit, pour arriver à un présent où j'écris, et où une œuvre se fait, qui sera finie dans l'avenir. Le moment de l'écriture est un moment qui comprend le futur et le présent, et le présent déterminé par rapport au futur. On écrit un chapitre d'un roman, on écrit le chapitre 12 qui vient après le chapitre 11 et qui précède le chapitre 14, donc le temps apparaît comme un appel de l'avenir au présent.

S. de B. – Mais y a-t-il eu, y a-t-il maintenant dans votre vie des moments où le présent est vécu vraiment pour lui-même ? Comme une espèce de contemplation, de jouissance, et pas seulement comme un projet, une pratique, un travail ?

J.-P. S. – Oui, il y en a encore ; il y en a le matin, ici [1] par exemple, quand je me réveille, que vous n'êtes pas encore là, que je vais m'asseoir sur le fauteuil sur la terrasse et que je regarde le ciel.

S. de B. – Et est-ce qu'il y a eu beaucoup de moments comme ça dans votre vie ?

J.-P. S. – Pas mal. Je les ai considérés comme supérieurs aux autres, comme plus intéressants.

S. de B. – Parce que vous avez été un homme très actif et qui a beaucoup travaillé, il y a quand même eu de ces moments d'abandon, de plongée dans l'immédiat ?

J.-P. S. – Oui. Il y en a eu beaucoup.

S. de B. – Et, en particulier avec quel contenu ?

J.-P. S. – Un contenu agréable.

S. de B. – Oui, mais je veux dire qu'est-ce qui vous met dans ces espèces d'état d'immédiat ?

J.-P. S. – N'importe quoi. Un beau ciel du matin : alors je vais regarder les choses sous ce ciel-là ; il y a un moment de parfait contentement : les choses sont là, sous ce ciel, que je vois ; je suis uniquement ça, quelqu'un qui regarde le ciel du matin.

1. A Rome.

S. de B. – Et est-ce que la musique — vous aimez beaucoup la musique — vous donne un peu le même état quelquefois ?

J.-P. S. – Oui, si ce n'est pas moi qui la joue. Dans un concert ou en écoutant un disque, je peux avoir des impressions de ce genre. Ce sont des rapports avec le bonheur si vous voulez. Ce n'est pas exactement du bonheur puisque ce sont des instants qui vont disparaître mais ce sont les éléments qui constituent le bonheur.

S. de B. – Vous vivez dans l'avenir, dans la mesure où l'avenir est une pratique ; mais le vivez-vous aussi comme une espèce d'anticipation joyeuse ? Par exemple quand vous alliez partir pour votre voyage en Amérique ?

J.-P. S. – Oui, je me voyais en Amérique.

S. de B. – Vous y pensiez même très fort.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Et pendant tout un moment vous faites les préparatifs qu'il fallait, mais vous étiez déjà en Amérique. Est-ce que de tels moments vous arrivent souvent ? Y a-t-il des choses que vous avez désirées très fort, que vous avez imaginées, souhaitées et attendues avec beaucoup de force ?

J.-P. S. – Certainement.

S. de B. – Et dans la mesure où il y a ensuite une confrontation entre cet avenir rêvé, imaginé, et le présent, est-ce que vous êtes sensible à ce qu'on peut appeler la déception ? ou au contraire, est-ce que la réalité vous donne plus que ce que vous avez imaginé ?

J.-P. S. – Elle me donne plus et autre chose ; en général plus, parce que c'est un présent où chaque objet contient des parties infinies, et on peut trouver tout dans un nouveau présent, donc plus que ce que vous pouvez imaginer ; ce que je pouvais imaginer c'était des directions, des qualités, des limites, mais non pas des objets réels, et la réalité était autre chose que l'attente parce que malgré tout on n'imagine pas la vérité ; le New York de Nick Carter n'est pas celui que j'ai découvert quand je suis arrivé à New York.

S. de B. – Vous n'êtes pas de ces gens qui sont constamment déçus par la rencontre de ce qu'ils ont attendu ?

J.-P. S. – Je n'ai pas été déçu par New York, au contraire, non ; je sais que ce que j'imagine n'est pas ce qui sera. C'est là, effectivement, qu'on pourrait concevoir une déception. Et il y en a, peut-être, des petites, mais qui disparaissent.

S. de B. – Votre nouvelle, *Le Soleil de minuit*, en un sens, c'était l'histoire d'une déception ?

J.-P. S. – Oui, la petite fille imaginait le soleil de minuit sous une forme magique et quand elle arrivait devant l'objet réel elle était déçue.

S. de B. – Mais c'est très rare que ça vous soit arrivé dans votre vie ?

J.-P. S. – D'ailleurs la nouvelle elle-même donnait cette déception comme une erreur : je devais, à travers la déception de la petite, faire sentir que cette nuit blanche est une belle chose.

S. de B. – Est-ce que vous avez eu des regrets dans votre vie ? Est-ce que vous vous êtes dit : Ah, j'aurais dû faire ça, j'ai laissé passer ça, j'ai perdu du temps ici ?

J.-P. S. – Pas tellement ; quand c'est urgent, oui, quand c'est une décision qui engage une partie de ma vie, donc qui est urgente, et qu'il faut prendre dès le lendemain. Une décision ce n'est pas une chose simple ; si j'ai cette décision à prendre, à inventer, dans tous les détails, là, je peux avoir du regret.

S. de B. – Une fois la décision prise ?

J.-P. S. – Oui, parce que je n'ai pas tout envisagé.

S. de B. – Vous voulez dire que si vous êtes obligé de décider trop vite, il vous arrive de prendre la mauvaise décision ?

J.-P. S. – Non, pas une mauvaise décision, mais une décision imparfaite.

S. de B. – Par exemple dans quel cas ça vous est arrivé ?

J.-P. S. – Je n'ai pas d'exemple précis à vous donner.

S. de B. – Dans les rares cas où on prend des décisions dans sa vie, et on n'en prend pas tellement, j'ai l'impression que vous avez été content ; la décision d'aller en Allemagne, d'aller au Havre dès le premier trimestre, de ne pas accepter une khâgne à Lyon comme le souhaitait votre famille, mais de prendre un poste à Laon : toutes ces décisions vous en avez été satisfait ?

J.-P. S. – J'en ai été satisfait.

S. de B. – Quand vous avez eu des regrets, à ma connaissance, c'est que le monde vous avait refusé quelque chose. Par exemple, vous avez regretté de ne pas être allé au Japon ?

J.-P. S. – Oui. Je ne l'ai pas beaucoup regretté. Il y a des gens qui auraient regretté beaucoup plus que moi. Mais, en général, je n'ai pas beaucoup de regrets dans la vie. J'en ai quelques-uns ; il y a des livres que j'ai commencés et que je n'ai jamais achevés et jamais publiés.

S. de B. – Oui, mais le regret ne devait pas être tellement fort puisque précisément vous ne les écriviez pas et vous préfériez faire autre chose.

S. de B. – Je voudrais vous demander d'une manière très générale, comment vous voyez l'ensemble de votre vie ?

J.-P. S. – J'ai toujours considéré la vie de chacun comme un objet attenant à la personne et l'entourant. Je peux dire que d'une manière générale, je vois non seulement ma vie, mais la vie de tout le monde à peu près comme ceci : un départ très filiforme — qui s'élargit lentement au moment de l'acquisition des connaissances et des premières expériences ; qui s'élargit toujours jusqu'à vingt, trente ans en se grossissant toujours d'expériences, d'aventures, d'une foule de sentiments. Puis, à partir d'un certain âge variable selon les gens, venant en partie d'eux-mêmes, en partie de leur corps, en partie des circonstances, la vie tend vers sa fermeture, la mort étant la dernière fermeture comme la naissance était l'ouverture. Mais je considère que ce moment de fermeture s'accompagne d'un élargissement constant vers l'universel. Un homme de cinquante ou soixante ans qui, en fait, est en train de s'acheminer vers la mort, apprend et vit en même temps un certain nombre de rapports avec autrui, avec la société, qui sont de plus en plus larges. Il apprend le social, il apprend à réfléchir sur les vies des autres, sur sa propre vie. Il s'enrichit, cependant que par en dessous il meurt. Une certaine forme va vers son achèvement, et en même temps l'individu acquiert des

connaissances ou des schèmes qui sont universaux, qui vont vers l'universel. C'est pour une certaine société, pour son maintien ou au contraire pour la création d'une autre société, qu'il agit. Et l'apparition de cette société se produira peut-être après sa mort ; en tout cas son développement se fera après sa mort ; de même d'ailleurs la plupart des entreprises auxquelles il se donne dans la dernière partie de sa vie seront réussies, si elles se poursuivent au-delà de sa mort, s'il peut par exemple léguer à ses enfants le magasin qu'il a créé, et seront manquées si elles se terminent avant sa mort — si par exemple il est ruiné et ne peut rien leur léguer. Autrement dit, il y a un avenir, qui est par-delà la mort et qui fait presque de la mort un accident dans la vie de l'individu qui continue sans lui. Ce n'est pas vrai pour beaucoup d'entre eux : par exemple les vieillards des asiles qui ont été ouvriers ou qui ont eu des métiers très humbles, n'ont plus d'avenir. Ils vivent dans le présent et leur vie se rapproche de la mort sans avenir autre que pour chaque moment le moment immédiatement suivant.

S. de B. – Je crois que votre description est en effet une description qui s'applique à vous certainement, à un certain nombre de privilégiés et en particulier aux intellectuels quand ils gardent un intérêt pour la vie ; mais que, sans parler même des asiles, l'immense majorité des gens âgés, une fois qu'ils sont à la retraite tout simplement, se trouvent coupés de leur métier et de l'ensemble du monde ; la vieillesse est bien rarement l'espèce d'élargissement dont vous parlez. Mais comme c'est de vous que l'on parle, ce que vous avez dit là reste très intéressant. Je voudrais que vous me précisiez un peu dans quelle mesure vous avez personnellement l'impression que la vie continue pour vous d'être un élargissement. A partir de quel moment situeriez-vous de ce point de vue-là le sommet de votre vie ? Je veux dire le moment où vous avez eu le maximum de relations avec le monde, avec les gens, avec les connaissances.

J.-P. S. – Le maximum de relations réelles et qui ne se terminent pas dans un avenir où je ne serai plus, je pense que c'est entre quarante-cinq et soixante ans.

S. de B. – Vous pensez que votre vie n'a pas cessé de s'élargir et de s'enrichir jusqu'à soixante ans en somme ?

J.-P. S. – A peu près. C'est alors que j'ai écrit des ouvrages philosophiques. Mais elle a toujours eu un avenir qui n'était pas dépendant de ma mort. Il y avait ce à quoi j'ai cru longtemps, puis à quoi je n'ai plus cru, cette notion d'immortalité. En tout cas, il reste pour un écrivain l'idée qu'on continuera à le lire quand il n'existera plus. Et ça c'est son avenir. On continue à être lu pendant combien de temps ? Cinquante ans, cent ans, cinq cents ans ? Ça dépend des écrivains. En tout cas je peux compter sur cinquante ans. Peu importe si je suis lu rarement ou beaucoup, mais pendant cinquante ans il y aura encore mes livres, de même que les livres d'André Gide existent encore pour des jeunes gens — de moins en moins d'ailleurs — c'est-à-dire cinquante ans après sa mort, ou plus même.

S. de B. – Depuis soixante ans, vous pensez qu'il y a un élargissement en même temps qu'un rétrécissement ? Comment voyez-vous ces deux mouvements dans le détail ?

J.-P. S. – Prenons le rétrécissement : ça ne m'intéresserait plus d'écrire un roman, en décrivant une autre vie que j'aurais pu mener. Mathieu, Antoine Roquentin avaient d'autres vies que la mienne, mais voisines, exprimant ce qu'il y avait, selon moi, de plus profond dans ma propre vie. Je ne pourrais plus écrire ça. Souvent je pense à écrire une nouvelle, et puis je ne le fais jamais. Donc il y a des éléments dans mon métier même qui sont supprimés, coupés, tranchés, tout un côté romantique de la vie, d'espoirs vains mais valorisés en tant que vains. Tout ce côté-là, le rapport à l'avenir, le rapport à l'espoir, le rapport à une vie réelle dans une société réelle, conforme à mes désirs, tout cela est fini. Et puis il y a tout l'universel — le sens de ma vie au XX[e] siècle — j'essaie de me le représenter ; ça m'éloigne du XX[e] siècle. C'est au XXI[e] siècle qu'on pourra juger, situer des vies appartenant au XX[e]. Je me figure cela certainement faussement, mais malgré tout j'essaie de projeter ma vision de moi à partir du XXI[e] siècle. Il y a ça et mille autres choses : des connaissances d'économie, de sciences humaines, qui en même temps s'introduisent dans ma vie, la modifient d'une certaine façon — et par

conséquent risquent de périr avec elle — mais qui sont aussi des lois agissant sur toutes les vies, qui, de ce point de vue, représentent l'universel. Ces lois changeront avec le XXIe et le XXIIe siècle. Mais elles permettront de nous comprendre. Tout ça est un universel que je sens, que je saisis en partie, que j'imagine soit dans l'avenir, soit à partir de mon présent. Cet ensemble de connaissances est constant, c'est dans ma tête parce que je suis là, au XXe siècle, mais en fait c'est aussi dans ma tête parce que ça existe ; ce sont des lois qu'on doit découvrir comme on découvre un rocher la nuit en s'y cognant.

S. de B. – Vous voulez dire que depuis l'âge de soixante ans, vous avez appris ?

J.-P. S. – Depuis l'âge d'un an.

S. de B. – D'accord, mais je vous demandais ce que vous entendiez comme élargissement depuis l'âge de soixante ans.

J.-P. S. – Je continue à acquérir, bien sûr. Et les connaissances que j'acquiers sont dans les livres mais aussi dans ma tête, parce que je les développe, j'essaie de les relier à d'autres connaissances que j'ai. Elles sont universelles, c'est-à-dire qu'elles ne s'appliquent pas seulement à une infinité de cas, mais qu'en outre elles dépassent le temps ; elles ont un avenir, on les retrouvera dans d'autres circonstances, au siècle suivant. Et par là même elles me donnent leur avenir en quelque sorte. Elles me le donnent d'une manière formelle en tout cas. Les connaissances que j'ai et qui me caractérisent sont également futures et me caractériseront. Ainsi suis-je et serai-je, même si j'ai perdu ma conscience.

S. de B. – Pouvez-vous préciser ce que sont ces connaissances ?

J.-P. S. – C'est difficile parce qu'il s'agit de toutes les connaissances. Par exemple, le dernier petit ouvrage que j'ai écrit en collaboration avec Victor et Gavi n'était que ça. On y parle du présent, mais on parle aussi de l'avenir, de l'avenir révolutionnaire, des conditions qui vont le constituer ; cet avenir est mon objet et en même temps il est moi.

S. de B. – Autrement dit, vous avez l'impression d'avoir une

idée du monde, une vision de compréhension du monde plus large, plus valable, que celle que vous avez eue jusqu'à présent ?

J.-P. S. – Oui, mais il ne faut pas dire qu'elle commence à soixante ans. Elle commence de tout temps, elle s'élargit toujours.

S. de B. – Le rétrécissement serait alors celui de certains projets, comme par exemple celui de ne plus faire de romans.

J.-P. S. – Oui, et de ne plus faire de grands voyages parce que ça me fatigue. C'est le rétrécissement de la vieillesse proprement dit, et de la maladie qui frappe chacun. Et cette lente avancée vers la mort ne peut être donnée qu'en pointillé sous l'ensemble des connaissances universelles qui me créent un avenir par-delà la mort. Je décrirais donc ma vie, vers la fin, comme une série de lignes parallèles et droites ; ce seraient mes connaissances, mes actions, mes appartenances, et ça représenterait précisément un univers où l'avenir est présent, où il me caractérise autant que le présent. Et par en dessous, j'indiquerais en pointillé, ce qui se passe à chaque instant et qui n'a pas beaucoup d'avenir sauf ma fin : cette vie réelle de chaque instant, les maladies qui peuvent altérer mes viscères, les absences de connaissances que j'ai eues toute ma vie mais qui peuvent encore s'aggraver aujourd'hui, etc. C'est ma mort, mais je la dessine en pointillé. Et au-dessus, je place ces connaissances et ces actions qui impliquent l'avenir.

S. de B. – Je comprends ce que vous voulez dire. Mais envisageons maintenant votre vie sous un autre angle. Je voudrais que vous la regardiez comme j'ai essayé de regarder la mienne lorsque j'ai écrit le début de *Tout compte fait.* C'est-à-dire : qu'est-ce qu'il y a eu dans votre vie comme chances, comme hasards, comme moments de liberté, comme obstacles à cette liberté. Et d'abord — à supposer, ce qui est je crois la vérité, que vous soyez content de l'ensemble de votre existence, de ce que vous avez fait, d'avoir été qui vous êtes — qu'est-ce que vous pouvez considérer comme les chances qui vous ont fait ce que vous êtes ?

J.-P. S. – Il me semble que la plus grande chance était sans conteste de naître dans une famille universitaire, c'est-à-dire dans une famille d'intellectuels d'un certain genre qui avaient

une certaine conception du travail, des vacances, de la vie quotidienne, qui pouvaient me donner un bon point de départ pour écrire. Il est évident que j'ai considéré, dès que j'ai pu regarder autour de moi, la condition de ma famille et par conséquent la mienne, non pas comme une condition sociale parmi d'autres, mais comme *la* condition sociale. Vivre, c'était vivre en société, et vivre en société c'était vivre comme mes grands-parents ou comme ma mère. Par conséquent le fait qu'à l'origine j'ai vécu, comme je l'ai décrit dans *Les Mots*, chez un grand-père qui travaillait surtout dans les livres, qui avait des élèves, en fait a beaucoup compté. Et le fait que je n'ai pas eu de père a certainement aussi beaucoup compté. Si j'avais eu un père, il aurait eu un métier beaucoup plus visible, beaucoup plus rigoureux. Mon grand-père était à la retraite, ou presque, quand je suis né. Il avait une école à lui. Il faisait un cours d'allemand aux Hautes Études sociales. Il avait donc un métier, mais ce métier était lointain. Je connaissais ses élèves dans des fêtes qui avaient lieu à l'Institut, à Meudon chez mes grands-parents. Bref, je connaissais de sa vie de travail uniquement les moments de repos, les rapports de son travail avec ses élèves quand il les invitait à dîner.

S. de B. – Quelle importance a eu pour vous le fait que vous n'avez pas eu conscience d'un métier nécessaire pour gagner sa vie ?

J.-P. S. – Énorme, parce que ça supprimait le rapport entre le travail qu'on fait et l'argent qu'on reçoit pour le faire. Je ne voyais pas le rapport entre cette vie de fêtes et de rapports avec les élèves qu'avait mon grand-père et qui ressemblaient à des rapports de camaraderie, d'amitié, et l'argent qu'il recevait à la fin du mois. Et par la suite, je n'ai jamais très bien vu le rapport entre ce que je faisais et ce que je gagnais, même quand j'étais professeur. Et je n'ai jamais très bien vu le rapport entre les livres que je faisais et l'argent que je recevais de mon éditeur à la fin de chaque année.

S. de B. – Ce métier de professeur a-t-il été un choix libre, ou a-t-il été imposé par la famille, puisque nous en sommes à parler justement de la liberté, des choix, etc. ?

J.-P. S. – C'est assez compliqué. Je pense que pour mon grand-père, il allait de soi que je devais devenir professeur. Son fils aîné ne l'avait pas été, il avait été ingénieur ; mais son fils cadet avait été professeur, l'était encore, et il trouvait naturel que moi qui étais si doué, pensait-il, je fusse professeur comme lui. Mais enfin, si j'avais eu une vocation bien précise pour quelque autre métier — par exemple ingénieur polytechnicien ou ingénieur de la Marine — il m'aurait laissé faire. Mais je me laissai aller à devenir professeur parce que je voyais dans cette catégorie d'intellectuels l'origine, la source des romanciers, des écrivains dont je voulais être. Je pensais que le métier de professeur donnait des connaissances considérables sur la vie humaine, et que le livre exigeait des connaissances considérables pour être écrit. Je voyais un rapport entre le professeur de Lettres qui se forme un style en étant professeur, en corrigeant celui de ses élèves et ce même professeur usant du style qu'il avait ainsi étudié, pour faire un livre qui assurerait son immortalité.

S. de B. – Donc il y a eu une harmonie entre les circonstances familiales qui vous poussaient au professorat, et votre propre volonté ?

J.-P. S. – Oui, si on peut appeler cela une harmonie, parce qu'on peut être ramasseur de crottin et écrivain. Il n'y a que des rapports très secondaires entre le fait qu'on est professeur et le fait qu'on écrit. Mais moi j'ai choisi cette harmonie-là. C'est-à-dire que j'ai vu le monde à travers la carrière de mon grand-père et à travers mon désir propre d'écrire. Ça s'est lié puisque c'était mon grand-père qui me disait : tu écriras. Il mentait d'ailleurs, puisqu'il s'en foutait, il voulait que je sois professeur. Mais moi je le prenais très au sérieux et par conséquent mon grand-père professeur, supérieur à tous les professeurs bien entendu, me disait cela comme s'il avait lui-même écrit.

S. de B. – Donc on pourrait considérer le professorat comme une espèce de choix libre, mais conforme à ce qui était souhaité pour vous. Est-ce que vous voyez dans l'enfance ou dans la jeunesse des moments où cette liberté s'est trouvée plus solitaire ? Est-ce que vous avez eu l'impression d'avoir des

initiatives tout à fait personnelles pendant toute cette première partie de votre vie ?

J.-P. S. – C'est difficile à dire.

S. de B. – Dans le fait d'écrire, par exemple.

J.-P. S. – Le fait d'écrire n'a peut-être pas été tout à fait personnel quand j'avais huit ans et que, comme je l'ai dit dans *Les Mots*, j'ai surtout recopié, réinventé des textes déjà écrits. Il y avait cependant quelque chose qui venait de moi. Je voulais être celui qui écrivait ces livres. Après ma cinquième je suis parti avec mon beau-père et ma mère à La Rochelle et là, rien ne justifiait plus mon choix d'écrire. A Paris, j'avais eu des petits camarades qui avaient fait le même choix que moi ; à La Rochelle, il n'y en avait aucun qui voulût devenir écrivain.

S. de B. – Et là vous écriviez quand même ?

J.-P. S. – J'écrivais quand même, n'ayant d'autre public pour mes œuvres que mes petits camarades à qui j'en ai lu quelques pages et qui s'en moquaient bien.

S. de B. – Et à la maison, on ne vous encourageait pas non plus ?

J.-P. S. – Absolument pas.

S. de B. – En somme écrire était pour vous une sorte d'apprentissage de solitude et de liberté.

J.-P. S. – J'écrivis encore en quatrième ; beaucoup moins, et peut-être pas du tout en troisième et en seconde. Je concevais l'écrivain comme un malheureux qui n'était pas lu, qui n'était pas connu de ses voisins. C'est après sa mort que lui advenait la célébrité. J'écrivais en sentant l'hostilité possible ou réelle de mes camarades. A cette époque-là, je voyais donc l'écrivain comme un pauvre diable damné. Je fis du romantisme.

S. de B. – Vous avez somme toute une vue très sereine de la mort.

J.-P. S. – L'approche de la mort apparaît quand même comme une série de privations. Par exemple, j'étais un fort buveur,

comme vous le savez, et un des agréments de ma vie, même quand j'étais embêté pour des raisons objectives, c'était de terminer la soirée en buvant beaucoup. Ça a disparu. Ça a disparu parce que les médecins me l'ont interdit. Je conteste d'ailleurs les médecins, mais je m'y soumets quand même. Il y a donc des privations qui sont comme des choses qu'on m'enlève avant de m'enlever tout, ce qui sera la mort. Et il y a cet éparpillement qu'est l'apparition de la vieillesse. C'est-à-dire qu'au lieu d'avoir encore tout à fait clairement idée d'une synthèse de moi qui doit faire un seul homme, ça s'éparpille dans des tas d'activités, de petites choses. La synthèse est commencée, mais ne sera jamais achevée. Tout ça je le sens, donc je suis dans un état moins confortable qu'il y a dix ans. Mais la mort pour autant, comme chose sérieuse qui apparaît à un moment donné et que j'attends, elle ne me fait pas peur et me semble naturelle. Naturelle, en opposition à l'ensemble de ma vie qui a été culturelle. C'est quand même le retour à la nature et l'affirmation que j'étais nature. Et puis, il reste que ce dont je me souviens de ma vie, même avec ce nouveau point de vue, même avec l'erreur de l'immortalité que j'ai entretenue de nombreuses années, elle m'apparaît comme valable. C'est une espèce de point de vue pré-mortel, pas tout à fait le point de vue de la mort, mais un point de vue d'avant la mort. Je ne regrette rien de ce que j'ai fait. Même mes plus grosses fautes sont liées à moi, m'engagent, je m'en suis souvent sorti par d'autres renversements.

S. de B. – C'est un autre sujet, mais ça m'intéresserait de savoir qu'est-ce que vous considérez comme vos plus grosses fautes.

J.-P. S. – Oh ! pour l'instant rien de bien particulier. Mais je pense qu'il y en a eu.

S. de B. – Des erreurs, en tout cas, ça c'est certain.

J.-P. S. – Des erreurs, oui. Bref, je considère que c'est une vie qui se défait. Par conséquent on n'a jamais une vie qui s'achève comme elle commence, par un point qui est le point terminal. Mais plutôt ça se...

S. de B. – Ça s'effiloche.

J.-P. S. – Ça se disperse, ça s'effiloche. Alors, si je mets en

dehors cette période d'effilochage — que je ne déplore pas puisque c'est le sort de chacun — je considère que j'ai eu une période, de trente à soixante-cinq ans, où je me suis tenu en main, où je n'ai pas été très différent dès le départ de ce que je suis devenu ; où il y a même une continuité, où j'ai utilisé ma liberté à ce que je voulais, convenablement ; où j'ai pu rendre service et aider certaines idées à se répandre ; où j'ai fait ce que je voulais, c'est-à-dire : j'ai écrit, ça a été l'essentiel de ma vie. Ce que j'ai réclamé dès sept à huit ans, je l'ai réussi. Je l'ai réussi dans quelle mesure ? Je n'en sais rien, mais j'ai fait ce que je voulais, des œuvres qui ont été écoutées, qui ont été lues. Par conséquent, quand je mourrai, je ne mourrai pas comme beaucoup de gens, en disant : « Ah ! si la vie était à refaire je la referais autrement, je l'ai manquée, je l'ai ratée ! » Non. Je m'accepte totalement, et je me sens avec précision tel que j'ai voulu être. Et certainement, si je me rapporte au passé, à mon enfance, ou à ma jeunesse, je voulais moins que je n'ai fait. J'avais une autre conception de la gloire, je l'imaginais pour un petit public, pour une élite, et j'ai atteint un peu tout le monde. Donc, quand je mourrai, je mourrai satisfait. Mécontent de mourir ce jour-là, plutôt que dix ans plus tard, mais satisfait. Et jamais la mort n'a jusqu'ici et probablement ne le fera, jamais la mort n'a pesé sur ma vie. C'est là-dessus que je veux terminer ce chapitre.

S. de B. – Oui, mais il y a une question que je voudrais poser encore : jamais vous n'avez été effleuré par l'idée de la survie, de l'âme, d'un principe spirituel en nous, une survie comme le pensent les chrétiens, par exemple ?

J.-P. S. – Il me semble que si, mais plutôt comme un fait presque naturel. La peine que j'avais, due à la structure même de la conscience, à imaginer un moment où je ne serais plus. Tout futur que l'on imagine dans la conscience renvoie à la conscience. On ne peut pas imaginer un moment où la conscience ne serait plus. On peut imaginer un univers où le corps ne sera plus, mais le fait d'imaginer implique la conscience non seulement au présent mais au futur. Par conséquent, une des difficultés, je pense, pour penser la mort, est justement

l'impossibilité de se débarrasser d'une conscience. Par exemple, si j'imagine mon enterrement, c'est moi qui imagine mon enterrement ; je suis donc caché au coin de la rue, et je le regarde passer. Donc, j'ai eu comme ça une vague tendance, quand j'étais jeune, quand j'avais quinze ans, à concevoir cette vie qui existerait toujours, parce que simplement quand j'imaginais le futur je m'imaginais dedans pour le voir, mais ça n'a jamais été grand-chose. En fait, j'ai toujours pensé, comme athée, qu'il n'y avait rien après la mort, sinon, l'immortalité que je voyais comme une quasi-survie.

S. de B. – Je voudrais savoir comment votre athéisme est né et s'est développé en vous.

J.-P. S. – J'ai expliqué dans *Les Mots* que vers huit ans, neuf ans, je n'avais déjà avec Dieu que des rapports de bon voisinage, pas réellement des rapports de sujétion, ou de compréhension. Il était là, de temps en temps il se manifestait, comme le jour où j'ai mis le feu, semble-t-il, à la maison. C'était un regard qui, de temps en temps, se posait sur moi.

S. de B. – Comment ça, vous avez mis le feu à la maison ?

J.-P. S. – J'ai raconté dans *Les Mots* comment je touchais à des boîtes d'allumettes, comment j'ai mis le feu, modestement d'ailleurs. Il me voyait de temps en temps, en effet ; j'imaginais qu'un regard m'enveloppait. Mais tout ça était très vague, sans grand rapport avec le catéchisme, toute la mise en leçons de cette intuition qui elle-même était fausse. Et un beau jour, vers l'âge de douze ans, à La Rochelle, où mes parents avaient loué une villa un peu hors de la ville, je prenais le tramway le matin avec mes voisines, qui allaient au lycée de filles, trois Brésiliennes, les petites Machado, et je me promenais devant leur maison en attendant qu'elles fussent prêtes, c'est-à-dire quelques minutes. Et, je ne sais d'où est venue cette pensée, comment elle m'a frappé ; je me suis dit tout d'un coup : mais Dieu n'existe pas ! Il est bien certain que j'avais dû avoir avant des idées nouvelles touchant Dieu, et j'avais commencé à résoudre le problème pour moi. Mais enfin c'est ce jour-là, et sous la forme d'une petite intuition, je me rappelle très bien, que je me suis dit : Dieu n'existe pas. Il est frappant de penser que j'ai pensé ça à onze

ans, et jamais plus je ne me suis reposé la question jusqu'à aujourd'hui, c'est-à-dire pendant soixante ans.

S. de B. – Vous ne pouvez pas retrouver un peu plus précisément quel est le travail qui a précédé cette intuition ?

J.-P. S. – Absolument pas. D'autant que je me souviens très bien que, à l'âge de douze ans, je considérais ça comme une vérité qui m'était apparue avec évidence, sans aucune pensée préalable. C'était évidemment faux, mais c'est comme ça que je me suis toujours représenté les choses : une pensée qui intervient brusquement, une intuition qui surgit et qui détermine ma vie. Je pense que les demoiselles Machado sont apparues à l'instant et la pensée est redescendue en moi. Puis j'y ai repensé sans doute le lendemain ou le surlendemain, et j'ai continué à déclarer que Dieu n'existait pas.

S. de B. – Et, est-ce que ça a eu des conséquences pour vous cette révélation ?

J.-P. S. – Pas considérables sur le moment, ni vraiment très déterminantes ; ma conduite était liée à d'autres principes, d'autres désirs ; je voulais surtout avoir des rapports avec mes camarades. Et puis il y avait aussi une fille, au lycée de jeunes filles, que je voulais rencontrer. Je n'étais pas du tout lié à la religion catholique, je n'allais pas à l'église avant, je n'y allais pas après. Ça n'a donc eu aucun rapport précis avec ma vie du moment. Je ne me souviens pas m'être jamais plaint ou étonné que Dieu n'existât pas. J'estimais que c'était une blague qu'on m'avait racontée, et dont les gens étaient persuadés, et moi j'avais compris que c'était faux. Bien entendu j'ignorais les athées puisque ma famille était honnêtement, honorablement croyante.

S. de B. – Et ça ne vous gênait pas de vous trouver en opposition sur un point si important avec votre famille, que vous respectiez, que vous aimiez bien ?

J.-P. S. – Ma foi, non. J'ai essayé d'expliquer comment déjà je m'étais constitué tout un arsenal de petites pensées personnelles, dans *Les Mots*, qui étaient en opposition étroite avec les pensées de ma famille. Je pensais un peu pour moi seul. Et la vérité, c'était ce qui m'apparaissait vrai. Je croyais assez médiocrement

à ce que mon grand-père me disait être la pensée des autres, leurs conceptions. Je pensais qu'il fallait retrouver soi-même sa propre pensée ; ce qu'il me disait aussi d'ailleurs, mais il ne l'entendait pas au degré de profondeur où je l'entendais.

S. de B. – Et quand vous avez grandi, quand vous avez été à Paris, est-ce que votre athéisme a changé, est-ce qu'il a jamais été ébranlé, est-ce qu'il s'est fortifié ?

J.-P. S. – Il s'est fortifié, si vous voulez. Surtout, je pense qu'il est passé d'un athéisme idéaliste à un athéisme matérialiste, et ça au cours de mes conversations surtout avec Nizan. L'athéisme idéaliste, c'est difficile à expliquer. Mais quand je disais : Dieu n'existe pas, c'est comme si je m'étais débarrassé d'une idée qui était dans le monde, et que j'avais mis à la place un néant spirituel, une certaine idée manquée, dans le cadre de toutes mes idées. Et le résultat c'est que ça n'avait que peu de rapport direct avec la rue, les arbres, les bancs sur lesquels les gens sont assis. C'était une grande idée synthétique qui disparaissait, sans toucher à un bout du monde. Et petit à petit, mes conversations avec Nizan, mes réflexions personnelles, m'ont amené à autre chose, à une pensée autre du monde, qui n'était pas quelque chose qui devait disparaître, me mettre en liaison avec un paradis où je verrais Dieu, mais qui était l'unique réalité. L'absence de Dieu devait se lire partout. Les choses étaient seules, et surtout l'homme était seul. Était seul comme un absolu. C'était une drôle de chose qu'un homme. Ça m'est apparu petit à petit. C'était à la fois un être perdu dans le monde, et par conséquent entouré du monde de tous les côtés, comme emprisonné dans le monde. Et en même temps c'était un être qui pouvait synthétiser ce monde et le voir comme son objet, lui étant en face du monde, et dehors. Il n'était plus dedans, il était dehors. C'est cette liaison du dehors et du dedans qui constitue l'homme. Voyez-vous ce que je veux dire ?

S. de B. – Oui, très bien.

J.-P. S. – Et ça, j'ai mis quelques années à m'en persuader. Il est beaucoup plus simple, évidemment, de le voir comme un dedans simplement, ou simplement comme un dehors. La difficulté qu'il y ait les deux, et que ça se contredit, est sa

contradiction profonde et première. Donc j'étais là, à Tours par exemple, assis à une table de café, et en même temps j'étais non pas hors de Tours mais capable, à Tours même, sans bouger, mais en refusant d'être un objet simplement défini par mon être là, je pouvais voir le monde comme une synthèse, c'est-à-dire comme la totalité des objets qui m'entouraient, que je voyais, et par-delà d'autres objets, les horizons, comme dit Heidegger. Bref, saisir le monde comme l'ensemble de ces horizons, étant constitué par des objets également.

S. de B. – Quand vous avez fait de la philosophie, en philo, en hypo-khâgne, en khâgne, etc., à l'École normale, jusqu'à l'agrégation, est-ce que ça a eu un rapport quelconque avec votre athéisme, est-ce que ça l'a fortifié, ou du moins ça lui a donné des arguments ?

J.-P. S. – J'ai décidé de faire de la philosophie en hypo-khâgne, en khâgne même. Et à ce moment-là j'étais absolument assuré de la non-existence de Dieu, et ce que je voulais c'était une philosophie qui rendît compte de mon objet, « mon » au sens humain, c'est-à-dire votre objet aussi bien, l'objet de l'homme. C'est-à-dire son propre être à lui, dans et hors du monde, et le monde sans Dieu. Il me semblait d'ailleurs que c'était une entreprise nouvelle puisque j'étais peu au courant des travaux des athées. Ils ont d'ailleurs peu fait de philosophie, tous les grands philosophes sont plus ou moins croyants. Ça signifie différentes choses pour les différentes époques. La croyance en Dieu de Spinoza n'est pas celle de Descartes ou de Kant. Mais ce qui me semblait, c'est qu'une grande philosophie athée, réellement athée, manquait dans la philosophie. Et c'était dans cette direction que l'on devait maintenant s'efforcer de travailler.

S. de B. – C'est-à-dire que vous vouliez faire une philosophie de l'homme, en somme.

J.-P. S. – Oui, faire une philosophie de l'homme, dans un monde matériel.

S. de B. – Est-ce que vous avez eu des camarades — pour en rester toujours à votre jeunesse — est-ce que vous avez eu des camarades qui n'étaient pas athées ? Quels rapports aviez-vous avec eux ? Ça vous gênait, ça les gênait ?

J.-P. S. – Gêner, ça n'est pas le mot. J'étais très très bien avec Laroutis qui était un garçon charmant et que j'aimais beaucoup ; dont je ne sais pas bien ce qu'il est devenu. Mais évidemment ça faisait une distance. On parlait des mêmes choses, et pourtant on sentait bien qu'on n'en parlait pas tout à fait de la même manière. La façon de boire un verre de Laroutis ressemblait à s'y méprendre à ma façon de boire un verre, et cependant ce n'était pas la même.

S. de B. – Est-ce que parmi ces camarades il y en a qui ont essayé de vous convaincre, je ne dis pas de vous convertir, mais de vous convaincre de l'existence de Dieu ?

J.-P. S. – Non, jamais. De toute manière ceux que je voyais, ou bien je ne savais pas s'ils étaient athées ou chrétiens, ou bien si je le savais, ils étaient extrêmement discrets, parce qu'ils étaient de l'École normale, c'étaient des intellectuels. Ils pensaient donc qu'ils avaient affaire à des hommes qui croyaient mal, qui croyaient peu, qui ne croyaient pas, et que c'était à chacun de se débrouiller ; qu'eux devaient simplement être là et ne rien faire, ne rien dire qui puisse scandaliser une conscience. De sorte qu'on m'a toujours laissé en paix.

S. de B. – Il y a eu un moment où vous avez connu de manière très intime des chrétiens, c'est au camp de prisonniers. Votre meilleur ami était même un curé.

J.-P. S. – Oui je voyais en grande partie, essentiellement, des curés là-bas. Mais ils représentaient, à ce moment-là, au camp de prisonniers, les seuls intellectuels que je rencontrais. Pas tous, mais en tout cas mon ami le jésuite Feller et le curé qui depuis d'ailleurs a quitté les ordres et s'est marié...

S. de B. – L'abbé Leroy ?

J.-P. S. – L'abbé Leroy. Ils représentaient des intellectuels, des gens qui pensaient sur les mêmes choses que moi, pas toujours ce que je pensais, mais c'était déjà un lien commun que de s'interroger sur les mêmes choses. De sorte que je pouvais beaucoup mieux parler à l'abbé Leroy, ou à l'abbé Perrin, ou à Feller le jésuite, qu'à des paysans prisonniers.

S. de B. – Et votre athéisme ne les gênait pas ?

J.-P. S. – Il semble que non. L'abbé Leroy m'avait dit très

spontanément qu'il n'accepterait pas une place au paradis si une place m'y était refusée. Mais il pensait précisément qu'elle ne me serait pas refusée, et que j'apprendrais à connaître Dieu, ou dans ma vie, ou après ma mort. Donc il considérait ça comme une limite qui s'en irait entre nous. Une séparation qui disparaîtrait.

S. de B. – Et quand vous avez écrit *L'Être et le néant*, est-ce que vous avez tenté, ou est-ce qu'il s'est trouvé que vous avez justifié philosophiquement votre non-croyance en Dieu ?

J.-P. S. – Oui, bien entendu, il fallait la justifier ; j'ai essayé de montrer que Dieu aurait dû être « l'en-soi pour soi », c'est-à-dire un en-soi infini, habité par un pour-soi infini, et que cette notion d' « en-soi pour soi » était en elle-même contradictoire et ne pouvait pas constituer une preuve de l'existence de Dieu.

S. de B. – C'était au contraire une preuve de la non-existence de Dieu.

J.-P. S. – Ça donnait une preuve de la non-existence de Dieu.

S. de B. – Oui.

J.-P. S.– Tout cela, ça tournait autour de la notion de Dieu. C'était une exposition, dans *L'Être et le néant*, de raisons de mon refus de l'existence de Dieu qui, en fait, n'étaient pas les vraies raisons. Les vraies raisons étaient beaucoup plus directes et enfantines — puisque j'avais douze ans — que des thèses sur l'impossibilité de telle ou telle raison de l'existence de Dieu.

S. de B. – Vous avez dit quelque part que l'athéisme est un travail de longue haleine, et que vous l'avez mené jusqu'au bout, on pourrait dire avec quelque peine. Qu'est-ce que vous vouliez dire au juste par là ?

J.-P. S. – Justement que le passage de l'athéisme idéaliste à l'athéisme matérialiste est difficile. Il suppose un long travail. Je vous ai dit ce que j'entendais par athéisme idéaliste. C'est l'absence d'une idée, une idée qui est refusée, qui est barrée, mais d'une idée, l'idée de Dieu. L'athéisme matérialiste, c'est l'univers vu sans Dieu, et ça évidemment c'est de très longue haleine, de passer de cette absence d'une idée à cette nouvelle conception de l'être ; de l'être qui est laissé dans les choses et qui n'est pas jeté hors des choses dans une conscience divine qui les contemplerait et les ferait exister.

S. de B. – Vous voulez dire que même si on ne croit pas en Dieu, il y a une manière de voir le monde...

J.-P. S. – Même si on ne croit pas en Dieu, il y a des éléments de l'idée de Dieu qui demeurent en nous, et qui nous font voir le monde avec des aspects divins.

S. de B. – Quoi par exemple ?

J.-P. S. – Ça varie selon les gens.

S. de B. – Mais pour vous ?

J.-P. S. – Moi, je me sens non pas comme une poussière apparue dans le monde, mais comme un être attendu, provoqué, préfiguré. Bref, comme un être qui ne semble pouvoir venir que d'un créateur, et cette idée d'une main créatrice qui m'aurait créé me renvoie à Dieu. Naturellement ça n'est pas une idée claire et précise que je mets en œuvre chaque fois que je pense à moi ; elle contredit beaucoup d'autres de mes idées ; mais elle est là, vague. Et quand je pense à moi je pense souvent un peu comme ça, faute de pouvoir penser autrement. Parce que la conscience en chacun justifie sa manière d'être, et n'est pas présente comme une formation graduelle ou faite d'une série de hasards, mais au contraire comme une chose, une réalité qui est là constamment, qui n'est pas formée, qui n'est pas créée, mais qui apparaît comme constamment là tout entière. La conscience d'ailleurs, c'est la conscience du monde, par conséquent on ne sait pas très bien si on veut dire la conscience ou le monde, et par conséquent on se retrouve dans la réalité.

S. de B. – A part cette impression de n'être pas là par hasard, est-ce qu'il y a d'autres domaines dans lesquels il y a des relents de Dieu, par exemple dans le domaine moral ?

J.-P. S. – Oui ; j'ai gardé dans le domaine moral une seule chose de l'existence de Dieu, c'est le Bien et le Mal comme des absolus. La conséquence ordinaire de l'athéisme c'est la suppression du Bien et du Mal, c'est un certain relativisme, c'est par exemple la considération de morales variables suivant les points de la terre où on les considère.

S. de B. – Ou alors ce mot de Dostoïevski : « Si Dieu n'existe pas, tout est permis. » Vous ne pensez pas cela, vous ?

J.-P. S. – En un sens je vois bien ce qu'il veut dire, et c'est

abstraitement vrai, mais en un autre je vois bien que tuer un homme est mauvais. Est mauvais directement, absolument, est mauvais pour un autre homme, n'est sans doute pas mauvais pour un aigle ou un lion, mais mauvais pour un homme. Je considère si vous voulez que la morale et l'activité morale de l'homme, c'est comme un absolu dans le relatif. Il y a le relatif, qui est d'ailleurs non pas tout l'homme, mais qui est l'homme dans le monde avec ses problèmes à l'intérieur du monde. Et puis il y a l'absolu qui est la décision qu'il prend, touchant d'autres hommes à propos de ces problèmes, qui est donc un absolu qui naît de lui dans la mesure où les problèmes qu'il se pose sont relatifs. Je considère donc l'absolu comme un produit du relatif, au contraire de ce qu'on fait ordinairement. C'est lié d'ailleurs à ces notions « dehors-dedans » dont je parlais tout à l'heure.

S. de B. – Comment définiriez-vous en gros votre Bien et votre Mal, ce que vous appelez le Bien, ce que vous appelez le Mal ?

J.-P. S. – Essentiellement le Bien c'est ce qui sert la liberté humaine, ce qui lui permet de poser des objets qu'elle a réalisés, et le Mal c'est ce qui dessert la liberté humaine, c'est ce qui présente l'homme comme n'étant pas libre, qui crée par exemple le déterminisme des sociologues d'une certaine époque.

S. de B. – Donc, votre morale est basée sur l'homme et n'a plus beaucoup de rapport avec Dieu.

J.-P. S. – Aucun, maintenant. Mais il est certain que les notions de Bien et de Mal absolus sont nées du catéchisme qu'on m'a enseigné.

S. de B. – Est-ce qu'on ne pourrait pas dire qu'une morale sans Dieu est plus exigeante, puisque si vous croyez en Dieu vous pouvez toujours vous faire pardonner vos fautes, en tout cas dans l'Église catholique, alors que, si vous ne croyez pas en Dieu, un mal fait contre l'homme est absolument irréparable ?

J.-P. S. – Absolument. Je considère que tout mal est irréparable en soi, parce que non seulement il a lieu, et il est mauvais, mais encore il a des conséquences qui sont des conséquences de haine, de révolte, de mal également, même s'il y a une issue qui est meilleure. Et de toute façon, le mal est là, profond.

S. de B. – Est-ce que dans la foi que vous aviez dans la création littéraire, dans votre volonté de tout sacrifier à l'œuvre d'art quand vous étiez jeune, est-ce qu'il n'y avait pas là comme une espèce de relent de croyance en Dieu !

J.-P. S. – Ah je l'ai dit ça, c'est la dernière page des *Mots*. Je dis que l'œuvre d'art me paraissait comme l'immortalité chrétienne, et en même temps, c'était créer dans l'absolu quelque chose qui échappait aux hommes, et qui devait être lu par le regard de Dieu. Et elle prenait sa valeur absolue et transhumaine du fait qu'elle était au fond donnée au créateur. Donc, le premier rapport entre l'œuvre d'art et Dieu était donné par ma première conception de l'art. Je créais une œuvre et Dieu la regardait, par-delà tout public humain. C'est ce qui a disparu, bien qu'on redonne toujours quand on écrit une sorte de valeur transhumaine à ce qu'on écrit. Le beau apparaît, comme ce que les hommes approuvent dans ce qui est autre chose que la simple approbation des hommes. L'approbation des hommes est un signe que l'objet a une valeur transhumaine. Bien entendu c'est une illusion, ça ne correspond à rien de vrai, mais on la garde quand on écrit. Parce que l'œuvre qu'on fait, à la fois si elle doit réussir dépasse le public présent, vivant, existant, et s'adresse aussi bien à un public futur. Et en plus, elle comporte un jugement donné par une ou deux générations, qui est transmis et légèrement modifié, mais conservé en gros, par les générations ultérieures. De sorte qu'il y a comme un regard sur l'œuvre, qui est au fond le regard des hommes, un peu multiplié, un peu changé. Par exemple Voltaire quand il arrive dans une conscience du XXe siècle, c'est un Voltaire illuminé déjà par une lumière qui le considère comme Voltaire, et que nous ne sentons pas comme humaine. Que nous sentons comme une lumière qui vient de lui, et qui en même temps pourrait être comme une autre conscience l'illuminant. C'est-à-dire quelque chose comme Dieu. C'est entre des notions de ce genre, très troubles, très disparates, très peu compréhensibles que se meuvent les éléments qui restent d'une idée divine, éléments qui, je pense, iront en perdant de leur force au fur et à mesure que le monde continuera.

S. de B. – Vous avez dit que c'était difficile de réaliser d'une

manière matérialiste le monde sans Dieu, de le sentir dans les objets, dans les choses, dans les gens. De quelle manière ? Et de quelle manière y êtes-vous arrivé ? Est-ce qu'il y a eu une évolution ? Si vous voulez je reviens sur la question du passage de votre athéisme idéaliste à l'athéisme matérialiste. Qu'est-ce que ça a comporté ?

J.-P. S. – Ça comporte d'abord l'idée que les objets n'ont pas de conscience, idée essentielle et souvent négligée par les gens. Les gens qui parlent des objets, on dirait qu'ils considèrent qu'ils ont une vague conscience. Et quand nous vivons dans le monde, au milieu des gens, c'est bien comme ça qu'on se représente ces objets. Et c'est cette conscience qu'il faut faire disparaître. Il faut inventer pour soi la façon d'exister des choses, existence matérielle, opaque, sans rapport avec une conscience qui les illumine, sauf avec nos consciences, et qui en tout cas n'ont pas de rapport avec des consciences intérieures à elles.

S. de B. – Vous voulez dire qu'on prête une conscience à des objets parce qu'en somme c'est la conscience de Dieu les voyant qu'on leur suppose ?

J.-P. S. – Absolument. C'est Dieu les voyant, c'est Dieu leur donnant une conscience de lui-même. Et ce que nous saisissons au contraire, ce sont ces objets tels que nous les voyons ; c'est-à-dire, la conscience est en nous, et l'objet, lui, est absolument dépourvu de conscience. Il est sur le plan de l'en-soi. Et ça c'est une chose complexe et qu'il faut étudier avec soin avant de dire qu'on est sûr qu'un objet n'a pas de conscience. Avant d'arriver à la totalisation en monde de tout un secteur d'objets sans conscience, il faut beaucoup d'efforts, parce que la conscience divine sous une forme quelconque, je l'ai expliqué il y a une seconde, tend toujours à ressusciter, à se glisser en eux. Et c'est là justement ce qu'il faut éviter parce que ça n'est pas juste.

S. de B. – Vous parlez de l'en-soi de l'objet, mais vous ne voulez pas dire que l'objet a un genre d'être qui est absolument défini, déterminé, indépendant de la conscience humaine. C'est un en-soi, ce n'est pas un pour-soi, mais ça ne veut pas dire qu'il a, en dehors de votre conscience, une réalité qui s'impose à la conscience, qui est justement la réalité que Dieu aurait créée ?

J.-P. S. – C'est ce que je veux dire. Je pense qu'effectivement les objets que je vois ici existent hors de moi. Ce n'est pas ma conscience qui les fait exister, ils n'existent pas pour ma conscience et juste pour elle, ils n'existent pas pour la conscience de l'ensemble des hommes et juste pour elle. Ils existent sans conscience, d'abord.

S. de B. – Ils existent en relation avec votre conscience et non pas dans une espèce d'objectivité suprême qui viendrait de ce qu'ils sont vus par Dieu d'une certaine manière.

J.-P. S. – Ils ne sont pas vus par Dieu d'une certaine manière puisque Dieu n'existe pas. Ils sont vus par les consciences, mais les consciences n'inventent pas ce qu'elles voient, elles saisissent un objet réel qui est dehors.

S. de B. – Oui. Enfin, d'après vous elles le saisissent sous des profils qui sont aussi valables les uns que les autres.

J.-P. S. – Oui.

S. de B. – Il n'y a pas une espèce de profil privilégié qui serait celui que saisit Dieu.

J.-P. S. – Absolument. L'objet est très compliqué, très complexe, il donne des profils divers aux gens qui le voient. Et puis il y a d'autres consciences que les consciences humaines, il y a les consciences des animaux, des insectes, par exemple. Ils se livrent donc de façon complètement différente selon les consciences qui les appréhendent. Mais l'objet est en dehors de ces consciences ; il est, mais sans conscience de lui-même, il est en soi. Quoique naturellement en-soi, pour-soi, soient liés non pas du tout comme on l'entend pour Dieu, mais presque comme deux attributs de Spinoza : l'en-soi étant ce dont il y a conscience, la conscience n'existant que comme conscience de l'en-soi. Sans doute elle peut être conscience du pour-soi, le pour-soi s'indique. Mais, il n'y a de conscience du pour-soi que dans la mesure où il y a conscience de l'en-soi. Par conséquent l'en-soi pour soi saisi comme l'être de Dieu est une impossibilité, une simple idée de la raison, sans réalité. Et d'autre part, il y a le lien en-soi pour soi, de la conscience et de la chose, qui est une autre forme de l'en-soi pour soi, et qui existe à chaque instant. En ce moment je suis conscient d'une foule de choses qui sont là

devant moi, qui existent réellement et que je saisis dans leur existence même. Je saisis l'en-soi d'une table ou d'une chaise, ou d'un rocher.

S. de B. – L'athéisme pour vous, c'est donc une de vos évidences, une des bases de votre vie. Alors que pensez-vous des gens qui se disent croyants ? Il y en a que vous avez rencontrés, que vous avez estimés, il y en a d'autres sans doute que vous n'estimez pas ; il y en a je pense qui se disent croyants et qui ne croient pas. Mais enfin que pensez-vous que représente le fait de croire, quand on a un certain degré de culture naturellement, quand un Merleau-Ponty — qui d'ailleurs a cessé — disait qu'il croyait en Dieu, ou quand vos amis les prêtres, les jésuites, disaient qu'ils croyaient en Dieu ? Dans l'ensemble, dans la manière dont un homme conduit sa vie, que pensez-vous que ça représente, le fait de se poser comme croyant en Dieu ?

J.-P. S. – Ça me paraît une survivance. Je pense qu'il y a eu un temps où il était normal de croire en Dieu, au XVII[e] siècle, par exemple. A l'heure qu'il est, étant donné la manière dont on vit, la façon dont on prend conscience de sa conscience et dont on s'aperçoit que Dieu se dérobe, il n'y a pas d'intuition du divin. Je pense qu'à ce moment-là la notion de Dieu est une notion qui déjà date, et j'ai toujours senti quelque chose de périmé, de vieillot chez les gens qui m'ont parlé de Dieu en y croyant.

S. de B. – Mais pourquoi pensez-vous que cette notion périmée et vieillie, ils s'y accrochent ?

J.-P. S. – Mais comme on s'accroche souvent à d'autres notions périmées et vieillies, à d'autres systèmes périmés et vieillis, parce qu'ils ont conservé de l'époque de la grande synthèse divine du XVII[e] siècle par exemple des éléments qui ne peuvent trouver place dans une autre synthèse actuelle. Ils ne peuvent pas vivre sans cette synthèse déjà morte, des siècles précédents, et ils sont datés, vieillis, hors de notre époque quand ils apparaissent. Bien qu'ils puissent être excellents mathématiciens, ou physiciens. Ils ont une vision du monde qui est d'une époque passée.

S. de B. – Mais d'où pensez-vous que leur vient cette vision du monde ?

J.-P. S. – De leur choix, d'eux-mêmes, de leur liberté, et puis

alors des influences. Ils ont été influencés par des gens qui eux-mêmes gardaient la vision du XVIIe siècle, des prêtres par exemple, des mères très chrétiennes ; les mères étant plus liées à la religion que les hommes, du moins dans la période antérieure. Donc, ces hommes me paraissent représenter quelque chose qui n'est pas tentant pour un jeune homme qui doit se faire, mais qui sent déjà le passé, un vieux passé. Il faut qu'ils aient des liens à la tradition, les jeunes gens qui croient en Dieu... différents des nôtres.

S. de B. – Vous avez parlé de choix d'une certaine vision du monde. Est-ce que vous pensez que ce choix leur apporte des avantages et que c'est pour ça qu'ils le font ?

J.-P. S. – Il leur apporte certainement des avantages. Il est beaucoup plus agréable de penser que le monde est bien clos, avec une synthèse faite non pas par nous mais dehors par un Être tout-puissant, que ce monde est fait pour chacun d'entre nous et que toute souffrance est une épreuve tolérée ou voulue par l'Être suprême, que de prendre les choses comme elles sont : c'est-à-dire des souffrances qui ne sont pas méritées, qui ne sont voulues par personne et qui n'apporteront rien à la personne qui les endure. Des faveurs également, qui ne sont pas les faveurs de quelqu'un, qui représentent également quelque chose qui est donné sans que personne l'ait donné. Pour rétablir la vieille notion de Dieu conscient de tout, et voyant les rapports entre tout, et établissant ces rapports, les voulant, ainsi que leurs conséquences, il faut tourner le dos à la science, aux sciences humaines aussi bien qu'aux sciences naturelles, et il faut revenir à un univers tout à fait contraire à celui que nous avons établi depuis. C'est-à-dire conserver une notion que les sciences de la nature et de l'homme ont sans le dire, sans le vouloir expressément, largement contribué à expulser.

S. de B. – D'autre part voyez-vous dans le fait d'être athée, je ne dirai pas des avantages, mais un certain enrichissement moral, psychologique, pour l'homme ?

J.-P. S. – Oui, mais ça sera long. Parce qu'il faut justement se débarrasser en tout du principe du Bien et du Mal qui est Dieu, et il faut essayer de repenser, reconstituer un monde délivré de

toutes les notions divines se présentant comme une immensité d'en-soi. C'est difficile. Ceux mêmes qui pensent être arrivés à être un athée conscient et réfléchi, sont certainement pénétrés encore par des notions divines, des éléments de l'idée divine, et par conséquent manquent un peu ce qu'ils veulent ; ils introduisent de plus en plus d'athéisme dans leur pensée, mais on ne peut pas dire que le monde soit athée, que le monde humain soit athée. Il y a encore trop de gens qui croient.

S. de B. – Et pour un individu particulier, par exemple pensons simplement à vous, quel est le... pour ainsi dire le bénéfice, outre celui d'avoir pensé que c'était la vérité bien sûr, mais quel est le bénéfice que ça vous a donné, le fait de ne pas croire en Dieu ?

J.-P. S. – Ça a assuré, assaini ma liberté ; cette liberté n'est pas faite maintenant pour donner à Dieu ce qu'il me demande, mais elle est faite pour inventer moi-même, et me donner à moi-même ce que moi je me demande. C'est essentiel. Et puis mes rapports avec les autres sont directs ; ils ne passent plus par l'intermédiaire du Tout-Puissant, je n'ai pas besoin de Dieu pour aimer mon prochain. C'est un rapport direct d'homme à homme, je n'ai nul besoin de passer par l'infini. Et puis mes actes ont constitué une vie, ma vie, qui va se terminer, qui est à peu près close, et que je juge sans trop me tromper. Cette vie ne doit rien à Dieu, elle est elle-même telle que je l'ai voulue, et en partie telle que je la faisais sans la vouloir. Et quand maintenant je la considère, elle me satisfait, et je n'ai nul besoin de passer par Dieu pour cela. Je n'ai qu'à passer par l'humain, c'est-à-dire par les autres et moi. Et je pense que dans la mesure où nous travaillons tous plus ou moins à constituer un genre humain qui aura ses principes, ses volontés, son unité, sans Dieu, nous sommes tous, sinon à chaque instant mais réellement dans tout moment de notre vie, athées, au moins athées d'un athéisme qui se développe, qui se réalise de mieux en mieux.

S. de B. – Vous pensez que la première des désaliénations de l'homme, c'est d'abord de ne pas croire en Dieu.

J.-P. S. – Absolument.

S. de B. – C'est de ne prendre que l'homme comme mesure et comme avenir de l'homme.

J.-P. S. – Dieu est une image préfabriquée de l'homme, l'homme multiplié par l'infini, et, en face de laquelle l'homme devrait travailler pour le satisfaire. Il s'agit donc toujours d'un rapport à soi, d'un rapport à soi absurde, mais immense et exigeant. C'est ce rapport-là qu'il faut supprimer, parce que ce n'est pas le vrai rapport à soi. Le vrai rapport à soi c'est à ce que nous sommes et non pas à ce soi que nous avons construit vaguement semblable à nous.

S. de B. – Voyez-vous encore quelque chose à dire ?

J.-P. S. – Oui et non. Ce fait surtout que vivre très étroitement avec des personnes qui ne croient pas elles-mêmes en Dieu, supprime complètement entre elles et soi cet intermédiaire infini qui est Dieu. Nous avons vécu vous et moi par exemple, sans nous préoccuper de ce problème. Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de nos conversations qui aient porté là-dessus.

S. de B. – Non, jamais.

J.-P. S. – Et nous avons quand même vécu, nous avons l'impression de nous être intéressés à notre monde, d'avoir essayé de le voir.



Œuvres de Simone de Beauvoir (suite)

LA FORCE DE L'ÂGE, 1960.

LA FORCE DES CHOSES, 1963.

LA VIEILLESSE, 1970.

TOUT COMPTE FAIT, 1972.

LES ÉCRITS DE SIMONE DE BEAUVOIR. La Vie – L'Écriture, 1979, par Claude Francis et Fernande Gonthier. Avec en appendice des textes inédits ou retrouvés.

LA CÉRÉMONIE DES ADIEUX *suivi de* ENTRETIENS AVEC JEAN-PAUL SARTRE (août-septembre 1974), 1981.

JOURNAL DE GUERRE (septembre 1939-janvier 1941), 1990. Édition présentée, établie et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.

LETTRES À SARTRE, 1990. Édition présentée, établie et annotée par Sylvie Le Bon de Beauvoir.
I. 1930-1939
II. 1940-1963.

LETTRES À NELSON ALGREN, 1997. Un amour transatlantique 1947-1964. Texte établi, traduit de l'anglais et annoté par Sylvie Le Bon de Beauvoir.

Témoignage

DJAMILA BOUPACHA, 1962, en collaboration avec Gisèle Halimi.

Scénario

SIMONE DE BEAUVOIR, 1979. Un film de Josée Dayan et Malka Ribowska, réalisé par Josée Dayan.

Aux Éditions du Mercure de France

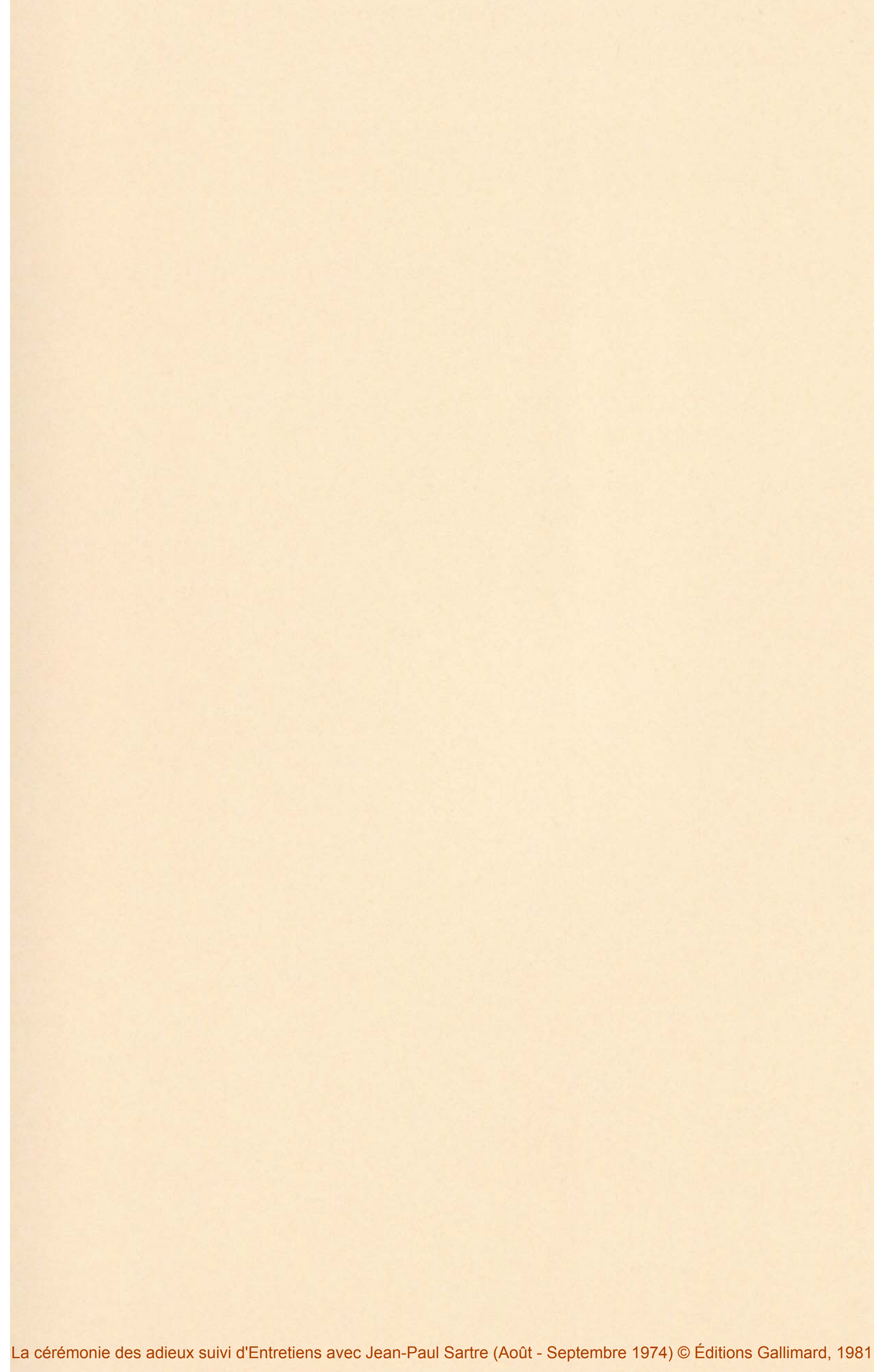
Entretiens

SIMONE DE BEAUVOIR AUJOURD'HUI. Six entretiens avec Alice Schwarzer, 1983.



Reproduit et achevé d'imprimer
par Evidence au Plessis-Trévise,
le 2 avril 2005.
Dépôt légal : avril 2005.
1er dépôt légal : novembre 1981.
Numéro d'imprimeur : 2279.

ISBN 2-07-026688-5/Imprimé en France.



SIMONE DE BEAUVOIR

La cérémonie des adieux

suivi de

Entretiens avec Jean-Paul Sartre

« Alors, c'est la cérémonie des adieux ? » m'a dit Sartre comme nous nous quittions pour un mois, au début d'un été. J'ai pressenti le sens que devaient prendre un jour ces mots. La cérémonie a duré dix ans : ce sont ces dix années que je raconte dans ce livre.

S. de B.

